UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

BOLOGNE

Villanovienne et Étrusque

VIII^e^-IV^e^ SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE

D
5
B4
fasc. 106

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
PUBLIÉE
SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

FASCICULE CENT SIX

BOLOGNE

Villanovienne et Étrusque

VIII^e-IV^e SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE

PAR

ALBERT GRENIER

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

Dormono a' piè qui del colle gli avi umbri che ruppero primi
a suon di scuri i sacri tuoi silenzi, Apennino:
dormon gli Etruschi discesi co'l lituo con l'asta, con fermi
gli occhi ne l'alto a' verdi misteriosi elivi,
e i grandi Celti rossastri correnti a lavarsi la strage
ne le fredde acque alpestri ch'ei salutavan Reno.

(G. Carducci, *Odi Barbare*, *Fuori alla Certosa di Bologna*.)

PARIS
FONTEMOING ET C^ie, ÉDITEURS
Libraires des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France et de l'Ecole Normale Supérieure
4, RUE LE GOFF, 4

1912

PRÉFACE

Je me propose d'établir, dans ce travail, que les Etrusques ne sont parvenus dans la plaine du Pô que vers la fin du VI^e^ siècle avant notre ère, qu'ils y arrivèrent de l'Italie centrale et s'y établirent au détriment d'une population plus ancienne, et d'origine différente. C'est en effet, à partir de cette date seulement que se reconnaissent à Bologne, des vestiges proprement étrusques.

A ce moment, la civilisation étrusque apparaît, en Toscane, comme un tout bien caractérisé ; les traditions religieuses, politiques, industrielles et artistiques, qui la constituent, ont atteint leur plein développement : leur ensemble appartient en propre à un peuple et ce peuple a le sentiment très vif et très net de sa nationalité. Il a fondé, à l'ouest de l'Apennin la Confédération des douze cités tyrrhéniennes, et malgré leur autonomie et leur indépendance réciproque, ces villes savent au besoin s'unir en vue d'une entreprise commune. C'est même au VI^e^ siècle que cette Confédération étrusque jette son plus vif éclat : elle chasse les Phocéens de Corse, elle va attaquer les Grecs en Campanie et conquiert une partie de cette région ; sur mer elle partage avec les Phéniciens carthaginois l'empire de la Méditerranée occidentale ; sur terre, elle paraît dominer la plus grande partie de l'Italie péninsulaire, depuis Pise, jusqu'à Nole et Capoue. La création, dans la plaine

du Pô, d'une nouvelle Confédération de douze colonies étrusques, dont Bologne, sous le nom de *Felsina*, fut la capitale, représente nous semble-t-il, l'entreprise suprême de ce remarquable essai d'unité italienne, tenté par les Etrusques cinq cents ans avant notre ère.

Mais les monuments du v^e^ siècle se trouvent précédés, au nord de l'Apennin et surtout à Bologne, de restes archéologiques, appartenant à diverses périodes plus anciennes. La dernière de ces périodes notamment, le premier âge du fer, y a laissé des traces particulièrement abondantes. De vastes nécropoles ont livré les cendres de nombreuses générations. Des fonds de cabanes marquent, au-dessous de la ville actuelle de Bologne, l'emplacement d'une vaste agglomération préhistorique, contemporaine des tombes rencontrées dans le voisinage. Bien avant la date que nous assignons à l'arrivée des Etrusques, la région fut donc occupée par une population assez dense, possédant elle aussi ses traditions propres, ses industries et même son art.

A cette civilisation du premier âge du fer, les archéologues attribuent couramment l'épithète conventionnelle de *villanovienne*, laissant ainsi dans l'indéterminé la nationalité du peuple qui la développa. Nous voulons démontrer qu'à Bologne et d'une façon générale, dans la plaine du Pô, la période dite villanovienne, non seulement échappe dans son ensemble à l'influence étrusque, mais même s'oppose nettement à l'époque proprement étrusque, que celle-ci succède immédiatement à la civilisation villanovienne, mais sans s'y rattacher, sans la continuer, sans en représenter le moins du monde le développement. Elle apparaît au nord de l'Apennin, nous semble-t-il, comme une tradition nouvelle, introduite dans le pays par des maîtres étrangers.

Nous avons pris le parti de suivre, pour cette démonstration, l'ordre le plus simple, celui que nous imposaient

les différentes catégories de documents archéologiques découverts au centre même de la région, à Bologne, la capitale de l'Etrurie circumpadane. Après un rapide aperçu historique et topographique des fouilles accomplies depuis une soixantaine d'années, nous étudions séparément, tout d'abord les traces des établissements urbains, puis les nécropoles, et enfin les objets trouvés soit épars dans les habitations, soit dans les tombes ; ce sont là les trois grandes divisions de notre plan : LA VILLE, LES NÉCROPOLES, LES INDUSTRIES ET L'ART.

Dans chacune de ces parties, nous croyons pouvoir opposer les uns aux autres, les monuments de l'époque villanovienne et ceux de la période étrusque ; dans les détails, aussi bien que dans l'ensemble, nous reconnaissons non pas seulement une séparation chronologique très nette, mais une absolue diversité. Cette diversité manifeste, à notre avis, une différence originelle entre la population villanovienne et le peuple étrusque. La concordance parfaite de tous les indices qui se peuvent déduire de l'examen des faits archéologiques, paraît autoriser une conclusion d'ordre historique. Nous admettons en conséquence, la réalité d'une conquête et d'une colonisation de la plaine du Pô par les Etrusques vers l'an 525 avant notre ère, et proposons d'attribuer à leurs prédécesseurs *Villanoviens*, l'ethnique d'*Ombriens*.

La matière de notre travail nous est donc fournie principalement par l'archéologie. L'objet essentiel de cette étude, ce sont les documents matériels, mis au jour dans le sol et le sous-sol de Bologne et dont les amples collections font la richesse du Musée civique de cette ville. Que l'on ne s'attende cependant pas à trouver, dans les pages qui suivent, un inventaire descriptif des fouilles bolonaises, ni même un catalogue raisonné des objets conservés au Musée. Des publications de ce genre auraient certes leur utilité et leur intérêt; mais elles échappent à notre

compétence; ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire connaître des monuments que nous n'avons pas trouvés et que nous ne sommes pas chargés de conserver. Les restes d'habitations, les sépultures et les objets qu'elles contenaient seront donc considérés, non pas en eux-mêmes et pour eux-mêmes, mais uniquement en raison de leur valeur documentaire. Nos descriptions, nos essais de classement, viseront seulement à dégager les traits qui nous paraissent significatifs, et à mettre en lumière les faits qui semblent comporter quelque renseignement touchant l'activité industrielle, les relations commerciales, les tendances artistiques des anciennes populations bolonaises. Le matériel archéologique, en un mot, sera traité surtout du point de vue historique, comme un élément d'information, suppléant tant bien que mal, au silence ou à l'insuffisance des sources écrites. Il s'ensuit que nous nous sommes cru en droit de choisir, parmi les objets et même parmi les catégories d'objets, ceux ou celles qui nous ont semblé les plus caractéristiques. De propos délibéré, nous avons exclu toutes les analyses ou toutes les considérations étrangères à l'idée générale que nous nous proposions de développer. Cette étude ne prétend aucunement au mérite d'être complète, mérite toujours fort incertain d'ailleurs en archéologie, puisqu'il se trouve à la merci de nouvelles fouilles.

C'est également l'idée générale du travail, plutôt que l'abondance des documents, qui a réglé la mesure du développement accordé à chaque partie et à chacun des chapitres. L'une des trouvailles les plus remarquables par la quantité, de toutes celles qui ont eu lieu à Bologne, est celle du dépôt de la Fonderie de San-Francesco ; elle a fourni en effet, près de 1500 kilogrammes de bronzes divers. Néanmoins, je l'ai à peine mentionnée, parce que je n'avais rien de nouveau à en dire et qu'un exposé des discussions anciennes ne me paraissait intéresser que de fort

loin mon sujet. Les traces de huttes relevées dans le sous-sol de Bologne, constituent au contraire un ensemble peu considérable relativement aux milliers de tombes mises au jour. Je me suis cependant attaché longuement à analyser les caractères de cette agglomération urbaine préhistorique, car le fait seul de l'existence d'une véritable ville, dès le premier âge du fer, m'a semblé extrêmement important. Par contre, j'ai résumé assez brièvement les caractères principaux des nécropoles, étant donnée l'abondance de la littérature archéologique relative aux sépultures du premier âge du fer et de l'époque étrusque. Les spécialistes ne m'en voudront pas, je l'espère, de leur épargner des détails bien connus. D'une façon générale d'ailleurs, il m'a paru juste d'attribuer aux tombes, à leur architecture et à leurs caractères, moins d'importance qu'aux demeures des vivants, et de moins insister sur les rites funéraires que sur les diverses manifestations de l'activité humaine ayant trait à la commodité ou à la beauté de la vie.

Tout en essayant d'exploiter ainsi, au profit de l'histoire des périodes antérieures à la tradition écrite, les documents fournis par l'archéologie, je ne me dissimule ni les lacunes, ni les inconvénients, ni les périls de ce genre de recherches. Les éléments d'information que la pioche du fouilleur tire de terre sont par eux-mêmes peu explicites. Ils ne se prêtent que trop aisément aux interprétations, et si dans ces interprétations, l'observation scrupuleuse et attentive a sa part, l'imagination, elle aussi, prend nécessairement la sienne. Plus que dans toute autre étude, l'hypothèse se mêle étroitement au raisonnement; moins que partout ailleurs, on peut fixer de règle permettant d'apprécier les résultats et de distinguer une conclusion légitime de celle qui dépasse réellement les prémisses. Presque jamais, les solutions ne se prêtent à une vérification. La vraisemblance et non pas l'évidence est la norme; or de la vraisemblance, il n'est pas de mesure.

Bien plus, la parfaite vraisemblance, elle-même, ne saurait, en aucune façon, passer pour une preuve de la vérité. Combien de propositions, absolument contradictoires, n'apparaissent-elles pas comme également vraisemblables, ou si leur vraisemblance est inégale, oserait-on affirmer que la moins satisfaisante, dans l'état actuel de nos connaissances, ne soit peut-être pas la plus vraie ? C'est qu'en effet les éléments d'information dont nous disposons demeurent en nombre infime à côté de tout ce que nous ignorons des civilisations anciennes. Les faits ne se présentent qu'en séries toujours incomplètes. Le hasard seul a permis le plus souvent de les recueillir. Qui sait si demain n'apportera pas la découverte qui va ruiner par la base tout l'édifice de déductions même extrêmement cohérentes? Nous accorderons bien volontiers que l'archéologie, surtout l'archéologie préhistorique, ressemble à un art bien plutôt qu'à une science; qu'elle relève de l'esprit de finesse plutôt que de l'esprit géométrique. Nous voyons là, sans doute, une raison de défiance, mais non pas de dédain.

Evidemment, le moindre texte est de nature à fournir à l'histoire plus de lumière que l'exploration de dix nécropoles. Mais encore faut-il que ces textes existent et, lorsqu'ils se rencontrent, qu'ils paraissent reposer sur un fondement sérieux. A une phrase de Polybe, ou même, dans certaines conditions, à un mot de Tite-Live, nous n'oserions opposer le contenu de tout un Musée. Mais les historiens demeurent fort avares d'indications sur les périodes que nous nous proposons d'étudier. Il paraît donc légitime d'essayer de préciser, à l'aide de cette source d'information nouvelle, que constitue l'archéologie, les renseignements trop vagues qu'ils nous ont transmis. Si nous ne voulons nous contenter des traits, par trop succincts, qui, dans les œuvres littéraires de l'antiquité, évoquent le souvenir de temps déjà oubliés, force nous est bien d'en de-

mander le détail aux documents matériels, et de rechercher les traces que les hommes de ces périodes ont laissées dans la terre. Au surplus, lorsque pour suppléer au silence des véritables historiens, les écrivains anciens ont recouru aux traditions légendaires et à la mythologie, nous nous croyons en droit d'éprouver leur exégèse par les faits archéologiques que nous connaissons. Les notions que nous possédons demeurent sans doute fort sujettes à caution, mais les leurs le sont encore bien davantage.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, nous nous gardons bien de faire fi des clartés que peut nous apporter la tradition littéraire antique. L'archéologie nous sert avant tout, à compléter et à critiquer ces renseignements; elle nous aide aussi à faire choix entre les diverses hypothèses qui partageaient déjà les écrivains grecs et romains. Ainsi, quoique la netteté des indices fournis par l'investigation des monuments bolonais pût suffire à la rigueur, à suggérer l'hypothèse d'une conquête étrusque, nous ne nous arrêtons néanmoins, d'une façon définitive, à cette conclusion, que parce qu'elle nous paraît concorder avec une indication de Polybe, indication confirmée par quelques historiens, mais contredite par d'autres. Sans doute encore, les caractères de la civilisation villanovienne nous permettent-ils de supposer une parenté assez étroite entre la population bolonaise du premier âge du fer et celle qui, à la même époque, vivait dans l'Italie centrale. Ils ne nous autoriseraient cependant pas, par eux seuls, à préciser la nationalité de ces Bolonais préétrusques. Mais la légende elle-même attribue à un prince de Pérouse la fondation de Bologne. Plusieurs écrivains mentionnent la présence d'Ombriens dans la plaine du Pô. Ils en présentent, il est vrai, des explications diverses, dont aucune ne saurait résister à la critique. La succession des périodes archéologiques montre au contraire, que s'il y eut des Ombriens au nord de

l'Apennin, ils ne purent s'y établir qu'antérieurement à l'extension de la puissance étrusque dans cette région. C'est donc sur la foi de témoignages historiques, mais de témoignages rectifiés et interprétés par l'archéologie, que nous nous hasardons à substituer le nom historique d' « Ombriens », à l'appellation conventionnelle de « Villanoviens ». Les historiens qualifieront peut-être de naïve, la confiance accordée aux faits archéologiques ; les archéologues, sans doute, trouveront que nous apportons, à juger leurs déductions, une critique trop directement inspirée de la méthode historique. Mais nous ne saurions nous flatter de l'espoir de satisfaire à la fois les uns et les autres.

Une autre difficulté consistait à limiter exactement notre exposé à la plaine du Pô, et dans la préhistoire de la plaine du Pô, aux deux seules périodes villanovienne et étrusque. Le problème d'archéologie bolonaise que nous nous proposons d'examiner, ne va pas, en effet, sans toucher à d'autres questions dont il suppose la solution acquise, ou bien auxquelles, par voie de conséquence logique, il entraîne une réponse. Il comporte ses postulats et ses corollaires, qu'il nous est souvent nécessaire, non seulement de mentionner, mais même de discuter. Je me suis efforcé néanmoins de ne jamais accorder, à ces indispensables digressions, qu'une place accessoire.

C'est ainsi, par exemple, que l'arrivée des Etrusques à Bologne, nous ramène, par un chemin à peine détourné, à la controverse ouverte dès l'antiquité, touchant l'origine de ce peuple. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les diverses hypothèses proposées. Si les Etrusques ont pénétré en Italie par le nord, soit en descendant des Alpes et de l'Europe centrale, soit en débarquant vers l'embouchure du Pô, c'est leur trace que nous devrions trouver à Bologne, dès l'époque villanovienne. Bologne, en effet, représente, pour qui vient du nord, la clef des passages de

l'Apennin et la porte de la Toscane. Admettre que les Etrusques n'ont paru dans cette ville qu'à la fin du VI^e^ siècle, et que leurs armées ont débouché en conquérantes sur le versant septentrional des montagnes, c'est supposer que la nationalité étrusque s'est constituée sur les rivages tyrrhéniens et qu'elle représente, ou bien une population autochtone, comme le voulait Denys d'Halicarnasse, ou bien des émigrants orientaux, comme le racontait Hérodote. Il nous faut donc prendre parti dans une discussion encore pendante aujourd'hui. On nous excusera de le faire sans exposer au long toutes les raisons qui ont pu déterminer notre choix.

D'une façon un peu différente, l'analyse de la civilisation villanovienne nous entraîne perpétuellement hors de Bologne, au sud de l'Apennin, vers les régions toscanes. C'est là en effet, que le premier âge du fer italien semble avoir pris l'aspect caractéristique, que nous reconnaissons dans la plaine du Pô. Dans quelle mesure convenait-il d'expliquer la formation de cette civilisation dans l'Italie centrale? Nous ne pouvions nous dispenser d'essayer de doser les éléments divers dont le mélange paraît avoir constitué l'état villanovien. Il importait directement à notre sujet de bien constater le lieu d'origine des traditions qui, transplantées dans le sol bolonais, y ont fourni le développement que nous étudions, et de rechercher à la suite de quelles circonstances et par quels intermédiaires, cette civilisation put se répandre ainsi du sud vers le nord. Et cependant, nous ne devions pas oublier que le centre de nos recherches se trouvait à Bologne et non pas en Toscane.

Il était tout aussi délicat d'isoler nos Villanoviens de Bologne des tribus diverses qui, avant eux, occupèrent la région et, autour d'eux, habitaient le reste de la plaine du Pô. Une théorie courante en Italie rattache en effet l'âge du fer villanovien aux populations qui, durant l'âge du

bronze, vécurent dans l'Emilie occidentale et la Lombardie et ont laissé leurs traces dans les stations sur pilotis appelées *terramares*. Ce peuple des terramares se trouve assimilé par les uns aux Ligures. D'autres y reconnaissent les ancêtres soit des Etrusques, soit des Ombriens. Les uns croient que les migrations de ce peuple l'ont amené tout d'abord à fonder Bologne, puis à passer dans la vallée du Tibre. L'hypothèse la plus récente lui prête un itinéraire plus compliqué : longeant l'Apennin jusqu'à l'Adriatique, et, par conséquent, passant toujours par Bologne, quelques tribus sorties des terramares seraient ensuite descendues le long de la côte, par le Picenum, jusque dans la région de Tarente, tandis que d'autres auraient abouti en Campanie et à Rome. Nous ne saurions, il va de soi, nous égarer dans ce vagabondage préhistorique.

Il paraît néanmoins incontestable que le premier âge du fer, aussi bien dans l'Italie du sud et du centre, qu'à Bologne, conserve bon nombre d'éléments dont l'origine remonte à l'âge du bronze, tel qu'il se manifeste dans les terramares et, dans un rayon plus large encore, dans l'Europe centrale. Il était difficile, lorsque ces éléments se rencontrent à Bologne, de ne pas faire allusion à ce qu'on sait par ailleurs de leurs antécédents. Il nous fallait également insister sur les différences qui nous paraissent séparer la civilisation des Villanoviens de Bologne, de celle de leurs voisins de l'Emilie occidentale, de la Lombardie et de la Vénétie. Ces rapprochements, comme ces distinctions, étaient indispensables. Tout en nous efforçant d'éliminer le plus radicalement possible les vastes hypothèses auxquelles ils ont donné lieu, nous ne pouvions nous résoudre à les ignorer complètement. Sans charger notre exposé de discussions trop complexes, nous avons cherché à ne pas l'obscurcir par trop de sous-entendus.

On ne saurait manquer d'autre part, de tenir compte

des résultats auxquels a conduit l'étude comparée des langues et des dialectes de l'Italie ancienne. Des populations de langue italique, se trouvent fixées, dès l'aube de l'histoire, dans le Latium, en Campanie, dans l'Apennin et en Ombrie. Leurs idiomes, d'origine indo-européenne, ont évidemment été apportés dans la péninsule, par des flots d'envahisseurs venus de l'Europe centrale, durant l'âge du bronze, et peut-être même, dès les époques antérieures. Si les Villanoviens de Bologne représentent, comme nous le croyons, une tribu ombrienne, ils appartiennent donc aux peuples que leur langue permet de qualifier d' « italiques ». Sans doute la toponymie de la région qu'ils occupèrent, aurait-elle pu nous apporter d'utiles indications. Nous avons dû y renoncer, faute de travaux préparatoires. Quant à établir une identité quelconque entre « race indo-européenne », « peuples de langue italique » et « civilisation des terramares ou de Villanova », nous nous le sommes rigoureusement interdit. On ignore complètement en effet la proportion de l'élément aryen dans l'Italie antique; rien ne prouve que l'extension des langues italiques corresponde à celle des populations originaires de l'Europe centrale. Les langues s'apprennent et s'oublient; leur domaine varie suivant la fortune politique du peuple qui les parle. La civilisation se trouve encore davantage exposée à de perpétuels mélanges et à d'innombrables échanges. L'ère des migrations indo-européennes paraît close depuis trop longtemps, au moment où commence, dans la plaine du Pô, le premier âge du fer, pour que nous puissions espérer en reconnaître encore les traces.

Sans nous écarter de notre sujet, vers d'invérifiables hypothèses, il nous a fallu cependant laisser entrevoir, sous quel aspect, nous concevions, en notre particulier, la préhistoire des populations que nous rencontrons à Bologne. Les Etrusques nous apparaissent comme les

descendants de l'une des anciennes populations préhelléniques de la Méditerranée orientale. Venus s'établir sur la côte tyrrhénienne, vers la fin de l'âge du bronze ou le début de celui du fer, ils y auraient fondé peu à peu, un empire puissant et civilisé, en assimilant les diverses populations qui, avant eux, occupaient la Toscane. Les Villanoviens nous semblent une tribu fugitive de l'Italie centrale. Après avoir participé pendant un certain temps à la civilisation tyrrhénienne du premier âge du fer, cette tribu aurait pris le parti de traverser l'Apennin pour s'établir sur le versant septentrional, aux abords de la grande plaine continentale du Pô. Pendant deux siècles et demi environ, elle y aurait poursuivi, dans l'isolement, une existence modeste et paisible, jusqu'au moment où les Etrusques, après avoir étendu leur domination sur la majeure partie de la péninsule, débordèrent à leur tour au nord des montagnes et colonisèrent la Circumpadane, comme ils avaient précédemment colonisé la Toscane. Depuis le début de la période que nous étudions, vers le VIII^e^ siècle avant notre ère, jusqu'aux invasions gauloises, au début du IV^e^ siècle, nous assistons donc à un mouvement continu des peuples et de la civilisation de l'Italie centrale, vers le nord. C'est de la Méditerranée et de ses rivages que vient le courant dont nous apercevons le prolongement vers les rives du Pô et le golfe adriatique.

Nous ne disconvenons pas d'ailleurs que, durant la période antérieure, les terres continentales du nord n'aient joué, vis-à-vis de l'Italie, le rôle qui fut de nouveau le leur, lors des invasions celtiques d'abord, puis avec les Cimbres et les Teutons, et enfin, au moment des grandes migrations germaniques, du IV^e^ au VI^e^ siècle après notre ère. Elles furent sans doute le berceau d'où s'acheminèrent, par delà les Alpes et par delà l'Apennin, les innombrables tribus qui vinrent renouveler la population de la

péninsule. Quelles vicissitudes marquèrent ces événements lointains, quels chemins suivirent les conquérants, quand et comment en vinrent-ils à assimiler leurs vaincus ou à se trouver eux-mêmes absorbés au sein des populations autochtones, nous ne saurions le distinguer et n'avons pas du reste à le faire. Notre sujet ne nous oblige pas à remonter aussi haut dans la préhistoire. Contentons-nous d'observer que si, pendant l'âge du bronze, les hommes paraissent descendre de l'Europe centrale en Italie et de l'Italie du nord vers celle du centre et du sud, l'âge du fer au contraire, manifeste avec une suffisante clarté, une progression continue de la civilisation du sud vers le nord. Les terres de l'Europe ont fourni les peuples, mais les flots de la Méditerranée ont apporté les arts. C'est surtout ce dernier point qu'il nous importe d'étudier.

Je n'aurais pu entreprendre ce travail, ni le conduire à son terme, sans les appuis bienveillants et les concours dévoués que j'ai rencontrés, tant en France qu'en Italie. Comment en effet décrire les fouilles bolonaises et en discuter les résultats, sans avoir moi-même ouvert quelques tranchées dans les environs de la ville et retrouvé en place, des tombes villanoviennes et des tombes étrusques? Je garde donc une reconnaissance toute particulière à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à son Secrétaire perpétuel, M. G. Perrot, non moins qu'à l'Ecole française de Rome et à son directeur, Mgr. Duchesne, pour les subsides qui m'ont permis d'entreprendre, au nom de l'Institut et de l'Ecole, une série de fouilles autour de Bologne. C'est grâce à ces fouilles poursuivies de mai à octobre 1906, que je puis oser présenter aujourd'hui une étude d'ensemble des antiquités bolonaises. Je dois encore à la bienveillance de Mgr. Duchesne, de publier mon livre sous les auspices de l'Ecole française de Rome.

Exécuter des fouilles en Italie est, pour un étranger, une entreprise délicate et qui ne saurait être menée à bien, sans la faveur des autorités archéologiques locales. Je regrette de ne pouvoir adresser qu'à la mémoire de M. Brizio, enlevé en 1907, le souvenir affectueux et reconnaissant que je conserve de mes relations avec lui. C'est sur son rapport que les fouilles de l'Ecole française ont été autorisées par la Direction générale des antiquités italiennes; au cours de la campagne et ensuite l'année suivante, j'ai trouvé, dans l'éminent archéologue, un guide éclairé et amical. A son successeur à la direction du Musée de Bologne, M. Ghirardini, je tiens à exprimer ma profonde gratitude pour l'amitié qu'il a bien voulu me témoigner et pour la générosité digne d'un vrai savant, avec laquelle il a favorisé l'achèvement de mon travail, m'ouvrant toutes grandes et sans nulle restriction, non seulement les portes du Musée, mais encore les vitrines confiées à sa garde et même sa bibliothèque. Grâce à lui enfin, j'ai pu parler des fouilles les plus récentes, dont les trouvailles sont d'ailleurs régulièrement exposées sans nul retard. Je n'aurai garde d'oublier mon excellent ami, M. P. Ducati, assistant du Musée; je dois à sa cordiale obligeance beaucoup plus que je ne saurais dire ici. Il me faudrait du reste, pour être juste, remercier sans exception, tout le personnel du Musée, M. le Dr Negrioli, premier assistant, le secrétaire, M. Rocchi, puis les habiles restaurateurs, MM. Proni père et fils qui ont réparé avec diligence les objets extraits des tombes que j'ai trouvées; du dernier je tiens en outre bon nombre des photographies et quelques-uns des dessins qui illustrent ce travail; et enfin mon compagnon dans la surveillance des fouilles, M. Pio Zauli, dont j'ai pu apprécier l'inlassable dévoûment. Par tous, j'ai toujours été traité comme étant presque « de la maison ». Je tiens à ce qu'ils sachent combien j'ai été sensible à leur délicate *gentilezza*.

Parmi tous les souvenirs qui entourent pour moi, comme d'une atmosphère de chaude sympathie, mes études bolonaises, j'évoquerai encore, avec émotion, la grande et austère figure de l'homme excellent et archéologue passionné qu'était M. A. Zannoni. L'illustre explorateur de la *Certosa* et de la majeure partie des nécropoles bolonaises a bien voulu consentir à se faire le guide et le Mentor du débutant que j'étais. Mettant à ma disposition sa profonde expérience et son impeccable mémoire, me communiquant ses notes, m'indiquant les endroits où diriger mes recherches et la manière de procéder, m'assistant même dans les négociations, parfois laborieuses, avec les propriétaires des terrains, il avait bien voulu considérer, pour ainsi dire comme siennes, les fouilles que je dirigeais. Elles furent hélas, presque sa dernière campagne. Je ne l'ai plus retrouvé en 1909, qu'affaibli et déjà frappé à mort ; il s'est éteint l'année suivante, trop tôt pour recevoir le juste hommage de ma profonde reconnaissance. J'aurais été heureux de lui soumettre ces pages et de recevoir pour ce modeste essai, l'approbation du vieux maître de l'archéologie bolonaise. La science conservera le souvenir de ses découvertes ; son nom restera indissolublement lié à l'histoire des périodes primitives de sa ville. Ce n'est pas sans quelque fierté que je me rémémore la paternelle amitié dont il encouragea mes premiers efforts.

Je tiens encore à adresser le témoignage de ma gratitude aux maîtres français qui m'ont favorisé de leur bienveillance ou aidé de leurs conseils ; tout particulièrement à mon très cher ami et collègue nancéien P. Perdrizet, à MM. C. Jullian et S. Reinach, à M. J. Martha, qui a très aimablement accepté d'examiner mon travail, non moins qu'à l'illustre savant suédois, M. O. Montelius, qui m'a autorisé gracieusement à reproduire bon nombre des figures de son précieux ouvrage : *La civilisation primitive en Italie*.

Mes excellents amis du Lycée de Nancy, MM. Vallod et Lesans, ainsi que mon ancien maître M. Harmand ont bien voulu se charger de revoir les épreuves de mon livre ; un autre ami, M. Maurice Thiébaut, m'a rendu le service de dessiner les cartes et les plans topographiques; à tous j'adresse mes meilleurs remerciements.

Je souhaite seulement que ce travail n'apparaisse pas maintenant trop indigne de tant de patronages et de toutes les amitiés qui ont entouré sa préparation.

Nancy, 16 février 1912.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIE DES FOUILLES DE BOLOGNE.

Villanova, p. 17. — Tombes villanoviennes à l'est de Bologne, p. 18. — Tombes villanoviennes au nord-ouest et au nord de la ville, p. 19. — Nécropoles à l'ouest de Bologne, p. 19. — La *Certosa*, p. 20. — La nécropole étrusque *fuori Porta Sant' Isaia*, p. 21. — La nécropole villanovienne *fuori Porta Sant' Isaia*, p. 22. — La voie des tombeaux à l'ouest de Bologne, p. 26. — Nécropoles au sud-est de Bologne, p. 27. — Tombes villanoviennes de l'*Arsenal*, p. 27. — Tombes étrusques du *Giardino Margherita*, p. 27. — Situation des nécropoles villanoviennes et étrusques autour de Bologne, p. 28. — Les fonds de cabanes de Bologne, p. 29. — La fonderie de *San-Francesco*, p. 30. — Marzabotto, p. 31.

Villanova.

C'est à l'année 1853 que remonte la première découverte archéologique importante, aux environs de Bologne [1]. A Villanova, petit hameau situé à 8 kilomètres à l'est de la ville, près du torrent Idice, à mille mètres environ du tracé de la *via Æmilia* antique [2], le comte Giovanni Gozzadini mettait au jour et fouillait une nécropole de 193 tombes [3].

1. Nous ne mentionnerons que pour mémoire les quelques trouvailles qui, antérieurement au milieu du XIX^e^ siècle, avaient permis de constituer à l'Université de Bologne, une petite collection, aujourd'hui fondue dans celles du *Musée Civique* de la ville. Gozzadini, en tête de sa publication des fouilles de Villanova, rappelle quelques-unes de ces découvertes (p. 1, note 3). La présence d'antiquités étrusques dans la région bolonaise est signalée, dès le XVI^e^ siècle : Alberti, *Descrizione di tutta l'Italia* (1550), p. 326. Au XVIII^e^ siècle, Calindri, *Dizionario corografico dell' Italia*, IV, p. 217, parle déjà de fouilles exécutées à Marzabotto (28 kilom. au sud de Bologne). On peut consulter également, mais sans grand profit : Ovidio Montalbani, *Antichità più antiche di Bologna*, Bologne (1651).

2. Le hameau de Villanova appartient à la paroisse de *Santa Maria delle Caselle*. La nécropole antique se trouvait au lieu dit : *Campo-Santo*, propriété de Gozzadini. Ce nom était dû sans doute à ce que, depuis longtemps, des tombes y avaient été mises au jour par les travaux agricoles. Le cimetière villanovien contenait donc probablement un nombre de sépultures très supérieur à celui qu'a découvert Gozzadini. Il appartenait, non pas à la ville ancienne de Bologne, beaucoup trop éloignée, mais à une petite bourgade suburbaine.

3. Gozzadini, *Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna* (1854); *Intorno ad altre 71 tombe del sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna* (1856);

Les sépultures étaient d'un genre absolument nouveau. Un simple trou de 0m50 à 1 mètre de côté, garni parfois intérieurement d'un caisson de dalles grossièrement taillées ou d'une petite construction, en cailloux de fleuve liés par de l'argile, contenait l'ossuaire et quelques vases accessoires de terre noirâtre ou rougeâtre, accompagnés de menus ustensiles ou d'objets de parure, en bronze, rarement en fer, sans aucune trace de métaux précieux.

Gozzadini crut, aussitôt, pouvoir y reconnaître des tombes étrusques, pour la simple raison qu'elles lui paraissaient antérieures à l'époque romaine. Dans l'incertitude où ils se trouvaient, par suite du manque de points de comparaison, les archéologues se sont contentés, pour désigner ces sépultures et celles du même genre, qui ne tardèrent pas à apparaître en Italie, de l'épithète de *villanoviennes*.

Tombes villanoviennes à l'est de Bologne.

Quelques années plus tard, en 1857, un hasard favorable amena la découverte à Bologne même, à l'intérieur de la ville, de sépultures absolument analogues à celles de Villanova. Ces tombes apparurent sous les fondations d'une maison particulière, le *palazzo Tortorelli* (autrement dit : *casa Malvasia*) dans la via Maggiore (auj. via Mazzini), un peu à l'est des deux tours Garisenda et Asinelli [1]. Cette rue est précisément celle qui se continue, hors de Bologne, par la route menant à Villanova. C'est l'antique *Via Emilia*.

Plus récemment, en 1886, de nouvelles tombes se sont rencontrées sur le prolongement des premières, à une centaine de mètres vers l'ouest, dans le voisinage de la *piazza della Mercanzia*, sous l'emplacement de l'ancienne église de *Santa Maria in Bethlehem*, ou *del Carobbio* [2]. Elles se trouvaient immédiatement sur la rive droite d'un petit torrent, l'*Aposa*, aujourd'hui canalisé, qui descend des hauteurs voisines de Bologne, et coule à peu près exactement du sud vers le nord, pour aller se jeter dans le Reno.

Les deux groupes de tombes de *Santa Maria del Carobbio* et du *palazzo Tortorelli* appartenaient certainement à

La nécropole de Villanova (en français, 1870). Cf. Montelius, *La civilisation primitive en Italie*, I (texte), col. 419-421, avec la bibliographie.

1. Gozzadini, *Di alcuni antichi sepolcri Felsinei, Estratto del Giornale Giambattista Vico* (1857), et *Di alcuni sepolcri della necropoli Felsinea* (1868).

2. Brizio, *Notizie degli scavi*, 1887, p. 4-6 ; *Atti e Memorie della R. Deput. di Storia Patria per le prov. di Romagna*, 1886, p. 222 : *Bullettino di Paletnologia*, 1886, p. 262.

une même nécropole, qui, à partir de l'Aposa, s'étendait vers l'est, le long du grand chemin dont les Romains firent plus tard la *via Emilia*. Plus loin, vers le nord-ouest, dans le jardin de l'*Ecole vétérinaire*, attenant à l'Université, ont été retrouvées, en 1905, deux tombes de caractère non plus villanovien, mais nettement étrusque [1]. Ce ne sont là que les restes épars de cimetières vraisemblablement assez vastes.

Tombes villanoviennes au nord-ouest et au nord de Bologne.

En différents autres points de la ville moderne se sont également rencontrées quelques sépultures. Trouvées, par hasard, au-dessous des maisons, elles n'ont pu être le point de départ d'aucune fouille suivie. Nous ne saurions donc apprécier l'extension des nécropoles dont elles faisaient partie. Mais leurs emplacements permettent de délimiter, au moins approximativement, la ville qu'elles entouraient ; ils jalonnent, pour ainsi dire, les grandes voies de communication primitives.

Au nord-ouest, une tombe villanovienne a été trouvée *via delle Lamme*, un peu au delà de la *via Riva di Reno* [2]. Plus loin, dans la même direction, vers la *Porta Lamme*, dans la *via dei Mille*, une tombe étrusque du type de la Certosa a été mise au jour en Mars 1910.

Au nord, près de la place Garibaldi, deux petits groupes de tombes semblent avoir appartenu à un autre cimetière que les sépultures de la via delle Lamme. Le premier fut découvert en 1879, sous les fondations d'une maison de la *Via Reppublicana* [3]. Le second, s'est rencontré en 1888, à une cinquantaine de mètres vers l'ouest, près du théâtre de *l'Arena del Sole* [4].

Nécropoles à l'ouest de Bologne.

C'est à l'ouest de la ville, hors de la *Porta Sant'Isaia* que se trouvent les plus vastes, ou du moins les plus complètement fouillées, des nécropoles bolonaises. A cinq cent mètres environ de la Porte et de l'enceinte médiévale qui subsiste encore aujourd'hui, coule un petit torrent, le *Ravone*. Descendant des collines situées au sud de Bologne,

1. L'une d'elles était surmontée d'un cippe funéraire de forme sphérique ; cf. Ducati, *Rendiconti dei Lincei*, XVIII (1909), p. 219 et *Pietre funerarie felsinee*, in *Monumenti dei Lincei*, XX (1911), col. 361.
2. *Not. Scav.*, 1882, p. 103 ; *Bullet. di Paletn.* 1882, p. 203.
3. *Not. Scav.*, 1880, p. 48, 49.
4. *Ibid.*, 1890, p. 232, 233.

il va, vers le nord, se jeter dans le Reno. Son cours est à peu près parallèle à celui de l'*Aposa*, mentionné plus haut. Les tombes commencent sur la rive gauche du torrent [1]. Différents groupes en ont été explorés sur une longueur d'environ 1 kilomètre, jusqu'à la Certosa. (*voir planche* II. plan 1 et 2.)

La Certosa.

La première découverte, sur cet emplacement, remonte au mois d'août 1869. Chargé d'achever la transformation en *Campo santo*, de l'ancien couvent de la Certosa, M. Zannoni, ingénieur et architecte municipal, mit inopinément au jour une tombe à incinération [2]. Les ossements calcinés étaient enfermés dans une grande ciste de bronze, ornée de cordons au repoussé et recouverte d'une dalle de grès tendre, grossièrement taillée.

Activement poursuivies en vue du Congrès préhistorique de Bologne en 1871, les fouilles amenèrent la découverte, à l'intérieur même de la Certosa, d'un ensemble de 417 tombes, réparties en quatre groupes. (*pl.* II, 2, nos I-IV.) C'étaient des sépultures assez différentes de celles de Villanova et qui témoignaient d'une civilisation beaucoup plus avancée. Les inhumations l'emportaient sensiblement en nombre sur les incinérations [3]. Le mobilier funéraire se composait surtout de vases grecs à figures noires et rouges, de bronzes moulés, ustensiles, candélabres, appliques et pieds de tables et de sièges, enfin de quelques bijoux d'or et d'argent. Plusieurs tombes étaient surmontées de stèles sculptées qui portaient, parfois, des inscriptions en langue étrusque. Le caractère de cette nécropole ne pouvait faire l'objet d'aucun doute. Ces tombes appartenaient à une population étrusque. Les vases d'importation grecque les datait, d'une façon générale, du ve siècle avant notre ère [4].

1. Les sondages que nous avons exécutés en 1906 sur la rive droite du Ravone n'ont rencontré aucune trace de sépulture. Cette conclusion négative a été confirmée par d'importants travaux de canalisation entrepris en 1907 entre la ville et le Ravone. Il nous semble évident que la nécropole ne commençait qu'à l'ouest du torrent : cf. *Mélanges d'Arch. et d'Hist. publiés par l'Ec. franç. de Rome*, XXVII (1907), p. 358-364 et plan II.

2. Zannoni, *Gli scavi della Certosa di Bologna* (1876), p. 16, pl. IV, (tombe I).

3. 287 tombes à inhumation et 130 à incinération; cf. Zannoni, *Certosa*, p. 141.

4. Cf. Montelius, *La civilis. primit.*, I, col. 459-470; *bibliographie*, col. 470, 471.

La nécropole étrusque *fuori Porta Sant' Isaia.*

De 1872 à 1896, M. Zannoni poursuivit ses recherches hors de la Porte Sant'Isaia, à l'ouest de Bologne. Sur un espace d'environ 800 mètres, à vol d'oiseau, en s'écartant de la Certosa vers le Ravone et la ville, il mit successivement au jour différents groupes de tombes, de même genre et sensiblement de même époque que celles de la Certosa. Ces fouilles, fréquemment interrompues et reprises, au hasard des circonstances, furent malheureusement exécutées sans plan d'ensemble. La plus grande partie n'en a même jamais été publiée. Le contenu des tombes est catalogué, au musée de Bologne, sous le nom des propriétaires des terrains fouillés. Il en résulte une nomenclature assez compliquée.

Immédiatement à l'est de la Certosa, sur une longueur de 250 mètres environ, s'étend le terrain *Aureli* (auj. *Balli*) (*Pl.* II, 2, n° V). C'est là qu'eurent lieu, à 200 mètres environ de la Certosa, les fouilles de Zannoni en 1896 et celles de l'Ecole française en 1906 [1].

Vient ensuite le terrain *Battistini* (n° VI), fouillé par Zannoni en 1896; les tombes au nombre d'une centaine sont restées inédites.

Plus loin s'étend le terrain *de Luca* (n° VII). Les fouilles, dirigées par Zannoni en 1872, ont fourni 111 tombes et demeurent inédites [2].

Un nouveau torrent, le rio *Meloncello*, sépare la propriété de Luca du vaste terrain *Arnoaldi* (n^{os} VIII-IX). La partie occidentale de ce terrain a fourni 4 groupes différents de tombes étrusques, fouillés en partie par Zannoni et en partie par Gozzadini [3]. Tous ces emplacements sont

1. Le contenu d'une des tombes à dolio du terrain Aureli a été publié en 1909 par M. P. Ducati : *Contributo allo studio della civiltà etrusca in Felsina*, in *Rendiconti dei Lincei*, 1909, p. 196-202. Pour les fouilles de l'Ecole française, cf. *Mélanges*, XXVII (1907), p. 328-357.

2. Les vases grecs provenant de ces fouilles ont été publiés par Brizio : *Vasi greci dipinti del Museo Civico di Bologna (raccolta de Luca)*, in Comparetti, *Museo italiano di antichità classica*, II (1886), p. 1-40, 3 pl.

3. Les tombes fouillées par Zannoni en 1875, (36) sont demeurées inédites. Gozzadini a publié ses trouvailles : *Not. Scav.*, 1877, p. 107; 1880, p. 49, 77; 1881, p. 18-20; 1882, p. 183; 1883, p. 414; 1884, p. 61-77; 292-308; 1885, p. 59-61; 1886, p. 67-77; 340-349 et *Scavi governativi in un lembo della necropoli felsinea*, Bologne, 1886. Les vases grecs provenant des fouilles Arnoaldi ont été catalogués par Brizio : *Vasi dipinti della necropoli felsinea, provenienti degli scavi eseguiti nel fondo Arnoaldi, negli anni 1884-1886 e nell' anno 1883*, in *Not. Scav.*, 1888, p. 42-54.

localisés au nord de la *Strada Sant'Isaia*. Les terrains situés au sud de cette route n'ont jamais été explorés.

La nécropole villanovienne *fuori Porta Sant' Isaia*.

Plus près de la ville, à l'ouest du Ravone, jusqu'au terrain Arnoaldi, sur une longueur d'environ 300 mètres, ont été mises au jour, à partir de 1873, d'autres sépultures. Elles ne contenaient plus aucun vase grec, aucun bronze, aucune sculpture ou inscription étrusque. Elles étaient en somme, absolument analogues à celles de Villanova. Un cimetière villanovien étendu précédait donc, de ce côté, la nécropole étrusque.

Les premières fouilles furent entreprises par Zannoni dans le terrain *Benacci* à environ 250 mètres du Ravone, du côté sud de la Strada Sant'Isaia (*pl.* II, 2, n° 1). Elles furent poussées par lui jusqu'à moins de 100 mètres du torrent, et sur une largeur de près de 100 mètres au sud de la route. Extrêmement fructueuses, elles amenèrent la découverte d'à peu près 2.000 tombes. Le mobilier en est exposé au Musée civique de Bologne ; il est malheureusement demeuré inédit [1].

A l'ouest du terrain Benacci s'étend, sur une vingtaine de mètres, le terrain de *Luca* (villanovien), qui fut, de même, intégralement fouillé (n° 2).

Reprenant en 1887, au nom du gouvernement, les recherches de Zannoni, Gozzadini se proposait de continuer vers l'est et de pousser jusqu'au Ravone, l'exploration du terrain Benacci. La mort interrompit son projet et la campagne fut achevée par M. Brizio, qui conduisit ses tranchées à une vingtaine de mètres à l'est de la limite atteinte par Zannoni. Ce furent les fouilles Benacci-Caprara [2] (n° 3).

En continuant vers l'est, deux nouvelles tranchées ouvertes en 1906 à travers le terrain *Reggiani*, se rapprochèrent encore d'une vingtaine de mètres, du lit actuel du Ravone. On put constater que le torrent avait dû plu-

1. On trouvera seulement quelques renseignements sur ces fouilles dans le *Bullettino dell' Instituto*, 1875 : *Sui presunti rasoi di bronzo, Lettera del cav. Zannoni a W. Helbig*, p. 46-55 ; *Scavi Benacci, Lettera a G. Henzen*, p. 177-182 ; *Continuazione degli scavi Benacci*, p. 209-216 ; et *ibid.*, 1876, p. 42-44. Voir également Zannoni, *Scavi della Certosa*, passim, notamment p. 112 et 386-387, pl. XXXV, CXXVI, CXXVII ; Zannoni, *La fonderia di Bologna*, p. 89-92 et *Not. Scav.*, 1876, p. 33 ; 50 ; 67 ; 81-82 ; 98.

2. Elles ont été intégralement publiées par Brizio, *Not. Scav.*, 1889, p. 288-333.

sieurs fois, pendant la période villanovienne, déplacer son cours vers l'est; que les plus anciennes tombes établies sur ses bords devaient se trouver vers la limite des fouilles Benacci et que les sépultures Benacci-Caprara et Reggiani, vers l'est, représentaient, sans doute, des accroissements postérieurs de la nécropole [1].

Entre temps MM. Zannoni et Brizio avaient continué à étendre leurs recherches à l'ouest du terrain de Luca, à travers les propriétés *Cremonini* (1888) [2], de *Luca-Nanni* (1890) [3], *Guglielmini* (1890) [4], *Romagnoli* (1893) [5], et enfin *Melenzani* (1893) (n° 4.). Ces dernières fouilles furent les plus importantes de toute cette série [6]; le sondage *Ruggieri* nous a ramenés, en 1906, au point précis où s'étaient arrêtées les fouilles Melenzani [7].

Tous ces terrains sont situés au sud de la Strada Sant' Isaia. Au nord de cette route des tombes villanoviennes se sont rencontrées, à proximité du Ravone, lors de la construction de l'église *S. Polo del Ravone*, en 1880 [8] (n° 5).

A 250 ou 300 mètres de là, vers l'ouest, quelques tombes du même type furent retrouvées, également par hasard, dans la propriété *Grabinski* [9] (n° 6). C'est sur ce même emplacement, devenu propriété *Meniello*, que nous avons repris en 1906 des fouilles nouvelles [10].

Nous ne savons que peu de choses de celles qui eurent lieu, en 1872, dans le terrain *Tagliavini*, situé dans la même région, près de la route [11] (n° 7).

Beaucoup plus importantes furent les recherches conduites par M. Zannoni au *Stradello della Certosa*, chemin de traverse qui se détache de la Strada Sant'Isaia, vers le *ca-*

1. Cf. *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXVII (1907), p. 364-373.
2. Sondages infructueux, *Not. Scav.*, 1888, p. 272.
3. *Not. Scav*, 1890, p. 105-106 ; 371-373.
4. *Not. Scav.*, 1890, p. 135-138 ; 274-277.
5. *Not. Scav.*, 1893, p. 181-190.
6. Le mobilier n'en est encore exposé qu'en partie au musée de Bologne ; on en attend toujours la publication.
7. *Mélanges. Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 417-427.
8. Les objets trouvés ont été pour la plupart dispersés et perdus. J'ai pu cependant encore en voir une partie au presbytère de S. Polo. Les fibules, les quelques bronzes et tessons conservés paraissent tout particulièrement archaïques.
9. *Not. Scav.*, 1893, p. 177-178.
10. *Mélanges. Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 374-416.
11. Elles ne sont que rapidement mentionnées par Zannoni, *Bullettino Inst.*, 1875, p. 48-49 et *La fonderia di Bologna*, p. 95.

nale di Reno et la *Certosa* (n° 8). Elles mirent au jour une centaine de tombes villanoviennes d'époque avancée, garnies d'un mobilier particulièrement soigné et abondant. Il n'en a rien été publié.

Contigu au *Stradello della Certosa*, le petit terrain *Taglierini* a fourni quelques sépultures du même genre [1].

Enfin, au delà du *Stradello della Certosa*, la partie orientale du terrain *Arnoaldi* [2], dont l'extrémité occidentale contenait de nombreuses tombes étrusques, a fourni 253 sépultures de type villanovien (n° 9). Entre les unes et les autres s'étendait un espace vide de 56 mètres. La nécropole villanovienne était bordée d'un fossé, large de 2m50 [3] (n° 10), dont on a retrouvé le prolongement, au sud de la Strada Sant' Isaia, dans le terrain Melenzani [4].

La transition des nécropoles villanoviennes aux nécropoles étrusques.

Ces deux faits, la présence d'un espace dénué de tombes, entre la nécropole villanovienne et la nécropole étrusque, et la limitation de la nécropole villanovienne par un fossé, sont en eux-mêmes trop importants, pour que nous ne tentions pas de tirer au clair les renseignements un peu confus de Gozzadini, en les confrontant avec le plan publié par Brizio. (*voir fig.* 1. *la reproduction de ce plan.*)

Partant des dernières tombes villanoviennes du terrain Arnoaldi situées 70 mètres à l'est des premières tombes étrusques, Gozzadini traça d'abord au nord du terrain, dans la direction de l'ouest, une tranchée de 10 mètres de long sur 3 de large. (Sans aucun doute, la tranchée A du plan de Brizio). Deux tombes seulement apparurent [5], et cette rareté exceptionnelle aurait suffi à convaincre Goz-

1. *Not.*, 1879, p. 63; 1880, p. 77; 1881, p. 84.

2. Les fouilles ont été faites en majeure partie par Zannoni, mais publiées par Gozzadini : *Intorno agli scavi fatti dal Sig. Arnoaldi-Veli*, Bologna, 1877. Sur cette publication, voir l'invective de Zannoni, *Certosa*, p. 111. Les 14 planches de Gozzadini n'en sont pas moins d'un grand intérêt. (Reproduites en partie par Montelius, *La civilis primit.*, I, pl. 82-86). Les fouilles exécutées par Gozzadini lui-même sont publiées, *Not. Scav.*, 1876, p. 7-8, 34, 51; 1877, p. 107-108; 1878, p. 83.

3. Ces faits ont été constatés par Gozzadini, *Not. Scav.*, 1884, p. 61-77; 292-308, mais le plan n'a été publié que par Brizio, *Atti e Mem. Deput. Stor. patria per le Romagne*, 1885, pl. VI, cf. p. 186.

4. Brizio, *La fossa di confine nei sepolcreti italici*, in *Atti della Soc. romana di antropologia*, I (1894), p. 227-228. Le fait m'a été confirmé par Zannoni qui dirigea les fouilles Melenzani.

5. « Vers l'extrémité *occidentale* » dit Gozzadini, *Not. Scav.*, 1884, p. 63; sans doute faut-il plutôt lire « *orientale.* »

zadini, qu'il venait de toucher l'extrémité occidentale de la nécropole villanovienne. Il changea donc de direction,

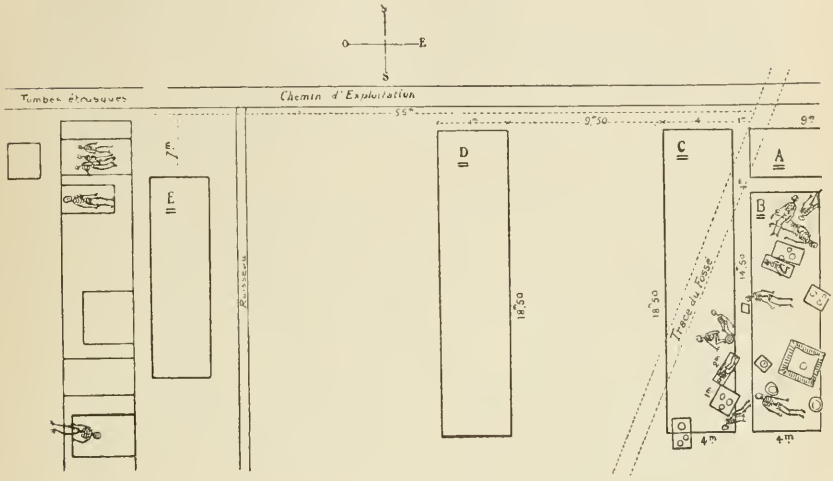

Fig. 1.

Plan des tranchées ouvertes dans le terrain Arnoaldi, entre les nécropoles villanovienne et étrusque. (d'après Brizio, *Atti Mem.*, 1885, pl. IV.)

et ouvrit, à angle droit avec la première, c'est-à-dire, du nord au sud, deux nouvelles tranchées B et C, situées respectivement à 60 et à 56 mètres des sépultures étrusques.

La première, longue de 14m50, fournit 14 tombes, rendement normal. La seconde au contraire, pour 18m50 de long sur 4 mètres de large, ne contenait plus que 7 tombes groupées dans la moitié méridionale [1]. Dans cette tranchée, Gozzadini affirme avoir reconnu très nettement, à la profondeur de 1m70, niveau du sol antique, les traces d'un fossé, large de 2m50, courant du sud-ouest, vers le nord est, et séparant les tombes de l'espace qui s'en trouvait dépourvu.

Au delà de ce fossé, les recherches seraient demeurées infructueuses. A 9m50 de C, une tranchée D, de 18m50 de long, sur 4 mètres de large, ne découvrit que des ossements de cheval. Plus loin encore vers l'ouest, un nouveau sondage ne fournit plus aucun débris, tandis qu'à quelque

1. « Dans l'angle *sud-ouest* » dit Gozzadini, *ibid.*, p. 74 ; il faut lire plutôt « *sud-est.* »

distance apparaissent, avec leur densité habituelle, les tombes proprement étrusques. Gozzadini en conclut — et Brizio se range à son avis, — qu'un fossé limitait à l'ouest, la nécropole villanovienne, et qu'un espace libre de 56 mètres la séparait du cimetière étrusque.

Les faits mis au jour dans le terrain *Melenzani*, au sud de la *Strada Sant'Isaia*, semblent d'ailleurs concorder avec ceux qui furent notés dans le terrain Arnoaldi. Les sépultures villanoviennes se seraient trouvées extrêmement denses, jusqu'au fossé [1]. Une tranchée dans le terrain *Nanni*, aurait été également coupée diagonalement, par ce même fossé, en deux parties, dont une seule, le triangle nord-est contenait quatre tombes [2]. Enfin, un dernier sondage, exécuté à quelque distance vers l'ouest, n'a plus rencontré trace de tombes [3]. Nous croyons, pour notre part, qu'on ne saurait révoquer en doute les détails topographiques affirmés par les divers savants qui prirent part aux fouilles de Bologne [4].

La *Via dei Tombeaux* à l'ouest de Bologne.

Le cimetière villanovien et le cimetière étrusque, qui se faisaient suite à l'ouest de Bologne, sur une longueur de plus de 1200 mètres, à partir du Ravone, devaient être disposés de part et d'autre d'une grand-route se dirigeant de la ville vers le Reno. Zannoni a relevé la trace de cette voie antique, entre les groupes I et II des tombes de la Certosa [5]. Il nous affirma avoir remarqué lors des fouilles Benacci, les restes d'un ponceau ancien, au-dessous de la Strada Sant'Isaia moderne. Les fouilles de l'Ecole française, en 1906, ont mis au jour, en deux points différents du terrain Balli, les restes d'un chemin antique [6]. En rejoignant ces différents jalons, on obtient le tracé d'une voie se dirigeant de l'est vers l'ouest avec une légère inclinaison vers le nord. Faisant suite à celle dont on peut supposer l'existence près de la Mercanzia et du palais Tortorelli, cette

1. Suivant le témoignage oral de Zannoni et du surveillant M. Pio Zauli.

2. A 3 m., vers l'ouest et à 13 m., vers le sud, du terrain Guglielmini, *Not. Scav.*, 1900, p. 371-373.

3. Dans le terrain Cremonini, *Not. Scav.*, 1888, p. 72.

4. Les fouilles que l'École française se proposait de reprendre dans cette région n'ont pas été autorisées.

5. *Scavi della Certosa*, p. 289-291.

6. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 333 et 357.

route aurait traversé toute la ville, pour atteindre le Reno, à l'endroit où s'est retrouvé le pont de la *via Emilia* [1]. (*voir le plan général, pl.* I, 1.)

Il n'est pas douteux que le tracé n'en soit antérieur à l'époque romaine. Nous considérons cette Voie des Tombeaux comme contemporaine des plus anciennes sépultures qui la bordent.

Nécropoles au sud-est de Bologne.

Deux autres nécropoles ont encore été retrouvées, au sud-est de Bologne, dans la direction de la route qui s'engage dans l'Apennin par la vallée de la Savena. Les plus proches de la ville sont toujours des tombes villanoviennes. Elles occupent l'emplacement de *l'Arsenal militaire*, dans le voisinage de la *Porta Castiglione*. Elles n'ont jamais été l'objet de fouilles régulières. Les archéologues bolonais ont dû se contenter de recueillir les objets en plus ou moins bon ordre et les renseignements plus ou moins précis, que leur transmettait le génie militaire, maître du lieu [2].

Arsenal : tombes villanoviennes.

Les tombes de l'Arsenal appartiennent à l'époque villanovienne récente et correspondent à celles des terrains de Luca et Arnoaldi. Plus anciennes paraissent d'autres sépultures rencontrées à l'intérieur de la ville, à 300 mètres environ au nord de l'Arsenal, dans la *via del Cestello* [3]. (*voir le plan général, pl.* I, 1.)

Giardino Margherita : tombes étrusques.

Le terrain *Tamburini* [4], puis le *Giardino Margherita* font suite, vers l'est, à l'Arsenal. L'aménagement du *Giardino*, le parc de Bologne, notamment le creusement du petit lac qui en orne le centre, mit au jour un certain nombre de tombes étrusques analogues à celles de la Certosa [5]. De ce côté, comme à l'ouest de la ville, la nécropole qui a fourni des vases grecs, des stèles sculptées et des inscriptions

1. Frati, *Atti Mem. della R. Deput. di Storia patria per le Romagne*, VI. (1868), p. 1, sqq.; Brizio, *Not. Scav.*, 1896, p. 126-160; 1897, p. 330-333; 1898, p. 465-486.

2. Gozzadini, *Intorno ad alcuni sepolcri scavati nell'Arsenale militare di Bologna*, 1875; et *Not. Scav.*, 1885, p. 493; 1886, p. 76 et 443; 1890, p. 228-231.

3. Zannoni, *La fonderia di Bologna*, p. 96.

4. M. Ghirardini se propose de l'explorer prochainement. Quelques tombes étrusques y ont été retrouvées en Décembre 1908 et et Juin 1909; cf. Ducati, *Pietre funerarie*, in *Mon. Linc.*, XX (1911), col. 362-364.

5. *Not. Scav.*, 1876, p. 51, 52; 67, 68; 82; 134; 181; 1887, p. 341-344; 1889, p. 178-182; 205-210; 1890, p. 138-142.

étrusques, se trouve topographiquement distincte de celle qui contenait des objets villanoviens [1]. Elle est la plus éloignée du centre de la ville. Mais nous ne saurions rendre compte avec précision de la façon dont finit la nécropole villanovienne de l'Arsenal, ni du point où commence le cimetière étrusque du *Giardino* [2].

Situation des nécropoles villanoviennes et étrusques autour de Bologne.

Ainsi donc, tout autour de Bologne, à l'est, au nord et au nord-ouest, à l'ouest et au sud-est, ont été découvertes au moins les traces de nécropoles préromaines. Ces cimetières étaient disposés, semble-t-il, le long des grandes voies qui sortaient de la ville. Les tombes villanoviennes se rencontrent, de façon constante, dans le voisinage immédiat du centre habité. Les sépultures étrusques ont leur emplacement plus loin vers la campagne. Elles sont groupées à part des premières et jamais, jusqu'ici, ne paraissent se mélanger à elles.

Malgré le défaut de publication méthodique de la plupart de ces trouvailles et de ces fouilles, on peut constater, que d'une façon générale, au moins pour les tombes villanoviennes, les plus archaïques sont les plus voisines de la ville. A mesure qu'elles s'éloignent, elles présentent un caractère plus récent. Ainsi, les sépultures de la *Mercanzia* paraissent plus anciennes que celles du palais *Tortorelli-Malvasia*; celles de *S. Polo del Ravone* et du terrain *Benacci* sont incontestablement antérieures aux tombes du *Stradello della Certosa* et du terrain *Arnoaldi*. De même, entre les sépultures de la *via del Cestello*, en deçà de la *Porta Castiglione*, et celles de *l'Arsenal*, situées hors de

1. Gozzadini, *Not. Scav.*, 1885, p. 494, parle d'un fragment de vase grec à figures noires sur fond jaunâtre, qui se serait trouvé parmi les tessons provenant de l'Arsenal. Mais d'une indication aussi vague et aussi sujette à caution, on ne saurait tirer nulle conclusion.

2. On trouve dans la note de Brizio, *La fossa di confine nei sepolcreti italici*, in *Atti Soc. Rom. di Antropologia*, I (1894), p. 227-228, la mention de fouilles exécutées en 1893, en vue de préciser la transition entre les deux cimetières. Elles auraient amené la découverte d'un fossé, courant irrégulièrement du sud-est au nord-ouest, large d'environ deux mètres. « En » fait, ajoute Brizio, les tombes cessaient même quelques mètres avant le » fossé. Les dernières étaient celles de gens très pauvres, enterrés dans » une couche plutôt superficielle. » L'emplacement en reste indéterminé. On aimerait, en outre, à connaître avec précision les faits d'après lesquels Brizio conclut à l'existence d'un fossé-limite. Nous ne saurions faire état de renseignements aussi vagues que ceux qu'il nous donne ici.

l'enceinte, la priorité appartient aux plus proches du centre. L'emplacement des tombes fixe donc, en une certaine mesure, leur chronologie.

Les fonds de cabanes de Bologne.

Une seconde série de découvertes est venue nous apporter aussi d'utiles renseignements sur la préhistoire de Bologne. Nous voulons parler de l'exploration des fonds de cabanes dans le sous-sol de la ville actuelle. Le mérite de cette œuvre de longue patience et de minutieuses observations revient à l'ingénieur Zannoni. Chargé de diriger les travaux de canalisation et de voirie, il conduisit à travers les couches archéologiques sur lesquelles s'élèvent les habitations modernes, sous les rues et jusque sous les maisons, un ample réseau de souterrains et de tranchées. Il put ainsi retrouver, et sut observer, les traces des cités successives qui occupèrent l'emplacement de Bologne [1].

Nous laisserons de côté les restes d'époque romaine. Sans parler non plus des indices de l'occupation gauloise, qui se trouvent, en grande partie, confondus et mêlés dans les couches antérieures, on peut rapporter à trois périodes distinctes, les découvertes de M. Zannoni.

1°. *L'âge du bronze.* Les restes d'habitations qui appartiennent à cette période se trouvent localisés hors du périmètre de la ville actuelle. Sur les pentes aujourd'hui boisées, qui bordent, au sud, les murs d'*Azeglio* et de *Saragozza*, ils se sont rencontrés, au hasard des travaux de construction de l'aqueduc et du Château d'eau, distribués en deux groupes, distants d'environ 500 mètres : à la villa *Bosi* et à la villa *Sarti*. Des fouilles entreprises par Brizio en 1906, immédiatement au delà de la Porta Saragozza, dans la villa *Pallotti* (auj. *Cassarini*), ont amené la découverte d'autres fonds de cabanes analogues à ceux qu'autrefois avait reconnus Zannoni [2]. Les quelques bronzes, les instruments d'os ou de pierre, les tessons abondants, trouvés dans ce village de la colline, diffèrent de ceux de l'époque villanovienne. Ils sont au contraire identiques à ceux

1. *Arcaiche Abitazioni di Bologna scoperte e descritte dall' Ing. Architetto* Antonio Zannoni, Bologne, 1892, (2e tirage 1907.)

2. Ces fouilles sont demeurées inédites par suite de la mort de Brizio en 1907. J'ai pu y assister de façon suivie pendant l'été de 1906. Elles sont mentionnées par T. Eric Peet, *The Stone and Bronze Ages in Italy and Sicily*, (Oxford, 1909), p. 376.

que fournissent les stations de l'âge du bronze, dans l'Emilie orientale et les Romagnes [1].

2°. *Période villanovienne.* (1er âge du fer). Les fonds de cabanes datés de l'époque villanovienne par les débris qu'ils contiennent, sont de beaucoup les plus nombreux. De 1872 à 1890, Zannoni en a exploré plus de 500. Il les a publiés avec un soin méticuleux [2]. Gozzadini et Brizio, de leur côté, en ont découvert quelques autres [3], et leurs constatations confirment entièrement les descriptions de Zannoni. Ces restes d'habitations se rencontrent exactement au-dessous de la ville actuelle, en particulier au centre de Bologne, depuis les Deux Tours, jusqu'aux portes *San Felice* et *Sant'Isaia* vers l'ouest et, du nord au sud, de la place *Garibaldi* à la porte *d'Azeglio*. L'emplacement qu'elles occupaient se trouve circonscrit, pour ainsi dire, par les nécropoles. Les trouvailles faites à Bologne nous permettent de fixer assez exactement la topographie de l'établissement villanovien. Au centre étaient groupées les habitations. Tout autour s'étendaient les cimetières.

La Fonderie de San-Francesco.

Une autre découverte, qui se rattache à celle des fonds de cabane villanoviens, est celle de *la Fonderie de San Francesco*. Sur la place voisine de l'église dédiée à Saint François (auj. *place Malpighi*), au milieu d'un certain nombre de fonds de cabanes, Zannoni rencontra, au début de janvier 1877, une grande jarre (*dolio*), enfouie dans le sol et remplie d'objets et de lingots de bronze [4]. Le poids total du dépôt atteignait 1418 kilogrammes. Le contenu a suffi à garnir une salle entière du Musée. Les haches, les fibules, les débris d'armes et d'ustensiles divers sont, d'une façon générale, analogues aux bronzes retrouvés dans les habitations et dans les tombes villanoviennes. Certains archéologues ont cru reconnaître dans cet amas de métal un trésor voué à quelque divinité [5]. Mais rien dans le voisinage n'indique l'existence d'une enceinte sacrée. D'abondantes

1. Cf. le chapitre de Peet, *ibid.*, p. 372-391 : *Bronze Age Hut Settlements and Caves of North Italy.*
2. *Arcaiche Abitazioni*, p. 15, sqq.
3. *Not. Scav.*, 1886, p. 220; 247.
4. Zannoni, *La fonderia di Bologna*, Bologne, 1888; (2e tirage, 1907.)
5. C'est notamment l'avis de M. Montelius, *La civilis. primitive*, I, col. 344, 345; cf. *bibliographie*, col. 345, 346.

traces de charbons autour du dolio, la présence de lingots à demie fondus et même d'objets inachevés en cours de fabrication, en font plutôt la réserve d'un fondeur. Cette trouvaille nous apporte la preuve du développement atteint, dès le premier âge du fer, par l'industrie du bronze bolonaise[1].

3°. *Période étrusque.* De la ville étrusque on ne retrouve, à Bologne même, que de rares vestiges. Quelques restes de murs sans mortier, se coupant à angle droit, ou des amas de cailloux de fleuve, sont les seules traces des habitations qui succédèrent immédiatement aux cabanes villanoviennes[2]. Parfois encore se sont rencontrés, dans le sous-sol de la ville, quelques tessons de vases grecs à figures peintes, un fond de tasse noire avec quelques lettres incisées[3], un casque de bronze, portant une inscription peut-être étrusque[4], une ou deux fibules du type de la Certosa[5]. Aux abords de Bologne, Zannoni a rencontré encore quelques autres tronçons de murs en pierre sèche, notamment, hors de la porte d'Azeglio, près du Château d'eau, et hors de la porte Saragozza[6]. Devant la même porte, sur les premières pentes de la colline, dans la villa Pallotti-Cassarini, Brizio a mis au jour en 1906, des soubassements assez développés, construits en moëllons liés par de l'argile[7]. C'est de ce côté, croyons nous, sur les hauteurs, plutôt que dans la plaine, qu'il faudrait chercher l'emplacement de la cité étrusque de Felsina.

Marzabotto.

Le manque de documents archéologiques, relatifs à cette période, se trouve compensé, en une certaine mesure, par la découverte à Marzabotto, de toute une ville étrusque. Le village de Marzabotto est situé à 27 kilomètres au nord de Bologne, dans l'Apennin, au bord du Reno. Il est établi

1. En un autre point, Brizio a retrouvé une seconde fonderie, un fond de cabane dont l'intérieur était garni d'une croûte de bronze fondu et de scories : *Not. Scav.*, 1886, p. 347.

2. *Arcaiche Abitazioni*, p. 57, sqq.

3. *Ibid.*, pl. XXI, 4 et 5 ; XXII, 8 : On lit : AIAA ; une autre inscription incisée est illisible ; pl. XXI, 2.

4. *Ibid.*, p. 76, pl. XVI, A et B : sur le bord en pointillé : ⋮⊲⋊⋮⊐VN⋮⊟∃⊲ Cf. *Bullet. Paletn.* VII (1881), p. 98. *Not. Scav.*, 1886, p. 221 ; 1887, p. 167, sqq. ; 1889, p. 294-295.

5. *Arc. Abit.*, pl. XVI, 132.

6. *Ibid.*, p. 57, 59.

7. Ces fouilles sont restées inédites. J'y ai assisté durant mon séjour à Bologne en 1906.

dans la vallée, au pied d'un vaste plateau abrupt, que contourne le fleuve (*voir le plan général de Marzabotto, pl.* III). Ce promontoire, rongé par les eaux et à demi détruit aujourd'hui, porte le nom de *Misano*. Il est dominé lui-même, par une petite éminence, *Misanello*. Dès 1862, des travaux exécutés par le comte Aria, dans le parc attenant à son château [1], mirent au jour, à *Misanello*, les soubassements de plusieurs grands autels et petits temples. Puis, à *Misano*, apparurent les substructions intactes et recouvertes seulement d'une légère couche d'humus, d'une ville entière, avec ses maisons, ses rues, ses égouts, ses fontaines, son mur d'enceinte. Enfin, aux portes de la ville, à l'est, au pied de la hauteur et sur la hauteur même, au nord, se rencontrèrent deux nécropoles, d'ailleurs presque entièrement dépouillées.

Les fouilles se poursuivirent avec lenteur et au hasard, jusqu'en 1873. A partir de 1883, Brizio reprit avec une méthode plus sûre les recherches abandonnées par le comte Aria. Les travaux durèrent jusqu'en 1889 [2]. Tant s'en faut, d'ailleurs, que la vaste étendue des ruines ait été entièrement explorée. Au printemps de 1907, Brizio projetait de plus amples travaux. Il se proposait, de dégager entièrement ce qui subsiste de la ville de *Misano*, la *Pompéi étrusque*, comme il l'appelait [3]. Ses intentions doivent, paraît-il, être prochainement mises à exécution par son successeur à la direction du Musée de Bologne, M. Ghirardini.

Telles sont donc les principales découvertes qui, depuis une soixantaine d'années, sont venues nous apporter quelques renseignements sur l'histoire primitive de Bologne. Leur abondance nous imposait l'obligation d'en présenter, dès le début de notre travail, un tableau d'ensemble et de rappeler succinctement, ne serait-ce que pour n'avoir plus à y revenir, l'ordre dans lequel elles se sont succédé et les circonstances des fouilles qui les produisirent.

1. Gozzadini, *Di un'antica necropoli a Marzabotto nel Bolognese*, (1865). Toutes les substructions de Marzabotto sont regardées par Gozzadini comme une immense nécropole : *Di ulteriori scoperte nell' antica necropoli a Marzabotto nel Bolognese*, (1870.)

2. E. Brizio, *Relazione sugli scavi eseguiti a Marzabotto presso Bologna*, in *Mon. ant. dei Lincei*, I, (1890), col. 249-426. Cf. Montelius, *La civilisation primitive*, I, pl. 107-110 ; col. 495, sqq. : *bibliographie*, col. 511, 512.

3. *Nuova Antologia*, sér. III, vol. 7, (1887), p. 290.

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE

CHAPITRE II.

LA VILLE DU PREMIER AGE DU FER.

La superficie de Bologne villanovienne, p. 33. — Le plan de la ville et la densité des habitations, p. 34. — Les rues, p. 37. — La cité villanovienne était-elle orientée? p. 38. — Les voies naturelles de la région bolonaise et l'établissement de la cité villanovienne, p. 39. — Les caractères de la cité villanovienne, p. 42. — Bologne villanovienne et la fondation des villes dans l'antiquité, p. 45. — La fondation des villes en Grèce, p. 46. — La dispersion primitive des populations en Italie, p. 47. — *Vicus* et *pagus*, p. 49. — Les peuples et les villes du Latium, p. 50. — Les villages albains et romains, p. 53. — La fondation des villes en Italie, p. 54. — Bologne et les villages de l'âge du bronze, p. 56. — Bologne et les terramares, p. 57. — Bologne et les établissements villanoviens de la plaine du Pô, p. 59. — La fondation de Bologne, p. 61. — La légende de la fondation de Bologne : Oenus et Aulestes, p. 62.

La superficie de Bologne villanovienne.

Les découvertes que nous venons de mentionner : tombes et traces d'habitations, permettent de déterminer, à peu près, le périmètre de la ville primitive. Cette ville s'étendait depuis l'Aposa à l'est, peut-être jusqu'au Ravone à l'ouest, mais certainement au moins jusqu'à la *Porta Sant' Isaia* [1]. Les sépultures de *l'Arena del Sole* et de la *via Rep-*

1. On sait que les nécropoles ne commencent qu'au delà du Ravone. Mais les traces de fonds de cabanes s'arrêtent à la Porte Sant' Isaia. Hors de l'enceinte, des remblais considérables, datant, semble-t-il, du moyen-âge, n'ont pas permis, à ce que nous dit Zannoni, d'atteindre le sol antique. Les limites de la ville, de ce côté, restent donc indéterminées. Mais il est assez vraisemblable que le Ravone marquait, à l'ouest, la séparation entre les habitations et les tombes, comme le fait l'Aposa à l'est.

publicana, celles de la *Via del Cestello* et de l'*Arsenal*, en marquent les limites au nord et au sud (*voir le plan général, pl.* I, 1).

De l'Aposa, la distance est de 2 kilomètres, jusqu'au Ravone; de 1400 mètres, jusqu'à la *Porta Sant'Isaia*. D'autre part, on compte 1500 mètres environ, en ligne droite, du nord au sud, depuis *l'Arena del Sole*, jusqu'à la *Porta d'Azeglio*, près de l'Arsenal. Suivant que l'on trace un ovale ou un rectangle, que l'on s'arrête, vers l'ouest, à la *Porta Sant'Isaia*, ou au Ravone, on obtient donc une superficie de deux ou de trois cents hectares.

Ce chiffre paraît absolument extraordinaire, si on le compare avec ceux que donne M. Nissen, pour les autres villes, non de l'époque préhistorique, mais de l'Italie grecque et romaine. Capoue, par exemple, n'atteignit jamais que 182 hectares, Naples 106, Cumes 60. Quant aux cités étrusques, les plus grandes restent également inférieures en dimensions à Bologne villanovienne : Vulci ne mesure que 180 hectares, Corneto 150, Volterra 130, Orvieto 120, Cortone 40, Fiesole 35 [1]. Comment expliquer que, dès le premier âge du fer, Bologne les ait dépassées toutes [2] ?

Le plan de la ville et la densité des habitations.

Cette étendue exceptionnelle du périmètre de Bologne est un fait qu'il s'agit de préciser et d'expliquer. On peut

1. Nissen, *Italische Landeskunde*, II, *die Städte*, I (1902), p. 36-39.

2. Pour Bologne, Nissen indique une superficie de 80 ha. Il s'agit, il est vrai, de la ville romaine. Mais la colonie romaine avait à peu près la même étendue que l'établissement villanovien primitif. Zannoni en a retrouvé les ruines en partie au-dessus et en partie à l'est de l'espace occupé par les fonds de cabanes (*Arc. Abitazioni*, p. 97-100, 2e tirage.) Il donne le tracé approximatif de son enceinte (*ibid.*, pl. I ; voir notre *plan général*, pl. I). La superficie est d'environ 200 ha. D'une façon générale, Nissen se contente de reproduire les chiffres donnés par Beloch, *die Bevölkerung d. griech. röm. Welt* (1886). Beloch ne disposait, en 1886, en ce qui concerne Bologne, que des premières indications très incomplètes, données en 1868, avant les fouilles, par Gozzadini : *Studi archeologico-topografici sulla città di Bologna*, in *Atti e Mem. Deput. stor. patr. Rom.*, 1868. Mais Nissen aurait pu et dû tenir compte, en 1902, des faits publiés par Zannoni dès 1893. (Sur les lacunes de sa documentation archéologique, cf. les critiques sévères mais justes de M. von Duhn, *Deutsche Litteraturzeit*, 1903, col. 223-233.) Il est plus surprenant de retrouver dans la *Real-encyclopaedie* de Pauly-Wissowa, art. *Felsina*, par M. Huelsen (1909), le chiffre 80 ha, évidemment emprunté à Beloch et à Nissen, combiné avec la mention de plus de 600 fonds de cabanes trouvés par Zannoni. C'est sur un espace de plus de 200 ha, que Zannoni a retrouvé environ 550 traces d'habitations. Et encore dans ce total de 550 habitations sont compris les fonds de cabanes des collines, situés en dehors du périmètre de la ville. *Arc. Abit. préface*, p. 10

tout d'abord se demander si les habitations, au lieu de former un tout compact, n'auraient pas été groupées en plusieurs villages distincts ? Il ne le semble pas. Très vaste pour une ville antique, une surface de 200 hectares, serait fort étroite pour plusieurs villages. De plus, tous les points explorés à l'intérieur de Bologne, ont également fourni des restes de cabanes [1]. Aucun espace libre de quelque étendue, aucune trace de tombes, partout où l'on a fouillé à l'intérieur de Bologne, n'est jamais venu indiquer une interruption des lieux habités.

D'ailleurs, la nature même de l'emplacement prédestinait la ville à l'unité. Les petits villages de l'âge de bronze avaient fixé leur siège sur les sommets étroits et les pentes des collines, séparées les unes des autres par des ravins. Les habitants du premier âge du fer se sont établis au contraire au pied de ces hauteurs, sur une vaste plateforme, élevée seulement de quelques mètres au dessus de la plaine, mais déjà parfaitement unie, comme la plaine elle-même. Nul accident de terrain n'y trace de divisions. Sur un pareil terre-plein, plusieurs groupes ne pouvaient subsister séparés. Le sol de Bologne imposait la cohésion à ses occupants.

Bien plus, un plan certain semble avoir présidé au choix de cet emplacement et déterminé l'extension de la ville. Deux torrents, à l'est et à l'ouest, fixent la limite des habitations. En l'absence de source ils devaient, sans doute, fournir la population d'eau potable. Cette ordonnance qui a réservé, pour la ville, l'espace intermédiaire entre les deux cours d'eau, tandis qu'au delà, commencent les nécropoles, ne saurait avoir été l'œuvre du hasard. Elle implique une volonté réfléchie et prévoyante, par conséquent, nous semble-t-il, l'existence d'un chef fondateur et d'une population soumise à sa loi.

1. Les taches de terre noire, qui représentent le fond des huttes, se sont rencontrées en longues séries continues au-dessous des rues actuelles S. Isaia, S. Felice, del Pratello à l'ouest, au-dessous de la via Indipendenza au nord et d'Azeglio au sud. Elles sont nombreuses, vers l'est, aux alentours de la place San Domenico, et au centre dans les rues Urbana et Marsili, près du Musée civique, via Foscherari. Il s'en est rencontré sous les fondations de la statue de Victor-Emmanuel sur la grande place de la ville, et autour du Palais Communal, via delle Asse et Via Ugo Bassi. Pour le détail de ces trouvailles, cf. Zannoni, *Arc. Abitazioni*, p. 24, sqq. et notre plan, pl. I.

Nous ne saurions affirmer, il est vrai, que la population villanovienne ait occupé, dès le premier moment de son établissement, tout l'ensemble du vaste espace ainsi déterminé. Les fonds de cabanes mis à jour peuvent, sans doute, n'être pas tous de la même époque. Ils ne contiennent, en général, aucun indice bien précis, permettant de les assigner à telle ou telle période de l'époque villanovienne.

On chercherait donc vainement à distinguer dans la ville des quartiers plus anciens et d'autres plus récents. Il est cependant vraisemblable que l'étendue de la cité fut calculée d'après les besoins réels de ses fondateurs, plutôt qu'en raison de leurs espoirs de prospérité et en vue d'un développement futur. Mais le groupement des habitations a pu, à l'origine, demeurer peu compact. Souvent en effet, les villes antiques, ainsi que d'ailleurs, plus tard, bon nombre de celles du moyen âge, ont comporté, à l'intérieur de l'enceinte, non seulement d'amples jardins mais des parcs à bestiaux, des pâturages mêmes et des champs [1]. Rien ne s'oppose à ce qu'il en ait été ainsi dans la cité primitive de Bologne.

En certains points, les fouilles de Zannoni ont mis au jour des groupes de fonds de cabanes très serrés. Les huttes se pressent parfois, les unes contre les autres, à $0^{m}50$ d'intervalle ; plus souvent la distance moyenne est d'environ 5 mètres, mais sans aucune régularité [2]. Ailleurs il est vrai, les trouvailles ont été plus espacées. D'après la densité moyenne des traces mises au jour, Zannoni évalue le nombre des cabanes de 10 à 15.000, ce qui suppose une population d'au moins 20.000 habitants [3]. Ce chiffre est considérable pour l'époque, mais concorde assez bien avec la superficie de la ville [4].

1. René Maunier, *L'origine et la fonction économique des villes* (1910), p. 73, sqq.

2. Par exemple aux endroits où les fouilles ont été le plus étendues : via del Pratello, *Arc. Abitazioni*, p. 23, sqq ; via d'Azeglio, S. Felice, etc , *ibid.*, passim. Densité moyenne, via del Pratello : 14 fonds de cabanes pour 100 mq., *ibid.*, p. 86.

3. Zannoni, *Arc. Abitazioni*, p. 87. — Toujours nous nous heurtons à la même difficulté. Les cabanes, même voisines, sont-elles contemporaines ? De constructions légère, elles devaient être de peu de durée. De nouvelles huttes purent être reconstruites, au cours de l'époque villanovienne, à proximité des anciennes.

4. Actuellement, pour une superficie de 4 à 500 ha., Bologne compte de 125 à 150.000 habitants, soit environ 30.000 habitants par 100 ha. La densité de la population d'une ville primitive de huttes en branchages, peut être es-

Entre ces habitations, il semble qu'aient été aménagées des voies de communication artificiellement construites, de véritables rues. Zannoni signale, coupant la rue Garibaldi, au nord de la place Galiléo, le tronçon d'une chaussée, exactement à la même profondeur que les fonds de cabanes et passant à 5 mètres de distance de l'un d'entre eux [1]. Constituée d'une couche de cailloux et de glaise épaisse de 0^m50, large de 5^m50, légèrement bombée en son milieu et bordée, de chaque côté, d'un fossé large de 1 mètre, profond de 1^m25, cette rue courait parallèlement au grand axe de Bologne, de l'est à l'ouest. Les rues.

Mais est-elle bien contemporaine des huttes villanoviennes ? Nous n'oserions l'affirmer. Trop souvent, en effet, les restes de l'époque étrusque se confondent, dans le sous-sol de la ville, avec ceux de la période primitive. On ne saurait déterminer à quel moment de la ville des cabanes appartient ce pavé. Il est, en tout cas, antérieur aux Romains, dont les voies ont laissé leurs vestiges à un niveau très inférieur et se trouvaient construites de tout autre façon [2].

Différents indices, d'ailleurs, nous permettent de supposer, dès l'époque villanovienne, au moins une grande voie, traversant la ville de part en part. Nous avons déjà noté la présence au milieu des nécropoles occidentales, à la Certosa, dans les terrains Aureli et Benacci, des traces d'une « Voie des Tombeaux ». En prolongeant vers l'est la ligne ainsi obtenue, nous atteignons, au delà de la porte Sant'Isaia, vers la place de la Mercanzia, le point où se sont rencontrées les premières tombes de la nécropole orientale. Nous rejoignons ainsi le grand chemin, qui de ce côté, aurait conduit vers la station de Villanova. On peut admettre, nous semble-t-il, que cette même route, Voie des tombeaux de part et d'autre de Bologne, ait été à l'intérieur de la ville, qu'elle coupe à peu près en son milieu, la rue principale. Elle était certainement aussi

limée facilement trois fois moindre que celle d'une ville moderne. Pour la ville romaine de 200 ha, le nombre des habitants devait approcher de 40.000.

1. *Arc. Abitazioni*, p. 52 (2e tirage, p. 45); pl. V, 13.

2. On a retrouvé de nombreux tronçons de rues romaines, tous également dallés de grands polygones de trachyte : Zannoni, *ibid.*, p. 75, sqq. (2e tirage.)

ancienne que les premières tombes et les premières habitations établies le long de ses bords.

La cité villanovienne était-elle orientée

Cette grande artère représenterait-elle le *decumanus*, et devons-nous admettre que les principes de l'orientation antique aient présidé à l'établissement de la cité villanovienne? Evidemment, sa direction est bien de l'est à l'ouest, toutefois avec une légère inclinaison vers le nord [1]. Mais faut-il exiger, d'une époque aussi primitive, une exactitude mathématique, dans la détermination des points cardinaux?

On pourrait donc, à la rigueur, trouver à la cité villanovienne, un *decumanus*. En revanche, on en chercherait vainement le *cardo*, l'axe nord-sud. Des tombes de la *via del Cestello* à celles de la *via Repubblicana*, la ligne que l'on tracerait aurait à peu près la direction voulue, en admettant toutefois une certaine déviation vers l'ouest, mais elle couperait la voie decumane vers l'emplacement du Neptune de Jean Boulogne. Ce point marque sans doute le centre de la ville actuelle, et même de la ville romaine [2], mais se trouve bien trop rapproché de l'extrémité orientale de l'agglomération villanovienne et de la rive de l'Aposa.

On pourrait encore supposer, plus à l'ouest, une voie directe, des tombes de *la Via Lamme* à la nécropole de *l'Arsenal*. Elle partagerait plus également la cité des cabanes. Mais sa direction du sud-est au nord-ouest, ne saurait être celle d'un *cardo*.

Nous ne trouvons donc pas, dans la topographie de Bologne primitive, les traces précises d'une orientation régulière. D'ailleurs, celui-là même des deux axes qui paraît orienté, ne nous semble pas un *decumanus*. Ce n'est pas la fondation de la ville qui détermina son tracé. C'est au contraire, à notre avis, le passage de la route qui détermina l'emplacement de la ville.

1. L'orientation la plus ancienne est établie non d'après la méridienne, qui est fixe, mais d'après le lever du soleil, dont le point varie suivant les saisons. Le *decumanus*, de l'est à l'ouest, et non le *cardo*, est en effet la voie principale: cf. Nissen, *Orientation*, p. 85, 90.

2. Le forum romain de Bologne semble cependant s'être trouvé à quelque distance de là, près de l'Eglise actuelle des Célestins, au-dessous du palais Rodriguez, via d'Azeglio: cf. Brizio, *Guida dell' Appennino bolognese*, p. 238.

Les voies naturelles de la région bolonaise et l'établissement de la cité villanovienne.

Il nous faut en effet considérer ici, non plus seulement la topographie de Bologne, mais, dans un rayon plus large, celle de la région environnante. Les rivières de l'Apennin découpent dans la montagne une série de chaînons parallèles, se détachant de la crête en arêtes de poisson, et qui viennent se terminer dans la plaine, par une série d'ondulations de hauteur décroissante. Bologne se trouve juste à l'extrémité de l'un de ces chaînons, compris entre le Reno et la Savena. Les cours d'eau divisent également le pays plat, depuis l'Apennin jusqu'au Pô, en une série de plaines étroites, dirigées uniformément du sud vers le nord. L'arête médiane de ces longues bandes de terrain se trouvait seule, dans l'antiquité, à l'abri des inondations et des changements de lit des fleuves [1]. C'est donc là que se réfugient les hommes. Les lieux habités, villes et villages [2], s'écartent des vallées. Les routes elles-mêmes suivent, dans la montagne, le flanc des hauteurs, escaladant les cimes [3], et dans la plaine, tiennent le pied des collines, ou gardent, entre les cours d'eau, le milieu des terres.

Plusieurs grands chemins naturels viennent ainsi se rejoindre, précisément aux abords du terre-plein de Bologne. C'est d'abord celui qui longe l'Apennin, depuis l'Adriatique et Rimini, dans la direction du sud-est au nord-ouest. C'est en second lieu, la route non moins importante, qui descend du golfe vénète et des pays situés en arrière des bouches du Pô. Etroitement enserrée, après la traversée du *Po di Primaro*, (dont le Reno emprunte aujourd'hui le

1. Malgré le développement d'un vaste système de digues, le Pô et ses affluents du sud n'ont jamais cessé d'être un danger permanent pour les champs et les habitations. Le lit des rivières se trouve perpétuellement exhaussé par la masse des débris arrachés à la montagne. Leurs inondations déversent une quantité considérable d'alluvions dans la plaine. Elles l'élèvent ainsi peu à peu. Sur ce sol changeant et sans relief bien marqué, les cours d'eau divaguent et se déplacent aisément.

2. Ainsi Plaisance est située à l'écart de la Trebbia et du Pô. Modène, entre la Secchia et le Panaro, se tient à une distance assez considérable de l'une et de l'autre rivière.

3. Bien que la hauteur des Apennins reste très inférieure à celle des Alpes, les routes qui les traversent atteignent toutes une altitude assez élevée : de 900 à 1500 m. Elles doivent en effet se tenir le plus près possible de la crête des contreforts, jusqu'à la cime centrale. Elles évitent les fonds continuellement dévastés par les torrents et craignent les éboulements des flancs constitués d'argiles (*argille scagliose*). Cf. Strafforello, *Geografia dell' Italia*, Turin 1900, et Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 228-231.

lit) [1], entre deux marécages, celui de Malalbergo à l'ouest

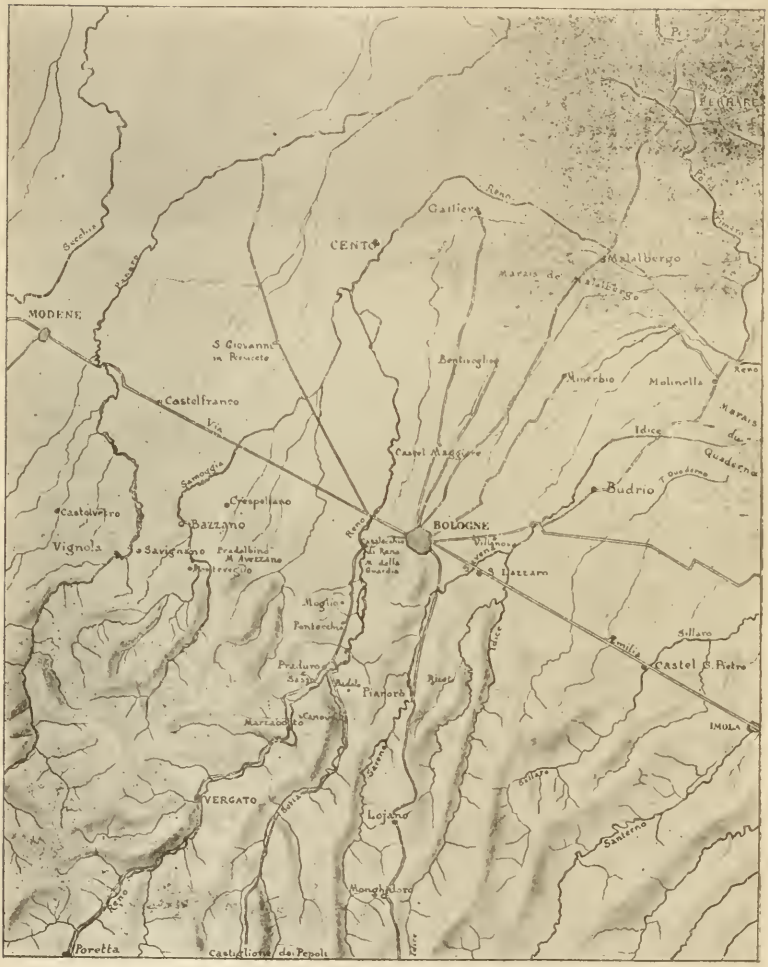

Fig. 2.
Bologne et la région environnante.

1. L'élévation perpétuelle de la plaine subapennine, du fait des alluvions, a constamment rejeté le Pô vers le nord. Le fleuve devait dans l'antiquité passer dans le voisinage immédiat de Parme. Le coude qu'il fait vers le nord, à partir de Guastalla, ne s'est formé qu'au cours du moyen-âge. Ferrare était autrefois traversée par le Pô, qui coule aujourd'hui au nord et devait se trouver dans l'antiquité bien au sud de la ville. Le bassin secondaire du Reno ne s'est donc constitué que par suite de la retraite progressive du fleuve principal.

et ceux du Quaderna à l'est, cette route se trouve rejetée vers l'ouest, à partir de Budrio, par le cours de l'Idice, et de façon plus décisive encore, par la Savena. Depuis Villanova qui domine le confluent des deux rivières, son orientation est presque exactement celle d'un *decumanus*, avec une très légère inclinaison vers le sud. Elle rencontre, juste à la porte de Bologne, la route de Rimini. Dès lors, ces deux chemins se confondent en un seul, qui, par le plus court, traverse la bande de terre comprise entre la Savena et le Reno, et directement vers l'ouest, gagne le Reno.

C'est cette voie qui, dès l'époque villanovienne fournit à la ville et aux nécropoles leur axe principal : la nature l'a orientée, non les hommes ; ou plutôt, elle en avait, dès l'origine, imposé la direction aux premiers hommes, qui, bien avant les Villanoviens, peuplèrent et parcoururent la région [1].

Ce sont également d'autres voies naturelles, traversant la ville, que nous indiquent les tombes éparses au sud et au nord de Bologne. Vers le nord, les routes se détachent en éventail vers Castel-Maggiore et Galliera, le long du Reno ; vers Bentivoglio, vers Malalbergo, vers Minerbio. Au nord de la ville, les tombes apparaissent donc en des points divers : *via Lamme* et *dei Mille*, à *l'Arena del Sole* et *via Reppublicana* [2].

Au sud, au contraire, elles se resserrent autour d'un seul passage, celui qui donne accès à l'Apennin et le traverse. Aujourd'hui encore, la diligence sort de Bologne près de la *via del Cestello* et de l'Arsenal, longe le *Giardino Margherita*, pour atteindre la Savena et s'élever peu à peu au-dessus de sa vallée, par Pianoro, Loiano, Monghidoro. Cette route, par le col de la Futa, est le chemin

1. *La via Æmilia* romaine avait adopté immédiatement à l'est et à l'ouest de Bologne, la voie des tombeaux villanoviens et étrusques. Des tombes la bordaient également. Cf. Zannoni, *Arc. Abit.*, p. 98, (2e tir.) note 1. Les terrains Bennacci, de Luca et Arnoaldi étrusque, ont fourni une couche de sépultures romaines recouvrant les tombes des époques plus anciennes. Le point où la *via Æmilia* atteignait le Reno se trouve sur le prolongement des traces de voie antique du terrain Aureli et de la Certosa. Il a été déterminé récemment par la trouvaille des restes d'un pont, et de nombreuses stèles funéraires romaines amoncelées à basse époque pour protéger la rive, ainsi que d'un miliaire d'Auguste ; cf. Brizio, *Not. Scav.*, 1896, p. 126-134 ; 1897, p. 330 sqq ; 1898, p. 465 sqq. ; 1902, p. 538 sqq. partic., p. 540.

2. Cf. *supra*, p. 19.

le plus court et fut autrefois le plus fréquenté [1], vers Fiesole et Florence. La voie du Reno, au contraire, exige d'abord la traversée du fleuve, dont elle suit la rive gauche. Elle s'écarte à l'ouest vers Pistoie, ou bifurque, par le sillon de la Setta, vers Prato.

Entre les vallées de ces deux cours d'eau, du Reno et de la Savena, Bologne est la porte de l'Apennin et la clef de la basse plaine du Pô. Elle est le carrefour des chemins entre la Toscane, la plaine venète et l'Europe centrale, d'une part, la Lombardie et les Alpes du nord et de l'ouest, d'autre part. Ce rôle naturel constitue sa raison d'être. Il explique non seulement son emplacement, mais même ce que nous pouvons distinguer de sa topographie dès l'époque la plus ancienne. Aux abords des grand-routes se croisant sur cette plate-forme, les cabanes villanoviennes se sont donc groupées, comme un vaste campement. De cet établissement, le fondateur a sans doute déterminé les limites extérieures, mais la terre elle-même en avait ordonné à l'avance la disposition intime et l'orientation [2].

Les caractères de la cité villanovienne.

Autour de la cité villanovienne, ne s'est jamais rencontré le moindre vestige d'une fortification [3]. Sur cette ter-

1. Jusqu'à la construction de la ligne de chemin de fer qui suit le Reno, elle fut la grande voie de communication entre Bologne et Florence. Cf. de Brosses, *Lettres histor. sur l'Italie*, t. II, lettre I : Route de Bologne à Florence : « Nous nous mîmes en route, nous fîmes 55 milles et arrivâmes le même jour à Florence... etc. »

2. Brizio avait cru d'abord pouvoir admettre l'hypothèse d'une orientation régulière de Bologne : *Mon. archeol.*, in *Guida dell' App. bol.*, p. 210, (1882). Il a dans la suite abandonné cette idée, pour des raisons de théorie plutôt que de fait, parce que l'orientation des villes lui paraissait une invention des Étrusques, *Mon. Linc.*, I (1890), col. 290.

3. Près des tombes du palais *Malvasia Tortoretti*, s'est retrouvé un parallélipipède de pierre, sur lequel on voit ébauchée une sculpture représentant deux animaux, deux bouquetins semble-t-il, dressés de part et d'autre d'un fût couronné d'une palmette. — « Parce que cet endroit est » tout près de l'enceinte probable de l'ancienne ville, dit M. Montelius, (*La* » *civil. prim.*, I, col. 411), on suppose que la pierre en question était pla- » cée au-dessus d'une des portes de la ville, de la même manière que la » fameuse sculpture de la Porte aux Lions de Mycènes. » Cette supposition paraît entièrement erronée. La pierre n'est pas triangulaire comme la représente Montelius, (*ibid.*, fig. h.) et la sculpture est ébauchée sur les deux faces. Nous préférons y voir, avec M. Ducati, un essai manqué, mis au rebut et employé pour une sépulture. Cf. la bibliographie et l'étude de ce relief : Ducati, *Osservazioni su due monumenti sepolcrali felsinei*, *Rendic. Linc.*, XIX, (1910), p. 255-264 ; et *ci-dessous*, chap. XII.

rasse tertiaire, de formation montagneuse, distincte des alluvions environnantes, une digue était superflue. Un rempart fut jugé inutile. Moins pacifiques et moins accueillants, les fondateurs auraient choisi une position plus forte et déjà défendue par la nature. Ils se seraient établis, par exemple, au sommet des hauteurs voisines. Ouverte au contraire, à tout venant, au pied des monts, à l'orée des campagnes, la ville forme, pour ainsi dire, le trait d'union entre ces deux régions distinctes ; elle est le rendez-vous des habitants des collines et de ceux de la plaine. De nos jours encore, Bologne est restée avant tout un centre agricole. Elle l'a toujours été [1] ; les restes de la cité primitive en présentent déjà tous les caractères. Telle fut sans doute sa destination première, au jour même de sa fondation par les Villanoviens. La ville dont Zannoni a retrouvé les traces ne peut être que la capitale d'un peuple d'agriculteurs.

D'autres indices d'ailleurs que sa situation nous le confirment. Outre les tessons et quelques objets d'usage courant, tous les fonds de cabanes, sans exception, ont fourni en grande abondance des restes d'animaux domestiques. De beaucoup les plus nombreux sont les ossements de bœuf. Les espèces les plus fréquemment représentées sont ensuite la chèvre et le porc, le cheval et le chien, non moins que la volaille. Le mouton au contraire est extrêmement rare [2]. Les habitants primitifs de Bologne se livraient donc de préférence à l'élevage du gros bétail sédentaire et des animaux qui exigent les soins les plus attentifs et les plus délicats. Ils avaient renoncé aux mœurs nomades qu'imposent les nombreux troupeaux de petit bétail. Le progrès considérable que marque chez un peuple le passage de l'état pastoral à l'état agricole [3], était pour eux chose accomplie lorsqu'ils fondèrent Bologne [4].

1. Cf. de Brosses, *Lettres hist. sur l'Italie*, 1, 20 : « Les principales choses de la place publique (de Bologne), sont 1° des montagnes d'oignons blancs ni plus ni moins hautes que les Pyrénées. On en fait ici un grand commerce... etc. » Les montagnes d'oignons blancs ont aujourd'hui disparu, mais le marché agricole du samedi donne à la ville une extrême animation.

2. Voir le tableau synoptique des trouvailles faites dans les fonds de cabanes : Zannoni, *Arc. Abit.*, p. 54, 55.

3. Ed. Meyer, *Gesch. d. Altertums*, 1², p. 63. « L'élevage du bœuf oblige » l'homme à l'état sédentaire et par conséquent l'amène à un degré de ci- » vilisation supérieur. »

4. L'abondance des faucilles et des faux dans le dépôt de la Fonderie de

Mêlés aux ossements d'animaux domestiques, les fonds de cabanes contenaient encore très souvent des restes de cerfs et de sangliers. La présence de ces débris permet de se représenter la ville, comme entourée, par delà la ceinture des champs, de halliers et de fourrés giboyeux. La plaine du Pô, à l'époque ancienne, devait en effet, être en grande partie couverte de forêts [1]. C'est dans la zone plus habitable des collines qui bordent l'Apennin et les Alpes que se trouvent les traces les plus anciennes du séjour des hommes. A l'âge du bronze seulement, le peuple des terramares pénètre en Lombardie et dans l'Emilie occidentale. La tâche des agriculteurs villanoviens dut consister, semble-t-il, à conquérir sur la forêt les terres de l'Emilie orientale. La fondation de Bologne marque une des étapes décisives de ce travail de défrichement.

Mais l'extension considérable de la cité villanovienne ne se trouve pas suffisamment expliquée par la simple raison agricole. Le défrichement de la forêt et la mise en valeur des terres se seraient trouvés assurés, d'une façon bien plus satisfaisante, par un plus grand nombre de stations moins importantes, réparties dans la plaine et isolées dans les clairières. D'ailleurs, autour de Bologne et en avant d'elle, jusqu'au Pô, de petites nécropoles nous conservent la trace de villages contemporains [2]. Puis en règle générale, une

San Francesco en est une autre preuve; cf. Zannoni, *Fonderia*, p. 42 : 334 faucilles et 78 faux et Montelius, *La civilis. prim.*, I, col. 337-340. Nous noterons, contre Déchelette, *Manuel*, II, p. 14, que ces faucilles de Bologne datent de l'âge du fer et non de celui du bronze, et que rien n'autorise à les attribuer aux Ligures.

1. Polybe, II, 15, 2, signale la présence de forêts de chênes qui, de place en place, coupent l'étendue de la plaine. Il traversa l'Italie septentrionale en 132 avant notre ère, c'est-à-dire alors que depuis de longs siècles, Villanoviens, Etrusques, Gaulois et même Romains, avaient entrepris la transformation du pays en un vaste potager. Son histoire était écrite avant son voyage, mais ce qu'il dit de l'aspect du pays semble le résultat d'observations personnelles et a dû être, postérieurement, glissé par lui dans son texte, cf. O. Cuntz, *Polybius u. sein Werk* (1902), p. 72. Tite-Live et les autres historiens qui ont parlé des guerres dans la plaine du Pô, mentionnent fréquemment ces forêts et le péril qu'elles constituent pour les armées régulières : Polybe, III, 40, 12; Liv., XXI, 25; XXXIII, 37; XXXIV, 48; Strab., V, 217 ; Frontin, *Strat.*, II, 5, 39. La *Silva Litana*, dont l'emplacement demeure indéterminé, fut particulièrement redoutée des armées romaines : Liv., XXIII, 24; XXXIV, 22, 42 ; Front., *Strat.*, I, 6, 4. L'abondance dans les terramares de la plaine du Pô, des restes de gibier, os et bois de cerfs, défenses de sangliers, indique l'existence, tout alentour, de profonds halliers, cf. Helbig, *die Italiker in d. Poebene* (1877), p. 26, 27.

2. Cf. la carte archéologique de la province de Bologne, Zannoni, *Certosa*,

grande ville agricole n'est pas seulement la résidence d'un certain nombre d'agriculteurs. C'est aussi le centre économique de la région avoisinante, le marché où se rendent périodiquement, et souvent de très loin, les habitants des campagnes et des villages, pour leurs échanges et leurs emplettes. Nous avons la preuve, en effet, que de nombreuses industries et notamment celle du métal, florissaient à Bologne, à l'époque des fonds de cabanes [1].

Bien plus, dans toutes les sociétés primitives, le lieu du marché est aussi celui où sont discutés et règlés les intérêts communs aux membres, habituellement dispersés, du même groupe ethnique. Le *forum* est en même temps le *conciliabulum* [2]. De la cité où il se tient il fait naturellement la capitale politique du pays. Une capitale telle que Bologne villanovienne, comptant à elle seule, plus de vingt mille habitants, une ville ouverte de 200 hectares, suppose non seulement une population nombreuse autour d'elle, mais chez ce peuple, une organisation sociale développée. Elle ne peut être le centre que d'un Etat déjà policé, sûr de sa force, pour lui-même et contre ses voisins. Sa fondation indique donc un degré de civilisation déjà avancé. Elle est le fait d'un peuple en possession de longues traditions de vie commune à l'état sédentaire, le signe de sa maturité.

Bologne villanovienne et la fondation des villes dans l'antiquité.

Tous ces traits ne font qu'accentuer le contraste, déjà manifesté par l'extraordinaire extension du périmètre, entre l'importance de la ville des fonds de cabanes et l'époque primitive à laquelle en remonte l'établissement. La constitution des villes, en effet, marque, dans les sociétés antiques, un progrès décisif, mais aussi, en général, assez tardif. On ne saurait l'attribuer au hasard, ni même au

pl. I, et le texte p. 8, 13, 26, 39-42 : Brizio, *Monumenti arch. della Prov. di Bologna*, in *Guida dell' Apennino bolognese* ; Gozzadini, *Note arch. per una Guida dell' Apennino bolognese*, (1881). Nous énumérerons plus loin les principales découvertes d'antiquités villanoviennes dans la région bolonaise : voir : *ci-dessous*, chap. VII.

1. Cf. *infra*, chap. IX.

2. *Lex Rubria*, *C. I. L.*, I, 205, II, *l.* 3... f(*ora*), v(*ici*), c(*onciliabula*). *Lex Julia municipalis*, *C. I. L.*, I, 206, *l.* 83, 86, 108, 109, 119, 120, 128, 135, 136, les termes *forum et conciliabulum* se trouvent perpétuellement associés, tandis que le groupe : *municipium*, *colonia*, *praefectura*, est souvent mentionné à part.

simple accroissement naturel des populations. Ce n'est pas seulement le nombre des habitants, ce sont aussi les caractères propres à leur association,[1] qui distinguent la ville du village. Des peuples très féconds et nombreux comme les Germains n'ont jamais possédé de villes. Les agglomérations urbaines représentent une forme très particulière du groupement humain, propre aux pays classiques. A ce titre, les faits constatés à Bologne prennent place dans l'histoire générale. Nous ne croyons pas inutile, pour mieux les comprendre, de les comparer à ce que l'on sait par ailleurs des origines et de la chronologie des villes, en Grèce et en Italie.

La fondation des villes en Grèce.

Autant que nous en pouvons juger, dans ces deux pays, les villes ont pris naissance, par suite d'un passage progressif et lent, de la dispersion à la centralisation. La forme primitive de l'organisation politique et sociale, au moins chez les populations d'origine indo-européenne, que nous trouvons établies dans les deux péninsules, à l'époque historique, ce fut, suivant toute vraisemblance, le *clan*, composé d'un petit nombre de familles étroitement unies par le sang [2]. En Grèce le groupe ethnique (ἔθνος), constitué par un certain nombre de clans de même origine, se répartit en différents points du territoire qu'il a conquis en commun ; il habite par villages distincts et autonomes : κατὰ κώμας, κωμηδόν [3]. A l'intérieur du pays, dans les montagnes en particulier, cette dispersion subsiste jusqu'en pleine époque historique [4]. Des circonstances favorables, la présence d'un sanctuaire renommé, une situation géographique heureuse, le passage d'une grande voie de communication, un endroit convenable pour un marché ; sur les

1. Voir l'étude des caractères et la définition de la ville : R. Maunier, *L'origine et la fonction économique des villes*, p. 42-44. La ville est une société complexe, c'est-à-dire formée d'une multiplicité de groupes secondaires, familles, groupes professionnels, etc. Cette société occupe un espace restreint relativement au nombre de ses membres. Nous ajouterons que dans l'antiquité, un lien fédéral et religieux unit les habitants de la ville entre eux et à ceux du pays environnant, dont la ville est le centre.

2. Fustel de Coulanges, *La cité antique*, III, *La cité*, p. 132 (17e édition, 1900), assimile ce groupe primitif à la phratrie grecque et à la curie latine.

3. Ed. Meyer, *Gesch. d. Altertums*, II, p. 295, 296 ; E. Kornemann, *Polis und Urbs*, in *Klio*, V (1905), p. 75-78.

4. Notamment en Arcadie ; Fougères *Mantinée*, p. 372 sqq ; en Etolie, Thucydide, II, 94. On trouvera de nombreux exemples cités par Ed. Meyer, *Gesch. d. Altertums*, II p. 295 sqq.

côtes, un port fréquenté, attribuent à certains villages ou groupes de villages une importance particulière.

Ces villages deviennent peu à peu le centre de la région. Mais leur transformation en villes, ne s'accomplit qu'en vertu d'un acte politique et religieux très caractérisé : le συνοικισμός [1]. Une ville est une confédération. Elle résulte d'un accord entre les bourgades éparses à l'intérieur du même territoire. Les κῶμαι, jusque là indépendantes, viennent s'agréger à la principale d'entre elles, ou bien se réunissent, pour s'établir en commun sur un emplacement nouveau. Cette concentration peut d'ailleurs n'être que virtuelle ; elle ne supprime pas nécessairement l'existence des villages primitifs. La délégation d'un certain nombre d'habitants de chaque bourgade et le transfert du culte particulier à chacune suffisent pour constituer la « ville neuve ». Généralement, l'établissement d'un sanctuaire commun, souvent aussi d'une forteresse, d'une Acropole, est la conséquence et le signe du synœcisme. Les villes prennent naissance, en Grèce, par association ; elles meurent par dissolution.

La dispersion primitive des populations en Italie.

En Italie, nous pouvons supposer, à l'origine des villes, un passage analogue de la dispersion au groupement. Nous pouvons le supposer, mais non le constater avec la même netteté qu'en Grèce. Les documents historiques dont nous disposons sont, en effet, de date trop tardive, ou du moins, par trop postérieure aux évènements. L'époque littéraire ne commence à Rome, qu'une fois l'ère des formations politiques et sociales définitivement close en Italie. Ce que nous connaissons, c'est seulement l'état romain, et même, à de très rares exceptions près, l'état romain de l'époque impériale. Il faut toute une série de conjectures, souvent très hasardeuses, pour tirer du texte d'historiens

1. Par exemple, συνοικισμός d'Elis en 471/0, Strab., VII, 3, 2 (p. 336) ; Diodore, XI, 54 ; cf. E. Curtius, *Berichte d. Berl. Akad. d. Wissensch.*, 1895, p. 793-803 ; Ed. Meyer, *Gesch. d. Altert.*, III, p. 514. A Megalopolis, συνοικισμός d'Epaminondas, Pausanias, VIII, 27 ; cf. Ed. Meyer, *ibid.*, V, 430. « Le synœcisme, dit M. Fougères, *Mantinée*, p. 372, c'était la centralisation politique, religieuse et matérielle de toutes les forces d'un état. Les communes rurales, jusqu'alors disséminées autour de la πόλις, émigraient en un point choisi du territoire et généralement s'absorbaient dans la plus importante d'entre elles. » Voir encore, Fustel de Coulanges, *La cité antique*, p. 144 sqq.

et de géographes du temps des Césars, quelque indication touchant l'époque de Romulus et des débuts de Rome. L'influence étrusque d'abord, puis la conquête romaine, ont effacé du sol la trace des divisions primitives. Sous les villes romaines : *oppida*, *municipia*, *coloniae*, *praefecturae*, *fora*, *vici*, *conciliabula*, *castella*, comment retrouver la forme primordiale de l'organisation des cités ?

Nous aurons chance peut-être, d'en apercevoir quelque survivance, dans les régions les plus accidentées de l'Italie centrale. Dans les plaines, en effet, et surtout sur les côtes, les transformations sociales ont une marche rapide. La montagne, au contraire, est essentiellement conservatrice. Elle garde à ses habitants leurs traditions les plus anciennes et leurs usages originaux. Dans les monts de la Sabine et dans l'Apennin samnite, nous savons que la conquête romaine trouva la population encore dispersée, en de nombreux petits villages [1]. Sabins et Samnites habitaient la plupart du temps *vicatim*, κατὰ κώμας ἀτειχίστους traduisent les historiens grecs [2]. A l'époque d'Auguste, Strabon note encore la même répartition par bourgades chez les Péligniens, Vestins, Marses et Marrucins [3]. Ces peuples possèdent aussi, il est vrai, quelques villes, sur la côte, et même à l'intérieur du pays, comme Corfinium et Sulmone, au pied des montagnes, près des grandes routes [4]. Mais entre villes et villages de cette région, faut-il établir la même distinction qu'entre la κώμη et la πόλις grecques ?

Corfinium et Sulmone ne devaient être à l'époque romaine que des bourgs, plus importants sans doute que les hameaux montagnards, mais sans aucun caractère propre qui les en distinguât. Leur importance, ils la devaient à la plaine qui les entoure [5], et aussi, sans doute, au passage de la voie romaine des Abruzzes. L'Apennin, comme les monts d'Arcadie, en Grèce, a conservé longtemps, intacts et autonomes, les petits villages de ses bergers. Cette dispersion, la nature des lieux l'a perpétuée, elle ne l'a pas créée. Nous

1. En Sabine, Tite-Live, II, 62, 3 ; chez les Samnites, IX, 13, 7.

2. Plutarque, *Rom.*, 16, traduisant Caton, comme le montre la citation de Denys d'Halicarnasse, II, 49, exposant les mêmes faits.

3. V, 4, 2 (p. 241).

4. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 447, 449.

5. Cf. M. Besnier, *La conque de Sulmone*, in *Annales de Géographie*, 1904, p. 348-360, partic., p. 358, sqq.

y reconnaissons le mode de peuplement commun à toute l'Italie primitive.

Ces éléments primordiaux du groupement humain portent, en latin, le nom de *vicus*. Pouvons-nous assimiler le *vicus* italique à la κώμη grecque? Il nous semble, au contraire, que la bourgade latine répond à un type de colonisation différent de celui que nous avons rencontré en Grèce et résulte d'une centralisation, moins avancée encore, que la κώμη. Ce n'est pas le *vicus*, en effet, qui, plus tard, à l'époque romaine, a servi d'unité pour la division administrative des campagnes italiennes : c'est le *pagus* [1]. Le *pagus* non plus, ne correspond pas exactement à la κώμη; il ne s'identifie pas comme elle, avec un groupement de familles en un point déterminé. C'est une simple circonscription territoriale [2]. Rome, en général, lui assigne pour centre une bourgade, mais une bourgade de condition très variable. Parfois ce chef-lieu se trouve être un *vicus* [3]. Même en ce cas, les deux éléments : centre habité et territoire, ne s'identifient pas l'un avec l'autre. A l'intérieur du *pagus*, en effet, les familles habitent soit dispersées dans les *fundi*, propriétés particulières à chacune d'elles, soit réparties en plusieurs *vici* [4]. Un lien, sans doute, unit la communauté du *pagus* ; c'est un culte, une fête périodique, un même sanctuaire [5] ; mais ce culte n'a pas groupé les habitants en une bourgade comparable à la κώμη, où chacune des familles du territoire a ses représentants chargés de garder ses dieux. Le marché, le temple du *pagus*, n'ont pas donné naissance à un *vicus* fédéral [6]. Nous ne trouvons

Vicus et *pagus*.

1. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, 8.

2. Kornemann, *Polis und Urbs*, in *Klio*, 1905, p. 80.

3. M. Kornemann, *ibid.*, p. 83, cite d'après une inscription, *C. I. L.*, IX, 3137, le *pagus Interprominus* (dans les Abruzzes ; auj. Torre dei Passeri, cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, 444) ; l'itinéraire d'Antonin nomme le *vicus Interpromium*.

4. Par exemple en Sabine : Liv., II, 62, 3 : Æmilius en 284/270 dévaste le pays « incendiis non *villarum* modo, sed etiam *vicorum* quibus frequenter habitabatur. » Il faut entendre que les Sabins habitent, non seulement des fermes isolées : *villas*, *aedificia*, *fundos*, mais encore de petits villages peu espacés les uns des autres, non pas des villages comprenant chacun une nombreuse population : *quibus*, en effet, est ici un instrumental, non pas un complément de lieu.

5. Sur les cultes des *pagi*, cf. Schulten, *Die Landgemeinden in röm. Reich*, in *Philologus*, 53 (1894), p. 636 sqq.

6. Le sanctuaire de *Feronia*, au pied du Soracte, est aussi le grand mar-

même pas en Italie ce premier degré de synoecisme que nous montre la κώμη grecque.

Comment, dans quelle mesure et vers quelle époque, les populations italiques sont-elles sorties de cet état d'extrême dispersion, il est bien malaisé de le déterminer, à l'aide des textes anciens. Les historiens de l'antiquité, sauf peut-être Caton, n'ont jamais attribué grande attention à ce genre de problèmes. Bien plus, les termes dont ils se servent, dans leurs récits, ne peuvent qu'engendrer la confusion. *Urbs*, *oppidum*, *castellum*, *vicus*, κώμη et πόλις se trouvent employés, la plupart du temps, sans aucune signification propre [1], ou par simple conjecture [2]. Plus souvent encore, ces mots n'ont qu'une valeur de rhétorique [3].

Suivant toute vraisemblance, la fondation des villes se produisit, chez chaque peuple, de façon et à une date différentes, suivant la nature des lieux, les industries pratiquées, les voisinages subis, et les circonstances historiques diverses. De toutes les régions d'Italie, le Latium nous est le mieux connu, et par les textes et par les fouilles. Essayons donc d'y discerner les traits généraux de l'organisation sociale primitive et de son évolution.

Les peuples et les villes du Latium.

A l'origine, nous trouvons la population latine distribuée en trente peuples, nombre fixe et qui reparaît dans la légende et l'histoire de Rome, consacré par la tradition [4]. Ce

ché des Sabins. Il n'a pas donné naissance à une ville. Ce n'était qu'un rendez-vous convenu pour la foire aux bestiaux annuelle, cf. A. Grenier, *La transhumance des troupeaux en Italie et son rôle dans l'histoire romaine*, in *Mélanges d'Arch. et d'Hist.* XXV (1905), p. 325.

1. Nous en trouvons, à propos d'une ville de la Narbonaise, un exemple typique : Pompon. Mela, II, 84 : *vicus* Eliberrae; Pline, *N. H.* III, 32 : *oppidum* Illiberrae; Strabon, IV, 1, 6 (p. 182) Ἰλίβιρρις πόλιν. Voir encore l'exemple déjà cité plus haut, p. 48, note 2 : Denys d'Halicarnasse II, 49 et Plutarque, *Rom.*, 16, copiant l'un et l'autre Caton, traduisent l'un : πόλεις ἐν αἷς οἰκεῖν ἀτειχίστους, l'autre : κώμας δὲ ᾤκουν ἀτειχίστους.

2. P. e. : Strabon V, 3, 1. Κύρης δὲ νῦν μὲν χωρίον ἐστίν, ἦν δὲ πόλις ἐπίσημος.

3. Ainsi Pline, *N. H.*, III, 68 qualifie de *clara oppida* les bourgades disparues du Latium : le substantif aussi bien que l'épithète n'est destiné qu'à rendre plus frappante la fin de la phrase : *periere sine vestigiis* : « phraseologische Entstellung », dit Mommsen, *Die Untergegangenen Ortschaften in Latium*, in *Hermes*, XVII (1882), p. 43. De même, Tite-Live, X, 17, qualifie de villes : *urbes*, toutes places, qu'en 434/320, Decius enlève aux Samnites : Murgantia, Romulea, Ferentinum. Il n'y a pas lieu d'attacher au terme *urbes* plus d'importance qu'aux indications touchant le butin enlevé, *praeda ingens*, ou le nombre invraisemblable d'ennemis occis et pris.

4. Cf. Beloch, *Der Italische Bund unter Roms Hegemonie*, p. 178, sqq; Nissen,

sont les trente *populi Albenses*, dont la fête de Jupiter Latial réunit chaque année les délégués, au sommet le plus élevé des monts Albains, chez les *Cabenses*, au Monte Cavo [1]. Il faut entendre, nous semble-t-il que le Latium est divisé en trente *pagi* fédérés autour d'un sanctuaire commun, symbole de leur alliance et souvenir de la parenté originelle des habitants [2].

Cette union religieuse et politique ne s'est pas exprimée par la fondation d'une ville capitale, par un synœcisme des *pagi* latins. La légende d'Enée attribue, il est vrai, à Albe la Longue une importance particulière ; mais, dans la réalité, Albe ne semble s'être distinguée, par aucun caractère propre, des autres bourgades des monts et de la plaine [3].

Italische Landeskunde, II, 2, p. 555, sqq. ; la truie de l'Enéide met bas trente porcelets : *En.* III, 390-393; VIII, 43-45. Rome à l'époque historique est divisée en trente curies ; au temps d'Hannibal, elle possède trente colonies.

1. Pline, *N. H.*, III, 69. Denys d'Halicarnasse imagine cette communauté latine comme l'union d'Albe avec les trente colonies qu'elle aurait fondées, III, 21 : ἡ μὲν δὴ τῶν Αλβανῶν πόλις... ἡ τὰς τριάκοντα Λατίνων ἀποικίσασα πόλεις. Ailleurs (IV, 49), il décrit le marché et la fête du mont Albain, mais compte 47 villes y participant « Les Romains, spécifie-t-il, célèbrent encore cette solennité de nos jours et l'appellent les *feriae Latinae* ». Sans doute était-ce à l'époque de Denys, que les ayants droit aux féries latines se trouvaient au nombre de 47. Enumérant les peuples latins qui jurent l'alliance après la bataille du lac Régille (V, 61), il dresse une liste de trente noms, légèrement différente, il est vrai, de celle qui nous est transmise par Pline. C'étaient, explique Mommsen, *Die untergegangenen Ortschaften in Latium*, in *Hermes*, 1882, XVII, p. 49, les chefs de la ligue, tandis que Pline se contente de mentionner les peuples qui ont disparu. Sur la valeur et l'origine de ces listes, la discussion entre O. Seeck, *Urkundenstudien z. älteren röm. Gesch.*, in *Rhein. Mus.*, 1882, p. 1-25 ; 598-609 et Mommsen, *article cité*, ne nous paraît pas jeter grande lumière. Mais le fait de la réunion de trente peuples latins autour du sanctuaire du Mont Albain repose néanmoins sur une tradition indubitable.

2. On ne saurait déterminer avec précision les limites du territoire occupé primitivement par ces 30 peuples latins, cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, 2, p. 557. Elles ont dû varier, suivant le hasard des guerres ; d'où l'incertitude et les contradictions des historiens antiques. Le territoire latin comprenait, semble-t-il, le cours inférieur du Tibre et de l'Anio, les monts Albains et la plaine qui en dépend, jusques et y compris Ardée. Primitivement il devait descendre beaucoup plus bas, vers le sud jusqu'au promontoire du *Circée*, et vers Terracine. On ne saurait expliquer autrement, que les Grecs aient connu de bonne heure le nom de « Latin ». Hésiode, *Théog.*, 1011-1013, fait de Latinus un fils de Circé et d'Ulysse, cf. Ed. Meyer, *Gesch. d. Altertums*, II, p. 492. Les Latins auraient été dans la suite, refoulés vers le nord, par les belliqueuses tribus des Eques, des Herniques et des Volsques.

3. Schwegler, *Rom. Gesch.*², (1884), I, p. 317 sqq. croit que le véritable centre religieux et politique du Latium fut *Lavinium* ; II, p. 295 ; il fait de

Sans doute se trouvait-elle la plus voisine du *Monte Cavo*; mais on ne voit pas qu'aucun lien particulier ait jamais rattaché le sanctuaire du sommet au lieu habité, situé probablement plus bas, sur les pentes de la montagne. La disparition d'Albe ne changea rien, en effet, à la célébration de la fête [1]. La ligue latine ne paraît donc pas avoir eu son chef-lieu en une ville.

A plus forte raison, devons-nous hésiter à fixer le centre particulier de chaque peuple, de chaque *pagus*, en un lieu habité, en un bourg-capitale. Il faut distinguer, sous peine d'une inextricable confusion, entre les trente *pagi* et les *vici* en nombre indéterminé et variable, que nous citent les auteurs anciens, ou dont on retrouve les vestiges dans le territoire de l'ancien Latium [2]. Groupes ethniques : *populi* ou *pagi*, et lieux habités : *vici*, ne se laissent pas identifier les uns avec les autres.

Il est vrai qu'un certain nombre de noms de peuples, une dizaine sur trente, coïncident avec ceux de bourgades connues : *Albani* et *Alba ; Bolani* et *Bola* (entre Labicum et Préneste) : *Coriolani* et *Corioli* (au sud des monts Albains) : *Fidenates* et *Fidenae ; Pedani* et *Pedum* (entre Tibur et Préneste) ; *Velienses* et *Velia* (village du Palatin). Sans doute encore, quelques-uns peuvent-ils dériver de noms de localités que nous ignorons. Mais, d'autres ne représentent certainement que de purs ethniques, par exemple *Sicani*, ou bien sont d'origine géographique, comme *Tutienses*, d'après la rivière *Tutia*, à six milles de Rome [3], sans que rien prouve l'existence de bourgades homonymes. Il serait étrange que jamais le même nom n'ait servi à désigner à la fois le *pagus* et l'un de ses villages. Mais il est déjà significatif que les peuples ne se

Lavinium — nous ne voyons pas d'après quels indices, — la fondation commune des cantons fédérés.

1. C'est seulement la direction politique de la ligue qui serait passée d'Albe détruite à Ferentum : Festus, 241 (s. v. *praetor*) « Alba deinde diruta, usque ad P. Decium Murem cos. populos latinos ad caput Ferentinae, quod est sub monte Albano, consulere solitos, et imperium communi consilio administrare. »

2. Cette distinction est nette dans le passage de Pline : III, 68 « in Latio fuere *clara oppida* : Satricum, » etc., et *ibid.*, 69 « et cum iis, carnem in monte Albano soliti accipere, *populi Albenses* ». Cependant, en fin de compte (*ibid.*, 70), Pline additionne peuples et villes : « ita ex antiquo Latio LIII populi interiere sine vestigiis. »

3. Nissen, *Ital. Landesk*, II, 2, p. 556.

trouvent pas, de façon constante, groupés autour d'une capitale portant leur nom.

C'est qu'en effet peuples latins et lieux habités du Latium ne se confondent pas. Qu'on étudie les listes de la communauté latine, et l'on s'étonnera de n'y pas trouver mentionnées quantité de bourgades, et des plus importantes, semble-t-il, dont l'existence nous est connue par ailleurs, telles que : *Nomentum*, *Tibur*, *Preneste*, *Ferentum*, *Labicum*, *Aricie*, *Gabies*, *Lanuvium*, etc. Dira-t-on que la fondation de ces villes est postérieure à la constitution de la ligue? Mais au contraire, des lieux tels que Tibur, Préneste, Aricie, par leur heureuse situation ou la fertilité des terres environnantes, ont dû, tout les premiers, attirer et fixer la population du Latium. Si chaque peuple avait été identifié avec une ville, comment donc et pourquoi ces villes se seraient-elles trouvées exclues de la solennité fédérale sur le Monte Cavo?

D'autre part, le nombre des bourgades varie sans cesse dans l'ancien Latium. Des villes, ou plutôt des villages, naissent et disparaissent à chaque instant, au hasard des guerres, suivant le cours des circonstances, au gré du caprice des hommes. Pour que la liste des trente peuples soit, au contraire, demeurée immuable, il fallait qu'elle fût indépendante des changements survenus dans le groupement de la population, il fallait que les peuples eux-mêmes, ne pussent être frappés des accidents auxquels étaient soumises les villes, que leurs destinées ne fussent pas liées à celle d'une bourgade, que les *pagi* n'aient pas été centralisés en une capitale; il fallait, en un mot, que les Latins ne possédassent pas de villes au sens propre du terme.

Les villages albains et romains.

De leurs établissements primitifs, nous retrouvons d'ailleurs, aujourd'hui, quelques vestiges. L'emplacement d'Albe-la-Longue demeure sans doute indéterminé. Mais au pied des monts Albains, de petits groupes de tombes, disséminés de Grotta-Ferrata à Castel-Gandolfo, nous indiquent la présence, autour du lac d'Albano, de plusieurs agglomérations distinctes [1]. A Rome même, sur les sommets étroits

1. Stef. de Rossi croyait pouvoir attribuer les différentes tombes retrouvées de son temps, à une seule grande nécropole, celle d'Albe. Les découvertes récentes montrent bien qu'il n'en saurait rien être, cf. Pinza, *Bull. Commissione Arch. Comunale*, 1900, p. 219 sqq.

des collines, on reconnaît l'existence de différents villages [1]. Ils apparaissent délimités et séparés entre eux par leurs cimetières. Quelques-uns au moins devaient être entourés d'une levée de terre : le *murus terreus Carinarum*, dont parle Varron [2], peut avoir été le reste de quelqu'une de ces enceintes. Tels étaient les *clara oppida* de Pline : de petits villages disséminés dans les campagnes ou postés sur les hauteurs, et parfois, protégés par un rempart de terre. Ces villages, nous le savons par les tombes environnantes, datent du premier âge de fer ; ils sont contemporains des fonds de cabanes villanoviennes de Bologne.

La fondation des villes italiennes.

Il faut attendre une période beaucoup moins ancienne pour trouver, chez les peuples italiques, de véritables villes. Le synœcisme de Rome, sa fondation régulière, marquée par l'abandon des cimetières intérieurs, l'inauguration du Forum [3], la construction du temple de Jupiter Capitolin [4] et la consécration, sur le Capitole, du symbole totémique de la Louve [5], ne date que de la fin du VI^e^, ou du début du V^e^ siècle [6]. C'est évidemment vers la même époque que furent constituées en tant que villes, Faléries, Préneste, Tusculum [7]. En Campanie, Caton indiquait, pour la fondation de Nole et de Capoue, la date précise de 471 avant notre

1. Pinza, *Mon. Linc.*, XV, pl. XXV, XXVI : le village du *Quirinal*, col. 776-780, du *Viminal*, 781 ; sur l'*Oppius* et le *Fagutal*, 782, sur le *Cespius*, 784, sur le *Palatual*, le *Germal* et la *Velia*, 785 ; sur le *Caelius*, (ancien *Querquetul*), 789. Les *Velienses* sont mentionnés par Pline, les *Querquetulani*, par Pline et par Denys, V, 61. L'un des villages des collines devait s'appeler *Saturnia*, Pline, *N. H.*, III, 68 : « Saturnia ubi nunc Roma est, Antipolis, quod nunc Janiculum, in parte Romae. »

2. *De Ling. Lat.*, V, 48.

3. Piganiol, *Les origines du Forum*, in *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXVIII (1908), p. 233-282, partie, p. 271.

4. *Bull. arch. com.*, 1896, p. 187-189, pl. IX-XIII ; Pinza, *Monum. Linc.*, XV.

5. Petersen, *Klio*, VIII, 1908, p. 440-456.

6. A. Grenier, *Journal des Savants*, décembre 1908, p. 635-642. M. Pais remarque même qu'aucune raison n'interdit de faire descendre la création du Forum jusqu'à une date beaucoup plus basse. Il pencherait, pour sa part, à la placer soit immédiatement avant, soit même après l'incendie gaulois, mais cette hypothèse ne semble reposer non plus sur aucune raison décisive ; cf. *Per la storia della Regia e del Foro romano*, in *Rendiconti dei Lincei*, XIX, 1910, p. 201, sqq., particulièrement, p. 212 note 2 et p. 213, 214.

7. Nous ne parlons pas des villes proprement étrusques : Tarquinies, Caeré, Orvieto, Chiusi, Volterra etc., parce que tout nous échappe de leur fondation.

ère. L'objection de Velleius, qu'une ville aussi importante que Capoue ne pouvait avoir une origine aussi récente [1], tombe, lorsque l'on comprend, avec M. Weege [2], que le mot « fondation » signifie la régularisation et la fortification d'établissements indigènes antérieurs.

Ce synœcisme de Capoue est l'œuvre des Etrusques, au moment où, conquérants, ils arrivèrent en Campanie. Faléries et Préneste nous apparaissent, dans l'histoire, comme étroitement soumises à l'influence du même peuple. Le nom seul de Tusculum suffit à indiquer une fondation étrusque. Nous croyons de même, — et tous les faits constatés jusqu'ici confirment cett hypothèse — que la fusion des villages romains en une seule grande agglomération urbaine, fut la conséquence d'une prise de possession par les Etrusques. Sans doute d'autres peuplades italiennes ont-elles pu, soit d'elles-mêmes, soit à l'imitation des Etrusques, quoique indépendamment de leur contrainte, arriver à fonder des villes [3], mais l'époque de cette concentration demeurerait assez tardive. Elle serait, en tout cas postérieure à l'ère villanovienne.

Pour nous en tenir au Latium, nous apercevons donc, à l'époque préhistorique, la population disséminée, des monts à la plaine, en de nombreuses petites bourgades. Nous la retrouvons au contraire, au début de l'histoire, après la période obscure de révolutions et de guerres dont le récit

1. Velleius, I, 7, 2-4 : « quidam hujus temporis tractu aiunt a Tuscis Capuam Nolamque conditam, ante annos fere octingentos triginta; quibus equidem adsenserim. Sed M. Cato quantum differt, qui dicat Capuam ab eisdem Tuscis conditam, ac deinde Nolam, stetisse autem Capuam antequam a Romanis caperetur, annis circiter ducentis sexaginta. Quod si ita est, sint a Capua capta anni ducenti quadragenta ; ut condita est, anni sunt fere quingenti. Ego, pace diligentiae Catonis dixerim, vix crediderim tam mature tantam urbem crevisse, floruisse, concidisse, resurrexisse ».

2. *Vasculorum campanorum inscriptiones italicae*, diss. Bonn, 1906, p. 38-39.

3. Caton, cité par Pline, *N. H.*, III, 114, attribue aux Ombriens la fondation d'Ameria (auj. *Amelia*), et indique la date de 963 ou 964 ans avant la guerre de Persée = 1134 ou 1135 avant notre ère. Les restes de murs polygonaux circonscrivant une vaste superficie, indiquent en effet, que la ville fut importante à l'époque ancienne. Mais quelle est au juste la date de ces murs ? Les constructions polygonales sont parfois assez récentes : p. e. à Norma, Savignoni, *Atti del Congresso delle scienze storiche*, Rome 1903, vol. V, *Archeologia, Scavi di Norma*. On ne saurait, en l'absence de fouilles, émettre une opinion sur l'antiquité de l'enceinte d'Ameria. Si, en ce qui concerne Nole et Capoue, Caton pouvait disposer de documents certains, la date qu'il indique pour la fondation d'Ameria ne semble comporter, au contraire, d'autre fondement que la légende.

voile, à notre avis, la réalité d'une conquête étrusque, groupée en de véritables villes. L'état primitif des peuples latins était la dispersion ; une cause extérieure a déterminé chez eux, vers la fin du VI^e^ siècle, au plus tôt, la création de centres d'habitation de grande étendue et régulièrement organisés.

Cette constatation nous permet de nous représenter Bologne comme beaucoup plus ancienne, en tant que ville, que Rome elle-même. Mais elle ne jette que peu de lumière sur les origines de la grande cité transapennine du premier âge du fer.

Bologne et les villages de l'âge du bronze.

Bologne, en effet, ne semble pas résulter, comme Rome, d'un synœcisme des villages primitifs établis sur les collines voisines. Les fonds de cabanes de ces villages se trouvent, évidemment, assez analogues à ceux de la ville elle-même, mais les trouvailles qu'ils fournissent appartiennent à une époque très différente. On les date, à juste titre, de l'âge du bronze, et non de celui du fer. Que l'on examine, au Musée de Bologne, entre autres objets, les tessons trouvés dans ces huttes : la forme des anses, terminées par une tige cylindrique verticale [1], la nature de l'ornementation — les vases sont le plus souvent décorés d'un boudin de terre rapporté et festonné sur les flancs — la grossièreté de la pâte et ce que l'on peut distinguer des formes, les distingue très nettement de la poterie villanovienne. Nous n'entendons pas affirmer que ces deux catégories de céramique soient séparées par un intervalle de temps considérable. Elles sont peut-être presque contemporaines. Mais il paraît évident, à première vue, que chacune d'elles relève d'une civilisation diverse. Si les habitants des villages sont entrés, comme il est probable, dans la communauté villanovienne, ce fut à titre de vaincus, en perdant, sous la loi d'un maître et au milieu d'une population nouvelle, tous les caractères propres de leur nationalité. Il n'y a certes pas apparence que ces

1. C'est l'anse *cilindro-retta* des paléthnologues italiens ; elle appartient à la céramique indigène, depuis la période néolithique, jusqu'aux villages de fonds de cabane de l'âge du bronze, qui se retrouvent dans toute la région de Bologne et des Romagnes : à la *Grotta del Farnè*, à l'est de Bologne, Montelius, *La civil. primit.*, I, col. 138 ; à *la Prevosta*, près d'Imola, *ibid.*, pl. 21, fig. 21 ; à *la Bertarina* près de Forli, *ibid.*, fig. 3, 4, 5.

indigènes, très arriérés, soient descendus d'eux-mêmes, des collines dans la plaine, pour y fonder une grande ville.

Bologne et les terramares.

Chercherons-nous l'origine de ces nouveaux-venus dans la partie occidentale de l'Emilie et dans la région lombarde, là où, depuis le début de l'âge du bronze, vivait et se développait le peuple dont les terramares nous ont conservé les traces? Mais les terramares n'ont rien de commun avec la cité villanovienne. Au lieu de s'enfoncer dans le sol, les cabanes des terramares s'élevaient, au contraire sur pilotis, comme les habitations lacustres [1]. Les stations qu'elles constituent sont régulièrement protégées par une puissante levée de terre, entourée elle-même d'un large fossé. Cette enceinte, à la fois digue et rempart, aurait affecté, le plus souvent, semble-t-il, la forme d'un trapèze [2]. Deux grandes voies transversales auxquelles on

1. Montelius, La *civil. primitive*, pl. 12-20. Ce genre d'habitation n'est d'ailleurs pas particulier à l'Italie du nord, on le retrouve dans l'Europe centrale, de la Carinthie à la Savoie, cf. Hoernes, *Urgeschichte d. Kunst*, p. 235-236. Les huttes sur pilotis se rencontrent jusqu'à l'époque moderne, disséminées irrégulièrement sur toute la surface du globe, dans le nord, comme sous les tropiques, dans les fleuves et les lacs, comme en terre ferme, en plaine comme en montagne. Elles sont cependant de beaucoup plus fréquentes dans les régions soumises aux pluies tropicales. L'humidité du sol est directement ou indirectement la cause de leur établissement, cf. Lehmann, *Die Pfahlbauten d. Gegenwart*, diss., Leipzig, 1904, in-4, extr. des *Mitteilungen d. anthrop. Gesellschaft*, Wien, XXXIV. On ne saurait hésiter à attribuer la construction des habitations sur pilotis de l'Italie préhistorique à l'état marécageux et aux inondations de la plaine du Pô, bien qu'on en rencontre parfois sur les collines et même dans la montagne de l'Apennin, jusqu'à Poretta, dans la vallée du Reno. Dans la province de Modène, sur 16 terramares, Crespellani en compte 9 en colline, à environ 130 m. d'altitude, 5 sur des contreforts supérieurs au niveau de la plaine — emplacements analogues à celui de Bologne — et deux seulement dans la basse plaine, cf. *Carta topografica delle marne modenesi* (Modène, 1870), p. 6. D'une façon générale, sur les terramares italiennes, voir le petit livre de M. Helbig, *Die Italiker in der Poebene* (1876).

2. Nous disons « le plus souvent » et non pas « toujours », car il faut, nous semble-t-il, n'accepter qu'avec réserve, la théorie trop absolue et trop rigoureuse, formulée sur l'ensemble de ces stations, à la suite des fouilles exécutées dans quelques-unes d'entre elles. On trouvera cette théorie exposée d'après les nombreux travaux de M. Pigorini, par Modestov, *Introduction à l'hist. rom.* (1907), p. 158, sqq. et par M. Peet, *The Stone and Bronze Ages in Italy* (1909), p. 331, sqq. Voir aussi, pour ne citer que la plus récente des publications de M. Pigorini, sur ce sujet : *Gli abitanti primitivi dell' Italia, Estratto degli Atti della Soc. ital. per il progresso delle scienze*, 3ª Riunione, 1910, p. 32 sqq., fig. 25-28. Ces généralisations, extrêmement hardies, ne nous paraissent s'accorder qu'assez difficilement avec les faits tels que les ont constatés des fouilles, déjà anciennes sans doute, mais

peut, en certains cas, attribuer une orientation approximative, partageaient en quatre quartiers, l'espace ainsi circonscrit [1]. Quant à la superficie des terramares, elle n'atteint jamais, tant s'en faut, celle d'une ville. Elle paraît limitée, en moyenne, à 3 ou 4 hectares. Une dizaine d'hectares représentent un maximum exceptionnel. On n'y saurait voir le prototype d'une agglomération de 200 hectares, telle que Bologne villanovienne. Les terramares ne semblent donc pas autre chose que la demeure d'un seul et même clan, plus ou moins nombreux, plus ou moins bien organisé, mais toujours isolé. Le cadre de l'organisation sociale, dans ces stations, est demeuré la famille ; il n'est pas devenu la cité.

Nous ne nierons pas qu'on ne puisse noter quelques traits communs aux habitants des terramares et à ceux de Bologne villanovienne. Les uns et les autres pratiquent l'agriculture, plutôt que l'élevage nomade et semblent également s'être assigné pour tâche le défrichement progressif de la forêt circumpadane. Les uns et les autres incinèrent leurs morts et déposent les cendres dans une urne qu'ils recouvrent, le plus souvent, d'une écuelle renversée [2]. Ils ont aussi, parfois, fabriqué des vases de formes à peu près analogues, et

conduites avec tout le soin désirable. A Montale, par exemple, terramare fouillée de 1870 à 1880, l'enceinte est irrégulière et le côté nord, au lieu de se trouver rectiligne, dessine un arc de cercle : C. Boni, *La terramare di Montale*, *Scavo generale*, part. I (Modène, 1882), part. II, (1884) ; cf. partie. II, p. 32, pl. II-IV.

1. La question de l'orientation des terramares, tranchée de la façon la plus nettement affirmative, depuis l'abbé philosophe, don Gaetano Chierici, *Bull. di Paletn.* VII, p. 68, sqq., suivi, après quelques hésitations, par M. Pigorini et toute son école : Pigorini, *Mon. Linc.*, I, col. 132-134 et *art. cité*, p. 35, 36 ; Modestov, p. 159 sqq., nous paraît demeurer des plus discutables. Cette opinion se rattache à la théorie générale qui veut retrouver, dans les terramares, tout le détail des institutions de Rome primitive et l'origine de la prétendue *Roma quadrata*. Lorsque M. Scotti vient nous déclarer qu'il a reconnu, à la base de la digue des terramares, la trace du sillon augural, tracé avec la charrue au soc de bronze, *Not. Scav.*, 1900, p. 118-127 ; *Bull. Paletn.*, 1900, XXVI, p. 151-164, on nous excusera d'accueillir une telle affirmation avec le plus grand scepticisme. C'est le même M. Scotti, instituteur primaire à Plaisance, qui a exécuté, sous la direction M. Pigorini, la plus grande partie des fouilles publiées ensuite par ce savant — entre autres celles de *Castellazzo di Fontanellato*, dont est sortie la doctrine officielle des paléthnologues italiens.

2. Pigorini, *Bull. Paletn.*, XVI (1890), à propos de la nécropole de Copezzato, (prov. de Parme) réunit les renseignements que l'on possède sur les nécropoles des terramares ; cf. Montelius, *La civilis. prim.*, I, col. 145 et 205-215, pl. 38-40.

fait usage d'ustensiles de même type. Mais ces ressemblances, en somme, demeurent rares; jamais elles n'apparaissent assez précises, pour établir un véritable lien entre le mobilier des stations sur pilotis et celui de Villanova. Les diverses industries des terramares portent en effet et conservent, jusque dans les couches supérieures, l'empreinte très nette de l'âge du bronze. Dès le début de l'époque villanovienne se reconnaît au contraire, à Bologne, l'âge du fer.

Rien ne justifie donc l'hypothèse qui fait de la cité villanovienne de Bologne, l'une des étapes du peuple des terramares, dans sa marche supposée, de la plaine du Pô, vers le centre et le sud de la péninsule [1]. En admettant même que cette migration ait eu lieu, elle devrait se placer à un moment très antérieur à la fondation de notre ville. Une lacune évidente sépare, dans l'Italie septentrionale, la civilisation du bronze et celle du fer. On ne saurait donc reconnaître, dans notre ville du premier âge du fer, les vieilles populations préhistoriques de la Lombardie et de l'Emilie occidentale.

Bologne et les établissements villanoviens de la plaine du Pô.

Il ne semble pas d'autre part, que les Villanoviens se soient trouvés installés dans la région et y aient vécu dispersés, avant de se réunir à Bologne. Aucun point, ni de l'Emilie [2], ni des Romagnes [3], aucune station au nord de

1. Des stations sur pilotis comme celle du *Scoglio del Tonno*, à Tarente, Quagliati, *Not. Scav.*, 1900, p. 411, sqq., et *Bull. Paletn.*, XXVII, 1901, p. 39, sqq.; des nécropoles à incinération comme celles de *Timmari*, près de Matera, dans la même région, *Mon. Linc.*, XVI, p. 1, sqq., se rapprochent assez des stations de l'âge du bronze dans la plaine du Pô. Elles ne fournissent pas, cependant, une preuve indiscutable d'une immigration du peuple des terramares jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie : cf. Peet, *The Stone and Bronze Ages*, p. 421, sqq.

2. L'exemple de Villanova paraît caractéristique. La chronologie des tombes n'a été établie, sans doute, que de façon très imparfaite. Mais dans l'ensemble du mobilier, les objets et les vases de la période ancienne sont en minorité, relativement à ceux des époques villanoviennes récentes. Pour les autres stations de la région bolonaise, voir *infra*, chap. VII.

3. Parmi les stations villanoviennes des Romagnes, celle de *Verucchio* près de Rimini, a semblé fournir, en un point, des tombes particulièrement archaïques, cf. A. Tosi, *Relazione degli scavi eseguiti in un sepolcreto di tipo Villanova a Verucchio*, (Rimini, 1894), p. 11; Brizio, *Not. Scav.*, 1894, p. 295; Montelius, *La civil. prim.*, I, col. 440-441 — voir *infra*, chap. VII, p. 185. Les indices d'archaïsme seraient : la construction moins soignée et l'entassement des tombes; la forme irrégulière « à vrai dire bossue » (Brizio) des ossuaires; la présence de fibules à disque d'un type, exceptionnel à Bologne, fréquent au contraire dans les plus anciennes tombes de Corneto,

l'Apennin, depuis l'Adriatique jusqu'aux Alpes [1], ne nous fournit, de leur présence, quelque indice antérieur aux premiers monuments bolonais. Les cimetières des bourgades villanoviennes disséminées autour de la capitale, ne contiennent aucune tombe de caractère plus archaïque que celles de S. Polo del Ravone, du terrain Benacci ou de la Mercanzia. Toutes ces sépultures, celles de la campagne comme celles de la ville, nous présentent la civilisation du premier âge de fer à un même degré de son développement. Cette coïncidence ne saurait être un effet du hasard. Si toutes les séries retrouvées dans la région bolonaise com-

et aussi, l'on s'en est aperçu depuis, dans les sépultures moins anciennes d'Ombrie (à Terni, p. e.) et des Marches — Sans vouloir discuter le caractère plus ou moins archaïque de ces traits particuliers, nous remarquerons que Verucchio, près de Rimini, est situé en une région déjà éloignée de Bologne, en communication directe, non plus avec la Toscane, par les vallées de la Savena et du Reno, mais avec les Marches et le Picenum, par la côte adriatique. Cette station peut donc, fort vraisemblablement, représenter un courant distinct, de l'expansion villanovienne au nord de l'Apennin. Il est, en second lieu, tout à fait naturel d'y trouver la trace de relations développées avec les autres populations de la côte adriatique, en possession d'une civilisation différente de celle de Villanova.

1 M. Pigorini, *Bull. Paletn.*, XX, 1894, p. 168 sqq., cherchant, dans la région du Pô, les monuments d'une transition entre la civilisation des terramares et celle de Villanova, présente, comme intermédiaires, les nécropoles de *Bismantova* (prov. de Reggio) et de *Golasecca* (sur le Tessin, au sortir du lac Majeur). La roche calcaire de Bismantova, au centre des collines de l'Apennin régianais, mais d'une formation géologique complètement différente de celle des hauteurs environnantes, nous paraît avoir été, dès l'époque préhistorique, le centre d'une population demeurée distincte de celle des terrains d'alluvions de la plaine, de même que jusqu'à nos jours, la petite République de Saint Marin, près de Rimini, est restée indépendante, au sommet et autour du *Monte-Titano*, masse calcaire d'une constitution identique à celle du rocher de Bismantova. Les sépultures trouvées à Bismantova : Montelius, *La Civil. prim.*, I, pl. 41, col. 221-226, nous paraissent à peu près contemporaines de celles de Villanova. Quant aux nombreux groupes de tombes de Golasecca : Montelius, *ibid.*, I, pl. 43-45, col. 231-250, ils représentent également le développement d'une civilisation très particulière, depuis le début de l'âge du fer, jusqu'en pleine époque étrusque. La tribu d'origine indéterminée, qui durant plusieurs siècles occupa les collines au sud du lac Majeur, ne saurait être rapprochée des populations, qui pendant le même temps, s'établissaient et vivaient à l'autre extrémité de la plaine du Pô, dans la région bolonaise. D'autres stations circumpadanes: *Fontanella Mantovano, Bull. Paletn.*, XVI, 1890, p. 50 sqq., *Moncucco*, Montelius, *ibid.*, p. 42, col. 227-230, qui ne sont, ni des cimetières de terramares, ni des nécropoles villanoviennes, peuvent présenter quelques traits qui rappellent l'âge du bronze des terramares et présagent, de loin, l'âge du fer de Villanova. Il faut reconnaître que, jusqu'ici, ces stations demeurent isolées et rares, qu'elles se classent, soit à l'âge du bronze, soit à l'âge du fer, sans que jamais on ait pu y reconnaître le passage de l'un à l'autre.

mencent au même moment de l'évolution villanovienne, c'est que ce moment marque bien le début réel de l'âge du fer au nord de l'Apennin. Cette ère nouvelle y apparaît beaucoup plus tardivement que dans l'Italie centrale. Elle y semble exactement contemporaine de la fondation de Bologne.

Dans toute l'Italie septentrionale, les stations de l'âge du bronze sont donc trop anciennes, et celles de l'âge du fer trop récentes, pour que l'on y puisse reconnaître le berceau des fondateurs de Bologne. C'est au contraire au sud de l'Apennin, vers la Toscane et la vallée du Tibre que se trouve constamment ramenée l'attention de qui cherche les origines de la civilisation villanovienne. Là seulement on peut apercevoir la phase du premier âge de fer immédiatement antérieure à celle qui se manifeste à Bologne. Si, comme il semble, les Villanoviens sont des nouveaux-venus dans la plaine du Pô, ils ne peuvent arriver que de l'Italie centrale.

La fondation de Bologne.

L'exemple des peuples du Latium ne nous permet pas d'affirmer que, dès cette période, l'Italie centrale ait possédé des villes. Mais que l'on suppose une forte émigration de la vallée de l'Arno ou du Tibre dans celle du Pô, ne serait-il pas admissible de reconnaître dans un tel mouvement de peuples, l'occasion qui aurait déterminé leur groupement et la fondation précoce d'une grande ville sur le versant septentrional des montagnes ?

On reconnaît, d'une façon générale, que la guerre est, dans les sociétés primitives, un des facteurs essentiels de la création de bourgades compactes et de cités [1]. On ne saurait, il est vrai, considérer Bologne comme une place de guerre. Elle n'était ni postée, ni armée pour la lutte. Si nous en jugeons d'ailleurs par la rareté des armes dans les tombes, le caractère de ses habitants devait être tout pacifique [2]. Evidemment la conquête et l'offensive ne furent pas le but de son établissement. Mais n'est-il pas possible que cette agglomération de tout un peuple en un même emplacement, ait été la conséquence d'une défaite ?

1. R. Maunier, *L'origine et la fonction économique des villes*, p. 89-92.
2. A. Grenier, *L'armement des populations villanoviennes au nord de l'Apennin*, in *Rev. Arch.* 1907, I, p. 1-17.

Imaginons ce peuple primitivement établi, au sud de l'Apennin, dans quelque district de la Toscane ou de l'Ombrie, parmi ceux d'une civilisation identique à la sienne. Comme eux, il y vivait sans doute réparti par petits groupes familiaux, dispersés par tout son territoire. Survient une guerre malheureuse détruisant ses villages, une conquête lui enlevant ses terres. Tous les cadres de son organisation politique et sociale brisés, la troupe des vaincus se réunit pour chercher ailleurs une nouvelle patrie. Chassée des collines et des vallées fertiles, elle se réfugie vers la montagne du nord. Elle la traverse de part en part et débouche, sur l'autre versant, aux abords de la grande forêt circumpadane.

Là vivaient quelques tribus sans nom, une population très ancienne et arriérée, trop peu dense pour opposer une résistance au groupe compact des envahisseurs fugitifs. Dans ce pays encore inconnu, pourquoi et comment les émigrants se seraient-ils immédiatement dispersés ? Ne devaient-ils pas, au contraire, continuer, au moins un temps, ne fût-ce que pour leur sauvegarde, la vie commune inaugurée durant l'exode ? Plus tard seulement, ils en vinrent à essaimer peu à peu dans la plaine autour d'eux.

Ainsi, le dernier de leurs campements d'étapes, le plus heureusement situé, au croisement de toutes les routes de la région, celui de Bologne, devint et resta la capitale. Ce n'est là qu'une hypothèse. Elle a pour elle, faute de mieux, l'impossibilité d'expliquer autrement l'existence d'une grande ville, dans la plaine du Pô, au premier âge du fer.

La légende de la fondation de Bologne.

Une légende célébrée par les poètes classiques racontait la fondation de Bologne. Peut-être conservait-elle un écho des plus anciennes traditions locales, relatives à ce mémorable événement. Bologne aurait eu pour fondateur le héros Ocnus :

Ocni prisca domus, parvique Bononia Rheni [1].

Ocnus, nous explique Servius [2], était le frère, d'autres disent le fils, du prince Aulestes de Pérouse. Craignant qu'un jour l'ambition du pouvoir ne le mît aux prises avec Aulestes, il aurait pris le parti de s'exiler et serait

1. *Silius Ital.*, VIII, 600.
2. *Ad Æn.*, X, 198.

devenu, dans la Circumpadane, le chef d'un vaste empire [1].

Virgile, mantouan, réclame Ocnus pour sa patrie : [2]

Ocnus...
Fatidicæ Mantus et Tusci filius amnis,
Qui muros matrisque dedit tibi, Mantua, nomen.

Mais il doit se tromper, remarque toujours Servius, car le vrai fondateur de Mantoue est Bianor, cité dans la IXe Eglogue, celui dont on voyait et honorait encore le tombeau aux abords de la ville — ou plutôt il attribue à Ocnus l'honneur qui revenait à son lieutenant Bianor.

Quoi que l'on puisse penser de cette exégèse, il est certain que Virgile, Silius et Servius considèrent Ocnus comme un prince étrusque, et que la ville dont ils entendent raconter la fondation est la cité étrusque de *Felsina*. Les souvenirs des Romains ne remontaient pas en effet au delà de l'ère étrusque. Nous nous étonnons seulement que nul commentateur n'ait jamais songé à expliquer pourquoi la prétendue ville d'Ocnus ne portait pas le nom de son fondateur.

On peut s'étonner également du nom attribué à ce fondateur. *Ocnus*, en effet, ne saurait être un nom étrusque, car la langue étrusque ne possédait pas la voyelle *O*. Cette lettre ne se rencontre que dans quelques inscriptions de caractère douteux et sur la stèle de Lemnos, où manque par contre, la voyelle *U* [3]. Felsina devrait donc l'existence à un chef nommé Ocnus, qui n'était même pas un Etrusque.

Nous essaierons plus loin de démontrer que la ville étrusque ne fit que succéder à la cité villanovienne des fonds de cabanes. N'est-il pas légitime, dès lors, de reporter les traditions légendaires, concernant la fondation de la métropole de la plaine du Pô, par delà les Etrusques, jusqu'au premier établissement de l'âge du fer ? Ocnus serait donc le fondateur, non pas précisément de Felsina, mais bien de la cité des fonds de cabanes qui précéda Felsina.

1. Ce récit est présenté comme une légende locale de Pérouse et joliment développé par O. Müller, *die Etrusker*, 2e ed., Müller et Deecke, I, p. 125-126; cf. Noël des Vergers, *l'Etrurie et les Etrusques*, I, p. 211.

2. *Æn.*, X, 198-200.

3. Voir le travail d'ensemble le plus récent sur la langue étrusque : A. Trombetti, *Sulla parentela della lingua etrusca*, in *Mem. dell' Accad. di Bologna*, II (1907-1908), p. 167, sqq; notamment p. 176. Un nom tel que *Porsenna*, ne représente que la transcription latine de l'étrusque *Persna*.

Comment donc pouvons-nous tenter d'expliquer l'origine de sa légende?

De prime abord, le nom même d'Ocnus fera penser au personnage de la fable grecque, à l'énigmatique Ὄκνος, qui, dans les Enfers, à côté des Danaïdes, tresse sans fin un lien de jonc dévoré au fur et à mesure par une ânesse. La scène avait été peinte par Polygnote, dans la Lesché de Delphes[1]. Fréquemment reproduite, en Grèce aussi bien qu'en Italie, elle avait donné naissance à un proverbe populaire : « cet homme tresse la corde d'Ocnos », disait-on de celui dont l'activité vaine n'aboutissait à aucun résultat[2]. Le nom était donc bien connu du monde antique. Mais on ne saurait, évidemment, établir aucun rapport entre le héros de cet apologue moral et le fondateur de Bologne.

Dans la langue commune, le mot ὄκνος signifie « lenteur, nonchalance » : il désigne aussi le butor, oiseau de proie du genre héron, vivant dans les marécages et réputé stupide, parce qu'il ne se laisse pas dresser pour la chasse.

On pourrait donc, à la rigueur, concevoir l'histoire du prince *Ocnos* comme un mythe, inventé par quelque Grec, peut-être par un contemporain de Denys de Syracuse, dont on connaît les expéditions dans le delta du Pô. Une pointe de raillerie aurait valu au héros son nom d'Ocnos : le conteur grec se serait diverti à faire accepter pour fondateur, aux « Etrusques obèses », aperçus dans la région, le prince « Nonchalance » : il aurait inventé de toutes pièces cette sorte de morale en action, cette histoire d'un fils de roi, poussant l'amour fraternel jusqu'à l'exil et récompensé de son abnégation par un florissant empire en des terres nouvelles. — A moins que, traduisant *Ocnos* par « butor », on ne préfère reconnaître dans ce nom, une allusion à l'état marécageux de la vallée où serpente le grand fleuve du nord et ses affluents. On peut encore imaginer que le « butor » ait été l'oiseau *totem* de la tribu, originaire des

1. Pausanias, X, 29, 2 ; cf. Frazer, *Pausanias Commentary*, V, p. 376-379, et surtout l'édition Hitzig-Bluemner, t. III, p. 784-787, où l'on trouvera une étude de cette légende et l'énumération des diverses représentations qu'elle inspira.

2. Cf. Höfer, in Roscher, *Lexikon der Mythologie*, s. v. *Oknos*. M. Höfer énumère également et reproduit plusieurs des représentations figurées du mythe d'Ocnos.

rives du Trasimène, établie à Bologne. Il est courant, en effet, de voir l'animal divin, soit représenté comme le père ou le nourricier du héros fondateur, soit identifié avec le fondateur lui-même. Ainsi, la déesse Louve nourrit Romulus; ainsi Capys, le vautour, est l'éponyme de Capoue.

Entre ces interprétations diverses, toutes également fantaisistes, nous ne saurions arrêter notre choix. Une voie plus sûre, nous semble-t-il, est ouverte à l'explication de la légende, par une conjecture de Deecke. C'est en Italie, non en Grèce, qu'il conviendrait de chercher l'origine du nom de *Ocnus*.

S'appuyant sur l'analogie du nom *Aunus*, donné par Virgile à un Ligure, habitant l'Apennin :

Appenninicolae bellator filius Auni [1],

Deecke propose de corriger *Ocnus* en *Aucnus* [2].

Nous ne croyons pas que cette correction s'impose, ni dans le texte de Virgile, ni dans celui de Silius [3]. Mais on peut concevoir assez aisément que ces poètes, imbus des légendes grecques, et connaissant, bien évidemment, la fable d'Oc-

1. *Æn.*, XI, 700, cf. 711 :

nec fraus te incolumem fallaci perferet Anno.

et Serv., *ad Æn.*, XI, 700.

2. Deecke, *Etrusk. Forsch.*, III, p. 368; Müller-Deecke, *die Etrusker*, II, p. 287, note 34. Consacrée par cette autorité magistrale, l'orthographe *Aucnus*, se trouve aujourd'hui acceptée partout sans discussion : cf. Steuding, in Roscher *Lexikon*, s. v. *Aucnus*, répété à peu près littéralement par Knaack, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v.

3. C'est à tort également que Deecke veut, dans deux passages de Silius Italicus, substituer ce nom de *Aunus*, à celui de *Arnus* :

V, 7 : *vada Faunigenae regnata antiquitus Arno.*

Les mss. L et F donnent *Arno*; O donne *auro*; V, *arvo*; Heinsius, dans l'édition de Drachenborch, lit bien *Arno*.

VI, 109 : *Arni lacrimabilis tellus.*

L, F et Heinsius : *Arvi*; O, V : *Arni*; cf. Blass, *Textquellen d. Silius Italicus*, in *Fleckeisen Jahrb.*, 1875, *Supp.*, p. 203. — Il semble donc bien qu'il faille s'en tenir à la leçon *Arno*, adoptée d'ailleurs par la majorité des éditeurs. Sans doute ces deux vers se rapportent-ils, non pas précisément à la vallée de l'Arno, mais à la région du Trasimène et de Pérouse. Néanmoins, l'objection de Deecke, que l'Arno n'a rien à voir avec Pérouse, ne saurait porter. *Arnus* en effet, aurait été un vieux roi d'Etrurie, dont le domaine pouvait fort bien dépasser la vallée du fleuve qui porte son nom. Il est également impossible d'admettre l'identification de ce prétendu *Aunus*, roi fils de Faune, maître du Trasimène et de Pérouse, avec le fondateur de Bologne. Du moment que Silius connaît et nomme Ocnus, fondateur de Bologne, il est à priori peu vraisemblable qu'il le fasse régner en même temps à Pérouse, sous le nom d'Aunus.

nos le compagnon des Danaïdes, aient prêté l'orthographe grecque à un nom de sonorité presque analogue, recueilli dans les traditions italiennes. *Aucnus*, en effet, paraît bien un nom italique et semble appartenir à la même famille que l'osque *Aukil*, que le latin *Auc-ilius*, *Auc-idius*, *Auc-eius* et, probablement aussi, *Auch-enius* [1].

Nous proposerons même, de l'orthographe *Ocnus*, une explication qui nous paraît encore plus satisfaisante. On sait que l'ombrien remplace régulièrement par la voyelle *o*, la diphthongue italique *au* [2]. *Ocnus* représenterait donc précisément la forme ombrienne du nom qui serait en latin *Aucnus*, de la même façon que *Ocellius* correspond à *Aucilius*, et *Ogulnius* à *Auclina*.

Le nom du fondateur de Bologne ne serait donc, en aucune façon, un nom inventé à plaisir. On devrait au contraire, y reconnaître le nom authentique d'un prince ombrien. Perpétué par la religion, le souvenir du premier fondateur de Bologne se serait conservé à travers les âges, et serait parvenu, comme une tradition sacrée, jusqu'aux poètes et aux érudits de l'époque impériale.

Quant à *Aulestes*, père ou frère d'Ocnus, il porte un nom bien authentiquement étrusque [3], et sa mémoire apparaît liée à la fondation de Pérouse, comme la mémoire d'Ocnus à la fondation de Bologne. Sa personne n'a rien de mythique ; il est un homme, non un dieu. Aulestes, sans aucun doute, fut le chef étrusque qui s'empara de la célèbre *Rocca*, qui inaugura la ville suivant les rites de l'Etrurie et, peut-être, jeta les fondations de l'enceinte dont les restes subsistent encore aujourd'hui.

1. Cf. W. Schulze, *Zur Gesch. d. lat. Eigennamen*, in *Götting. Abhandl.*, 1904, p. 130 et 150, note 4. Le rapprochement, indiqué par M. Schulze entre *Aucnus*, et *Aucena*, nom d'un génie ou plutôt d'une déesse, représentée sur une ciste de Préneste, ne semble pas très convaincant; nous verrions plutôt dans *Aucena*, la transcription du grec Αὐγείνα, rac. : αὐγή.

2. Buck, *Grammar of Oscan and Umbrian*, n° 69, p. 46; Ernout, *Les élém. dialect. du vocab. latin*, p. 51, sqq; Schulze, *Zur Gesch. d. Lat. Eigenamen*, p. 150, note 4. — C'est à Schulze que nous empruntons les diverses formations nominales citées ici; on en trouvera, chez lui, les références.

3. Deecke, *Etruskische Forschungen*, III (1879), p. 58 ; 378 ; Schulze, *Zur. Gesch. d. lat. Eigennamen*. p. 73. La racine du nom est celle qui se retrouve dans *Aulus*. Le suffixe *estes* est fréquent dans l'onomastique étrusque. De nombreuses inscriptions étrusques mentionnent des homonymes du fondateur de Pérouse : *C. I. E.*, 1799, 1800 : *Aulustni, Aulstu*, etc. ; cf. Schulze, *ibid.*, p. 124 ; 198.

La légende d'Ocnus et d'Aulestes se ramène donc, en dernière analyse, à l'histoire de la rivalité entre deux princes pérugins, dont l'un, Aulestes, l'étrusque, demeure en Ombrie, tandis que l'autre, Ocnus, d'origine ombrienne, se trouve contraint de se réfugier au-delà de l'Apennin. Le départ d'Ocnus pour Bologne ne saurait être considéré comme celui d'un chef envoyé par la ville étrusque de Pérouse, au temps de sa splendeur, pour fonder une colonie dans la plaine du Pô, puisque ce chef lui-même semble non pas un Étrusque, mais un ennemi des Etrusques, un Ombrien. Malgré les liens de parenté, d'ailleurs incertains, malgré la touchante affection imaginée par la légende entre les deux héros, Ocnus apparaît en réalité comme la victime du fondateur de Pérouse Aulestes, et son départ coïncide avec la conquête de la ville par les Etrusques. La tradition légendaire se trouve donc confirmer entièrement l'hypothèse suggérée par l'analyse des faits archéologiques. Elle semble bien nous avoir conservé un souvenir historique. Nous nous garderons par conséquent de nier la réalité du lien qu'elle établit entre la région du Trasimène et le fondateur de Bologne. Comment en effet justifier, autrement que par un fait réel, le rapport institué entre deux villes aussi distantes que Pérouse et Bologne?

La cité des fonds de cabanes, dont les traces se sont rencontrées dans les couches profondes de la ville moderne, suppose, nous l'avons vu, un plan raisonné et par conséquent, un fondateur. Il nous plairait de reconnaître dans le vertueux Ocnus le chef de cette troupe d'émigrants villanoviens, chassés par des envahisseurs étrusques, par Aulestes, de la plus charmante des vallées de l'Italie centrale, de la plaine du Tibre et des bords du Trasimène. Ocnus aurait été le fondateur avisé, qui, après avoir guidé son peuple à travers les défilés de l'Apennin, aurait su choisir aux abords de la plaine circumpadane, l'emplacement de Bologne. C'est sa volonté, qui, dès les temps lointains du premier âge du fer, aurait fixé entre l'Aposa et le Ravone, l'espace réservé aux habitations et assigné, aux premières tombes de ses compagnons, les cimetières que nous retrouvons aujourd'hui.

CHAPITRE III.

L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE VILLANOVIENNE.

Les fonds de cabanes bolonais, p. 68. — Les types d'habitation primitifs, p. 69. — Les habitations des âges de la pierre et du bronze, dans l'Italie septentrionale, p. 70. — Les huttes bolonaises, p. 71. — La forme des habitations : cabanes rondes et ovales, p. 74. — Les cabanes rectangulaires, p. 75. — Les habitations de l'époque villanovienne, dans l'Italie centrale, p. 78. — Les urnes-cabanes, p. 79. — Chronologie des urnes-cabanes, p. 81. — La cabane ovale de type méditerranéen, p. 91. — Les huttes en branchages du premier âge du fer, p. 83. — Les maisonnettes d'époque étrusque, p. 85. — Les huttes bolonaises et les habitations de l'Italie centrale villanovienne, p. 86.

Les fonds de cabanes bolonais.

Les vestiges des habitations de la ville primitive se présentent, à Bologne, sous forme de fonds de cabanes. Dans la terre vierge, de teinte brun-jaune, des taches noirâtres marquent l'emplacement des huttes (*fig.* 3). L'amas des

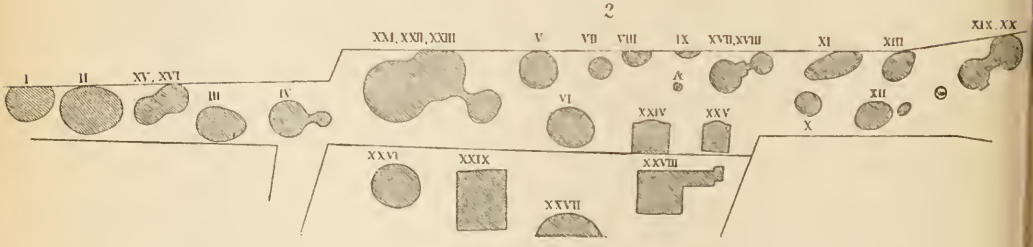

Fig. 3.
Taches de fonds de cabanes au dessous de la *Via del Pratello*, à Bologne (d'après Zannoni, *Arc. Abit.*, pl. IV, fig. 2.)

débris dont la vie courante pouvait semer le sol d'une demeure primitive : tessons, os d'animaux, bruts ou travaillés, réduits en menus morceaux, fragments d'ustensiles de pierre ou de bronze, remplit une sorte de poche, généralement circulaire, de profondeur variable [1]. Une section ver-

1. Zannoni, *Arcaiche Abitazioni*, pl. IV, fig. 2.

ticale dans ce conglomérat, le montre généralement composé d'un plus ou moins grand nombre de couches superposées, séparées quelquefois par une légère épaisseur de sable fin[1]. De nombreuses générations se sont succédé en ces points ; elles y ont vécu à l'abri d'une construction rudimentaire en branchages. L'examen attentif de ces fonds de cabanes, permet d'y reconnaître le progrès lent, mais continu d'un type particulier de l'habitation humaine.

Les types d'habitation primitifs.

On admet aujourd'hui, que, d'une façon générale, à l'Orient et au sud de la Méditerranée, comme dans les pays de l'Europe occidentale et centrale, la première demeure qu'édifièrent les hommes, fut la cabane de forme circulaire[2]. Mais tandis que de très bonne heure, dans les régions soumises à l'influence asiatique, la hutte ronde ou ovale disparaissait devant la maison quadrangulaire, le continent européen garda, jusqu'à la conquête, et même sous la domination romaine, de nombreux exemples de constructions circulaires, recouvrant une excavation plus ou moins profondément enfoncée dans le sol[3]. Parmi les diverses raisons de cette dissemblance entre la demeure de l'homme, au midi et au nord, la principale nous paraît devoir être cherchée dans la différence des matériaux qu'offre la nature. Dans les plaines de Mésopotamie et en Afrique, le bois est rare ; l'élément de construction normal est la brique séchée au soleil. A brique cubique, maison rectangulaire. Les cases en pisé des oasis algériennes nous conservent aujourd'hui, un exemple typique de l'architecture naturelle à l'aridité des pays méridionaux.

C'est à la forêt, au contraire, que l'homme du nord demande son abri. Pour se protéger contre le froid, il se creuse dans la terre un gîte qu'il couvre de branchages. Les jeunes troncs lui servent ainsi de poutres et, lorsque peu à peu, la cabane s'élève au-dessus du sol, fournissent pour les parois une armature solide. Entre eux, des treillis de rameaux, sous une couche de feuilles sèches et d'argile,

1. *Ibid.*, pl. V, fig. 17, 18.
2. Pfuhl, *Zur Geschichte d. Kurvenhaus*, in *Athen. Mitteil.*, 1905, p. 333.
3. P. e. les habitations des Germains, Tacite, *Germ.*, 16 ; et les mardelles gauloises, cf. A. Grenier, *Habitations gauloises et villas latines*, *Bibl. des Hautes Etudes*, fasc. 157 (1906), p. 23, sqq.

constituent les murs. La maison devient un travail de vannerie, enduit de boue [1]. De tels matériaux lui imposent naturellement un plan circulaire et la forme conique. Ainsi construisent encore, chez nous, bûcherons et charbonniers; ainsi durent construire tous les habitants des régions froides, humides et boisées, jusqu'au moment où ils eurent appris à débiter les arbres en planches, ou à imiter, avec la pierre et la chaux, les constructions quadrangulaires du midi.

Les habitations des âges de la pierre et du bronze, dans l'Italie septentrionale.

Les fonds circulaires de cabanes demi-souterraines se rencontrent en Italie, dès l'époque néolithique [2]. Les plus anciens contiennent un mobilier de même type que celui des cavernes [3]. Ces huttes se multiplient, sans nulle modification essentielle, au cours des âges du cuivre et du bronze. On les trouve groupées en villages plus ou moins compacts sur les collines de l'Apennin, depuis Plaisance, jusqu'à l'Adriatique et même, parfois, établies dans la plaine [4].

Nous ne saurions il est vrai, préciser ce que furent les

1. Strabon, IV, 4, 3, décrit ainsi les demeures des Belges : τοὺς δ' οἴκους ἐκ σανίδων καὶ γέρρων ἔχουσι, μεγάλους, θολοειδεῖς, ὄροφον πολὺν ἐπιβάλλοντες. Cf. Vitruve, *de Arch.*, II, 1, 3-4.

2. Les premiers furent découverts dans la vallée de la Vibrata, sur le versant oriental de l'Apennin, prov. de Teramo, cf. Pigorini, *Gli Abitanti primitivi dell' Italia, Estratto degli Atti della Soc. Ital. per il progresso delle scienze*, III, (1910), p. 8 et 9. Dans la plaine du Pô, des fonds de cabanes néolithiques ont été trouvés sur la rive de l'Oglio, à Vhò (prov. de Crémone) *B. P.*, XVI, p. 51, 85; XVIII, p. 54, 129; dans le voisinage d'Este, *ibid.*, X, p. 137; XIX, 343; *Not. Scav.*, 1892, p. 106; à Ponterotto, près de Padoue. *B. P.*, XXXV, p. 38, 39; cf., d'une façon générale, Chierici, *ibid.*, I, p. 101; III, p. 1, sqq.; VIII, p. 5-16; *Gli Iberici in grotte artificiali, in fondi di capanne e in caverne;* Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, p. 32, 36-37; Peet, *The Stone and Bronze Ages*, chap. III, p. 88 sqq.; p. 188 sqq.

3. Exceptionnellement, à Alba, prov. de Cuneo (Piémont), *B. P.*, XIX, p. 162, les foyers apparaissent établis à la surface même du sol. Le plus souvent, ils occupent le centre d'une excavation de 1 m. à 1 m. 50 de profondeur, sur 2 à 3 m. de diamètre. Cf. : *B. P.*, II, 253; V, 98; Brizio, *Atti Mem. Deput. Stor. patr. per le Rom.*, 1884, p. 93, sqq.; et surtout, *Storia politica d'Italia scritta da una società di professori, Epoca preistorica*, fasc. 35, 36, (1898), p. XXIX, sqq.

4. A Plaisance, *B. P.*, XX, p. 73; *Not. Scav.*, 1894, p. 113; dans la prov. de Reggio, *B. P.*, I, p. 105; III, p. 1, sqq.; V, 97, 181; VIII, 1; IX, 48; dans celle de Modène, *B. P.*, III, 175; dans la province de Bologne, à Castel dei Britti, rive droite de l'Idice, Brizio, *Mon. Arch. della prov. di Bologna*, p. 3; *Atti e Mem. Deput. Stor. patr. per. le Rom.*, 1884, p. 121; sur les collines avoisinant Bologne, Zannoni, *Arc. Abitaz.*, p. 11; à la Prevosta, près d'Imola, *Not. Scav.*, 1884, p. 222, sqq.; à Monte Castellaccio, Montelius, *La civilis. prim.*, I, col. 125-132, pl. 20; à la Bertarina di Vecchiazano, *ibid*, 133-138, pl. 21, fig. 1-16; sur la côte Adriatique, près de Fano, *B. P.*, III, 128, V, 96; à

habitations lacustres et celles des terramares [1]. On distingue seulement qu'elles devaient être établies sur un plancher en charpente. Quoi qu'il en soit, le type de la hutte circulaire en branchages semble avoir été le plus universellement répandu dans l'Italie préhistorique [2]. Il serait vain de rechercher s'il y naquit spontanément ou s'il y fut introduit par quelque tribu exotique. Il demeurait encore d'un usage courant, au moins dans le centre et le nord de la péninsule, au premier âge de fer.

Les huttes bolonaises.

Le type général des habitations primitives de Bologne ne se distingue donc pas de celui des époques antérieures et des régions voisines. Mais par le détail de leur aménagement, les huttes bolonaises nous montrent la phase la plus avancée de ce genre d'architecture.

Tout d'abord, on ne saurait dire qu'elles soient vraiment demi-souterraines. Elle ne s'enfoncent pas profondément dans le sol. Elles n'y creusent leur emplacement que par tradition semble-t-il. Leur concavité varie le plus ordinairement entre 0m25 et 1 mètre [3]. Très rarement elle atteint 1m50. La cabane sort de terre pour ainsi dire, et s'élève. En plusieurs cas apparaît même, à la base des parois, un embryon de mur en maçonnerie. Des éclats de grès et des galets noyés dans de la glaise, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, doublaient la construction en branchage, pour la consolider ou la protéger [4] (*fig.* 4).

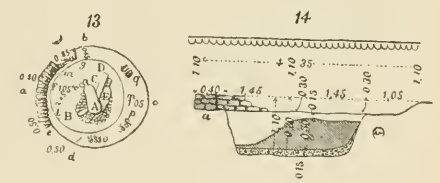

Fig. 4.

Plan et coupe d'un fond de cabane entouré d'un embryon de mur. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 13, 14.)

Arcevia, territoire de Senigalia, *Not. Scav.*, 1891, p. 242; à Iesi, *ibid.*, 1893, p. 191, cf. Peet, *The Stone and Bronze Ages*, chap. XV, p 372-391.

1. On trouvera sur les habitations des terramares les détails les plus circonstanciés dans une publication déjà ancienne de M. Pigorini : *Le abitazioni palustri*, Parme, 1865, p. 17, sqq.

2. Sur les fonds de cabanes dans le reste de l'Italie, cf. Brizio, *Epoca preistor.*, p. XXXIII; Pinza, *Mon. Linc.*, XV (1905), col. 458.

3. L'ouvrage de Zannoni, *Arcaiche Abitazioni* (Bologne, 1892; 2e tirage 1907, sans autre modification qu'un léger changement dans la paginalion) contient la description extrêmement détaillée d'environ 300 fonds de cabanes villanoviens. C'est à lui que, sauf indication contraire, nous empruntons toutes les particularités que nous signalerons dans ce chapitre.

4. Les pierres se trouvent à l'extérieur des trous conservant la trace

Une fois même, sur le bord d'un fond de cabane, se sont trouvés, encore en place, en trois points différents, des blocs de terre cuite quadrangulaires, disposés dans le sens du rayon. C'étaient de véritables briques, simplement juxtaposées, sans trace de matière de liaison [1]. Autour d'une autre habitation, apparaît un rudiment de fondations. Entre les trous marquant l'emplacement des pieux, et le bord de la cavité, la construction de galets et de pierres s'enfonce dans le sol vierge, presque aussi profondément que la cabane elle-même [2]. L'architecture des tombes bolonaises nous montrera l'usage que les Villanoviens savaient faire de cette maçonnerie primitive. Pour leurs huttes, ils demeurent fidèles au mode de bâtir traditionnel, mais en s'ingéniant à y apporter toutes les améliorations que permettent les moyens techniques dont ils disposent.

La partie de l'habitation creusée dans le sol se présente, le plus souvent, comme une poche concave, s'approfondissant graduellement vers le centre, mais sans aucune régularité et sans tailles nettes. Parfois cependant les parois de l'excavation sont presque verticales et le fond, soigneusement aplani, est pavé de galets et d'argile battue [3]. La trouvaille à l'intérieur de la cabane, de pierres ayant pu servir de foyer, et de cendres, demeure exceptionnelle [4]. Dans un certain nombre de huttes, tout au moins, il paraît évident que la partie souterraine n'était qu'un sous-sol. Un plancher devait former le sol. Il faut noter en effet que les débris et les tessons accumulés dans les fonds, quoique en fragments généralement très menus, ne se trouvent

des pieux qui soutenaient la cabane : habit. XXVII, via del Pratello, *Arc. Abit.*, p. 32, pl. IV, 47; à l'intérieur : habit. IX, via S. Felice, p. 47, pl. V, 8. Construits en pierre sèche, ces murs n'ont jamais pu s'élever bien haut, ni former vraiment la paroi des habitations. Les trous de pieux montrent qu'ils étaient associés à une construction en branchages.

1. Habit., IV, via del Pratello, p. 26, 27, pl. IV, fig. 9 : l'une de ces briques, intacte, mesure 0,27×0,08 sur 0,07 d'épaisseur. Les objets de bronze sont particulièrement abondants au fond de cette cabane : 8 fibules, 2 bracelets, 8 morceaux d'*aes rude*, cf., tableau, *ibid.*, p. 62, 63.

2. Habit., IX, deuxième tranchée, via d'Azeglio, p. 45, pl. V, 5 : il est à noter que cette cabane est de forme quadrangulaire.

3. Habit., via del Pratello VIII ; via d'Azeglio, deuxième tranchée XI, *Arc. Abit.*, p. 28, 47.

4. Habit., IV, via Foscherari (Museo Civico); pl. IV, fig. 101, 102. Il est probable que, la plupart du temps, le foyer se trouvait hors de l'habitation.

cependant pas réduits en poussière, comme il serait arrivé, s'ils avaient été directement foulés aux pieds par les générations successives des habitants de la cabane.

Bien plus, assez souvent, tout autour du bord de l'excavation, court une banquette, de largeur variable [1], ménagée dans la terre et quelquefois renforcée de madriers. Dans un fond de cabane présentant cette disposition, deux grosses poutres de chêne, contre la banquette, se trouvaient au dessous de forts moëllons, qui avaient pu former le foyer [2] (*fig.* 4). Ces poutres ne pouvaient donc provenir ni de la toiture, ni des parois écroulées. Il est peu vraisemblable que la banquette ait été destinée à servir de siège. Elle était faite, comme les madriers, pour soutenir un sol artificiel, protégé ainsi contre l'humidité. Des cabanes ainsi pourvues d'un plancher sont bien différentes des tanières primitives, profondément enfoncées sous terre. Peut-être l'exemple des constructions sur pilotis, en usage chez leurs voisins des terramares, a-t-il donné aux Villanoviens de Bologne l'idée de cette disposition.

Les parois de la case étaient verticales, non obliques. La direction des trous de pieux, fréquemment retrouvés, le prouve [3]. Elles étaient faites de rameaux entrelacés, revêtus d'argile. De nombreux fragments de terre battue, lisses d'un côté, conservent, de l'autre, l'empreinte des branchages sur lesquels ils étaient appliqués [4]. Dans la toiture, sans doute conique, étaient ménagées des lucarnes, assurant l'éclairage et l'aération. Ces lucarnes étaient fermées de plaque en terre cuite percées de trous, dont on a recueilli des débris [5]. Les urnes-cabanes du Latium et de l'Etrurie confirment ces détails, et peuvent nous donner une idée de l'aspect des huttes bolonaises (*voir fig.* 11, p. 79).

1. Habit., X, XV, XXV, via del Pratello; VIII, via S. Felice, etc.; p. 29, pl. IV, fig. 21; p. 31, pl. IV, fig. 41; p. 50; p. 48, etc.

2. Habit., VI, via del Pratello, p. 26, 27, pl. IV, fig. 13, 14. Les madriers ont environ 1 mètre de long et 15 à 20 centimètres de diamètre. D'autres poutres, semblablement placées, contre la banquette, se retrouvent p. e. habit., XXXIV, via S. Isaia, p. 98.

3. Le diamètre de ces pieux varie de 0,20 à 0,30; ils sont enfoncés de 0,40 à 0,80, cf. *Arc. Abit.*, pp. 28, 31, 32, 33, 47, 50; pl. IV, fig. 15, 41, 45, 53; pl. V, fig. 5, etc.

4. *Ibid.*, p. 65; pl. XV, fig. 1-15.

5. *Ibid.*, p. 65; pl. XV, fig. 19-21.

La forme des habitations ; cabanes rondes et ovales.

Les dimensions de ces cabanes demeurent fort restreintes. Le diamètre varie entre 2 et 5 mètres ; il est rare qu'il dépasse cette mesure. On ne saurait donc supposer, à l'intérieur des huttes, l'existence de divisions comparables à celles que présente une grande habitation ovale récemment trouvée en Crète [1]. Mais souvent il arrive que deux

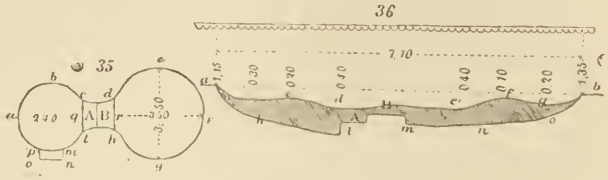

Fig. 5.

Plan et coupe d'un fond de cabane double. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 35, 36.)

cabanes se trouvent réunies par un passage long et large d'un peu plus d'un mètre : sans doute, l'entrée commune se trouvait sur ce couloir [2] (*fig.* 5). Ou bien encore, deux et même trois fonds de cabane se trouvent absolument conti-

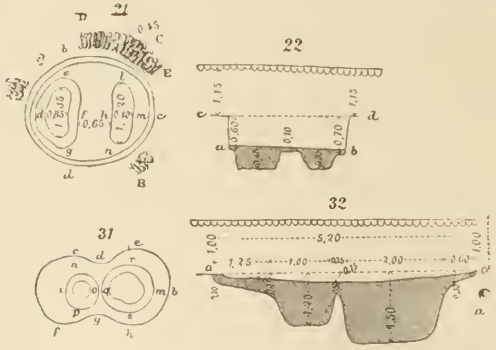

Fig. 6.

Fonds de cabanes ovales, à double compartiment. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 21, 22 ; 31, 32.)

gus ; les cases devaient se souder l'une à l'autre par leurs parois [3] (*fig.* 6).

1. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1906, p. 117, sqq. : le grand diamètre mesure 22 mètres 20, le petit 14 mètres 50. La construction ne présente pas trace de bois. Les murs sont en petits moellons unis par de l'argile.

2. Ce couloir était entouré de parois et couvert comme les cabanes elles-mêmes, ainsi que l'indiquent les trous de pieux : *Arc. Abit.*, p. 99 ; cf. pl. IV, fig. 33, 35, 77 ; pl. V, fig. 6.

3. Pl. IV, 31, 32, 35, 36 ; réunion de trois cabanes, *ibid.*, fig. 37.

L'unité est évidemment la hutte. Les huttes se groupent et s'unissent comme des cellules, pour constituer des habitations plus complexes [1]. Parfois même la fusion est plus complète : le fond dessine sur le sol un ovale allongé ; mais il s'approfondit en deux excavations distinctes, vers chacun des deux foyers de l'ellipse [2] (*fig.* 6 : *n*^{os} 21, 22). La cabane devait être à double compartiment. Si nous osions risquer une théorie, nous dirions que la hutte ovale est née à Bologne de la juxtaposition de deux huttes rondes et qu'elle comporte, originairement, une division en deux pièces distinctes [3].

Les cabanes rectangulaires.

La forme des habitations nous est indiquée, le plus souvent, par le seul contour de la tache laissée dans le sol. Cette tache est assez souvent irrégulière et pourrait, à la rigueur, se ramener parfois à un tracé rectiligne aussi bien que circulaire [4] (*fig.* 3). Nous ne compterons néanmoins comme habitations rectangulaires que celles dont le périmètre est nettement tracé et jalonné par les trous de pieux. Nous en rencontrons ainsi une dizaine, parmi les 300 cabanes décrites par M. Zannoni. On ne saurait, entre les huttes rondes et celles qui tendent vers la forme carrée, établir aucune différence de date ; les dimensions sont les mêmes, le genre de construction paraît avoir été absolument identique. Les deux formes d'ailleurs, sont parfois réunies dans une seule et même habitation. Nous remarquerons seulement que la forme circulaire apparaît comme la plus ancienne dans toute l'Italie du centre et du nord, et qu'à Bologne, elle demeure, malgré tout, de beaucoup la plus courante [5].

Il semble que dans la cité villanovienne de la plaine du

1. Nous ne trouvons cependant aucun groupement régulier et ordonné, par exemple autour d'une cour, avec porte d'entrée commune, comme dans l'urne-cabane de Milo, formée de 7 huttes rondes accolées, entourant un espace libre, auquel on accède par une porte : Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, VI, p. 910, fig. 461.

2. *Arc. Abit.*, pl. IV, fig. 21, 22 ; 31, 32.

3. Il ne s'agirait bien évidemment que des cabanes ovales de Bologne, car en Grèce et peut-être même, dans l'Italie centrale, la hutte ovale peut avoir une toute autre origine (voir ci-dessous, p. 81).

4. P. e., les taches du groupe représenté *Arc. Abit.*, pl. IV, fig. 94.

5. Mais il est erroné de prétendre avec M. Pfuhl, *Athen. Mitteil.*, 1905, p. 334 que « parmi les pays de l'Europe méridionale, le Nord de l'Italie, à » l'époque ancienne, ne connaît absolument pas la forme quadrangulaire ».

Pô, la construction rectangulaire se soit développée spontanément ; tout au moins, dans l'état actuel de nos connaissances, n'apercevons-nous pas, à l'origine de cette modification, la trace d'influences étrangères.

On sait que, parfois dès l'époque néolithique, une hutte plus petite joue, en avant de la cabane principale, le rôle de vestibule d'entrée [1]. Cette disposition se rencontre à Bologne. Généralement, les deux constructions sont de forme ronde [2]. Mais celle des deux qui ne sert que d'antichambre, destinée qu'elle est, non pas à l'habitation, mais seulement à protéger la porte de la cabane, doit logiquement affecter une forme rectangulaire. Ce n'est en somme qu'un auvent, plus ou moins prolongé en avant de l'entrée et garni de parois latérales, naturellement rectilignes. Ainsi trouvons-nous, à Bologne, une petite construction rectangulaire accolée au flanc d'une grande hutte circulaire, entre deux des pieux de l'armature, distants d'environ $1^{m}30$ [3] (*fig.* 7). L'un des deux côtés de cette annexe, marqué par un seul trou de pieux à $1^{m}70$ d'intervalle, était certainement fermé ; l'autre était soutenu par deux pieux en ligne droite. Nous supposons que l'entrée se trouvait précisément entre ces deux derniers pieux, distants de $0^{m}70$. Le petit côté extrême, large d'environ $1^{m}20$ était fermé. On aurait donc accédé à la cabane principale par une entrée latérale, à l'extrémité d'une sorte de corridor de $1^{m}80$ de long.

Fig. 7.

Cabane circulaire avec construction latérale rectangulaire. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 47.)

Peu à peu, ensuite, ce vestibule rectangulaire, s'élargissant, se serait confondu avec la cabane elle-même, de la même façon que deux ou plusieurs huttes en sont venues à se réunir en une seule construction ovale. Une habitation de la via del Pratello nous montre précisément toute la partie antérieure de la cabane fermée par des parois rectilignes, tandis que la paroi du fond demeure circulaire [4] (*fig.* 8). C'est une salle carrée, terminée par une

1. Pfuhl, *Athen. Mitteil.*, 1905, p. 347 ; cf. plusieurs fonds de cabanes de Vhò (prov. de Crémone), *B. P.*, 1892, p. 345, pl. IX, fig. 5.
2. *Arc. Abit.*, pl. IV, fig. 9.
3. Habit., XXII, via del Pratello, *ibid.*, p. 32, pl. IV, fig. 47.
4. Habit., XXV, pl. IV, fig. 41, p. 31.

abside. D'une cabane voisine [1], on trouve les quatre trous de pieux, disposés en rectangle; mais la tache marquée dans le sol s'étend en demi-cercle, au-delà de l'un des petits côtés (*fig.* 8: à gauche). Peut-être la trace du pieu soutenant cette paroi a-t-elle disparu et avons-nous là une construction identique à la précédente, à moins que l'allongement de la tache ne soit dû seulement à l'entrée de la cabane.

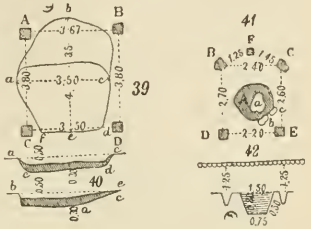

Fig 8.
Cabanes rectangulaires à abside.
(Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 39 et 41.)

D'autres fonds de cabanes, d'ailleurs, nous montrent, dans la cité villanovienne, l'emploi de la forme purement rectangulaire [2]. Il est à noter que, si les pieux des huttes circulaires étaient eux-mêmes de forme ronde, ceux des cabanes carrées, au contraire, ont laissé la plupart du temps, dans le sol, la trace de trous carrés. Le tronc brut était donc équarri en madrier. De même, les parois pouvaient être faites, non plus de branchages entrelacés, mais peut-être déjà en charpente. Est-ce le progrès dans le travail du bois qui a déterminé la substitution d'une forme à l'autre? Les données de fait manquent pour vérifier cette hypothèse.

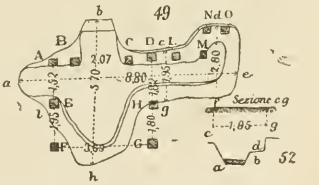

Fig. 9.
Cabane composée de plusieurs pièces rectangulaires. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 49.)

Deux autres exemples de construction rectangulaires nous paraissent encore mériter une mention spéciale. Le premier réunit en une seule habitation, plusieurs pièces carrées (*fig.* 9). La pièce principale est nettement délimitée par deux rangées de trois pieux [3]. Sur

1. Habit., XXIV, pl. IV, fig. 39, p. 31.

2. Via Pierantoni, *Arc. Abit.*, (deuxième tirage) p. 28 : 2 habit. circulaires, une carrée; Via Sarragoza, casa Roncagli, *ibid.*, p. 31, pl. IV, fig. 79; Piazza S. Francesco, habit., XIX, *ibid.*, p. 34 pl. IV, fig. 55; Via S. Felice, habit., VIII, p. 41, pl. V, fig. 7; Via S. Isaia, sur 35 habitations, deux, XI et XXV, sont peut-être carrées : *ibid.*, p. 43; via del Pratello, habit., XV, p. 42 (premier tirage, p. 50) pl. V, fig. 10.

3. Habit., XXVIII, via del Pratello, *Arc. Abit.*, p. 33 (premier tirage) (deuxième tirage, 25), pl. IV, fig. 49. Les pieux sont distants : à gauche de 1 mètre 95 et 1 mètre 62, à droite de 1 mètre 80 et 1 mètre 82, soit pour

l'un des petits côtés, deux autres trous, distants de 2 mètres, marquent l'emplacement des montants de la porte, vers laquelle descendaient deux gradins. Continuant la face antérieure de la cabane, deux autres groupes de deux pieux devaient former l'armature d'une annexe également rectiligne. La tache dessine, sur le flanc droit de la hutte, une pièce plus petite, accolée transversalement [1]. Le second exemple nous fournit, avec une netteté parfaite, un plan analogue à celui du *megaron* grec [2] (*fig.* 10). Deux alignements de 5 pieux, sur une longueur de 5m25 d'un côté et de 4m70 de l'autre, soutenaient les parois. Le fond de la cabane, large de 3m85, est fermé par deux autres pieux. L'entrée, sur le petit côté opposé, est marquée par deux forts madriers, placés, non pas à l'extrémité des longs côtés, mais bien à la hauteur des seconds pieux des deux rangées parallèles. La salle principale, presque carrée (4.05 × 3.90) était donc précédée d'une sorte d'auvent, d'un véritable portique *in antis*, aussi large que la cabane et long d'environ 1.40. Qu'aux flancs de cette cabane viennent s'accoler d'autres constructions, et la hutte se transformera naturellement en maison. Mais nous ne trouvons pas cette évolution accomplie dans la couche villanovienne de Bologne.

Fig. 10.

Cabane rectangulaire avec auvent : type du *megaron* grec. — (Zannoni, *ibid.*, pl. IV, fig. 53.)

Les habitations de l'époque villanovienne dans l'Italie centrale.

Ces diverses particularités que nous venons de passer en revue, les perfectionnements apportés à la hutte primitive, le mélange surtout des formes rondes et carrées, distinguent nettement les habitations bolonaises de celles des villages néolithiques et de l'époque du bronze. Elles les rapprochent, au contraire, de celles de l'Italie centrale villanovienne.

A vrai dire, les stations du premier âge de fer n'ont pas laissé, à l'ouest de l'Apennin, de traces comparables à cel-

les parois, en comptant l'épaisseur des pieux, une longueur totale d'environ 3.80 ; la largeur de la cabane est de 3,65.

1. Elle semble avoir mesuré environ 2,80 dans le sens de la largeur de la hutte principale, sur 1,90 dans le sens de la longueur.

2. Habit., XXIV, via del Pratello, *ibid.*, et pl. IV, fig. 53.

les que nous avons pu étudier à Bologne. Les fonds de cabanes sont, jusqu'ici, demeurés exceptionnels en Toscane et dans le Latium [1]. Nous pouvons néanmoins nous représenter la forme et l'architecture des habitations en usage dans ces provinces, grâce aux urnes-cabanes.

Les urnes-cabanes.

Dans quelques-unes des tombes archaïques de ces régions, le vase cinéraire prend l'aspect d'une véritable maisonnette, haute et large en moyenne d'une trentaine de centimètres, avec sa porte, sa lucarne, tous les détails de sa charpente et de sa construction (*fig.* 11). Ces urnes nous paraissent une imitation, aussi exacte que possible des demeures que bâtissaient les Latins et les Toscans de cette époque, bien plutôt que la reproduction d'un type conventionnel.

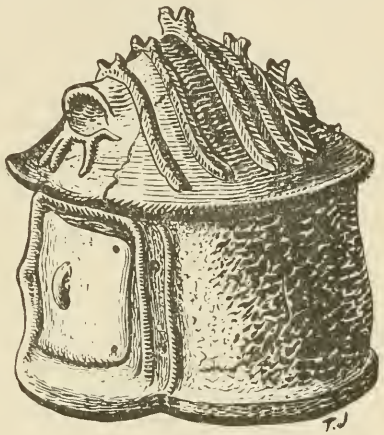

Fig 11.

Urne-cabane romaine. — (d'après Montelius, *La civilis. prim.*, pl. 134 A, fig. 11).

Sans doute, ce genre de vase, en forme de cabane, n'est-il pas spécial à l'Italie. Il s'en est retrouvé des exemples, à la fois en Crète [2] et dans l'Allemagne du Nord [3]. Dans des régions si distantes, ces

1. Les seuls exemples clairement décrits sont les fonds circulaires et quadrangulaires creusés dans le roc de Falériès, *Mon. Linc.*, IV, 1894, col. 54, sqq.; cf. Pinza, *ibid.*, XV, col. 468, sqq. Quelques autres ont été relevés à Conca, par M. Barnabei, *Not. Scav.*, 1893, p. 198. Les traces d'habitations creusées dans le roc, à Ardée, restent d'un caractère extrêmement incertain; ce sont les restes de chambres taillées à même dans le flanc d'une falaise, non des fonds de cabanes : cf. Pasqui, *Not. Scav.*, 1900, p. 64.

2. Pernier, *Rendiconti Lincei*, X (1901) p. 280; *Mon. Linc.*, XII, (1902), col. 128, fig. 55. — Grandes urnes rectangulaires peintes, de style mycénien et géométrique : P. Orsi, *Urne funebri cretesi dipinte*, in *Mon. Linc.*, I (1890), col. 201-228; Joubin, *B. C. H.*, 1892, p. 295-298; Bosanquet, *Annual of the British School*, VIII, 293, pl. VIII = Savignoni, *Scavi e scoperte nella necrop. di Festos*, in *Mon. Linc.*, XIV, (1904) col. 570, fig. 48, 48 a; cf. *ibid.*, col. 648-649; fig. 118. Ce sont, dit M. Savignoni, de vrais sarcophages pour cadavre recoquillé.

3. Virchow, *Ueber die Zeitbestimmung d. italischen u. deutschen Hausurnen*,

types d'urnes funéraires sont nés, sans doute, indépendamment les uns des autres, d'une même idée symbolique. Crétois prémycéniens, Mycéniens et Germains préhistoriques ont voulu donner à leurs morts un abri qui rappelât les cases où s'était écoulée leur vie. Ce principe : faire de la tombe l'image de l'habitation des vivants, semble d'ailleurs, d'une façon générale, avoir inspiré toute l'architecture funéraire antique. Dès le début de l'âge néolithique, les troglodytes inhument dans les mêmes grottes où ils vivent[1] ; les cabanes elles-mêmes sont parfois transformées en tombeaux [2]. Le dolmen, primitivement enfoui dans son tertre, n'est qu'une imitation de la caverne au flanc de la montagne[3]. Au début de notre ère, certaines provinces, au moins, du monde romain, connaissent encore l'usage de sculpter, sur leurs stèles et leurs cippes, la façade d'une maison[4]. Point n'est donc besoin de chercher en Crète ou en Allemagne, le modèle qu'auraient pu imiter les urnes-cabanes latines. Chacun de ces peuples a pu fort bien, de sa propre initiative, atteindre à cette expression particulière d'une idée très générale.

Les éléments nous font défaut, sans doute, pour affirmer que les urnes-cabanes allemandes soient une représentation fidèle de l'habitation germanique primitive [5]. Mais en Crète, les grandes arches de terre cuite mycéniennes et de la période géométrique sont trop différentes de la petite urne de Phaestos, pour que, dans l'un et l'autre cas, la forme du récipient funéraire ne doive pas être considérée comme directement imitée de celle des habitations contem-

in *Sitzungsber. d. Berl. Akad.*, 1883, p. 985-1026 ; Taramelli, *I cinerari antichissimi in forma di capanna scoperti nell' Europa*, in *Rendic. Linc.*, II, (1893), p. 422-450.

1. Modestov, *Introduct. à l'hist. romaine.*, p. 38, sqq. ; Peet, *The Stone and Bronze Ages in Italy*, chap. II, p. 36, sqq. passim.

2. Dans l'Italie du nord : Chierici, *Capanne sepolcri dell' età della pietra*, *B. P.*, V, p. 97-114 ; cf. *ibid.*, II, 77, VII, 82 ; X, 133 ; XI, 138 ; XIX, 17, 92 ; XXII, 251 ; Montelius, *La civilis. prim.* I, col. 197, pl. 36, fig. 20, 25. En France : Déchelette, *Manuel d'Archéol.*, I, p. 452. En Grèce : Bulle, *Orchomenos*, in *Abhandl. d. bayr. Akad.*, XXIV, 2 (1907), p. 67, 68.

3. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 150.

4. P. e. Les stèles gallo-romaines des Vosges et de Metz : A. Grenier, *Habit., gauloises et villas latines*, p. 25, 26.

5. Virchow, *art. cité*, p. 1003, en doute : la forme originaire de la maison germanique devrait reproduire le chariot des migrations primitives, comme l'indiquerait le vieux mot germanique *garl*, à la fois : habitation et char : *Garten*, *carrus*.

poraines. De même en Italie, la variété des urnes-cabanes ne saurait s'expliquer que par une copie exacte de la réalité. La succession chronologique de leurs types paraît bien, en effet, correspondre au progrès de l'architecture domestique [1].

Chronologie des urnes-cabanes. La cabane ovale de type méditerranéen.

Les urnes italiennes, les plus anciennes semble-t-il, et en tout cas, les plus rares — les exemples en demeurent jusqu'ici exceptionnels — ont pour caractéristique, de ne marquer aucune distinction entre les parois et la toiture [2] (*fig.* 12). Toute la construction en est d'un seul tenant. Ce ne sont cependant pas des huttes coniques, à côtés simplement obliques. Leur base n'est pas ronde; elle dessine un ovale assez allongé. Les murs s'infléchissent vers le haut, se courbent et se rejoignent en voûte surbaissée. A l'extérieur de la couverture, se trouvent indiqués, sans doute par un souci d'exactitude, fréquent aux époques archaïques, les chevrons et la poutre maîtresse, qui devaient constituer l'armature intérieure. La matière mise en œuvre était donc le bois, non la pierre, quoique à première vue, à en juger par la forme seule, ces cabanes puissent paraître maçonnées de pierres et d'argile, plutôt que soutenues par une charpente de branchages.

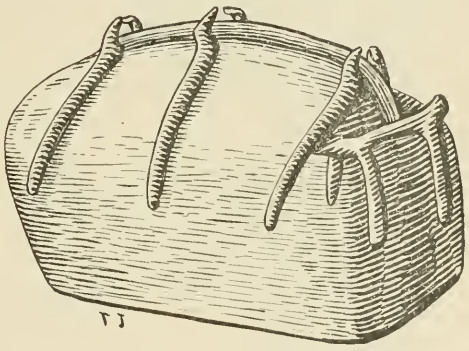

Fig. 12.
Urne-cabane de Bisenzio. — (d'après Montelius, *La civilis. prim.*, pl. 254, fig. 11.)

1. Cf. Martha, *Art Etrusque*, chap. X : *L'Architecture privée*, p. 284, sqq.

2. Nous n'en connaissons que deux exemplaires : l'un, provenant sans doute des Monts Albains, au Vatican : Montelius, *La Civilis. prim.*, II. *Italie centr.*, pl. 140, fig. 7 (notre fig. 13); la seconde de Bisenzio, *Not. Scav.*, 1886, pl. III, fig. 1 = Martha, *Art étrusque*, p. 286, fig. 193 = Montelius, pl. 254, fig. 11. (notre fig. 12). Le même type moins nettement caractérisé, se retrouve à Bisenzio, *ibid.*, fig. 16 (notre fig. 14), et dans les monts Albains; cf. Durm, *Baukunst. d. Etrusker*, (2e éd., 1905), p. 44, fig. 13: l'urne représentée dans la rangée du milieu, à gauche de la page.

L'aspect de ces urnes évoque naturellement le souvenir de ces *mapalia*, que remarqua Salluste chez les paysans numides [1]. « Les colons » orientaux arrivés d'ou» tre-mer en Afrique, dit » Salluste, culbutèrent » leurs navires et s'en ser» virent comme de hut» tes... ; aujourd'hui enco» re, les Numides habitent, » dans les campagnes, des » cabanes oblongues, qui, » par leur toiture à pans » cintrés, ressemblent à » des carènes de navires » renversées ».

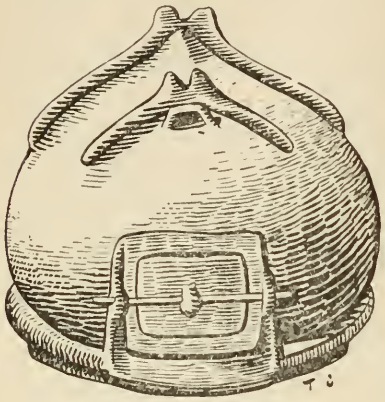

Fig. 13. — Urne-cabane ronde des Monts Albains. — (Montelius, *ibid.*, pl. 140, fig. 7.)

De ces urnes-cabanes italiennes on peut rapprocher la plus ancienne des urnes crétoises, celle qui fut trouvée dans les remblais du palais de Phaestos [2]. L'élévation des cases en pierre sèche de forme ovale, dont M. Bulle a mis au jour les soubassements, dans la couche prémycémienne d'Orchomène, devait donner un profil très voisin de celui de toute cette catégorie de monuments [3] (*fig.* 12, 13 et 14).

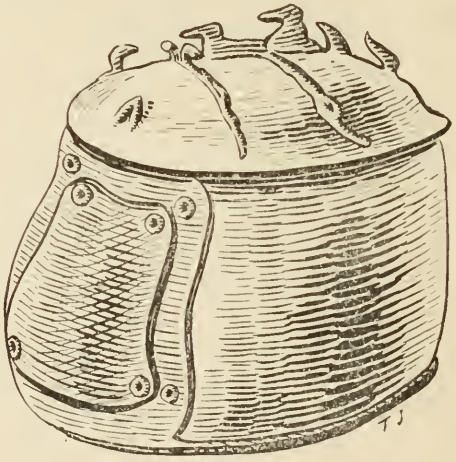

Fig. 14.
(Urne-cabane ovale de Bisenzio. Montelius, *ibid.*, pl. 254, fig. 16.)

1. *Bell. Iugurth.*, 18.
2. Pernier, *Rendic. Linc.*, X (1901), p. 280; *Monum. Linc.*, XII (1902), col. 128, fig. 55.
3. Bulle, *Orchomenos*, in *Abhandlungen d. bayr Akad.*, XXIV, 2 (1907), p. 47; cf. p. 11, 34, sqq., pl. XV, 1.

Nous proposerons de reconnaître, dans ces premières urnes-cabanes, la reproduction d'un genre d'habitation tout particulièrement ancien, et spécialement méditerranéen. A Bologne, nos fonds de huttes n'ont jamais fourni le moindre indice de cette architecture.

Les huttes en branchage du premier âge du fer.

Assez différente se trouve la grande majorité des urnes italiennes [1]; ce sont de véritables chaumières, n'ayant jamais pu être construites qu'en branchages et en roseaux revêtus de feuilles et de boue. Les détails varient, sans doute, d'un exemplaire à l'autre. Dans l'ensemble, elles répondent néanmoins à un même type, celui qui nous paraît originaire des pays forestiers du Nord. Le corps en est cylindrique; il est couvert d'un toit en forme de cône ou à rampants obliques généralement assez élevés, toujours très nettement distinct des parois qu'il surplombe et protège (*fig.* 11 et 15). Souvent même, la partie supérieure de l'urne est mobile et fait office de couvercle. De forme irrégulière, dans la plupart des cas, le plan tend vers le carré ou le rectangle plutôt que vers l'ovale, mais sans jamais accuser d'angle net et bien marqué.

Quelques exemples indiquent en avant de l'entrée, un auvent soutenu par des piliers [2]. La porte s'ouvre fréquemment à mi-hauteur des murs. Peut-être est-ce pour indiquer que le fond de la cabane se trouve au-dessous du niveau du sol [3]. Au-dessus de la porte et dans le même

1. Le catalogue des urnes-cabanes italiennes, en général, a été dressé pour la première fois par M. Ghirardini, à propos des trouvailles faites à Corneto : *Not. Scav.*, 1881, p. 354; 1882, p. 144, 145; 173, sqq.; puis par Virchow, qui confronte ces monuments avec ceux de provenance germanique, *Sitzungsber. d. Berliner Akad.*, 1883, p. 985; de même, Taramelli, *Rendiconti Lincei*, 1893, p. 438, sqq. Pour les découvertes ultérieures, cf. *Not. Scav.*, 1897, fouilles de Chiusi; 1907, fouilles de Corneto. — Des exemples du type dont nous parlons sont reproduits par Martha, *Art étrusque*, p. 286, fig. 192 : urne à toit surbaissé, forme rare; Monceaux, in *Dict. des Antiquités*, art. *Domus*, p. 349, fig. 2508-2510; Durm, *Baukunst d. Etrusker*, (1905), p. 44, fig. 43; Montelius, *Italie centr.*, pl. 133, fig. 20; 134 A, 11; 135, 17; 136, 9; 140, 5-11 (Latium), 275, 9-13 (Corneto), 175, 14-17, (Vetulonia).

2. Douteuse en bien des cas, cette disposition apparaît très nette sur un exemplaire latin : Montelius, pl. 140, fig. 10, = Monceaux, *art. cit.*, p. 3490, fig. 2510. Deux piliers, détachés de la paroi, bordent chacun des côtés de la porte. Il faut se les figurer en perspective, placés l'un derrière l'autre, en avant de l'entrée.

3. Nous n'oserions cependant l'affirmer. Ce détail ne tient peut-être qu'au caractère de récipient que conserve l'urne-cabane; il serait simplement destiné à empêcher que les cendres ne se répandissent au dehors.

axe, souvent une lucarne éclaire les parties hautes de l'habitation. Aucune autre ouverture ne perce ni les parois ni la toiture. Ces huttes n'ont pas de cheminées; les foyers devaient, la plupart du temps, avoir leur place à l'extérieur. Le système apparent des fermes, les extrémités des chevrons, s'entrecroisant comme des cornes, au-dessus du faîte, servent d'ornement à la cabane. Parfois, sur la face antérieure, autour de la lucarne, se voit esquissé comme un petit fronton. Des dessins géométriques incisés ou peints sur la porte et sur les murs, rappelaient peut-être la décoration que pouvait recevoir le crépi d'argile (*fig.* 15). Mais ce ne sont que des motifs de fantaisie, sans liaison avec l'architecture. Jamais ne s'aperçoit une ligne rationnelle, destinée à donner, en trompe l'œil, à ces huttes, l'aspect d'une vraie maison de charpente ou de maçonnerie.

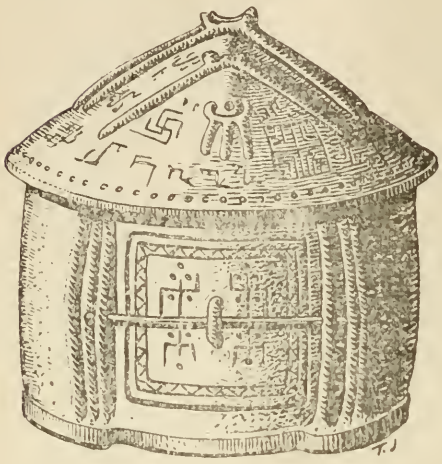

Fig. 15.
Urne-cabane du Latium. (Montelius, *ibid.*, pl. 140, fig. 9.)

Toutes ces particularités des urnes-cabanes, les détails de construction qu'elles indiquent [1], aussi bien que l'irrégulière variété de leurs formes, correspondent à ce que nous ont permis de constater les fonds de huttes bolonais. C'est donc à l'image des urnes cinéraires de cette catégorie que nous pouvons nous représenter les demeures de la population villanovienne. Il est vrai qu'aucun vase de ce genre ne s'est jamais rencontré ni à Bologne ni dans la plaine du Pô, non plus d'ailleurs qu'en Ombrie, ni dans l'Apennin central, ni dans aucune des régions de la péninsule éloignées de la côte tyrrhénienne. Jusqu'ici du moins, l'aire

1. Sur ce point, cf. Barnabei, *Not. Scav.*, 1893, p. 200, sqq.

d'extension des urnes-cabanes apparaît assez étroitement limitée au Latium et à la Maremne toscane, de Corneto au lac de Bolsena, et vers le nord, jusqu'à Vetulonia. Mais il ne s'ensuit pas que le type lui-même de l'habitation ainsi reproduite se soit trouvé restreint au même territoire, et n'ait pas appartenu en commun à toutes les provinces de la civilisation villanovienne.

Les maisonnettes d'époque étrusque.

Nous classerons enfin à une époque plus récente toutes les arches, urnes, petits sarcophages, cippes, de pierre, de terre cuite, de bois ou de métal, en forme non plus de huttes, mais de maisons, communs à toute la Toscane[1]. Parmi ces monuments, les uns représentent de grandes cabanes

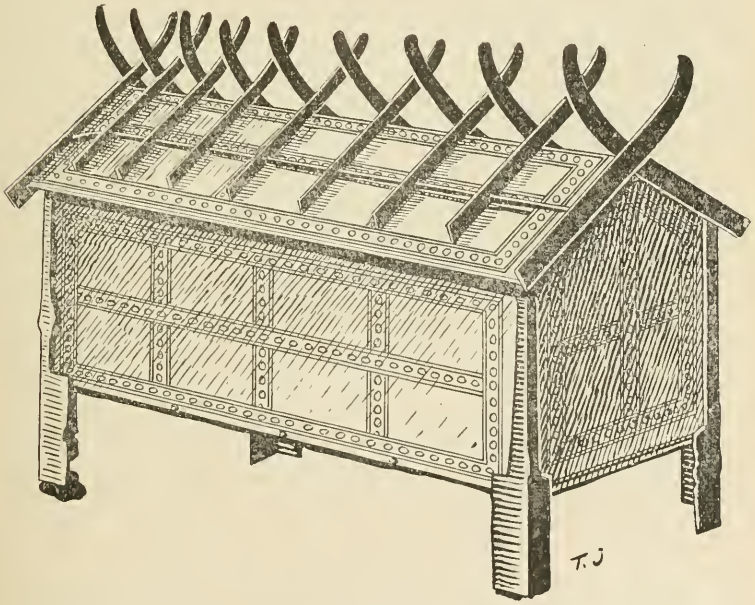

Fig. 16.
Urne cabane en bronze, de type récent. Falèries. (Montelius, *ibid.*, pl. 308, fig. 8.)

rectangulaires, sans doute en charpente, avec toit à grands pans, disposés en double versant[2] (*fig.* 16); les autres, des

1. Cf. Martha, l'*Art étrusque*, p. 288-290, fig. 194-198; Durm, *Baukunst*, p. 46, fig. 45.
2. P. e. l'arche en terre cuite de Val di Sasso, près de Castiglione del

demeures plus étroites, parfois cubiques [1], surmontées d'une lourde couverture, ogivale ou de lignes variées [2]: d'autres encore, des temples ou des habitations d'ordre architectural plus ou moins développé [3]. Telle est, par exemple, la petite maison de pierre provenant du labyrinthe de Poggio-Gaiella, près de Chiusi: chacune de ses faces est percée d'une porte, et son toit, à quatre rampants, ouvre, en son milieu, un large *impluvium* [4].

Les tombes à fosse ou à chambre dans lesquelles se retrouvent les monuments de ce genre, le mobilier qui les accompagne, datent, non plus de la période villanovienne, mais de l'époque étrusque déjà bien caractérisée. Les ornements, corniches, appliques, acrotères, les sculptures ou reliefs qui décorent ces urnes, relèvent de l'art grec archaïque. Les types divers d'habitations ainsi représentées appartiennent, dans leur ensemble, à une civilisation fort différente de celle que nous étudions ici. Il va sans dire que la couche profonde de Bologne ne fournit aucune trace de ce nouveau mode d'architecture.

Les huttes bolonaises et les habitations de l'Italie centrale villanovienne.

C'est donc vers l'Italie centrale préétrusque que nous ramène l'étude des premières habitations de Bologne. Dans la région même, en effet, sur le versant nord de l'Apennin et dans la vallée du Pô, les fonds de cabanes, depuis l'âge le plus ancien, ne présentent d'autre analogie avec les vestiges rencontrés à Bologne, que d'être creusés dans un sol de même nature. — Dans le Latium et la Toscane, au contraire, les urnes cinéraires, à peu près contemporaines des chaumières bolonaises, offrent avec elles les traits de ressemblance les plus caractéristiques. Elles en paraissent, pour ainsi dire, les maquettes.

Lago, Montelius, pl. 238, fig. 8; celles en bronze de Faléries, *ibid.*, pl. 308, fig. 8; d'Orvieto, pl. 241, fig. 14; celle de bronze et d'argent de Vetulonia (tomba del Duce), pl. 188, fig. 1... etc.

1. P. e. les petits sarcophages de nenfro de Narcé, Montelius, pl. 315, fig. 4, 5, 6.

2. P. e. les cippes de Bisenzio, Milani, *Not. Scav.*, 1894, p. 124; Montelius, pl. 254, fig. 3-4, ceux de Corneto, *Not. Scav.*, 1907, p. 228, fig. 28, 29.

3. P. e. le cippe de Chiusi représentant une maison en avant de laquelle se déroulent les cérémonies d'un mariage étrusque: Gamurrini, *Röm. Mitteil.*, IV, p. 89, pl. IV.

4. Dennis, *Cities and Cemeteries of Etruria*, II, p. 345 = Martha, *Art étrusque*, fig. 198 = Monceaux, in *Diction. des Antiquités*, art. *domus*, p. 350, fig. 2511 = Montelius, pl. 226, fig. 5.

Evidemment, la grande cité villanovienne de la plaine septentrionale, avec ses cases légèrement enfoncées sous terre, aux formes irrégulières et diverses, avec ses toits arrondis ou coniques, ornés, comme d'une crête, par l'entrecroisement des chevrons, devait reproduire, en plus vaste, l'aspect des bourgades de toute la vallée du Tibre. Quelle que soit la première et lointaine origine de ce type d'architecture, c'est bien à l'ouest de l'Apennin qu'il dut achever de se constituer. C'est de là, comme nous le montrent les urnes-cabanes, que provient le genre d'habitation, primitif encore, mais non plus rudimentaire, dont nous avons pu étudier les traces à Bologne.

CHAPITRE IV.

LA VILLE ÉTRUSQUE : MARZABOTTO ET FELSINA.

Les couches archéologiques à Bologne, p. 88. — Les vestiges de l'époque étrusque, p. 89. — Caractères généraux des villes étrusques, p. 91. — Etablissement d'un Capitole, p. 92. — L'orientation des villes, p. 93. — Construction d'une enceinte, p. 93. — L'origine du plan des villes étrusques, p. 95. — L'orientation des villes grecques, p. 95. — L'orientation préhellénique, p. 97. — Marzabotto, p. 98. — L'Acropole de Marzabotto, p. 99. — Le *mundus* de Marzabotto, p. 101. — Les sanctuaires de Misanello, p. 104. — Le temple à triple *cella*. — Le second temple à triple *cella*, p. 106. — La construction des temples de Misanello, p. 107. — L'orientation des temples, p. 110. — La ville de Marzabotto. — Les grandes voies orientées, p. 112. — L'enceinte, p. 113. — Les maisons, p. 114. — Le plan de la maison étrusque à Marzabotto, p. 116. — La maison étrusque et la maison grecque, p. 117. — La distribution des pièces, dans la maison étrusque, p. 118. — La cour intérieure, p. 119. — La maison étrusque et l'architecture préhellénique, p. 120. — Marzabotto et Bologne : *Felsina*, p. 121. — L'emplacement de Felsina, p. 123. — L'agglomération villanovienne et la cité étrusque, p. 125.

Les couches archéologiques de Bologne.

La ville que nous venons d'étudier remonte à une période qui se trouve close, lorsque commence l'histoire proprement dite. La date en peut être fixée, de façon approximative, d'après le type des habitations, d'après les objets trouvés dans les fonds de cabanes [1] et le mobilier des tom-

1. Malgré l'état fragmentaire auquel sont réduits tous les objets rencontrés dans les fonds de cabanes, il est facile d'y reconnaître des types analogues à ceux des tombes de Bologne et, d'une façon plus générale, de toute la période villanovienne, dans le Latium et en Toscane. Pour les bronzes, cf. Zannoni, *Arc. Abitaz.*, tableau, p. 62, 63 ; p. 66, et pl. XVI : fragments de palstabs, fig. 4, 5; — rasoirs en forme de croissant : fig. 11, 12, 13 ; — ornement en forme de lame de hache : fig. 29 ; même ornement plus petit, fig. 68; — fibules à arc simple légèrement renflé : fig. 48-67; à *sanguisuga* : fig. 40 ; à *navicella*, fig. 42; à arc serpentant avec de petits boutons, fig. 41, 45, 46 etc. A noter les petites idoles de bronze de formes très rudimentaires : figures masculines nues : 79, 84, 85 ; figures féminines, vêtues d'une tunique descendant jusqu'au milieu du mollet et ornée en bas, ou même sur tout le corps, de cercles concentriques. Elles devaient être plantées sur de petits socles de bois ou de terre et représentent, sans

bes environnantes, du VIII^e^ siècle avant notre ère, environ, jusqu'au VI^e^ siècle. Or l'époque vraiment historique ne commence, à Bologne, qu'avec l'apparition des Romains au Nord de l'Apennin, au début du second siècle avant notre ère [1]. Entre temps, la ville a appartenu aux Boïens, les prédécesseurs immédiats des colons romains ; précédemment, elle avait été, sous le nom de *Felsina*, la capitale de la Confédération étrusque dans la plaine du Pô [2]. On devrait donc, sur son emplacement, entre la couche romaine superficielle et la couche profonde villanovienne, retrouver les traces des époques étrusque et gauloise.

Les vestiges de l'époque étrusque.

Ces traces, à vrai dire, sont jusqu'ici demeurées rares et fort confuses. Certains fonds de cabanes de la forme la plus primitive, des fonds circulaires, ont parfois livré des tessons et des objets d'époque manifestement étrusque, mêlés à d'autres, de caractère villanovien [3]. Des fibules du type de la Certosa, et des fragments de vases grecs à figures rouges prouvent ainsi, qu'un certain nombre de huttes, au moins, ont subsisté jusqu'en plein V^e^ siècle [4]. Peut-être même, plus tardivement, jusqu'au moment de la conquête romaine, ces mêmes huttes ont-elles été habitées par des

doute, des sortes de dieux lares. Les tessons, infiniment plus nombreux, sont encore plus caractéristiques. Ils sont de la même terre noirâtre, imparfaitement lavée et médiocrement cuite, que toute la poterie villanovienne. On y reconnaît toutes les différentes périodes de la décoration géométrique, jusqu'à la plus avancée inclusivement, celle qui, aux impressions linéaires, substitue, peu à peu, des silhouettes schématisées d'animaux et même la figure humaine : cf. *ibid.*, pl. VIII ; — dessins géométriques simples, lignes incisées, et premières impressions, pl. IX, fig. 1-30; — cercles, triangles, rosettes, 31, 32; — anitrelle, 36, 48 ; — méandres larges et profondément incisés de la dernière période villanovienne, 34 ; — silhouettes humaines, 35 = Montelius, *La civilis. prim.*, I, pl. 87, fig. 18 : frise d'animaux fantastiques, espèces de chimères ailées marchant vers la droite.

1. Nissen, *Italische Landesk.*, II, p. 262. En 196 av. J.-C., les Romains prennent Bologne aux Boïens ; en 189, ils y conduisent une colonie de 3.000 hommes.

2. Pline, *N. H.*, II, 115 : Polybe, II, 17.

3. *Arc. Abit.*, p. 54.

4. *Ibid.*, habit XLVI, *via d'Azeglio*, p. 72, pl. XXI, fig. 13 : fragment de vase à figures noires ; fig. 12, 14, 15, 16, fragments à figures rouges. — D'autres tessons de vases grecs ont été retrouvés au même niveau que les fonds de cabanes, mais non plus à l'intérieur des huttes primitives, p. 73, pl. XXI, fig. 28, 33. Cf. également, Zannoni, *Scavi della Certosa*, p. 44-45. Fibules *tipo Certosa*, à l'intérieur de cabanes villanoviennes, *Arc. Abit.*, p. 56, pl. XVI, fig. 134, 135.

Gaulois. D'autre part, à côté de fonds de cabanes, ou bien immédiatement au-dessus d'eux, apparaissent parfois des tronçons de murs de cailloux et d'argile, très différents, par leur épaisseur (de 0,50 à 0.90) de ceux qui, en certains cas, protègeaient la base des habitations anciennes. Quelquefois ces tronçons dessinent une courbe [1], plus souvent ils se coupent à angle droit [2]. A leur pied, nulle trace de fond de cabane, nulle marque de trou de pieu. Réduits d'ailleurs le plus souvent à d'informes amas de gros galets, mêlés d'éclats de grès [3], ces restes de maçonnerie ne peuvent représenter que les soubassements de maisons antérieures à l'époque romaine. La couche romaine, en effet, caractérisée par la présence du mortier à base de chaux, les recouvre [4].

On s'explique sans difficulté que des habitations, élevées

1. *Arc. Abit.*, pl. V, fig. 20, 21.

2 P. e., *Piazza s. Domenico*, *ibid.*, p. 58 et 71, 72, pl. IV, 94 et V, 19. — Au pied de ces murs fut trouvée une fibule d'argent, pl. XVI, 132 ; des tessons de vases grecs à figures, pl. XXI. 4, 5 ; un fond de tasse portant l'inscription : AIAA... pl. XXII, 8 — *Casa Carpi*, p. 71, pl. IV, 64, inscription illisible sur un fragment de grand vase à vernis noir — *Fuori Porta d'Azeglio*, p. 57 ; *Via Saragozza* et *Pietralata*, p. 59.

3. P. e. *Via Mirasole Grande* et *Saragozza... via Urbana* et *Tagliapetra*, *ibid.*, p. 73. Les tessons trouvés dans leur voisinage sont exclusivement d'époque étrusque : pl. XXI, fig. 19, 20, 28, 31, 32.

4. En plusieurs points, la superposition des couches est très nette. Immédiatement au-dessous du sol actuel s'étend, à peu près uniformément, une forte épaisseur de débris et de matériaux romains. Au-dessous se présentent, par endroits, des galets et fragments de murs se coupant à angle droit. Ils remplissent parfois les fonds de cabanes au-dessus de la couche des débris villanoviens ; souvent, ils sont seulement superposés aux taches qui marquent l'emplacement des huttes. Au niveau de ces murs se rencontrent les fragments étrusques, et plus bas, au fond des excavations, creusées dans le sol vierge, les débris villanoviens. Ainsi au-dessous du piédestal de la statue de Victor-Emmanuel, à 4m50 environ, se retrouvent des galets et fragments de vases étrusques ; à plus de 5m, cinq fonds de cabanes, contenant des débris villanoviens : *Arc. Abit.*, p. 60. Même superposition sous l'habitation 46, *Via Azeglio* et au *Prato S. Antonio*, *ibid.*, p. 60. *Via Saragozza*, n° 27-29, on trouve : 1° une épaisse couche de matériaux romains ; 2° un fragment de mur rectiligne en pierre sèche, long de 6m 20, épais de 0m 85, avec tessons de l'époque de la Certosa ; 3° à 0m 50 au-dessous, s'aperçoit la tache noirâtre d'un fond de cabane, *ibid.*, p. 59. — *Via Pietralata* : 1° reste d'habitation romaine : mosaïque noire et blanche ; 2° au-dessous de cette mosaïque, des fragments d'amphores romaines et de vases arétins ; 3° galets et tessons étrusques : tasse à vernis noir, fond d'écuelle en argile rougeâtre, coupe de terre couleur cendre ; 4° au-dessous, s'enfonçant dans la terre vierge, une couche de débris composés de fragments villanoviens, entre autres de morceaux d'un vase à double cupule.

à l'aide de tels matériaux, à la surface du sol, sans y creuser leur emplacement, n'aient laissé que peu de traces, à l'intérieur d'une ville depuis lors toujours habitée. Mais on peut aussi se demander si cette agglomération sans ordre de misérables huttes en branchages et de baraquements de planches posées sur de légers soubassements de galets, représente vraiment la grande cité de Felsina, capitale florissante de la Confédération étrusque circumpadane.

Caractères généraux des villes étrusques.

Une ville étrusque, en effet, n'est pas un simple groupement de hasard, le long d'une grande route. C'est un organisme constitué, doué d'une physionomie propre, d'une personnalité religieuse et civile bien marquée. Elle naît d'un acte précis. Tous les détails de son organisation se subordonnent à des règles certaines. L'emplacement qu'elle occupe est distingué, de la façon la plus nette, du territoire environnant ; une tradition sacrée trace les lignes de ses artères ; des cérémonies solennelles fixent le point où réside, pour ainsi dire, l'âme de la cité, le centre où siégeront les dieux protecteurs, où le prêtre célébrera le culte, où légitimement gouvernera le magistrat.

Les rites de la fondation d'une ville étrusque nous sont en effet connus. Les Romains les avaient empruntés aux Etrusques ; les textes nous les décrivent donc avec exactitude [1]. C'est suivant le rite étrusque que Romulus fonde Rome.

Après avoir consulté les dieux célestes, observé le firmament et pris les augures, le héros creuse le *mundus*, puits mystérieux où se conservent les cendres et les instruments du sacrifice d'inauguration, et par lequel la terre, séjour des vivants, se trouve mise en communication avec la demeure des esprits infernaux. Puis de là, comme du centre d'un cercle, il trace, avec le *lituus*, la figure idéale de la cité. Il reporte sur le sol où vivra son peuple, les grandes divisions qui sont celles de la voûte du ciel. La cité est en effet, comme l'univers lui-même, divisée en

1. Cf. Martha, *l'Art Etrusque*, p. 160, 161. — Nissen, *das Templum*, (1869), *passim*, en tenant compte des restrictions apportées : *Pompeianische Studien*, (1877), p. 591, 592 ; et *Orientation*, I, (1906), p. 79-108. Les textes principaux relatifs aux rites étrusco-romains de fondation ont été repris et discutés à nouveau, avec autant de pénétration philologique que d'érudition archéologique par C. O. Thulin, *Die Etruskische Disciplin*, III, *Die Ritualbücher*, in *Göteborgs Högskolas Arskrift*, 1909, p. 3-41.

quatre régions[1], suivant les points cardinaux. Elle devient, par son orientation, comme une image du monde ; elle se trouve, comme le ciel séjour des dieux, comme la terre dans son ensemble, conforme au plan divin. Ainsi, toutes les choses sacrées jusqu'aux entrailles des victimes[2], sont censées reproduire la merveilleuse disposition arrêtée par la raison créatrice et clairement manifestée dans le cours du soleil et des astres. Ensuite, avec la plus grande précision, le fondateur détermine le périmètre de la ville et le définit, pour les dieux et pour les hommes, en des formules d'une scrupuleuse minutie[3]. Pour finir, il attelle un taureau et une vache à la charrue au soc de bronze, et dessine lui-même, d'un sillon interrompu seulement à l'emplacement des portes futures, l'enceinte que nul ne devra franchir.

Etablissement d'un Capitole.

Il est difficile de retrouver, sur le terrain, ces règles appliquées en des exemples positifs. Des anciennes villes étrusques, il ne subsiste en effet que de trop rares vestiges, et encore, parmi les cités dont on a retrouvé la trace, ne savons-nous pas distinguer celles que les Etrusques fondèrent réellement et celles où les Etrusques vinrent simplement s'établir. On peut admettre cependant que toute ville étrusque devait posséder ses temples[4], réunis en un sanctuaire, vers le centre de son emplacement ou plutôt, autant que possible, en quelque haut lieu dominant les ha-

1. Cf. la formule d'une inscription assyrienne citée par Lehmann-Haupt, *Klio*, 1910, p. 256, 257 : « Monument de Sémiramis, femme de Samsi-Adad » roi du monde, mère de Adadninaris, roi du monde, roi d'Assur... de » Salmanassar, roi *des quatre régions du monde*. »

2. La preuve en est donnée par le foie de bronze de Plaisance. Ce n'est pas un *templum*, sans doute, comme le croyait Deecke, néanmoins les 16 demeures du ciel sont indiquées sur son bord : G. Körte, *Röm. Mitteil.*, XX, 1905, p. 360-362 ; Thulin, *Die Götter d. Martianus Capella u. die Bronzeleber von Piacenza* (1906), in *Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten*, III, 1, p. 14, sqq.

3. Varron, *L. L.*, VII, 8, nous a conservé les termes de la formule d'inauguration du temple de Jupiter Capitolin : cf. Martha, *Art Etrusque*, p. 256. Voir encore *Tables Eugubines*, VI, A, 12-17, la définition des limites urbaines d'Iguvium. Les Ombriens ont dû, sans doute, comme les Romains, emprunter à leurs voisins Etrusques bien des détails de leur rituel.

4. Le rituel étrusque exige trois portes, trois voies et trois temples. Serv., *ad Æn.*, I, 422. Le temple à triple *cella* de la Triade Capitoline, Jupiter, Junon, Minerve, fut imaginé, sans doute, pour répondre à cette prescription : cf. Martha, *Art Etrusque*, p. 268.

bitations [1]. Le Capitole de Rome fut ainsi une acropole étrusque [2]. La cité étrusque se groupe donc soit au pied, soit autour d'une citadelle analogue à la πόλις grecque.

L'orientation des villes

L'orientation de la ville devait, en principe, la diviser en quatre quartiers, par deux grandes voies, se coupant à angle droit. Toutefois, dans les villes qui existaient avant leur arrivée, les Etrusques durent se contenter d'amorcer, vers le centre inaugural, le *cardo* et le *decumanus*. Ce fut eux, croyons-nous, qui, au milieu du Forum romain, jusque là inoccupé, tracèrent les deux grands chemins orientés, dont M. Piganiol a tout dernièrement reconnu l'intersection [3]. En Campanie, ils occupèrent, à la même époque, Nole et Capoue [4]. Nole, ville ancienne, conserva sa confusion primitive ; Capoue étrusque, ville neuve, bâtie sans doute dans le voisinage de l'agglomération indigène, présente au contraire un plan régulièrement orienté. Enfin, exemple unique pour toute la Toscane, à Vetulonia, au cœur même du pays étrusque, la voie qui jouait, semble-t-il, le rôle de *decumanus*, dessine une courbe irrégulière et fort accentuée [5].

Construction d'une enceinte.

Le rite étrusque de fondation implique encore la construction d'une enceinte, non point, sans doute, nécessairement d'un mur de blocs appareillés ou de moëllons maçonnés, mais, au moins, d'un rempart de terre. Le sillon primordial en est l'amorce. L'existence du *pomœrium*, dont on connaît mieux l'importance que la signification précise [6], comporte celle d'une fortification.

Cette enceinte devait-elle être circulaire, comme on pourrait à la rigueur l'entendre d'après certains textes [7], et

1. Martha, *Art Etrusque*, p. 256.

2. Muller-Deecke, *die Etrusker*, II, p. 234; Martha, *Art Etrusque*, p. 269; Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 99-104, fig. 110-115.

3. *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXVII, (1908), p. 233-282. M. Piganiol, il est vrai, attribue aux Sabins cette inauguration du Forum.

4. Polybe, II, 17; Velleius, I, 7; cf. Weege, *Vasculorum campan. inscrip. italicae*, thèse, Bonn, 1906, p. 38, 39; Thulin, *die Ritualbücher*, p. 33; Müller-Deecke, *die Etrusker*, I, p. 162, 165, 173. Sur la topographie de Capoue, cf. Beloch, *Campanien*, (1879), p. 344, 345; de Nole, *ibid.*, p. 402.

5. *Not. Scav.*, 1896, p. 272, sqq; cf. Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 40, fig. 39.

6. Thulin, *die Ritualbücher*, p. 10-17.

7. Plutarque, *Rom.*, II : εἶτα ὥσπερ κύκλον περιέγραψαν τὴν πόλιν.

comme l'indiquerait l'étymologie varronienne *urbs = orbis ?* [1]. Faut-il au contraire l'imaginer quadrangulaire [2] comme celle des camps romains, comme le périmètre sacré des temples, comme les parcelles arpentées du cadastre et généralement tous les espaces déterminés par l'intersection des lignes décumane et cardinale ? Sans doute, chaque cas particulier donnait-il lieu à un accommodement spécial entre les prescriptions rituelles et les nécessités imposées par les circonstances. On peut être certain, notamment, qu'en fait, quelles que fussent les préférences théoriques des Etrusques, et alors même qu'ils étaient appelés à fonder une ville neuve, sur un sol encore vierge, force leur était bien de prendre en considération les accidents naturels du terrain.

Un certain nombre de cités toscanes conservent encore la ceinture de leurs antiques murailles [3]. La construction n'en paraît remonter, le plus souvent, qu'à l'époque étrusque déjà bien caractérisée [4]. Presque toujours, ces villes occupent le sommet de hauteurs naturelles et leurs remparts épousent le rebord des crêtes. Parfois, des tailles et des remblais paraissent l'avoir légèrement modifié. Mais jamais le périmètre n'atteint à une rigueur géométrique [5]. C'est donc la configuration des lieux, bien plutôt que la soumission des fondateurs aux prescriptions rituelles, qui

1. *L. L.* V. 143 : post ea qui fiebat orbis, « urbis » principium.

2. Denys d'Halic., I, 228, c. 88 : Ῥωμύλος... περιγράφει τετράγωνον σχῆμα τῷ λόγῳ. *Roma quadrata*, semble n'avoir été que l'espace quadrangulaire circonscrit sur le Palatin en avant du temple d'Apollon, bâti par Auguste ; cf. Thulin, *Ritualbücher*, p. 19, 22 ; Huelsen, *Röm. Mitteil.*, XI (1896), p. 199 sqq ; M. Pinza, *Bull. Commiss. arch. municipale*, XXXVIII (1910), p. 1-41 et pl. I, II, partic., p. 11, 12, 39, 40, croit pouvoir conclure à l'existence de deux *Romae quadratae*, l'une de l'époque républicaine, près de la *Scala Caci*, au centre de laquelle s'élève le temple de la *Mater Deum*, et la seconde en avant du temple d'Apollon.

3. Martha, *Art Etrusque*, p. 140-144 ; Noack, *Grieschich-Etruskische Mauern*, in *Röm. Mitteil*, XII (1897), p. 161, sqq., partic., 182-189, § 4 : *Etruskische Stadtbefestigungen* ; Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 17-27.

4. Körte, in Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie*, art. *Etrusker*, col., 749-750 : au plus tôt de la fin du VII^e^, plus probablement, des VI^e^ et V^e^ siècles.

5. On trouvera les plans réunis par Micali, *Monumenti per servire alla storia degli antichi popoli italiani*, Atlas, pl. I, Volterra ; II, Populonia ; III, Rusellae ; IV, Cosa ; V, Fiesole ; VI, Cortone. Ces plans sont ceux que réédite Dennis, *Cities and Cemeteries of Etruria* [3] (1883). Il en ajoute un certain nombre d'autres, pour lesquels la forme des villes, même en l'absence de restes de murailles, est suffisamment indiquée par celle du plateau circonscrit par les nécropoles. Pour les deux villes de Faléries, cf. *Monum. Linc.*, IV, pl. II ; pour Volterra, *ibid.*, VIII, col. 122, fig. 5.

a donné a Cosa une enceinte voisine du carré, à Cortone, à Fiesole, à Ruselles, la forme de rectangles plus ou moins allongés, tandis que le plan d'autres villes, de Volterra et de Populonia, par exemple, ne saurait être ramené à aucune figure régulière.

L'origine du plan des villes étrusques.

Les traits caractéristiques d'une cité étrusque se ramènent donc à la présence d'un sanctuaire, d'un Capitole, localisé sur le roc ou le mamelon le plus élevé et à l'existence d'une enceinte fortifiée, quels qu'en soient d'ailleurs le mode de construction et la forme. Ajoutons-y, du moins pour les villes créées *ab integro* par les Etrusques. la distribution en quatre régions, de part et d'autre de deux grandes voies transversales orientées. Ces dispositions, que les Romains avaient, nous dit-on, reçues des Etrusques, les Etrusques eux-mêmes ne les auraient-ils pas empruntées à un autre peuple, aux Grecs par exemple? C'est de Grèce, en effet, que l'Etrurie reçut la plupart des éléments de sa civilisation et de son art. L'architecture religieuse, la construction et la décoration des temples étrusques, est tout imprégnée d'influence grecque. N'en est-il pas de même de l'architecture civile? Les villes grecques, en effet, possèdent, elles aussi, une Acropole et une enceinte, symboles de leur personnalité religieuse et politique. Un certain nombre de celles dont nous connaissons le plan se trouvaient régulièrement orientées et construites de façon symétrique. Naples[1], Pouzzoles[2], Pæstum[3], en Campanie, présentent la trace d'un système régulier de grandes voies décumanes et cardinales. Ne seraient-ce pas les Grecs d'Italie qui auraient enseigné aux Etrusques les règles de la fondation et de l'orientation des villes?

L'orientation des villes grecques.

Mais il nous faut, tout d'abord, laisser de côté la ressemblance que constitue la présence, en pays grec, comme en pays étrusque, d'Acropoles et d'enceintes fortifiées. La construction d'un rempart répond en effet à des nécessités de défense d'ordre universel; l'aménagement d'un sanctuaire-forteresse, à une conception religieuse de la Cité, commune à

1. Beloch, *Campanien*, p. 66 ; Nissen, *Orientation*, p. 107.
2. Dubois, *Pouzzoles*, p. 231.
3. Nissen, *Italische Landesk.*, II, 2, p. 892.

tous les peuples de l'antiquité. Resterait donc uniquement, comme ayant pu faire l'objet d'un emprunt, le plan régulier et orienté. Mais ce plan n'apparaît en Grèce qu'à une date assez récente. Les écrivains, d'Aristophane à Aristote, nous en parlent comme d'une mode nouvelle. On sait que la diffusion, sinon l'invention, en serait due à l'ingénieur mathématicien Hippodamos de Milet, un Ionien d'Asie [1]. Le premier exemple donné par Hippodamos, la reconstruction du Pirée, est à peine antérieure au milieu du Vᵉ siècle [2]. Thurium en Grande-Grèce, fondée sur les plans du même architecte, ne date que de l'année 443 [3]. Lorsqu'en 408, Hermocrate reconstruisit Selinonte [4], il y appliqua, dans toute sa rigueur, la disposition en damier. C'est donc seulement entre 450 et 400, avant notre ère, et par l'influence personnelle d'un architecte en renom, que la régularité s'introduisit dans le plan des villes grecques. Les exemples les plus typiques ne sont, en effet, que des fondations nouvelles ou des reconstructions, datant du Vᵉ et surtout du IVᵉ siècle [5], comme Mantinée, Thèbes [6] et la plupart des villes neuves alexandrines : Alexandrie [7], Nicée, Priène [8]. Ce type d'architecture urbaine n'apparaît donc et ne se développe en Grèce qu'à partir du siècle de Périclès, et surtout après Alexandre. Représente-t-il une invention du génie grec, ou bien plutôt ne serait-il pas un emprunt, conséquence du contact particulièrement intime, survenu lors des guerres médiques et des conquêtes d'Alexandre, entre l'Europe grecque et l'Orient asiatique ?

Remarquons d'ailleurs qu'il semble plus ancien en Italie qu'en Grèce. Nous ne saurions, sans doute, préciser à quel moment furent tracées les voies orientées de Pouzzoles. M. Nissen, précisément en raison de la régularité du plan.

1. On trouvera les textes concernant Hippodamos dans l'étude de Erdmann : *Hippodamos von Milet u. die symmetrische Städtebaukunst d. Griechen*, in *Philologus*, XLII (1884), p. 193.

2. Foucart, *Journal des Savants*, 1907, p. 177, sqq.

3. Diodore, XII, 10.

4. Hulot et Fougères, *Sélinonte* (1910), p. 149 ; 192, sqq.

5. Theod. Schreiber, *Vorbemerk. z. einer Typologie d. hellenistischen Städtegründung*, in *Festschrift f. Hirschfeld* (1898), p. 339, sqq.

6. Fougères, *Mantinée*, p. 162, sqq : la reconstruction de 371, p. 433.

7. Nissen, *Orientation*, p. 94.

8. Wiegandt, *Priene* (1904), p. 35-48, pl. III et V ; cf. M. Collignon, *Les fouilles de Priène et le plan d'Hippodamos*, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 nov. 1901, et Jardé, *Rev. de Paris*, 1er août 1909.

reporte, entre 450 et 440, la fondation de Naples [1], que M. Beloch place, au contraire entre 600 et 525 [2]. Mais Pæstum, colonie des Ioniens de Sybaris, date certainement du VI[e] siècle [3] et son orientation remonte, aucun doute n'est possible, au premier moment de son établissement.

L'orientation préhellénique.

Quant à l'Asie, elle paraît avoir connu, dès une époque beaucoup plus reculée, la construction régulière des villes et leur orientation suivant les points cardinaux. « Babylone », dit Hérodote [4], « est coupée de rues droites, les unes » transversales, les autres aboutissant au fleuve... ; le tem» ple de Jupiter-Bel, qui existe encore de notre temps, est » carré ». Les architectes minoëns paraissent également avoir donné aux palais crétois une orientation régulière [5]. N'est-on pas fondé à en conclure que ces traditions faisaient partie de l'héritage des civilisations préhelléniques de la Méditerrannée orientale, et que différents peuples, les Ioniens d'Asie mineure, d'une part, les Etrusques d'autre part [6], ont dû les recevoir chacun séparément, et directement, bien avant qu'elles n'aient été adoptées par la Grèce classique.

Il suffit d'ailleurs de comparer le caractère des fondations helléniques et hellénistiques, avec celui que révèlent les rites de l'inauguration étrusque, pour apercevoir la différence profonde qui les sépare. La régularité grecque est un jeu d'esthétique mathématique, une conception d'architecte [7]. En Etrurie, c'est l'augure, qui, revêtu de sa lourde chape brodée [8], détermine, au milieu du silence du peuple, le tracé de la ville. Il ne s'agit pas d'hygiène [9], ni

1. *Orientation*, p. 107.

2. *Campanien*, p. 66. Mais il faut distinguer entre Parthenopé, la ville primitive, et Neapolis la ville-neuve.

3. Curtius, *Hist. Grecque*, trad. Bouché-Leclercq, I, p. 552.

4. I, 180, 181.

5. Noack, *Homerische Paläste* (1903), p. 6.

6. Nissen, *Orientation*, p. 80 : « Sans doute les Romains ont beaucoup ap» pris des Etrusques sur le terrain politique, religieux et technique, mais » ceux-ci à leur tour, ont puisé dans le vieux trésor de la civilisation » orientale ».

7. Aristote, *Polit.*, 1330 b : « ainsi tout ira bien, et pour la sécurité et » pour la beauté harmonieuse. »

8. Cf. la peinture de Vulci, *Mon. dell' Inst.*, VI, pl. XXXII, 11 = Martha, *Art Etrusque*, p. 225, fig. 172.

9. Cf. le texte d'Oribase, II, p. 318 (éd. Bussemaker et Daremberg), cité par Wiegandt, *Priene*, p. 46, et traduit par Fougères, *Sélinonte*, p. 195.

de beauté harmonieuse, comme en Grèce, mais de religion. La physionomie propre des cités étrusques a pour origine, non pas la commodité, ou l'agrément des hommes, mais le seul bon plaisir des dieux. L'orientation grecque n'est que l'interprétation rationaliste d'une tradition étrangère à la Grèce [1]. Chez les Etrusques, au contraire, les rites de fondation conservent, avec leur cérémonial magique, le cachet primitif, la marque spécifique de l'Orient préhellénique.

Marzabotto.

L'absence, à Bologne, de tous les caractères propres à une ville étrusque, est encore soulignée par la trouvaille, au nord de l'Apennin, à quelque distance de la capitale, d'une véritable « Pompéi étrusque ». La cité dont les restes subsistent à Marzabotto [2], n'a laissé aucun souvenir dans l'histoire. A une étape de Bologne vers l'intérieur de la montagne, elle ne pouvait être qu'une petite localité provinciale, un relai, une forteresse de liaison, dominant le chemin de l'Italie centrale, par la vallé du Reno. Elle n'en présente pas moins l'exemple accompli d'une fondation étrusque.

Marzabotto fut une ville neuve. Elle ne date que de la fin du VI^e^ ou du début du V^e^ siècle avant notre ère. Deux nécropoles, à ses portes, au nord et à l'est, fixent cette date. Les tombes paraissent en effet exactement contemporaines de celles de la Certosa [3]. A l'intérieur des ruines, les objets et tessons appartiennent tous à l'époque étrusque. Jamais, au contraire, ne s'est rencontré le moindre fragment de pote-

1. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, IV, p. 18 et note 2 ; cf. I, p. 137-139, remarque que la théorie du temple est à peu près absente de la divination hellénique.

2. Voir *supra*, chap. I, p. 31, 32, et Montelius, *La civilis. primitive*, I, col. 495-520 ; pl. 107-110.

3. Nécropole nord de 165 tombes, Brizio, *Monum. Linc.*, I, (1890), col. 267-270 ; nécropole est, de 108 tombes ; *ibid.*, 271, cf. *allegati* 6, 15, 20, col. 352, 361, 365. M. Helbig signale la présence au Musée de Marzabotto de deux vases corinthiens : *Ann. Inst.*, 1884, p. 168. Les vases de cette catégorie archaïque sont demeurés exceptionnels à Bologne : cf. *Mélanges, Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 330, 356 ; Ducati, *Rendiconti Lincei*, XVIII (1909), p. 196 sqq. La provenance des deux vases corinthiens de Marzabotto reste fort douteuse : Brizio, *Atti Mem. Deput. storia patria per le prov di Romagna*, 1885, p. 216. Un troisième vase de type corinthien, un petit bombylios analogue à celui de Bologne, a seul été trouvé en place dans une tombe de Marzabotto, avec d'autres tessons de vases figurés attiques, *Mon. Linc.*, I, col. 274 ; cf. *Atti Mem.*, 1885, pl. V, n° 9, 9^a^, 9^b^. — Voir *infra*, p. 172, sqq.

rie villanovienne [1]. Les Gaulois durent prendre la ville et la détruire, sinon dès le début, du moins vers le milieu du IVe siècle. Dès lors, l'emplacement demeura désert. La série des monuments s'arrête en effet vers ce moment. Une couche abondante de cendres recouvre les fondations, des squelettes gisent épars, dans les maisons et près des temples, ou bien accumulés au fond des puits ; à côté d'eux se trouvent des armes gauloises ; tout semble indiquer une catastrophe violente [2]. Fondée par les Etrusques, la cité de Marzabotto disparut avec eux, sous les coups des Celtes conquérants. Nous y rencontrons donc la civilisation étrusque, seule et dans toute sa pureté.

Le lieu choisi pour la ville fut, non pas la vallée, mais le plateau abrupt qui la domine. Cependant, sur l'autre rive du Reno, s'étend, jusqu'au chaînon de montagnes opposé, une large et belle plaine. A l'opposé des fondateurs de Bologne, ceux de Marzabotto préférèrent la hauteur, à l'écart de la route, et défendue par un repli du fleuve [3]. Ainsi la plupart des cités de Toscane sont établies au sommet d'une colline qu'elles couronnent de leurs murs. Sur la première terrasse, la plus spacieuse, celle de *Misano*, se groupèrent les habitations. Au-dessus d'elle, vers le nord-ouest, s'élevait une petite éminence, *Misanello* [4], ce fut l'Acropole. (*Voir le* plan, *planche* III).

L'Acropole de Marzabotto.

Ce réduit avait ses fortifications propres. On en a retrouvé, du côté sud, les fondations en pierre sèche, épaisses de 3m 40 [5]. Au même niveau, au pied de l'enceinte était cons-

1. Quelques bronzes seulement conservent les formes de l'époque villanovienne ; Gozzadini signale p. e. une anse de capeduncola : *Di un' antica necrop. a Marzabotto*, p. 50 ; Brizio, notant la présence d'un poignard de silex et d'une hache de granit, observe que, si un certain nombre d'objets de bronze reproduisent les types villanoviens, jamais au contraire, on ne retrouve un tesson incisé ou à motifs imprimés : *Atti e Mem. Deput. Stor. patria, per le Rom.* 3e sér., vol. IV, p. 226 ; cf. *B. P.*, 1887, p. 25.

2. Ce sont ces cendres et ces squelettes qui faisaient croire à Gozzadini que la ville entière n'était qu'une vaste nécropole : *Ulteriori scoperte a Marzabotto*, p. 3-20.

3. Dans la plaine, au contraire, de l'autre côté du fleuve, au pied des montagnes, ont été retrouvés, à *Canovella*, les vestiges de tombes villanoviennes : Zannoni, *Certosa*, p. 8-13 ; 39-47 ; Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 329.

4. On peut se demander si les noms modernes de *Misano*, et de *Misanello*, ne conserveraient pas le souvenir du nom de la ville disparue.

5. Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 357. On ne saurait reconnaître la forme ori-

truite, en blocs bien ajustés, la citerne monumentale alimentant la ville, source sacrée sans doute et château d'eau [1].

Sur la plate-forme, à l'intérieur des murs, se groupaient les édifices sacrés. Cinq monuments distincts y ont été reconnus. Les soubassements de deux d'entre eux subsistent encore intégralement [2] (lettres *b* et *d* du plan). Ce sont des carrés de maçonnerie hauts de 1^m 14 et de 1^m 39, assis sur un lit de blocaille. L'un mesure 9^m 20 sur 9^m 10 ; le second, 4^m 20 de côté. Ils sont tous deux également précédés, du côté sud, d'un avant corps plus étroit, sorte de perron, auquel donnaient accès quelques gradins. Le parement, en blocs de tuf soigneusement moulurés, se double, à l'intérieur, d'un mur en pierre sèche [3]. La construction retrouvée semble complète par elle-même. Nulle trace, sur les blocs supérieurs ni de colonnes, ni des attaches d'une charpente. Ces stylobates ne portaient pas de véritables temples.

Au centre du plus petit, une dalle irrégulière percée d'une ouverture de 0, 44 de diamètre, fermait un puits profond de 6^m 50, rempli d'ossements de bœuf, de mouton et de chèvre. L'excavation, suivant Gozzadini, affectait une forme conique, s'élargissant progressivement jusqu'à environ 1^m 95 de diamètre. Un revêtement en pierre sèche protégeait la plus grande partie des parois ; le fond était simplement creusé dans la terre, « formant une coquille, une simple demi-sphère, ou cavité de coupe ogivale [4]. »

ginaire de l'Acropole ; l'aménagement d'un parc, au début du XIXe siècle, a entaillé l'éminence, à l'ouest et à l'est.

1. *Ibid.*, col. 266, pl. III. C'était et c'est encore une source vive. Le réservoir, divisé en deux vasques de niveau différent — pour filtrer l'eau — mesurait 0^m 50 de haut et 1^m 45 × 0^m 65 à l'intérieur.

2. Brizio, *ibid.*, pl. I, *b* et *d* ; Montelius, *La civil. prim.*, I, col. 504, 505 ; pl. 107, fig. 14, *a*, *b*.

3. Gozzadini, *Di una necropoli*., p. 10.

4. *Ibid.*, p. 11, 12. Six puits du même genre, ont été retrouvés à Misano ; un plus grand nombre auraient été vus autrefois, d'après Gozzadini, sur la partie du plateau écroulée dans le Reno, cf. Montelius, *La civilisation primit.*, I, pl. 108, fig. 1 et 2. Il est assez difficile de distinguer, dans la description collective qui nous en est donnée, les particularités de chacune de ces excavations. Ont-elles toutes réellement servi de puits ? Gozzadini ne le croyait pas : il y voyait des tombes ; il note qu'elles semblent avoir été sans ouverture ; deux d'entre elles étaient recouvertes d'un pavage régulier — sans doute de cailloux — les autres étaient fermées de grandes dalles de pierre taillées (p. 12 et 13). Quelques-unes cependant, celles notamment qui contiennent des squelettes, ont fourni des débris de cruches et de récipients habituels au fond des puits à eau (p. 14, 15, pl. V, n° 1). La seconde publication, *Ulteriori*

Le *mundus* de Marzabotto.

Gozzadini, sans doute, fait erreur, lorsqu'il prend l'ensemble du monument pour un tombeau de forme particulière, pour un tumulus rectangulaire. Mais il a raison cependant, de rattacher le puits central au culte des morts et de reconnaître, dans la dalle qui le ferme, la pierre *manalis* [1], la porte de l'Orcus, suivant les croyances antiques, le seuil du séjour infernal sur le monde des vivants [2]. Le mur qui l'entoure représente une enceinte sacrée. Les Grecs l'auraient appelé l'héroon de la cité [3]; les Romains de l'époque classique, la tombe du héros fondateur [4]. C'était en réalité l'emplacement du *mundus*, le centre religieux de la ville.

Le terme de *mundus* [5], dit Servius, est celui qui désigne proprement l'autel des dieux souterrains par opposition à *ara*, l'autel des dieux du ciel [6]. Trois fois par an, nous apprennent d'autre part Macrobe et Festus, on procédait à l'ouverture du *mundus*. C'étaient des jours néfastes et terribles [7]. La foule mystérieuse et triste des esprits d'en-bas se répandait à la surface de la terre, dans la ville et les

scoperte, p. 4, sqq. décrit huit nouveaux puits qui paraissent avoir été à ciel ouvert.

1. *Di una necropoli.*, p. 13.

2. Festus, 128 M. : manalem lapidem putabant esse ostium Orci, per quod animae inferorum ad superos manarent, qui dicuntur manes.

3. On trouve sur l'Acropole de Tyrinthe, un autel avec un puits semblable à celui de Marzabotto : Schliemann, *Tyrinthe*, p. 321, fig. 137, 138. Pour les monuments analogues en Grèce, cf. Studniczka, *Jahreshefte d. Oest. Inst.*, VI, (1903), p. 123-186; VII (1904), p. 239-249.

4. C'est sans doute l'emplacement d'un monument de ce genre que marque le *lapis niger* du Forum romain : Milani, *Locus sacer mundus e templum*, in *Rendiconti Lincei*, IX (1900), p. 289, sqq. ; X (1901), p. 127, sqq.; *Studi e Materiali*, II, p. 83; III, p. 3, sqq. ; Studniczka, *art. cité*, p. 129, sqq.

5. Cf. Müller-Deecke, *die Etrusker* II, p. 97, sqq., et surtout Thulin, *die Ritualbücher*, p. 17-25, où se trouvent réunis et commentés d'une façon définitive, nous semble-t-il, les textes et les faits relatifs à ces croyances.

6. *Ad Æn.*, III, 134; quidam aras superorum deorum volunt esse, medioximorum, id est marinorum, focos, inferorum vero, mundos.

7. Macrobe, *Sat.*, I, 16, 18 : Varro ita scribit : mundus cum patet, deorum tristium atque inferum quasi janua patet; propterea non modo proelium committi, verum etiam dilectum rei militaris causa habere ac militem proficisci, navim solvere, uxorem liberum quaerendorum causa ducere, religiosum est. — Festus, 154 : Mundus, ut ait Capito Ateius in l. VII Pontificali, ter in anno patere solet, diebus his : postridie Volcanali(*a et ante diem III Non. Octobr.*) et ante diem Id. Nov...; 157 : ejus inferiorem partem veluti consecratam Dis Manibus, clausam omni tempore nisi his diebus qui supra scripti sunt, quod quo tempore, ea quae occultae et abditae religionis Deorum Manium essent, veluti in lucem quamdam adducerentur et patefierent.

maisons des hommes [1]. Il eût été imprudent, en cette occurrence d'influences funestes, d'entreprendre aucune affaire publique ou privée. Par contre, sitôt le *mundus* refermé, tout rentrait dans l'ordre. C'était pour complaire aux morts qu'on leur ouvrait ainsi l'accès de la cité. Pour leur complaire encore, ou par antiphrase, on donnait à leur demeure redoutable le même nom de « monde » qu'à celle des vivants. Bien plus, on s'efforçait même de reproduire dans la forme de ce passage entre l'enfer et la terre, l'image, sinon l'aspect, de la coupole céleste, de la voûte qui recouvre et ferme le monde joyeux des hommes. « Au- » tant que j'en puis savoir par ceux qui ont pénétré dans » un *mundus* », précise Caton, « la construction du *mun-* » *dus* rappelle la voûte qui est au-dessus de nous » [2].

Le rapprochement s'impose avec ces puits coniques étroits du haut, larges en bas, qui se rencontrent à Marzabotto. O. Müller se demande s'il ne faut pas entendre que la voûte du *mundus* était inversée, c'est-à-dire s'arrondissait vers le bas [3]. Peut être doit-on interpréter en ce sens la seconde particularité notée par Gozzadini : « le fond du puits creusait » dans le sol une concavité ogivale, hémisphérique ou sem-

1. Voir les représentations figurées sur les urnes funéraires étrusques qu'a étudiées récemment M. Ducati, *Rendiconti Lincei*, XIX (1910), p. 161-180 : une figure humaine, à tête de loup, à mains crochues, sort d'un puteal et, au milieu des assistants, qui versent sur elle des libations ou lui assènent des coups, se saisit d'un vivant. M. Ducati met très justement en lumière le caractère infernal du dieu loup, dans les croyances italiques et étrusques, croyances dont il retrouve l'expression jusque chez le Dante, p. 169-176. En Grèce, le dieu loup ravisseur est devenu le chien Cerbère. Il est curieux que dans la langue étrusque la racine *lup* semble devoir exprimer l'idée de mort : *lupu, lupum = mortuus; lupuce = mortuus est :* Müller-Deecke, *die Etrusker*, II, p. 510, 504, 505. Le latin *lupus* se rattache cependant à une racine indo européenne, cf. Walde, *Lat. Etymol. Wörterbuch*, s. v.

2. Cato, ap. Fest., 157 : mundo nomen im, ositum est ab eo mundo qui supra nos est; forma enim ejus est, ut ex his qui intravere cognoscere potui, adsimilis illae. — Un autre *mundus* en forme de puits a été retrouvé récemment par M. Gabrici, vers l'angle méridional de l'enceinte sacrée de la déesse Nortia, à Pozzarello, près de Bolsena : *Mon. Lincei*, XVI (1906), col., 169-240 : partic., col. 184, sqq. fig. 10, col. 185. L'orifice, entouré d'un parapet de 2m 40 de diamètre, était couvert de dalles de pierre. Il s'approfondissait, jusqu'à 14m 50, sans aucun revêtement ; il n'a pu par conséquent, remarque M. Gabrici, servir de puits d'eau potable. Le puits s'élargit ou se rétrécit suivant la densité des couches de terrain qu'il traverse. On ne saurait donc juger de sa forme originaire. Le fond est légèrement convexe. M. Thulin reconnaît également dans ce puits, un *mundus* : *Ritualbücher*, p. 18, 19.

3. Müller-Deecke, *Die Etrusker*, II, p. 99.

» blable à une coquille ». S'il en était ainsi, le puits lui-même, trait d'union entre le monde d'en bas et celui d'en haut, aurait symbolisé l'un et l'autre, par la forme de chacune de ses extrémités. Cette excavation, au centre d'une enceinte sacrée, était comme le résumé de tout l'univers.

On comprend donc que l'établissement du *mundus* fût une des cérémonies essentielles parmi les rites de fondation. Dans ce trou primordial le peuple nouveau « jette ses amulettes », suivant l'expression d'une inscription chaldéenne de Khorsabad [1]. En Italie, on y verse le sang, on y brûle les restes de nombreuses victimes ; on y dépose les prémices des moissons [2] ; chacun apporte une motte de la terre de son pays d'origine [3] ; on y entasse, comme offrande, des fragments de métaux précieux [4]. Aujourd'hui encore nous avons conservé l'habitude d'insérer quelque monnaie dans les fondations de nos édifices. Ce n'est là que la survivance incomprise des sacrifices propitiatoires aux esprits infernaux du *mundus*. Le creusement du puits de Misanello, ce fut, en quelque sorte, la pose de la première pierre de la cité.

Du haut du petit tertre, entouré, bientôt après, d'un stylobate, le héros fondateur, au premier jour de la ville, interrogea les augures célestes, puis, après avoir accompli les sacrifices aux dieux d'en haut, à ceux de la terre et de l'eau, à ceux du sous-sol, au milieu du silence reli-

1. Oppert, *Expéd. en Mésopotamie*, III, p. 343-351, citée par Thulin, *Ritualbücher*, p. 9 : il s'agit de la fondation du palais de Sargon.

2. Siculus Flaccus, *Agrimens.*, p. 141, 4 : in fossis, (il s'agit des fosses préparées pour les termes — les débris trouvés dans le puits de Misanello prouvent que les sacrifices accomplis dans le *mundus* étaient du même genre) sacrificio facto, hostiaque immolata atque incensa facibus ardentibus, cooperti, sanguinem instillant, eoque tura et fruges jactabant, favosque et vinum aliaque... adjiciebant. — Ovide, Fastes, IV :

> Apta dies legitur, qua moenia signet aratro...
> Fossa fit ad solidum, fruges jaciuntur in ima,
> et de vicino terra petita solo.
> Fossa repletur humo, plenaeque imponitur ara
> et novus accenso fungitur igne focus.

3. Plutarque, *Rom.*, II : βόθρος γὰρ ὠρύγη περὶ τὸ νῦν Κομίτιον κυκλοτερής, ἀπαρχαί τε πάντων, ὅσοις νόμῳ μὲν ὡς καλοῖς ἐχρῶντο, φύσει δ' ὡς ἀναγκαίοις, ἀπετέθησαν ἐνταῦθα. Καὶ τέλος ἐξ ἧς ἀφῖκτο γῆς ἕκαστος ὀλίγην κομίζων μοῖραν, ἔβαλλον εἰς ταὐτὰ καὶ συνεμίγνυον. Καλοῦσι δὲ τὸν βόθρον τοῦτον ᾧ καὶ τὸν Ὄλυμπον ὀνόματι « μοῦνδον ».

4. Tacite, *Hist.*, IV, 53, décrivant la nouvelle fondation du Temple de Jupiter Capitolin : « lustrata suovetaurilibus area... passim injectae fun» damentis argenti aurique stipes et metallorum primitiae, nullis fornaci» bus victae sed uti gignuntur. »

gieux du peuple, il détermina l'enceinte, les voies, toute la figure de l'établissement nouveau, prenant possession, par la religion, de l'Acropole et du plateau, et des terres de la vallée qui s'étendaient devant ses yeux.

Les sanctuaires de Misanello.

De part et d'autre de l'autel du *mundus*, d'autres sanctuaires bordaient la crête méridionale de l'Acropole.

C'était d'abord, vers l'est, à l'extrémité de la partie de Misanello qui subsiste encore aujourd'hui, un petit temple rectangulaire à une seule *cella*, semble-t-il. On n'en reconnaît plus que l'angle nord-ouest, marqué seulement par les fondations. Plus grand que le péribole du puits sacré, — les restes, tout incomplets, mesurent encore environ 8 mètres — ce sanctuaire se trouve à côté de cette enceinte, un peu en arrière des autres temples [1].

Le premier temple à triple *cella*.

En avant du *mundus*, vers le centre du Capitole, d'autres fondations mieux conservées, permettent de reconstituer le plan d'un grand temple à triple *cella* [2]. Tous les détails répondent avec exactitude à la description du temple étrusque par Vitruve [3]. « Que la longueur du temple, dit Vitruve, » soit à sa largeur, dans le rapport de 6 à 5. Divisez la lon» gueur en deux parties, la première réservée à la colon» nade, la seconde aux *cellae*. Sur la largeur, prenez qua» tre dixièmes pour la chambre centrale et attribuez trois » dixièmes à chacun des espaces latéraux [4] ».

1. Sur les temples étrusques à une seule *cella*, cf. Martha, *Art Etrusque*, p. 266, 267 : Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 108-112 ; Winnefeld, *Röm. Mitteil.*, 1889, p. 143, sqq ; 1891, p. 349, sqq : Temple d'Alatri, reconstruit au Musée de la Villa du pape Jules, à Rome, avec quelques éléments empruntés au temple a 3 *cellae*, de Faléries.

2. Temple C du plan de Brizio, *Mon. Linc.*, I, pl. I.

3. *De Archit.*, IV, 7. Parmi les nombreuses études sur le temple étrusque, nous ne citerons que les plus récentes, dont les résultats d'ailleurs concordent dans l'ensemble : Martha, *Art Etrusque*, p. 262-283 ; Degering, *Ueber d. etruskische Tempelbau*, in *Götting. Nachrichten, Phil. Hist. Klasse*, 1897, 1, p. 137-170 ; Th. Wiegand, *Le Temple étrusque d'après Vitruve*, (1904), in *La Glyptothèque Ny-Carlsberg*, et Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 95-120, qui cite et reproduit la plupart des exemples connus. Voir encore l'étude très attentive que fait R. Delbrück du *Capitole de Signia*, (Rome, Loescher, 1903.)

4. IV, 7 : locus in quo aedis constituetur, cum habuerit in longitudine sex partes, una deempta, reliquum quod erit latitudini detur. Longitudo autem dividatur bipertito et quae pars erit interior, cellarum spatiis designetur, quae erit proxima fronti, columnarum dispositioni relinquatur. Item latitudo dividatur in partes decem. Ex his ternae partes dextra ac

Les murs extérieurs du temple de Marzabotto sont incomplets. Mais les indications de Vitruve permettent d'en retrouver les dimensions (*fig.* 17). La *cella* centrale est

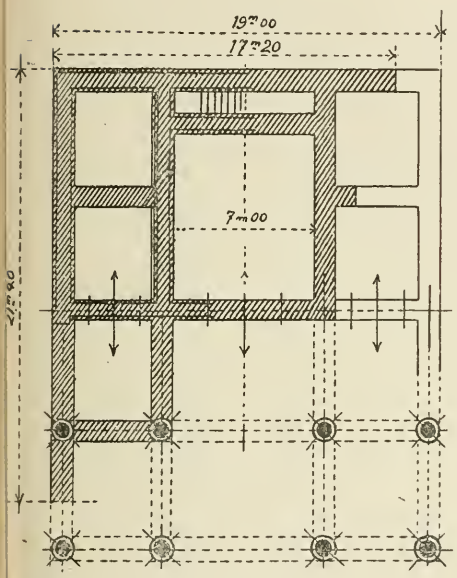

Fig. 17. — Temple à triple *cella* (C) de l'acropole de Marzabotto.

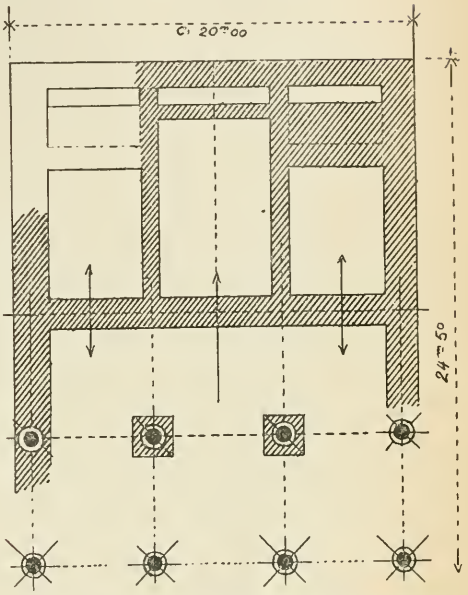

Fig. 18. — Fondations du temple étrusque, au dessous du Capitole romain de Florence.

(d'après Durm, *Baukunst. d. Etrusker*, fig. 117, p. 107.)

demeurée intacte, ainsi que l'aile de gauche. La première mesure 7 mètres de large, (7,60 y compris la demi-épaisseur des murs); l'aile avec ses murs, 5m 70. Nous pouvons attribuer la même dimension à l'espace amorcé à droite. Nous obtenons une largeur de 19 mètres, distribuée en trois parties : $\frac{3+4+3}{10}$. La longueur de ce temple devait donc, suivant le rapport fixé par Vitruve, atteindre 22m 80, et se trouver divisée en deux par le mur antérieur des *cellae*. Les restes de ce mur se rencontrent en effet, à 11m environ de la paroi postérieure. Les vestiges subsistant concordent donc exactement avec les prescriptions de Vitruve [1].

sinistra cellis minoribus sive ibi alae futurae sunt dentur, reliquae quattuor, mediae aedi attribuantur.

1. Les proportions, sinon les dimensions, sont à peu près celles du tem-

Dans l'étude détaillée qu'il fait de la construction du temple étrusque, M. Degering rapproche les substructions de Marzabotto de celles qui furent retrouvées par M. Milani sous le Capitole romain de Florence [1]. Un temple étrusque, contemporain, sans doute, de celui de Marzabotto, avait précédé, à Florence, l'édifice corinthien d'époque romaine. Les monuments des deux cités voisines sont, en effet, étroitement apparentés (*fig.* 18).

Presque de mêmes dimensions et de proportions identiques — le temple de Florence mesurait environ 20 mètres sur 24, — ils présentent, en outre, la particularité commune de murs transversaux à l'intérieur des *cellæ*. Ces murs, à Marzabotto, coupent les ailes en deux chambres successives égales ; ils les divisent, à Florence, à peu près aux deux tiers de leur longueur. L'espace ainsi isolé, au fond de la *cella* centrale, se trouve, dans les deux temples, beaucoup plus étroit que le réduit des *cellae* latérales. Ce ne pouvait être qu'une cage d'escalier, conduisant des soubassements aux combles, comme dans le temple de la Triade Capitoline à Pompéi [2]. Nous connaissons insuffisamment le détail des autres temples étrusques à triple *cella*, pour y retrouver la trace de semblables dispositions [3].

Le second temple à triple *cella*.

Presque immédiatement à l'ouest du grand temple de Misanello, et sur la même ligne, se trouve le grand autel rectangulaire avec son stylobate de 9 mètres et l'avant-corps de ses gradins [4] (*lettre* d, *du plan général de Marzabotto*). Puis viennent encore d'autres substructions : un

ple de Signia : Delbrück, *Das Capitolium v. Signia*, pl. IV : longueur : 40m27 ; colonnade : 20m82 ; cellae : 19m45 — largeur totale 24m ; *cellae* : 6m ; — 7m46 ; — 6m (sans compter l'épaisseur des murs.)

1. Degering, *Gölting. Nachrichten, Phil. Hist. Klasse*, 1897, 1, p. 161 ; cf. Milani, *Mon. Linc.*, VI (1896), col. 20 sqq.

2. Thédenat, *Pompéi* (1910), t. II, p. 41.

3. M. Delbrück attribue à chacune des *cellae* du temple de Signia, un opisthodome de profondeur égale, mesurant environ le quart de leur longueur : *Das Capitolium v. Signia*, p. 3. « Les *cellae* latérales, dit-il, et sans doute aussi la *cella* centrale, avaient un opisthodome, séparé par des parois sans fondations ». Pour la *cella* centrale, rien ne le prouve, cf. l'état des lieux, pl. I. Sur ces opisthodomes, cf. *ibid*, p. 25, 26.

4. Cf. Brizio, *Mon. Linc.*, I, pl I. = Montelius, *La civilis. primitiv.*, I, (texte), p. 397 : le plan d'ensemble ; pour le détail du grand autel *d* : Gozzadini, *Di un' antica necrop.*, p. 21, sqq., pl. VI ; Brizio, *Mon Linc.*, I, pl. II et VIII ; Montelius, *La civilis. primit.*, I, pl. 107, fig. 14 et 14a.

long mur de fond, de 18 mètres, avec l'amorce de la paroi latérale de l'est et de deux autres parallèles (*lettre* e). M. Degering y reconnaît l'aile droite et la chapelle centrale d'un second sanctuaire à triple *cella* [1], dont les dimensions, supérieures à celle du premier, peuvent être évaluées à 24 mètres environ, sur 26 mètres 50. Ces cinq monuments, tous de caractère religieux, occupaient-ils seuls le Capitole de Marzabotto? Aucun élément ne nous permet d'en juger.

Sauf pour les deux autels et pour l'angle du dernier temple, les substructions encore en place ne représentent que les fondations des murs, fondations noyées, sans doute, originairement, dans la plate-forme supportant l'édifice [2]. Si nous en jugeons d'après ceux qui subsistent, ces stéréobates devaient atteindre environ 1 mètre 80 de haut. Ils s'élevaient sur un parement en tuf, dont il se retrouve, çà et là, quelques dalles, restes du pavage antique de l'Acropole [3].

La construction des temples de *Misanello*.

Etant donné ce qui subsiste des temples de Marzabotto, nous en pouvons approximativement reconstituer l'élévation et le genre de construction. Revenons aux normes édictées par Vitruve. « Les murs du stylobate, doivent avoir, dit-il, une épaisseur double de celle des colonnes [4] ». C'est là une règle générale, destinée à assurer la solidité de l'édifice et aussi son harmonie : le soubassement massif déborde donc, de chaque côté de la colonne, d'une épaisseur égale à la moitié du diamètre [5]. Les parois des *cellæ* devront se

1. *Götting. Nachrichten*, 1897, 1, p. 160, 161, fig. 14.

2. Le soubassement construit souvent en blocs appareillés est un des éléments habituels du temple étrusque; cf. Martha, *Art étrusque*, p. 271, 272; Wiegand, *Le temple étrusque*, § 2, p. 5; Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 98. Le soubassement du temple de la *Mater Matuta* à Conca est construit en gros blocs de tuf : Graillot, *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1896, p. 135-136. Ceux de Marzabotto n'étaient certainement qu'un remblai de terre. On trouve à Populonia, le soubassement d'un temple rond : *Not. Scav.*, 1903, p. 10.

3. Gozzadini, *Di un' antica necrop.*, p. 11, sqq; cinq gradins donnaient accès à la terrasse du *mundus;* larges de $1^{m}22$, ils sont encore en place; on ne trouve plus que les trois premiers gradins du grand autel (d.) : ils ont 3^{m} de large, l'avant-corps avançait de $2^{m}80$, chaque gradin, haut de $0^{m}17$, avait une avancée de $0^{m}35$: Gozzadini, *ibid.*, p. 21.

4. *Archit.*, III, 4 : supraque terram parietes extruuntur sub columnas, dimidio crassiores quam columnae sunt futurae, uti firmiora sint inferiora superioribus.

5. Cf. Wiegand, *Le temple étrusque*, p. 6.

trouver dans l'axe même des colonnes ; elles seront ainsi en retrait sur les murs de substruction du *podium* et, par conséquent, au moins de la moitié moins épaisses. Il importe d'autre part, comme de juste, qu'elles soient en proportion de la hauteur et de la grandeur du temple [1]. Les murs en pierre sèche des soubassements de Misanello mesurent de 1 mètre à 1 mètre 20 d'épaisseur [2], les colonnes devaient avoir, par conséquent, de 0, 50 à 0, 60 de diamètre, et les parois, autant d'épaisseur.

Autant que permettent d'en juger les rares fragments architectoniques retrouvés [3], ces colonnes étaient d'ordre toscan. Le module de la colonne toscane, toujours d'après Vitruve, est de sept diamètres [4]. Leur hauteur, par conséquent, pouvait varier de 3 mètres 50 à 4 mètres 20 ; fixons-la à 4 mètres, en chiffre rond. Or une autre indication de Vitruve nous apprend que la colonne du temple toscan doit mesurer le tiers de la largeur de l'édifice [5]. Pour un temple de 19^{m} de large, nous devrions donc trouver, à Marzabotto, des colonnes de 6^{m}30 : leur diamètre 7 fois moindre atteindrait 0^{m}90, ce qui exigerait des soubassements de 1^{m}80. L'insuffisance des fondations trouvées sur l'Acropole de Misanello, correspondait donc à l'insuffisante hauteur des temples [6].

1. Vitruve, IV, 4, 4 : ipsius autem cellae parietum crassitudinem pro rata parte magnitudinis fieri oportet, dum antae eorum crassitudinibus columnarum sint aequales.

2. Gozzadini, *Di una necrop.*, p. 10.

3. Une base de colonne de Misanello, cf. Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 108, fig. 118 ; d'autres bases et divers fragments ont été trouvés épars, au pied de l'Acropole et dans la ville ; Gozzadini les prenait pour des stèles : *Di un' antica necrop.*, p. 26, pl. III, fig. 9, 13 et 4 = Montelius, *La civil. prim.*, pl. 107, fig. 15 ; cf. Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 303-307.

4. *De Archit.*, IV, 7, 2. — Cf. Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 64, et fig. 65 : la colonne toscane de Pompéi.

5. *Ibid.*, « (columnae) sint ima crassitudine altitudinis parte VII, altitudo tertia parte latitudinis templi. »

6. Seule, l'élévation du fronton, par conséquent la hauteur du faîte reste indéterminée. Il ne semble pas, dit M. Wiegand, (*Le temple étrusque*, p. 12,) « qu'il y ait eu en Etrurie, une règle fixe à ce sujet : les restes » conservés de frontons de temples et les représentations d'édifices nous » offrent parfois l'inclinaison de 13 degrés habituelle aux temples grecs, » mais nous font voir aussi des toits plus aigus et d'autres extrêmement » plats. » Le texte de Vitruve où il est question de la construction du toit, a fait l'objet de nombreuses discussions : *de Archit.*, IV, 7, 5 ; cf. Martha, *Art Etr.*, p. 273, sqq. ; Wiegand, *Le temple étrusque*, p. 12, sqq ; Rizzo, *Di un tempietto fittile di Nemi*, in *Bullet. Commis. arch. comun.*, 1911, p. 289, sqq.

Ce peu d'élévation des édifices marque leur ancienneté [1]. Lorsque Vespasien reconstruisit à Rome le temple de Jupiter Capitolin, il prit garde de ne rien changer au plan primitif, car les dieux tiennent aux aitres dont ils ont l'habitude. Les architectes furent autorisés seulement à ajouter à la hauteur [2].

Les monuments archaïques restent bas, surtout parce que les matériaux employés ne comportent pas des formes élancées. Le temple grec primitif et le temple toscan étaient construits exclusivement en bois [3]. Les fondations légères de Misanello ne pouvaient porter que des parois en charpente Sans doute quelques blocs de tuf appareillés entouraient-ils le *podium* d'un revêtement, ou servaient-ils de linteaux aux portes [4]. Ils ne constituaient certainement pas les murs. L'emplacement n'ayant jamais été occupé depuis, on n'aurait pas manqué d'y retrouver des amoncellements de pierres. Les colonnes elles-mêmes, qui, en deux rangées de quatre, occupaient toute la partie antérieure des temples, ne devaient être que de simples troncs d'arbres [5]. Tout au plus, reposaient-elles sur des bases moulurées en pierre. L'une de ces bases fut en effet retrouvée près du sanctuaire *e*, et quelques autres sur le plateau de Misano [6]. Si peu qu'il subsiste des temples de Marzabotto, ces quelques restes représentent donc, à peu près, la totalité de leur maçonnerie.

Nous savons que ces vieux édifices de bois étaient peints entièrement de couleurs vives [7]. Des appliques de bronze ou de terre cuite revêtaient la tête des poutres, cachaient

1. L'évolution vers des formes plus élancées n'est pas particulière à l'ordre toscan : de même, dans l'ordre dorique, le module de la colonne passe de 4 diam. à 6 1/2 : cf. Durm, *Bauk. d. Griechen*, (1910), p. 249, fig. 220 ; et celui de la colonne ionique, de 8 à 12 diam. : *ibid.*, p. 287, fig. 262.

2. Tac., *Hist.*, IV, 53 : haruspices monuere ut... templum iisdem vestigiis sisteretur, nolle deos mutari veterem formam... altitudo aedibus adjecta ; id solum religio adnuere et prioris templi magnificentiae defuisse credebatur.

3. Par exemple l'Heraion d'Olympie et le temple d'Apollon dans le sanctuaire de la ligue étolienne à Thermos : cf. Durm, *Baukunst d. Griechen*, p. 368, sqq.

4. Cf. notamment, Montelius, *La civil. primit.*, pl. 107, fig. 13.

5. Wiegand, *Le temple étrusque*, p. 8.

6. Gozzadini, *Di un'antica necrop.*, pl. III, fig. 4, 9, 13.

7. On peut appliquer au temple étrusque ce que Durm, *Baukunst d. Griechen*, p. 368, dit du temple grec : « richement doré, peint de couleurs » éclatantes, orné d'appliques de métal, l'extérieur du temple est en harmonie avec les teintes chargées de la nature méridionale qui l'entoure. »

les interstices, soulignaient tous les détails de l'épistyle [1]. De nombreuses trouvailles permettent de se représenter le détail des mutules, des *antepœgmenta*, des corniches et acrotères des temples étrusques [2]. Les frontons de terre cuite, dont on possède les restes, sont de date plus récente [3].

A Marzabotto se sont rencontrés des fragments de tuiles peintes, décorées de chevrons, de losanges, de grecques et de palmettes, en rouge, en blanc, et en noir [4]. On a trouvé aussi quelques plaques de corniche, ornées d'une palmette en relief et de masques décoratifs, avec une demi-auréole de larges rayons [5]. Ce sont là des motifs courants dans toute l'Etrurie. Une série continue d'antéfixes de ce genre bordait, comme d'un feston, le toit des édifices.

Des fondations en pierre sèche dans un soubassement de terre, une charpente et des colonnes de bois, une riche décoration de couleurs et des revêtements de terre cuite, tels étaient donc les éléments constitutifs des temples étrusques archaïques de Misanello.

L'orientation des temples de Marzabotto.

Les façades de ces sanctuaires se trouvent orientées, à peu près régulièrement, vers le sud, comme celles de la plupart des temples étrusques [6]. Le fond de l'édifice, où résidait le dieu, se trouvait donc tourné vers le nord. Les Etrusques, en effet, plaçaient de ce côté le séjour de leurs grands dieux [7]. L'axe des divers monuments de Misanello n'est cependant pas exactement le même. Le dernier édifice de la rangée, le temple *e*, diverge légèrement vers le nord-ouest [8]. Cette disposition a-t-elle pour but d'en détourner

1. Martha, *Art Etrusque*, p. 173-176.

2. Wiegand, *Le temple étrusque*, p. 15, 16, fig. 4 ; cf. le catalogue des terres cuites décoratives de la collection Jacobsen, qui fait suite à cet article, dans *La Glyphothèque Ny-Carlsberg ;* Graillot, à propos des trouvailles de Conca, *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1896, p. 141 ; Durm, *Baukunst d. Etrusker*, p. 73-93 ; Rizzo, *Bullet. Comm. arch. comunale*, 1911, p. 307, sqq.

3. Milani, *I frontoni di un tempio tuscanico*, in *Museo ital. di antichità classica*, I, p. 89-112, pl. III-VI : fronton de Luni ; et Brizio, *Not. Scav.*, 1897, p. 82-304 : fronton de Cività Alba ; Déonna, *Les statues de terre cuite :* fronton de Tél mon.

4. Gozzadini, *Di una necrop.*, p. 22-28, pl. 10, nos 3-8 ; cf. Montelius, *La civil. prim.*, pl. 107, fig. 2, 4, 5.

5. *Ibid.*, pl. IV, nos 11, 12, 13, 14 ; pl. X, 2 ; Montelius, *La civil. prim.*, pl. 107, fig. 10

6. Martha, *Art étrusque*, p. 261 ; Wiegand, *Le temple étrusque*, p. 5.

7. Muller-Deecke, *Etrusker*, II, p. 131.

8. Voir le plan de Brizio, *Mon. Linc.*, I, pl. I.

la terrasse vers la ville, qui s'étend au sud-est ? Peut-être aussi, vient-elle de ce que la divinité maîtresse du lieu était censée habiter vers l'ouest du ciel [1]. Or, suivant les indications du foie de bronze de Plaisance, si les dieux joyeux et favorables, *Fufluns*, *Neptune*, *Hercule*, avaient leur siège dans les régions de l'est, à l'ouest au contraire, la treizième demeure était celle du terrible *Vetisl*, *Vedius* ou *Vejovis*, le dieu de la mort. Mais l'orientation nord-sud des temples de Marzabotto suffit à prouver qu'ils n'étaient pas dédiés à ces génies, d'ailleurs secondaires, du Panthéon étrusque. Exactement au nord, sur le foie de Plaisance, est marqué le siège de *Ani*, *Janus*, puis, immédiatement, vers l'est, celui de *Uni mae* : *Junon*, (peut-être *Juno mater*), tandis que à côté, vers l'ouest, les régions 15 et 16 sont consacrées à *Tinia*, *Jupiter* [2]. C'est sans doute à cette triade de Janus, Junon et Jupiter, véritable Trinité du Père créateur, du Génie féminin générateur et du Fils, qu'étaient dédiés les temples dont subsistent les restes.

La situation de ces sanctuaires et leur orientation répond ainsi, tout aussi exactement que leur construction, aux règles dont se souvenait Vitruve : « Que les temples » des grands dieux, prescrit-il, et de ceux qui tiennent » la ville en leur garde particulière, aient leur empla- » cement au lieu le plus haut, en un point d'où l'on » contemple la majeure partie des murailles [3]... Que le » prêtre en montant à l'autel ait en face de lui l'image du » dieu ; que le dieu lui-même, en recevant les offrandes et » la fumée des sacrifices, puisse embrasser d'un seul regard » et le sacrificateur et la foule suppliante et la ville au » pied des temples, avec l'enceinte sacrée de ses murs, et » le fleuve au fond de la vallée, et la plaine jusqu'aux mon- » tagnes de l'autre rive [4] ».

1. Martha, *Art étrusque*, p. 261, remarque que le second temple de Faléries paraît être le sanctuaire de Juno Curitis, souvent mentionné par les auteurs ; il est précisément placé dans l'axe de la deuxième région, laquelle correspond à la ligne N.E.-S.O. On constate que l'*antica* du temple faisait face au sud-ouest, c'est-à-dire, à la partie de l'horizon opposée à la région attribuée en propre à la divinité maîtresse du lieu.

2. Cf. Thulin, *Die Götter d. Martianus Capella u. die Bronzeleber von Piacenza*, in *Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten*. II, 1 (1896). p. 7-22.

3. *De Arch.*, I, 7, « aedibus vero sacris, quorum deorum maxime in tu- » tela civitas videtur esse, et Iovi et Junoni et Minervae, in excelsissimo » loco unde moenium maxima pars conspiciatur, areae distribuantur. »

4. *Ibid.*, IV, 5 : « Regiones autem quas debent spectare aedes sacrae

La ville de Marzabotto.

Au pied de son Acropole, entre mont et vallée, était bâtie la ville. Comme les temples, les habitations dominaient la plaine. Elles occupaient sans doute entièrement le plateau de Misano, dont les dimensions originaires paraissent avoir atteint environ mille mètres en tout sens. Aujourd'hui, il ne subsiste plus guère que la moitié du promontoire rocheux, dont la partie sud-ouest, minée peu à peu par le Reno, s'est écroulée, avec les substructions qu'elle portait. On a pu cependant reconnaître encore le tracé des voies principales de la cité. Quelques fouilles ont dégagé un certain nombre d'îlots, vers le bord et au sud-est du plateau. Mais l'ensemble attend toujours une exploration méthodique. (*Voir planche* III).

Les grandes voies orientées.

La parfaite régularité du plan semble néanmoins hors de doute. Une grande rue, à égale distance de la crête orientale et de Misanello, court directement du sud au nord. C'était le *cardo*. Vers l'extrémité sud de Misano, le tronçon d'une autre voie, orientée de l'est à l'ouest, paraît représenter le *decumanus*. Larges l'une et l'autre de 15 mètres, les rues décumane et cardinale se divisent en trois parties égales : celle du milieu, plus basse, jouait le rôle de chaussée, les deux autres sur les bords, celui de trottoirs surélevés. Le sol en est également pavé de galets. Exactement parallèle à la décumane, une autre voie mesurait 12 mètres de largeur. Entre ces deux artères, les petites rues tracées dans le sens du *cardo*, n'ont plus que 5 mètres. Elles découpent, à des intervalles de 35, 40 et 68 mètres, des îlots continus de 165 mètres de long. Tout dans cette ville, à en juger du moins par le plan qu'a publié Brizio[1], fut tracé au cordeau. Voici donc que, bien avant la Grèce classique et le monde alexandrin, l'Apennin étrusque nous offre l'exemple d'une orientation et d'une régularité parfaites [2].

» deorum immortalium sic erunt constituendae uti... qui adierint ad aram » immolantes aut sacrificia facientes spectent.. ad simulacrum quod erit » in aede... ipsaque simulacra videantur contueri supplicantes et sacrifi- » cantes... tunc convertendae sunt earum regionum constitutiones uti » quam plurima pars moenium e templis deorum conspiciatur ; item si » secundum flumina aedes sacrae fient, ad fluminis ripas videntur spectare » debere. » Cf. à propos du vieux temple du Forum triangulaire de Pompéi : Thédenat, *Pompei*, (1910), p. 7.

1. *Mon. Linc.*, I, pl. I et col. 293, sqq. = Montelius, *La civilis. prim.*, I, texte, col. 497-500.

2. Cf. le plan de Sélinonte relevé par Hulot : Hulot-Fougères, *Sélinonte*;

L'enceinte.

Il semblerait, à priori, assez naturel que l'ensemble de ces îlots réguliers, disposés en quartiers autour du carrefour des grandes rues orientées, ait constitué une ville de forme rectangulaire. Mais les faits observés jusqu'à ce jour n'autorisent pas de conclusion certaine. Deux des côtés du périmètre primitif subsistent seuls, à l'est et au nord.

A l'est, le bord du plateau délimitait évidemment la cité. Il apparaît encore aujourd'hui nettement marqué et presque rectiligne, soit que la nature l'ait ainsi façonné, soit qu'il ait été régularisé par l'homme. Sur une longueur de 500 mètres environ à partir du *decumanus*, la crête suit approximativement la direction sud-nord, avec une déclinaison vers l'ouest, équivalant à peu près à la largeur d'un îlot. On y reconnaît, vers l'extrémité méridionale, les traces d'une porte d'entrée. C'est une étroite ouverture de 2 mètres 85, entre deux massifs de gros blocs [1], à l'extrémité de la voie décumane. Nulle trace, en avant d'elle, d'un chemin d'accès direct. La voie, sans doute, montait obliquement de la vallée vers le plateau, contraignant l'agresseur à prêter le flanc droit. Ce détail, la position de la porte, son étroitesse même, suffirait à prouver qu'elle faisait partie d'un système de fortification. La ville, de ce côté au moins, avait certainement une enceinte, et le rempart, au bord de la crête qu'il couronnait, était comme elle à peu près rectiligne et orienté. On n'en trouve, il est vrai, nul vestige, de sorte que l'on ne saurait dire s'il était de pierre, comme la porte, ou simplement de terre. Son existence et son tracé se trouvent néanmoins hors de doute.

Par contre, sur la face nord, aucun accident de terrain n'imposait à l'extension de la ville une limite déterminée.

celui de Priène, Wiegand, *Priene*, pl. III et V. Il est remarquable que les îlots de Marzabotto, aient en partie la même largeur que ceux de Priène : $35^m 40 = 120$ pieds grecs ; *ibid.*, p. 150. Les mesures données par Brizio ne sont d'ailleurs qu'approximatives. Il est non moins étonnant de trouver les grandes voies de Marzabotto beaucoup plus larges que celles de Priène : *cardo* : $5^m 60$, *decumanus* de 7^m à $7^m 35$; les autres en moyenne $3^m 50$ (Wiegand, p. 48) — et que celles de Sélinonte : *cardo* et *decumanus* : 9^m, rue secondaires, $3^m 50$ (Hulot-Fougères, p. 199). Les plus grandes rues de Pompéi ne dépassent pas 12^m de large.

1. Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 278 ; Montelius, *La civil. primit.*, I, col. 507. Brizio remarque que cette porte est exactement de même largeur que les portes de Mycènes et de Tyrinthe. L'une des portes de Saturnia avait également $2^m 80$, cf. Dennis, *Cities and Cemeteries*, (1883), II, p. 275 sqq. La grande porte de Sélinonte reconstruite par Hermocrate, au début du Ve siècle, mesure $2^m 85$: Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 176, 177.

De ce côté, le plateau de Misano se rattache aux hauteurs voisines. Ce devait être le point faible de sa défense. Les travaux exécutés à l'époque moderne empêchent de suivre avec précision les vestiges des habitations. Seules les tombes de la nécropole nord fournissent un indice topographique certain. Il est vrai que Brizio relate la trouvaille, le long de la seconde voie parallèle à la décumane, d'un mur de gros blocs, suivant très exactement sur une soixantaine de mètres la direction est-ouest (*lettre* E *du plan*) [1]. Faut-il y reconnaître vraiment les restes du rempart? L'espace libre de fondations, au sud de ce mur, représente-t-il le *pomœrium* sacré [2], ou n'est-ce autre chose que la chaussée d'une rue? On doit remarquer que le fossé de la voie cardinale se prolonge vers le nord, au-delà de l'enceinte que marqueraient ces blocs. Nous hésiterons donc à affirmer la présence, de ce côté, d'un rempart appareillé, suivant en ligne droite la direction est-ouest.

Quant aux flancs du plateau, que bordait le Reno et qu'il a détruits, il est assez peu vraisemblable qu'ils aient jamais dessiné un angle droit, correspondant à celui que l'on peut supposer vers le nord-est.

Contentons-nous donc de reconnaître que le périmètre de la ville, marqué par une enceinte fortifiée, reproduisait, avec une certaine tendance à la régularité, la forme imposée par la nature des lieux.

Les maisons

Presque à fleur de terre, sous les cultures, les restes des habitations couvrent ce qui subsiste, à l'est et au sud, du plateau de Misano. Les fouilles, jusqu'ici, n'en ont exploré qu'une minime partie. Les ruines se sont uniformément présentées comme un réseau confus de murs en pierre sèche [3]. Epais de 0,50 à 1 mètre, s'élevant encore au maxi-

1. Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 253 et 280; Montelius, *La civil. primit.*, col. 506, 507.

2. Cf. Thulin, *Die Ritualbücher*, p. 10-17. Il nous semble que des nécessités pratiques devaient imposer de réserver, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs, un espace libre, chemin de ronde, entre les maisons et le rempart, fossé, large de 30m, au pied du rempart; cf. Durm, *Baunkunst d. Etrusker*, p. 31, 32, fig 33; p 433, sqq.

3. Brizio, *Mon Linc.*, I, col. 331, relate la trouvaille, dans la couche inférieure à ces fondations, de quelques fonds de cabanes circulaires, de type villanovien, mais contenant exclusivement des débris d'époque étrusque. Il croit y reconnaître le campement provisoire des fondateurs, pendant la

mum de 1m 50, ou plutôt s'enfonçant d'autant dans le sol antique, au-dessus duquel ils n'affleurent que de la hauteur d'une ou deux couches de gros galets [1], ce ne sont que des fondations. Ont-ils jamais dépassé la mesure d'un soubassement? Il ne semble guère possible que des constructions aussi légères et faites de pareils matériaux, cailloux et glaise, aient pu constituer de véritables parois. Que l'on imagine d'ailleurs l'énorme amoncellement qu'eussent laissé sur place des maisons, même d'un seul rez-de-chaussée. Aucun débris, au contraire, n'indique, à Marzabotto, un emploi développé de la pierre. Ni sur les soubassements, ni dans leur voisinage, ne s'aperçoit d'ailleurs la moindre trace de charpentes, ni des pieux qui les auraient soutenues [2].

Il faut donc que ces maisons, dont on ne retrouve, pour ainsi dire, que le socle, aient été construites principalement en pisé, en briques crues. Sur cet emplacement que jamais, depuis l'époque étrusque, n'ont habité les hommes, l'humus qui porte aujourd'hui les moissons, ne serait que le résidu des murs tombés en poussière.

Nous ne voulons pas prétendre, sans doute, que le travail en charpente ait été inconnu à Marzabotto. On sait le développement que donna l'Etrurie à ce genre de construction. Les chambres sépulcrales taillées dans le roc imitent souvent l'apparence de cloisons de bois et surtout de plafonds caissonnés [3]. Mais il est permis de se demander si les planches ne constituaient pas seulement le revêtement de murs d'une autre matière, ou si elles ne se trouvaient pas réservées aux divisions intérieures de l'habitation, à la couverture et aux étages. Il semble bien, en effet, qu'en terre grecque, l'architecture domestique ait fait un usage

construction de la ville. Il paraît difficile de déterminer avec une si grande précision l'extension et la durée de ce genre d'habitation, dans la cité purement étrusque de Marzabotto. La situation de ces fonds de cabanes, au-dessous des fondations en pierre sèche — et non à côté d'elles — prouve seulement qu'avant la fin de la période représentée sur le plateau de Misano, tout l'espace délimité se trouva régulièrement bâti, suivant le mode rectangulaire.

1. Gozzadini, *Di un antica necrop.*, p. 10 et passim ; Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 303-307.

2. Brizio, *ibid.*, en conclut que les murs devaient être construits en blocs de tuf. Mais le tuf aurait laissé plus de traces encore que le bois.

3. Martha, *Art Etrusque*, p. 153 sqq.

assez développé de l'argile, employée sous forme de brique crue [1]. Il serait assez naturel que l'Etrurie en ait usé de même. L'aspect des ruines de Misano, l'absence d'indices se rapportant à l'emploi de fortes armatures en grosses pièces de bois, autorisent pleinement cette hypothèse, au moins pour cette partie du domaine étrusque.

Le plan de la maison étrusque à Marzabotto.

Pouvons-nous essayer de retrouver, dans le dessin compliqué des murs de fondations, le plan des maisons et le schème de leur distribution intérieure ?

« Il suffit, dit Brizio, à quiconque est tant soit peu familiarisé avec le plan des maisons romaines de Pompéi, de jeter un coup d'œil sur les fondations dégagées à Marzabotto, pour reconnaître, dans notre planche VI, la moitié d'une maison romaine [2] » (*fig.* 19) — un coup d'œil prévenu, ou rapide, sans doute peut suggérer cette hypothèse, mais un examen raisonné la fait paraître contraire à toute vraisemblance.

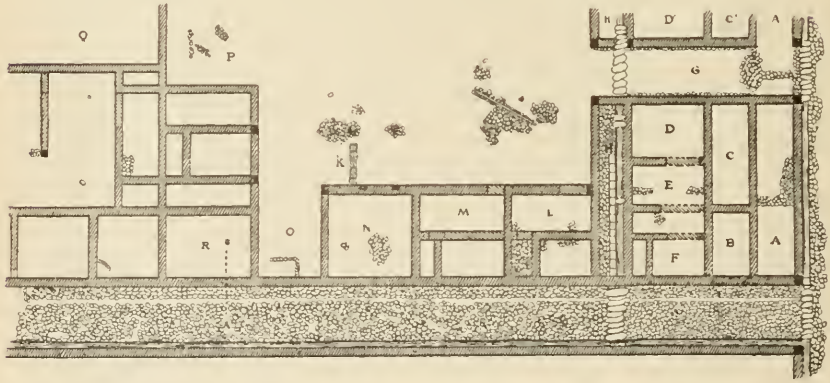

Fig. 19. — Plan de la prétendue maison étrusque de Marzabotto. — (d'après Brizio, *Mon. Linc.*, I, pl. VI.)

Contentons-nous de mesurer cette prétendue demi-maison de Marzabotto. La moitié de la façade, depuis l'angle

1. M. Fougères suppose que, de même, les maisons du v^e^ siècle, à Sélinonte, étaient construites en briques crues, sur un socle maçonné, comme celles de Mantinée et de la plupart des villes grecques : Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 206 ; cf. *Dict. des Antiquités*, art. *paries*. Voir ce que dit Choisy des maisons lyciennes : « la charpente ne constitue que l'ossature de la » construction ; le corps des murs est en maçonnerie de terre » : *Hist. de l'Architecture*, I, p. 250.

2. *Mon. Linc.*, I, col. 318 ; cf. Montelius, *La civil. prim.*, I, col. 502.

sud-ouest (A), jusqu'au milieu de l'entrée (G), développerait une longueur de 17m 50 — soit 35 mètres, pour la façade entière — toute la largeur de l'îlot. Le vestibule aurait 17m 60 de long, sur 4 mètres de large; il est entièrement pavé de petits cailloux, comme une rue. Les *tabernae* de part et d'autre du vestibule (A, B, C, D, E, F; A', etc.), constitueraient, à elles seules, une vaste habitation d'au moins 7 pièces. — Sur le côté ouest de l'*atrium* ouvrent encore 5 grandes chambres (L, M, N). Au-delà de l'aile, (O) d'autres salles nombreuses et vastes se succèdent et se commandent (K, P, Q, R). Que l'on compare ces dimensions à celles des maisons de Pompéi. L'une des plus anciennes de la ville, mais non des moindres — construite en pierre du Sarno soigneusement appareillée, elle peut dater du IIe siècle avant notre ère — la maison du chirurgien, ne mesure que 15m 40 de façade sur une vingtaine de mètres de profondeur [1]; à l'intérieur, la cour occupe un espace de 8m 25 sur 9m 76. Celle de Méléagre, l'une des plus brillantes [2], ne présente sur le Forum, qu'une façade de 12m 50; la cour a 9m 90 sur 7m 25. Telles sont bien, en effet, les proportions moyennes. Un vestibule de 17 mètres sur 4, une cour intérieure de 27 mètres sur 19, demeurent sans exemple à Pompéi. Nous trouverions donc, au Ve siècle avant notre ère, dans une petite cité montagnarde de l'Apennin, une habitation qui aurait été, dans une ville romaine en terre campanienne, un véritable palais.

La maison étrusque et la maison grecque.

Quelle qu'ait été, en Etrurie, l'originalité de l'architecture domestique, dont témoignent les grandes tombes à chambre creusées dans le roc [3], on ne saurait admettre que les

1. Nissen, *Pompeianische Studien.*, p. 403, 404; Thédenat, *Pompéi*, I, p. 42, 43.

2. Nissen, *ibid.*, p. 426; Thédenat, *ibid.*, p. 81, 86 et passim.

3. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 186, sqq. Tant s'en faut d'ailleurs que la chronologie des tombes à chambre étrusques soit nettement établie aujourd'hui. (Voir cependant la récente publication de M. F. von Stryk, *Studien über die etruskischen Kammergräber*, diss., Munich, 1910). Les plus anciennes paraissent avoir été des cellules uniques comme celles qui sont taillées dans le roc à Castel d'Asso près de Viterbe et celles d'Orvieto, construites en blocs appareillés. La tombe François paraît bien dater du VIe siècle. Que l'on en compare le plan à celui de la tombe des Volumnii à Pérouse, reportée par M. Körte à la fin du IVe ou au début du IIIe siècle : *Das Volumniergrab bei Perugia*, in *Götting. Abhandl.*, XII, 1 (1909), p. 28-30, (de l'extrait).

Etrusques aient pris une telle avance sur tous les autres peuples du monde méditerranéen. Au v^e^ siècle, pour toutes ses industries et pour son art, l'Etrurie suit la Grèce, avec le retard d'une colonie qui reçoit et imite, vis-à-vis de la métropole qui cherche et invente. A cette époque, l'architecture religieuse, comme nous le montre la construction des temples de Misano, en est restée à une phase très archaïque, depuis longtemps dépassée en Attique. Les demeures privées pouvaient avoir en Etrurie leur disposition propre, comme le temple étrusque avait son plan distinct de celui du temple grec. Mais ni la technique architecturale, ni le développement des habitations, ne pouvaient dépasser le degré atteint, à la même date, par les Grecs.

Or des exemples précis nous montrent ce que fut, à l'époque classique, et ce que demeura, jusqu'en pleine période hellénistique, la maison grecque [1]. C'étaient de fort petites cases de 5 à 10 mètres de façade et à peine plus profondes. Sur la rue s'ouvraient des boutiques, entre lesquelles un couloir étroit conduisait à une cour intérieure. Sur le fond de la cour donnait l'οἶκος, constitué d'une salle unique et indépendante, parfois précédée d'un auvent, et flanquée souvent d'une ou deux petites chambres. C'était là toute l'habitation. Une seule des maisons de Marzabotto, telles que les imagine Brizio, représenterait tout un îlot de la ville-neuve alexandrine de Priène.

La distribution des pièces dans la maison étrusque.

Nous proposerons donc d'interpréter ces restes d'une habitation, prétendue de type pompéien, comme un ensemble de constructions diverses et sans lien. Les deux grands espaces A et B, C, le long de la décumane, paraissent des

1. Cf. en général Durm, *Baukunst. d. Griechen* (1910), p. 514 sqq. Les fondations des maisons d'Athènes, entre l'Acropole et le Pnyx forment un ensemble assez confus. Mais à Sélinonte, M. Fougères reconstitue avec succès le plan de quelques habitations du v^e^ siècle : Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 206-210 : maisons M et N. Les exemples sont plus nombreux pour l'époque hellénistique. L'exploration de Délos fournit à ce point de vue d'abondants documents : P. Paris, *B. C. H.*, 1884, p. 473-496, pl. XXI. Les fouilles de Priène ont également mis au jour de nombreuses substructions : Wiegand, *Priene*, p. 284 sqq. fig. 298 et 299. Aucun genre de construction ne se prête à plus de fantaisie que la maison privée. Néanmoins de toute les variétés se dégage un plan général, affecté, chaque fois, d'altérations plus ou moins considérables. Les caractères les plus frappants de toutes ces maisons grecques, du v^e^ au III^e^ siècle, sont la légèreté de leur construction et l'étroitesse de leurs dimensions.

boutiques et arrière-boutiques, sans communication avec les pièces postérieures. Dans tous les îlots voisins, en effet, on retrouve, en bordure de la rue, ces rectangles parallèles et réguliers, séparés par un mur continu de la confusion des autres soubassements. L'entrée des habitations proprement dites doit être reportée sur les rues secondaires. Perpendiculairement à la petite voie cardinale (G), un long et étroit passage (H), pavé comme une rue, pénètre entre deux séries de salles rectangulaires. Les trois espaces disposés autour de F formaient peut-être, à eux seuls, une habitation : corridor d'entrée, avec traces de dallage, et deux pièces latérales, de dimensions diverses, se commandant l'une l'autre. E et D ensemble, seraient une maison différente — à moins que l'on ne préfère réunir les chambres F et D, autour d'une cour intérieure E, laquelle se serait trouvée, dans la suite, découpée par des murs en deux ou même trois boyaux parallèles. Il est bien difficile, en effet, de reconnaître la destination précise de pièces dont il ne reste plus que les fondations profondes. Les proportions modestes de demeures ainsi distribuées paraissent, en tout cas, plus conformes à la vraisemblance que le plan grandiose supposé par Brizio [1].

La cour intérieure.

Autant que permettent d'en juger les trop rares substructions mises au jour, la maison de Marzabotto se compose donc essentiellement d'une cour, reculée de la voie publique à l'extrémité d'un couloir ouvrant sur les ruelles. Non loin de la maison dite pompéienne, dans l'îlot VIII, (*voir le plan général, pl.* III) se distinguent deux de ces cours; une troisième se trouve dans l'îlot VII et une autre, fort grande, dans l'îlot X, toujours dans le même quartier. On en reconnaît encore un certain nombre çà et là, dans le reste des ruines dégagées, à leurs contours parfois irréguliers et à leur pavage, semblable à celui des rues. Un puits ou citerne en occupe le plus souvent, non pas le centre, mais un angle. Ces cours se trouvent toujours vers le milieu des pâtés de maisons. C'étaient des espaces découverts, de dimensions variables, véritables prises d'air et de

1. Il va sans dire que cette disposition n'est indiquée que comme une hypothèse, entièrement subordonnée aux résultats que pourraient atteindre de nouvelles fouilles.

jour des habitations, enclos intimes et fermés de la vie familiale. Elles n'ont rien cependant de l'*atrium*, sorte d'antichambre couverte et sombre, éclairée seulement par l'étroite ouverture d'un *impluvium*, percé dans le caisson central du toit [1]. Elles doivent être comparées plutôt à la cour intérieure des maisons grecques.

On ne saurait cependant pousser plus loin le rapprochement entre l'habitation privée des Etrusques et celle des Grecs. A la présence d'une cour intérieure s'arrête leur analogie. Aucune des constructions qui ouvrent sur les cours de Marzabotto ne ressemble, en effet, à l'οἶκος grec avec sa *prostas*, nul détail ne rappelle la construction de l'ancien *megaron* hellénique. Toutes les cellules de la maison étrusque, grandes et petites, se pressent également vers le jour central, sans trace de groupement régulier, sans aucun indice d'une hiérarchie, sans que jamais une chambre maîtresse semble se distinguer des salles secondaires. Ainsi, dans la tombe François [2], le seul principe suivi paraît avoir été d'ouvrir, autour d'un espace quadrangulaire, le plus grand nombre possible de compartiments. Et encore celui du fond est-il précédé d'une sorte d'avant-corps, qui semble lui attribuer une dignité particulière. Nous n'avons jamais pu observer rien de tel, parmi les substructions dégagées, jusqu'à ce jour, à Marzabotto.

La maison étrusque et l'architecture préhellénique.

Juxtaposées, tantôt en long, tantôt en large, étroitement accolées, dans toute l'étendue de l'îlot, les différentes pièces de la maison étrusque ne pouvaient guère être couvertes qu'en terrasse. L'ensemble en est trop vaste, pour avoir reçu une couverture d'un seul tenant. Aucune, en tout cas,

1. Cf. Choisy, *Hist. de l'Arch. : La maison romaine*, I, p. 445, sqq. L'*atrium*, particulièrement l'atrium toscan, avec son écoutille centrale, dérive-t-il de la cour, comme le veut Patroni : *L'Origine della domus*, in *Rendiconti Lincei*, XI (1902), p. 467-507 — ou bien ne représente-t-il que le développement de la cabane primitive et un perfectionnement apporté à sa couverture et à son éclairage. Notre préférence tendrait vers cette dernière hypothèse ; l'urne de Poggio-Gaiella, Montelius, *Civil. prim.*, II, pl. 226, fig. 5, n'est qu'une grande cabane : l'*impluvium* bien caractérisé y prouve la présence d'un atrium. La construction du toit en caisson amenait naturellement à laisser ouvert le compartiment central ; cf. une urne cabane étrusque de Cecina et une chambre funéraire de Vulci, Durm, *Bauk. d. Etrusker*, p. 46, 47, fig. 45, 46.

2. Cf. le plan donné par Noël des Vergers, L'*Etrurie et les Etrusques*, III, pl. XXX ; reproduit par Martha, *Art Etr.*, p. 188, fig. 147.

parmi les fondations, ne paraît assez forte pour supporter le gros œuvre d'une telle charpente. Les anciens, d'autre part, ne paraissent pas avoir connu le moyen d'assurer l'écoulement de l'eau à l'intersection de toits voisins. L'existence d'une couverture à versants obliques ne se peut donc admettre que pour les grandes pièces allongées, disposées en bordure des rues. Sur les autres chambres devait s'étendre une série de petites toitures plates, continues, avec une très légère inclinaison, vers l'angle de la cour où se trouve la citerne. Sans doute quelques pièces plus grandes, ou éloignées de la cour centrale, étaient-elles éclairées par un lanterneau. Ces bâtisses pouvaient aussi, parfois, comporter au moins un étage en charpente.

La maison se composait donc d'un assemblage, sans ordre ni règle, de petits cubes de maçonnerie, briques crues sur un socle de galets, groupés autour d'une cour isolée de la rue. Nous nous en représenterions volontiers l'aspect extérieur, d'après le modèle de ces petites plaques de terre cuites crétoises reproduisant la façade de maisons bourgeoises, contemporaines de Minos [1]. C'est en effet vers l'Orient préhellénique, vers les labyrinthes de Cnossos et de Phaestos, plus précisément encore, vers la ville de Gournia [2], que nous ramène Marzabotto. Le type d'architecture nous paraît identique : la maison étrusque est, comme le palais crétois, un assemblage hétéroclite de petites salles, groupées en essaim serré autour d'une cour intérieure.

Un millénaire sépare, il est vrai, cités et palais minoens de la ville étrusque de l'Apennin. Nous n'avons pas à rechercher ici les raisons de leur ressemblance, ni les intermédiaires entre les peuples de la mer et l'Italie étrusque. Qu'il nous suffise de reconnaître, aux abords de la plaine du Pô, au v[e] siècle avant notre ère, un exemple développé du mode de bâtir propre aux pays du midi et de l'orient.

Marzabotto et Bologne étrusque.

La maison étrusque, telle que nous la rencontrons à Marzabotto, apparaît tout à coup dans la région bolonaise entièrement constituée. Aucune des stations anciennes de la plaine du Pô, ne semblait en préparer les éléments. Ce

1. Cf. Durm, *Bauk. d. Griechen* (1910), p. 68, fig. 42.
2. Harriet Boyd-Hawes, *Gournia*. Le plan de l'Acropole de Gournia est reproduit par Durm, *Bauk. d. Griechen*, p. 73, fig. 46.

genre nouveau d'habitations est apporté, sans nul doute, de l'Italie centrale. Il n'est en aucune façon le résultat d'une évolution locale de l'architecture indigène. Au contraire, chacun de ses détails, tout aussi bien que l'ensemble de la cité, accuse le contraste entre la ville-neuve du plateau de Misano et la vieille agglomération du terre-plein de Bologne.

Et cependant, les deux villes sont, en partie au moins, contemporaines. La cité étrusque de Marzabotto est évidemment de fondation plus récente; un intervalle de trois siècles, environ, sépare ses débuts de ceux de Bologne. Mais nous avons pu constater qu'à Bologne même, les huttes en branchage de type villanovien se perpétuaient jusqu'en pleine époque étrusque, voire jusqu'à la période gauloise. Quelques substructions rectangulaires, quelques amas de cailloux s'introduisent peu à peu, parmi les fonds de cabanes, sans que cependant, des habitations analogues à celles de Marzabotto paraissent avoir jamais entièrement remplacé les chaumières primitives.

Les deux types d'architecture : la maison quadrangulaire en pisé et la hutte ronde en branchages, subsistent donc, pendant un certain temps, l'un à côté de l'autre, juxtaposés et complètement divers. La maison du nord et celle du midi semblent s'être donné rendez-vous, aux abords du grand fleuve de l'Italie septentrionale. Leur rencontre ne fait qu'accuser la différence radicale des deux civilisations dont elles relèvent.

Pour nous en tenir à Bologne, devons-nous considérer, sur la foi des restes archéologiques trouvés dans le sous-sol de la ville moderne, que la période étrusque n'y ait constitué qu'une prolongation, une survivance, pour ainsi dire, de l'époque villanovienne? Marzabotto, dans la montagne, aurait été une véritable ville étrusque ; Felsina, la capitale de la province, serait demeurée une agglomération confuse de huttes et de quelques habitations d'un genre plus avancé. La métropole des douze lucumonies de la plaine du Pô n'aurait eu ni Capitole, ni sanctuaires, ni mur d'enceinte, ni orientation régulière. La plus importante des villes étrusques de la région n'aurait présenté, en un mot, aucun des caractères essentiels d'une ville étrusque. Une telle hypothèse est inadmissible à priori.

Les cimetières qui se développent, depuis le terrain Arnoaldi jusqu'à la Certosa et celui du Giardino Margherita, témoignent au contraire de la présence d'une nombreuse colonie étrusque. Cette population aurait-elle donc réservé pour ses morts tout le luxe et tous les raffinements de sa civilisation ? Les vivants se seraient-ils contentés, pour leur demeure, d'habitations d'un type rudimentaire et primitif ? On ne saurait s'imaginer que la cité dont dépendaient les nécropoles étrusques de Bologne, n'ait pas été construite suivant le mode d'architecture d'usage en Etrurie comme à Marzabotto, qu'elle n'ait pas été conforme, dans ses détails et dans son ensemble, aux habitudes, aux traditions et aux prescriptions rituelles des Etrusques.

L'emplacement de Felsina.

Ainsi donc, du moment que la ville des fonds de cabanes ne peut représenter Felsina, force nous est de chercher ailleurs l'emplacement de la ville étrusque. Sans doute la cité nouvelle vint-elle se juxtaposer à l'ancienne, de la même façon que les nécropoles récentes s'établirent à côté des cimetières de l'époque archaïque.

Le site adopté par les fondateurs villanoviens ne pouvait en effet que difficilement convenir à des habitants étrusques. La remarque en fut déjà faite par Dennis[1] : « Il suffit », dit Dennis, « de songer à la situation des villes étrus- » ques de l'autre côté de l'Apennin, pour se refuser à admet- » tre que le fondateur de Bologne ait pu choisir, dans la » plaine, une position que ne défendaient, ni la moindre » pente, ni aucun autre avantage naturel, alors que, tout » à côté, s'élevait une série de hauteurs coupées de pro- » fondes dépressions et de précipices. Ces hauteurs présen- » taient à son choix quantité de sites, auxquels il suffisait » d'ajouter quelqu'une de ces fortifications, comme les » Etrusques savaient les construire, pour les rendre inex- » pugnables. A en juger par l'analogie des autres cités » étrusques, Bologne préromaine se trouvait sur le *Monte* » *della Guardia*, là où s'élève aujourd'hui la *Madonna di* » *San Luca* » (*Voir notre plan* 1, planche 1).

Sans doute, il serait séduisant de chercher l'Acropole de Bologne étrusque, au lieu même où s'élève aujourd'hui le sanctuaire le plus vénéré de la ville, au point précis où

1. *Cities and Cemeteries* (1883), II, p. 510.

subsista, jusqu'à ces temps derniers, la forteresse destinée à commander toute la région.

Mais aucun vestige antique, autant que nous sachions, ne s'est jamais rencontré en cet endroit. L'emplacement se prêterait mal, d'ailleurs, à l'établissement d'une ville tant soit peu considérable. Le sommet est trop étroit et les pentes trop raides. Du haut du *Monte della Guardia*, Bologne et la plaine apparaissent déjà dans le lointain. Aucune communication n'aurait existé entre la citadelle étrusque et le centre villanovien.

Les nécropoles surtout se seraient trouvées séparées des habitations par une distance trop considérable. Sans doute la *Certosa* se trouve-t-elle au pied de la montagne. Mais il aurait fallu un long détour, de plus de six kilomètres, par le pied des collines, pour parvenir au *Giardino Margherita*. On ne s'expliquerait pas qu'une ville située aux environs de la *Madonna di San Luca* ait eu l'un de ses cimetières en un point aussi écarté.

C'est au contraire, de toute évidence, entre les deux nécropoles étrusques, entre la *Certosa* et le *Giardino* qu'il faut chercher l'emplacement de la ville. Seules, les premières hauteurs situées immédiatement au sud de Bologne, entre les petites vallées du Ravone et de l'Aposa, répondent à cette condition. L'hypothèse de M. Ducati, qui fait de ces collines le siège de l'antique Felsina [1], nous paraît infiniment plus vraisemblable que celle de M. Dennis.

Diverses trouvailles d'ailleurs, encore éparses sans doute, faute de fouilles suivies, paraissent apporter à cette idée au moins un commencement de preuve. Au pied des collines, mais en dehors du périmètre villanovien, Zannoni avait depuis longtemps rencontré, *fuori Porta Saragozza* et *fuori Porta d'Azeglio*, des substructions analogues à celles de Marzabotto; il les attribuait avec raison à des habitations d'époque étrusque [2]. Sur les premières terrasses qui s'élèvent immédiatement hors de la porte Saragozza, Brizio mit au jour, en 1906, dans la villa Pallotti-

1. *Contributo allo studio della civiltà etrusca in Felsina*, in *Rendiconti Lincei*, XVIII (1909), p. 192-223; partic. 217, sqq.

2. *Arc. Arbit.*, p. 75 (2e tir., p. 67), et pl. I, n° 93; à la casa Violi, *fuori Saragozza*; *ibid.*, p. 57, 74 (= 2e tir., p. 49, 66), dans le voisinage du Château d'eau (*Serbatoio*), *fuori d'Azeglio*.

Cassarini, de forts soubassements en gros blocs de tuf et en cailloux sans mortier. Des tessons de vases grecs, trouvés dans leur voisinage, confirmaient l'attribution de pareils murs aux Étrusques. Constructions privées, ou bien même monuments publics, ces restes assez développés appartiennent fort probablement à l'antique Felsina [2].

La ville se serait étagée, en ce cas, sur les pentes qui dominaient l'agglomération des cabanes indigènes. Peut-être de nouvelles fouilles en découvriront-elles, peu à peu, quelques tronçons, à moins que le glissement des terres n'ait entraîné les légères fondations de galets, ou que la construction des villas modernes qui couvrent ces collines, n'ait fait disparaître les vestiges anciens. Le site, en tout cas, paraît extrêmement favorable à l'emplacement d'une cité telle que Felsina, dont on ne retrouve pas trace ailleurs.

S'il n'était hasardeux de greffer hypothèse sur hypothèse, nous proposerions même, tant la position semble heureuse, de chercher le centre de cette ville au point précis où s'élève aujourd'hui le couvent de l'*Osservanza*. Ce sommet occupe juste le milieu entre les deux sillons de l'Aposa et du Ravone. Il forme un large mamelon aplani, dominant tout l'ensemble des collines. Une série de croupes en gradins s'abaisse au nord, vers Bologne. Vus de la plaine, les bâtiments se détachent nettement sur le ciel. C'est là que nous placerions volontiers le Capitole de Bologne étrusque, le sanctuaire des dieux, la citadelle des hommes.

L'agglomération villanovienne et la cité étrusque.

Quoi qu'il en soit de cette topographie, il nous paraît nécessaire d'admettre que la ville étrusque vint s'établir à côté de celle de l'époque antérieure, de la même façon que l'agglomération villanovienne s'était installée à l'écart des villages primitifs de l'âge du bronze. Les deux centres juxtaposés durent pendant un certain temps coexister, côte à côte, sans pénétration réciproque, développant chacun sa civilisation propre. De même, en Algérie, de nos jours, villes françaises et villes arabes, rapprochées et non confon-

1. Ces fouilles sont demeurées inédites par suite de la mort de Brizio. J'ai eu l'occasion de les visiter plusieurs fois au cours de l'été 1906; je ne saurais cependant préciser le plan des substructions retrouvées. Ces fouilles sont également mentionnées par M. Ducati, *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 222, 223.

dues, vivent chacune leur vie particulière. Le vieux marché indigène, au carrefour des routes de la plaine, continuait l'exploitation agricole des campagnes, tandis que la ville-neuve étrusque, isolée sur les hauteurs, jouait le rôle de forteresse d'une troupe de vainqueurs étrangers.

DEUXIÈME PARTIE

LES NÉCROPOLES

CHAPITRE V.

LES NÉCROPOLES VILLANOVIENNES.

Topographie et classement des tombes villanoviennes de Bologne, p. 127. — Les premières sépultures villanoviennes, p. 129. — Les tombes à puits, p. 129. — L'ossuaire villanovien, p. 133. — Le mobilier funéraire, p. 134. — Les rites funéraires : l'incinération et l'inhumation dans les nécropoles villanoviennes de Bologne, p. 135. — Les inhumations à la fin de la période villanovienne, p. 137. — L'architecture funéraire de la période villanovienne, à Bologne, p. 137. — Seconde période Benacci; les tombes à fosse carrée, p. 140. — Période Arnoaldi, p. 143. — Tombes à *dolio* villanoviennes, p. 144. — Traces d'influence étrusque dans les tombes à inhumation et à *dolio* de Bologne, p. 146. — La superposition des tombes à l'extrémité occidentale des nécropoles villanoviennes, p. 147. — La fin des nécropoles villanoviennes, p. 149. — Chronologie des sépultures villanoviennes de Bologne. Le rite de l'incinération dans l'Italie septentrionale, p. 151. — Les sépultures à incinération dans l'Italie méridionale et centrale, p. 153. — Les sépultures villanoviennes en Toscane et à Bologne, p. 155. — Caractère tardif des premières sépultures villanoviennes de Bologne, p. 155. — Caractère archaïque des sépultures villanoviennes du Latium et de Toscane, p. 156. — La continuité du développement des nécropoles toscanes ne se retrouve pas à Bologne, 157.

Plus nettement encore que les restes d'habitations, les monuments funéraires qui entourent la ville, accusent la séparation des deux périodes antérieures à l'arrivée des Gaulois dans la plaine du Pô.

Topographie et classement.

Dans le terrain Arnoaldi à l'ouest, comme au delà de l'Arsenal au sud, les nécropoles étrusques se trouvent établies à part des sépultures villanoviennes. En aucun point,

ni à Bologne, ni dans toute la région villanovienne, les deux catégories de tombes ne se mêlent. Topographiquement distinctes et de caractère complètement divers, elles représentent, non seulement deux civilisations successives, mais deux civilisations sans rapport l'une avec l'autre.

Tout autour de Bologne, les tombes villanoviennes sont les plus voisines de l'espace habité (*voir le plan général*, pl. I). Nous avons déjà remarqué qu'elles se sont rangées le long des anciennes voies qui sortaient de la ville, à peu près suivant l'ordre chronologique. Les sépultures de *Mercanzia*, immédiatement au delà de l'Aposa, sont plus anciennes que celles du Palais *Tortorelli*, dans la rue Mazzini, vers l'est. Au nord, celles de l'*Arena del Sole* et de la *via Reppublicana*, non loin de l'emplacement des fonds de cabanes, présentent le même caractère archaïque. Au sud, celles de la *via del Cestello* à l'intérieur de l'enceinte médiévale paraissent avoir précédé la nécropole suburbaine de l'*Arsenal*. Mais c'est surtout à l'ouest, hors de la porte Sant' Isaia, que les nombreuses sépultures trouvées le long de la « Voie des tombeaux » montrent clairement le développement progressif des rites funéraires villanoviens.

Tous ces monuments qui entourent immédiatement la ville doivent être réunis et constituent une seule et même série ininterrompue.

Des plus anciennes tombes *Benacci*, peuvent être rapprochées celles de la *Mercanzia*, de l'*Arena del Sole*, de la *via Reppublicana* et de la *via del Cestello*. Leur ensemble constitue la Première période Benacci.

Les sépultures du palais *Tortorelli* et les premières de l'*Arsenal* prennent place à côté des tombes plus avancées des terrains *Benacci*, *Benacci-Caprara*, *Benacci-de Luca*... etc., dans la catégorie généralement désignée par l'appellation de Seconde période Benacci.

Plus avant vers l'ouest, les sépultures qui leur font suite, jusqu'au *Stradello della Certosa* et au terrain *Arnoaldi*, composent, avec la plupart de celles de l'*Arsenal*, le groupe le plus récent, appelé, pour plus de simplicité : le groupe Arnoaldi.

Ces trois périodes, Benacci, Benacci II et Arnoaldi [1] ne représentent que trois moments successifs d'une évolution

1. Cf. Montelius, *La Civil. prim.*, I, col., 361, 362.

continue. Ce ne sont que des divisions commodes — nous les conserverons à ce titre — marquant le début, le milieu et la fin, d'une seule et même époque.

Les premières sépultures villanoviennes.

Il est à noter encore que, dans chacune des diverses nécropoles, les premières tombes présentent les caractères d'un égal archaïsme. A peu près identiques, elles se trouvent donc contemporaines. Ainsi, tout autour de Bologne, les sépultures paraissent avoir commencé vers le même moment, c'est-à-dire, sans doute, immédiatement après la fondation de la ville. Elles se rencontrent dans les diverses directions, à l'est, au sud et au nord, à peu de distance des derniers fonds de cabanes. C'est seulement vers l'ouest, dans l'espace non fouillé, qui sépare la porte Sant'Isaia et le Ravone, qu'il pourrait y avoir place pour des sépultures plus anciennes que les premières tombes Benacci. Nous en avons cherché la trace en vain [1]. Les travaux exécutés récemment dans le sous-sol du faubourg n'en n'ont rien révélé [2]. Il est, par conséquent, peu vraisemblable qu'il se découvre jamais, de ce côté, des tombes plus archaïques que celles que nous connaissons [3]. Nous pouvons donc, avec une certitude à peu près entière, considérer que la première période Benacci marque bien le début de la période villanovienne à Bologne.

Les tombes à puits.

Les tombes Benacci appartiennent à la catégorie des tombes à puits (tombes à *pozzo*, *pozzetti*). « La tombe à *pozzo* » dit M. Martha, « consiste en une sorte de puits cy- » lindrique ou conique, ou parfois même rectangulaire,

1. Sondages Moruzzi, exécutés en 1906, entre 40 et 50 mètres à l'est du Ravone. Ces trois sondages de 5 mètres de long sur 3 mètres de large ont rencontré la terre vierge entre 3 et 4 mètres de profondeur, sans mettre au jour autre chose que des débris de végétation et des fragments confondus de toutes les époques, principalement de l'époque romaine : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 361, 362.

2. Canalisations souterraines exécutées en juin et juillet 1907 au *Vicolo degli Orbi*, à 200 mètres environ à l'est du Ravone, et surveillées par M. Zannoni, cf. *ibid.*, p. 363.

3. Nous croyons donc pouvoir exclure l'hypothèse suggérée à Undset par la présence, dans le dépôt de la Fonderie de S. Francesco, de quelques bronzes plus archaïques que ceux des tombes Benacci : *Westdeutsche Zeitsch.*, VI (1887), p. 108 : « il semble que les plus anciennes tombes de » Bologne n'aient pas encore été trouvées. Elles peuvent se rencontrer à » l'est des premières tombes Benacci, plus près de la ville, dans les ter- » rains qui, de ce côté, n'ont pas encore été fouillés. »

» creusé dans la roche calcaire, qui constitue, presque par-
» tout, en Etrurie, le fond du sol. Le diamètre moyen est
» de 1m25 à 2m50. Au fond de ce puits, s'en ouvre un autre,
» concentrique au premier, mais d'un diamètre beaucoup
» plus réduit, de 0m30 à 0m60, et d'une profondeur moindre,
» de 0m50 à 0m80. C'est ce puits qui est la tombe véritable.

Fig. 20. — Fouilles Benacci : tombes à puits archaïques

» Il est ménagé avec plus ou moins de soin. Tantôt, c'est un
» simple trou, fermé à son orifice par une dalle quadran-
» gulaire de tuf ou par une plaque de pierre arrondie et
» un peu bombée qui a l'apparence d'un pain rond ou d'une
» galette. Tantôt le trou, préalablement élargi, a reçu un

» cylindre de pierre, creux à l'intérieur, et surmonté d'un » couvercle en forme de calotte, de coupole ou de cône » tronqué... Quelquefois aussi, notamment dans le Bolonais, » aux environs de Chiusi et à Bisenzio, la terre n'étant pas » assez compacte, les parois du petit puits sont garnies d'é- » clats de pierre ou de galets qui forment un revêtement

Fig. 21. — Tombes à puits *in nuda terra* et à construction circulaire.

» solide et continu, destiné à prévenir les éboulements[1]. »

Dans le sol argileux du terre-plein de Bologne, et dans le limon de la plaine du Pô, les plus anciennes tombes vil-

1. *Art Etrusque*, p. 32, 33 et fig. 1.

lanoviennes apparaissent sous forme d'un simple trou cylindrique ou rectangulaire, comblé d'une terre noirâtre et mêlée de cailloux. Le diamètre va se rétrécissant vers le bas, de 1[m] environ, à 0[m] 50 ou même moins. Le fond se rencontre à 3[m] ou 3[m] 50 au dessous du niveau actuel. Mais comme le terrain s'est exhaussé depuis l'antiquité, d'une épaisseur moyenne de 2[m], on peut se représenter que la profondeur originaire des puits ne dépassait pas 1[m] ou 1[m] 50. Sur un lit de cendres provenant du bûcher, l'ossuaire couvert d'une écuelle renversée, se trouve déposé debout ; autour de lui, le plus souvent, quelques vases accessoires contiennent des restes de nourriture et de menus objets. Autour et au dessus de ce mobilier, quelques cendres, puis de la terre, s'entassent jusqu'au niveau du sol antique. Nul ressaut dans les parois ne marque une distinction entre la tombe véritable et le puits d'accès.

Tel est le mode de sépulture le plus simple et sans doute le plus ancien : la sépulture en terre nue (ital. : *in nuda terra*). Mais souvent aussi, et cela, dès le début des nécropoles villanoviennes, le fond du puits était doublé d'une construction protectrice, constituée soit par un petit mur circulaire de galets de fleuve, disposés par couches horizontales et noyés dans la glaise, soit par un caisson quadrangulaire de dalles placées de champ (*fig.* 20. 21, 23). Au-dessus de l'ossuaire, les parois de cailloux se resserrent progressivement, fermant la tombe par une sorte de *tholos* en miniature : ou bien une dalle sert de couvercle ; parfois même une simple couche de cailloux en fait office.

A Villanova, cimetière d'une petite bourgade campagnarde, les tombes *in nuda terra* sont de beaucoup les plus nombreuses [1]. Autour de Bologne au contraire, elles sont

1. Voici la description par Gozzadini des premières tombes de ce genre rencontrées à Villanova. L'ampleur des dimensions moyennes qu'il indique, tient à ce qu'il ne distingue pas encore les sépultures des différentes périodes villanoviennes : *La nécropole de Villanova*, Bologne, 1871, p. 10, 11 ; cf. *Di un sepolcreto*, p. 6, 7 et pl. 1 : « Après avoir déblayé la terre autour de ces tombes, on voyait qu'elles étaient de » trois sortes. Quelques-unes étaient faites de cailloux de moyenne grosseur, sans ciment ; elles formaient un ensemble à peu près cylindrique, un peu conique ou presque rectangulaire, haut de 0[m] 75 à 1[m] 50, » d'un diamètre de 1[m] 40 et parfois plus petit. En démolissant cette construction, on trouvait que les cailloux étaient disposés, sur le haut, en » une ou plusieurs couches, dont l'épaisseur atteignait jusqu'à un mètre, » et quelquefois séparées entre elles par une couche de terre de 0[m] 25. Les

relativement rares[1]. Le type le plus courant est la construction en galets, ronde à l'extérieur, d'environ 1m de diamètre; à l'intérieur est ménagé un espace cubique de 0m50 de côté, couvert en coupole conique (*fig.* 21). Chaque tombe est très nettement distincte des voisines et semble avoir été creusée indépendamment des autres. L'intervalle qui les sépare apparaît extrêmement variable. On ne remarque aucune régularité dans la distribution des sépultures[2], nulle orientation dans la disposition de chacune d'elles.

L'ossuaire villanovien.

Toutes ces tombes, quelle qu'en soit la construction, contiennent un vase cinéraire de type caractéristique. La forme en apparaît, dès les sépultures les plus anciennes, entièrement constituée (*fig.* 22). Elle évolue sans doute, d'une extrémité à l'autre des nécropoles, mais sans que ces transformations lui fassent perdre ses traits essentiels. L'ossuaire villanovien se rencontre d'ailleurs à l'ouest de l'Apennin, dans les puits archaïques de Toscane, absolument identique à ce qu'il est à Bologne.

Le vase, dit M. Martha, « repose sur un fond plat très » étroit puis il s'élargit, à la façon d'une écuelle, jusqu'au » tiers environ de sa hauteur. Là il se rétrécit de nouveau » et graduellement jusqu'au col, où il s'élargit encore pour » former l'embouchure. L'anse, sorte de cordon d'argile.

» parois latérales et le fond étaient formés par une rangée simple ou double de cailloux. Au dedans, on trouvait les objets funéraires, parfois sans » aucune séparation, et parfois enfermés dans une caisse presque carrée, un peu rétrécie vers le haut, mais souvent affaissée, faite de dalles » de grès, provenant des assises pliocènes de l'Apennin, dalles brutes, au » nombre de six et davantage, lorsqu'elles n'étaient pas assez grandes et » assez symétriques pour bien s'adapter ensemble. D'autres tombes avaient » seulement la caisse de dalles, sans le contour de cailloux et plusieurs » n'avaient pas même cette caisse. La proportion de ces différentes sortes » de sépulture était la suivante :

tombes en cailloux et dalles de grès	28
tombes en simples cailloux	21
tombes en simples dalles	21
tombes sans cailloux ni dalles	123
Total	193 »

1. Zannoni, *La Fonderia di Bologna*, p. 89-90.

2. Les tombes de Bologne diffèrent, en ce point, des puits de Corneto, qui communiquent entre eux par de petits couloirs. Il semble donc qu'à Corneto, les tombes aient été préparées d'avance par séries, de façon à ménager la place, et aussi à éviter le risque de gâter les sépultures déjà existantes : Martha, *Art Etr.*, p. 35 et note 1.

» tantôt uni, tantôt strié, pour simuler une torsade, est » ajustée à l'endroit où la panse est le plus large. Elle est » ordinairement unique, ou si, par hasard, il y en avait

Fig. 22. — Ossuaires villanoviens et écuelle-couvercles de Bologne.

» deux à l'origine, l'une d'elles a été cassée au moment de » l'enterrement. La matière du vase est une argile d'un » grain peu serré, en général assez mal cuite et dont la » couleur varie du rouge-brun au marron, au gris et au » noir... L'ossuaire est surmonté d'un couvercle, ordinai- » rement une coupe sans pied, ou plutôt une écuelle ren- » versée »[1]. Une tradition constante, indissolublement liée semble-t-il, aux rites funéraires primitifs, imposa l'usage de ce vase aux populations du premier âge du fer italien.

Le mobilier funéraire.

La même tradition introduit dans les tombes quelques poteries en nombre variable et de formes diverses; tasses à boire, écuelles ou plats, petits récipients coniques avec ou sans anse. C'est la vaisselle du mort : elle contient son viatique, et lui servira, espère-t-on, pour les festins d'outre-tombe. Dans l'ossuaire, mêlés aux os incinérés, se trouvent généralement quelques débris d'ornements personnels : fibules, épingles, colliers ou bracelets. Ils composaient la toilette funéraire et ont été brûlés avec le cadavre. D'au-

1. *Art Etr.*, p. 35, 36.

tres exemplaires, tantôt intacts, tantôt intentionnellement brisés, sont fréquemment déposés à côté du vase principal, soit sur le fond de la tombe, soit dans des soucoupes. Il fallait que le mort retrouvât, dans l'autre vie, ses bijoux familiers.

Aucune règle ne fixe ni la qualité, ni la quantité de ces offrandes funéraires. Quelques tombes, surtout parmi les plus anciennes, se trouvent sans doute fort pauvrement pourvues. Deux ou trois vases, autant de fibules, en composent tout le mobilier. Le luxe s'accroît au contraire au cours de la seconde période Benacci. La richesse du mobilier variait évidemment suivant la fortune et la condition du défunt. Jamais cependant la sollicitude des parents n'a manqué de fournir la tombe des provisions et des objets considérés comme indispensables à l'existence d'au-delà.

Les rites funéraires : incinération et inhumation

Les sépultures que nous venons de décrire sont destinées à recevoir les corps réduits en cendres. Le rite de l'incinération semble en effet général dans la région bolonaise, au moins à l'époque primitive. Très rares sont les squelettes dans les nécropoles archaïques. A Villanova, Gozzadini en compte 14 sur 193 sépultures [1]. Le terrain Benacci tout entier en a fourni 49 pour 981 incinérations [2] : soit la proportion d'à peu près 5 pour cent. Ces exemples ne représentent en somme que des exceptions. Peut-être même, comportent-ils une explication particulière.

Un trait commun, en effet, distingue, dans les cimetières villanoviens, les tombes d'inhumés. C'est leur extrême pauvreté. Le corps gît au hasard, dans une position quelconque, sans orientation, sans protection d'aucune sorte, dans la terre nue, parmi les puits bien construits. Aucune of-

1. Ce total de 14 inhumations se répartit sur toute la durée de l'époque villanovienne. Gozzadini n'a pas essayé, en effet, d'en distinguer les différentes périodes. Zannoni le lui reproche, *Bullet. Inst.*, 1875, p. 212; voir l'essai de classement chronologique des tombes de Villanova : Zannoni, *Scavi della Certosa*, p. 110. Mais on ne possède aucune indication sur la topographie de la nécropole et l'emplacement des squelettes. Ils gisaient, dit simplement Gozzadini, pêle-mêle avec les tombes contenant les corps brûlés et presque au même niveau : *La nécropole de Villanova*, p. 14.

2. Sur 740 tombes retrouvées antérieurement à 1876, 20 étaient celles d'inhumés : Zannoni; *Certosa*, p. 414. — Sur 181, fouillées en 1876, se rencontrent 22 inhumations; *Not. Scav.*, 1876, p. 33, 50. — Les fouilles *Benacci-Caprara* fournirent 60 tombes, dont 7 inhumations : *Not. Scav.*, 1889, p. 288-333.

frande, le plus souvent, ne garnit la sépulture. Seuls quelques bijoux représentent parfois la parure du défunt au moment des funérailles [1].

Il semble que, dans la plupart des cas, ces squelettes inhumés soient des squelettes de femmes [2]. Nous nous demandons même si, bien souvent, il n'y faut pas reconnaître les restes de malheureuses, sacrifiées sur les tombes.

Gozzadini remarque, en effet, qu'à Villanova, deux morts ont été ensevelis l'un à côté de l'autre, dans la même fosse, chacun suivant un rite différent. Le premier était inhumé ; sur le cadavre, que recouvraient en partie les cendres du bûcher, reposait l'ossuaire du second [3]. Dans le terrain Benacci, à Bologne, où les sépultures ne se trouvent pas, en général, superposées, deux des inhumés sur sept gisaient immédiatement au-dessus des tombes les plus riches et les plus grandes [4]. Plus loin, dans le terrain *Romagnoli*, un squelette était étendu exactement au-dessus d'une des plus belles tombes à incinération [5]. D'autres faits de même genre ont été notés dans la couche villanovienne de la nécropole d'Este. Un corps, enseveli dans la position assise, portait sur ses genoux une grande urne cinéraire [6]. Souvent, sur la tombe du guerrier, on immolait son cheval; peut-être, en certains cas, sacrifiait-on de même aux mânes d'un chef, sa femme, ou son esclave, ou quelque prisonnier. L'Iliade, les légendes

1. Les seuls exemples sont ceux des 7 tombes à inhumation des fouilles *Benacci-Caprara : Not. Scav.*, 1889 : tombe II, (p. 299) : 2 boucles d'oreilles, 1 petite bague, 6 fibules, une épingle de bronze, deux petits vases grossiers; — tombe V, (p. 301) : 4 fibules; — tombe VII, (p. 301) : 1 patère, une épingle, 3 fibules; — tombe X, (p. 303) : 3 petits vases, 9 fibules; 1 épingle, fragments d'ornement de femme; — tombe XV, (p. 305) : 3 fibules; — tombe LI, (p. 384) : boucles d'oreilles, 3 fibules, 1 pointe de couteau; — tombe LII : aucun objet; — tombe LVII, (p. 330) : 2 fibules, 1 petit vase et une coupe, cf. : *Fouilles de l'Ecole française*, in *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907) : p. 365-373.

2. Nous ne pouvons nous dissimuler que les observations sur ce point ont toujours manqué de précision. A propos de deux seulement des squelettes de Villanova, Gozzadini indique qu'ils étaient ceux de femmes : *Intorno ad altre 71 tombe*, p. 4 et 5 ; la présence simultanée de boucles d'oreilles, d'épingles pour les cheveux et autres objets d'ornement féminin, dans la plupart des tombes à inhumation du terrain *Benacci-Caprara*, semble les désigner comme étant celles de femmes.

3. *Intorno ad altre 71 tombe*, p. 4.

4. *Not. Scav.*, 1889, p. 324, 330; squelette 51, au-dessus de la tombe 53 ; squelette 57, au-dessus de la tombe 56.

5. *Not. Scav.*, 1893, p. 183 : tombe 4, au-dessus de la tombe 5.

6. Orsi, *Bullet. Paletn.*, 1884, p. 174.

grecques, des peintures et des urnes étrusques, sont d'accord pour commémorer le souvenir de cette piété barbare.

Les quelques exemples d'inhumation qui se rencontrent dans les nécropoles villanoviennes archaïques, ne représenteraient donc, sans doute, que la trace de sacrifices humains.

L'inhumation à la fin de la période villanovienne.

Dans la partie la plus récente des nécropoles villanoviennes de Bologne, on voit s'élever le nombre des inhumations. Gozzadini l'estime à 11 pour cent dans le terrain Arnoaldi [1]. Mais il convient de distinguer, dans ce terrain, au moins deux couches fort différentes de sépultures [2]. La plus profonde se trouve entre 3m50 et 5 mètres au-dessous du niveau actuel. Elle contient presque exclusivement des incinérations [3]. Par une curieuse anomalie, les squelettes, se trouvent ici à une profondeur moindre que les urnes contenant des cendres ; ils ne s'enfoncent jamais qu'à 2m50 ou 3 mètres au-dessous du sol actuel, c'est-à-dire de 0m50 à 1 mètre au-dessous du sol antique. Toujours plus pauvrement dotées que les sépultures d'incinérés, ces tombes sont certainement plus récentes. Souvent, en effet, elles se rencontrent exactement au-dessus de l'ouverture des puits [4]. Parfois même des inhumations paraissent avoir endommagé ou détruit des tombes plus anciennes [5]. C'est à l'extrême fin de la période villanovienne, que l'on en vient à ensevelir des corps dans les espaces déjà occupés par des sépultures d'un autre type. A ce moment, le nombre des inhumés contrebalance à peu près celui des incinérations [6].

L'architecture funéraire villanovienne. Première période Benacci.

L'architecture et le mobilier des tombes bolonaises témoignent, d'une extrémité à l'autre des nécropoles villano-

1. *Intorno agli scavi fatti dal Sign. Arnoaldi Veli*, p. 10.

2. Zannoni, *Certosa*, p. 414.

3. Cf. p. e. le détail des 23 tombes extrêmes du terrain Arnoaldi, les seules dont Gozzadini ait intégralement publié l'analyse, *Not. Scav.*, 1884, p. 63, sqq., et le compte-rendu des fouilles de l'Ecole française dans le terrain Grabinski-Meniello : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 376, 391, 422, 429.

4. *Not. Scav.*, 1893, p. 183.

5. *Not. Scav.*, 1884, p. 72 ; *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 377 ; cf. plan III, p. 375 : tranchée 1 : dans la partie nord, débris de *dolio* et de squelettes.

6. Voici d'après Zannoni, *Certosa*, p. 414, et les quelques publications

viennes, d'un progrès continu et sans interruption. Les sépultures les plus anciennes se distinguent, d'une façon générale, par l'exiguïté de leurs dimensions et la grossièreté de leur contenu. Mais il est souvent difficile, en l'absence d'une publication analytique des fouilles Benacci, d'apprécier si ces traits doivent être attribués à la date primitive des tombes, ou simplement à la pauvreté du défunt.

Quelques-uns des puits provenant du terrain Benacci ont pu être transportés au Musée de Bologne, tels qu'ils furent découverts. La construction en demeure rudimentaire et cependant, on remarque déjà, parmi les objets qu'ils contiennent, des fibules et des vases de bronze laminé, caractéristiques de la seconde période villanovienne. Parmi tout le mobilier exposé, les types véritablement archaïques sont assez rares, et la plupart du temps, se trouvent mêlés à d'autres plus récents. Ainsi donc, autant qu'on en peut juger par l'examen des vitrines du Musée, la phase an-

dont on dispose, le chiffre des inhumations et des incinérations dans les parties récentes de la nécropole villanovienne *fuori Porta Sant'Isaia* :

	Nombre de tombes.	Incinérations.	Inhumations.
Couche inférieure	—	—	—
Terrain Arnoaldi :	38	38	0
— Arnoaldi : (Fouilles 1884, *Not. Scav.*, p. 63, sqq.)	6	6	0
Stradello della Certosa :	38	38	0
Tagliavini :	4	3	1
Guglielmini : (*Not. Scav.*, 1890, p. 275, sqq.)	2	2	0
Romagnoli : (*Not. Scav.*, 1893, p. 181, sqq.)	13	12	1
Meniello-Grabinski et Ruggieri : (*Mélanges*, XXVII, 1907, p. 374, sqq.)	6	6	0
Total	107	105	2
Couche supérieure			
Arnoaldi :	94	47	47
Arnoaldi : (Fouilles 1884.)	17	6	11
Stradello della Certosa :	42	27	15
Guglielmini :	7	0	7
Romagnoli :	11	8	3
Meniello-Grabinski et Ruggieri :	16	11	5
Total	187	99	88

cienne de la civilisation du premier âge du fer italien reste peu abondamment représentée à Bologne. La durée de la première période Benacci paraît avoir été fort courte.

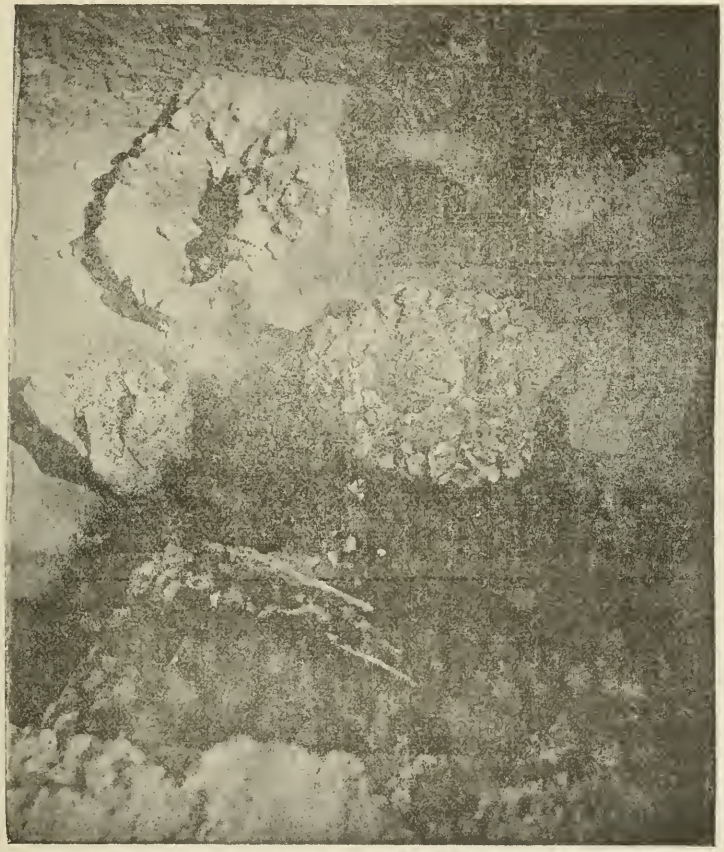

Fig. 23. — Fouilles Benacci : sépultures de la première période.

Bon nombre des sépultures inédites du terrain Benacci peuvent être rangées, au contraire, à côté de celles du terrain Benacci-Caprara, intégralement publiées par Brizio. Elles constituent la seconde période Benacci, durant laquelle s'observe à Bologne une évolution analogue à celle qui, en Etrurie, transforme les tombes à *puits* en tombes à *fosse* [1].

1. Helbig, *Annali*, 1884, p. 113.

Seconde période Benacci : les tombes à fosse carrée.

Ce progrès ne s'accomplit que lentement. Sur les 53 tombes à incinération du terrain Benacci-Caprara, huit seulement ont forme de rectangles [1]. Les autres demeurent

Fig. 24. — Seconde période Benacci, tombe à fosse.

1. *Not. Scav.*, 1889, p. 297, sqq., tombe XVIII : 0,80 × 1,00 ; — XIX : 1,10 × 0,80 ; — XX : 1,50 × 0,95 ; — XXXVIII : 1,50 × 1,20 ; — XL : 0,60 × 0,30 ; — XLII : 1,05 × 0,85 ; — XLVI : 0,85 × 0,45 ; — LIV : 1m × 0,80. Les trois premières sont entourées d'un revêtement de dalles ou de cailloux.

des puits carrés et de petites dimensions. Plus de la moitié ne dépassent pas un mètre de côté [1]. Seules, les plus riches et les plus abondamment fournies d'offrandes atteignent 2 mètres et même 2m30 de côté [2], et s'enfoncent jusqu'à 3 mètres au-dessous du niveau antique.

Quelques-unes n'ont aucune protection (*fig.* 24), d'autres sont garnies d'un caisson de dalles, et la plupart, d'un parement de galets maçonnés de glaise (*fig.* 25) [3]. On reconnaît là le même genre de construction qui entourait déjà les plus anciens *pozzetti*. Mais bientôt, l'habileté technique des Villanoviens se trouve en défaut devant les proportions nouvelles des tombes. Il lui devient impossible de protéger d'une manière efficace, et surtout de couvrir des espaces souterrains de 2 mètres de côté. Le mur de cailloux et d'argile qui revêt les parois s'élève bien, dans les grandes sépultures, jusqu'à 1m50 ou 2 mètres au-dessus du fond, mais sans recevoir l'épaisseur qui serait nécessaire pour maintenir les terres. L'intérieur de la fosse, au lieu de constituer un espace vide, se trouve donc comblé. Une seule couche de cailloux, disposée à plat sur ce remplissage, représente de façon toute conventionnelle, le couvercle de la tombe. Au-dessus d'elle, d'ailleurs, se superposent d'autres couches alternées de terre et de cailloux, en plus ou moins grand nombre, suivant la profondeur du puits.

La tombe à fosse, ainsi construite, ne s'en rattache pas moins directement au type primitif du *pozzetto*. Diverses particularités, citées par Zannoni à titre d'exemple, mettent bien en relief cette origine. On a pu observer, parfois,

1. *Ibid.* : tombes III : 0,50 × 0,50 ; — IV : 0,95 × 0,85 ; — VIII : 0,70 × 0,70 ; — XI : 0,92 × 0,92 ; — XIV : 0,48 × 0,49 ; — XVI : 0,60 × 0,60 ; — XVII : 0,85 × 0,85 ; — XVIII : 0,80 × 1,00 ; — XIX : 1,10 × 0,80 ; — XXI : 0,60 × 0,60 ; — XXIII : 0,35 × 0,35 ; — XXV : 0,40 × 0,40 ; — XXVI : 0,30 × 0,30 ; — XXVII : 0,50 × 0,50 ; — XXVIII : 0,35 × 0,35 ; — XXIX : 0,32 × 0,32 ; — XXX : 0,30 × 0,30 ; — XXXI : 0,35 × 033 ; — XXXV : 0,65 × 0,65 ; — XXXVI : 0,70 × 0,70 ; — XL : 0,60 × 0,30 ; — XLI : 0,40 × 0,40 ; — XLII : 1,05 × 0,85 ; — XLIII : 0,40 × 0,40 ; — XLIV idem ; — XLV : 0,90 × 0,90 ; — XLVI : 0,85 × 0,45 ; — XLVIII : 0,30 × 0,30 ; — LIV : 1 m. × 0.80 ; — LX : 0,95 × 0,95.

2. *Ibid.*, tombes I : 1,40 × 1,30 ; — XXVIII : 1,56 × 1,65 ; — XXXVII : 2,30 × 2,30 ; — XXXIX : 2,30 × 2,30 ; — LIII : 2 × 2 ; — LIX : 1,50 × 1,50.

3. A Villanova, voir la description de quatre tombes de ce genre : Gozzadini, *Di un sepolcreto*, p. 6, 7 ; *La Necrop. de Villanova*, p. 12. A Bologne, dans le terrain Benacci : Zannoni. *Certosa*, p. 386, pl. CXXVII, fig. 1 ; p. 387, pl. CXXVII, fig. 6, 7 ; p. 388 même pl., fig. 10, 11.

que l'excavation a été creusée en gradins, et se rétrécit progressivement vers le fond, jusqu'au point où la présence d'une première couche horizontale de cailloux et le revêtement des parois, marquent le commencement de la fosse proprement dite [1]. Une autre sépulture se composait d'un puits de 2^{m}50 de côté, s'enfonçant jusqu'à 1^{m}60 au-dessous

Fig. 25. — Seconde période Benacci ; tombe à fosse avec parement de galets.

1. Zannoni, *Certosa*, p. 388, pl. CXXVII, fig. 8, 9. A Corneto, la fosse se rétrécit de même vers les 2/3 de sa profondeur ; les bords proéminents de la roche servent, comme dans les puits, à supporter la dalle couvercle : Helbig, *Annali*, 1884, p. 114, fig. 2.

du sol antique, et d'une fosse de même axe, mais beaucoup plus étroite, large de 1m50 seulement, profonde de 0m50. Quatre couches horizontales de galets, d'une épaisseur totale de 0m40, séparaient les deux parties [1].

En Etrurie, la transformation des puits en fosses, s'accomplit surtout par l'intermédiaire de la tombe à *cassone*, construction en grandes dalles de calcaire, qui forme une sorte de sarcophage.

Les environs de Bologne ne fournissaient pas de pierre suffisamment solide pour constituer de semblables caisses [2]. Mais il semble que parfois, on ait essayé d'employer le bois, pour isoler et protéger, au fond de la tombe, l'ossuaire et le mobilier accessoire.

Dans l'une des plus grandes sépultures du terrain *Benacci*, Zannoni signale, en effet, la présence de traces ligneuses entourant les débris des vases [3]. Une autre fosse du terrain *Romagnoli*, également très riche, paraissait de même garnie d'une sorte de cercueil [4]. Toutefois cette particularité, très fréquente à l'époque étrusque, demeure au contraire, exceptionnelle durant la période villanovienne.

Le développement des fosses se poursuit, sans modification essentielle, jusqu'à l'extrémité occidentale de la nécropole villanovienne. Nous avons retrouvé notamment un exemple typique de tombe à fosse dans la plus profonde des trois sépultures du sondage *Melenzani-Ruggieri* [5], près du fossé qui limitait le cimetière de ce côté [6]. Les fouilles exécutées au *Stradello della Certosa* [7], dans les terrains *Arnoaldi*, *Tagliavini* [8] et *Grabinski-Meniello* [9], au nord de la voie des tombeaux, et, au sud de cette même voie, dans les terrains *Melenzani*, *Romagnoli* [10], Période Arnoaldi.

1. Zannoni, *Certosa*, p. 387, pl. CXXVII, fig. 2, 4.
2. Seules les nécropoles étrusques de Marzabotto, offrent de nombreux exemples du type à *cassone* : Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 267-277.
3. *Ibid.*, p. 387, fig. 5.
4. *Not. Scav.*, 1893, p. 184 : tombe X.
5. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 422.
6. Cf., *supra*, chap. I, p. 26.
7. Zannoni, *Certosa*, p. 387, pl. CXXVII, fig. 3.
8. Gozzadini, *Intorno agli scavi fatti dal Sig. Arnoaldi Veli*, p. 7 8 ; *Not. Scav.*, 1884, p. 63, sqq.
9. *Mélanges*, XXVII (1907), p. 374, sqq.
10. *Not. Scav.*, 1893, p. 181, sqq.

Guglielmini [1], *de Luca*, paraissent avoir fourni, surtout de grandes fosses carrées et rectangulaires. Mais les dépôts *in nuda terra*, les caissons de dalles, les petites constructions à *tholos*, ont disparu de toutes ces parties récentes des cimetières villanoviens. Rien n'y rappelle plus les petits puits primitifs. On remarque, au contraire, que les fosses tendent de plus en plus à passer de la forme carrée à celle du rectangle [2], comme si elles étaient destinées à recevoir des inhumations.

Tombes à *dolio* villanoviennes.

Un troisième genre de sépulture, outre les tombes à puits et à fosse, se rencontre encore à Bologne : ce sont les tombes à *dolio* ou *ziro* (en toscan). L'ossuaire, les cendres du bûcher, les vases accessoires, les offrandes, les objets d'ornement, tout le mobilier funéraire, se trouvent déposés dans une grande jarre, fermée par une pierre plate. Cette jarre, le *dolio*, en terre rougeâtre, aux parois épaisses de 2 à 3 centimètres, haute de $0^m 50$ à $0^m 80$, parfois même davantage, et dont la panse renflée atteint à peu près un diamètre égal, apparaît comme le produit d'une céramique déjà fort habile [3].

Les tombes à *dolio* sont en effet fréquentes dans toutes les nécropoles archaïques de Toscane. A Corneto, elles apparaissent, semble-t-il, dès l'époque la plus ancienne [4], mais se multiplient surtout durant la période des tombes à fosse. La plupart contiennent de ces grandes pièces de vaisselle en bronze laminé et rivé, qui témoignent d'une indus-

1. *Not. Scav.*, 1890, p. 136 et 275.

2. Par exemple : Fouilles Arnoaldi 1884 : *Not. Scav.*, p. 63, sqq. : tombe II : 2,10 × 1,80 ; tombe VI : 1,60 × 1,15; tombe X : 1,40 × 1,00 ; tombe XI : 2,25 × 2,00; XII (fosse irrégulière) : 0,62 × 0,99 ; tombe XVII : 2,50 × 1,75; tombe XVIII : rectangulaire (les dimensions n'en sont pas indiquées). — Fouilles Guglielmini : *ibid.*, 1890 p. 136 : 2,40 × 1,80. — Fouilles Romagnoli : *ibid.*, 1893, p. 181 sqq.; I : 1,70 × 1,10; II : idem ; V : 1,80 × 1,50; VII : 1,40 × 1,20; XVII : 1,50 × 1,20; XVIII : 1,40 × 1,10; XIX : 1,40 × 1,20.

3. Aujourd'hui encore, ces grandes pièces demeurent d'une fabrication délicate. Par sa forme et ses dimensions, le *dolio* villanovien rappelle les innombrables *pithoi* du palais de Minos ; comme eux, il devait être généralement destiné à contenir les provisions. Introduit en Italie, sans doute par la côte tyrrhénienne, il s'y trouva, durant le premier âge du fer, détourné de son véritable usage domestique, pour servir d'enveloppe au mobilier funéraire.

4. Martha, *Art Etrusque*, p. 33 et note 3, p. 44.

trie ou d'un commerce déjà développé [1]. Elles correspondent, à Chiusi et dans le nord de l'Etrurie, à une civilisation encore plus avancée; elles fournissent des poteries italo-géométriques et semblent précéder immédiatement les grandes tombes à chambre du VI^e^ et du V^e^ siècle [2]. Dans l'un de ces *ziri* de Vulci s'est même rencontré un scarabée étrusque, une cornaline montée en argent et gravée d'une Harpie enlevant une âme. Un tel bijou ne peut être antérieur au début du VI^e^ siècle [3]. Le même motif se retrouve, en effet, à Corneto, sur un anneau d'argent provenant d'une tombe à chambre garnie de vases grecs à figures noires [4]. Ainsi donc, à mesure que l'on s'écarte des côtes de Caeré et de Tarquinies, vers le centre de la Toscane, l'on voit aussi s'abaisser la date du mobilier qu'enferment les *doli*, et par conséquent, celle de ce genre de sépulture.

Dans la région du Pô, et autour de Bologne par conséquent, nous pouvons nous attendre à ne rencontrer qu'assez tardivement des tombes à *dolio* [5]. Elles s'y trouvent, en effet, non seulement dans les parties occidentales de la nécropole villanovienne *fuori Sant' Isaia* et à *l'Arsenal*, mais encore dans la même couche, superficielle que les sépultures d'inhumés. Les fouilles de l'Ecole française nous ont permis de le constater nettement, dans le terrain *Meniello-Grabinski* [6]. Un peu plus loin, vers l'ouest, des trois incinérations superposées du sondage *Melenzani-Ruggieri*, la

1. Helbig, *Not. Scav.*, 1894, p. 55; Pernier, *ibid.*, 1907, p. 66. Nous ne saisissons pas très nettement les raisons pour lesquelles M. Pernier, *ibid.*, p. 350, rapporte d'une façon générale, les *ziri* au VIII^e^ siècle.

2. Milani, in Comparetti, *Museo Italiano di antichità classica*, I, p. 307; *Mon. Linc.*, VIII (1898), col. 150, 151.

3. Furwaengler, *Die antiken Gemmen*, III, p. 103, fig. 70. Brogi, *Bull. Inst.*, 1876, p. 153, remarquait qu'une trouvaille de ce genre était absolument exceptionnelle dans les tombes à *ziro*. Furtwaengler en conclut, de façon absolument hypothétique, que le scarabée doit provenir d'une déposition postérieure, car, dit-il, « la tombe à ziro et son mobilier peuvent difficilement dater de la même époque que le scarabée qui ne saurait être reculé au-delà de la fin du VII^e^ siècle. » Le type de la tombe à ziro et le mobilier peuvent fort bien, au contraire, ne dater que du VI^e^ siècle.

4. *Bull. Inst.*, 1876, p. 66.

5. A Este, p. e., M. Prosdocimi note que les sépultures à *dolio* n'apparaissent que vers la fin de la deuxième période venète, c'est-à-dire à un moment voisin de la fin de l'époque villanovienne à Bologne. Elles ne se multiplient qu'au cours de la troisième période, VI^e^-IV^e^ siècle : *Not. Scav.*, 1882, p. 15, pl. II, fig. 16.

6. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 429.

moins profonde, la plus récente, par conséquent, était enfermée dans un *dolio* [1]. Dans les terrains *Guglielmini* et *Romagnoli*, les sépultures à *dolio*, fort peu profondes, se trouvaient en général au-dessus des tombes à fosse [2]. Autant que nous pouvons nous en rendre compte d'après les trop rares notices publiées, il en était exactement de même dans le terrain *Arnoaldi* [3]. Les *doli* et les inhumations marquent donc le dernier moment de la civilisation villanovienne à Bologne.

Traces d'influence étrusque dans les tombes à *dolio* et les inhumations villanoviennes.

On peut même se demander si ces deux nouveautés, l'inhumation et le *zirο*, ne témoignent pas à Bologne d'une influence étrusque, s'exerçant d'une façon plus forte et plus directe qu'auparavant. A vrai dire, le mobilier des *doli* ne diffère pas essentiellement de celui des tombes de la couche inférieure. La poterie, les fibules, les divers objets appartiennent à la dernière période de l'industrie villanovienne. On y reconnaît aisément le développement continu des procédés anciens, des formes primitives, et des systèmes de décoration traditionnels. Déjà cependant, à ces produits du travail indigène, se mêlent quelques échantillons

1. *Ibid.*, p. 417, 418.

2. Ces deux terrains ont fourni 6 tombes à dolio : *Not. Scav.*, 1890, p. 275; 1893, p. 181, sqq. ; tombes III. VI. XII, XIII, XXI. La profondeur varie entre 2 mètres 10 et 2 mètres 50.

3. Sur les 23 tombes mises au jour en 1884 et exactement publiées, 12 seulement étaient à incinération, dont 5 à *dolio*. Elles se trouvaient de 2 à 2 mètres 25, au-dessous du sol actuel, soit à environ 0,75 du niveau antique : *Not. Scav.*, 1884, p. 63, sqq. ; tombes I, IX, XII, XVI, XXII. — Gozzadini ne trouve à signaler que 2 *doli* à Villanova : *Intorno a 71 altre tombe*, p. 4, et 12 seulement sur les 253 tombes du terrain Arnoaldi : *Intorno agli scavi Arnoaldi.*, p. 8. Cf. une autre tombe du même genre, sous les fondations du palais Tortorelli : Gozzadini, *Di alcuni sepolcri della necrop. felsinea*, p. 10, fig. 6 = Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 87, fig. 17. Les chiffres donnés par Gozzadini, au sujet du terrain Arnoaldi, sont fort sujets à caution. Les fouilles ont été faites par Zannoni, et publiées seulement par Gozzadini, en sa qualité de commissaire du Gouvernement, d'après les objets recueillis. — Les tombes à dolio, précisément parce qu'elles sont superficielles, se trouvent la plupart du temps réduites en très mauvais état. Les fragments en doivent échapper à l'attention de qui n'a pas assisté aux fouilles. Sur 14 tombes dont la découverte est mentionnée au mois de mars 1878, *Not. Scav.*, 1878, p. 118, 119, 7 étaient à dolio. Sur les 17 tombes des terrains Meniello et Ruggieri, nous avons compté 6 *doli* : *Mélanges*, 1907, p. 375, pl. III. En prenant la moyenne des autres fouilles mentionnées plus haut, on trouve environ 25 0/0 de tombes à *dolio*, dans les parties occidentales de la nécropole villanovienne, ce qui donnerait, pour les 253 tombes Arnoaldi, une soixantaine de *doli*.

proprement étrusques. C'est ainsi par exemple, qu'à côté d'un squelette du terrain Arnoaldi, Gozzadini note deux petits vases à vernis noir qui semblent étrusques [1], et qu'un dolio de l'*Arsenal* a fourni les plus anciens bijoux d'or trouvés à Bologne [2]. La fibule, que contenait ce *dolio*, semble provenir des orfèvreries de Vetulonia [3]. Le ruban filigrané, orné de quatre petites têtes humaines au repoussé, relève de l'art gréco-étrusque du VI[e] siècle [4]. Nous aurons à revenir plus loin sur les trois grands *doli* de type villanovien trouvés par Zannoni au milieu des tombes étrusques du terrain *Aureli*, et dont le mobilier unissait, à des bijoux étrusques [5], une vaisselle purement villanovienne. Enfin, nous avons remarqué, dans les magasins du Musée de Bologne, plusieurs grandes tuiles semblables à celles de Marzabotto et de fabrication certainement étrusque; elles proviennent, nous fut-il affirmé à la fois par Brizio et par Zannoni, des fouilles *Melenzani*, et auraient servi de couvercle à des jarres funéraires contenant un mobilier villanovien tardif.

Ajoutons que les tombes à *dolio*, et avec elles les inhumations, sont des modes de sépulture communs aux nécropoles villanoviennes et aux cimetières étrusques de Bologne. Elles établissent une sorte de lien entre ces deux séries de monuments, par ailleurs complètement distinctes ; elles semblent, dans l'une comme dans l'autre, dater à peu près de la même époque. Nous croyons donc pouvoir admettre que les Villanoviens auraient ainsi enseveli leurs morts, à la manière des Etrusques, alors que déjà les Etrusques étaient venus s'installer à côté d'eux.

La superposition des tombes à l'extrémité occidentale des nécropoles villanoviennes.

On ne saurait, en effet, expliquer autrement la superposition des tombes, dans les parties extrêmes de la nécropole villanovienne.

1. *Not. Scav.*, 1884, p. 65.

2. Gozzadini, *Intorno ad alcuni sepolcri scav. nell' Arsenale milit. di Bologna*, p. 6; Montelius, *La Civilis. primit.*, I, pl. 87, fig. 13, 14; col. 413, 414.

3. G. Karo, Le *orificerie de Vetulonia*, in Milani, *Studi e Materiali.*, I, p. 254, sqq.; la fibule elle-même, p. 257, fig. 26.

4. Cf. : Karo, *ibid.*, II, p. 117, fig. 86 ; Ducati, *Rendiconti Lincei*, XVIII (1909), p. 200, 201.

5. Cf. : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 330, 356; Ducati, *Contributo allo studio della civiltà felsinea*, in *Rendiconti Lincei*, XVIII (1909), p. 196 sqq.; voir *ci-dessous*, p. 173, sqq..

Depuis le Ravone jusqu'au confin occidental des terrains Melenzani et Arnoaldi, les puits et les fosses présentent un développement continu. Ces deux types de sépulture succes-

Fig. 26. — La superposition des couches archéologiques dans les nécropoles villanoviennes de Bologne.

sifs se juxtaposent à une même profondeur, qui atteint en moyenne 1 mètre 50 au-dessous de la surface du sol antique. Sans doute, le fond des tombes se creuse-t-il plus ou

moins, proportionellement à leur richesse et à leurs dimensions latérales : les *pozzetti* de 0,50 de diamètre ne mesurent pas davantage en hauteur ; les grandes fosses de 2 mètres 50 de côté s'approfondissent à peu près d'autant ; mais la partie supérieure des uns et des autres, c'est-à-dire, le couvercle des caissons de dalles, la voûte des petites constructions en cailloux, le lit des galets représentant la couverture, se rencontrent à peu près exactement au même niveau. Les *doli* et les squelettes inhumés, au contraire, apparaissent entre 2 mètres 50 et 3 mètres au-dessous du sol actuel, soit de 0.50 à 1 mètre au-dessus de la superficie antique. Ils se trouvaient donc, à l'origine, presque à fleur de terre. En effet, les ossements se rencontrent fréquemment bouleversés, soit par les sépultures voisines, soit par les travaux agricoles de l'époque romaine [1]. Il ne subsiste parfois des *doli* que le fond [2]. Toute la partie supérieure, insuffisamment couverte, en dut être brisée dès les temps anciens.

Or, il est exceptionnel, dans toute l'antiquité, que des sépultures, et surtout des inhumations, aient été établies aussi superficiellement, au-dessus d'autres tombes plus anciennes, appartenant à la même population. L'épaisseur de terre entre la tombe et le sol, faisait partie intégrante de la tombe; c'était violer les droits de l'occupant, que de déposer au-dessus de lui un nouveau mort. On risquait d'ailleurs d'endommager la première sépulture, tandis que la seconde était destinée à subir les inconvénients d'une insuffisante profondeur. Ce n'est assurément pas de leur plein gré que les Villanoviens, jadis si soigneux du repos de leurs mânes, en vinrent à manquer ainsi aux traditions les plus sacrées aussi bien qu'aux plus élémentaires précautions.

La fin des nécropoles villanoviennes.

Nous devons donc admettre qu'ils y furent contraints; ils en auraient été réduits à superposer leurs sépultures par quelque circonstance interdisant de continuer à les juxtaposer. Cette limite imposée à la libre extension des cimetiè-

1. Par exemple, fouilles *Meniello-Grabinski*, première tranchée, tombe 4, *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 383 et 392, cf. : plan III, p. 375.

2. *Ibid.*, p. 376, 377 et deuxième tranchée, tombe I, p. 392. Souvent encore, le dolio a été écrasé par le poids de la dalle servant de couvercle, *ibid.*, troisième tranchée, tombe I, p. 395.

res villanoviens vers l'ouest, serait représentée précisément par le fossé dont on retrouva la trace dans les terrains *Melenzani* et *Arnoaldi* [1]. Tandis qu'à l'est de ce fossé, les tombes se pressent et se superposent en deux et même trois lits, à l'ouest au contraire, une large zone de 56 mètres semble n'en contenir aucune. Cette terre demeure pure. Aucun débris funèbre ne la souille. Puis, immédiatement au delà, commence la nécropole étrusque. N'est-il pas vraisemblable d'attribuer à ce voisinage la limitation du cimetière primitif ? Les Etrusques vainqueurs l'auraient condamné à se replier, pour ainsi dire, sur lui-même. Dès lors se seraient creusées, dans les terrains déjà occupés, les sépultures de hasard, établies à une insuffisante profondeur [2].

Remarquons en outre que si les tombes à *dolio*, et surtout celles à inhumation, témoignent d'un abâtardissement des rites funéraires anciens, adultérés de nouveautés étrusques, leur mobilier également, comparé à celui des dépôts archaïques [3], marque un appauvrissement certain. Une jarre, si grande soit-elle, ne saurait en effet contenir la même abondance d'offrandes qu'une vaste fosse de plusieurs mètres carrés. Bien plus misérables encore semblent avoir été les morts qu'on ne prit même pas soin d'incinérer. Toutes ces tombes sont celles de vaincus, subsistant tant bien que mal, après leur défaite, sous la loi d'un maître.

La vieille cité des cabanes villanoviennes continuait à vivre, dans la plaine, au pied de la citadelle étrusque. De même, dans les anciennes nécropoles, des sépultures nouvelles, de plus en plus pauvres et négligées, vinrent se su-

1. Cf. : *supra*, chap. I, p. 24-26 et fig. 1.

2. A la même circonstance seraient dues, croyons-nous, les inhumations extrêmement pauvres, ou même accompagnées de vases d'époque étrusque, que nous avons rencontrées en 1906, dans le terrain *Reggiani*, entre le terrain Benacci et le Ravone, dans un espace qui dut être ajouté à la nécropole villanovienne, par un des fréquents changements de cours du torrent : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 364-373 et plan II, p. 362.

3. Zannoni, *La Fonderia di Bologna*, p. 95, 96 (deuxième tirage p. 87), note cet appauvrissement bien marqué de la couche inférieure. « Dans les » terrains Arnoaldi, Tagliavini et au Stradello della Certosa, j'ai mis au » jour 140 tombes superficielles et plus de 70, de la couche profonde. Dans » la couche inférieure, le développement du mobilier, type Benacci, de » Luca, se continue progressivement vers l'ouest, atteint son apogée, pour » décliner rapidement dans la couche supérieure ». Nous avons pu en 1906, constater le même fait dans le terrain Meniello, *Mélanges*, XXVII (1907), p. 428.

perposer à celles d'autrefois, tandis qu'au-delà, le long des mêmes voies, mais en des espaces bien distincts, les dominateurs nouveaux, les Etrusques, développaient leurs amples cimetières. Les tombes, comme les villes, nous montrent à Bologne, à une époque voisine de la fin du VI^e^ et du début du V^e^ siècle avant notre ère, la juxtaposition de deux civilisations complètement diverses.

Chronologie des sépultures villanoviennes de Bologne.

Nous n'avons pu, en décrivant les nécropoles villanoviennes de Bologne, nous dispenser de faire allusion au développement parallèle des rites funéraires, au sud de l'Apennin. Mais il nous reste à déterminer quelle place occupe l'ensemble de ces sépultures, parmi les monuments de l'Italie préhistorique, puis à préciser le rapport entre le premier âge du fer toscan et la civilisation contemporaine de la région bolonaise.

Le rite de l'incinération dans l'Italie septentrionale.

A Bologne, comme dans les *pozzetti* de Toscane et du Latium, une urne contient les cendres du mort. Cette pratique de l'incinération rattache les tombes du premier âge du fer italien à celles de l'âge du bronze, dans l'Italie septentrionale; elle les rapproche, d'une façon beaucoup plus générale encore, des sépultures qui se rencontrent vers la même époque, dans toute l'Europe centrale [1]. C'est en effet, des pays très boisés du nord, bien plutôt que des côtes du midi, que ce rite dut se répandre dans la péninsule italienne. Il semble bien qu'il y fut introduit par les populations des terramares.

Dans le voisinage des stations si caractéristiques construites par ces tribus, on trouve parfois disposées, les unes à côté des autres sur une même plateforme de bois, de nombreuses urnes cinéraires [2]. De Vérone à Mantoue, à Modène, à Parme et jusqu'aux environs de Bologne, de petits cimetières à incinération, se rattachant étroitement à ceux des terramares et datent à peu près de la même époque, c'est-à-dire du dernier âge du bronze [3]. Les vases conte-

1. Cf. : Déchelette, *Manuel d'Arch. préhist.*, II, p. 159, 160.

2. Voir en particulier les deux nécropoles voisines de la terramare de *Castellazzo di Fontanellato* : Montelius, *La Civilis. prim.*, I. col. 145.

3. Nécropoles de *Bovolone* (prov. de Vérone), *Monte-Lonato* (prov. de Mantoue), *Casinalbo* (prov. de Modène), *Copezzato* (prov. de Parme), *Crespellano* (prov. de Bologne) : Montelius *ibid.*, pl. 38, 39, col. 205-215; M. Pigorini, *Bul-*

nant les cendres, fermés d'une écuelle renversée ou d'un éclat de grès, sont rangés, très serrés, parfois même en deux couches immédiatement superposées, presque à fleur de terre. Quelquefois, à Monte-Lonato, par exemple, certains ossuaires se trouvent isolés sous un petit tumulus de pierraille. Mais la plupart du temps, ces cimetières ne représentent encore que des sépultures collectives; ce sont de véritables champs d'urnes. Chaque urne, à elle seule, constitue toute la tombe. Il ne lui est pas creusé de fosse particulière. Elle n'est accompagnée d'aucune offrande et ne contient, elle-même, aucun autre objet que les cendres. Nous n'avons pas là, à proprement parler, de tombes comparables aux puits villanoviens.

D'autres cimetières, relevant d'une civilisation déjà plus développée, marquent dans l'Italie du nord le passage de l'âge du bronze à celui du fer. Ce sont, par exemple, ceux de Moncucco [1] et de Golasecca [2], au pied des Alpes, au débouché des lacs de Côme et de Garde. Le premier atteint l'époque du fer, le second se prolonge jusqu'à la période historique. Diverses stations disséminées dans toute la Lombardie, au nord du Pô, paraissent conserver la trace de tribus différentes, descendues des montagnes à des époques diverses, et qui, avec une fortune variable, cherchèrent à s'établir dans la plaine [3]. Quelques tombes à *Fontanella*, dans le Mantouan, semblent, par leur mobilier, se rapprocher de l'époque villanovienne [4]. Isolée sur le rocher

let. Paletn., XVI, p. 21, sqq., réunit à propos de la nécropole de *Copezzato*, les renseignements que l'on possède sur cette série de sépultures. Cf. Crespellani, *Marne Modenesi*, (Modène, 1870), p. 18, 19; et *Scavi nel Modenese dell' anno 1880*, in *Atti Mem. Deput. stor. patr. per l'Emilia*, 1882. Voir encore Brizio, in *Storia politica d'Italia scritta da una soc. di prof.* (Milan, 1898), *Epoca preistorica*, p. LXXIX; Peet, *The stone and Bronze Ages*, p. 365, sqq.; Modestov, *Introd. à l'Hist. rom.*, p. 195, 196.

1. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, col. 227, pl. 42; ce cimetière contient déjà un objet de fer, mais un seul : un couteau à manche de bronze et lame de fer. Les ustensiles d'usage courant, en fer, marquent une période déjà avancée de l'âge du fer. Le métal nouveau a tout d'abord été employé, comme l'or et l'argent, pour les ornements personnels.

2. Montelius, *ibid.*, col. 231 sqq., pl. 43-45.

3. Par exemple, dans les provinces de Côme et de Milan, les tombes trouvées à *Rogorea di Rogoredo*, dans les collines de Brianza, Montelius, *ibid.*, col. 177, pl. 32, fig. 1; et à *Monza*, *ibid.*, col. 216-218, pl. 40, fig. 14-17; celles de *Palazzo* (prov. de Bergame), *ibid.*, 217, pl. 40, fig. 11-13; le cimetière de la *Scamozzina*, près d'Albairate, au sud-ouest de Milan, *Bull. Paletn.*, XXXV (1910), p. 1-12.

4. Les vases de *Fontanella di Casalromano*, conservés au Musée préhisto-

de *Bismantova*, au centre de l'Apennin reggianais, une population différente, autant qu'on peut en juger, de celle des terramares, traversa tout l'âge de bronze, enfermant dans de petits caissons de pierre ses urnes cinéraires, accompagnées parfois de quelques vases accessoires et de menus objets [1]. Sans doute aucun ustensile de fer ne s'est-il jamais rencontré dans ce cimetière, mais la décoration géométrique développée qui apparaît sur certaines poteries, ne semble pas appartenir à une période moins avancée que celle de Villanova. Entre ces diverses nécropoles préhistoriques de la vallée du Pô et celles de Bologne, nulle série cohérente de ressemblances bien caractérisées ne permet d'établir un lien tant soit peu étroit.

Les sépultures à incinération dans l'Italie méridionale et centrale.

Tandis qu'au nord du Pô et, au sud du fleuve, dans la partie occidentale de l'Emilie, se répandent progressivement les tribus qui pratiquent l'incinération, la région orientale de cette province, les Romagnes, les Marches, la plaine et les collines, jusqu'à la mer, semblent demeurer en possession des vieilles populations campées, depuis l'époque énéolithique, dans leurs villages de fonds de cabanes [2]. Nous n'en connaissons pas les sépultures, mais on peut supposer que le rite primitif de l'inhumation s'y perpétua jusqu'à l'arrivée des Villanoviens.

Au contraire, dès l'âge du bronze, apparaît, à l'extrémité méridionale de l'Italie, l'ample nécropole à incinération du *Timmari*, près de *Matera* [3]. Puis, vers le début de l'âge de fer, se multiplient, dans le Latium et en Toscane, les cimetières où prévaut définitivement le même rite [4]. A Bologne

rique romain (Musée Kircher), sont fréquemment cités : Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1884, p. 46 ; 1894, p. 168 ; 1901, p. 23. Mais l'ensemble n'en a pas encore été publié, que je sache.

1. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, col. 221-226, pl. 41.

2. Diverses particularités du mobilier trouvé dans les fonds de cabanes de cette région rappellent le souvenir de l'époque de la pierre polie, notamment la décoration des vases par application de cordons festonnés et la trouvaille fréquente d'anses verticales de la forme dite *cilindro-retta*. Stations de la *Bertarina* près de Forli, Montelius, *La Civil. primit.*, I, col. 131, pl. 21, fig. 1-16 ; de la *Prevosta*, près d'Imola, *ibid.*, col. 138, pl. 21, fig. 17-23 ; cf., encore les trouvailles de la *Grotta del Farnè* à l'est de Bologne, *ibid.*, col. 138, pl. 21, fig. 24-27.

3. Quagliati, *Mon. Linc.*, XVI (1906), col. 1, sqq. ; cf. Ridola, *Bullet. Paletn.*, 1901, p. 27-41 et la discussion entre MM. Pigorini et Patroni, *ibid.*, p. 12-27 et 41-56.

4. Cf. Undset, *Annali dell' Inst.*, 1885, p. 27, sqq. Pour les nécropoles des

et dans les environs, ce mode de sépulture n'apparaît que beaucoup plus tard avec les premières tombes de Villanova et du terrain Benacci.

Ce trait commun, entre des monuments aussi distants que les tombes des terramares, celles de Timmari, du Latium et de la Toscane, nous indique seulement que, de l'âge du bronze à celui du fer, plusieurs régions italiennes participèrent, sans doute à des degrés divers, au même état général de civilisation. On pourrait supposer d'ailleurs, pour chacune d'elles, l'influence de foyers distincts. Mais admettons que le rite de l'incinération soit parvenu en Italie, exclusivement de l'Europe centrale, et que sa diffusion corresponde à l'expansion des tribus indo-européennes établies dans la péninsule à l'époque historique [1]. Nous faudra-t-il encore faire abstraction de la profonde différence qui sépare les deux points extrêmes de la série et supposer un développement continu entre les champs d'urnes des terramares et les tombes à puits villanoviennes? Irons-nous chercher jusqu'à Timmari, l'intermédiaire entre les deux genres de sépultures? Rien ne prouve en somme, que les Latins ou les Toscans du premier âge du fer descendissent directement, ou indirectement, des peuplades qui, durant l'âge du bronze, habitaient l'Italie du Nord.

Que l'on remarque d'ailleurs combien il est arbitraire de vouloir reconnaître, dans les quelques monuments qui subsistent des périodes préhistoriques, la trace des populations dont l'histoire nous a conservé le nom. Nous connaissons l'existence des Ausones et des Osques, dans l'Italie du Sud, celle des Latins autour de Rome et des Ombriens le long du

monts Albains et de Rome, cf., Mariani, *Bull. Comm. arch. municip* , 1896, p. 5-60, partic., p. 9; Pinza, *ibid.*, 1898, p. 53-157; 161-301; 1900, p. 147-219; 363-370 et *Mon. Linc.*, XV, (1905). M. Boni publie peu à peu dans les *Notizie degli Scavi* , depuis 1902, les tombes archaïques du Forum; cf. Montelius, *La Civil. prim.*, II, *Italie Centrale*, pl. 133-141. Pour les très nombreuses nécropoles de Toscane, cf., von Duhn, *Ueber die arch. Durchforschung Italiens während d. letzten acht Jahren*, in *Neue Heidelb. Jahrb.*, 1895, p. 26, sqq., et la deuxième partie de la grande publication de Montelius : *La civilis. prim., Italie centrale.* Ajouter les fouilles les plus récentes : *Scavi nel territ. Capenate*, in *Not. Scav.*, 1905, p. 301-362 et *Mon. Linc.*, XVI, (1906); celles de Corneto, publiées par M. Pernier, *Not. Scav.*, 1907 et les études de Colini sur les cimetières archaïques de Tolfa et Allumiere, *Bull. Paletn.*, XXXV (1910), p. 104-149; 177-204.

1. Sur l'établissement des populations indo-européennes en Italie, en général, cf. Hirt, *die Indogermanen* (1906), I, p. 82, 98; II, p. 580, 581.

Tibre. Mais parce que ces peuples furent un jour puissants ou célèbres, leurs ancêtres ont-ils dû laisser leurs vestiges, partout où ils passèrent? Et d'ailleurs, combien est-il en Italie d'autres tribus, de même souche ou de même provenance qu'eux, ou seulement d'une civilisation analogue à la leur, dont nous ignorons les noms? Faut-il que toutes les sépultures à incinération qui se rencontrent, dès l'âge du bronze, depuis les Alpes jusqu'à Tarente, aient appartenu justement aux quelques peuplades à qui l'avenir réservait un rôle historique? Résignons-nous donc à ignorer le nom des constructeurs des terramares et à ne pas suivre, dans leurs migrations primitives, les futurs maîtres de l'Italie.

Les sépultures villanoviennes en Toscane et à Bologne.

Parmi les tombes à incinération du premier âge du fer, une relation particulièrement étroite unit celles de Toscane à celles de Bologne. La construction des unes et des autres est sans doute, assez différente. Mais cette diversité tient à la nature des terrains dans lesquels elles se trouvent creusées. Il semble évident que les *pozzetti* aménagés dans le sol argileux de Villanova et de Bologne, imitent et reproduisent la disposition de ceux de Corneto par exemple. Le mobilier funéraire, identique dans les deux régions, accentue encore cette ressemblance. C'est la même civilisation qui, au début du moins, apparaît sur les deux versants de l'Apennin. Tous les archéologues en sont d'accord [1]. Mais où placer le berceau de cette civilisation? Dans les plaines de l'Italie septentrionale, ou sur les côtes tyrrhéniennes?

Caractère tardif des premières sépultures villanoviennes de Bologne.

A Bologne, les premières tombes villanoviennes apparaissent tout à coup en même temps que les fonds de cabanes. La fondation de la ville, nous l'avons remarqué, ne saurait dater d'une époque très primitive. Les premières tombes également montrent déjà une civilisation bien caractérisée, différente de toutes celles qui se rencontrent antérieurement, ou en même temps, dans la plaine du Pô; une civilisation, par conséquent, qui dut avoir, en quelque autre région, un développement déjà prolongé. Dès le terrain

1. Cf., p. e. Helbig, *Sopra la provenienza degli Etruschi*, in *Annali Inst.*, 1884, p. 131, sqq.

Benacci, la construction des puits et la composition de leur mobilier obéissent à des règles fixes ; le type de l'ossuaire s'y trouve parfaitement constitué. Une telle uniformité comporte une tradition bien établie. Les sépultures qui se peuvent classer dans la catégorie archaïque semblent même peu nombreuses, à Bologne, relativement à l'ensemble du matériel villanovien. On remarque aussi que la poterie de la première période Benacci présente déjà un caractère assez mélangé. Des exemplaires grossiers ou négligés voisinent avec ces vases d'une facture bien plus habile ; les uns sont lisses, d'autres couverts d'une ornementation géométrique développée. Dès les premières tombes apparaissent des ceinturons de bronze laminé et repoussé, avec divers objets de parure et des ustensiles de métal, pendeloques, haches, couteaux, rasoirs en croissant, de formes définitivement fixées.

Ce n'est donc, en aucune façon, au début d'une civilisation que nous font assister les premières tombes villanoviennes de Bologne. Elles semblent beaucoup plus voisines de celles qui terminent, en Etrurie, la série des tombes à puits, que de la période de transition du bronze au fer. Elles doivent se classer tout près de l'époque des tombes à fosse, à une date qui ne peut être reculée au delà du VIII[e] siècle.

Caractère archaïque des sépultures villanoviennes du Latium et de Toscane.

Qu'on leur compare en effet les sépultures des plus anciennes nécropoles des monts Albains et de Rome, ou plutôt encore, celles de la côte tyrrhénienne, depuis *Tolfa*, et les *Allumiere*, près de Cività-Vecchia, jusqu'à *Corneto* et *Vetulonia*. Des types funéraires assez divers, primitivement en usage dans le Latium, se dégage peu à peu un genre de tombe à incinération analogue à celui de Villanova. Aux *Allumiere*, il semble que la forme, si caractéristique, de l'ossuaire villanovien se constitue progressivement par toute une série d'essais [1]. Des tombes à puits, de petites di-

1. Ghirardini, *Not. Scav.*, 1881, p. 142; Klitsche de la Grange, *Intorno ad alcuni sepolcri arcaici rinvenuti nei Monti delle Allumiere presso Cività-Vecchia*, p. 4, fig. 1, 2, 3, de la planche. Dans le même sens, Undset, *Annali*, 1885, p. 55. M. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci* (1891), p. 313, 314, indique que, peut-être, le caractère primitif des tombes des Allumiere et de Tolfa tient à leur situation dans une région montagneuse où les influences maritimes se seraient fait sentir moins vivement que sur la côte. Si le matériel villanovien demeure d'autant plus primitif qu'il se trouve

mensions et du caractère le plus simple, occupent seules, autour de *Corneto*, de vastes emplacements. Tous les caractères de l'archaïsme s'y maintiennent et s'y développent longuement, avant que n'apparaissent, avec les tombes à fosse, de nouveaux usages funéraires. Dans toutes ces sépultures primitives de l'Italie centrale subsistent encore quelques souvenirs des époques antérieures : l'urne-cabane qui semble relever des traditions très anciennes du monde méditerranéen, l'anse cornue [1] et les bossettes mamelonnaires, appliquées en guise de décoration sur le bord de la panse des vases [2], survivances de l'âge du bronze dans l'Europe centrale et la plaine du Pô [3]. Divers ustensiles ou ornements, fibules ou rasoirs, sont représentés par des exemplaires de type encore incomplètement évolué [4]. C'est là, en un mot, entre l'embouchure du Tibre et celle de l'Arno, qu'il faut chercher l'origine et les premiers développements de cette civilisation villanovienne que nous rencontrons entièrement constituée, autour de Bologne [5].

La continuité du développement des nécropoles toscanes ne se retrouve pas à Bologne.

A cette période de débuts prolongés et complexes succède, dans la région toscane, un développement rapide des vieilles nécropoles du premier âge du fer. Le caractère proprement étrusque s'y dégage et s'y accuse peu à peu,

plus éloigné des pays maritimes, il n'en est que plus frappant de le trouver à Bologne, à une phase déjà si avancée de son développement.

1. P. e. : à Corneto, Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 149. Sur cette forme d'anse, cf. Helbig, *die Italiker in d. Poebene*, p. 88 ; Pigorini, *Bullet. Paleln.*, 1890, p. 153, sqq. A Rome sur l'Esquilin : Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 66, 94, 96, 98. 433 ; pl. IV, fig. 5, 7, 14 ; pl. V, fig. 6, 10, 18 ; pl. VI, fig. 18.

2. A Corneto, *Not. Scav.*, 1881, p. 352, 353 ; voir *ci-dessous*, chap. VIII, p. 224, 225, sqq.

3. Cf. Déchelette, *Croissants lacustres et cornes égéennes*, in *Rev. préhist.*, 1908, p. 301, sqq.

4. P. e. : fibules à arc de violon du dépôt des *Coste del Marano* près de Tolfa : Colini, *Bullet. Paletn.*, XXXV (1910), p. 136 ; fibules à disques à Corneto, *Not. Scav.*, 1881, pl. V, fig. 21, 22 ; cf. Undset, *Annali*, 1885, p. 55 ; Montelius, *La Civilis. prim.*, I, *Introduction*, p. I-VI : *Evolution de la fibule en Italie*. Rasoirs rectangulaires à Tolfa et aux Allumiere : Montelius, *La Civilis. primit.*, II, pl. 132, fig. 2, 7 ; à Corneto, *Not. Scav.*, 1907, p. 235, fig. 39 ; 250, fig. 53 ; 325, fig. 60. — Cf. des types analogues, mais non cependant absolument identiques, provenant de Timmari, *Bullet. Paletn.*, 1901, p. 40, fig. c ; et *Mon. Linc.*, XVI, col. 87, sqq., fig. 97-101 ; à Tarente, *Not. Scav.*, 1909, p. 463, fig 20. — Rasoirs analogues dans les Monts Albains ,à Grottaferrata, Pasqui, *Not. Scav.*, 1902, p. 189, fig. 101.

5. Cf. Hœrnes, *Urgeschicte d. Kunst*, p. 412 : « Je suis d'avis que la civili-» sation de Villanova s'est répandue, non pas du nord au sud, mais en sens » inverse. »

par une série d'insensibles transitions. Entre les différentes phases de cette évolution il n'est point de lacune. M. Helbig en a démontré, définitivement semble-t-il, par l'exemple de Corneto, la continuité parfaite, depuis l'ère primitive jusqu'à l'époque romaine [1].

Les monuments villanoviens de Bologne au contraire, ne suivent ce mouvement que d'une allure retardée; ils s'arrêtent, en outre, à la veille de l'époque qui pourrait être qualifiée d'étrusque. Aucun des éléments caractéristiques de la civilisation proprement étrusque, n'apparaît en effet, au nord de l'Apennin, dans les cimetières primitifs. Les deux provinces villanoviennes du centre et du nord de l'Italie accusent, à cet égard, un contraste bien net.

A Corneto, par exemple, les inhumations se multiplient dès les tombes à fosse; elles n'apparaissent, à Bologne, qu'au-dessus des tombes à fosse, dans la couche superficielle. Sous l'influence de ce nouveau rite les fosses toscanes s'allongent en rectangles [2]; celles de Bologne conservent, le plus souvent, la forme carrée. Tandis qu'au sud de l'Apennin, l'architecture funéraire continue son évolution, de la fosse à la tombe à corridor, puis à la chambre sépulcrale [3], les Villanoviens de la Circumpadane restent fidèles à la plus ancienne forme de sépulture, celle qui n'est qu'une modification et un agrandissement du puits primitif. Ils n'adoptent le *dolio* que très tardivement, et semble-t-il, sous l'empire de circonstances particulières. Sans doute, il était impossible d'aménager, dans l'argile de la plaine bolonaise, les mêmes demeures souterraines que dans le tuf toscan. Mais, à défaut de monuments absolument identiques, des relations étroites avec l'Etrurie n'en auraient pas moins introduit, dès la couche inférieure des cimetières villanoviens de Bologne, un certain nombre de particularités révélatrices. Pourquoi par exemple des corps non incinérés n'auraient-ils pas été inhumés dans les fosses ? Pourquoi les cendres et le mobilier n'auraient-ils pas été enfermés, comme il arrive si fréquemment dans l'Italie centrale, dans de petites arches de terre cuite ou de métal [4] ? Ou bien encore, il aurait été facile d'user de ces

1. *Annali*, 1884, p. 141, sqq.
2. Cf. Gsell, *Vulci, Etude des fouilles*, chap. II et III, p. 345 et 361.
3. Cf. Martha, *Art Etrusque*, p. 98, sqq.; 183, sqq.
4. P. e., arches de pierre de Narcé (pays falisque) : Montelius, *La Civilis.*

grands récipients de bronze, qui garnissent les tombes à *buca* de Vetulonia [1]. La nature du sol bolonais n'interdisait pas enfin, de marquer l'emplacement du tombeau par quelque monument extérieur, tumulus, ou cercle de pierres [2]. Jamais cependant, il ne s'en est rencontré trace. Tandis que de ville en ville et, pour ainsi dire, d'année en année, se diversifie en Etrurie la construction des tombes, nous ne pouvons constater à Bologne, durant toute la période villanovienne avancée, que la permanence d'un même type de sépulture : la tombe à fosse.

Ainsi donc, à mesure que recule dans le passé l'époque archaïque des *pozzetti*, la séparation ne fait que s'accentuer, entre les nécropoles étrusques et celles de Bologne. A la diversité de l'architecture correspond d'ailleurs celle de tout le mobilier funéraire. Ce sont deux civilisations différentes qui se constituent de part et d'autre de l'Apennin. Au sud, un peuple prédisposé par son génie propre, en raison sans doute de ses lointaines origines orientales, attire, accueille et assimile rapidement la variété des importations d'outre-mer. Au nord, un groupe détaché des populations de l'Italie centrale, s'isole dans ses vieilles traditions. D'un même point de départ, les deux provinces aboutissent à des termes opposés : la Toscane devient étrusque, Bologne demeure villanovienne. Lorsque plus tard, autour de la ville, des sépultures étrusques viennent se juxtaposer aux nécropoles indigènes, la séparation apparaît complète entre les deux séries de monuments.

primit., Italie centrale, II, pl. 315, fig. 4 et 5 ; en terre cuite ornée de peintures de style archaïque : Corneto, Montelius *ibid.*, pl. 302, fig. 1 ; en terre cuite sans peintures : Val di Sasso, *ibid.*, pl. 238, fig. 8 ; en bronze : Orvieto, *ibid.*, pl. 241, fig. 14 ; en bois recouvert de lamelles de métal : coffret Castellani, provenant de Palestrina, Martha, *Art Etrusque,* p. 110 et fig. 105 ; coffret du même genre, provenant de la *tomba del Duce* à Vetulonia, Montelius, *ibid.*, pl. 188, fig. 1, a, b, c. Ce sont des imitations évidentes des tombes à *cassa* et des sarcophages renfermant des corps inhumés.

1. P. e., la *tomba del Duce,* Martha, *Art Etrusque*, p. 142 ; Montelius, *La Civilis. primitiv.*, II, pl. 184.

2. *Tumuli* et *circoli* de Vetulonia ; *Cucumella* et *Cucumelletta* de Vulci, etc., cf. Martha, *Art Etrusque*, p. 158.

CHAPITRE VI.

LES NÉCROPOLES ÉTRUSQUES DE BOLOGNE.

Les tombes étrusques de Bologne, p. 160. — Incinération et inhumation dans les nécropoles étrusques, p. 161. — Tombes à incinération étrusques, p. 162. — Tombes à inhumation étrusques, p. 165. — Constructions en pierre dans les nécropoles étrusques, p. 167. — Dispersion des sépultures étrusques de Bologne, p. 170. — Les indices de transition entre les cimetières villanoviens étrusques, p. 171. — Le dolio *Aureli*, p. 173. — Impossibilité d'une période de transition, p. 176.

Les tombes étrusques de Bologne.

Sitôt que, le long de la « Voie des tombeaux », à l'ouest de Bologne, on franchit, dans le terrain *Arnoaldi*, l'espace de 56 mètres vierge de sépulture, ou bien que, au sud de la ville, on passe de l'*Arsenal* au *Giardino Margherita*, on se trouve en présence de monuments funéraires d'un genre entièrement nouveau. Les tombes, en général de grandes fosses rectangulaires, se présentent toutes parallèles et exactement orientées dans la direction est-ouest. Les squelettes y gisent presque toujours la tête à l'ouest, regardant par conséquent vers l'est. Autour du mort se trouve disposé un riche mobilier, qui se distingue, à première vue, de celui de l'époque villanovienne: ce sont des vases grecs à figures noires ou rouges, des alabastres de verre multicolore, une somptueuse vaisselle de bronze, non plus laminé, mais fondu, des candélabres à longue tige, surmontés souvent de petites statuettes, des bijoux de bronze, parfois d'argent et d'or. Des restes de bois, des plaques d'os et d'ivoire, des appliques de bronze, appartenaient à de véritables meubles, tables ou sièges, qui garnissaient la tombe. Un signe, fréquemment, marquait l'emplacement de ces sépultures; il se réduit parfois à un gros caillou de forme allongée, ou à un simple éclat de grès, sur lequel pouvait être peint le nom du défunt; mais souvent aussi se rencontrent de véritables monuments sculptés,

cippes ovoïdes ou en forme de sphère, disques sur une base quadrangulaire, stèles plates en fer à cheval, décorées de scènes figurées et qui portent parfois des inscriptions étrusques. Ces cimetières sont bien ceux des Etrusques de Felsina.

Incinération et inhumation dans les nécropoles étrusques.

Les nécropoles étrusques de Bologne contiennent à la fois des incinérations et des inhumations.

Les premières se trouvent parfois en groupes compactes de cinq ou six [1]. Mais le plus souvent, elles apparaissent disséminées, sans ordre, parmi les autres. Toutes cependant se rencontrent exactement au même niveau. On ne saurait donc établir nulle distinction de date, entre les unes et les autres.

Peut-être cependant faut-il remarquer que, d'une façon très générale, les sépultures d'incinérés semblent moins abondamment fournies d'offrandes que celles des inhumés [2]. Cette particularité trouve son explication, sans doute, dans la dimension plus restreinte des fosses destinées à contenir simplement les cendres. Le rite de l'incinération exige, en effet, par lui-même, des préparatifs infiniment plus dispendieux que la simple inhumation. Cependant la richesse des tombes dans lesquelles le mort n'a pas été brûlé, nous montre que ce mode de sépulture n'était plus considéré, à l'époque étrusque, comme inférieur à l'autre. Des nécropoles villanoviennes aux nécropoles étrusques, nous constatons donc, à cet égard, une transformation complète des usages funéraires.

Si nous essayons d'établir la proportion suivant laquelle se mélangent ces deux rites, nous trouvons pour l'ensemble des cimetières étrusques, *une* incinération contre *trois*

1. Par exemple, à la Certosa, Zannoni, *Scavi della Certosa*, p. 419.

2. Zannoni, *ibid.*, divisant les tombes de la Certosa en trois catégories, suivant leur richesse, trouve :

		Incin.,	Inhum.,
Tombes pauvres :	96	48	48
moyennes :	145	61	84
riches :	45	21	24

Mais un tel classement demeure fort sujet à caution, car la plupart des tombes ont été, dès l'antiquité, dépouillées de leur contenu. On remarque seulement que, parmi celles qui ont échappé à la déprédation, les plus belles et les plus riches sont presque toujours celles d'inhumés. Le fait est frappant surtout au Giardino Margherita : cf. : *Not. Scav.*, 1887, p. 341.

inhumations [1]. Cette moyenne demeure à peu près constante dans les diverses parties des nécropoles explorées jusqu'ici. On ne saurait distinguer à Bologne, durant l'époque étrusque, ni une période plus ancienne, au cours de laquelle l'inhumation se serait substituée peu à peu à l'incinération, ni une période récente, qui ne connaîtrait plus qu'exceptionnellement l'incinération. Depuis les sépultures les premières en date, jusqu'aux dernières, les deux types apparaissent concurremment, sans que l'un tende à prévaloir définitivement sur l'autre. On sait qu'il en fut ainsi, durant toute la belle époque, dans l'Etrurie centrale [2]. Ce sont donc les traditions proprement étrusques, et non les traditions bolonaises de l'époque villanovienne, que nous reconnaissons dans les nécropoles étrusques de Bologne.

Tombes à incinération étrusques.

Les tombes à incinération étrusques sont à Bologne soit de simples fosses, soit des sépultures à *dolio*.

Les fosses, assez souvent encore, sont de forme carrée et mesurent de 1m50 à 2 mètres de côté [3]. Mais le vase de forme

1. Voici, autant qu'il est possible de l'établir, le tableau statistique des inhumations et incinérations étrusques de Bologne.

	Total.	Incinérations.	Inhumations
Arnoaldi étrusque :			
1er groupe. (Zannoni, *Certosa*, p. 414.)	36	10	26
2me groupe. (Gozzadini, *Scavi gov. in un lembo della necrop. felsinea*, 1886, p. 7.)	27	3	24
3me groupe. (Gozzadini *Not. Scav.*, 1886, p. 66-77 ; 340-348.)	25	2	23
de Luca : (Zannoni, *Certosa*.)	111	32	79
Certosa :	417	130	287
Giardino Margherita : (Brizio, *Not. Scav.*, 1887, p. 341 ; 1889, p. 178 ; 205-240 ; 1890, p. 138, 139.)	193	26	167
Fouilles de l'Ecole française, terrain Aureli-Balli : (*Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII, 1907, p. 351.)	12	4	8
	821	207	614

2. Martha, *Art étrusque* p. 39-41 et G. Koerte, in Pauly-Wissowa, *Real-encyclopaedie*, s. v. *Etrusker* VI, 1, col. 739-740.

3. Voici quelques exemples : Zannoni, *Scavi della Certosa*, Tombe 84,

spéciale qui, à l'époque villanovienne, contenait les cendres, en a complètement disparu. Il se trouve remplacé par un récipient quelconque, soit de bronze, soit de terre, situle ou ciste, amphore, kelèbé, pithos, de provenance grecque ou de fabrication locale; une fois même, par une grande coupe de marbre [1].

Aucune tradition ne fixe le type de l'urne cinéraire. Parfois même, les ossements incinérés, simplement recueillis dans un tissu dont on distingue encore quelques fils, étaient déposés sans protection aucune, au centre ou dans un coin de la tombe [2]. En d'autres cas, assez fréquents, ils étaient enfermés, avec le mobilier, dans une grande arche de bois [3]. Cette extrême variété contraste avec l'uniformité de l'ossuaire villanovien.

p. 173, pl. XLV : Fosse carrée 1,80 × 1,80. Les restes du bûcher forment sur le fond, une couche de 0,15 d'épaisseur. Dans l'angle sud, les os incinérés ont été déposés en un tas, haut de 0,60 large de 0,80. — Tombe 112, p. 204, pl. LIII : Fosse carrée : 1,40 de côté. Les cendres forment une couche épaisse de 0,80. Les ossements se trouvent au sud. Nombreux vases. — Tombe 151; p. 226, pl. LXIII : Tombe carrée : 1,67 de côté. Le tas d'os est également au sud de la tombe. — Tombe 111, p. 202, pl. LII : Tombe carrée 1,10 de côté. Sur le fond, les cendres du bûcher atteignent une épaisseur de 0,60. Les os sont toujours déposés au sud. On trouve un bel exemple intact de tombe de ce genre, au *Giardino Margherita : Not. Scav.*, 1889 : Tombe 14, p. 208 : Fosse de 2,20 × 2 mètres. « Le ossa combuste » posavano sulla nuda terra, al lato sud e fra esse erano due belle fibule » di bronzo. »

1. A la Certosa : 1 situle, 14 cistes, 12 kelebai, 4 cratères de provenance grecque, 5 ou 6 amphores ou kelebai de fabrication locale. La grande coupe de marbre appelée *lebès* par Zannoni provient de la tombe 99, *Certosa*, p. 191, pl. XLVII, fig. 6. Les mêmes vases se rencontrent dans les terrains Arnoaldi et de Luca étrusques : *Not. Scav.*, 1876, p. 8, 67, 181, et au *Giardino Margherita*, *ibid.*, 1889, p. 207, sqq.

2. P. e. : *Certosa :* Tombe 247, p. 326.

3. P. e. : *Certosa :* Tombe 51, p. 95, pl. XXVIII, fosse carrée, 1,50 de côté. La caisse de bois dont on retrouve les parois et les clous, avait 1,30 de côté sur 0,75 de haut. Remplie de cendres et de charbons, elle contient les vases et les fibules; du côté sud, les os sont déposés en tas, sur le fond. — Tombe 52 : mêmes particularités. — Tombe 206, p. 295, sqq., pl. LXXVI : la fosse a 2,35 × 3.30; la caisse : 2,40 × 1,55, haut., 0,80. Sur le fond un tas d'os : tout autour, 12 fibules qui semblent avoir servi à fermer un linceuil contenant les os incinérés; vases divers. — Tombe 231, p. 313, pl. LXXX : grande caisse en bois : (les dimensions n'en sont pas indiquées) — Tombe 318, p. 362, pl. CVII : fosse de 3 mètres × 2,25 ; la caisse a 2,40 de long, 1,52 de large. — Tombe 388, p. 395, pl. CXXXV : traces de la caisse en bois. Les dimensions ne sont pas indiquées, la tombe ayant été violée.

Au *Giardino Margherita*, *Not. Scav.*, 1876, p. 181 : 1 caisse en bois longue de 2,60 × 1,60, haute de 1,06, etc.

Comme on le voit les tombes à incinération contenant une caisse en

Tombes à *dolio*.

Le *dolio*, qui se rencontre quelquefois dans ces tombes, n'est plus employé de la même façon qu'à l'époque villanovienne. Il servait autrefois d'enveloppe à toute la sépulture, y compris le mobilier. Il tend désormais à jouer le rôle d'ossuaire, et ne contient plus guère que les cendres avec quelques menues poteries ou objets accessoires, tandis que la majeure partie des offrandes se trouve disposée à côté de lui [1].

Cette affectation toute différente se traduit d'ailleurs par une certaine diversité de forme entre le *dolio* villanovien et le *dolio* étrusque [2]. Le premier se présentait comme un très grand vase aux parois épaisses, au profil allongé; le bas en demeurait assez étroit, la plus grande largeur se trouvait reportée vers l'épaule, au-dessus de laquelle le col se rétrécissait rapidement. Le second, au contraire, est un vase plus petit et beaucoup moins solide, plus rond et de ligne plus lourde; la panse a sa plus grande expansion vers le milieu de la hauteur et l'ouverture conserve un assez grand diamètre. Le *dolio* villanovien, toujours lisse, était muni d'anses à cordon, plantées obliquement à la partie

bois sont généralement plus amples que les tombes « in nuda fossa ». Leur forme est souvent rectangulaire; les dimensions de la caisse atteignent parfois celles des cercueils qui contiennent les squelettes inhumés.

1. Exemples de tombes à dolio étrusques : *Scavi della Certosa :* Tombe 30, p. 82 : « in rozzo dolio » sans détails. — Tombe 46, p. 94, pl. XXVII : dolio de pâte rougeâtre granuleuse, haut. : 0,35, diam. : 0,37. — Tombes 94, 95, 96, p. 190, 191, pl. XLVII, petits doli, hauts de 0,30. — Tombe 112, p. 202-204, pl. LII : cette dernière rappelle de plus près les tombes à dolio villanoviennes : haut., du dolio : 0,68, diam. de l'ouverture : 0,50, de la panse, 0,70; sur la panse, 4 bossettes servant d'anses. — Tombe 148, p. 226, pl. LXIII : grand dolio à 4 bossettes, haut. : 0,65, diam. : 0,53. — Tombe 235, p. 320, pl. LXXI, fig. 3 : petit dolio, haut. : 0,40, diam. : 0,35; deux anses. — Tombe 237, pl. LXXXV, fig. 1. — Tombe 298, p. 349, pl. C : petit dolio recouvert d'un fragment de stèle. — Tombe 407, p. 401 : haut. : 0,48 (cf., le dolio de la tombe 8, p. 64, pl. XIV, fig. 1.) — Tombe 410, p. 402.

Toutes ces tombes à dolio étrusques sont en général pauvres, et ne contiennent presque jamais que les cendres avec quelques fibules ou objets ayant fait partie de l'habillement du mort, cf., p. 423, 424.

Au Giardino Margherita : Tombes à dolio mentionnées : *Not. Scav.*, 1876, p. 68 : une tasse à figures rouges se trouve à côté du dolio; et p. 181 : dolio à *cordoni;* sans autres détails. — Fouilles de l'Ecole française, *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 341 : tombe 4; le dolio extrait en morceaux était intact; il a été restauré par les soins du Musée de Bologne.

2. G. Ducati, *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 197, 198. On trouvera un exemple caractéristique de dolio étrusque dans Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 106, fig. 1; le comparer avec le dolio villanovien : *ibid.*, pl. 87, fig. 17.

supérieure de l'épaule; le *dolio* étrusque est souvent orné de cordons horizontaux en relief : des bossettes autour de la panse font office de poignées. Ces particularités permettent de distinguer assez aisément les unes des autres, les jarres des deux époques.

Tombes à inhumation étrusques.

Quant aux tombes à inhumation étrusques, elles sont représentées, autour de Bologne, a peu près exclusivement par de grandes fosses rectangulaires. L'argile sablonneuse qui constitue le sol, ne permettait pas d'autre aménagement. Quel que fût le genre d'architecture funéraire auquel étaient habitués les Etrusques, ils durent, lorsqu'ils arrivèrent dans la région, se contenter du type de sépulture le plus simple, c'est-à-dire de la fosse [1]. Peut-être faut-il reconnaître, dans les dimensions considérables qu'ils donnèrent à leurs fosses, le souvenir des chambres sépulcrales de leur pays d'origine. Quelques-unes de ces fosses atteignent en effet jusqu'à 3m 50 de long, sur 2m 50 de large; elles s'approfondissent jusqu'à 4 ou 5 mètres au-dessous du niveau antique et sont meublées, ainsi que de véritables salles, de tables, de sièges et de haut candélabres.

Dans les tombes de richesse médiocre, le corps était simplement déposé, sans protection aucune, *in nuda terra* [2]. Mais, dans les plus riches, on relève fréquemment les traces d'une grande caisse de bois, qui devait enfermer à la fois le défunt et le mobilier funéraire [3]. Ces cercueils

1. Cf. Zannoni, *Scavi della Certosa*, passim. On ne possède que peu de renseignements sur les fouilles dans les différentes parties de la nécropole étrusque, qui s'étendent depuis la Certosa, jusqu'au terrain Arnoaldi. Les recherches conduites par Zannoni sont demeurées inédites; Gozzadini n'a publié, des siennes, que des comptes-rendus trop brefs et sans précision suffisante, cf. : *Not. Scav.*, 1876, p. 7, 8, 34, 51; 1877, p. 107, 108; 1878, p. 83; 1880, p. 49, 77; 1881, p. 18, 19, 84; 1882, p. 133, 134; 1884, p. 295, sqq.; 1885, p. 59, 60; 1886, p. 71, sqq.; p. 343, sqq.; et Gozzadini, *Scavi governativi in un lembo della necropoli Felsinea* (1885). *Au Giardino Margherita*, la plus grande partie des fouilles a été faite par Zannoni qui n'en a rien publié. On trouvera quelques renseignements : *Not. Scav.*, 1876, p. 51, 67, 82, 181 et dans le compte-rendu par Brizio, de fouilles postérieures assez restreintes : *ibid.*, 1887, p. 341; 1889, p. 178, 206; 1890, p. 138.

2. Zannoni, *Certosa*, p. 417; sur 287 tombes à inhumation en comple 177 de ce genre. Les inhumations *in nuda terra* ne semblent pas moins fréquentes dans les terrains Arnoaldi et de Luca étrusques : *Not. Scav.*, 1882, p. 133, 134; 1884, p. 296, sqq.; 1885, p. 59, 60; 1886, p. 343, sqq. et au *Giardino Margherita*, *ibid.*, 1876, p. 51, 67; 1889, p. 178, 206, sqq.

3. Zannoni, *Certosa*, p. 417, trouve cette caisse dans une soixantaine des

atteignent, en conséquence, d'assez vastes dimensions; les moindres mesurent 1 mètre de large sur 2 mètres de long et 0,50 de haut, mais les plus grands dépassent parfois 2 mètres de large, 3 mètres de long et 1 mètre de haut. On peut se les figurer comme une sorte de lambris, tapissant la fosse et ses parois, tout aussi bien que comme une caisse funéraire.

La fosse elle-même, avec ou sans cercueil, se trouve simplement comblée de terre. En certains cas, d'ailleurs peu fréquents, une couche horizontale de cailloux ou de gros éclats de grès en couvre la surface [1]. Cette fermeture, d'un mode tout conventionnel, rappelle évidemment celle des plus grandes tombes villanoviennes [2].

Bien plus caractéristiques apparaissent quatre tombes de la Certosa, retrouvées intactes, en un groupe, au milieu de la nécropole [3]. Deux d'entre elles ont pu être transportées telles quelles et se voient aujourd'hui dans le vestibule du Musée de Bologne. Ce sont de grandes cuves en maçonnerie, aux parois faites de cailloux et d'argile; elles constituent de véritables sarcophages, construits à l'aide des humbles matériaux que fournissait la plaine circumpadane. Une simple couche de galets représentait le couvercle. Malgré toute la variété de l'architecture funéraire en Toscane, on n'y rencontre point de sépulture de ce type. Cette espèce de compromis entre la tombe et le sarcophage semble particulière à la région bolonaise.

tombes de richesse moyenne et dans chacune des 45 sépultures désignées comme riches. Les fouilles de l'Ecole française dans le terrain Balli m'ont permis d'observer, en trois cas différents, ces traces ligneuses : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 343, 345, 348, 352 et note 1. Au *Giardino Margherita*, cf. *Not. Scav.*, 1876, p. 67, 181.

1. Zannoni, *Certosa*, tombes 27, 59.... 316, 333, 351, 358, 371, etc.; en tout une quarantaine d'exemples. Les bouleversements du sous-sol, dus aux voleurs antiques, rendent d'ailleurs souvent fort difficile l'observation de cette particularité.

2. On ne saurait attribuer grande importance à cette rencontre qui ne tient, sans doute, qu'à l'abondance des galets et à l'absence d'autres matériaux, dans la région bolonaise.

3. *Scavi della Certosa :* Tombe 354, p. 389, pl. CXXVIII, fig. 2 : dimensions : 2 mètres × 1,20; haut. : 0,90; épaisseur des parois : 0,30; de la couche horizontale supérieure : 0,15. — Tombe 361, p. 389, pl. CXXIX, fig. 1, 2 : dimensions : (prises à l'intérieur) : 1,50 × 0,95 (le squelette mesure 1,20); haut. : 0,90. L'épaisseur des parois étant de 0,30, les dimensions sont sensiblement égales à celles de la première tombe. — Tombe 362, p. 390, pl. CXXX, fig. 1 : 2,65 × 1,56, haut. : 0,95. — Tombe 356, p. 390, pl. CXXXXI, fig. 1 ; 2,85 × 1,60. haut. : 0,95.

Constructions en pierre dans les nécropoles étrusques

Ce n'est cependant pas à Villanova et dans les nécropoles archaïques de la région bolonaise [1], mais bien plutôt dans les cimetières de la ville étrusque de Marzabotto, que nous chercherons le modèle reproduit par ces tombes de la Certosa [2]. La pierre qui abonde sur le plateau rocheux de Marzabotto, s'y trouve naturellement préférée pour la construction des tombes, aux galets de fleuve, employés à Bologne. Quatre dalles placées de champ et une cinquième formant couvercle, y constituent, pour les incinérations, un caisson de 0,50 à 1 mètre de côté. Les sépultures d'inhumés qui atteignent 2^{m} 30 de long sur 1^{m} 60 de large et 90 centimètres de haut exigent une construction évidemment plus compliquée. Les parois en sont faites de moëllons bien ajustés, superposés sans matière de liaison; un toit à double versant forme couverture. Chacun des deux rampants se trouve parfois d'une seule pièce, mais plus souvent, se compose d'une série de dalles, appuyées sur une poutre maîtresse. Ces sarcophages en pierres de taille voisinent d'ailleurs avec de simples fosses, garnies intérieurement ou recouvertes de cailloux comme celles de Bologne. Le type de ces deux genres de tombes est en effet le même; la différence d'aspect tient seulement à la diversité des matériaux mis en œuvre.

Il semble, du reste, que les cimetières de Bologne aient contenu, eux aussi, quelques exemples de constructions appareillées. Mais ces monuments y sont demeurés assez rares et les déprédations, qui, dès l'époque antique, bouleversèrent le sol des nécropoles, en ont amené la destruction presque totale.

En effet, Zannoni ne trouve à signaler, à la Certosa, que par exception, des blocs épars de tuf calcaire [3]. Par contre,

1. Cf. Gozzadini, *Di due sepolcri e di un frammento ceramico della necropoli Felsinea*, in *Atti e Mem. della R. Deput. di Storia Patria dell' Emilia, Nuova serie*, VI, Parte I (1881).

2. Cf. Gozzadini, *Di un' antica necropoli scoperta a Marzabotto nel Bolognese* (1865) et *Di ulteriori scoperte nell' antica necropoli di Marzabotto nel Bolognese* (1870). Gozzadini voulait voir des tombes dans toutes les constructions, généralement en cailloux, qui ont été reconnues ensuite pour les fondations des habitations d'une ville. Les découvertes anciennes ont été complétées par de nouvelles fouilles et mises au point par la publication de Brizio, *Monumenti antichi dei Lincei*, I (1890), col. 267, sqq. Les nécropoles : col. 267-278, pl. VIII, fig. 2-5; cf. Montelius, *La Civil. prim.* I; texte, col. 508, 509; pl. 108, fig. 6, 7, 8, 9.

3. *Certosa*, p. 418.

au Giardino Margherita, on a retrouvé presque intacte quoique intérieurement vidée, une sépulture construite en pierres de taille, absolument semblable aux plus belles de Marzabotto. Voici la description qu'en donne Brizio [1] :

« La base de la tombe reposait à une profondeur de 4^m 50 » au-dessous du sol actuel. Elle mesurait 3^m 83 de long » sur 2^m 40 de large et 2^m 50 de haut. Elle est exactement » orientée de l'est à l'ouest. Le toit est à deux versants, de » telle sorte que la face est, aussi bien que la face ouest, » présentent un fronton triangulaire. Le pavement se » trouve constitué de grandes dalles régulières en travertin, épaisses de 0^m 35, larges en moyenne de 0^m 30, » mais d'une longueur qui varie entre 1^m 80 et 2 mètres. » Une dalle, presque au milieu de la tombe, a la forme » quadrangulaire et mesure 0^m 68 $\times$ 0^m 90. Les pierres » de taille des parois posaient de champ sur le bord du » pavage, de façon à laisser tout autour un marchepied » de 0^m 10, qui constitue le socle du monument. Les parois comptent trois rangs de gros blocs rectangulaires » de dimensions variables. Ces rangées sont parfaitement » horizontales. Sur les deux faces est et ouest, la zone » inférieure est constituée d'un seul bloc, remarquable » par ses dimensions. Celui de la face occidentale mesure » 2^m 07 $\times$ 0^m 90 ; celui de la face orientale, 2^m 08 $\times$ 0^m 63. » Sur les longs côtés également, la rangée inférieure ne » se compose que de deux blocs. Du côté sud, l'un mesure » 2 mètres $\times$ 0^m 63, le second 1^m 29 $\times$ 0^m 63 ; du côté nord » le premier a 2^m 22 $\times$ 0^m 63, le second, 1^m 06 $\times$ 0^m 63. » Les blocs des zones supérieures sont relativement plus » petits. Sur la face ouest, le fronton était constitué par » un seul bloc triangulaire de 2^m 30 de base, pour 0^m 40 » de hauteur. Une file de blocs de longueur variable, » mais d'une hauteur constante de 0^m 26, surmontait aussi » bien les deux tympans que les longs côtés, formant le » couronnement de la tombe. Sur ce couronnement po» saient les dalles rectangulaires, qui, disposés à double » versant, constituaient le toit, débordant légèrement la » largeur de la tombe.

» En détruisant le monument, pour le reconstruire en-

1. *Not. Scav.*, 1889, p. 180, 181, avec figure ; Montelius, *La Civil. prim.*, I, pl. 100, fig. 6.

» suite à la même place, on remarqua, dans chacun des » longs côtés sud et nord, juste au milieu du couronne- » ment, une encoche longue de 0m 25, large de 0m 16, » haute de 0m 18. Dans ces encoches devaient reposer les » extrémités d'une robuste poutre, traversant la tombe » dans toute sa largeur, et qui offrait l'avantage de main- » tenir les deux longs côtés. Sur cette poutre maîtresse » reposaient à leur tour, deux autres poutres, placées dans » la direction est-ouest et dont les extrémités étaient prises » dans le couronnement des tympans. On trouva en effet » dans chacun d'eux, une encoche longue de 0m 28, large » de 0m 21, exactement en face l'une de l'autre. La poutre » maîtresse, posée au milieu des deux longs côtés, soute- » nait donc ces deux poutres transversales partant des » tympans. Sur cette charpente reposaient à leur tour les » grands blocs de travertin, qui, disposés en plan incliné, » constituaient le toit. »

On reconnaît, aisément, dans cette construction, les éléments architectoniques qui se retrouvent dans les grands sarcophages étrusques en forme de temple ou de maison : le socle débordant de quelques centimètres sur les parois, les deux tympans triangulaires et le toit à double versant. Faute de dalles d'assez grandes dimensions pour constituer d'une seule pièce chacun des côtés de la cuve et des rampants du toit, les blocs ont été appareillés comme ceux d'un mur. La tombe apparaît donc, en même temps, comme une sorte de chambre funéraire de dimensions réduites. Faute de blocs, on fit usage, en d'autres cas, de galets unis par de l'argile, ou l'on se contenta d'un grand cercueil de bois, ou bien même, l'on déposa dans la terre nue, sans protection aucune, le mort et son mobilier. Toutes ces différentes sortes de sépultures à inhumation se rattachent, en somme, au type général de la tombe à *cassone* qui apparaît en Etrurie en même temps que le rite lui-même de l'inhumation. En Toscane, la tombe à *cassone* se développe soit en sarcophage, soit en chambre. A Bologne, la rareté de la pierre devait arrêter cette évolution de l'architecture funéraire. Les grandes tombes à fosse que nous y rencontrons à l'époque étrusque n'en contrastent pas moins, aussi nettement que possible, avec les modestes puits à incinération villanoviens, avec les simples fosses carrées ou les

inhumations de hasard qui se trouvent mêlées dans les cimetières archaïques.

La dispersion des sépultures étrusques de Bologne.

Une dernière différence distingue, dans leur ensemble, les nécropoles étrusques de Bologne de celles de l'âge précédent. Tandis que, du terrain Benacci au terrain Arnoaldi, les tombes villanoviennes se succèdent vers l'ouest dans l'ordre chronologique, on ne saurait, au contraire, du terrain Arnoaldi à la Certosa, établir une progression suivie parmi les divers groupes de sépultures étrusques. Brizio croyait cependant pouvoir considérer, d'une façon générale, les tombes du terrain Arnoaldi, comme plus anciennes que celles de la lointaine Certosa [1]. Mais cette hypothèse ne repose, semble-t-il, que sur l'idée préconçue d'une analogie nécessaire entre les deux catégories de cimetières. Elle ne se trouve pas justifiée par les faits, car en tous les points fouillés jusqu'ici, se sont rencontrés également des vases anciens à figures noires et d'autres plus récents, à figures rouges [2]. Des tombes immédiatement voisines contiennent souvent un mobilier fort différent de style et, par conséquent, de date. Les sépultures étrusques n'ont donc pas été creusées les unes à la suite des autres, dans un espace destiné à servir de cimetière commun.

Il semble, au contraire, que chaque famille ait possédé en propre son terrain funéraire, destiné à recevoir les unes après les autres, de nombreuses générations [3]. Dès le début de la domination étrusque à Bologne, les tombes durent donc se trouver disséminées dans un rayon assez vaste. Ainsi à Corneto, à Chiusi, à Vetulonia, à Volterra, autour de toutes les cités de l'Etrurie, les monuments funéraires se rencontrent épars dans la campagne, souvent à une certaine distance du centre habité, et pour la plupart, reçoivent pendant des siècles des dépositions successives. Les

1. Brizio, *Epoca preistorica*, p. CXXVII : in *Storia politica d'Italia scritta da una soc. di Professori* (Milan, Vallardi, 1898.)

2. A la *Certosa*, 90 vases à figures noires, pour 144 à figures rouges (Zannoni, *Certosa*, p. 428). La proportion est à peu près la même pour les autres parties des nécropoles étrusques : Vases grecs de la nécropole *de Luca* : Brizio, *Museo ital. di antich. class.*, II (1888), p. 1-40. — Vases Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1888, p. 42-54. — Vases du Giardino, *ibid.*, 1887, p. 341, sqq.; 1889, p. 178, sqq.; p. 208, sqq.; 1890, p. 139, sqq.

3. Cf. Ducati, *Contributo allo studio della civiltà etrusca di Bologna*, in *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 208.

grandes chambres taillées dans le roc constituent de véritables caveaux aménagés, non pour un seul mort, mais pour lui et sa postérité. On y peut suivre fréquemment toute l'histoire d'une *gens* étrusque.

A Bologne la nature du sol ne permettait pas la construction de semblables hypogées. Nous y retrouvons néanmoins des traditions identiques, en ce sens que des tombes, chronologiquement fort distantes, mais appartenant, sans doute, à une même famille, se trouvent groupées dans un même espace. Le terrain de sépulture y apparaît objet de propriété privée tandis que les cimetières villanoviens semblent avoir appartenu à la communauté de la ville. Ainsi donc, les caractères extérieurs des nécropoles aussi bien que le type des tombes et le détail de leur mobilier, accusent d'un commun accord, la différence radicale des deux peuples qui reposent autour de Bologne : les Villanoviens d'une part, et d'autre part les Etrusques.

Les prétendus indices de transition entre les cimetières villanoviens et étrusques.

Ce contraste entre les deux catégories de nécropoles vient s'ajouter à la diversité fondamentale que nous avons déjà cru pouvoir constater entre la ville du premier âge du fer et la cité étrusque. Les faits archéologiques, tels qu'ils se présentent au Nord de l'Apennin, paraissent donc absolument contraires à l'hypothèse d'un développement continu, depuis les débuts du premier âge du fer jusqu'à la période proprement étrusque. Il s'ensuivrait par conséquent, que les diverses populations italiennes, qui traversèrent l'état de civilisation dit villanovien, ne sauraient, d'une façon générale, se trouver identifiées avec les ancêtres des Etrusques historiques. Or une telle conclusion va directement à l'encontre de la théorie brillamment développée, il y a plus d'un quart de siècle, par M. Helbig [1] et obstinément soutenue encore aujourd'hui. Après avoir démontré la continuité des nécropoles de Toscane, M. Helbig reconnaît sans doute qu'il n'en est pas absolument de même à Bologne : on n'y voit pas, avoue-t-il, le passage du cimetière archaïque Arnoaldi-Veli aux tombes qui contiennent des vases attiques [2]. Il estime cependant que, « les » indices permettant de supposer l'existence de cette pé-

1. *Sopra la provenenzia degli Etruschi*, in *Annali dell' Instit.*, 1884.
2. *Ibid.*, p. 168, 169.

» riode de transition, ne manquent pas à Bologne et qu'il » reste encore à découvrir, dans cette région, une couche » archéologique, datant du VI^e^ siècle, laquelle représentera » précisément le stade de transition que nous cherchons. »

Ces indices « qui ne manquent pas à Bologne » se réduisent en réalité [1], d'après l'article même de M. Helbig, à deux vases corinthiens, qui figurent dans la collection Aria, à Marzabotto. On sait en effet que cette catégorie céramique caractérise, en Etrurie, les tombes du VII^e^ et du VI^e^ siècles, intermédiaires entre les puits archaïques et les chambres récentes. L'un des deux vases de Marzabotto proviendrait, suivant l'affirmation du propriétaire, de la nécropole; le second, de la nécropole ou de la ville. Mais M. Brizio, qui fut appelé à rédiger le catalogue du Musée Aria, croit savoir au contraire que la collection fut constituée, non seulement par les trouvailles survenues à Marzabotto même, mais encore par des achats faits aux paysans des environs, voire, ce qui est plus grave, à des marchands d'antiquités de Florence. Il remarque que ces deux poteries se présentent dans un état de conservation parfait, tandis que lui-même, au cours des nombreuses fouilles exécutées, tant dans la ville que dans la nécropole de Marzabotto, n'a jamais rencontré que des tessons [2]. Il est fort regrettable évidemment que nul document ne vienne authentiquer l'origine de ces deux vases, et même que le comte Aria n'ait pu préciser davantage les circonstances de leur trouvaille. Quant aux découvertes pronostiquées par M. Helbig, elles se sont réduites, jusqu'ici, à fort peu de chose, et ne semblent pas justifier les espoirs exprimés.

Nous mentionnerons tout d'abord, la rencontre déjà ancienne d'un bombylios corinthien, dans une des tombes de Marzabotto [3]. Il s'agit d'une petite ampoule à parfum, d'un type fréquent en Etrurie, dès le VI^e^ siècle. Le vase était intact, mais semble n'avoir échappé que grâce à ses menues proportions, au pillage qui a brisé et dispersé le reste du mobilier funéraire. Les tessons trouvés à côté de

1. M. Helbig mentionne en outre, à vrai dire, la présence de tessons villanoviens à la Certosa. Ces fragments épars demeurent exceptionnels; ils n'appartiennent probablement pas au mobilier des tombes: cf. Brizio, *Atti e Mem. Deput. Stor patria per le Rom.*, 1885, p. 187.

2. Brizio, *ibid.*, p. 220.

3. Brizio, *ibid.*, pl. V, n° 9,9a et 9b; cf. *Mon. Linc.*, I (1890), col. 274.

lui, appartenaient à des vases attiques à figures rouges. La tombe ne semble dater, par conséquent, ainsi que le plus grand nombre de celles de Marzabotto, que du v^e^ siècle. La présence d'un bombylios de type plus ancien, dans une sépulture du v^e^ siècle, peut s'expliquer de différentes manières : ou bien l'on supposera que les marchands de Corinthe aient continué, jusqu'à cette date, à vendre leurs parfums renommés, dans des flacons d'ancienne mode, ou bien l'on peut admettre que la famille étrusque qui possédait ce vase, l'ait conservé pendant plusieurs générations, avant de la déposer dans la tombe de l'un des siens. Quelle que soit d'ailleurs l'hypothèse adoptée, il ne paraît pas que l'on puisse compter parmi les monuments de l'époque de transition recherchée, la tombe contenant le bombylios. C'est pour cette raison sans doute, que M. Helbig lui-même n'avait pas cru devoir porter en ligne de compte ce vase corinthien.

On aurait trouvé de même, à Bologne, dans la nécropole Arnoaldi, deux vases corinthiens, dit M. Undset [1]. Je n'en connais qu'un seul : un petit aryballe, à corps presque sphérique, à très épais rebord et muni originairement d'une petite anse, aujourd'hui brisée. Haut de 0,052, sans aucune décoration peinte, il appartient à un type de vase à parfum extrêmement banal. M. Pellegrini le classe, parmi la céramique corinthienne archaïque, dans la catégorie la plus récente [2]. Ce vase pouvait fort bien, comme l'exemplaire de Marzabotto, faire partie du mobilier d'une tombe du v^e^ siècle. J'ignore d'ailleurs les circonstances de sa découverte.

Le dolio *Aureli*.

Plus caractéristique est une trouvaille, survenue à Bologne même, en 1896. Dans le terrain *Aureli* (*auf. Balli*), à 250 mètres à l'est de la Certosa, en pleine nécropole étrusque par conséquent, M. Zannoni mit inopinément la main sur trois tombes à *dolio*, formant, semble-t-il, un groupe particulier au milieu des sépultures environnantes [3]. Deux

1. *Annali Inst.*, 1885, p. 85.

2. *Catalogo dei vasi dipinti delle necrop. felsinee* (Bologne, 1911), n° 1, fig. 1.

3. Les fouilles de 189. sont demeurées inédites. Sur les indications de Zannoni et avec l'aide de ses conseils, j'ai recherché en 1906, l'emplacement de ces trois *doli*, et fouillé les alentours. Je n'y ai trouvé que des tombes de caractère très nettement étrusque, et qui, bien que dépouillées, ne paraissent pas antérieures au v^e^ siècle : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 330-357 et plan 1.

d'entres elles se trouvaient vides : elles avaient été probablement pillées, dès l'antiquité, comme la plupart de celles de ce terrain. La troisième, intacte, contenait, elle aussi, un bombylios corinthien [1], associé non pas à des vases attiques, mais à une poterie proprement villanovienne. Divers bijoux de type étrusque complétaient le mobilier. Ce mélange insolite d'un vase grec archaïque et de poterie indigène, semble bien, au premier abord, justifier l'hypothèse de M. Helbig; il marquerait parfaitement la transition entre la période villanovienne et la civilisation proprement étrusque.

On n'hésitera pas, néanmoins, à reconnaître le caractère étrusque de ces trois tombes. Tout d'abord, en effet, elles se trouvent en dehors, et fort loin, des cimetières villanoviens. Aux alentours nous n'avons trouvé trace, lors des fouilles de 1906, que de monuments étrusques [2]. En second lieu, les *doli* se rapprochent davantage, par leur forme, de ceux des nécropoles étrusques, que de ceux de la période Arnoaldi ou de l'Arsenal [3]. Enfin, la présence d'un vase d'importation grecque, tel que le bombylios corinthien, accuse des traditions complètement étrangères à la civilisation indigène de Bologne. Jamais en effet les Villanoviens ne semblent avoir fait usage des produits de la céramique grecque : aucun exemplaire ne s'en est jamais rencontré dans leurs sépultures. Les poteries de cette provenance n'apparaissent, au nord de l'Apennin, qu'avec les Etrusques.

Les bijoux que contenait le dolio Aureli sont d'origine étrusque. Outre les fragments de bronze, M. Ducati mentionne deux grosses têtes d'épingles en argent ; un fragment d'anneau, la partie médiane d'une fibule à arc serpentant en bronze, garnie d'un quadruple filigrane d'argent [4] et neuf plaquettes d'argent doré qui devaient composer un bracelet ou plutôt un collier. Ornées de têtes féminines exécutées au repoussé, d'un style extrêmement raide, ces pla-

1. Ce bombylios, haut d'une dizaine de centimètres est exposé au Musée de Bologne, parmi les vases attiques provenant des tombes étrusques. La décoration peinte en est fort mal conservée : on y reconnaît cependant, tant bien que mal, deux sirènes affrontées, et, entre elles, un oiseau aquatique à long col. Il a été publié récemment, avec le mobilier du dolio Aureli, par M. Ducati : *Contributo allo studio della civiltà etrusca a Felsina*, in *Rendiconti dei Lincei*, XVIII (1909), p. 197-202.

2. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 330, cf., plan I.

3. Cf. Ducati, *Contributo allo studio...*, *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 197, 198.

4. *Ibid.*, p. 199-202.

quettes semblent le produit d'un art déjà appauvri, dégénéré et par conséquent assez tardif, en comparaison des beaux, exemplaires qui se rencontrent en Toscane, dès le début du VI^e^ siècle [1]. D'ailleurs, le style très avancé du bombylios corinthien ne permet pas de faire remonter la sépulture Aureli, au delà de la seconde moitié du VI^e^ siècle.

Tous ces objets ont été évidemment importés d'Etrurie. Néanmoins il s'en trouve déjà quelques spécimens dans les nécropoles villanoviennes. Le dolio de l'Arsenal [2] entre autres, contenait, comme celui du terrain Aureli, une amulette en porcelaine représentant le dieu Bès, une superbe fibule d'or couverte d'animaux fantastiques en granulé, et un ruban filigrané en or, terminé par de petites plaques d'or portant également des têtes féminines exécutées au repoussé. Dès le terrain Benacci, se rencontrent quelques exemplaires de fibules en argent. L'extrémité occidentale du cimetière villanovien en a fourni quelques autres [3]. Seule, l'abondance particulière de ces objets de parure en métal précieux, distingue, à cet égard, la tombe Aureli de quelques-unes des plus riches sépultures indigènes. Nous en revenons donc à la conclusion à laquelle nous avait déjà conduits l'étude des nécropoles archaïques : à savoir que les premières tombes étrusques, représentées par des monuments tels que le dolio Aureli, paraissent contemporaines des dernières tombes villanoviennes.

La vaisselle qui garnissait le dolio Aureli confirme ce synchronisme. Elle relève des types villanoviens récents. Les cendres étaient enfermées dans un ossuaire de forme tardive ; une coupe à haut pied, une douzaine de vases ou de plats, rappellent très exactement, par leur aspect, par leurs lignes, leur terre et leur cuisson, ceux du terrain Arnoaldi ou de l'Arsenal. Une telle poterie ne prouve pas plus le caractère villanovien de la tombe qui la contenait, que la présence de bijoux étrusques ne saurait suffire, à elle seule, à prouver le caractère étrusque des sépultures qui

1. Cf., notamment : Karo, *Le oreficerie di Vetulonia*, in Milani *Studi e Materiali*, I, p. 239-250 (les fibules); II, p. 106-107 (les plaquettes d'or au repoussé). Ces bijoux semblent avoir été fabriqués à Vetulonia, mais d'après des modèles ioniens.

2. Gozzadini, *Intorno ad alcuni sepolcri scav. nell' Arsenale*, p. 9, fig. 6, 7, — Montelius, pl. 87, fig. 14 : cf. Karo, *Le oreficerie*, I, p. 257.

3. On en trouvera l'énumération chap. IX, p. 298, 299.

s'en trouvent fournies. On comprendra facilement, en effet, que les premiers Etrusques établis à Bologne n'aient pas transporté, dans leur bagages, une précieuse et fragile provision d'amphores et de cratères grecs, et qu'ils se soient contentés, tout d'abord, d'emprunter leur vaisselle à l'industrie locale. La déposition des cendres dans un ossuaire traditionnel semble indiquer, il est vrai, un respect particulier des rites funéraires indigènes. Mais comme on peut en juger par l'ensemble du mobilier, cette tombe était celle d'une femme, peut-être, si l'on veut, d'une indigène passée au camp étrusque. Tant qu'elle demeurera unique de son genre parmi les cimetières étrusques, toutes les hypothèses sont permises. Rien ne prouve en effet que son caractère mixte ne soit pas purement accidentel. La seule conclusion légitime est de reconnaître que le *dolio Aureli*, contemporain des dernières sépultures villanoviennes, s'en distingue néanmoins par une partie de son mobilier et appartient réellement, de par sa situation topographique, aux nécropoles étrusques.

Impossibilité d'une période de transition.

Loin de confirmer l'hypothèse émise par M. Helbig, la trouvaille d'une tombe étrusque, fournie d'une abondante poterie villanovienne, nous semble au contraire exclure définitivement la possibilité d'une période de transition entre les deux époques.

Que l'on suppose en effet l'existence d'une série intermédiaire entre les nécropoles villanoviennes et les cimetières étrusques. Le développement en aurait exigé nécessairement un laps de temps assez considérable. En Etrurie, l'évolution qui transforme les premières tombes à fosse, ne contenant encore que de la vaisselle indigène, en tombes à corridor et à chambres, garnies de vases attiques, se prolonge durant plusieurs siècles. Admettons même, qu'au nord de l'Apennin, un mouvement particulièrement rapide ait, à la fin, compensé le long retard que nous montrent les tombes Arnoaldi. Il n'en reste pas moins, qu'un intervalle de plusieurs générations devrait encore séparer ces tombes, des premières sépultures manifestement étrusques.

Or les plus belles sépultures villanoviennes du terrain *Arnoaldi* et de l'*Arsenal*, dont le mobilier présente quelque analogie avec le contenu du dolio Aureli, ne peuvent re-

monter à une date plus ancienne que la seconde moitié du VI^e siècle. Et, nous semble-t-il, aux tombes riches des parties extrêmes des cimetières villanoviens, ont encore succédé les incinérations plus pauvres et les inhumations des couches supérieures. Nous devons donc prolonger la durée des nécropoles indigènes jusqu'aux abords du V^e siècle, et peut être même, assez avant dans ce siècle.

Les tombes étrusques, d'autre part, forment à Bologne une série continue, dont le début ne saurait être fixé postérieurement à la fin du VI^e siècle ou aux premières années du V^e siècle. Les plus anciens vases attiques qui s'y rencontrent, appartiennent en effet au style à figures noires qui précéda immédiatement l'invention de la peinture rouge, ou même au style contemporain de cette tranformation [1]. On y trouve également des vases à figures rouges de style sévère, dont la fabrication paraît de même antérieure aux guerres médiques [2]. Dès cette époque se trouvait donc établi le courant commercial régulier, qui, au cours du V^e siècle, multiplia dans la plaine du Pô les produits de la céramique attique [3]. Qu'on laisse même aux dates un certain jeu et que l'on suppose un espace de temps plus ou moins long entre le moment où le vase sortit des mains du potier athénien et le jour de sa déposition dans une tombe bolonaise [4], il n'en paraît pas moins évident que les cimetières

1. Cf. en particulier : von Duhn, *Atti Mem. Deput. stor. patria per le Rom.*, VIII (1890), p. 6, sqq., l'étude de deux tombes étrusques superposées du *Giardino Margherita*. La première contenait un cratère à figure rouges de style lâché (scènes de festin et danses : le corps de l'une des joueuses de flûte est tout entier de couleur blanche). Elle date de la fin du V^e siècle ou du début du IV^e siècle. La seconde, située à environ 0,70 plus bas, exactement au-dessous de la première, a fourni une amphore archaïque à figures noires sur fond jaune (combat entre Hercule et Géryon) et une tasse à deux anses (guerriers combattant). Une différence de 150 ans environ, suivant M. von Duhn, sépare les poteries des deux tombes. La superposition des sépultures semble indiquer que la présence de la plus profonde était oubliée lorsqu'on y creusa la plus récente. Ces deux tombes représenteraient donc l'une des premières et l'une des dernières tombes étrusques de Bologne. Une autre tombe archaïque, provenant également du *Giardino Margherita* est décrite par M. Ducati, *Contributo...*, in *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 193, sqq.

2. Cf. *infra*, ch p. X, p 316, sqq.

3. Les tessons de vases grecs trouvés à Adria appartiennent aux mêmes séries qui se rencontrent à Bologne : cf. Schöne, *Le antichità del Museo Bocchi di Adria* (1878) : Brizio, *Nuova Antologia*, 1879, p. 440, sqq., et surtout Ghirardini, *Il Museo civico di Adria*, in *Nuovo Arch. Veneto*, IX (1905), p. 22 (du tirage à part).

4. Cf. Ducati, *Rendic. Linc.*, XVIII (1909), p. 193.

étrusques en arrivent à rejoindre assez exactement les nécropoles villanoviennes.

Une sépulture telle que le dolio *Aureli*, s'il faut lui prêter quelque signification précise, ne peut qu'avancer la date de l'établissement de ces cimetières étrusques. Les premières tombes en remonteraient, non plus à la fin du VI^e^ siècle, mais à une vingtaine d'années plus tôt. Elle seraient donc venues se juxtaposer aux nécropoles villanoviennes, alors que celles-ci devaient encore, pendant un certain temps, continuer leur développement. Une telle hypothèse concorderait en effet assez bien avec ce que nous avons cru pouvoir remarquer de la juxtaposition des deux villes étrusques et villanoviennes. Mais la coexistence, autour de Bologne, de deux catégories distinctes de cimetières ne fait qu'accuser encore plus nettement la rupture entre les deux civilisations.

Ainsi donc, entre les deux séries de monuments connus à Bologne, le temps fait défaut pour la période de transition supposée par M. Helbig. Les uns descendent trop bas vers le V^e^ siècle, les autres remontent trop haut vers le milieu du siècle précédent. Ils en viennent déjà à se rejoindre chronologiquement. Point n'est besoin pour les réunir, d'hypothétiques intermédiaires. Le dolio Aureli marque bien leur synchronisme, mais non pas leur confusion. Et si cet exemple est demeuré unique, jusqu'à ce jour, tant à Bologne que dans la région, nous n'en accuserons pas le hasard malencontreux des fouilles. Nous y reconnaissons plutôt un effet de l'extrême rareté des sépultures de ce genre : même lorsqu'elles se trouvèrent contemporaines, les deux civilisations ne se mélangèrent pas.

Ainsi donc la séparation topographique des nécropoles villanoviennes et étrusques : dans chacun de ces cimetières la diversité de l'architecture et des rites funéraires, correspondent donc bien à ce que nous avons pu constater des caractères essentiellement différents de la ville des fonds de cabanes bolonais et de la cité étrusque de Marzabotto. Ce profond contraste ne saurait s'expliquer par une simple différence de date ; il accuse, croyons-nous, la succession, au nord de l'Apennin, de deux populations complètement étrangères l'une à l'autre.

CHAPITRE VII.

LES STATIONS VILLANOVIENNES ET LE DOMAINE ÉTRUSQUE AU NORD DE L'APENNIN.

Séparation topographique des sépultures villanoviennes et étrusques dans la province de Bologne, p. 179. — Stations villanoviennes et étrusques autour de Bologne, p. 181. — Limites du territoire villanovien à l'ouest et au nord de Bologne, p. 182. — Le territoire vénète, p. 183. — Extension du territoire villanovien vers l'est, p. 184. — Le territoire picénien, p. 186. — Extension du territoire étrusque au nord de l'Apennin, p. 187. — Les Etrusques sur l'Adriatique, p. 188. — Les stations étrusques au sud du Pô, p. 194. — L'influence et les stations étrusques au nord du Pô, p. 197. — Les Etrusques dans les Alpes, p. 198. — Objets de caractère étrusque dans le Tyrol, p. 199. — Les inscriptions rhétiques, p. 200. — La toponymie tyrolienne, p. 201. — Les périodes archéologiques dans les vallées tyroliennes, p. 203. — L'hypothèse de Niebuhr et l'origine rhétique des Etrusques, p. 205. — Extension différente du territoire villanovien et du domaine étrusque au nord de l'Apennin, p. 208.

Séparation topographique des nécropoles villanoviennes et étrusques dans la province de Bologne.

Les monuments archéologiques, et en particulier les sépultures disséminées dans la province de Bologne, de l'Apennin au Pô, accusent, entre l'époque villanovienne et la période étrusque, la même séparation que dans le voisinage immédiat de la ville. Aucune des stations, jusqu'ici reconnues au nord des montagnes, n'a fourni de tombes étrusques mélangées à des sépultures villanoviennes. Le plus souvent, la série de monuments de type villanovien s'arrête exactement au même point que les nécropoles archaïques de Bologne, tandis qu'en des emplacements distincts, se trouvent groupées les tombes proprement étrusques, analogues à celles de la *Certosa* ou du *Giardino Margherita*. Les deux stations bien connues de Villanova et de Marzabotto, nous offrent des exemples caractéristiques, l'une de ce développement tout à coup interrompu, l'autre de cette apparition subite d'une civilisation sans racines indigènes. Jamais un tesson de vase grec, ni un fragment, de

caractère étrusque, ne s'est rencontré à Villanova, tandis qu'autour du plateau de Misano, aucune tombe n'est apparue, qui puisse sembler antérieure à la fin du VI^e^ siècle. Il en est de même dans toute la région. « Dans la province » de Bologne, dit Brizio, nous connaissons aujourd'hui cin» quante localités dans lesquelles sont apparues des tombes » du type de Villanova, et vingt-cinq environ qui ont fourni » des objets caractéristiques de la Certosa. Or, dans au» cune de ces localités les sépultures étrusques ne confi» nent ou ne se superposent aux sépultures italiques [1]. » Ainsi donc, d'une façon générale, les Etrusques ont créé, dans la plaine du Pô, des établissements bien distincts de ceux des populations du premier âge du fer [2].

Cette répartition des monuments de deux époques, qui, chronologiquement en viennent à se toucher, ne saurait être attribuée au hasard. Une règle constante, en effet, fixe, pour le cours des âges, non seulement l'emplacement des stations humaines, mais même, dans chaque station, la destinée particulière de chaque pouce de terrain. Les villes, en changeant de maîtres, le plus souvent, ne changent pas de site; les différents dieux se succèdent dans les mêmes lieux de culte; le cimetière reste cimetière et reçoit les générations les plus diverses, car les traditions locales s'imposent aisément, même à des nouveaux venus, et surtout, parce qu'un inéluctable déterminisme préside, jusque dans le moindre détail, aux rapports des hommes avec la terre. Seul, un changement des conditions physiques, ou bien une modification profonde de l'état économique et social des populations, peut transformer la topographie d'une province. Or, durant la brève période que nous étudions, les conditions

1. *Not. Scav.*, 1892, p. 222.

2. Il arrive sans doute, qu'une même localité fournisse à la fois des sépultures villanoviennes et des sépultures étrusques, mais toujours, les unes et les autres se rencontrent en des points distincts. A Crespellano, par exemple, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Bologne, Gozzadini indiquait que des tombes villanoviennes et étrusques se trouvaient mélangées (*Not. Scav.*, 1885, p. 391.) Une vérification ultérieure a permis de reconnaître que cette confusion n'existait que dans le rapport, un peu hâtif, de l'archéologue. Les deux sortes de monuments ont bien été retrouvées, autour de Crespellano, dans le seul et même domaine de *Cà Selvatica ;* mais ce domaine s'étend sur 172 hectares, et mesure en longueur plus de 1700 mètres. Une distance de plus d'un kilomètre sépare l'emplacement des tombes villanoviennes de celui des tombes étrusques, cf. Brizio, *Not. Scav.*, 1892, p. 222.

physiques de la plaine du Pô durent demeurer à peu près les mêmes. Ce sont donc les hommes qui se trouvèrent autres; et comme le temps fait défaut, entre les Villanoviens et les Etrusques, pour une évolution régulière, nous en sommes amenés à supposer la substitution violente des uns aux autres. La distribution des vestiges archéologiques au nord de l'Apennin, conserve la trace d'une importante révolution, survenue vers la fin du VI[e] siècle avant notre ère.

Stations villanoviennes et étrusques autour de Bologne.

Il serait superflu et par suite fastidieux, de dresser ici un inventaire complet des trouvailles faites dans la région de Bologne. Les archéologues bolonais, Zannoni [1], Gozzadini [2], Brizio [3], se sont d'ailleurs successivement appliqués à ce travail. Il nous suffit ici de déterminer l'extension des domaines villanovien et étrusque au nord de l'Apennin, et de constater que les limites de l'un et de l'autre ne coïncident pas (*voir la Carte de l'Italie septentrionale*, pl. IV).

Dans le voisinage immédiat de la ville, les stations villanoviennes paraissent avoir été beaucoup plus nombreuses que les établissements étrusques. Dans la plaine, au pied des collines et sur les collines elles-mêmes, des villages de médiocre importance se trouvaient disséminés autour de la métropole (*voir la Carte* p. 40).

Des tombes villanoviennes exclusivement, se sont rencontrées à *Casalecchio del Reno* [4], vers le sud-ouest; vers le sud-est, à *San Lazzaro* [5], au débouché de la vallée de la Savena, et plus loin, à *Castel San Pietro* [6], près d'Imola, dans le voisinage du Sillaro. Les populations du premier âge du fer, occupaient donc effectivement la contrée, tandis que les Etrusques semblent s'être concentrés plutôt dans la ville même de Felsina.

Dans l'Apennin, le long des voies qui mettent en communication la plaine du Pô et l'Italie centrale, les stations villanoviennes alternent avec les stations étrusques. Les unes

1. *Scavi della Certosa*, p. 36, sqq.
2. *Note arch. per una Guida dell' Appennino bolognese*, 1881, et *Guida dell' Appennino Bolognese*.
3. *Ibid.*, p. 201-241.
4. *Not. Scav.*, 1883, p. 158; 1888, p. 54, p. 722; cf. *Bullet. Paletn.*, 1888, p. 87.
5. *Not. Scav.*, 1886, p. 117; cf. *Bullet. Paletn.*, 1886, p. 213
6. *Not. Scav.*, 1880, p. 259. En divers points, cf. *ibid.*, 1883, p. 236, 237; 1888, p. 178; 1893, p. 315, 317; *Bullet. Paletn.*, 1894, p. 33, etc.

et les autres se multiplient surtout dans la vallée du Reno, jusqu'à Porretta, et dans celle de l'affluent du Reno, la Setta [1]. Elles sont jusqu'ici demeurées plus rares, peut-être faute de recherches, aux abords des routes de la Savena et de l'Idice [2]. Les différents peuples qui se succédèrent à Bologne durent cependant fréquenter également ces passages.

Limites du territoire villanovien à l'ouest et au nord de Bologne.

Vers l'ouest et vers le nord, les stations villanoviennes ne dépassent pas un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Bologne. Leur limite occidentale semble marquée par le Panaro, affluent du Pô, qui, du sud au nord, coupe les collines et la plaine, un peu avant Modène [3]. Au delà, s'étend la région des terramares, dont la population, isolée dans les clairières de la forêt circumpadane, traversa obscurément tout le premier âge du fer, attachée aux vieilles traditions de l'état du bronze. Quelques rares objets, villanoviens ou contemporains de ceux de Villanova, se retrouvent en effet épars dans les stations sur pilotis [4], tandis qu'à Bologne même, le dépôt de S. Francesco contenait une ou deux formes d'ustensiles, propres aux terramares [5]. Les relations, néanmoins, paraissent être demeurées fort rares entre ces deux parties de l'Emilie : dès l'époque préhistorique, la province de Bologne semble bien distincte de celle de Modène.

Au nord de la via Æmilia, on connaît les cimetières vil-

1. Cf. *Guida dell' Appennino bolognese*, p. 527, et Zannoni, *Certosa*, p. 39-40 ; stations villanoviennes à *Toiano*, *Pontecchio*, *Canovella* ; stations étrusques à *Moglio* et à *Sasso*, sans parler de *Marzabotto* et du sanctuaire de *Monteguragazza*, *Not. Scav.*, 1882, p 368, 372. A Porretta furent trouvés à la fois les traces d'une terramare sur le *Poggio Gaggiola*, quelques objets villanoviens, épars à l'est et au sud de cette hauteur, et d'autres antiquités appartenant à la belle époque étrusque : cf. Crespellani, *Scavi del 1885*, in *Atti Mem. Deput. Stor. patr. di Modena*. 1886. Dans la vallée de la Setta, des fragments de vases à figures rouges et d'un candélabre étrusque se sont rencontrés à *Pian di Setta ;* puis, le long de la route qui mène à *Badolo*, des tombes villanoviennes d'abord et, plus loin, des tombes étrusques (*Guida*, p. 600).

2. On signale seulement des bronzes villanoviens à *Riosto* (commune de *Pianoro*) et plus loin, dans la paroisse de *S. Ausano a Musano*, les fragments d'un grand vase à figures peintes, indice d'une sépulture étrusque (*Guida*, *ibid.*).

3. Voir les trouvailles de *Bazzano*, au musée de Bazzano et celles de *Savignano sul Panaro*, Montelius, pl. 97, col. 447.

4. Cf. Brizio, *Epoca preistorica*, in *Storia polit. d'Italia scritta da una soc. di professori*, p. XCIII.

5. Notamment quelques couteaux-haches, cf. Montelius, pl. 66, fig. 2, 3, 4.

lanoviens de *Castelfranco* [1] et de *S. Giovanni in Persiceto* [2]. L'ancien cours du Pô, marqué aujourd'hui par le Reno, puis les espaces marécageux qui occupent encore le centre de la plaine entre Bologne et Ferrare, devaient, de ce côté marquer la limite du territoire villanovien.

Le territoire venète.

Ce territoire, en tout cas, ne dépassait pas vers le nord le cours actuel du Pô. Le long de la vallée de l'Adige, en effet, apparaissent d'autres nécropoles, les nécropoles euganéennes et venètes, qu'ont fait connaître, en particulier, les fouilles exécutées autour d'Este [3]. Les monuments en paraissent, dans leur ensemble, contemporains de ceux de Bologne [4]. Les plus anciens présentent même une certaine analogie avec les tombes de la première période Benacci [5]. Ils doivent néanmoins, semble-t-il, se rapprocher plutôt des sépultures indigènes à incinération, qui marquent la transition de l'âge du bronze à celui du fer [6]. D'ailleurs, dès une époque qui correspond à peu près à la seconde période Benacci, la civilisation venète suit une évolution complètement différente de celle que nous montrent les tombes bolonaises. Des cimetières analogues à ceux d'Este occupent toute la côte de l'Adriatique, jusqu'en Istrie. Nous pouvons donc reconnaître, au nord du Pô, une population différente de celle de Bologne villanovienne et rattacher les Venètes, comme on l'a proposé, au groupe thraco-illyrien de l'Europe orientale [7].

1. *Not. Scav.*, 1892, p. 219-224.
2. *Ibid.*, 1891, p. 81 ; 1892, p. 191-199 ; 1893, p. 315.
3. Cf. Montelius, pl. 50-59 ; texte, col. 273, sqq.
4. Sur la chronologie des nécropoles d'Este, voir outre Montelius, *ibid.*, col. 278, Prosdocimi, *Bullet. Inst.*, 1881, p. 70, sqq. et *Not. Scav.*, 1882, p. 5, sqq. ; Helbig, *ibid.*, 1882, p. 74, sqq. ; Ghirardini, *Not. Scav.*, 1888, p. 378, sqq.
5. D'autres nécropoles archaïques, contenant des sépultures analogues à celles de la couche inférieure d'Este et présentant certaines analogies avec les parties les plus anciennes des cimelières bolonais ont été fouillées par M. Orsi, à *Bassano Veneto*, *Not. Scav.*, 1894, p. 159, sqq. ; par M. Ghirardini, à *Baldaria*, près de *Cologna Veneta*, *ibid.*, 1896, p. 507-512 ; *Bullet. Paletn.*, 1897, p. 123-147 : et à *Lozzo Atestino* (prov. de Padoue), *Not. Scav.*, 1905, p. 289, sqq ; *Bullet. Paletn.*, p. 283, sqq.
6. M. Ghirardini rapproche les tombes de *Lozzo Atestino* de celles de *Fontanella di Casalromano* : *Bullet. Paletn.*, 1907, p. 283.
7. Les traditions antiques qui nous ont été transmises sous forme légendaire distinguent les Euganéens, population ancienne et les Venètes, nouveaux-venus : Tite-Live, I, 1. « Antenorem venisse in intimum maris Hadriatici sinum, Euganeisque, qui inter mare Alpesque incolebant pulsis,

Extension du domaine villanovien vers l'est.

Vers l'est au contraire, le domaine villanovien semble s'être étendu, le long de l'Apennin, jusqu'à Rimini et à la mer [1]. Le petit musée d'Imola possède un certain nombre de fibules et d'objets villanoviens, qui proviennent des environs de la ville [2]. Des trouvailles analogues, marquant sans doute l'emplacement de petits cimetières, se sont suc-

Enetos Trojanosque eas tenuisse terras. » Serv., *ad Æn.*, I, 242 : « Qui (Antenor) bello exceptus ab Euganeis et rege Veleso, victor, urbem Patavium condidit. » Les historiens, à la suite de Caton, identifient les Euganéens avec les populations rhétiques et ligures établies à l'orée des vallées alpestres : Pline, *N. H.* III., 19, 130 : « Rhaetorum et Euganeorum Verona » ; 20, 133-134 : « Euganeaeque gentes quarum oppida XXXIIII enumerat Cato ; ex iis Trumpilini... dein Camunni ; caput eorum Stoenos ». Les Fastes, d'autre part, citent, en 117, les Ligures *Stoenei* ; cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 486 ; Hulsen, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop*, VI, 1, col. 984 ; Oberzinner, *I Reti in relazione cogli antichi abitatori d'Italia* (1883), p. 10. — Il est tout à fait vraisemblable que les Euganéens ne se soient réfugiés au pied des Alpes qu'après avoir été repoussés de la plaine par les Venètes ; Oberzinner, *Le guerre di Augusto contro i popoli alpini* (1900), p. 75. C'est à eux que nous attribuerions volontiers les sépultures de la première période représentée à Este.

Quant à l'origine des Venètes, deux opinions se trouvent en présence. Strabon reconnaît en eux des Gaulois, parents de ceux que César rencontra sur les bords de l'Océan et qui seraient descendus en Italie comme les Boiens et les Sénons (IV, 4, 1). Strabon ne présente d'ailleurs cette hypothèse que sous toutes réserves et comme une conjecture personnelle. Polybe au contraire distingue formellement les Venètes des Celtes : II, 17, 5 : « Leur civilisation, dit-il, est à peu près la même, mais leur langue » est complètement différente. » Or, on conçoit aisément qu'à l'époque de Polybe, la civilisation et les mœurs des différentes populations établies autour du Pô aient présenté un aspect semblable. Nous savons d'ailleurs avec quelle facilité les Gaulois adoptèrent les usages des Etrusques, leurs prédécesseurs dans la plaine du Pô ; les Venètes de leur côté, sans avoir jamais été soumis aux Etrusques, paraissent avoir subi leur influence. D'autre part, Hérodote qui semble avoir écrit antérieurement aux invasions celtiques en Italie, et qui connaît assez bien la basse vallée du Danube, fait des Venètes des Illyriens (I, 196, 1). C'est rattacher les Venètes aux tribus proprement illyriennes qui occupent la côte orientale de l'Adriatique. Cette origine ne se trouve nullement en contradiction avec l'opinion des anciens géographes qui rapprochent les Venètes de l'Adriatique, des Enètes de Paphlagonie, mentionnés par Homère ; cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, I, p. 301. Les uns et les autres peuvent fort bien être des Thraces que leurs migrations ont amenés soit en Asie-Mineure, soit en Italie ; cf. Oberzinner, *Le guerre di Augusto*, p. 185.

1. Nous avons déjà signalé les trouvailles de *Castel S. Pietro*, près du Sillaro ; cf. *Not. Scav.*, 1879, p. 309-310 ; 1880, p. 259 ; Zannoni, *Certosa*, p. 321, note 1. C'est là, qu'en 1881, Brizio croyait pouvoir fixer la limite orientale du territoire villanovien (*Guida*, p. 223). Les découvertes survenues depuis montrent que la civilisation proprement villanovienne s'étendait beaucoup plus loin vers l'est.

2. *Not. Scav.*, 1883, p. 235 ; 1893, p. 216.

cédé à *Fiumana*, près de Forli [1], à *S^t Marin* [2], à *San Lorenzo a monte* [3] et à *Spadarolo* [4], près de Rimini. Enfin, toujours dans le voisinage de Rimini, à *Verucchio* [5] ont été fouillés plusieurs groupes considérables de tombes, à peu près identiques à celles qui entourent Bologne.

Les nécropoles de Verucchio se trouvaient au pied d'une hauteur, le *Monte Baldissera*, dont le sommet, formant plateau, devait être occupé par une station assez importante. Les premières recherches en 1892-1893 n'avaient guère mis au jour que des sépultures archaïques [6], mais les

1. Santarelli, *Atti Mem. Deput. Stor. patr. per le Romagne*, III, I (1883), p. 37.

2. *Ibid.*, 1885, p. 1-17, pl. V, A.

3. *Not. Scav.*, 1876, p. 34.

4. *Not. Scav.*, 1894, p. 307.

5. Cf. Montelius, pl. 96, texte, col. 436-446 ; ajouter à la bibliographie : A. Tosi, *Di alcune tombe tipo Villanova scoperte a Verucchio* (Rimini, 1896) et surtout Brizio, *Not. Scav.*, 1898, p. 343-390.

6. Montelius, col. 439-441 ; Brizio, *Not. Scav.*, 1894, p. 295. Ces premières tombes de Verucchio ont même pu être regardées parfois, comme plus anciennes que celles de Bologne. M. A. Tosi (*Relazione degli scavi eseguiti in un sepolcreto tipo Villanova a Verucchio*, Rimini, 1893, p. 10-11), note qu'en certains points, les tombes de Verucchio se trouvent extraordinairement serrées les unes contre les autres ; il en aurait retrouvé 29 dans un espace de $3^{m} \times 4^{m}$ 50. Deux autres, entourées d'une construction de cailloux et recouvertes d'une dalle, étaient exactement superposées en sorte que l'ossuaire de la seconde appuyait directement sur celui de la première. Cette disposition rappellerait celle des tombes des terramares (Brizio, *Not. Scav.*, 1814, p. 297 ; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1894, p. 167). Mais la suite des fouilles n'a plus fourni aucun exemple de cet entassement. Chaque ossuaire avait sa tombe particulière, distante de la voisine d'au moins 0^{m} 50, et souvent entourée d'une petite construction de cailloux. Lorsque deux tombes se trouvaient superposées, celle de la couche supérieure appartenait manifestement à une période plus récente. Il est possible, suggère Brizio, que le fait exceptionnel signalé par M. Tosi, ne tienne qu'au bouleversement profond que l'on constate en certains points de la nécropole (*Not. Scav.*, 1898, p. 345 et 397). Un second signe d'archaïsme serait « la forme irrégulière, à vrai dire bossue », d'un certain nombre d'ossuaires (Brizio, *Not. Scav.*, 1894, p. 295). Nous reconnaîtrions là, plutôt l'indice de la maladresse de quelques potiers ; tout bossus qu'ils sont, ces ossuaires se trouvent en effet couverts d'une décoration géométrique développée. Enfin Montelius (col. 441) note que plusieurs fibules paraissent d'un type plus archaïque que celles de la première période Benacci. Il s'agit des fibules à disque (*ibid.*, fig. *h.* et *i.*) qui sont en effet rares à Bologne. Mais des fouilles récentes en ont multiplié les exemplaires à Corneto (*Not. Scav.*, 1907, p. 68, sqq.), dans toute l'Ombrie, en particulier à Terni, où elles semblent de date assez récente (*Not. Scav.*, 1886, p. 248; 1907, p. 605, 608, 610 ; *Bullet. Paletn.*, XXXV, 1910, p. 79, 94) ; leur présence à Verucchio témoigne, à notre avis, non pas d'un archaïsme extrêmement reculé, mais d'influences particulières, dues soit au voisinage de l'Adriatique, soit au passage des voies qui conduisaient directement des montagnes d'Ombrie à l'Europe centrale.

découvertes ultérieures, notamment celles de 1895, dans le terrain *Dolci*, ont permis de reconnaître à Verucchio toutes les différentes périodes du développement villanovien[1]. Par contre jamais on n'y rencontra la moindre trace de tombe étrusque. Bien plus, le rite de l'incinération semble être resté exclusivement en usage à Verucchio[2]. Cette particularité tient sans doute, à ce que les traditions anciennes ne se trouvèrent pas altérées par le voisinage d'autres nécropoles, dans lesquelles aurait prévalu, comme à la Certosa, le rite de l'inhumation.

Les découvertes de Verucchio présentent donc le vif intérêt de nous révéler sur la rive Adriatique, à l'extrémité du grand chemin naturel qui sera plus tard la *Via Æmilia*, une station correspondant exactement à celle de Villanova et à Bologne du premier âge du fer. Nous en pouvons conclure que tout le pays intermédiaire et, sans doute aussi, la côte adriatique, depuis Rimini jusqu'à l'embouchure du Pô, relevaient de la même civilisation.

Le territoire picénien.

Vers le sud au contraire, au delà du fleuve Foglia, qui passe à Pesaro, nous nous trouvons tout à coup en présence de nécropoles d'un type divers. Les tombes de *Novilara*[3], à 7 kilomètres de Pesaro, n'ont plus rien de commun avec celles de Verucchio et de la région bolonaise. Les corps y sont, non plus incinérés, mais inhumés dans la position dite « en chien de fusil »; tout l'ensemble du mobilier, vaisselle, bronzes, armes, y diffère profondément des types villanoviens. Ces monuments se rattachent étroitement à ceux qui bordent toute la côte Adriatique, jusqu'au fleuve Chienti et pénètrent dans les Abruzzes[4]. Ils représentent la civilisation picénienne du premier âge du fer. Le territoire villanovien aboutit donc sur l'Adriatique, entre la Foglia et le Pô; il se trouve limité au sud par le Picenum et au nord par la région venète. Tandis que vers l'ouest et le nord, il ne s'étend pas à plus d'une journée de marche au delà de Bologne, il occupe, au pied de l'Apennin, une lon-

1. Jusqu'aux tombes à *dolio* inclusivement; Brizio, *Not. Scav.*, 1894, p. 297 ; A. Tosi, *Relazione degli scavi*, 1893, p. 5; Brizio, *Not. Scav.*, 1898, p. 361, 368, sqq.
2. Brizio, *ibid.*, p. 389.
3. Brizio, *Mon. Linc.*, V (1895), col. 85-438.
4. *Ibid.*, col. 108.

gue bande de terrain, représentant à peu près, les quatre provinces actuelles de Bologne, de Faenza, de Forli et de Ravenne.

Extension du territoire étrusque au nord de l'Apennin.

Infiniment plus vaste fut l'empire étrusque dans la Circumpadane. Il subsista jusqu'aux invasions gauloises, et les Romains qui, à leur tour, enlevèrent aux Gaulois la plaine du Pô, y trouvèrent, encore vivace, le souvenir des anciens possesseurs étrusques. Nous atteignons donc ici les confins de la préhistoire et de l'histoire, et ne saurions faire abstraction des renseignements fournis par les textes.

D'un commun accord, les historiens rendent témoignage de la présence des Etrusques au nord de l'Apennin. Polybe, qui, le premier, traversa la plaine du Pô et la décrivit avec précision, rappelle qu'elle se trouvait en la possession des Etrusques, au moment même où cette nation, à son apogée, occupait également les champs Phlégréens autour de Nole et de Capoue. « Si l'on veut se faire une idée de la puissance » de ce peuple, précise-t-il, il faut en juger, non d'après » les territoires qui lui restent aujourd'hui, mais d'après » la richesse de ces régions. [1] » Tite-Live, lui aussi, se souvient de l'extension considérable du domaine étrusque dans l'Italie préromaine. Les Etrusques, dit-il, « fondèrent » dans la région tyrrhénienne et dans la région adriatique » des confédérations de douze villes. Ils s'établirent d'abord » au sud de l'Apennin, puis envoyèrent au nord des mon» tagnes, des colonies en nombre égal à celui des subdivi» sions de leur race, si bien qu'ils occupèrent tout le pays » situé au delà du Pô, jusqu'aux Alpes, à l'exception de » l'angle possédé par les Venètes, autour du golfe adria» tique [2]. »

Nous savons encore que Bologne, sous le nom de Felsina, fut la capitale de l'Etrurie Circumpadane [3] et que, dans la confédération des douze villes, Mantoue tenait une place

1. Polybe, II, 17, 1 et 2.

2. Tite-Live, V, 33, 9.

3. Pline, *N. H.*, III, 115 : « Bononia Felsina vocitata cum caput Etruriae esset. » Le nom de Felsina ne représente que la forme latinisée d'un nom étrusque *Velsna*, racine *Velz*. C'est le même mot que *Bolsena* et que *Volsinii* (au pluriel), cf. Müller-Deecke, *Etrusker*, II, p. 359 et 433, 434 ; et pour les noms propres tirés du même radical : *Velsinal*, *Volsanus*, *Volsonianus* ; Schulze, *Zur Gesch. d. lat. Eigennamen*, p. 163.

importante [1]. Mais là s'arrêtent les connaissances que nous devons à l'histoire.

L'exploration archéologique de la région présente encore trop de lacunes pour autoriser un tableau détaillé de cet empire dont nous parlent les historiens antiques. Elle n'en permet pas moins de déterminer l'emplacement des principaux centres habités et d'entrevoir l'extension considérable de l'influence étrusque dans l'Italie du nord. Incomplètes et incertaines, ces indications suppléent cependant, en une certaine mesure, à l'excessive brièveté des textes littéraires.

Nous remarquerons tout d'abord, que les trouvailles se rapportant à l'époque étrusque sont demeurées, dans leur ensemble, beaucoup moins fréquentes que les vestiges des âges plus anciens. Cette moindre abondance peut tenir, en partie, à la brève durée de cette période, interrompue brusquement et de bonne heure, par les invasions celtiques; mais il faut aussi, pour se l'expliquer complètement, supposer que la population proprement étrusque ne fut sans doute jamais bien nombreuse dans la plaine du Pô et qu'elle préféra se concentrer dans les villes, plutôt que de se disperser dans les campagnes. C'est aux Etrusques en effet, bien plus vraisemblablement qu'aux Gaulois, que nous attribuerons la fondation de la plupart des cités constituées antérieurement à l'arrivée des Romains [2]. Et de fait, pour toutes celles qui paraissent d'ancienne date, certains indices, archéologiques ou autres, évoquent le souvenir des Etrusques.

Les Etrusques sur l'Adriatique.

Sur la côte de l'Adriatique, l'épaisseur des alluvions, jointe au mouvement qui abaisse progressivement les terres au-dessous du niveau de la mer, interdit jusqu'à l'espoir de retrouver les vestiges antiques. Il semble bien cependant, que les ports principaux, depuis Pesaro jusqu'à Adria, aient été, sinon fondés par les Etrusques, du moins, à un

1. Cf. Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 67, note 6; Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 202, sqq.

2. Ὤκουν δὲ κατὰ κώμας ἀτειχίστους, dit Polybe, des Gaulois Cisalpins, II, 17, 9. Tite-Live racontant la conquête romaine, ne parle guère que des *vici* et parfois des *castella* des Gaulois, XXXIII, 36, 37; XXXVI, 8; XXXVII, 2. Ammien Marcelin, XVI, 2, 12, explique que les Gaulois n'aiment pas les villes : « nam oppida ut circumdata retiis busta declinant. »

certain moment, occupés par eux. A Pesaro même, se sont rencontrées plusieurs inscriptions étrusques [1]. Dans le voisinage, coule le fleuve Crustuminus dont le nom rappelle celui de la ville de *Crustumena*, en Etrurie [2]. Rimini également, a fourni quelques monuments de l'art et de la langue étrusques [3]. Comme de nombreuses cités étrusques, la ville portait le même nom que le fleuve qui l'arrose et ce nom, *Ariminum*, peut évidemment être rapproché de celui du roi étrusque Arimnestos, cité par Pausanias, comme le premier des Barbares qui adressa des présents à Zeus Olympien [4]. *Cæsena*, *Ravenna*, paraissent aussi avoir été nommées par les Etrusques [5]. De Ravenne, d'ailleurs, proviennent une tête de Gorgone et une statuette de guerrier, portant des inscriptions étrusques [6].

Cependant la tradition littéraire n'a pas gardé le souvenir de la présence des Etrusques dans ces ports. Les renseignements les plus anciens ne remontent, il est vrai, qu'à une époque où déjà les Gaulois sont établis dans la Cisalpine. En brisant la puissance politique des Etrusques, l'invasion celtique semble avoir libéré les anciens éléments de population indigène, qui se trouvaient sans doute, en majorité, dans les villes comme dans les campagnes.

1. Corssen, *Uber die Sprache d. Etrusker*, I, p. 913, 914 ; Müller-Deecke, *Etrusker*, II, p. 138, note 53 ; Fabretti, *Corp. Inscr. italic.*, nos 69, 72, 73, 74.

2. Nissen, *Italische Landesk.*, II, p. 374 et 561 ; cf. Schulze, *Zur Gesch. d. lat. Eigennamen*, p. 572.

3. Tonini, *Rimini avanti il principio dell' era volgare* (Rimini, 1848), p. 33, sqq., cite notamment une statuette trouvée en 1742, et publiée par Gori, *Museo Etrusco*, III, pl. XIII. Voir une tessère d'os avec inscription probablement étrusque : Fabretti, *Corp. Inscr. ital.*, n° 67, pl. VI bis.

4. Pausanias, V, 12, 5. La leçon Ἀρίμνου τοῦ βασιλεύσαντος n'est qu'une correction des anciennes éditions ; les manuscrits donnent Ἀρίμνης τοῦ β., que Hitzig lit avec raison : Ἀριμνήστου β. — La terminaison *estes* est fréquente dans l'onomastique étrusque : cf. *Aulestes supra*, p. 66. Sur le nom *Armne*, *Armni*, *Arminius*, cf. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 127.

5. Helbig, *die Italiker in d. Poebene*, p. 107, note 5. Les désinences *ena*, *enna*, fréquentes dans les noms propres étrusques, représentent la prononciation latine du suffixe *na*, après un radical terminé par une consonne : *Cais-na*, *Rav-na*. Sur les noms étrusques tirés du même radical *Rav-unius*, etc., cf. Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 468, 469 ; II, p. 432 Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 219 et 567, 568 ; *Caesennas* et *Caesennius*.

6. Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 138, note 53 ; Helbig, *die Italiker*., p. 107, note 5 ; Fabretti, *Corp. inscr. ital.*, n° 49, pl. V. J'ai noté en outre, au musée de Ravenne, diverses statuettes anépigraphes de pur style étrusque, assez analogues à celles qui, au musée de Bologne, proviennent du temple de Montegurgazza, près de Vergato, dans l'Apennin, cf. *Nol. Scav.*, 1882, p. 368-372.

Entre l'Ombrie et le territoire gaulois, les textes mentionnent, il est vrai, des Etrusques, mais sans préciser en quels points [1]. C'est chez les Etrusques que Scylax place la ville grecque de Spina et l'embouchure du fleuve de même nom [2]. Mais vers le sud, les Ombriens paraissent dominer. Ravenne, suivant Pline, serait une place des Sabins [3]. Elle est, dit Strabon, une colonie ombrienne au même titre que Rimini [4]. Bien plus, le même Strabon semble indiquer que les efforts des Etrusques contre Ravenne auraient toujours échoué [5]. La ville, dont il donne une description fort pittoresque, aurait été fondée par des Thessaliens. Las de subir les attaques des Etrusques, ceux-ci, un jour, auraient appelé les Ombriens, et après leur avoir remis la cité, se seraient embarqués pour rentrer dans leur pays. Comment interpréter des données ainsi mêlées de légendes [6]? Un fait en tout cas, se dégage de l'ensemble de ces textes. Ravenne et Rimini, au moins à partir du IVe siècle avant notre ère, se trouvaient dans la zone d'influence ombrienne. Dans la première de ces deux villes, le souvenir des Etrusques demeurait même opposé à celui des fondateurs. Ces fonda-

1. Pline, III, 5 (6), 38 : Sabini, Picentes, Galli, Umbri, Tusci, Veneti, etc.

2. Scylax, *Périple*, in *Geogr. graec. min.*, I, p. 24, 25, § 17 : « Après les Ombriens viennent les Etrusques; ils touchent aussi à la mer extérieure et s'étendent depuis la Tyrrhénienne jusqu'à l'Adriatique ; il y a chez eux la ville grecque (Spina) et le fleuve du même nom ; de la mer on remonte à la ville, en suivant le fleuve environ 20 stades... § 18, 19. Après sont les Celtes... puis les Venètes. »

3. III, 15 (20), 115 : « Ravenna Sabinorum. » Une tradition assez courante, semble-t-il, dans l'antiquité, identifie Sabins et Ombriens : cf. Denys d'Halic., II 49, citant Zénodore de Trézène qui aurait écrit une histoire des Ombriens.

4. V, 1, 11 (217), τὸ δὲ Ἀρίμινον Ὀμβρων ἐστὶ κατοικία, καθάπερ καὶ ἡ Ραουέννα.

5. V, 1, 7 (214).

6. On peut évidemment, sans que rien s'y oppose, identifier ces Thessaliens de Ravenne avec les Thessaliens-Pelasges que le même Strabon retrouve à Agylla (Caeré), V, 2, 3 (220), voire avec les Pelasges qu'une tradition fameuse faisait débarquer à l'embouchure du fleuve Spinel, pour s'enfoncer de là vers Crotone, puis conquérir toute l'Etrurie : Hérodote, I, 57 ; Hellanicos, cité par Denys d'Halicarnasse, I, 28; cf. Ed. Meyer, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 24, sqq. Dès l'antiquité, toute une école d'érudits reconnaissait dans ces Pelasges, des Tyrrhènes; cf. Diodore de Sicile, XIV, 113. C'est en vertu d'un raisonnement du même genre que M. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, I, p. 145, note 3, trouve dans le texte de Strabon, la preuve que « Ravenne, fut fondée par les Pelasges-Tursânes, à leur arrivée de Grèce. » C'est interpréter le texte de Strabon exactement dans le sens opposé à celui où l'entendait l'auteur. Cf. *infra*, chap. XIII, p. 463, sqq., la discussion des théories relatives à la présence des Pelasges-Tyrrhènes dans la plaine du Pô.

teurs étaient censés originaires de l'autre rive de l'Adriatique. La tradition locale affirmait la constante indépendance de la ville. On peut hésiter à lui prêter créance.

Spina, plus au nord, sur cette partie de la côte que le Périple attribue aux Etrusques, se trouve généralement qualifiée de ville grecque [1]. Elle aurait été célèbre et devait une partie de sa renommée au trésor qu'elle possédait à Delphes [2]. Ce détail, quoique non vérifié jusqu'ici, par les fouilles de Delphes, ne saurait être imaginé : il fait allusion, sans aucun doute, à quelque fait précis. On peut se demander seulement de quelle époque datait cette colonie grecque, dévote à Apollon Delphique.

La mention de la présence des Grecs à Spina peut n'être que l'interprétation d'une légende [3]. La ville en effet aurait été fondée, suivant les uns, par des Pélasges originaires de Thessalie, par des Grecs, par conséquent, et suivant les autres par Diomède. Le nom de ce fondateur, coïncidant avec celui d'un héros homérique, suffisait pour donner l'éveil à l'imagination des chroniqueurs : une cité dont l'origine remontait à Diomède, ne pouvait être que grecque. Mais ce Diomède n'est pas le roi d'Argos chanté par Homère. Son souvenir se retrouve sur toute la côte adriatique, depuis Brindisi, jusqu'en Istrie [4]. Il se rencontre également en Thrace. Le roi qui, dans cette région, nourrissait ses cavales de chair humaine et fut mis à mort par Hercule portait le nom de Diomède. C'est ce dieu thrace qu'honorent, en Italie, les Dauniens illyriens [5], les Picéniens liburnes [6] et

1. Strabon, V, 1 7 (213) ; Scylax, *Périple*, 17 : cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 213.

2. Strabon, *ibid.* ; Pline, III, 16, 120 : « Spina... praevalens ut delphicis creditum est thesauris, condita a Diomede. »

3. Telle est l'opinion de Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 136-137.

4. Cf. Roscher, *Lexicon d. Mythologie*, s, v.

5. Cf. Helbig, *Hermes*, XI, p. 257, sqq. ; v. Wilamowitz, *ibid.*, XXVI, p. 114, sqq.

6. Scylax, *Périple*, 16, mentionne, aussitôt après les Sammites, les Ombriens, au lieu des Picéniens ; la navigation le long de leurs côtes serait de deux jours et une nuit ; c'est chez eux qu'il place Ancône. Il s'agit donc bien évidemment du Picenum. Cette nation, dit Scylax, honore Diomède, dont elle a reçu des bienfaits et possède un temple consacré à ce héros. C'est sur cette partie de la côte précisément, que nous trouvons en particulier le souvenir des Liburnes ; Polybe, III, 100, 2 : Pline, III, 14 (19), 112, et 13 (18), 110 : « Truentum cum amne, quod solum Liburnorum in Italia relicum est. » Or, ce peuple des Liburnes a son centre principal sur le rivage opposé de l'Adriatique : Pline, II, 5 (6), 38 : Veneti, Japudes, Histri,

les Venètes nourrisseurs de chevaux, ainsi que le peuple qui habite à l'embouchure du Timavum [1]. C'est le même, sans doute, qui fonda Spina. L'interprétation la plus vraisemblable de ce mythe, est de reconnaître dans le nom de Diomède, le souvenir d'une origine venète.

Quant aux Grecs, ils connaissaient, depuis les premières expéditions phocéennes, le chemin de l'Adriatique [2]. Ils semblent avoir fréquenté assidûment cette mer, durant le Ve siècle; du moins, l'abondance des vases grecs dans la plaine du Pô autorise-t-elle à le supposer. Mais ils ne cherchèrent à s'établir de façon stable dans les ports, qu'à partir du IVe siècle. C'est à cette époque que des bannis de Syracuse fondent Ancône et, dans le voisinage, Numana; que des Pariens s'établissent à Lissa [3], que des Athéniens eux-mêmes cherchent à prendre pied à Adria [4]. On connaît les tentatives de conquête et les expéditions conduites par Denys de Syracuse à l'embouchure du Pô [5]. La colonie grecque de Spina ne daterait-elle pas, elle aussi, de cet ample mouvement de colonisation? Mais cette expansion hellénique ne se produisit que postérieurement à la chute de la domination étrusque. Entre l'époque venète et la présence tardive des Grecs, peut fort bien se placer, à Spina, une période étrusque.

C'est ainsi, du moins, que l'exemple mieux connu d'Adria permet de se représenter l'histoire de ces ports du golfe adriatique.

Entre l'embouchure du Pô et celle de l'Adige, au nord de Spina par conséquent, Adria se trouve comprise dans le territoire que nous avons cru devoir réserver aux Venètes. C'est bien aux Venètes en effet, que la tradition attribue la fondation de la ville [6]. Et les couches profondes, en fournissant des tessons exclusivement analogues à ceux d'Este,

Liburni, et semble avoir occupé en particulier tout le pourtour septentrional de cette mer : Hécatée, *Hist. frag.*, I, p. 4, fr. 61. Sur les rapports entre les deux rives de l'Adriatique et les fréquentes migrations qui ont eu lieu, de tout temps, de l'une à l'autre, cf. Gutscher, *Vor u. frühgesch. Beziehungen Istrien u. Dalmatien z. Italien u. Griechenland, Programm d. zweit. Staatsgymn.*, Gratz, 1903, p 6, sqq.

1. Strabon, V, 1, 8 (214); 9 (215); cf., VI, 3, 9 (284).
2. Hérodote, I, 163.
3. Gutscher, *Vor u. frühgesch. Bezieh.*, p. 23, 24.
4. Helbig, *die Italiker in d. Poebene*, p. 121-122; Boeckh, *Seewesen*, p. 459; cf. *C. I. A.*, II, 809, p. 237.
5. Holm., *Gesch. Siziliens*, II, p. 134.
6. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 91.

ont pleinement confirmé son témoignage [1]. Cependant les écrivains latins s'accordent pour faire d'Adria une ville étrusque [2]. Pline nous parle même d'importants travaux de canalisation exécutés par les Etrusques, pour détourner, dans la lagune d'Adria, diverses bouches du Pô [3]. On ne saurait, avec Nissen, opposer à ces affirmations précises une fin de non-recevoir. Le sol d'Adria a fourni en effet quantité de fragments de vases grecs, appartenant aux mêmes séries qui se trouvent représentées à Bologne [4]. Or, comme le remarque très justement M. Ghirardini, les produits de la céramique grecque n'ont guère été en usage chez les Venètes. Il ne s'en rencontre qu'un petit nombre à Este. L'abondance des tessons attiques à Adria, indique plutôt la présence des Etrusques. Ce port devait être l'un des entrepôts où s'approvisionnaient les habitants de Bologne. Les canaux qui finirent par ensabler la lagune des « Sept mers » avaient, sans doute, primitivement pour but de la mettre en communication directe avec l'arrière-pays, occupé tout entier par les Etrusques. Il semble donc bien que la ville ait été, vers le moment où commence, dans la plaine du Pô, l'importation des vases grecs, enlevée par les Etrusques aux fondateurs Venètes. A plus forte raison, les autres ports situés plus au sud, durent-ils se trouver occupés par les Etrusques, en même temps qu'Adria. Nous proposerons donc de compter tout d'abord parmi les 12 cités de la Confédération circumpadane, les villes maritimes d'Adria, de Spina, de Ravenne, de Rimini et peut-être aussi, de Pesaro.

De la côte jusqu'aux abords du Mincio, la région située

1. Ghirardini, *Il nuovo Museo di Adria*, in *Arch. Veneto*, IX, 1904, p. 14, sqq.

2. Varro, *L. L.*, V, 161 : « Atriates Tusci » ; Tite-Live, V, 33 : « Atria Tuscorum colonia » ; Pline, *N. H.*, III, 16, 120 : « nobili portu oppidi Tuscorum Atriae. »

3. *Ibid.* : « Proximum inde ostium Caprasiae, dein Sagis, dein Volane » quod ante Olane vocabatur. Omnia ea flumina fossasque primi, a Sagi, » fecere Tusci, egesto amnis impetu per transversum in Atrianorum pa- » ludes, quae Septem maria appellantur ». Mais la *fossa Philistina*, plus au nord, peut être considérée, en raison de son nom, comme l'œuvre des Grecs, peut-être a-t-elle été creusée par l'historien Philistos, général de Denys, qui conduisit, nous le savons, une expédition dans ces régions; cf. C. Müller, *Frag. hist. gr.*, I, p. XLVII ; O. Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 140, 141, note 59.

4. Ghirardini, *Il nuovo Museo di Adria*, p. 21, sqq.

au nord du Pô, représente, sans doute, cet angle venète, qui échappa toujours à la domination étrusque. La frontière entre les deux territoires devait correspondre à peu près à celle qui sépare, aujourd'hui encore, la Lombardie de la Vénétie. Retranchée derrière ses marais, Mantoue semble en effet, un poste défensif, destiné à fermer l'accès des vastes plaines de l'ouest et du sud. Quelques tombes du type de la Certosa trouvées, soit aux abords de la ville, soit dans les environs [1], confirment la tradition littéraire [2] et permettent de dater du v[e] siècle environ la présence des Etrusques en ce point.

Les stations étrusques au sud du Pô.

Au sud du Pô, depuis la mer jusqu'à Bologne, les monuments étrusques font à peu près complètement défaut. Nous avons déjà remarqué que les traces de l'époque villanovienne se trouvent au contraire assez denses dans toute cette région. Les vestiges étrusques apparaissent à nouveau, le long des vallées qui, de Toscane conduisent à Bologne et surtout, dans la zone des collines qui, à l'ouest de Bologne, bordent la plaine d'Emilie [3]. Nous signalerons particulièrement les belles tombes mises au jour par Gozzadini autour du *Monte Avezzano*, sur la rive droite de la Samoggia [4] ainsi que les trouvailles de *Monteveglio* et de *Savignano*, entre la Samoggia et le Panaro [5]. On se sou-

1. Cavedoni, *Tombe etrusche nell' agro Mantovano*, in *Bull. Inst.*, 1847, p. 17, sqq.; 1848, p. 62; 1869, p. 138; cf. Helbig, *die Italiker*, p. 120, note 3. Un certain nombre d'objets étrusques, de tessons et de vases grecs à figures rouges, inédits, autant que j'aie pu m'en assurer, figurent au Musée de Mantoue. De la place Sordello, dans la ville, proviennent des fragments d'*aes rude*, un bracelet, des fragments de bucchero et des tessons grecs à figures rouges; un fond de coupe porte incisée une inscription MIUTA. Une statuette, divers objets et vases de bronze ont été trouvés près du pont du Mincio. Des aquarelles représentent trois beaux lécythes attiques, provenant, semble-t-il, de S. *Benedetto Po* : deux sont à figures noires de style lâché, l'autre à figures rouges de style sévère. Des fibules du type de la Certosa et d'autres vases grecs proviennent de *Bagnolo*, de *Redondesco*, de *Garoldo* et de *Rivalta*, dans la région de Mantoue. Au Musée Sforza, à Milan, figure sous le n° 2611, un petit lécythe rouge à figures noires tardives, représentant un guerrier montant sur un char, trouvé en 1873, sur la rive du lac inférieur de Mantoue.

2. Cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 202; Müller Deecke, *Die Etrusker*, I, p. 63, note 6; Noël des Vergers, *l'Etrurie et les Etrusques*, I, p. 217, sqq.

3. Cf. *supra*, p. 181.

4. Gozzadini, *I sepolcri etruschi di Monte Avigliano, Pradalbino e S. Maria-Maddalena di Cazzano*, Estratto della *Gazzetta dell' Emilia*, 25, 26 juillet 1875.

5. Sur Monteveglio, cf. Cluvier, *Italia antiqua*, XXVIII, p. 293 : « Ab al-

vient que les sépultures villanoviennes se sont rencontrées également en assez grand nombre dans cette région.

Mais les monuments étrusques s'étendent, vers l'ouest, bien au-delà de la frontière du Panaro, à laquelle semble s'arrêter le territoire villanovien. D'autres tombes, contemporaines de celles de la Certosa, ont été trouvées sur la rive gauche de cette rivière, dans la province de Modène, notamment au *Monte Barello*, près de *Castelvetro* [1], puis dans la vallée de l'Enza, entre Reggio et Parme, à *S. Polo* et à *S. Ilario d'Enza* [2] et enfin, dans la plaine, au nord de la voie Emilienne, à *Corregio* [3] non loin de Modène et à *Fraore* près de Parme [4]. Le musée de Parme contient un certain nombre de tessons de vases grecs et des poteries locales, analogues à celles qui se fabriquaient à Bologne durant l'époque étrusque. Ces restes proviendraient, suivant les renseignements que j'ai pu recueillir, d'une importante nécropole située hors de la porte Garibaldi, et dont quelques points auraient été fouillés de 1882 à 1884, par Strœbel.

La station bien connue de *Velleia* dans l'Apennin, au sud de Plaisance, a fourni également au Musée de Parme un certain nombre d'objets datant de la période étrusque. Ce sont plusieurs vases grecs à figures rouges et qui paraissent d'époque assez tardive, un exemplaire de *bucchero*,

tero viæ latere quod Apeninum spectat, haud procul a Bazzano atque Saviniano oppidis est castrum Mons Pellius, vulgo nunc *Monte Veglio* et *Veio* appellatum ». Sur les tombes étrusques trouvées à Monte-Morello, près de Monteveglio : cf. Crespellani, *Scavi del 1890*, in *Atti e Mem. Deput. Stor. patria per le prov. Modenese*, 1891 ; cf. *Guida dell' Appenino Modenese*, p. 473 ; *Not. Scav.*, 1885, p. 309 ; 1888, p. 40. Crespellani parle de 40 squelettes, orientés vers l'est, accompagnés d'un riche mobilier, dont on ne put sauver que peu de chose ; il lui semble vraisemblable (*Scavi del 1890*, p. 10, n. 2), étant données les nombreuses découvertes survenues dans cette région, depuis le XVIII^e siècle, que Monteveglio ait été l'un des *castelli* des Étrusques. Pour les tombes étrusques de Savignano, cf. Crespellani, *Scavi del 1891*, in *Atti e Mem. Deput. stor. patria per le prov. Modenese*, 1892, p. 15, sqq. Un peu plus au nord, à *Crespellano*, s'est trouvée une stèle analogue à celles de Bologne avec une inscription étrusque : Brizio, *Not. Scav.*, 1891, p. 365-367.

1. Crespellani, *Mon. ant. lungo la via Claudia* (Modène, 1870), p. 10, 11, et *Scavi nel Modenese* in *Atti e Mem. Deput. Stor. patr. per l'Emilia*, 1880 et 1881 ; cf. *Not. Scav.*, 1879, p. 198-201 ; Cavedoni, *Osservazioni sopra un sepolcreto etrusco scop. nella collina Modenese*, in *Mem. di Religione, morale e lettere*, t. XIII, 1842.

2. Cf. sur les trouvailles de cette région : Montelius, pl. 97-99.

3. *Bullet. Paletn.*, 1892, p. 40-54.

4. V. Poggi, *Bullet. Inst.*, 1875, p. 140-149.

un certain nombre de débris de récipients en bronze fondu, et parmi des fibules gauloises et romaines, plusieurs de pur type étrusque. A Plaisance même figurent, comme trouvés dans la région, plusieurs vases et tessons d'époque étrusque. Le fameux foie de bronze de Plaisance constitue d'ailleurs un indice de la présence des Etrusques dans cette ville.

Ces trouvailles trop rares, sans doute, pour comporter quelque certitude, permettent néanmoins de supposer que les villes de Plaisance, de Parme et sans doute aussi de Modène, où plus tard les Romains établirent leurs colonies, avaient été fondées, trois siècles auparavant, par les Etrusques [1]. Pas plus que les Romains, ceux-ci ne peuplèrent évidemment toute la région. Ils durent se contenter d'asseoir leur domination politique, en occupant la zone des collines au pied des montagnes et en s'assurant, par des postes d'étapes au milieu de la forêt circumpadane, la grande voie de communication naturelle, qui sera plus tard la *via Emilia*. De là, leur influence se répandit peu à peu, chez les Ligures de l'Apennin, comme à Velleia, et dans la basse plaine, jusque dans les stations des terramares [2].

Les différents savants, qui ont fouillé ces établissements préhistoriques de l'Emilie et de la Lombardie orientale, ont pu noter, en effet, à mainte reprise, la présence de tessons

1. Les noms de ces trois villes semblent d'ailleurs dériver de radicaux étrusques : *Mutina* (Modène) = *Muθuna* : Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 578; de la même racine viendrait le nom de personne *Muticuleius*. L'inscription étrusque de Busca, près d'Alexandrie (Piémont), cf. Müller-Deecke, *Etrusker*, I, p. 134, n. 33, nous fournit précisément le nom propre *Muθikus*. — Parme, nom de ville et nom de fleuve, semble devoir se rapprocher des noms propres *Parmni* : Fabretti, n. 2107, Toscane et *Parmnial* (*C. I. E.*, 4198, Pérouse), cf. Schulze, *ibid.*, p. 207. — Plaisance (*ibid.*, p. 291 et note 5) paraît de même origine que le nom propre *Placentios* (*C. I. L.*, I, 62 = XIV, 3563, Tibur). M. Schulze est d'avis qu'il ne faut pas chercher dans *Placentius*, le participe présent *placens*, pas plus que l'adjectif *placidus*, dans *Placidius*, *Placideius* : le radical en serait le même que celui des noms propres *Plagallus* de Volterra, *Plaguleius* et *Placuleius* de Préneste.

2. Cf. Brizio, *Epoca preistorica*, p. XCVII : « Durant la domination étrus- » que dans la plaine du Pô, les Ligures étaient restés maîtres de presque » tout le territoire qu'ils possédaient depuis l'époque préhistorique. Les » Etrusques, en possession d'une civilisation florissante, mais en petit nom- » bre, semblent s'être contentés d'une sorte de protectorat sur les popu- » lations indigènes et avoir eu, avec elles, surtout des relations commer- » ciales. » On sait d'ailleurs que Brizio comprenait sous le nom de Ligures, non seulement les tribus de l'Apennin, mais aussi, les populations des terramares.

et d'objets caractérisques de la période étrusque, immédiatement au-dessus des couches appartenant à la civilisation du bronze [1]. Quelques terramares ont même fourni des fragments de vases grecs, dont quelques-uns portent des inscriptions étrusques incisées [2]. Il ne paraît pas cependant que les Etrusques eux-mêmes aient jamais habité les terramares. Mais il n'est pas non plus vraisemblable que les stations sur pilotis se soient trouvées abandonnées, dès la fin de l'âge du bronze, pour recevoir de nouveaux occupants, précisément à l'époque étrusque. Les faits portent plutôt à croire que la descendance des premiers constructeurs s'y perpétua, durant tout l'âge du fer, fidèle, dans son isolement, à ses traditions originales, jusqu'au moment où elle se trouva en contact avec les nouveaux maîtres de la plaine du Pô.

L'influence et les stations étrusques au nord du Pô.

On ne connaît, jusqu'ici, dans tout le Piémont, qu'un seul monument étrusque : l'inscription de Busca, près de Saluzzo (prov. d'Alexandrie)[3]. Mais en Lombardie, l'influence des nouveaux maîtres de la plaine du Pô semble s'être étendue jusqu'aux Alpes. Les nécropoles indigènes de *Golasecca* ou du Tessin, près du lac Majeur, témoignent de rapports suivis avec les Etrusques [4]. La grande ville de *Melpum*, qui aurait été détruite par les Insubres, les Boïens et les Sénons, le jour même où Camille prit Veies, ne pouvait être qu'une cité étrusque, la capitale de cette région [5].

D'autres villes d'ailleurs, comme *Crémone*, *Acerræ* et *Vulturnia*, situées toutes trois sur la rive gauche du Pô, paraissent porter des noms dérivés de radicaux étrus-

1. V. Poggi, *Bullet. Inst.*, 1875, p. 146, 149; Helbig, *die Italiker*, p. 104, sqq. ; Brizio, *Epoca preistorica*, p. LXXVIII, XCIII-XCVII.

2. *Bullet. Inst.*, 1867, p. 58, 59 : fond de tasse avec inscription FE.AV ARNEIM; *Bullet. Paletn.*, III, p. 196, autre tesson... TAIAMIM; cf. Helbig, *die Italiker*, p. 27.

3. Cf. Müller-Deecke, *die Etrusker*, p. 134, note 33 ; Fabretti, n. 42, pl. V.

4. Cf. R. Pettazzoni, *Rapporti fra l'Etruria e la civiltà di Golasecca*, in *Röm. Mitteil.*, XXIV, 1910, p. 317-355.

5. Corn. Nep., ap. Pline, *N. H.*, III, 17 (21), 125. Melpum devait se trouver dans le voisinage de Milan, peut-être à Pavie. Tite-Live, en effet, joint la mention de la défaite des Etrusques dans la région de Tessin, à celle de la fondation de Milan, V, 34 : « Galli per Taurinos, saltusque Juliæ Alpis » transcenderunt, fusisque acie Tuscis, haud procul Ticino flumine, con» didere urbem, Mediolanum appellarunt » ; cf. Müller-Deecke, *die Etrusker*, p. 130 ; Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 498, II, p. 180.

ques [1]. Mais aucune trouvaille n'est venue jusqu'ici confirmer ces indications. Il semble bien néanmoins que la domination étrusque, plus solidement assise, peut-être, au sud du Pô, en Emilie, où elle a laissé des traces archéologiques assez nombreuses, se soit étendue également au nord du fleuve et, sans doute, jusqu'aux Alpes.

Les Etrusques dans les Alpes.

A-t-elle même dépassé cette limite, et pénétré, vers le nord, à l'intérieur des montagnes? Nous nous trouvons ici en présence de la question si discutée et malgré tout si obscure encore, de l'origine des Rhètes: nous ne nous y arrêterons que dans la mesure où elle intéresse directement notre sujet.

La tradition littéraire relative aux Rhètes est représentée essentiellement par deux écrivains originaires de la région d'Italie la plus voisine des Alpes, par le padouan Tite-Live et le comasque Pline l'Ancien. Elle offre une parfaite netteté. Après avoir déterminé l'extension du territoire étrusque dans la plaine du Pô, Tite-Live ajoute que « plusieurs » peuplades des Alpes, entre autres les Rhètes, descendent, » sans aucun doute, des Etrusques; mais la nature des » lieux les a rendus sauvages, si bien qu'elles n'ont con- » servé de leur ancienne civilisation que la langue, et en- » core, non sans corruption [2]. » Pline [3] et Trogue Pompée [4] nous confirment que les Rhètes ne sont autres que des Etrusques qui, chassés de leur territoire par les Gaulois, se sont réfugiés dans les Alpes, sous la conduite d'un chef nommé Rætus. Ce dernier détail même, peut fort bien n'être

1. Müller-Deecke, *Die Etrusker*, I, p. 134, notes 32, 33, remarque qu'une autre *Acerræ* existe en Campanie et rapproche *Vulturnia* de *Vulturnum* (Capoue); cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, pp. 192, 754. Un petit village de la province d'Alexandrie, *Cremenna* (d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 55), semble porter le même nom que Crémone : cf. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 573; la racine est la même que celle des noms propres étrusques : *Cremellii* de Spolète, *Cremutii* de Faléries.

2. V, 33, 11 : « Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime » Rætis, quos loca ipsa efferarunt, ne quid ex antiquo, præter sonum lin- » guæ, nec eum incorruptum retinerent. »

3. *N. H.*, III, 20 (24), 133 : « Rætos Tuscorum prolem arbitrantur, a Gal- » lis pulsos, duce Ræto. »

4. Justin, XX, 5 : « Tusci quoque, duce Rhæto, avitis sedibus amissis, » Alpes occupavere et ex nomine ducis gentes Rhætorum condiderunt. » Cf. Müller-Deecke, *Die Etrusker*, I, p. 155-158; Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 483, sqq.; II, p. 225.

pas légendaire, car le nom de Rætus figure dans l'onomastique étrusque ; il s'est rencontré à Pérouse [1] et même, récemment, dans les environs de Bologne [2].

Objets de caractère étrusque dans le Tyrol.

L'archéologie des vallées tyroliennes a fourni un certain nombre de documents qui peuvent être rapportés aux Etrusques. Les tombes analogues à celles de la Certosa font, sans doute, complètement défaut dans les Alpes ; on n'y rencontre aucun vase grec ; seuls, quelques tessons à ornements rouges sur fond noir [3], rappellent cette céramique dont l'usage faisait partie, pour ainsi dire, des traditions étrusques. On s'explique aisément d'ailleurs, l'absence de toute poterie étrangère, s'il est vrai qu'à l'époque où les Etrusques parurent en Rhétie, les Celtes occupaient la plaine du Pô. Par contre un certain nombre d'œnochoés, de situles et de menus récipients en bronze fondu, appartiennent aux mêmes séries qui se trouvent représentées à Bologne et dans toute l'Etrurie [4]. Il est vrai que ces mêmes vases sont répandus dans toute l'Europe et notamment en Gaule [5]. Plus particulièrement étrusques paraissent plusieurs petites statuettes de bronze et un miroir figuré du musée de Trente [6]. La forme du miroir et le style négligé

1. Cf. Fabretti, *Glossario*, s. v., p. 1543 et les inscriptions de Pérouse, n. 1305 et 1725 ; Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 217 : *Rætius* et *Ræsius*.

2. Sur la stèle de Crespellano, *Not. Scav.*, 1891, p. 366 : *Rheithvi-Keisnas*. Brizio traduit : *Rætia Cæsiniæ*.

3. Provenant de Mechel, *Arch. Trentino*, VIII, 1889, pl. XII, fig. 6. Du même endroit, provient une inscription étrusque, *ibid.*, XX (1905), pp. 90-92.

4. Au musée de Trente, la situle Giovanelli, les œnochoés de la collection Zanella, les œnochoés et vases divers de *Specchio* et de *Maderno*. D'une façon générale, sur les trouvailles archéologiques survenues dans le Tyrol, cf. Oberzinner, *I Reti in relazione cogli antichi abitatori d'Italia* (Rome 1883) ; époque étrusque, p. 148, sqq., et du même auteur, *Le guerre di Augusto contro i popoli alpini* (Rome, 1900), p. 70, sqq.

5. Cf. Willers, *die röm. Bronzeeimer von Hemmoor*, p. 108, notamment les vases du type représenté par la figure 41 : l'origine en semble étrusque (p. 113, 114) ; id., *Neue Untersuch. ueber die röm Bronzeindustrie*, 1907, p. 2-15. La plupart des vases mentionnés semblent ne dater que de l'époque celtique. Quelques-uns cependant se rapprochent, par leur forme, des types étrusques du Ve et du IVe siècle. Les sépultures gauloises sous tumulus ont fourni de magnifiques exemplaires d'œnochoés de style italo-grec : Musée de Saint-Germain, salle VI, vitrines 20 et 31 ; S. Reinach, *Catalogue*, p. 152, 153, 158.

6. Le miroir porte le n° 60 ; la provenance n'est pas indiquée ; il est orné d'une seule figure, un génie ailé, féminin semble-t-il, nu et chaussé de demi-bottes, représenté courant, la main droite derrière le dos et tenant de la gauche un objet indéterminé en forme de demi-lune. Parmi les

des dessins dont il est orné, lui assignent une date assez basse. Les fibules du type de la Certosa abondent dans la région de Trente, il s'en rencontre même au delà du Brenner, jusqu'à Insbruck [1]. Elles se trouvent mêlées à d'autres plus récentes de l'époque de la Tène. La présence de tels objets dans les vallées alpestres peut s'expliquer, sans doute, par de simples relations commerciales. Elle n'en témoigne pas moins d'une influence manifeste de la civilisation étrusque, influence tardive, semble-t-il bien, et qui s'exerça surtout à une époque où déjà les Celtes avaient pénétré en Italie.

Les inscriptions rhétiques.

Le Tyrol a fourni en outre un certain nombre d'inscriptions en caractères étrusques [2], mais dont on ne saurait cependant affirmer qu'elles soient véritablement étrusques. Les formes de la plupart des lettres, en effet, ne sont plus exactement celles de l'alphabet en usage à Bologne et dans la plaine du Pô, depuis Ravenne jusqu'à Busca ; elles paraissent, d'une façon générale, plus récentes. D'autre part, cette écriture coïncide avec celle des documents venètes, dont la série ne commence guère avant le IVe siècle avant notre ère [3]. Les inscriptions de Rhétie et celles de Vénétie ont

statuettes, je citerai un Mars (provenant de S. Zeno, *Collection* Zanella) ; une divinité féminine, vêtue d'une longue tunique collante, qu'elle relève de la main gauche et une figure du type des Apollons archaïques.

1. La seule nécropole de *Dercolo* en a fourni 78 exemplaires dont un seul intact : Oberzinner, *Un deposito mortuario dell' età del ferro*, in *Arch. Trentino*, II, 1883, p. 183, pl. II, fig. 4. Ces trouvailles, remarque M. Oberzinner, sont d'autant plus frappantes que la fibule du type de la Certosa, non seulement ne se rencontre jamais hors d'Italie, mais que, même en Italie, elle demeure fort rare ailleurs qu'à Bologne. Au musée d'Innsbrück, quelques exemplaires en bronze proviennent de *Matrei*. Ils figurent à côté de grosses fibules à *sanguisuga*, de fibules à corps annelé et à arbalète, de type celtique. La nécropole de Welzelach, plus récemment fouillée, en a fourni une autre : von Wieser, *Das Grabfeld v. Welzelach*, in *Beiträge zur Anthrop. Ethn. Urgesch. von Tirol, Festschrift zur 25en Jubiläumsfeier d. deutsch. Anthrop. Geselsch. in Innsbrück*, 1894, p. 266, pl. IV, fig. 9.

2. Oberzinner, *I Reti.*, p. 149, sqq. ; p. 165-180 : stèles funéraires : p. 180-202 : objets et statuettes de bronze avec inscriptions ; p. 206 : bague d'argent et cornaline, avec inscription rhéto-étrusque. — L. Campi, *Etrusk. Grabinschrift von Tavon*, in *Beiblatt d. Jahreshefte d. øst. arch. Inst.*, 1901, col. 1-4 et *Arch. Trentino*, XVI (1901), p. 3-12. — Inscr. de *Castellaccio di Meclo* (Mechel) ; *ibid.*, XX (1905), p. 90-92. Pour la bibliographie plus récente, cf. Bursian, *Jahresb.*, CXL (1908), p. 120, sqq.

3. Les inscriptions venètes et rhéto-étrusques ont été cataloguées et étudiées ensemble par Pauli, *Die Inschriften nord-etruskischen Alphabets* (1885), et *Die Veneter u. ihre Schriftendenkmäler*, in *Altital. Forsch.*, III.

donc pu être rangées en un seul et même groupe « le groupe étrusque du nord ».

Mais l'alphabet commun aux deux régions dérive-t-il de l'alphabet étrusque, ou n'est-il pas dû aux Venètes, qui l'auraient reçu directement des Grecs, à travers l'Adriatique [1] ? Du reste, quand bien même les caractères rhéto-venètes seraient étrusques, on n'en pourrait encore rien conclure, touchant l'origine des populations rhétiques. « Il est naturel », dit Mommsen [2], « que dans les pays al-» pestres ait pénétré l'écriture du peuple civilisé le plus » voisin, c'est-à-dire étrusque, mais, assigner pour cette » raison, une origine étrusque à ces peuples alpestres, n'est » pas plus légitime, que de transformer en anglo-saxons, » les nègres qui se servent de l'écriture anglaise. » Il resterait néanmoins à expliquer, malgré la boutade de Mommsen, pourquoi les barbares de Rhétie ont multiplié les monuments épigraphiques, tandis que leurs voisins des Alpes se sont en général abstenus d'écrire.

La langue des inscriptions demeure de caractère aussi incertain que la lettre. On n'y reconnaît ni les mêmes mots, ni les mêmes groupes phonétiques que dans l'étrusque. Si l'indication de Tite-Live est exacte, les altérations qui ont transformé l'étrusque en rhète, furent en effet singulièrement profondes. On ne saurait affirmer, d'autre part, que ces inscriptions soient du venète. Nous ne connaissons d'ailleurs, ni l'étrusque, ni le venète ; il nous est par conséquent impossible de reconnaître si ce parler d'une vallée alpestre, représenté par un nombre restreint de monuments, tous très brefs, relève d'une évolution particulière de la langue étrusque, ou doit se classer, au contraire, parmi les dialectes apparentés au venète.

La toponymie tyrolienne.

Une tentative d'un autre genre, pour vérifier la présence d'un élément de population étrusque, dans les vallées alpestres, semble jusqu'ici, avoir échoué. On sait que les patois modernes du Tyrol, romans ou germaniques, ont conservé en face des autres dialectes de même origine, un aspect profondément distinct [3]. Les noms de lieux, en particulier,

1. Pauli, *Die Veneter u. ihre Schriftendenk.*, p. 215, 229, sqq.

2. *Die nordetrusk. Alphabete*, in *Mitteil. d. antiquar. Geselsch. in Zürich*, VII (1853), p. 201, cité par Pauli, *die Inschr. nord-etrusk. Alph.*, p. 2.

3. Windisch, in Gröber, *Grundriss d. roman. Phil.*, p. 289 : « La physiono-

présentent souvent des sonorités qui demeurent énigmatiques. Toute une école de linguistes, à la suite de Steub, font remonter ces traits caractéristiques jusqu'au fonds rhétique de la langue et tentent de retrouver, dans les formes qui paraissent inexplicables autrement, des radicaux étrusques [1]. On ne contestera pas en effet que l'étude des dialectes modernes et surtout de la toponymie, ne soit de nature à jeter quelque lumière sur l'histoire si obscure des pays alpestres, mais on ne saurait se dissimuler la difficulté d'atteindre, par une telle étude, jusqu'à la période antérieure à la conquête romaine. Les sillons de l'Adige, de l'Inn et de la Drave, ont de tout temps jusqu'à l'époque moderne, servi de passage aux populations fort diverses qui, du nord et de l'est, se sont pressées vers l'Italie. Les Celtes, les Germains, les Slaves même, s'y sont succédé. Chacun de ces nouveaux venus, en adoptant les anciennes dénominations locales, en a tellement altéré la prononciation, qu'il devient impossible, dans la plupart des cas, de retrouver quelque étymologie assurée [2].

» mie très distincte du rhétoroman en face des autres langues romanes, » tient évidemment à la langue rhète ». Cf. Gardner, *ibid.*, p. 461-489, qui reconnaît dans les dialectes tyroliens (p. 463) non pas une langue, mais deux douzaines de langues très différentes entre elles.

1. L. Steub, *Ueber die Ureinwöhner Rætiens u. ihren Zusammenhang mit d. Etruskern* (Munich, 1843); *Zur rhætischen Etymologie* (Stuttgart, 1854). Mais le sens des radicaux étrusques demeurant, dans la plupart des cas, complètement inconnu, l'interprétation par l'étrusque ne peut être décisive. Steub lui-même s'en est rendu compte et dans son troisième ouvrage, *Zur Namen u. Landeskunde d. deutchen Alpen* (Nordlingen, 1885), explique les noms de lieux tyroliens par le roman. M. F. Stolz en revient cependant à la première hypothèse de Steub, au moins pour un certain nombre de noms de lieux du Tyrol méridional. Mais, selon lui, le fond de la population tyrolienne serait illyrienne ; il s'y serait mêlé un fort élément celtique et l'ensemble en aurait été complètement romanisé, avant les invasions germaniques : cf. Stolz, *die Urbevölkerung Tirols* (2e édit., 1892), et *Zur alttirolischen Ethnographie*, in *Zeitschrift d. Ferdinandeums*, Innsbruck, III, 48 (1904), p. 143-169; *Zur tirolischen Ortsnamenkunde, ibid.*, III, 49 (1905), p. 433-436.

2. Voici, *exempli gratia*, une strophe composée de noms de lieux tyroliens, citée par Steub, *Zur Nam. u. Landesk d. deutsch. Alpen*, p. 47.

Schluimes, Tschafinges, Zigiduk und Genaun,
Rufilana, Glienz, Lanera, Salvaun,
Rotsil, auf der Thaira, in Truna, Spineid,
Vilfrade, Garzan, Visamel und Sigreid,
Povers, Lavatsch, Melan und Stalsüns,
Zör und Vinös, Valtscheid und Ladins,
Saga, Marsulz, Tegellan und Pigor,
Tulfein, Englasein, Sebell und Pramor,

Ainsi donc, pour la période moderne, les lois phonétiques se révèlent extrêmement inconstantes et variables. Quant aux noms anciens, ils paraissent à peu près inexplicables et rien ne permet de les rapprocher en particulier de l'étrusque [1]. Il faudrait d'ailleurs, pour que l'étrusque ait fourni l'onomastique de la région, qu'il se soit trouvé la langue des premiers occupants du pays. Or une telle supposition nous reporterait bien avant l'époque à laquelle Tite-Live place l'origine des Rhéto-étrusques. S'il y eut des Etrusques dans les Alpes, ils vinrent seulement s'y ajouter à d'autres populations plus anciennes. M. Stolz reconnaît en effet, dans le nord du Tyrol, une majorité d'éléments linguistiques illyriens, et dans le sud, parmi beaucoup de noms celtiques ou italiques quelques-uns seulement qui peuvent être étrusques [2]. Le plus grand nombre des ethniques paraissent d'ailleurs, dériver de racines venètes [3]. Les renseignements que nous apporte la toponymie, pour la période antique, se réduisent, on le voit, à fort peu de chose.

Les périodes archéologiques dans les vallées tyroliennes.

Malgré toute la part d'indéterminé qu'elles laissent subsister, les diverses sciences auxiliaires de l'histoire nous fournissent néanmoins un ensemble d'indices assez cohérents et non contradictoires. Il semble bien qu'en résumé, nous puissions distinguer dans la préhistoire du Tyrol, deux

Valzlochen, Saguns, Tschigall und Garpans,
Largoz, Tribulaun, Vinaders, Melans.

Ces mots s'expliqueraient par le roman : Ex. : Schluimes, pluriel de *sulam, sulomm* : lat. *solamen* ; ou peut-être identique à *Luimes* = *ultimes* (s. e. *cases*) = ins Luitmes : ad ultimas casas (*ibid.*, p. 50). Autre exemple, p. 149-153 : *Fulpmes* ou *Vulpmes* = *Vulpenes*, au XVI^e^ siècle = *Val pinosa*. On trouvera un résumé intéressant de la question, accompagné d'un certain nombre d'exemples et d'une bonne bibliographie par Chr. Schneller, *Onomatologisches aus Tirol*, in *Beitr. z. Anthrop. Ethn. Urgesch. d. Tirols, Festschrift 25^en^ Jubil. d. Anthrop. Geselch.*, Innsbruck, 1894, p. 229-239.

1. P. e. *Ænus* (Tac., *Hist.*, III, 5) : Strab., Αἶνος = l'Inn. *Athesis* (Virg.) Ἄταγις (Ptol.) = l'Adige. *Dravus* (Plin.) = la Drave. *Genaunos implacidum genus* (Hor., Od., IV, 14) : Ἀναύνιον ou Ἀνώνιον (Ptol.) : auj., *Val di Non* Cf. les autres noms cités par Pline, rapportant l'inscription du trophée d'Auguste. *N. H.*, III, 20 (24), 136-138.

2. Cf. outre les ouvrages cités plus haut (p. 202, note 1) le résumé présenté par M. Stolz, lors du 25^e^ anniversaire de la Société d'Anthrop. d'Innsbruck, 1894 : *Linguistisch-historische Beiträge zur Paläo-Ethnologie von Tirol*, p. 41 : serait étrusque p. e. un nom tel que *Larzena* (cf. *Chiavenna, Ravenna.*)

3. P. e. les *Venostes* et *Vennonetes*. Les *Breuni* et les *Genaunes*, seraient, suivant Stabon, IV, 6, 8 (206), d'origine illyrienne : Βρεύνων καὶ Γεναύνων ἤδη τούτων Ἰλλυριῶν.

périodes distinctes [1]. La première qui commence dès l'époque de la pierre polie, se continue aux âges du bronze et du fer, par un certain nombre de sépultures analogues à celles des couches profondes des nécropoles d'Este et du territoire venète. Puis apparaissent un certain nombre de peuples portant, semble-t-il, des noms illyriens et apparentés évidemment à ceux que nous trouvons établis durant la seconde et la troisième période d'Este, tout autour du golfe adriatique. Dès l'origine, en somme, la haute vallée de l'Adige est occupée par les mêmes populations euganéennes ou indigènes, puis proprement venètes, que nous rencontrons sur le cours inférieur du fleuve.

La seconde période, dont le début doit se placer vers le moment où commencent à se faire sentir, tant au nord qu'au sud des Alpes les invasions celtiques, témoigne d'un développement particulièrement brillant de la civilisation à l'intérieur des montagnes. Le fond de cette civilisation demeure certainement venéto-illyrien. L'art figuré des situles et des autres bronzes de Moritzing, de Matrei, de Wetzelach, dans le Tyrol, se rattache étroitement au style qui domine depuis Este, jusqu'à Watsch [2]. Néanmoins les nécropoles de cette période, jusqu'au delà du Brenner, contiennent un nombre assez considérable d'éléments étrusques. On remarquera même que cette influence étrusque paraît avoir été plus développée dans les vallées alpestres, au nord de Vérone, que dans la ville de Vérone même et les autres centres du bas-pays venète [3]. Les monuments

1. Cf. P. Orsi, *La necrop. di Vadena*, in *Ann. Soc. Alpin. Tridentini*, 1882-1883, p. 429, sqq.; L. Campi, *Nuove scop. arch. in Mechel nell' Anaunia*, in *Arch. Trentino*, XV (1900), p. 1-43.

2. Cf. Hœrnes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 651, sqq.; Ghirardini, *La situla italica studiata specialemente in Este*, in *Mon. Linc.*, II (1892), VII (1897), X (1900); cf. *infra*, chap. XI, p.

3. Pour Vérone, cf. Cipolla, *Compendio della Storia politica de Verona* (Vérone, 1900), chap. I : *I tempi piu antichi*. Les objets d'époque étrusque font complètement défaut au musée de Vérone; tout au plus, parmi les petits bronzes, un petit guerrier nu et casqué (vitrine IV) et une grande statuette de femme, vêtue d'une tunique collante descendant à mi-jambe, chaussée de brodequins pointus (vitrine VI, haut., environ 0 m 20), peuvent-ils passer pour étrusques. Trois inscriptions étrusques sont regardées par M. Lattes, comme autant de faux : *Not. Scav.*, 1894, p. 229-232. Les trouvailles survenues à Padoue en font un centre venète, non étrusque : *Bullet. Inst.*, 1877, p. 36-37; Ghirardini, *Not. Scav.*, 1901, p. 314-321. Récemment a été trouvé un anneau d'argent massif, enchâssant une corna-

épigraphiques, dont nous ne saurions il est vrai préciser le caractère, se trouvent particulièrement nombreux dans les montagnes et la toponymie n'interdit pas, tout au moins, d'expliquer cette abondance par la présence d'une population étrusque. Tous ces faits concordent assez bien avec les données de l'histoire, touchant l'origine des Rhètes.

L'hypothèse de Niebuhr : l'origine rhétique des Etrusques.

Ils nous paraissent par contre s'opposer nettement à l'interprétation du texte de Tite-Live, telle que l'a imaginée Niebuhr. — « Les Rhétiens », se demande Niebuhr, « étaient-» ils, ainsi que le veut l'opinion vulgaire, des Etrusques » de la plaine qui s'étaient retirés dans les Alpes, à l'arri-» vée des Gaulois? Pour que cela fût seulement proposable, » il faudrait admettre que les vallées des Alpes étaient à » peine habitées, car ceux qui n'avaient pas su résister » aux Gaulois, ni en bataille rangée, ni derrière leurs mu-» railles, auraient pu bien moins encore, chassés et fugi-» tifs qu'ils étaient, conquérir sur des montagnards, la » patrie qu'ils voulaient leur arracher... Il est bien plus » naturel de supposer, et les expressions de Tite-Live n'y » sont pas contraires, que les Etrusques avaient pris ces » montagnes pour s'en faire un rempart contre les irrup-» tions des peuples du nord... Mais si la Rhétie était l'un » des sièges primitifs du peuple étrusque, si de là, il s'est » répandu d'abord sur l'Italie supérieure, puis au-delà de » l'Apennin, on concevra facilement que, lors de ces migra-» tions, une grande partie de la nation soit demeurée dans » ses foyers... elle n'aura pas voulu abandonner un sol » stérile et ingrat pour habiter des régions plus favorisées » par la nature, afin de ne pas laisser sur ce sol la liberté » et la vertu, et peut-être que, les jours de prospérité une » fois écoulés, beaucoup de ces fils égarés sont retournés » dans la demeure paternelle [1]. »

Nous ne contesterons point à Niebuhr que les vallées des Alpes devaient en effet se trouver déjà peuplées d'une façon assez dense, au moment où, suivant les historiens an-

line ; la bague et la pierre portent des inscriptions étrusques : *Not. Scav.*, 1906, p. 329, 330; Lattes, *L'annello iscritto nel museo Padovano*, in *Bull. del Mus. Civ. di Padova*, IX, 1906, p. 55-58. Les autres inscriptions préromaines de Padoue paraissent vénètes : Müller-Deecke, *Die Etrusker*, p. 138, note 53.

1. *Hist. rom.*, trad. Golbéry, I, p. 158, 159.

ciens, Rhetus et ses compagnons, y vinrent chercher un refuge. Mais nous ne croyons pas pouvoir admettre que cette population représentât une partie de la nation étrusque, demeurée dans ses foyers. Durant la première des deux périodes archéologiques que nous avons cru distinguer dans le Tyrol, les champs d'urnes de l'âge du bronze et du fer, nous révèlent sans doute un état général, qui n'est pas sans analogie avec celui des stations contemporaines de la plaine du Pô et de l'Italie tyrrhénienne, mais qui se rattache également, dans ses grandes lignes, à la civilisation du bronze, dans l'Europe centrale. Dans le détail, leur mobilier, comme il est d'ailleurs naturel, ressemble à celui des cimetières primitifs du pays venète et des vallées de la Drave et de la Save, au sud et à l'est des Alpes, bien plutôt qu'aux types proprement villanoviens d'Etrurie ou de Bologne. Les tribus des Alpes rhétiques ne paraissent donc pas se distinguer de celles qui, autour d'elles, occupaient les montagnes et les plaines immédiatement voisines. On y peut reconnaître, s'il faut attribuer un nom à ces peuples, sans doute des Euganéens, puis des Illyriens. Mais aucun indice n'autorise à y distinguer des ancêtres des Etrusques. C'est pure conjecture que de faire, de la haute vallée de l'Adige, l'un des sièges primitifs de ce peuple.

Un peu différente, mais tout aussi arbitraire est l'hypothèse supposant que les Etrusques se seraient, dès une époque ancienne, emparés des montagnes, pour s'en faire un rempart contre les irruptions des peuples du nord. Les traces de leur présence dans les régions alpestres, demeurent en effet tardives et légères. Mélangées d'influences étrangères, venètes, hallstattiennes et celtiques, elles paraissent dater d'une époque de dégénérescence, non de la période durant laquelle les Etrusques avaient à protéger un florissant empire.

D'ailleurs, si les maîtres de la plaine du Pô avaient voulu fermer le passage de l'Adige, ils n'auraient pu manquer d'occuper fortement le poste si important de Vérone. Vérone en effet représente la porte des Alpes centrales sur l'Italie. Or aucun monument archéologique n'y conserve, comme à Mantoue ou à Bologne, le souvenir d'une occupation étrusque. Les textes attribuent la ville, soit aux Euga-

néens et aux Rhètes, soit aux Gaulois Cénomans [1]. Des Etrusques, on ne trouve nulle mention. On s'explique d'ailleurs aisément que la position de Vérone, sur le cours moyen de l'Adige, ait appartenu plutôt aux Venètes qu'aux Etrusques de la vallée du Pô. Mais en ce cas, que la Rhétie fût ou non leur demeure paternelle, les Etrusques de Bologne et même de Mantoue s'en trouvaient en réalité séparés par les Venètes de l'Adige. Vérone leur en fermait la porte.

Nous ne saurions donc nous soustraire à la difficulté que signale Niebuhr. « Comment ceux qui, non seulement » n'avaient pas su résister aux Gaulois, mais ne s'étaient » même pas trouvés en mesure, aux jours de leur puis- » sance, de garder ou de conquérir sur les Venètes l'en- » trée des montagnes, ont-ils pu, vaincus et fugitifs, s'en » ouvrir l'accès? ». Les faits ici, évidemment nous échappent; il ne s'agit plus que de simple vraisemblance. Or est-il invraisemblable d'admettre que, refoulés par des envahisseurs barbares, les Etrusques soient venus unir leurs efforts à ceux de leurs voisins de Vénétie, qui menacés comme eux, mais plus compacts et depuis plus longtemps établis dans le pays, eurent cependant grand peine à défendre contre les Celtes leur indépendance jusque là sauvegardée? N'est-il pas naturel que, désespérant de reconquérir jamais sur les nouveaux arrivés, chaque jour plus nombreux, les terres heureuses de la Lombardie et de l'Emilie, les débris des populations dépossédées se soient décidés à chercher, dans des régions plus ingrates, une nouvelle patrie? De tout temps en effet, la montagne servit d'asile aux vaincus de la plaine. D'ailleurs, les tribus dispersées des régions alpestres n'étaient pas des adversaires

1. Pline, *N. H.*, 19 (23), 130 : Vérone serait une fondation des Rhètes et des Euganéens, en ce sens, dit M. Oberzinner (*I Reti.*, p. 75), que les Rhètes en posèrent les fondations et qu'elle aurait été agrandie par les Euganéens, lorsque ceux-ci furent repoussés par les Venètes. Nous inclinerions plutôt à croire les Euganéens antérieurs aux Rhètes. D'après Tite-Live, V, 35, 1, les Cénomans auraient occupé Vérone, après en avoir expulsé les *Libui* ou *Libici* (c'est-à-dire les indigènes). Le nom de Vérone en effet, est celtique, remarque M. Nissen, *Ital Land.*, I, p. 204, note 5. Trogue Pompée attribuait en outre aux Gaulois, après l'expulsion des Etrusques, la fondation de Milan, Côme, Brescia, Vérone, Bergame, Trente et Vicence (Justin, XX, 5). L'influence celtique semble, en effet, s'être répandue jusque dans les Alpes, mais nous ne saurions déterminer dans quelle mesure, ni à quel moment précis.

comparables aux multitudes gauloises. Et peut-être même ces tribus ne purent-elles que se féliciter de ce renfort contre le danger gaulois, qui venait battre jusqu'au pied de leurs monts.

Une telle hypothèse est précisément celle qui semble rendre compte de la façon la plus satisfaisante du caractère mixte, à la fois indigène, vénéto-illyrien et étrusque des monuments rhétiques de la seconde période. Elle nous explique également cet abâtardissement des mœurs et de la langue étrusque, noté par Tite-Live, chez les Rhètes. Sans sortir de la vraisemblance, elle offre l'avantage de concilier parfaitement les textes anciens, pris au sens littéral, avec les faits archéologiques et linguistiques, autant qu'ils se trouvent aujoud'hui élucidés. Nous nous y arrêterons donc et chercherons dans les Alpes, non pas le berceau du peuple étrusque, mais bien le refuge des conquérants vaincus de la plaine du Pô.

Extension différente des territoires villanovien et étrusque au nord de l'Apennin.

Il ne nous reste plus qu'à comparer l'extension du domaine étrusque au nord de l'Apennin, à celle du territoire villanovien. Aux jours de sa prospérité, l'empire étrusque occupait fortement, par des ports bien aménagés, le rivage de l'Adriatique, depuis le point où les montagnes touchent la mer, à Pesaro, jusqu'à l'extrémité septentrionale du delta du Pô, à Adria. Laissant intact l'angle venète sur la rive gauche du fleuve, il s'élargissait à partir du Mincio, jusqu'au pied des Alpes. Mantoue jouait, dans la Transpadane, le rôle de chef-lieu et de bastion. Les autres villes, Vulturna, Crémone, Acerræ, tenaient le centre de la plaine; Melpum assurait la possession de la région occidentale. Jusqu'en Piémont, se rencontre la trace de l'expansion tyrhénienne. Mais le centre de la confédération circumpadane se trouvait manifestement en Emilie, dans la région la plus voisine de l'Etrurie centrale. Entre les deux provinces, Marzabotto commandait la voie du Reno. Immédiatement au débouché des routes de l'Apennin, Bologne était une grande cité étrusque, la capitale de toute la province; autour d'elle, particulièrement dans la direction de l'ouest, se succèdaient, des collines à la plaine, des stations secondaires, marquées par des tombes analogues à celles de la Certosa, tandis que Modène, Parme et Plaisance, fondations

étrusques, semble-t-il, jalonnaient de postes d'étapes la grande voie naturelle de la région.

Les vestiges de l'âge villanovien se retrouvent à côté de ceux de l'époque étrusque, tout d'abord le long des voies qui, à travers les montagnes, viennent de la péninsule. On les rencontre à Bologne même, et autour de la capitale, dans un rayon qui ne dépasse pas une journée de marche vers l'ouest et le nord. Leur série ne se prolonge que vers l'est, au pied de l'Apennin d'Ombrie, dans la région où précisément ont fait défaut, jusqu'ici, les monuments étrusques. Vers l'ouest, au contraire, là où se multiplient les traces laissées par les Etrusques, le territoire villanovien s'arrêtait au Panaro. Au nord, il n'a jamais franchi le Pô. Il ne représentait, dans son ensemble, qu'une petite enclave, au sud-est de la grande plaine circumpadane.

Les deux domaines ne coïncident donc pas, pas plus que dans chaque station ne se confondent les tombes de l'une et l'autre période. Faut-il supposer que le même peuple ait ainsi, tout à coup, abandonné une partie des terres qu'il occupait depuis des siècles, pour conquérir, dans une autre direction, un empire infiniment plus vaste, et cela au moment même où, près de sa capitale, il limitait brusquement l'extension de ses anciennes nécropoles, pour creuser, en des emplacements distincts, des sépultures d'un genre complètement différent? L'hypothèse d'une conquête et d'une colonisation de la plaine du Pô, par les cités de Toscane, expliquerait d'une façon beaucoup plus satisfaisante, le changement brusque et profond que manifestent, entre l'époque villanovienne et l'époque étrusque, tous les vestiges subsistant au nord de l'Apennin.

Fig. 27. — Petite coupe attique provenant des nécropoles étrusques de Bologne. (*Mélanges de l'Ecole française*, 1907, fig. 8, p. 348.)

Poterie villanovienne grossière et fine.

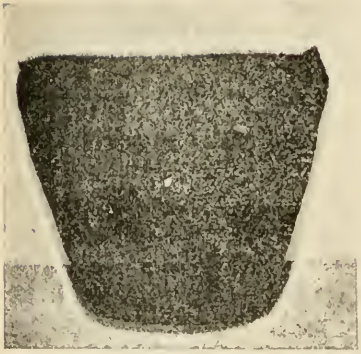

Fig. 28.
Vase mortier en terre grossière. (*Mélanges de l'Ecole française*, 1907, *fig.* 58, p. 418.)

Fig. 29.
Vase de terre fine.
(*Mélanges de l'Ecole française*, 1907, fig. 16, p. 378.)

TROISIÈME PARTIE

LES INDUSTRIES ET L'ART

CHAPITRE VIII.

LA POTERIE VILLANOVIENNE.

L'*impasto* villanovien, p. 212. — La technique, p. 212. — La poterie grossière et la poterie fine. p. 214. — Les formes de la poterie grossière, p. 215. — L'ossuaire et son écuelle, p. 218. — Le mortier, p. 224. — La décoration de la poterie grossière, p. 224. — Les bossettes et l'anse cornue, p. 225. — Les ornements géométriques, p. 227. — La poterie fine, p. 232. — L'imitation de la vaisselle de bronze, p. 233. — L'ossuaire et son évolution, p. 233. — La situle, p. 236. — La ciste, p. 240. — Plats et coupes. p. 242. — Vases divers, p. 244. — Vases en forme d'animaux, p. 246. — Vases de bronze et de terre propres à la région bolonaise, p. 247. — La décoration des vases villanoviens de la catégorie fine, p. 250. — La décoration incisée, p. 250. — La décoration imprimée, p. 252. — La décoration peinte, p. 256. — Les relations entre la plaine du Pô et l'Etrurie, p. 259.

L'étude de la ville et des nécropoles nous a conduits à reconnaître une séparation profonde entre les deux périodes représentées à Bologne et à opposer nettement l'une à l'autre, dans leur ensemble, les périodes villanovienne et étrusque. Il nous reste maintenant à étudier en détail les industries et l'art de chacune d'elles, à en analyser les éléments, à en suivre le progrès. Nos documents se réduisent, à peu près exclusivement, aux objets déposés dans les tombes ; mais ces objets portent en eux-mêmes leur histoire, une histoire dont se dégagent, nous semble-t-il, au moins quelques indications sommaires, touchant les hommes qui les ont fabriqués ou achetés et qui s'en sont servis.

L'impasto villanovien.

Dès les premières tombes villanoviennes, la poterie tient une place importante dans le mobilier funéraire. Ces vases primitifs sont les produits sans beauté d'une industrie encore rudimentaire. Leur couleur varie du gris au rouge, suivant les hasards de la cuisson ; on se rend compte aisément, malgré le polissage superficiel, de la grossièreté de la pâte. Les cassures montrent un grain peu compact, mêlé de sable et d'impuretés ; les parois épaisses et lourdes ont été pénétrées inégalement par l'action du feu ; le milieu demeure souvent à peine cuit. Presque toujours, les formes présentent quelque irrégularité. Bien différente de la céramique grecque et même du *bucchero* étrusque, d'un noir brillant et d'une technique parfaite, la vaisselle villanovienne de Bologne appartient à la catégorie grossière désignée sous le nom générique *d'impasto*.

La technique.

La fabrication de *l'impasto* villanovien de Bologne reste très primitive. Le potier se contente d'une terre naturelle ; il ne semble pas qu'il sache la laver et composer une argile plastique par un mélange, à proportions fixes, de différents éléments.

La plupart des vases apparaissent confectionnés simplement à la main, sans l'aide d'autre instrument qu'une sorte de spatule : l'*estèque*. Pour quelques-uns, on a supposé parfois l'usage du tour, mais dit-on, d'un tour imparfait. Nous nous demandons ce que l'on entend par *un tour imparfait*.

Nous ignorons, sans doute, comment était constitué le tour usité en Grèce dès l'époque mycénienne ; il était vraisemblablement des plus simples et n'en fournissait pas moins des vases d'une impeccable régularité. Pour la période classique, quelques peintures de vases grecs nous représentent un instrument fort voisin de celui qui se trouve encore employé de nos jours [1] : c'est-à-dire un système de deux plateaux mobiles ajusté à un siège ; l'ouvrier met en

1. Sur l'invention et l'usage du tour dans l'antiquité, cf. Blümner, *Technologie*, II, p. 47 ; et L. Franchet, *Céramique primitive* (1911), p. 45, 46 et 54, sqq. Pour la céramique grecque, cf. Walters-Birch, *History of Ancient Pottery* (1905), I, p. 206, sqq. Cf. Hauser, *Oesterreischiche Jahreshefte*, XII. (1909), p. 88-90, fig. 52 : à propos d'une pelikè du Musée Britannique représentant deux Silènes qui se sont emparés du tour d'un céramiste, pour jouer « à la voiture ».

mouvement avec le pied le plateau inférieur, tandis qu'il modèle la terre placée sur le plateau supérieur. Mais sitôt qu'il possède un plateau mobile, le tour peut être considéré comme parfait ; le résultat du tournassage demeure, en effet, indépendant du procédé adopté pour actionner l'instrument.

En fait cependant, il est souvent assez difficile de décider si une poterie primitive fut ou non modelée au tour, car des pièces même parfaitement tournées, mais d'une argile peu compacte, peuvent s'affaisser et se déformer aisément durant le séchage. Au contraire, la seule habileté manuelle d'un adroit ouvrier, peut suffire à donner au vase, surtout s'il est de petite taille, une régularité approximative. Le simple aspect de la grande masse des vases d'*impasto* me porterait à nier l'emploi du tour à l'époque villanovienne, si je n'avais été frappé, en regardant travailler un potier moderne de Bologne, de voir naître et se succéder naturellement sur son tour, les formes précises de la plupart des vases villanoviens, depuis les petites tasses à col droit et à panse renflée, jusqu'aux récipients coniques à épaule plus ou moins rebondie. Il me semble donc que si la plupart des vases bolonais ont été faits à la main, les modèles qu'ils reproduisent impliquent au contraire la connaissance du tour.

Une conclusion analogue s'impose en ce qui concerne la cuisson et l'usage du four clos [1]. La plupart du temps, les nuances différentes qu'une chaleur inégale a données aux parois d'un même vase, indiquent qu'il fut exposé à un feu libre. Mais, dès l'époque Benacci, de petites tasses d'une belle teinte noirâtre [2] et, plus tard, la couleur brune uni-

1. Sur la cuisson des vases, voir les précieuses indications de L. Franchet, *Céramique primitive*, p. 83, sqq.

2. Deux petites tasses particulièrement fines proviennent des tombes Benacci nos 245 et 414. M. Ducati a eu l'amabilité de me communiquer l'inventaire inédit de ces tombes : tombe 245 : un ossuaire orné d'une triple ligne de zig-zags — une écuelle lisse, une fusaiole et cinq fibules : tombe pauvre appartenant à la période Benacci I ou II. — La tombe 414 est plus riche ; l'ossuaire n'en demeure pas moins fort grossier et de forme archaïque ; il n'était orné que de quatre protubérances mamelonnaires, près du bord ; la tombe contenait en outre une fibule à disques d'os et d'ambre, 5 ou 6 fibules à *navicella* (2e période Benacci), une grande tige de bronze à *capocchia* (sorte de quenouille : cf. Montelius, *La Civilis. prim.*, I. pl. 91, fig. 13 et 14 ; *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 425, fig. 62, à droite), une grosse aiguille de bronze, des anneaux de chaînette et divers fragments de bronze.

forme des poteries ne peuvent résulter que d'une cuisson lente et régulière en four clos.

La poterie grossière et la poterie fine.

Nous en sommes donc amenés à distinguer, parmi les vases d'*impasto* villanoviens, deux catégories, l'une grossière, l'autre de qualité fine. Elles ne représentent pas cependant deux séries successives. Elles se trouvent constamment mêlées dans les tombes, depuis l'époque la plus archaïque, jusqu'à la plus récente [1]. Il est impossible, d'autre part, de considérer comme importée, toute la vaisselle de qualité fine. Cette diversité de la poterie tient, croyons-nous, à ce qu'une partie en était fabriquée industriellement par des spécialistes, tandis que le reste était simplement confectionné à l'intérieur de chaque famille. Les potiers de profession usaient du tour et cuisaient en four clos. Ils établissaient des modèles, imités ensuite, sans tour ni four, par leur clientèle. Dans toutes les sociétés primitives, la plupart des industries et, en particulier, la fabrication des vases, se trouvent ainsi exercées par tout le monde [2]. La division du travail, en effet, ne distingue que peu à peu les différents métiers. Le progrès de la civilisation villanovienne accrut

1 Des vases grossiers se trouvent aussi bien dans les tombes riches, que des vases fins dans les tombes pauvres Cf. p. e. : *Fouilles de l'Ecole française, Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 436, note 2.

2. Cf. Hoernes, *Urgeschichte d. Kunst*, p. 68, 69. Certains indices permettent même d'attribuer particulièrement aux femmes, la fabrication de la poterie. Dès l'époque de la pierre polie en effet, la décoration géométrique se trouve couramment sur les vases, tandis qu'elle n'apparaît que très exceptionnellement sur les objets que fabriquent les hommes, sur les armes; par exemple. Lorsque des animaux se trouvent représentés sur les vases, ce sont toujours des animaux domestiques, jamais le gibier de chasse, qui n'intéresse que les hommes. En Grèce, c'est peut être un souvenir de cette très ancienne tradition qui met l'art céramique sous le patronage spécial de la divinité féminine, Athena, qui préside à l'ensemble des travaux de la femme. Chez les primitifs actuels le façonnage des vases est généralement confié aux femmes: L. Franchet, *Céramique prim.*, p. 46.

Aujourd'hui encore, M. Barnabei dit avoir rencontré dans l'Apennin, près d'Imola, quelques familles de montagnards, fabriquant eux-mêmes leur vaisselle; ces vases d'une argile mal épurée sont confectionnés à la main et cuits à feu libre (*Mon. Linc.*, IV, col. 179, note 1). Il cite à ce propos une description de la fabrication des vases dans l'Amérique du sud. Ce récit d'un voyageur moderne, nous semble en effet, donner une idée assez exacte de la façon dont purent être confectionnées les poteries grossières de l'époque villanovienne : « A l'ombre de sa cabane, assise à la tur-» que, sur une natte, une femme (c'est aux femmes qu'est réservé ce travail) » fabrique des poteries. Elle venait de terminer un grand plat, deux pe-» tits et une grande marmite, elle était en train d'en faire une seconde. » Après avoir préparé la glaise en la mêlant de poussière de tessons frot-

naturellement, à Bologne, la part du potier dans la production de la céramique. Jusqu'à la fin de la période néanmoins, nous y voyons les produits domestiques subsister à côté de ceux de l'industrie spécialisée.

Les formes de la poterie grossière.

Les vases de la classe grossière subissent par conséquent, dans une certaine mesure, l'influence de la poterie plus parfaite. Ils n'en suivent cependant que fort lentement le progrès, répétant avec ténacité les formes et les ornements traditionnels. Une industrie domestique, surtout si elle est exercée comme il semble, par les femmes, est nécessairement des plus conservatrices. Elle a ses racines bien loin dans le passé. Il est tout à fait légitime d'en chercher les origines aux époques antérieures.

Nous diviserons, à cet effet, les vases de facture grossière en deux catégories : les grands et les petits. Les grands sont représentés principalement par l'ossuaire et l'écuelle qui lui sert de couvercle (*fig.* 22, p. 134). L'ossuaire atteint le plus souvent 35 et même 40 centimètres de hauteur, sur autant de diamètre à sa partie la plus large ; l'écuelle de 0^m, 20 à 0^m, 25 de diamètre, pour une profondeur de 5 à 10 centimètres. Les dimensions de la menue vaisselle varient de 0^m 10 à 0^m 20 de haut sur autant de large. Malgré une certaine diversité, les formes en peuvent être ramenées à quelques types principaux. Ce sont :

1°. Dérivant de l'ossuaire, des cruches constituées de

» tés l'un contre l'autre, elle en faisait des boudins qu'elle disposait en » spirale, en commençant par le centre du fond. » (C'est le procédé dit *au colombin*, décrit par L. Franchet, *Céram. prim.*, p. 50, 51). « Trempant » la main dans l'eau, elle unissait au fur et à mesure les anneaux en les » aplatissant et lissait le tout. Le vase complètement ébauché, elle le » polissait à l'aide d'une coquille, d'abord intérieurement, puis extérieurement, jusqu'à ce qu'elle obtint la forme et la perfection voulue ; » elle terminait enfin en ajoutant le col et le bord supérieur. » — Vient ensuite la décoration qui s'imprime dans la terre encore fraîche...« de la » main gauche, la femme tient une ficelle bien également tendue et préa» lablement humectée ; avec l'index, elle l'imprime dans la paroi du vase, » dessinant des droites ou des courbes suivant sa fantaisie, cela rapide» ment, sans repentir, et presque sans avoir pris auparavant de mesu» res... On fait ensuite sécher le vase, on le peint, puis il s'agit de le cuire. » On l'entoure d'une sorte de gaine de petit bois bien sec, et l'on porte » le tout au feu ; généralement le vase est cuit lorsque tout le bois est » consumé. La terre, primitivement grise a passé au jaune-rouge, et en » certains points, au gris noir. » — On trouverait des procédés analogues moins loin de nous, en Algérie, chez les Kabyles de l'Atlas et surtout dans les tribus marocaines.

deux troncs de cône superposés : le cône inférieur va s'élargissant jusque vers le tiers de la hauteur, tandis que la partie supérieure se rétrécit jusqu'au col, dont le diamètre égale à peu près celui du fond. L'anse, placée verticalement réunit au col, la partie la plus large de la panse [1].

2°. Dérivant de l'écuelle, des plats profonds avec ou sans pied [2], munis le plus souvent d'un grand rebord horizontal, semblable à celui d'une assiette [3] (*fig.* 30), et de larges coupes basses et sans pied, au col marqué par un simple rétrécissement des parois, avec une anse droite assez haute [4] (*fig.* 31) : cette forme est intermédiaire entre celle de l'écuelle proprement dite et les petites tasses à boire avec ou sans pied, dont les exemplaires abondent parmi la poterie fine.

Fig. 30.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 40, p. 405.)

Fig. 31.
(*Fouilles de l'Ec. franç., Mél.*, 1907, fig. 26, p. 386.)

3°. Le vase en forme de mortier tronconique, haut de 0^{m} 10 à 0^{m} 15, sur autant de diamètre à sa partie supérieure [5] (*fig.* 28). Ce type, le plus simple et le plus grossier de tous, comporte de nombreux dérivés qui n'ont le plus souvent, ni col, ni anse ni rebord à la partie supérieure. Les parois, très épaisses relativement aux dimensions du récipient, ne reçoivent généralement aucune décoration incisée. On rencontre encore cette forme primitive dans les tombes les plus récentes, exactement identique

1. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 92, fig. 9; pl. 94, fig. 12.
2. Montelius, *ibid.*, pl. 94, fig. 3.
3. *Ibid.*, pl. 91, fig. 22; pl. 94, fig. 7,
4. *Ibid.*, pl. 92, fig. 18, 19.
5. *Ibid.*, pl. 94, fig. 5.

à ce qu'elle était dans les plus anciennes. Deux de ces vases, de petite taille, se trouvent parfois accolés et réunis par une anse commune qui les surmonte, et représente soit un quadrupède, soit le cou et la tête d'un animal [1] (*fig.* 32).

Fig. 32. — (*Mélanges*, 1907, fig. 25, p. 386.)

4°. Le vase à panse sphérique, également très fréquent, ne diffère du mortier que par le galbe plus convexe des parois [2]. Parfois des sillons circulaires ou des cordons en relief en garnissent le bord. Une partie verticale formant col peut venir s'ajouter au corps du vase (*fig.* 33). Qu'entre ces deux éléments un rétrécissement dessine l'épaule, et l'on obtient une forme extrêmement courante (*fig.* 34).

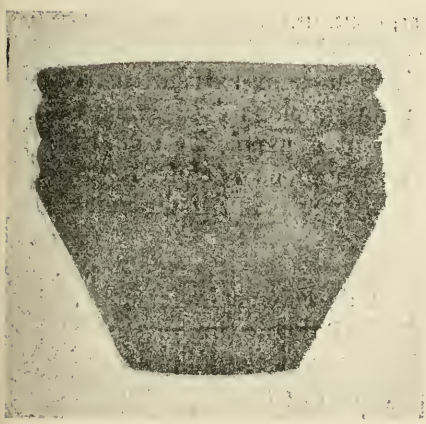

Fig. 33.
(*Mélanges*, 1907, fig. 46, p. 410.)

Fig. 34.
(*Mélanges*, 1907, fig. 45, p. 409.)

1. *Ibid.*, pl. 76, fig. 26; *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 386, fig. 25.
2. Montelius, *ibid.*, pl. 92, fig. 12; *Mélanges, ibid.*, p. 408, fig. 44, f.

Ce dernier type qui se rencontre souvent sans anse, est susceptible d'en recevoir une (*fig.* 35) ou même deux (*fig.* 29 et 36). Il devient alors une petite cruche au corps plus ou moins allongé, au profil plus ou moins nettement accusé et dont les parois peuvent dessiner une courbe con-

Fig. 35.

Fig. 36.

Principaux types de vases villanoviens de la catégorie grossière. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, *fig.* 55, 57 ; p. 416, 418.)

cave ou convexe [1]. Les exemplaires en sont extrêmement nombreux et assez divers. Nous ne saurions évidemment songer à noter toutes les modifications apportées, au cours de l'époque villanovienne, à la forme de ce récipient. On y reconnaît néanmoins aisément le type primitif du mortier conique.

L'ossuaire et son écuelle.

L'ossuaire et son écuelle servant de couvercle forment, dans les nécropoles villanoviennes de Bologne, un ensemble extrêmement caractéristique. Nous avons eu déjà l'occasion de citer la description que M. Martha fait de ce vase[2]. Le corps va s'élargissant jusqu'au tiers environ de sa hauteur. A cet endroit un ressaut, généralement assez nettement accentué, marque l'épaule, puis le cône supérieur va se rétrécissant jusqu'au col qui s'évase en un petit rebord. L'anse, horizontale, s'attache vers le centre de gravité du vase, au point le plus renflé de la panse, ou sur l'épaule (*fig.* 22, 40, 42). Ce récipient dont le type persiste, avec

1. *Montelius, ibid.*, pl. 92, fig. 11, 13.
2. Cf. *supra*, p. 133, 134.

de légères modifications, durant toute la période villanovienne, représente un tout organique, définitivement constitué et résultant, évidemment, d'une évolution déjà longue. Son origine et ses étapes successives ont fait l'objet de nombreuses discussions.

D'un commun accord, on reconnaît dans l'Italie centrale, en Toscane, la phase de cette évolution la plus voisine de celle qui se rencontre à Bologne. Les plus anciens ossuaires toscans paraissent, en effet, immédiatement antérieurs à ceux de nos nécropoles. A Corneto, par exemple, les exemplaires très archaïques présentent des formes encore irrégulières et incertaines, pour ainsi dire; l'épaule, parfois se trouve à peine marquée [1]. A Chiusi, les tombes situées au sommet de la colline du Poggio-Renzo, ont fourni des vases cinéraires d'une pâte plus grossière et d'un profil plus lourd que ceux des sépultures trouvées à flanc de coteau ; ces derniers seuls paraissent contemporains de ceux des nécropoles bolonaises [2]. Tout particulièrement primitifs semblent les ossuaires mis au jour à Tolfa et aux Allumiere, près de Cività-Vecchia, particulièrement au Poggio della Pozza [3]. Leur facture très grossière, leur mauvaise cuisson, leur profil maladroitement ébauché permettent bien de se les représenter comme des prototypes du vase dont les nécropoles villanoviennes montrent le complet développement.

Devons-nous essayer de remonter plus haut encore, et de rattacher les ossuaires toujours primitifs, sans doute, mais déjà parfaitement caractérisés des premières sépultures de l'âge du fer toscan, au vase cinéraire des nécropoles à incinération datant de la période transitoire entre l'âge du fer et du bronze et de l'âge du bronze pur? Nous avouons ne pas reconnaître de ressemblances décisives justifiant une telle conclusion.

Dans les cimetières des terramares [4], en effet, aucune tradition ne détermine la forme du vase destiné à recevoir les cendres. A cet usage est employée, le plus souvent, une jarre ovoïde basse et écrasée, à la panse plus ou moins sphérique.

1. P. e. : *Not. Scav.*, 1907, p. 52, fig. 6 ; p. 232, fig. 65.
2. Brogi, *Bullet. Inst.*, 1875, p. 117 ; Undset, *Annali*, 1885, p. 81.
3. Montelius, *La Civilis. prim.*, II, *Italie centrale*, pl. 132, fig. 12.
4. Cf. : *supra*, p. 58 et 151 ; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1890, p. 21-38; Montelius, *La Civilis. prim.*, I, col. 207-214; pl. 38, 39.

Parfois apparaît la forme biconique résultant, par hasard semble-t-il, d'une conformation moins arrondie et plus anguleuse des parois, mais sans que jamais l'épaule se trouve nettement dessinée, et sans l'allongement du cône supérieur, caractéristique de l'ossuaire villanovien. Les exemplaires de ce genre se multiplient sans doute, dans l'Italie du nord, à Bismantova (prov. de Reggio)[1] et surtout à Golasecca[2]. Mais nous avons déjà noté que ces nécropoles, différentes de celles de Villanova, paraissent dater à peu près de la même époque. La facture excellente des ossuaires, l'ornementation géométrique développée à la surface de ces vases, nous y font reconnaître les produits d'une industrie parallèle à celle de Bologne et participant au même courant général de civilisation, bien plutôt qu'un acheminement vers les types proprement villanoviens. Ce n'est pas dans la plaine du Pô que s'est constituée la forme de vase dont nous cherchons l'origine.

On a cru récemment trouver l'intermédiaire entre l'ossuaire des terramares et celui de Villanova, vers l'extrémité méridionale de la péninsule italienne, aux confins de l'antique Apulie et de la Lucanie, à Timmari, près de Matera (prov. de Tarente)[3]. En ce point, une importante nécropole à incinération a fourni des ossuaires de formes diverses, dont le plus grand nombre présente d'évidentes analogies avec ceux de l'âge du bronze dans la plaine du Pô, tandis que quelques-uns se rapprochent des exemplaires villanoviens. L'épaule notamment y est assez nettement marquée et, par son ressaut, sépare le tronc de cône inférieur de la partie supérieure du vase[4]. La trouvaille, dans cette région, à Tarente même, d'une station sur palaffites, analogue, en une certaine mesure, aux tarramares de la Lombardie et de l'Emilie occidentale[5], semble confirmer l'hypothèse d'un rapport entre les populations de la fin de l'âge du bronze dans l'Italie méridionale et celles qui, à une époque un peu antérieure, occupaient les plaines du nord. D'autre part, les menus objets trouvés à Timmari, fibules,

1. Montelius, *ibid.*, pl. 41.
2. *Ibid.*, pl. 43; cf. *supra*, p. 60, note 1, et p. 152.
3. Ridola, *Bullet. Paletn.*, 1901, p. 27-41 : Pigorini, *ibid.*, p. 23, pl. II, fig. 4, 5, 7; Quagliati, *Mon. Linc.*, XVI, col. 1, sqq.
4. *Mon. Linc.*, XVI, col. 44, 45, fig. 29, 30.
5. Quagliati, *Not. Scav.*, 1900, p. 441-464.

épingles, rondelles d'os, rasoirs, présentent quelque ressemblance avec le mobilier des plus anciens cimetières villanoviens. Ils permettent évidemment de conclure à un rapport entre cette nécropole et la civilisation générale de l'âge du bronze dans l'Europe centrale. Mais sommes-nous en droit de préciser ces relations et de reconnaître, dans les environs de Tarente, le stade intermédiaire entre les terramares de la plaine du Pô et le premier âge du fer italien? Nous ne le croyons pas.

Pour nous en tenir strictement à l'espèce particulière de vase qu'est l'ossuaire, nous remarquons qu'à Timmari les formes même qui semblent présager celles de Villanova, en demeurent cependant encore assez éloignées. Un rétrécissement sans doute marque l'épaule, mais la proportion très diverse des deux parties du vase donne à l'ensemble un profil différent. Le cône supérieur de l'ossuaire villanovien forme environ les deux tiers de la hauteur totale. A Timmari, au contraire, au-dessus d'une panse large et évasée, ne se trouve qu'un col bas et court. Le récipient conserve un aspect lourd et ramassé [1]. Rien ne montre, en somme, qu'il soit destiné à s'allonger et à produire le type très caractéristique de Villanova, plutôt que tout autre. Il est à noter d'ailleurs, qu'il ne fut suivi, dans toute la région méridionale, d'aucune forme rappelant avec plus de précision celle de notre ossuaire. Lorsque le vase proprement villanovien apparaît en Campanie [2], il y pénètre semble-t-il, de l'Italie centrale et cela, à une époque assez tardive [3]. En réalité, les prototypes cherchés dans les différentes provinces de l'Italie préhistorique, ne nous apportent aucun indice touchant l'origine du vase cinéraire couramment en usage dès le début du premier âge du fer.

La forme si particulière et si constante de l'ossuaire villanovien a dû, croyons-nous, se constituer à l'endroit

1. Notamment, *Mon. Linc.*, XVI, fig. 31, 32; col. 45, 46.

2. Cf. Patroni, *Bullet. Paletn.*, 1897, p. 44, 45: ossuaire provenant de Cumes; — *ibid.*, 1899, p. 46, prov. de Capoue; — *ibid*, 1901, p. 41, sqq., partic. 51-56, pl. III, fig. 7, 8 : ossuaires de la vallée du Sarno. M. Patroni fait très justement remarquer qu'on ne saurait établir nulle liaison entre la région de Tarente et la Campanie, qui se trouve sur le versant opposé de l'Apennin.

3. Cf. : la nécropole de Suessula, *Röm. Mitteil.*, 1887, p. 235; la nécropole archaïque de Cumes, *Bullet. Paletn.*, XXV, p. 183; de Pizzidimonte d'Alife, *Annali*, 1884, p. 225; et d'une façon générale, Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 410, 411.

même où nous en trouvons les premiers exemplaires, c'est-à-dire, dans la Toscane méridionale, sur la côte tyrrhénienne. Selon toute vraisemblance, ce récipient, adopté pour les rites funéraires, devait également servir aux besoins de la vie journalière. Il ne représente qu'une variété du *pithos* ovoïde, au centre de gravité placé vers la base, large du fond par conséquent et muni d'un col plus étroit, destiné à transporter l'eau. Aujourd'hui encore, dans les campagnes italiennes, chaque famille possède un ou plusieurs vases de ce genre. Ce sont ces grands bassins de bronze que prennent les femmes pour aller à la fontaine et qu'elles rapportent pleins, sur leurs têtes. Dans toutes les régions du monde antique et à toutes les époques, on trouverait aisément, employées sans doute à cet usage, des jarres, au moins aussi voisines, par leur forme, de celles de Villanova, que les ossuaires de Timmari ou des terramares [1]. C'est l'emploi pratique du vase qui en détermina le type général.

L'espèce particulière de pot-à-eau, employée comme cinéraire par les populations du premier âge du fer, depuis la côte toscane jusqu'à Bologne, se rencontre il est vrai, tantôt en terre et tantôt en bronze. La matière varie, mais non la forme ; des uns aux autres l'imitation est évidente. Mais quel fut le modèle? Le vase se trouva-t-il construit tout d'abord en bronze et simplement copié par les potiers, ou, au contraire, la métallurgie ne fit-elle que reproduire une forme de la céramique?

L'opinion prédominante chez les archéologues italiens donne la priorité aux exemplaires de métal. Les premiers vases de bronze passent généralement, en effet, pour importés de l'étranger ; et l'on hésite, de prime abord, à supposer que les chalcheutes méditerranéens aient pu s'inspirer des grossières poteries de l'Italie villanovienne [2].

Bien plus, la forme même de l'ossuaire trahirait, suivant M. Barnabei, une origine métallique [3]. L'emploi de la tôle

1. P. e., dans l'Europe centrale, Vassits, *Sud-eastern Elements in prehistoric Servia*, in *Annual of the Bristish School*, XIV (1907), p. 332. — En Grèce, Volgraff, *Vases mycéniens et prémycéniens d'Argos*, *B. C. H.*, 1906, p. 19. — Dans l'Italie méridionale parmi la première poterie locale fabriquée par les colons grecs, *Not. Scav.*, 1901, p. 263, 264, fig. 5 et *Bullet. Paletn.*, 1900, p. 7, 8, fig. 5.

2. Cf. en particulier, Pigorini, *Bullet. Paletn.*, XIII (1887), p. 81, sqq.

3. *Mon. Linc.*, IV, col. 185, 186, fig. 72, 72 a.

de bronze découpée et rivée aurait produit tout naturellement ce type de vase, constitué de deux troncs de cône aux parois rectilignes, ajustés l'un sur l'autre par repliement et battage, en un ressaut qui forme l'épaule. La démonstration, nous l'avouons, ne nous paraît pas convaincante. Car s'il est en effet facile de construire ainsi, des récipients cylindriques, il nous semble infiniment plus délicat d'aboutir à la forme tronconique. Le développement à plat d'un tronc de cône produit, en effet, une surface bordée de lignes courbes très compliquées. Que l'on essaye, par exemple de découper dans une feuille de papier les morceaux nécessaires pour construire un ossuaire villanovien! Une telle forme se trouve en contradiction absolue, croyons-nous, avec la technique du métal laminé; ou du moins, elle ne paraît pas avoir pu être inventée en cette matière.

Nous devons donc supposer, chez les bronziers qui réussirent cette difficile fabrication, l'intention de reproduire un modèle déjà consacré par la tradition. Les exemplaires de terre apparaissent en effet dans les premières tombes à *pozzo*, bien avant ceux de métal; c'est parmi eux qu'à Tolfa, à Corneto, à Chiusi, l'on a pu noter la constitution progressive et les perfectionnements successifs de cette forme caractéristique. Les ossuaires de bronze ne se rencontrent, au contraire, que dans des sépultures villanoviennes assez récentes. A Bologne notamment, ils ne datent que de la seconde période Benacci. En Toscane, leur aspect semble indiquer une phase déjà avancée de l'industrie du bronze[1]. Ils sont l'œuvre, sans doute, d'artisans indigènes, employant les feuilles de métal que leur envoyaient les chalcheutes de la Grèce ionienne. A ce moment, l'abondance sans cesse croissante de la vaisselle de bronze laminée détermine chez le potier un effort très net pour imiter l'aspect et les formes du métal. Nous constaterons en particulier à Bologne, durant la seconde période Benacci et la période Arnoaldi, des modifications dans le type de l'ossuaire, évidemment inspirées d'exemplaires en bronze. Mais ce n'est là, semble-t-il bien, qu'un phénomène tardif. A l'origine au contraire, au début du premier âge du fer italien, la céramique précède la métallurgie, et le

1. Cf. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 265-267; Ghirardini, *Mon. Linc.*, II, col. 212, 213; et col. 205, note 2; voir *infra*, p. 236, note 1.

vase-ossuaire de terre cuite, se constitue de lui-même indépendamment de tout modèle métallique.

Le mortier.

Le vase en forme de mortier et ses dérivés sont trop peu caractéristiques pour permettre d'établir une filiation directe entre les diverses stations dans lesquelles ils se rencontrent. On en peut évidemment citer des exemplaires provenant des palaffites et des terramares de l'Italie septentrionale [1]. Mais les mêmes formes apparaissent aussi dans la région de Laybach et dans toute l'Europe centrale, durant l'âge du bronze. Elles ne se distinguent que par leur seule grossièreté, de l'ensemble de la poterie néolithique. D'une façon générale, la menue vaisselle villanovienne semble se rattacher à celle de l'âge du bronze italien et européen, mais sans qu'il soit possible, d'en préciser les relations avec telle ou telle catégorie connue.

La décoration de la poterie grossière.

Les vases de fabrication domestique sont généralement lisses et sans ornement. Parfois cependant, ils comportent certains éléments décoratifs dont l'étude fournit matière à quelques rapprochements significatifs. Ces éléments appartiennent à deux systèmes opposés : la décoration en relief et celle que constituent les dessins incisés. La première, qui remonte à de très anciennes traditions, apparaît en pleine décadence et en voie de disparition, la seconde, au contraire, semble une mode plus récente en voie de développement.

Les bossettes.

La poterie villanovienne ne conserve, comme ornements en relief, que les bossettes sur les bords et les parois, ou bien des cornettes à la partie supérieure de l'anse.

Les bossettes sont de petites protubérances tantôt arrondies en mamelons, et tantôt se terminant par une petite pointe conique. Parfois encore, elles s'incurvent en demi-lune et même servent d'anse. C'est là une décoration dont il était fait grand usage à l'époque des terramares [2]. « Il est clair », dit M. Helbig, « que l'on doit trouver de ces

1. Cf. Colini, *La civiltà del bronzo in Italia*. in *Bullet. Paletn.*, 1903, p. 58, sqq., et pl. V

2. Montelius, *La Civilis. prim.*, 1, pl. 17, fig. 19, 11; pl. 18, fig. 18, 22 (terramare de Gorzano); pl. 25, fig. 5, 15, 17, 18, etc. Cf. Colini, *La civiltà del bronzo*, in *Bullet. Paletn.*, 1903, p. 59.

» bossettes partout où la poterie était fabriquée à la main, » sans l'aide du tour [1] ». On peut se représenter encore que, sur les bords du vase, à côté de l'attache de l'anse, ces renflements rappellent les bouts saillants d'une poignée en jonc, maintenue adhérente au col par une torsade, et que, sur la panse, ils sont destinés à renforcer la paroi contre les chocs [2]. Nous croyons plutôt qu'à Villanova et même dans les terramares, comme dans toutes les régions où, durant l'âge du bronze et du fer, se rencontre ce genre d'ornement, on doit reconnaître la survivance abâtardie d'une décoration plus complète.

L'origine en remonterait en effet, au début de l'âge du bronze, ou même beaucoup plus haut. Dès la première ville d'Ilios, apparaissent de nombreux vases, reproduisant tant bien que mal l'aspect d'un corps de femme; sur ces vases, des bossettes analogues dessinent le visage et marquent les seins [3]. La fabrication de ces poteries à forme féminine continue jusque dans la quatrième ville, où elles deviennent de véritables canopes [4]. Les terramares italiennes [5] et même quelques stations avancées de l'âge du fer [6] ont retenu, de ce type primitif, semble-t-il, l'usage de reproduire sur leurs vases, au moyen de bossettes, l'aspect de la figure humaine. Mais, la plupart du temps, en Italie, l'élément décoratif, la bossette, se trouve isolé de l'ensemble dont il faisait partie. Il fut considéré sans doute, tout d'abord comme le symbole de la représentation totale, pour devenir ensuite un simple motif ornemental, dénué de signification propre. C'est de cette façon qu'il se rencontre parfois encore, employé au hasard à la décoration des vases grossiers de Bologne et d'autres stations villanoviennes. Il nous y conserve le souvenir d'une très ancienne tradition décomposée et désormais incomprise.

L'anse cornue.

Nous n'hésitons pas à attribuer une valeur analogue à

1. *Die Italiker in d. Poebene*, p. 88.
2. Martha, *l'Art Etrusque*, p. 53.
3. *Ilios*, trad. Egger, p. 274, fig. 55.
4. *Ibid.*, p. 674, sqq., fig. 1085-1091 : cf. Hoernes, *Urgeschichte d. Kunst*, p. 173, fig. 24, 25.
5. On trouve un vase de ce genre à Bovolone, nécropole analogue à celle des terramares : Montelius, *La Civilis. prim.*, 1, pl. 38, fig. 11.
6. P. e., dans le cimetière de Piedimonte d'Alife (l'Italie méridionale) Dressel, *Annali*, 1884, p. 234, sqq.

l'anse cornue, telle qu'elle se rencontre dans les terramares [1]. Mais nous nous demandons si les cornettes qui ornent parfois le sommet des anses villanoviennes dérivent réellement de ce modèle. Dans les terramares, les plus beaux exemplaires d'anses cornues ont la forme d'une demi-lune plate ; le centre en est décoré de stries transversales : vers chacune des extrémités du croissant, une bossette figure une sorte d'œil [2]. Evidemment cet ornement reproduit la forme des cornes sacrées, symbole de la tête du taureau, signe religieux par excellence, et qui, depuis l'époque prémycénienne, garnit la partie supérieure des autels [3].

A Bologne, durant toute la période villanovienne, les cornettes ne se trouvent qu'exceptionnellement employées à la décoration des anses [4]. Elles sont très différentes des croissants des terramares. Dans la poterie grossière, elles paraissent imiter plutôt l'extrémité cylindrique des brins d'osier, tordus pour former l'anse. Dans la céramique fine de date récente, elles deviennent des ailettes perpendiculaires au ruban de l'anse, et semblent se rapprocher surtout des rouelles latérales qui garnissent les anses des œnochoés corinthiennes et étrusques.

L'anse cornue est plus fréquente dans le Latium et en Toscane [5]; elle y reproduit mieux l'aspect de véritables cornes. Mais n'y résulte-t-elle pas d'un développement propre et original ? L'usage semble la réserver particulièrement pour les petites tasses à boire. Les vases plus grands portent à la partie supérieure de leur anse, non pas seulement des cornettes, mais des têtes entières de béliers, ou même des animaux complets, voire des groupes

1. Cf. Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1889, p. 66, sqq.

2. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 26.

3. Cf. Paribeni, *Corni di consecrazione*, in *Bullet. Paletn.*, 1904, p. 305, sqq.; Déchelette, *Croissants lacustres et cornes égéennes*, in *Revue préhistorique*, 1908, p. 301, sqq., et *Manuel d'Archéologie*, II, p. 470-479.

4. Dans tout le mobilier Benacci, je n'ai remarqué qu'une écuelle dont l'anse se termine par deux cornettes cylindriques (tombe 44); une des tombes Benacci-Caprara contenait un petit vase en terre grossière muni d'une anse à double filet, dont les extrémités divergentes formaient le même ornement. Sur l'anse cornue à Bologne, cf. Brizio, cité par Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 150.

5. Ghirardini, *Not. Scav.*, 1881, p. 352; 1882, p. 149; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1889, p. 122, 193; 1890, p. 53, 153; à Rome, *Not. Scav.*, 1900, p. 180, fig. 33; et Pinza, *Mon. Linc.*, XV, pl. IV, fig. 5, 7, 14; V, fig. 6, 10, 18; VI, fig. 18; cf., col. 66, 94, 96, 98, 433.

d'animaux affrontés, disposés parfois de part et d'autre d'une silhouette humaine[1]. Les cornes des petites coupes ne seraient que l'abrégé, pour ainsi dire, de ces représentations plastiques plus complètes, inventées par l'ingéniosité des potiers villanoviens [2].

Très variées de formes, et présentant toutes également, l'avantage pratique de marquer, au sommet de l'anse, la place du pouce, les cornettes peuvent avoir, aux différentes époques et dans les diverses régions d'Italie, des origines distinctes. Nous ne saurions donc reconnaître en cette espèce d'ornement, la preuve d'un rapport étroit entre la céramique des terramares et celle de Villanova.

Les ornements géométriques.

La décoration la plus courante, à l'époque villanovienne, consiste en dessins au trait, incisés dans la pâte encore molle des vases et originairement incrustés d'une matière blanchâtre [3]. Ces dessins appartiennent exclusivement au système géométrique, combinaison nécessairement peu variée et assez monotone de lignes droites, associées parfois à des groupes de petits cercles concentriques. Nous trouvons ainsi, distribuées généralement en zones horizontales autour du bord ou sur les flancs du vase, des bandes de dents de loup, des triangles de hachures et des méandres. Entre ces zones, des carrés ou des rectangles, coupés de diagonales, remplis de hachures, inscrits de croix simples ou gammées, forment des sortes de métopes. Cette ornementation apparaît dès les plus anciennes tombes de Bologne, sur la poterie grossière aussi bien que sur celle de la catégorie fine. Elle est naturellement plus fréquente sur les vases de grande taille, notamment sur les ossuaires et leurs écuelles-couvercles, mais sans qu'on la puisse croire réservée à aucune espèce particulière. Elle représente, en somme, un style décoratif courant et parfaitement consti-

1. Cf. : notamment, fouilles de Narcé et Faléries : Barnabei, *Mon. Linc.*, IV, pl. VI, fig. 7, 12; cf., col. 208, 209, fig. 94 a et b; col. 194, fig. 80, 81; col. 196-200, fig. 83-86.

2. Voir en particulier une petite tasse de Corneto : au-dessous des cornes de l'anse, deux trous marquent les yeux, *Mon. dell' Inst.*, XII, pl. III, fig. 24.

3. Une terre crayeuse, semble-t-il. Mais parfois aussi, surtout durant la 2e période Benacci, l'ornementation consiste en des lamelles métalliques, de plomb ou d'étain, très minces et larges d'environ un demi-centimètre, incrustées à la surface du vase.

tué, dont chaque potier use suivant sa fantaisie, mais sans originalité.

Ce genre d'ornements, formé de traits géométriques incisés, est antérieur, en Italie, à la civilisation villanovienne. On l'y rencontre, dès l'âge du bronze, dans les terramares. Sans doute, ne se trouve-t-il qu'assez rarement, à cette époque, appliqué à la poterie [1], mais il apparaît déjà extrêmement développé sur les objets de bois ou d'os [2]. Il faut reconnaître cependant que le répertoire des dessins en usage se trouve sensiblement plus pauvre à ce moment, que durant le premier âge du fer. Il semble à peu près exclusivement limité à la dent de loup, aux triangles de hachures et aux cercles concentriques. Jamais, dans les terramares, on ne voit ni la croix gammée, ni aucune espèce de méandre. Ces motifs très caractéristiques et qui prennent une place prépondérante dans la décoration géométrique villanovienne, représentent donc des acquisitions nouvelles, un enrichissement survenu entre les deux périodes du bronze et du fer. Sont-ils nés en Italie, de façon indépendante, ou devons-nous en chercher l'origine ailleurs?

Les exemples du méandre et de la croix gammée, d'apparence les plus archaïques, se rencontrent dans l'Italie centrale, dans le Latium et sur la côte méridionale d'Etrurie. On les aperçoit notamment sur les vases à base carrée et à corps supérieur conique (*calefatoio*) des premières sépultures de Rome et des Monts Albains [3], ainsi que sur plusieurs urnes cabanes, ces ossuaires primitifs, provenant soit du territoire latin, soit de Corneto [4] (*fig.* 11-15 p. 79-85). On les remarque aussi sur un certain nombre des vases accessoires faisant partie du mobilier de ces mêmes tombes [5].

Ces motifs sont également fréquents sur le disque aplati

1. Helbig, *Annali*, 1875, p. 230.

2. Cf. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 13, fig. 2, 5, 14, 16, (terramare de Gorzano); pl. 24, fig. 12, 13, etc.

3. Notamment au Musée étrusque du Vatican, 3e salle: Helbig, *Führer*², II, p. 270, n° 1172 = Montelius, *La Civilis. prim.*, II, pl. 141, fig 16, 19. — *Bullet. arch. com.*, 1898, pl. VI, fig. 1 = Montelius, pl. 141, fig. 17; et 1900, pl. X, fig. 4; *Not. Scav.*, 1902, p. 148, fig. 61, a et b. = Montelius, pl. 138, fig. 21.

4. *Bullet. arch. com.*, 1896, pl. V, fig. 19; *Not. Scav.*, 1902, p. 157, fig. 45 b. = Montelius, pl. 136, fig. 9; cf., *ibid.*, pl. 140, fig. 9, a et b. — A Corneto, *Not. Scav.*, 1907, p. 322, fig. 56.

5. *Bullet. arch. com.*, 1898, pl. VI, fig. 2, 8; 1900, pl. XI, fig. 11, XII, fig. 16, 18. — *Mon. Linc.*, XV, pl. IV, fig. 13, 15; V, fig. 8, 17. — *Not. Scav.*,

qui garnit l'étrier d'une certaine catégorie de fibules, propre à l'Italie centrale et regardée jusqu'ici, comme particulièrement archaïque [1]. Ils apparaissent tous deux en même temps, étroitement associés l'un à l'autre et entièrement constitués, dès le début, avec leurs combinaisons les plus compliquées. Ils semblent bien le résultat d'une imitation, plutôt qu'une création originale.

Or on sait précisément quelle place importante tiennent le méandre et la croix gammée dans la décoration géométrique grecque, sur la poterie boétienne archaïque et sur celle du Dipylon d'Athènes [2]. L'époque du Dipylon paraît à peu près contemporaine des débuts villanoviens dans l'Italie centrale. Rien ne prouve, sans doute et il est même assez peu vraisemblable que, dès cette période, l'industrie attique ait pu exercer une influence sur celle du Latium et de la Toscane. Mais n'est-il pas possible que l'une et l'autre aient également puisé à une source plus ancienne? L'origine du style géométrique demeure, il est vrai, aussi obscure en Grèce qu'en Italie [3]. Il semble cependant que les éléments mycéniens abâtardis aient joué, dans la constitution de ce nouveau mode décoratif, un rôle au moins aussi important que les rudiments d'art apportés de l'Europe centrale, par les populations récemment établies dans le monde hellénique.

Si ces motifs, le méandre et la croix gammée, sont de provenance méditerranéenne et orientale, on se demandera

1902, p. 167, fig. 56-58 = Montelius, pl. 136, fig. 1-5; cf., *ibid.*, pl. 139, fig. 20; pl. 140, fig. 4; pl. 141, fig. 1, 14., etc. En Toscane, les exemples sont extrêmement nombreux, mais, semble-t-il, plus récents; cf., à Florence, Montelius, pl. 167, fig. 9, 14; à Quercianella, près de Livourne, *ibid.*, pl. 169, fig. 17, 18, 19; à Volterra, *ibid.*, pl. 170. fig. 7, 11, 12; pl. 171, fig. 1, 3; à Bisenzio, *ibid.*, pl. 254, fig. 15, 17; pl. 255, fig. 1, etc.

1. A Grottaferrata, *Not. Scav.*, 1902, p. 194, fig. 112 = Montelius, pl. 138, fig. 3; — à Corneto, *Not. Scav.*, 1907, p. 69, fig. 21; p. 249, fig. 52; p. 324, fig. 58; — à Bisenzio, Montelius, pl. 257, fig. 2. — Des découvertes récentes ont particulièrement multiplié ce type de fibules à décoration géométrique en Ombrie, où il ne paraît plus très ancien : à Terni, *Not. Scav.*, 1886, p. 248; 1907, p. 608, fig. 13; p. 644, fig. 38; cf. *Bullet. Paletn.*, 1910, p. 94, pl. V, fig. 3, 9; — à Pérouse, Montelius, pl. 250, fig. 2 et jusque dans le Picenum, *ibid.*, pl. 130, fig. 5, 10.

2. Cf. Rayet-Collignon, *Hist de la céramique grecque* (1888), p. 30, sqq. Pottier, *Catalogue des Vases antiques du Louvre*, I, p. 219, sqq.

3. On trouvera d'excellents résumés et la bibliographie de cette question très discutée dans Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, VII, p. 210 et Ghirardini, *Mon. Linc.*, XII (1897), col. 61-65.

par quelle voie ils ont pénétré dans les régions d'Italie où nous les rencontrons tout d'abord. Il faut ici se souvenir que dès l'âge du bronze, la Sicile apparaît comme une province du monde égéen. Des relations indirectes, par son intermédiaire, ou même des relations directes, par la côte tyrrhénienne, ont peut-être, dès l'époque préhellénique, uni les peuples de la mer à ceux de l'Italie centrale. Les traits ne manquent pas, en effet, dans la civilisation primitive du Latium et de la Toscane, qui rappellent les plus anciennes traditions des îles et des côtes de la Méditerranée orientale [1]. On peut admettre, nous semble-t-il, que bien avant le développement du commerce proprement grec et de la colonisation hellénique, les indigènes du Latium et de la côte Toscane, aient été touchés, en une certaine mesure, par le grand courant de la civilisation méridionale. C'est par cette voie qu'auraient été introduits chez eux, les motifs caractéristiques du méandre et de la croix gammée, au moment même où le décor géométrique prenait dans certaines provinces grecques, un développement tout particulièrement brillant.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette hypothèse, nous voyons le système de décoration proprement villanovien apparaître en Italie dès le début du premier âge du fer, dans la région tyrrhénienne, vers l'embouchure du Tibre. Il se répand ensuite, avec la civilisation villanovienne elle-même, du sud vers le nord [2], du versant occidental de l'Apennin jusque dans la plaine du Pô. Sans doute, dans les différentes nécropoles archaïques de Toscane, les ossuaires lisses ne sont-ils pas nécessairement plus anciens que ceux qui se trouvent couverts d'ornements [3]. On constate

1. Cf. Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 695, sqq. Nous avons déjà signalé l'urne-cabane trouvée à Phaestos, qui se rapproche de la catégorie la plus ancienne des urnes-cabanes italiennes. Nous pourrions peut-être ajouter les vases en forme d'animaux qui apparaissent dès les plus anciennes tombes de Corneto et de Bizenzio ; cf. de Mot, *Vases égéens en forme d'animaux*, in *Rev. Arch.*, 1904, II, p. 201-224; les petites cruches à col renversé en arrière, fréquentes à Vetulonia et parfaitement identiques à des exemplaires de Troie, de Mycènes et de Yortan; cf. Montelius, pl. 176, fig. 2-4 et 8-12; (Vetulonia) et Schliemann, *Ilios*, trad. Egger, p. 281, fig. 67; p. 474, sqq., fig. 389-417. Les vases de Yortan se trouvent au Louvre : vitrine de la poterie de Troie et d'Asie-Mineure : cf. Collignon, *Comptes-rendus Acad. Inscript.*, 1901, p. 810, sqq.

2. Cf. Gsell, *Vulci*, p. 259 et note 7.

3. On s'explique assez facilement que les urnes les plus grossières ne

néanmoins que, durant la période primitive, la proportion des vases décorés est sensiblement plus forte dans l'Etrurie méridionale, à Corneto, par exemple, que dans le nord de la province, à Chiusi et à Vetulonia. A Bologne, on ne saurait établir de différence, à cet égard, entre les tombes de la première et de la seconde période Benacci. Dès les plus anciennes, les différents motifs du système géométrique semblent d'un usage absolument courant et déjà fixé par un long usage. Ce n'est donc pas dans la région bolonaise que nous pouvons chercher l'origine des éléments les plus caractéristiques de l'ornementation villanovienne.

Nous ne saurions méconnaître, sans doute, la part que conservent, dans les formes et la décoration des vases de la catégorie grossière, les traditions de l'âge du bronze européen et italien. Mais les diverses particularités qui viennent s'ajouter à ce fonds primitif, celles qui donnent aux produits de l'industrie villanovienne leur aspect propre et les distinguent de ceux de l'époque antérieure, ne trouvent leur explication, nous semble-t-il, que dans l'hypothèse d'influences exotiques. Or les faits constatés, non moins que la vraisemblance, nous permettent de fixer, sur la côte tyrrhénienne, vers la Toscane méridionale, le point où se sont tout d'abord exercées ces influences, et où par conséquent, leur action fit éclore la civilisation proprement villanovienne.

portent en général aucun ornement, comme le remarque M. Helbig (*Annali*, 1875, p. 243), tandis que les plus soignées sont aussi les plus ornées. Mais il est difficile d'établir une distinction chronologique très nette, entre les vases de facture négligée et les exemplaires plus soignés d'une même partie de nécropole. Le compte-rendu des fouilles du Poggio-Renzo, près de Chiusi, par Brogi (*Bullet. Inst.*, 1875, p. 217), sur lequel s'appuie M. Helbig, est bien moins catégorique à cet égard, que l'interprétation qu'en tire M. Helbig : « Le tombe coi vasi privi di decorazione, dit Brogi, » *sembrano* più antiche di quelle che contengono vasi con ornati geome- » trici. Imperocchè esse *generalmente* si trovano nella prima fila, più » presso al culmine della collina, ed oltrecciò l'impasto del bucchero nei » vasi senz'ornato è più grossolano e biancastro, mentre negli altri, ap- » parisce più fino e moscato. » En réalité, le mobilier des unes et des autres tombes semble avoir été également pauvre. Il faut noter d'ailleurs que Brogi, qui avait assisté aux fouilles, en rend compte, trois ans après, très brièvement, certainement de mémoire et sans aucune note. (On cherche vainement le nombre des tombes mis au jour). Nulle part ailleurs, on n'a pu signaler une différence aussi nette entre les exemplaires frustes et ornés. Le plus souvent ils se trouvent mêlés les uns aux autres : un ossuaire sans décoration a pour couvercle une écuelle ornée et vice-versa ; cf., les dernières fouilles de Corneto, *Not. Scav.*, 1907, p. 328, tombes 8, 19, particulièrement anciennes et pauvres.

La poterie fine.

A côté de ces produits domestiques, nous rencontrons, dans les tombes bolonaises, une vaisselle fabriquée, semble-t-il, par des potiers de profession. Représentée, dès les plus anciennes sépultures, surtout par de petites tasses à boire, d'une technique assez parfaite (*fig.* 37), cette poterie

Fig. 37.
Tasses à boire de terre fine (*première période Benacci, tombe* 463.)

plus fine se multiplie surtout et varie ses formes, à partir de la seconde période Benacci. Depuis ce moment jusqu'à la fin de l'époque villanovienne, les différentes parties des nécropoles, les terrains de Luca, Arnoaldi, le Stradello della Certosa, l'Arsenal, etc. ont toutes également fourni un grand nombre de ces vases aux lignes plus souples et

Fig. 38. — Vases divers de la catégorie fine (*tombe Benacci* 490.

plus élégantes, aux parois légères et régulières, témoignant déjà d'une certaine habileté technique (*fig.* 38).

L'argile de cette poterie industrielle a été soigneusement

lavée et débarrassée en grande partie de ses impuretés. Peut-être certains exemplaires furent-ils confectionnés au tour ; nous n'oserions cependant pas l'affirmer ; mais d'autres paraissent plutôt avoir été soit faits à main libre soit moulés. La cuisson en tout cas, profonde et régulière, accuse l'usage d'un four clos. Elle demeure néanmoins, le plus souvent, insuffisante. Les vases se retrouvent, dans les tombes, pénétrés par l'humidité du sol et tombent en poussière au premier contact. Il est possible d'ailleurs que cette insuffisance de cuisson soit intentionnelle et ait visé à obtenir une teinte brunâtre uniforme. Cette vaisselle, en somme, se tient à égale distance de la perfection du *bucchero* étrusque et de la rudesse de l'*impasto* grossier.

L'imitation de la vaisselle de bronze.

Le trait essentiel de toute cette catégorie, c'est, nous semble-t-il, d'imiter les vases de bronze [1], dont l'usage se répand à Bologne, dès la seconde période Benacci. La valeur propre du bronze, les qualités de solidité et de légèreté de la vaisselle métallique faisaient évidemment, de sa possession, un luxe précieux. Tous les efforts du potier tendent à en reproduire l'aspect. De là vient la couleur brune des vases, de là leurs contours nets, les ressauts brusques, les arêtes vives et les rebords bien marqués. Les formes se modifient et se rapprochent autant que possible de celles que permet la ductilité des lamelles de bronze [2]. Il nous est d'autant plus facile de reconnaître cette tendance et d'en analyser le détail, que nous possédons à la fois les modèles métalliques et leurs contrefaçons en terre.

L'ossuaire et son évolution.

1. L'ossuaire. — L'ossuaire de bronze apparaît à Bologne, dès les tombes les plus avancées du terrain Benacci [3] et dans les sépultures les plus riches du terrain Benacci-Ca-

1. Cette tendance se remarque en Toscane, dès le début de la période villanovienne; cf. Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1887, p. 73-92; *Rendic. Linc.*, 1887, 1, p. 381, sqq. Le rapprochement entre les vases de terre et de bronze villanoviens se trouve poussé à l'extrême et très exagéré, par M. Barnabei, à propos des fouilles en pays falisque : *Mon. Linc.*, IV, col. 182, sqq. Le même fait est noté et étudié à Este, par M. Ghirardini, *ibid.*, II, col. 231, sqq.

2. Cf. *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXVII (1907), p. 440, sqq.

3. Tombe Benacci 397, Montelius, *La Civilis. prim.*, 1, pl. 81, fig. 5 ; cf. l'inventaire de cette tombe, *Not. Scav.*, 1882, p. 153, n. 2. — Un autre ossuaire provient de la tombe Benacci 494 ; cf. l'inventaire, *Not. Scav.*, 1882, p. 167, n. 1.

prara [1] (*fig.* 39). D'autres exemplaires sont d'une époque plus récente et proviennent du Stradello della Certosa ou du terrain Guglielmini [2]. Ils sont tous montés sur un pied cylindrique. Le fond du vase affecte la forme hémisphérique. Le cône supérieur vient s'y raccorder par une forte courbure que continuent ses parois concaves. Chacune de ces parties est constituée d'une seule lame battue au marteau. Les coutures sont faites au moyen de rivets apparents. Seul le pied paraît avoir été soudé au corps du vase. L'alliance assez hardie des courbes opposées constitue un ensemble élégant ; mais l'adjonction du pied, qui donne au vase un aspect élancé, en devait compromettre fort la stabilité.

Fig. 39. — Ossuaire de bronze (*tombe de Luca.*)

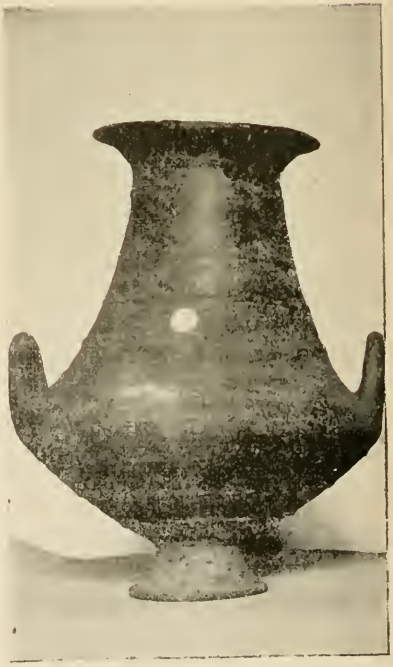

Fig. 40. — Ossuaire de terre (*tombe Benacci* 490.)

Lorsque nous trouvons à Bologne des ossuaires en terre cuite de cette forme, nous pouvons les attribuer à l'imita-

1. Tombe 39, *Not. Scav.*, 1889, p. 316, pl. 1 = Montelius, *La Civilis. prim.*, pl. 76, fig. 36; tombe 53, *Not. Scav.*, 1889, p. 324.
2. *Not. Scav.*, 1890, p. 136.

tion d'exemplaires métalliques. Dès la seconde période Benacci, et surtout dans le terrain Arnoaldi, le vase cinéraire est en effet généralement monté sur pied; la partie inférieure passe du tronc de cône évasé à la demi-sphère à peu près parfaite, tandis que le cône supérieur, très haut et élancé, creuse ses parois en courbes concaves [1] (*fig.* 40). Il offre une reproduction aussi exacte que possible des ossuaires de bronze; on le croirait moulé sur un modèle de métal.

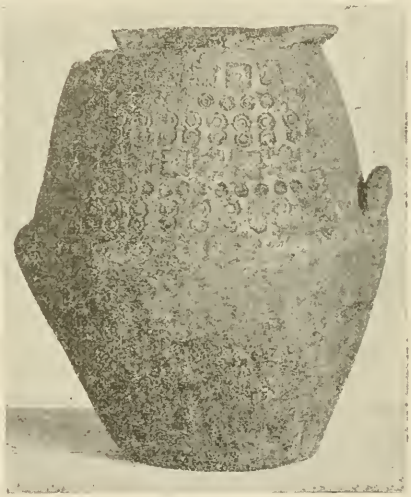

Fig. 41. — Ossuaire à décoration imprimée de la dernière période villanovienne. — (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 56, p. 417.)

Cette forme peu pratique n'eut d'ailleurs qu'une durée éphémère. L'évolution du type de l'ossuaire villanovien se continue dans les sépultures du Stradello della Certosa, par des exemplaires plus bas et plus larges, à fond plat et sans pied [2]. Seul le profil généralement concave ou, du moins, rectiligne de l'épaule et du cône supérieur y montre encore l'influence de la série directement copiée des bronzes. Et même, à l'extrême fin de la période villanovienne, dans les sépultures des couches supérieures, les derniers ossuaires se rapprochent, par leur aspect, des plus anciens [3]. La décadence des formes les ramène à leur origine (*fig.* 41 et 42).

Ces diverses transformations qui suivent l'introduction des vases de bronze, sont d'ailleurs particulières à la région bolonaise. L'ossuaire villanovien a disparu des nécropoles étrusques, au moment où il modifie, au nord de l'Apennin, son type traditionnel. Les exemplaires métalliques qui se

1. Cf. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 85, fig. 7, 9.
2. *Ibid.*, fig. 4, 6.
3. *Mél. Arch. et Hist.*, XXVII, (1907), p. 417, 418, fig. 56 = notre fig. 41.

rencontrent à Bologne, n'appartiennent d'ailleurs qu'aux dernières séries représentées en Toscane [1]. Le développe-

Fig. 42. — Ecuelle et ossuaire à décoration peinte (*tombe Benacci* 490.)

ment de la céramique villanovienne dans la plaine du Pô, date de la période durant laquelle l'Italie centrale substitue la poterie grecque et le bucchero à l'*impasto* primitif.

Les situles de bronze et de terre.

2. LA SITULE. — La situle est un seau à fond plat, dont le corps tronconique s'élargissant vers le haut, se termine par une épaule presque horizontale que surmonte un petit

1. Les premiers ossuaires de bronze sont de même type que les anciens ossuaires de terre. Tels sont : celui qui fut trouvé à Corneto, dans une tombe à caisse de *nenfro* : Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 152, pl. XII, fig. 14; celui du Musée de Sienne, provenant, semble-t-il, d'Orvieto : Pellegrini, *Studi e Materiali*, II, p. 207, fig. 281 = Montelius, pl. 239, fig. 5; celui de Faléries, *Mon. Linc.*, IV, col. 247, fig. 98. — La plupart des ossuaires métalliques proviennent des tombes à fosse (Gsell, *Vulci*, p. 265, 266), à *ziro* (*Not. Scav.*, 1894, p. 55) et des riches dépôts funéraires comme la *tomba del Guerriero* à Corneto, (*Annali*, 1874, p. 249, sqq.; *Mon. Inst.*, X, pl. X a, fig. 3 et 1 = Montelius, pl. 289, fig. 7, 10.) — La forme de ces récipients présente une certaine variété. Les exemplaires des tombes les plus récentes sont précisément ceux qui se trouvent identiques à ceux de Bologne. Comparer les ossuaires Benacci à ceux des *Circoli delle Pellicie* de Vetulonia : Falchi, *Vetulonia*, pl. XIV, fig. 6; XV, fig. 2 = Montelius, pl. 195, fig. 21; pl. 196, fig. 24; et à celui de la *Tomba del Trono* de Chiusi : Montelius, pl. 217, fig. 1.

col droit. Les situles de bronze (*fig.* 43) sont extrêmement fréquentes à Bologne, depuis le début de la seconde période Benacci, jusqu'à la fin de l'époque villanovienne [1]. Mais c'est en Toscane que s'en trouvent les plus anciens exemplaires [2]. Il nous faut, au sud de l'Apennin, descendre jusqu'à des sépultures telles que les *Circoli* de Vetulonia, pour rencontrer des types exactement analogues à ceux de Bologne [3]. Il semble donc bien que ce modèle de vase ait été introduit d'Etrurie. Sa fabrication ne tarda pas d'ailleurs à prendre, dans la plaine du Pô et dans les régions alpestres, depuis l'Istrie jusqu'au Tyrol, un développement infiniment plus considérable que celui qu'elle atteignit jamais dans l'Italie centrale.

Fig. 43.
Situle de bronze (*deuxième période Benacci.*)

1. Montelius, pl. 76, fig. 30; pl. 84, fig. 9; pl. 86, fig. 8. — Le plus souvent il ne subsiste plus, dans les tombes bolonaises, que les anses mobiles des situles. On trouvera l'inventaire de toutes les situles italiennes connues jusqu'en 1893, dans la remarquable étude de M. Ghirardini : *La situla italica primitiva studiata specialmente in Este*, in *Mon. Linc.*, II, col. 161, sqq. A Bologne, M. Ghirardini (col. 170, 171), compte 9 situles provenant des tombes Benacci, 7 des tombes Benacci-Caprara, 8 des tombes de Luca, 4 des tombes Guglielmini, 1 des tombes Romagnoli, 10 des tombes Melenzani, 3 des tombes Tagliavini, 2 du Stradello della Certosa, 24 du terrain Arnoaldi, 8 de l'Arsenal. Les fouilles de l'Ecole française dans les terrains Meniello et Ruggieri ont mis au jour 2 situles : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII, (1907), p. 416, 422. Au total : 78. Ajouter : 4 situles de Ronzano, 1 de Villanova, 1 de Bazzano, 1 de Crespellano, 2 de Castelfranco : au total : 87 situles villanoviennes pour la seule région bolonaise, sans parler des fragments provenant de la Fonderie de S. Francesco.

2. La plus ancienne paraît être celle de la nécropole archaïque des Monterozzi, près des Arcatelle, à Cornelo. Elle provient, comme l'un des plus anciens ossuaires, d'une tombe à puits avec caisse de neufro : Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 197, 198, pl. XIII *bis*, fig. 13; *Mon. Linc.*, II, col. 200, sqq., fig. 5.

3. Falchi, *Vetulonia*, pl. XIV, fig. 4 et XV, fig. 3 = Montelius, pl. 195, fig. 28 et pl. 196, fig. 26. D'autres exemplaires analogues proviennent de la tombe Bernardini à Préneste, de la tombe *del Duce* à Vetulonia, d'une tombe à chambre de Chiusi, c'est-à-dire de sépultures riches et d'une épo-

Mais le nombre des situles de terre-cuite[1] (*fig.* 44 et 45) dépasse encore de beaucoup, dans les nécropoles bolonaises,

Fig. 44. — Situles de terre cuite (*deuxième période Benacci.*)

Fig. 45. — Situle de terre cuite et vases divers de la catégorie fine (*tombe Benacci* 437.)

celui des vases du même type en bronze. Presque chaque tombe, dans le terrain Arnoaldi et dans les parties voisi-

que déjà avancée. Ces bronzes correspondent exactement par la forme du corps, des anses, des attaches et par les détails de leur technique aux exemplaires des tombes Benacci et Benacci-Caprara. Les situles bolonaises plus récentes, celles du terrain Arnoaldi, paraissent au contraire d'une facture plus perfectionnée. Elles ne se composent plus que de deux lames de bronze, au lieu de trois; l'une forme le corps en entier et l'autre, le fond. Ces lames sont unies non plus par des rivets saillants, mais par le simple martelage de leurs extrémités repliées l'une sur l'autre.

1. Cf. Montelius, pl. 85, fig. 1, 5, 8.

nes, en contient au moins une paire qui accompagnent l'ossuaire, mais sans jamais se substituer à lui.

Les formes des vases de terre dérivés de la situle de bronze accusent, à vrai dire, une certaine hésitation. La panse demeure parfois légèrement convexe et rappelle le profil des récipients primitifs du type mortier (*fig.* 44, *le vase de droite*). Toujours cependant, la présence d'un col droit terminé par un bourrelet, trahit l'imitation d'un modèle métallique[1]. La contrefaçon devient plus évidente encore, pour les situles du Stradello della Certosa et des terrains de Luca, Arnoaldi, etc. Les lignes en sont droites et les arêtes vives ; souvent une petite anse plate à ruban rejoint l'épaule au bord du col; quelques exemplaires ont même le corps godronné (*fig.* 46, *le vase de gauche*). Mais ces diverses variétés n'altèrent pas l'aspect général qui demeure aisément reconnaissable jusqu'à la fin de l'époque villanovienne.

Fig. 46.

Vase à corps godronné, en forme de situle. (*Stradello della Certosa.*)

Grande coupe en forme de canthare. (*Fouilles de Luca.*)

Les situles de bronze du terrain Arnoaldi montrent une technique plus perfectionnée et paraissent par conséquent plus récentes que celles de Toscane. Nous ne connaissons en outre, au sud de l'Apennin, aucune imitation en terre de ce genre de vase. Nous nous trouvons donc bien en présence d'un développement de l'industrie villanovienne, particulier à Bologne et postérieur à la diffusion en Toscane, de la civilisation proprement étrusque.

1. Cf. Ghirardini, *Mon. Linc.*, II, col. 220.

Les cistes de bronze et de terre.

3. La ciste. — La ciste se distingue de la situle par sa forme parfaitement cylindrique. Elle ne comporte ni épaule ni col. Les anses en sont fixes et généralement placées à mi-corps [1] (*fig.* 47). Mais surtout la destination des deux espèces de vases est complètement différente. La situle sert à contenir des liquides. La ciste, primitivement au moins, n'est qu'une corbeille, ou une boîte, pour les corps solides [2]. Nous trouvons dans l'Italie centrale, à l'époque étrusque, des cistes d'ivoire [3], de bois revêtu d'argent, de métal finement ciselé comme celles de Préneste [4] et même, quelques exemplaires de ces grandes cistes à cordons, telles qu'il s'en rencontre en abondance dans les tombes étrusques de Bologne et, au nord des Alpes, depuis la Hongrie jusqu'en Gaule [5]. Mais seules jusqu'ici, les sépultu-

Fig. 47.
Ciste de bronze villanovienne (*fouilles Arnoldi.*)

1. Cf. Montelius, *La Civilis. prim.*, I, pl. 81, fig. 8; pl. 86, fig. 13. La figure 11 de la même planche représente un vase intermédiaire entre la ciste et la situle : le corps est cylindrique comme celui de la ciste, mais l'anse est mobile comme celle de la situle. Il est assez difficile d'établir une démarcation bien nette entre les variétés de l'un et l'autre type.

2. Fernique, in *Diction. des Antiquités*, s. v. *cista*, I, col. 1202. L'intérieur des cistes métalliques, précise Fernique, était parfois doublé d'une corbeille de paille tressée, ou d'une boîte de bois.

3. La ciste de Chiusi, *Mon. Inst.*, X, pl. XXXVIII a; *Annali*, 1877, p. 397-410 = Montelius, pl. 227, fig. 7, a, b, c, et celles de Cervetri, tombe Regolini-Galassi, Pinza, *Röm. Mitteil.*, 1907, p. 123, n. 182, 183.

4. Pour les cistes de Préneste, cf. Fernique, *Etude sur Préneste, Bibliothèque des Ecoles franç. d'Athènes et de Rome*, fasc. 17 (1880), p. 168-170; pour celles d'Etrurie, Mau, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, III, 2, col. 2593, 2594. C'est à des cistes de bois que nous serions tentés de rapporter les revêtements de bronze dont il se trouve de nombreux fragments au Musée du Vatican : *Museo Gregor.*, I, pl. 38, 39 (1re éd., pl. 85-86), cf. *Antike Denkmäler*, I, 25; et les quelques fragments de revêtement d'argent de la tombe Regolini Galassi, *Museo Gregor.*, I, pl. XIX, fig. 2, 4, 11 = Montelius, pl. 339, fig. 14, 16, 17 : cf. Pinza, *Röm. Mitteil.*, 1907, p. 76-78, n. 71.

5. Ce sont les grandes cistes à cordons, du type le plus courant et le plus connu. Voir *ci-dessous*, p. 333-337.

res villanoviennes de Bologne, ont fourni des cistes de bronze laminé [1]. Nous ne doutons pas d'ailleurs que ces exemplaires ne dérivent, comme les autres vases de bronze, de modèles importés de Toscane [2].

Fig. 48.
Ciste de terre à décoration incisée (*Stradello della Certosa.*)

Comme la situle et l'ossuaire, la ciste fut reproduite fréquemment en terre cuite [3], et ces reproductions présentent une certaine variété. Le corps du vase est tantôt parfaitement cylindrique et cerclé de cordons en relief [4]; tantôt il se trouve garni seulement en haut et en bas d'un fort bourrelet qui donne aux parois un profil légèrement concave et rapproche la ciste de la forme des vases-supports à diaphragme [5] (*fig.* 55 et 58). Plus rarement, le fond est d'un

1. Zannoni, *Certosa*, p. 237, en compte 25. Elles se distinguent des cistes étrusques par leurs dimensions plus petites, par le nombre des cordons qui les cerclent : quatre ou cinq au plus, tandis que les cistes étrusques en ont de 9 à 15, et par l'ornementation au repoussé des lamelles qui les constituent; l'ornementation en est analogue à celle des autres bronzes villanoviens.

2. Un exemplaire provenant d'une tombe villanovienne paraît très nettement étranger à Bologne. La ciste, plus petite encore que les autres ne mesure que de 15 à 20 cent. de haut. Le bord en est décoré de palmettes en relief, d'un genre inconnu de l'art villanovien. Le corps lisse est finement incisé : la gravure représente, devant un arbre, un cheval suivi d'un autre quadrupède plus petit, un chien semble-t-il; cf. Gozzadini, *Intorno agli Scavi Arnoaldi*, p. 35; pl. VII, fig. 6; Brizio, *Atti Mem. Deput. Stor. patria per le Romagne*, 1884, p. 294; Schumacher, *Eine Praenestinische Ciste*, p. 41.

3. Zannoni, *Certosa*, p. 236, en évalue le nombre à 275, mais en comptant comme cistes, les vases-supports à diaphragme.

4. Montelius, pl. 84, fig. 1.

5. *Ibid.*, pl. 94, fig. 6; cf. Ghirardini, *Bullet. Paletn.*, 1899, p. 90, fig. 6.

diamètre un peu plus large que le haut [1], ou bien encore les flancs bombés à mi-hauteur, donnent au vase l'apparence d'un tonnelet [2].

Fig. 49.
Ciste à décoration peinte (*Fouilles Benacci.*)

La ciste d'argile est toujours dépourvue d'anse mais comporte un couvercle. Un peu plus haute que large, elle ne dépasse que rarement 0,30. Il semble bien que la reproduction en terre de ce genre de récipient ait été, sinon absolument propre à l'industrie bolonaise [3], du moins particulièrement développée au nord de l'Apennin.

Plats et coupes de bronze et de terre.

4. Plats et coupes. Les tombes riches du Latium et de la Toscane fournissent de nombreux exemplaires d'une sorte de plat profond en métal, à corps godronné, sans pied, muni d'un col droit et en guise d'anse, soit d'un simple anneau, soit plus souvent d'une pièce ajourée en bronze fondu [4]. A Bologne également, se rencontrent à partir de

1. Montelius, pl. 81, fig. 4.
2. *Ibid.*, pl. 92, fig. 8.
3. Un des rares exemples de ciste en terre cuite trouvé hors de Bologne, provient de Vetulonia : *Not. Scav.*, 1895, p. 306, 307, fig. 21 = Montelius, pl. 190, fig. 5. Cette ciste faisait partie non d'un mobilier funéraire, mais d'un dépôt de caractère indéterminé. Elle était accompagnée de vases assez fins en terre jaunâtre, d'un type inconnu à Vetulonia. Un autre exemplaire, de forme assez différente, plus large et moins haut, s'est rencontré à Préneste : Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 464, pl. XVII, fig. 2. Le corps en est décoré de peintures représentant un cygne nageant.
4. P. e. *Necropoli del territ. Capenate*, in *Mon. Linc.*, XVI, col. 418, fig. 34, (tombe à fosse). A Vetulonia, *Tomba del Duce*, Montelius, pl. 184, fig. 10; pl. 187, fig. 8; *Circoli delle Pellicie*, *ibid.*, pl. 195, fig. 24; 196 fig. 23; etc.

la seconde période Benacci, plusieurs variétés de ce type [1]. Ce sont des plats, plus ou moins larges et plus ou moins profonds, avec ou sans godrons. Garnis d'une anse verticale, ou montés sur un pied cylindrique tantôt bas et tantôt au contraire assez haut, des récipients de ce genre servent de coupe [2] (*fig.* 50). Ils atteignent parfois un aspect assez décoratif.

Fig. 50. — Coupe en bronze de l'Arsenal.

Jusqu'à la fin de l'époque villanovienne, les potiers bolonais multiplient les imitations de ces plats et surtout de ces coupes (*fig.* 51) [3]. La présence des godrons, le haut

1. Montelius, pl. 76, fig. 33, (tombe Benacci-Caprara) ; pl. 86, fig. 2, (tombe Arnoaldi).

2. Coupe de bronze, sans pied, *ibid.*, pl. 86, fig. 2 (Arnoaldi). Coupe à petit pied, à corps godronné, munie de deux petites anses latérales : tombe Benacci 626. De l'Arsenal (fouilles 1881), provient une grande coupe sans anses ni godrons, mais à très haut pied (c'est notre fig. 50); deux autres sont décrites *Not. Scav.*, 1885, p. 494; cf. Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi*, pl. VIII, fig. 1. D'autres exemples proviennent des tombes Arnoaldi : *ibid.*, pl. III, fig. 4-8.

3. Les plats se distinguent par un rebord horizontal : Montelius, pl. 84, fig. 27, (Arnoaldi); pl. 91, fig. 22 et 24, (Villanova) : pl. 94, fig. 3, (plat sans pied), et *ibid.*, fig. 7, (plat à pied assez haut, de Bazzano) — Coupes de terre : à godrons et à pied bas, Montelius, pl. 91, fig. 26, (Villanova), à godrons et à très haut pied; pl. 92, fig. 17, (Villanova). — Le corps sans godrons est muni de chaînettes en terre cuite : pl. 80, fig. 11, (tombe Benacci, 119) — sans godrons à haut pied, pl. 84, fig. 26, (Arnoaldi). De nombreux exemplaires proviennent des tombes de Luca, du Stradello della Certosa et Arnoaldi.

pied cylindrique, parfois même des chaînettes aux anneaux de terre qui pendent du fond de la coupe, rendent évidente l'imitation d'originaux métalliques et distinguent ces plats et coupes de ceux qui dérivent de l'écuelle primitive. Une autre modification transforme parfois le corps de la coupe en un calice hémisphérique, tandis que le pied est orné d'un ou plusieurs tores [1] (*fig.* 51, *à droite*). Une coupe en argent de même forme provient du territoire falisque [2], mais on peut se demander si elle ne dérive pas elle-même, au même titre que les exemplaires de terre cuite, simplement de modèles en bois tourné.

Fig. 51. — Coupes en terre cuite (*Stradello della Certosa.*)

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, il n'en reste pas moins intéressant de noter avec quelle curiosité les potiers bolonais cherchent autour d'eux, soit dans la vaisselle métallique, soit dans celle de bois, des formes nouvelles et plus élégantes. L'originalité et la faculté d'invention fait défaut à ces artisans villanoviens, mais non pas une certaine initiative, guidée par un goût assez artistique.

Vases divers de bronze et de terre.

5. Vases divers. La poterie fine villanovienne présente encore bon nombre d'autres formes qui semblent tirer leur

1. Montelius, pl. 84, fig. 29.

2. *Mon. Linc.*, IV, col. 250, fig. 113. Ce type de coupe en terre est fréquent à Este : Ghirardini, *Mon. Linc.*, II, col. 236.

origine de l'imitation des bronzes. Telles sont les petites tasses à boire à col droit, à l'épaule arrondie, au fond plat et sans pied. Elles se distinguent par leur facture particulièrement soignée et apparaissent cependant dès les tombes très anciennes [1] (*fig.* 37). Nous en retrouvons les modèles métalliques non pas, à vrai dire, dans les sépultures bolonaises, mais bien dans les puits et les fosses de Toscane [2]. L'impasto et même le bucchero de l'Italie centrale en reproduisent abondamment le type. De même, de nombreuses petites cruches bolonaises, à col droit, à panse tronconique, munies d'une anse à ruban, ont leur modèle exact, parmi les bronzes de Corneto [3].

Fig. 52. — Grand plat à pied, *période Arnoaldi.*
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 39. p. 404.)

Entre toutes les formes originaires de l'Italie centrale, la plus caractéristique est celle du canthare, dont les tombes Arnoaldi ont livré de beaux exemplaires. De part et d'autre du corps de la coupe, deux anses dessinent des courbes développées. La terre est fine, bien épurée et d'un noir lustré qui atteint presque la perfection du bucchero. Ces canthares bolonais ne sauraient être confondus néanmoins avec les exemplaires que multiplie, de l'autre côté de l'Apennin, la

1. Montelius, pl. 76, fig. 27, 28, (Benacci-Caprara); pl. 91, fig. 20, 21, (Villanova). Voir *ci-dessus*, p. 213, note 2.

2. Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 670, croit pouvoir les faire dériver des simples petites cupules de bronze de facture indigène.

3. Comparer la cruche de terre de Villanova : Gozzadini, *Villanova*, pl. IV, fig. 38 et la cruche de bronze de Corneto, reproduite par Montelius, pl. 277, fig. 10.

céramique proprement étrusque. Ils sont, comme les autres vases, des produits de l'industrie locale et témoignent seulement d'une influence de la céramique toscane sur celle de la plaine du Pô.

Vases en forme d'animaux.

6. Vases en forme d'animaux. Ces vases demeurent rares dans les tombes villanoviennes de Bologne. L'exemplaire le plus curieux et aussi le plus ancien provient d'une tombe Benacci, intermédiaire entre la première et la seconde période [1] (*fig.* 53). C'est une sorte de petite outre, placée horizontalement sur quatre pieds; la partie antérieure se termine par une tête de bœuf aux longues cornes; la poignée est représentée par un cheval campé sur le dos du bœuf et monté de son cavalier casqué et bouclier au dos. Une décoration géométrique assez complexe, faite de hachures parallèles très serrées et de cercles concentriques, couvre entièrement le corps des deux animaux.

Trois autres *askoi* plus simples, représentant un quadrupède grossièrement ébauché, ont été trouvés dans les terrains de Luca (*fig.* 54), Guglielmini et Romagnoli [2].

Fig. 53. — Askos de la tombe *Benacci* 525.

Fig. 54. — Askos *de Luca*.

Vases bolonais en forme d'animaux.

1. Tombe Benacci 525. A la même tombe appartiennent un vase-mortier en terre grossière rouge brique pleine de gravier, orné sur le bord d'un feston en relief, ainsi que deux autres pots de forme analogue, en terre noirâtre; et en outre, trois petits plats à pied, assez fins et deux tasses profondes à une anse, en terre fine.

2. Tombe de Luca, n° 70 et *Not. Scav.*, 1890 et 1893, p. 187.

Ce type de récipient est fréquent en Toscane et dans le Latium, dans les tombes à pozzo [1]. Il faut en chercher l'origine, en Orient, à Chypre et jusque dans la céramique mycénienne [2]. Les exemplaires bolonais se rattachent directement à ceux de l'Italie centrale. Ils n'en portent pas moins très nettement, le premier surtout, l'empreinte de l'industrie locale. C'est bien par l'intermédiaire de l'Etrurie villanovienne que les influences méditerranéennes pénètrent jusque dans la plaine du Pô.

Formes de vases propres à la région bolonaise.

6. Vases de bronze et de terre propres a la région bolonaise. Bronziers et potiers de Bologne conservent d'ailleurs, vis-à-vis de leurs voisins de Toscane, une certaine indépendance. Vers la fin de l'époque villanovienne en particulier, c'est-à-dire durant la période Arnoaldi, nous voyons apparaître quelques vases de bronze et de terre, dont on cherche en vain les modèles dans l'Italie centrale.

Capeduncole.

La nombreuse série des *capeduncole* de bronze notamment semble propre à Bologne [3]. Ce sont de petits vases destinés évidemment à puiser le liquide dans un bassin de grande taille. Ils sont constitués essentiellement d'une cupule hémisphérique à laquelle est rivé un long manche recourbé dont l'extrémité, aplatie en palette, vient reposer au même niveau que le fond de la poche et assure la stabilité du récipient. Très souvent sur cette cupule vient s'adapter une partie supérieure tronconique terminée par un rebord horizontal. L'ensemble forme un véritable petit vase à fond rond, toujours muni de sa poignée [4]. La hauteur totale ne dépasse guère 12 ou 15 centimètres. Il ne paraît pas que ces *capeduncole* aient jamais été reproduites en terre.

1. A Corneto, *Not. Scav.*, 1882, p. 192, pl. XIII *bis*, fig. 1; 1907, p. 230; cf. Montelius, pl. 279, fig. 8; 284, fig. 1 et 3. Undset, *Annali*, 1885, p. 72. — A Bisenzio, *Not. Scav.*, 1886, pl. III, fig. 14; 1894, p. 128, fig. 7. — A Vetulonia, Montelius, pl. 176, fig. 16. — Dans les Pouilles, Patroni, *Mon. Linc.*, VI, pl. XIII, fig. 1; col. 364, fig. 8; 398, fig. 37. — A Torre del Mordillo (Sybaris), *Not. Scav.*, 1888, pl. XV, fig. 1, 18, 20. — En Sicile : Orsi, *Bullet. Paletn.*, 1894, p. 59, note 24; *Mon. Linc.*, XVII, col. 134, fig. 98 (Gela). Cf. l'étude générale de M. Mayer, *Askoi*, in *Jahrb. d. Inst.*, 1907, p. 207-235, et J. de Mot, *Vases égéens en forme d'animaux*, in *Rev. Arch.*, 1904, II, p. 201-224.

2. Gsell, *Vulci*, p. 274; Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 518; Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 625 sqq.

3. Montelius, pl. 86, fig. 3.

4. *Ibid.*, fig. 4.

Plateaux à pied.

Egalement particulière à Bologne est une espèce de plateau rectangulaire élevé sur un pied cylindrique [1]. Le centre s'approfondit généralement en une concavité circulaire au-dessus de laquelle est parfois fixée une poignée. De part et d'autre, aux deux extrémités du plateau, sont rivés par le fond, de petits vases en forme de mortier. Le plateau et ses vases se rencontrent tantôt en bronze et tantôt en terre cuite [2]. Nous n'en connaissons pas d'exemplaire, ailleurs qu'à Bologne. Peut-être faut-il rapprocher cet ensemble, des plateaux-chars montés non sur un pied mais sur des roues, et destinés également à porter un ou plusieurs vases [3]. Mais quel que soit le modèle dont ont pu s'inspirer les bronziers villanoviens de Bologne, ils l'ont transformé pour l'usage domestique, et paraissent avoir créé réellement un ustensile de type nouveau.

Vase à diaphragme.

Fig. 55. — Vase-support à diaphragme. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 24, p. 384.)

Les sépultures bolonaises n'ont fourni jusqu'ici que des exemplaires en terre cuite d'un type particulier de dressoir (*fig.* 55 et 58, *le vase de gauche*.) C'est à proprement parler un pied mobile, constitué d'un corps cylindrique aux parois plus ou moins concaves, ou plutôt même, de deux troncs de cônes superposés par leur partie la plus étroite [4]. Le diamètre de l'ouverture infé-

1. *Ibid.*, pl. 76, fig. 35; pl. 86, fig. 5.
2. *Ibid.*, pl. 80, fig. 12.
3. Cf. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst.*, p. 427, sqq; 449 sqq. Je pense surtout au très curieux exemplaire du Musée de Klagenfurt, dont le plateau porte toute une armée. On en retrouvera la reproduction chez Hoernes, *ibid.*, pl. VIII, fig. 14. Ces plateaux-chars (chars processionnels de M. Déchelette, *Manuel*, II, p. 444) sont d'ailleurs fort différents des simples plateaux à pied de Bologne.
4. Montelius, pl. 84, fig. 30; pl. 92, fig. 15; pl. 94, fig. 6.

rieure est généralement un peu plus large que celui de l'ouverture supérieure [1]. Vers le milieu ou le tiers de la hauteur en partant de l'extrémité la plus étroite, se trouve le fond. Mais très souvent ce diaphragme se trouve percé de petits trous ou d'une fente en forme de croix. Le vase ne saurait donc être destiné à contenir aucun liquide [2]. Cependant, il se trouve parfois fermé d'un couvercle, comme la ciste. Mais pourquoi, s'il fallait y reconnaître un récipient du genre de la ciste, le fond aurait-il été placé vers le haut du vase ? L'interprétation la plus vraisemblable paraît bien être de rapprocher ces supports de ceux sur lesquels sont fréquemment placés les *dinoi* corinthiens.

Formes imitées de la vaisselle de bois.

Mentionnons enfin quelques formes qui dérivent peut-être de modèles en bois [3]. Nous pouvons supposer que la vaisselle de cette matière était chez les peuples antiques, peut-être la plus ancienne et la plus employée [4]. Elle a dû, comme celle de métal, exercer son influence sur la poterie. C'est donc dans la catégorie imitée du bois que nous rangerons les vases généralement de petite taille, ovoïdes et la plupart du temps cerclés de cordons en relief [5], qui se rencontrent assez souvent dans les tombes bolonaises. Peut-être faudrait-il aussi rapporter à cette origine la plupart des pots à double oreillette, au corps cylindrique ou

1. Cf. Ghirardini, *Bullet. Paletn.*, 1899, p. 83-103, particul. p. 89, 90; et *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 384, 385, fig. 24.

2. Il est inutile, après M. Helbig, *Epopée homérique*, p. 463, 467, de discuter l'opinion de Gozzadini qui croyait reconnaître dans ce vase le δέπας ἀμφικύπελλον homérique.

3. Quelques traces de vases de bois semblent s'être retrouvées à Bologne : cf. *Mél. Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 394, note 1 ; — à Corneto, Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 199, pl. XIII *bis*, fig. 3, et *Tomba del Guerriero*, *Mon. Inst.*, X, pl. X[d], fig. 1 et 16 : restes d'une tasse de bois couverte d'une belle décoration géométrique profondément incisée. Les larges sillons qui ornent les poteries bolonaises récentes paraissent bien imiter la décoration de ces vases en bois, cf. *Mélanges, ibid.*, p. 440. Deux petites cruches de bois trouvées par M. Ghirardini, à Corneto, étaient ornées de clous de bronze. Les vases de terre ainsi décorés de « *borchiette* » de bronze, très fréquents à Este, dérivent sans doute de vases de bois à clous de métal. Sur ces vases, cf. Ghirardini, *Mon. Linc.*, VII, col. 102, 113, 121; sur ce mode de décoration, Helbig, *Epopée homérique*, p. 136-140.

4. Les pâtres de Théocrite et de Virgile parlent fréquemment de leurs vases de hêtre bien tourné et artistement ciselé : Théocr., V, 104 : ἔντι δέ μοι γαυλὸς κυπαρίσσινος, ἔντι δὲ κρατήρ. Virg., *Egl.*, III, 35 : pocula ponam fagina, caelatum divini opus Alcimedontis.

5. Montelius, pl. 84, fig. 31.

tronconique, à parois concaves ou convexes, à col droit ou évasé, plus ou moins semblables à de petites situles, et dont les exemples abondent depuis la seconde période Benacci [1].

Tout l'ensemble de la poterie bolonaise de qualité fine, peut se distribuer entre les quelques types que nous venons d'énumérer. Aucun vase sans doute, ne reproduit exactement la forme, les proportions ou les dimensions d'un autre. On ne saurait constituer des séries d'exemplaires identiques. Mais la diversité des détails n'empêche pas l'uniformité de l'ensemble. De cette vaisselle sans beauté répétant indéfiniment les mêmes modèles, se dégage une impression de monotonie, qu'interrompt à peine, de temps en temps, quelque exemplaire aux lignes plus élégantes ou de facture particulièrement soignée.

Ces exceptions n'en sont pas moins de fabrication indigène. Jusqu'à la fin de l'époque villanovienne, le commerce n'introduit au nord de l'Apennin aucun produit de la céramique grecque. Quelques canthares de terre noire ressemblent plus ou moins, par leur teinte et par leur forme, à des *buccheros* proprement étrusques ; mais ils paraissent plus proches encore de l'*impasto* local que du véritable *bucchero ;* le nombre de ces exemplaires est d'ailleurs trop restreint pour accuser même une influence profonde de l'industrie étrusque sur celle de Bologne. Aucun modèle plus parfait, aucune concurrence ne vient donc solliciter l'effort des potiers bolonais. Seule la vaisselle de bronze exerce son influence sur celle d'argile, vaisselle de fabrication locale elle aussi, mais qui se rattache, au moins par ses origines, par la plupart de ses formes, peut-être même, par le métal laminé qu'elle emploie, à l'Italie centrale. Ainsi s'explique le développement original et la longue conservation des formes, pour la plupart purement locales, de la poterie villanovienne de Bologne.

La décoration des vases villanoviens de la catégorie fine.

La décoration des vases de la catégorie fine est soit incisée et imprimée, soit parfois peinte. L'un et l'autre genre relève également du style géométrique, mais représente des tendances diverses.

La décoration incisée.

Sur les anciennes poteries villanoviennes de Bologne, les dessins géométriques étaient incisés légèrement, d'une main

1. *Ibid.*, pl. 84, fig. 25 ; pl. 87, fig. 6 ; pl. 92, fig. 10, 11.

souvent incertaine ou bien « imprimés à la ficelle », c'est-à-

Fig. 56.

Couvercle d'ossuaire, provenant de l'*Arsenal*.

Situle de terre.
(*Fouilles Arnoaldi, tombe* 52.)

dire composés d'une série de menues hachures obliques, parallèles et très serrées, dont l'ensemble formait comme un trait régulier et continu, large tout au plus d'un millimètre (*fig.* 53). Sur les vases récents, vers la fin de la seconde période de Benacci et durant toute la période Arnoaldi, les lignes se précisent et s'accusent. Elles deviennent de profondes entailles, larges parfois d'un demi centimètre, aux arêtes vives et d'un

Fig. 57. — Mortier à décoration incisée et imprimée. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges,* 1907, fig. 60, p. 420.

tracé régulier. Leur sillon remplace les bandes de lignes parallèles souvent incrustées d'une matière blanchâtre, et se détache au contraire en sombre, sur la paroi du vase (*voir la ciste fig.* 48 *et les fig.* 56-59). Il répète d'ailleurs les mêmes motifs que précédemment : dents de loup, croix gammée, méandres, mais le dessin de ces deux derniers est généralement à la fois plus simple et plus serré. Les

Fig. 58.

Vase à diaphragme. Couvercle. Situle.

(*Stradello della Certosa, tombes* 23 et 37.)

métopes quadrangulaires distribuées sur la panse des vases ont, par contre, complétement disparu. Les ornements, uniformément répartis en bandes horizontales et continues, alternent les uns avec les autres et occupent sans laisser de vide, toute la surface à décorer.

La décoration imprimée.

A l'ancien système ornemental ainsi modifié vient s'ajouter un élément complétement nouveau. Il consiste en de petits motifs imprimés en creux à l'aide de poinçons. Ces motifs représentent soit des palmettes plus ou moins simplifiées, des cercles concentriques (*fig.* 59) et des rosettes de toute sorte, soit des serpentins (*serpentelli*) repliés en S (*fig.* 48, 57), ou de petites silhouettes d'oiseaux (*anitrelle*) (*fig.* 58), soit plus rarement des quadrupèdes, ou l'homme (*fig.* 58, *sur le vase de droite*), mais toujours très schématisés, et réduits, à de rares exceptions près, à de

simples formes géométriques [1]. Ils sont distribués, de la même façon que la décoration linéaire, en zones horizontales, à l'intérieur desquelles ils se répètent indéfiniment. Ces zones de triangles, de méandres ou de croix incisées alternent souvent, sur un même vase, avec des bandes poinçonnées; mais jamais les différentes combinaisons de la ligne droite ne servent à encadrer les figures imprimées. Ces deux genres d'ornement se juxtaposent, mais sans former de compositions.

Fig. 59. — Ecuelle à décoration incisée et imprimée.
(*Fouilles de l'Ecole Française, Mélanges*, 1907, fig. 33, p. 393.)

La transformation des motifs purement linéaires doit être attribuée sans doute, à l'évolution propre du style géométrique villanovien. Nous ne trouvons pas, ailleurs qu'à Bologne, de vases ainsi décorés d'un système d'incisions larges et profondes. En Toscane prévaut, à ce moment, l'emploi de la couleur appliquée en gros traits bruns sur un fond clair ou une engobe blanchâtre. L'ornementation de la poterie la plus récente du terrain Arnoaldi se rattache au contraire étroitement à celle des périodes antérieures et semble n'en représenter que le développement et le perfectionnement.

1. Montelius, pl. 84, fig. 10-24 ; pl. 94, fig. 1, 2, 7, 15.

L'application aux vases d'une décoration imprimée dans la pâte semble, au contraire, une mode importée d'Etrurie. Les grands *pithoi* de Cervetri, de nombreux vases d'impasto et les plus anciens buccheros, sont ornés ainsi par estampillage [1]. Il est vrai que les figures se détachent généralement en relief sur un fond légèrement creusé dans la surface du vase, tandis qu'à Bologne, les motifs se trouvent la plupart du temps directement imprimés en creux. Sur les buccheros se déroulent et se répètent de véritables petites scènes. Elles forment des frises continues et paraissent avoir été produites au moyen de petits rouleaux, assez semblables aux cachets assyriens. Etrangère au système géométrique, cette décoration est empruntée au pittoresque répertoire de l'imagerie ionienne [2]. Les vases bolonais ne nous présentent au contraire que des silhouettes schématiques, isolées les unes des autres et très différentes de celles qui décorent la poterie toscane. L'analogie se réduit donc à l'usage de l'impression, mais sans que l'on puisse comparer les sujets imprimés sur les plus anciens buccheros étrusques à ceux de la céramique villanovienne récente de Bologne.

Les mêmes motifs qui ornent à Bologne les vases de terre cuite, se retrouvent en revanche sur les bronzes laminés. Les cercles concentriques et les rosettes constituent l'un des ornements les plus courants des cistes métalliques [3]. D'autres récipients de bronze sont très fréquemment décorés de zones alternantes de serpentins et de silhouettes d'oiseaux [4]. Au sud de l'Apennin, les mêmes éléments décoratifs, rosettes, palmettes diverses, oiseaux, quadrupèdes et figurines

1. Pottier, *Catalogue des Vases de terre cuite du Louvre*, II, p. 408, sqq., *Album*, D, nos 249, sqq. Micali, *Storia degli ant. pop. italiani*, pl. XVIII-XXI.

2. Nous ne trouvons à Bologne que deux fragments qui puissent être rapprochés de ces impressions de style étrusco-ionien; et encore ne sauraient-ils se confondre avec elles; ce ne sont que des produits locaux d'imitation. Le premier, Montelius, pl. 87, fig. 18, provient d'un fond de cabane et porte imprimés en relief, sur fond creux, une série de fauves, ailés semble-t il, la langue pendante et marchant vers la droite. Le second, *ibid.*, pl. 88, fig. 8, trouvé au Stradello della Certosa représente, sous une zone de croix gammées, une frise de guerriers casqués, armés d'un bouclier et de deux javelots, courant vers la droite ; entre figurent une sorte de chimère et des bouquetins.

3. Montelius, pl. 81, fig. 8.

4. *Ibid.*, fig. 6.

humaines, apparaissent exclusivement réservés à l'ornementation des bronzes [1]. Nous les trouvons distribués autour des ossuaires de métal, absolument de la même façon qu'à Bologne autour de ceux de terre. Ce sont donc toujours les vases de bronze qu'imitent les potiers bolonais. Ils ne se contentent pas d'en reproduire les formes; ils en copient également la décoration. Sans doute, de petits fragments de bronze repoussé leur servent-ils le plus souvent de poinçons, pour imprimer en creux, dans la terre encore fraîche de leurs pots, les zones de silhouettes entremêlées aux bandes de méandres, de croix et de dents de loup. Leur seule originalité fut d'appliquer à l'argile cette décoration restée, partout ailleurs, propre au métal.

Nous n'avons pas à rechercher ici l'origine de ces motifs qui ornent les bronzes villanoviens [2]. Qu'il nous suffise de constater qu'ils ont pénétré, avec les vases de métal laminé, de l'Italie centrale, dans la plaine du Pô. La métallurgie puis la céramique bolonaise les reproduisent uniquement comme décoration, sans leur attribuer, semble-t-il bien, la moindre signification symbolique [3]. Ils viennent

1. Qu'il nous suffise de citer ici comme exemples: un ossuaire de Faléries, Montelius, pl. 313, fig. 22 et un autre de Corneto, *ibid.*, 294, fig. 11 = *Mon. Inst.*, X, pl. 24, fig. 7, ces bronzes sont ornés, du col au pied, de petits motifs au repoussé : cercles concentriques, rosettes, palmettes, oiseaux, quadrupèdes et figurines humaines identiques à celles des vases en terre cuite de Bologne. Un autre ossuaire, de provenance inconnue, actuellement au Musée de Carlsruhe, Montelius, pl. 377, fig. 5 = Orsi, in *Museo ital. di ant. class.*, II, fig. 120 est décoré de même, de rosettes, de quadrupèdes courant et de figurines humaines.

2. Ils appartiennent au répertoire de la peinture égéenne. La rosette est un des éléments caractéristiques de la décoration des vases chypriotes (Pottier, *Catalogue*, I, p. 99). Les *serpentelli* apparaissent fréquemment sur les poteries géométriques (Perdrizet, *Fouilles de Delphes*, V, p. 136, fig. 517, 518). Les *anitrelle* se rencontrent pour la première fois sur un vase qui provient d'une tombe à tholos d'Hagia-Triada et que M. Savignoni attribue à la plus ancienne époque mycénienne (*Mon. Linc.*, XIV, col. 686, 687, fig. 4). Modelées en ronde bosse elles servent de poignée aux couvercles des vases du Dipylon, comme à ceux des récipients de bronze d'Italie (Sam. Wide, *Geom. Vasen aus Griechenland*, in *Jahrb. d. Inst.*, 1899, p. 207, fig. 74; p. 210, fig. 85; p. 211, fig. 87). Elles sont un type de pendeloque fréquent à Olympie et à Delphes (Furtwaengler, *Olympia*, IV, *Bronzen*, p. 61; Perdrizet, *Delphes*, V, p. 46). La même silhouette de petit singe accroupi, imprimée parfois sur les vases de terre cuite de Bologne (Montelius, pl. 84, fig. 24), reproduit un type qui se trouve modelé en ronde bosse à Samos (Boehlau, *Aus ital. u. ionischen Nekropolen*, p. 156, fig. 73).

3. Il paraît peu vraisemblable que ces motifs, transportés par les imitations industrielles, de la peinture des vases égéens, à la décoration des bronzes grecs et italiens et à l'impression des terres cuites bolonaises,

s'ajouter aux simples combinaisons de lignes du système géométrique primitif, et donnent naissance, en s'entremêlant à elles sur les poteries bolonaises, à un style caractéristique de la dernière période villanovienne au nord de l'Apennin.

La décoration peinte.

On remarque également à Bologne quelques vases peints [1]. Les plus anciens datent de la seconde période Benacci, les plus récents, de la fin des nécropoles villanoviennes; ils demeurent toutefois, en fort petit nombre relativement à l'ensemble de la vaisselle bolonaise. La décoration, purement linéaire, consiste le plus souvent, en diagonales, dents de loup et larges méandres, répartis en zones horizontales et se détachant en gros traits noirs, tendant au brun, sur le fond rouge vif de la terre ou sur une mauvaise engobe blanchâtre (*fig.* 60). Le style en est le même que celui des ornements incisés. Les vases ornés de peintures ne se distinguent pas en général, par leur forme, des types les plus couramment représentés : ce sont des ossuaires [2]

Fig. 60. — Ciste à décoration peinte : méandre rouge-brun sur engobe blanche (*tombe Benacci* 463.)

aient conservé, au cours des âges et dans les différentes régions, la haute valeur symbolique que leur attribue M. Déchelette : *Manuel*, II, p. 426 sqq. A Bologne tout au moins, leur combinaison semble n'avoir jamais été que purement décorative.

1. Montelius, pl. 81, fig. 4.

2. Tombes Benacci, 490 (voir *ci-dessus*, fig. 42) et 855 A : tombe riche contenant des bronzes, palstabs et rasoirs incisés, des mors de cheval et des phalères. L'ossuaire en terre rougeâtre épaisse, est orné sur toute sa surface de traits de peinture blanche, larges d'environ un demi-centimètre, dessinant un méandre. L'écuelle-couvercle est décorée d'une bordure de même façon. — La plus profonde, par conséquent la plus ancienne des

(*fig.* 42), des cistes cylindriques[1] (*fig.* 49 et 60), des supports à diaphragme[2], des situles[3], des plats[4] (*fig.* 61).

Fig. 61. — Fragments de plats à décoration peinte : rayons noirs-bruns sur engobe blanche. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 61, p. 423.)

On remarque cependant, parmi le mobilier des sépultures Melenzani, une cruche à panse très large et à col étroit, montée sur un petit pied cylindrique, et munie d'une anse à

trois tombes superposées du sondage Ruggieri (*Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII-1907, p. 423), a fourni de même, un ossuaire en terre rouge vif, orné de méandres de couleur noire.

1. Tombe Benacci, 463 ; Montelius, pl. 81, fig. 4 : larges méandres rouges sur engobe blanche.

2. Tombe Benacci, 241 : deux exemplaires ornés de lignes diagonales rouges. — Tombe de Luca, n°. 5 : terre rougeâtre, engobe blanche légère, produisant un coloris rouge brique très clair, sur lequel de gros traits rouge-brun, larges de 1 cm. dessinent des dents de loups entrecroisées et des méandres.

3. Tombe Benacci, 487 : terre brune bien polie, à engobe blanche, larges traits bruns : carrés et diagonales.

4. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 423, fig. 61, provenant de la même tombe Ruggieri qui a fourni l'ossuaire peint, des plats de terre jaunâtre très fine et bien cuite, dont les bords sont ornés de rayons obliques en couleur noire passée au brun rougeâtre.

cornettes [1], dont ce type est exceptionnel à Bologne, tandis qu'il se rencontre assez fréquemment à Volterra [2]. Sur l'engobe à base de chaux, semble-t-il, sont peintes, en lignes particulièrement fines, trois zones de méandres assez compliqués. La terre du vase, rougeâtre et bien épurée, ne se distingue cependant pas de façon bien nette de celle d'un certain nombre de produits locaux. Nous n'oserions donc pas affirmer que cette cruche ait été fabriquée à Volterra et apportée à Bologne. En tout cas, la frappante similitude de forme permet de supposer des relations assez étroites entre les potiers des deux villes.

On ne saurait non plus attribuer une origine étrangère aux autres vases peints qui se rencontrent dans les tombes villanoviennes de Bologne. Ils sortent sans doute des mêmes ateliers que la poterie incisée et estampée. Mais on y doit reconnaître l'imitation d'une catégorie de vases extrêmement nombreuse au sud de l'Apennin. A côté des premières poteries importées des îles grecques ou peut-être de Sicile [3], qui constituent la série dite italo-géométrique, on remarque en effet, dans les tombes à fosse et à *ziro* d'Etrurie, d'autres exemplaires, qui se distinguent par une pâte moins fine et plus rouge; leurs formes les rapprochent davantage de la céramique indigène : ils représentent sans doute des copies italiennes du style géométrique grec [4]. Une

1. Tombe Melenzani, n° 64.

2. Provenant de tombes à ziro, Ghirardini, *Mon. Linc.*, VIII, col. 158. Le type assez courant à Volterra semble inconnu ailleurs ; cf. *ibid.*, col. 162, fig. 24 ; 181, fig. 35.

3. Cf. Pottier, *Catalogue des vases antiques du Louvre*, II, p. 358, sqq. La diffusion de ces vases en Italie coïncide avec le premier établissement des colonies grecques en Sicile et dans l'Italie méridionale. La technique et le style évidemment, en sont grecs, mais on peut se demander si la majeure partie de ces poteries n'a pas été fabriquée par les artisans indigènes de Sicile et d'Italie. Elles abondent à Syracuse et à Gela : Orsi, *Necrop. del Fusco*, *Not. Scav.*, 1893, p. 450, sqq; 1895, p. 113, sqq; *Mon. Linc.*, XVII, col. 245, sqq. — à Cumes : Pellegrini, *Mon. Linc.*, XIII, 261-268; 270-274 ; 279, etc. — dans la vallée du Sarno : Patroni, *Bullet. Paletn.*, 1901, p. 48 ; pl. IV, fig. 3; Peet, *Annual of the Brit. School*, IV, p. 294.

4. Ces imitations, peu nombreuses à Rome, se trouvent extrêmement abondantes en pays falisque : Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 534, 535, pl. IX ; Barnabei, *ibid.*, IV, col. 260-269, pl. VII, fig. 18-23; à Capènes. Paribeni, *ibid.*, XVI, col. 424. — A Corneto, dans la *tomba del Guerriero* : Helbig, *Annali*, 1874, p. 249-266 ; *Mon. Inst.*, X, pl. XC, d ; dans les tombes à ziro : *Mon. Inst.*, XI, pl. LIX, fig. 28 ; *Not. Scav.*, 1907, p. 231. — A Vulci : Gsell, *Vulci*, p. 380-400 ; — à Volterra, Ghirardini, *Mon. Linc.*, VIII, col. 143-146,

engobe blanchâtre, semblable à celle des vases bolonais, donne artificiellement à la surface de la terre la nuance claire naturelle à la poterie exotique. Le dessin est exécuté, comme à Bologne, à traits épais, noirs, bruns ou rouges. Il se trouve, il est vrai, plus varié et mêle souvent aux combinaisons purement linéaires, des silhouettes d'oiseaux ou de quadrupèdes. La finesse à laquelle il parvient parfois, le rapproche davantage des originaux grecs que des exemplaires peints de Bologne. Les quelques essais d'une décoration colorée qui se rencontrent au nord de l'Apennin dérivent néanmoins, du même courant artistique qui généralise l'emploi de ce style à l'ouest des montagnes. Aucun spécimen de la poterie italo-géométrique ne semble cependant être parvenu jusque dans la plaine du Pô. Nous n'y trouvons — et encore seulement à de rares exemplaires, — que des imitations des contrefaçons toscanes.

Les relations entre la plaine du Pô et l'Etrurie à l'époque villanovienne.

Essayons, pour conclure, de résumer ce que cette étude de la poterie peut nous apprendre des relations entre les deux provinces italiennes du centre et du nord, pendant le premier âge du fer.

A l'origine, la poterie bolonaise est absolument identique à la poterie archaïque toscane. La vaisselle grossière, de fabrication domestique, continue à Bologne, jusqu'à la fin de la période villanovienne, les plus anciennes traditions de la céramique du premier âge du fer italien.

Parmi ces traditions, un certain nombre remontent évidemment jusqu'à l'âge du bronze. Les prototypes de l'écuelle villanovienne, de la petite tasse à boire, et le vase-mortier lui-même, se trouvent déjà dans les terramares de la plaine du Pô. Mais les formes les plus caractéristiques, celle de l'ossuaire, par exemple, semblent bien ne s'être constituées que récemment, sur la côte tyrrhénienne, et sous l'influence, nous semble-il, de primitives importations d'outre-mer.

De même la décoration propre à l'époque villanovienne ajoute à celle de l'âge du bronze, les motifs tout particulièrement remarquables de la croix gammée et du méandre. Les

199-200 ; etc. Voir en particulier les trouvailles de Pitigliano, publiées par M. Boehlau, *Jahrb. Inst.*, 1900, p. 167-168; 172-173.

premiers exemples de ces ornements se rencontrent dans une région voisine de celle qui fournit les premiers ossuaires, c'est-à-dire toujours sur la côte tyrrhénienne, entre les monts Albains et Corneto. Nous n'hésitons pas à reconnaître, à l'origine de cet enrichissement du style géométrique indigène, les mêmes influences postmycéniennes qui donnent naissance, en Grèce, aux styles du Dipylon et de Béotie.

Les formes et le système ornemental ainsi constitués, en un point précis de l'Italie centrale, gagnent ensuite, de proche en proche, et autant que nous pouvons en juger, du sud vers le nord, les différentes régions de Toscane, pour traverser assez tardivement l'Apennin et apparaître enfin à Bologne, dans les tombes de la première période Benacci.

Dès lors, l'unité semble rompue entre les deux provinces que séparent les montagnes. Au sud, l'abondance des importations exotiques, auxquelles se mêlent bientôt les produits de la céramique grecque archaïque, étouffent les traditions indigènes et transforment rapidement la civilisation villanovienne en civilisation étrusque. Au nord, au contraire, ces traditions se perpétuent et se développent d'une façon indépendante. La fragile vaisselle de terre débarquée dans les ports tyrrhéniens ne franchit pas les défilés de l'Apennin. Seuls parviennent jusqu'à Bologne, quelques spécimens de vases de bronze, bientôt reproduits et multipliés par les calcheutes indigènes. C'est l'aspect, ce sont les formes et la décoration de ces exemplaires métalliques, qu'imitent les potiers bolonais, tandis que l'effort des ateliers toscans vise plutôt à contrefaire les diverses séries importées de Grèce.

La barrière entre les deux provinces n'est cependant pas telle que nous ne puissions saisir à Bologne, quelque effet des principales transformations survenues dans la céramique de l'Italie centrale. Dès la seconde période Benacci, l'apparition de quelques exemplaires peints nous signale la diffusion, au sud de l'Apennin de la vaisselle italo-géométrique. Le système d'impression qui se généralise durant la période Arnoaldi, doit correspondre à l'ornementation par estampillage des vases d'*impasto* et de *bucchero* toscans. On peut remarquer encore que la teinte lustrée de la vaisselle villanovienne la plus fine, semble imiter par-

fois l'aspect du bucchero et que certaines formes, comme celle du canthare, paraissent reproduire des modèles étrusques. Mais ces diverses traces d'influence de la poterie étrusque sur celle de Bologne, demeurent en somme fort éparses et bien légères. Les artisans bolonais ne suivent que de loin, et d'un pas indépendant, le courant de la civilisation tyrrhénienne.

Ils continuent, au contraire, jusqu'à la fin de la période Arnoaldi, à reproduire en terre cuite, la forme des récipients d'autre matière, bois ou bronze, comme le faisaient déjà les plus anciens potiers de Toscane. Ils s'en tiennent essentiellement, pour la décoration de leurs vases, au même système de lignes géométriques, qui se rencontre dès le début du premier âge du fer italien. C'est chez eux, et chez eux seulement, que nous trouvons la prolongation, jusqu'à une époque tardive, des procédés techniques de la céramique primitive.

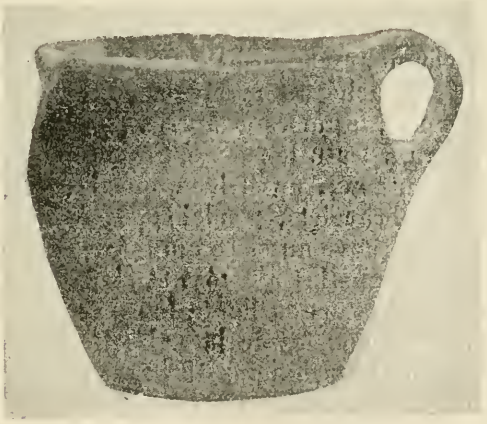

Fig. 62. — Tasse villanovienne en terre noirâtre.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 21, p. 380.)

CHAPITRE IX.

LES MÉTAUX ET LA MÉTALLURGIE A L'ÉPOQUE VILLANOVIENNE.

Le bronze et le fer à l'époque villanovienne, p. 262. — Le métal brut, p. 263. — Les types de haches et leur origine, p. 267. — La hache, arme de guerre, p. 269. — La hache symbolique, p. 271. — Rasoirs et couteaux, p. 274. — Objets de parure, p. 280. — Epingles, p. 280 ; Spirales, p. 282 ; Bracelets, p. 283 ; Colliers, p. 285. — Les Fibules, p. 286. — Fibules à archet de violon et à arc serpentant de forme archaïque, p. 286. — Fibules à *navicella* et à *sanguisuga*, p. 291. — Fibules garnies d'ambre et de verre, p. 294. — Fibules à arc serpentant de la période Arnoaldi, p. 297. — L'origine des types de fibules de la deuxième période Benacci, p. 299. — Le verre et l'ambre à Bologne, p. 304. — Les intermédiaires entre l'industrie orientale et l'Italie, p. 305. — Les deux périodes du premier âge du fer italien, p. 307.

Le bronze et le fer à l'époque villanovienne.

Le métal de beaucoup le plus employé, durant toute l'époque villanovienne, est le bronze. En bronze, fondu dans des moules et retouché au marteau, sont la plupart des outils et des armes, les mors et autres pièces du harnachement des chevaux, les ustensiles d'usage courant tels que les rasoirs et couteaux, aussi bien que les objets d'ornement personnel : bracelets, pendeloques, épingles et fibules. Le bronze se trouve aussi communément employé sous forme de minces lamelles ajustées et rivées à froid. Tous les vases que nous avons eu l'occasion de mentionner plus haut, en tant que modèles de la vaisselle de terre cuite, ressortissent de cette technique. Il y faut ajouter certaines pièces d'habillement, tels que les ceinturons de métal laminé et orné au repoussé.

Le fer n'apparaît à Bologne, au moins au début de la période villanovienne, que sous forme de scories, résidus de fibules ou de menus objets de luxe. Un peu plus tard, conservant toujours son caractère de métal précieux, il fournit surtout des fibules de plus grandes dimensions et des bracelets massifs. Enfin il se substitue peu à peu au bronze,

pour la fabrication des couteaux et poignards, des haches et des mors de chevaux, sans parvenir cependant à le remplacer complètement pour l'outillage courant. Durant tout le premier âge du fer, les hommes n'apprennent que lentement les différents usages du métal nouveau. Quant à l'or et à l'argent, ils demeurent exceptionnels dans les tombes villanoviennes de Bologne.

Le plus grand nombre des objets de bronze fondu ou laminé qui se rencontrent à Bologne, paraissent les produits d'une florissante industrie locale. Mais les types n'en sont pas particuliers à la région. La métallurgie bolonaise a ses origine et ses attaches hors de la plaine du Pô. Il importe de déterminer les éléments qui la constituent et les diverses influences qui se sont exercées sur son développement.

Le métal brut.

Le bronze apparaît à l'état brut, à Bologne, dans un certain nombre de tombes villanoviennes, dans quelques fonds de cabanes et surtout dans l'important dépôt de la *Fonderie de San Francesco*.

Dans les tombes, de petits fragments de bronze se retrouvent assez souvent, mêlés aux ossements incinérés, ou déposés à côté de l'ossuaire, parmi le mobilier funéraire [1]. Ce sont de petits blocs de métal homogène et parfaitement fondu. Tantôt, ils se présentent sous une forme absolument irrégulière et tantôt au contraire, ils ressemblent à de petits parallélipipèdes, détachés de lingots plus volumineux, assez nettement moulés. Gozzadini note même que l'un de ces fragments est marqué, près de l'une de ses extrémités, d'une raie transversale, et suppose que cette raie devait indiquer à l'avance l'endroit précis de la coupure. Il ne nous paraît pas trop aventureux de reconnaître dans ces petits lingots des spécimens de *l'aes rude*, la monnaie primitive, qui précéda en Italie, *l'aes signatum* [2].

Les sépultures étrusques de Bologne, nous offrent en effet, à une époque plus avancée, divers exemples *d'aera signata*, mêlés à des petits lingots bruts, identiques à ceux des tom-

1. A Villanova, Gozzadini signale 9 de ces fragments de bronze, répartis entre 4 tombes : *La nécrop. de Villanova*, p. 42. Le plus petit pèse 12 gr. 52, le plus gros, 64 gr. 18.

2. Cf. Babelon, *Monnaies de la rép. rom., Introduction*, p. II; Hültsch, *Röm. u. griesch. Metrologie*, p. 254, sqq.

bes de Villanova et déposés, de la même façon, à portée du mort. Il est seulement regrettable que le manque de tout classement chronologique, lors des fouilles de Villanova, et l'absence de publication de la majeure partie des fouilles de Bologne, interdise de rechercher à quelle période de la civilisation villanovienne remonte cet usage de *l'aes rude* et l'apparition de l'*aes signatum*. Il semble bien, autant qu'on en puisse juger d'après le matériel exposé, qu'il apparaisse durant la seconde période Benacci, et se répande surtout dans les tombes Arnoaldi.

Des pains de bronze généralement informes et de dimensions extrêmement variables, constituent environ le tiers du dépôt de la Fonderie de San Francesco, et atteignent un poids total de 500 kg.[1] Parfois, dans la masse du métal, se reconnaît encore la forme, imparfaitement fondue, d'objets mis au creuset[2]. Les ustensiles usés et brisés, les innombrables fragments inutilisables, recueillis dans le dépôt, étaient donc destinés à fournir la matière d'une nouvelle fabrication. Lingots bruts et débris divers représentent la réserve métallique de quelque artisan bolonais, bien plutôt qu'un trésor voué à quelque divinité[3]. La présence d'objets absolument neufs[4] et même de pièces inachevées[5], le confirme. Cette trouvaille nous prouve tout d'abord l'activité de l'industrie du bronze, à Bologne, durant l'époque villanovienne. Elle nous indique en outre, comment les bronziers indigènes cherchaient à se procurer, par la refonte, une partie au moins du métal dont ils avaient besoin.

On s'explique aisément ainsi, la qualité fort diverse du bronze qu'ils employaient. L'analyse de quelques *aera ru-*

1. Zannoni, *La Fonderia di Bologna*, p. 46, 47, fragments de lingots rectangulaires : pl. LI, e. f. g. h.; fragments de lingots circulaires, *ibid.*, 1, 2, 7, 8 et pl. LII; fragments informes : pl. LIII-LIV.

2. *Ibid.*, p. 47 : « Les masses métalliques représentées, pl. LII, fig. 1-9 et pl. LIII, fig. 1-6, sont peu compactes, on y reconnaît encore des fragments d'objets tels que des paalstabs (A. fig. 7), des vergettes (B. fig 9), pl. LII, incomplètement fondus. »

3. Le caractère du Dépôt de la Fonderie de Bologne, et en général de tous ces dépôts de bronzes a donné lieu à une littérature extrêmement abondante, dont on trouvera la bibliographie dans Montelius, *La Civilis. prim.*, I (texte), col. 345-346. Ajouter A. Blanchet, *Rev. Arch.*, 1908, I, p. 134, sqq., qui croit y reconnaître des trésors monétaires.

4. La plupart des paalstabs, notamment; quelques-uns portent encore les barbes de fusion.

5. En particulier des fibules, Zannoni, *Fonderia*, p. 34, pl. XXXIX, fig. e, f, g. = Montelius, pl. 72, fig. 6, 7, 8.

dia des tombes de Villanova, y révèle la présence, en moyenne, de 93,70 parties de cuivre, pour 6, 30 d'étain [1]. Les lingots de la Fonderie contenaient de 84 à 91 de cuivre, pour de 13 à 6 d'étain; le reste se composait de plomb, zinc, fer et impuretés diverses [2]. Malgré l'inconstance des proportions, le mélange d'étain distingue ce métal du cuivre proprement italien.

On ne saurait sans doute, déterminer dans quelle mesure les périodes qui précèdent, en Italie, le premier âge du fer, firent usage de métal importé [3]. Mais il est probable qu'elles surent aussi, d'assez bonne heure, tirer profit des minerais locaux. Quelques objets et lingots de la pure époque du bronze ont pu être analysés ; ils apparaissent constitués d'un cuivre impur, résultat de la fusion des chalcopyrites italiennes. La période villanovienne et même l'époque étrusque employèrent encore souvent le cuivre brut de provenance locale, sans alliage d'étain. Il s'en est retrouvé des saumons de forme circulaire, conservant encore l'empreinte du creuset dans lequel ils furent fondus. Plusieurs fragments d'*aes signatum* se sont de même révélés, à l'analyse, comme composés simplement de cuivre, d'un peu de fer et de quelques autres éléments de hasard [4]. Le cuivre est indigène en Italie [5], mais le bronze doit être considéré comme un produit étranger.

Ni l'Apennin, ni le reste de la péninsule, en effet, ne fournissent d'étain. Il ne semble pas, d'autre part, que l'é-

1. Gozzadini, *La nécropole de Villanova*, p. 42.

2. Zannoni; *La Fonderia*, tableau, p. 51, reproduit par Montelius, *La Civilis. prim.*, I, texte, col. 343.

3. Les analyses chimiques de métal appartenant à l'âge du bronze sont demeurées rares. Voir sur cette question : Pigorini, *Antichi pani di rame e bronzo da fondere rinvenuti in Italia*, in *Bullet. Paleln.*, XXI (1895), p. 5, sqq. Un lingot, datant également de l'âge du *bronze*, semble-t-il, et provenant de Mezzacorona dans le Trentin (p. 11) contenait : *cuivre :* 0,972; *plomb :* 0,011; *soufre :* 0,015; *fer*, etc., 0,001 : il s'agit là en somme de cuivre simple, imparfaitement épuré. On trouvera d'utiles indications sur la constitution chimique des bronzes préhistoriques, dans le dernier livre de A. Mosso, *Le origini della civiltà mediterranea* (1910).

4. *Bullet. Paletn.*, XXI (1895), p. 25; l'analyse de fragments *d'aes signatum*, marqué d'un rameau sec, donne : *cuivre :* 0,685; *fer :* 0,234; *arsenic :* 0,035, *traces diverses* : 0,046.

5. On sait qu'il se trouve assez abondamment en Toscane, dans la Maremne, surtout dans le groupe montagneux qui entoure Massa, cf. Marinelli, *La Terra*, IV, *Italia*, p. 201 et dans l'Apennin central. Il ne fait même pas défaut dans l'Apennin bolonais, le long de l'Idice et du Sillaro, cf. *Guida dell' Apennino Bolognese* (1881), p. 74 et 80 b.

tain ait jamais été apporté en Italie, directement à travers les Alpes, des pays dont il était originaire : Espagne ou Cassitérides. Dès la fin du second millénaire avant notre ère, le commerce de ce métal avait adopté définitivement la voie de mer [1]. Il paraît le monopole des peuples de la Méditerranée orientale, dont la puissance précéda la thalassocratie grecque [2]. Ces peuples étaient, en même temps, grands producteurs de cuivre. L'île de Chypre le leur fournissait en abondance [3]. Ce furent eux, sans doute, qui inventèrent l'alliage du cuivre et de l'étain, et qui introduisirent en Italie, le bronze tout préparé.

Cette hypothèse se trouve confirmée par la trouvaille, à la fois sur la côte tyrrhénienne, près de Grosseto, et sur celle de l'Adriatique, dans la province d'Udine, de lingots de bronze et non plus de cuivre, d'une forme caractéristique. Ils ressemblent, soit à des barquettes (*barchette*) quadrilatérales, soit à des pics massifs (*picconi*), losanges allongés, percés en leur milieu, d'un trou circulaire [4]. Ces types rappellent les primitifs saumons de cuivre égéens, répandus dans le monde méditerranéen et dans l'Europe centrale [5]. De même que ces saumons de cuivre, les *barchette* et *picconi* de bronze se rencontrent, en Sardaigne d'une part et d'autre part, dans l'Europe centrale, depuis l'Autriche

1. Cf. S. Reinach, *Un nouveau texte sur le commerce de l'étain*, in *Anthropologie*, 1899, p. 398, sqq. : Herod., III, 115 : « je ne puis rien dire des îles Cassitérides d'où nous viendrait l'étain ». L. Siret : *Les Grecs et le commerce de l'étain*, in *Anthrop.*, 1908, p. 130-165. M. Siret semble faire remonter beaucoup trop haut les relations entre les Phéniciens et l'Ibérie. M. Déchelette : *Chronologie de la péninsule ibérique*, in *Rev. Arch.*, 1908, II, p. 219-269, montre à juste raison, qu'on ne saurait parler des Phéniciens dès l'âge énéolithique. M. Dussaud, *Les civilis. préhelléniques dans la Mer Egée* (1910), p. 126, remarque que les relations entre les civilisations primitives de l'Ibérie et de la mer Egée restent longtemps mal assurées. Elles ne deviennent certaines que lors de la fondation de Gadir, vers 1100 avant notre ère, vers le moment même où l'île de Chypre, tombe sous la domination phénicienne.

2. Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες, οὗτοι γὰρ δὴ τὰς πλείστας τῶν νήσων ᾤκησαν. Thuc., I, 7, 8. Les Cariens dominaient sans doute sur les rivages septentrionaux de la Méditerranée, tandis que les Phéniciens se réservaient plutôt la côte d'Afrique.

3. Dussaud, *Les Civilis. préhelléniques*, p. 159, sqq.

4. Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1895, p. 13, sqq.; lingots en forme de *barchette*, pl. 1, fig 2; en forme de *picconi*, fig. 1, 3.

5. Pigorini, *Pani di rame provenienti dall' Egeo*, in *Bullet. Paletn.*, XXX, 1904, p. 91, sqq.; cf. Déchelette, *Manuel d'Arch.*, II, p. 397, sqq.

jusqu'en Suisse et en France [1]. Ils apparaissent nettement comme des lingots d'importation, dont le centre de diffusion devait se trouver vers l'est de la Méditerranée, à l'origine des deux grandes voies du commerce préhistorique : la voie maritime, le long des côtes, et la voie continentale, par la vallée du Danube. C'est par les côtes qu'ils pénètrent en Italie.

Le métal dont font usage les bronziers italiens du premier âge du fer, doit donc être composé d'un mélange des saumons circulaires de cuivre indigène et des lingots de bronze importés d'outre mer, quand il ne résulte pas, plus simplement, comme dans le dépôt de la Fonderie de Bologne, de la fusion d'anciens objets mis hors d'usage. Mais de toute façon, nous semble-t-il, la présence de l'étain dans la matière employée, témoigne, à l'origine de la métallurgie villanovienne, d'influences méditerranéennes plus ou moins directes.

Les types des objets fabriqués se rattachent de même, tantôt à d'anciennes traditions indigènes et tantôt à l'imitation de formes étrangères.

Les types de haches et leur origine.

Haches. Très abondamment représentée dans le Dépôt de la Fonderie [2] et figurant parfois dans le mobilier des tombes bolonaises, la hache villanovienne semble directement dérivée de prototypes de l'âge du bronze, communs à l'Italie et à l'Europe centrale [3]. Le modèle de beaucoup le plus courant est celui à talon bordé d'ailettes. Le talon, plus mince que la partie supérieure de la lame, en est nettement séparé par un ressaut. Les ailettes, recourbées au marteau, le bor-

1. Chantre, l'*Age du Bronze*, I, p. 35; II, p. 90, 93; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1895, notes 40-42.

2. Zannoni, *La Fonderia di Bologna*, en compte 2952 exemplaires; cf. Montelius, pl. 66, 67.

3. On peut suivre assez aisément l'évolution du type de la hache, depuis les premiers exemplaires de pierre polie. La hache de cuivre, simple lame plate, ressemble fort à celle de pierre : cf., deux spécimens l'un de pierre, l'autre de cuivre, provenant de la tourbière de Brabbia, Montelius, pl. 4, fig. 1 et 7. Puis la hache est sur toute sa longueur bordée d'ailettes plus ou moins hautes : cette forme est fréquente dans les terramares (couteau-hache), *ibid.*, pl. 27, fig. 11. Un peu plus tardif semble-t-il, mais datant également de l'âge du bronze, est le type dont les ailettes se trouvent localisées à la partie médiane de la hache, entre les deux parties qui seront plus tard, l'une le talon, l'autre la lame, *ibid.*, pl. 15, fig. 2. Nous retrouvons dans l'Italie du nord, la même progression qu'indique M. Déchelette pour l'Europe continentale : *Manuel d'Arch.*, II, p. 241, sqq.

dent sur toute sa longeur et s'arrêtent à la lame [1]. Ce type avancé d'un instrument très ancien, est commun à toutes les stations du premier âge du fer dans l'Italie centrale [2] et dans la plaine du Pô [3]. Il subsiste jusqu'en pleine époque étrusque.

A Bologne, le dépôt de la Fonderie a seul fourni quelques exemples des formes antérieures au type proprement villanovien : haches sans talon et couteaux-haches [4]. Recueillis sans doute, chez les populations voisines, celles des terramares, ou ils sont communs, ces antiques instruments n'étaient plus destinés qu'à la fonte. Plus fréquentes, mais également particulières à la Fonderie, sont les haches à douille ronde ou carrée [5] (*fig.* 63). Ce type ne semble autre chose qu'un perfectionnement de la hache à ailette [6]. Il se trouve abondamment répandu dans toute l'Europe centrale, vers le nord, jusqu'en Bretagne et en Scandinavie, et vers l'est, jusqu'en Sibérie [7]. On serait peut-être en droit d'expliquer sa présence à Bologne, par les influences continentales, qui ne purent manquer de s'exercer sur la plaine du Pô, s'il ne se rencontrait aussi, très fréquemment, dans l'Italie centrale.

Fig. 63.
Hache à douille bolonaise.

S'il se trouve, dans le bassin oriental de la Méditerranée, des haches de cuivre primitives, analogues aux plus anciens exemplaires de l'âge du bronze européen et italien, et qui rappellent comme eux la forme des instruments de

1. Montelius, pl. 66, fig. 5-10; pl. 67, fig. 1-5; de Villanova, pl. 89, fig. 1.

2. Cf. *Mon. Linc.*, IV, pl. XII, fig. 2, 3; *ibid.*, XV, pl. II, fig. 5, 7, 8, 10-14 : haches du pays falisque et du Latium.

3. Cf. : p. e., un moule destiné à fondre des haches de ce genre, trouvé à Casalecchio près de Rimini, Montelius, I, pl. 30, fig. 6,

4. Montelius, pl. 66, fig. 2, 3, 4.

5. *Ibid.*, pl. 67, fig. 6-21. Zannoni compte environ 400 exemplaires de haches à douille, pour 1700 haches à ailerons.

6. Les ailettes n'existent que d'un seul côté de la hache et sont repliées l'une vers l'autre jusqu'à se rejoindre : cf. Montelius, pl. 14, fig. 10. On trouve des haches à douille dès les terramares ; cf. un exemplaire de Casinalbo, *ibid.*, pl. 22, fig. 6.

7. Déchelette, *Manuel*, II, p. 252, sqq.

pierre [1], par contre, les types proprement villanoviens de la hache à ailettes et à douille semblent bien appartenir en propre à la métallurgie indigène.

La hache arme de guerre.

L'usage que les populations italiennes du premier âge du fer firent de leur hache, paraît aussi remonter à de très anciennes traditions, venues du continent, plutôt que de la mer. La hache, en effet, servit chez eux à la guerre plus encore qu'aux travaux domestiques. Adaptée à un manche légèrement recourbé, elle constituait une arme de jet, destinée à porter de loin les premiers coups à l'ennemi [2] ; elle remplaçait, dans une certaine mesure, le javelot. Nous y pouvons reconnaître la *cateia* qu'attribue Virgile aux populations indigènes de Campanie [3] : arme barbare des peuples de l'Europe centrale, spécifient les commentateurs, et qui, lancée par une main adroite, rebondissait vers celui qui l'avait jetée [4]. Sans doute, à l'époque romaine, les tribus gauloises ou germaniques continuaient-elles seules à manier cet instrument de guerre, dont l'origine devait remonter à l'âge qui précéda

Fig. 64. — Guerrier armé de la hache. (*Situle de la Certosa.*)

1. Modestov, *Introduction à l'Hist. rom.*, p. 91, 92; Dussaud, *Les Civilis. préhelléniques*, p. 167, sqq., et fig. 117.

2. A. Grenier, *L'armement des populations villanoviennes au nord de l'Apennin*, in *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 1-17.

3. *Æn.*, VII, 733, sqq. :

« Non tu carminibus nostris indictus abibis,
Oebale...
Et quos maliferae despectant moenia Abellae, (740)
Teutonico ritu soliti torquere cateias ».

4. Servius, *ad Æn.*, *ibid.*; Isidore, *Orig.*, XVIII, VII, 7; cf. Bertrand, *L'amentum et la cateia sur une plaque de ceinture en bronze*, in *Rev. Arch.*, 1884, I, p. 105-108; Saglio, *Dictionn. des Antiquités*, art. *cateia*.

les métaux. Mais dans l'Italie préhistorique, la hache d'armes ne semble avoir disparu devant l'armement classique que peu à peu, et fort lentement. Epées et lances apparaissent, il est vrai, sur la côte tyrrhénienne, à Corneto, à Vetulonia [1], dès les tombes à puits, mais ne se multiplient que dans les fosses et les sépultures plus récentes. Vers le VI^e^ siècle avant notre ère, la stèle de Fiesole nous présente encore un guerrier étrusque, portant une hache de la main gauche, mais également armé d'une lance, qu'il tient de la main droite [2]. Au nord de l'Apennin, sur la situle de la Certosa, qui date du V^e^ siècle, des cavaliers et des fantassins défilent la hache sur l'épaule [3] (*fig.* 64). A l'est des Alpes, l'emploi de cette arme se perpétue jusqu'à une époque encore plus tardive; le ceinturon de Watsch, par exemple, nous montre des combattants en train de lancer la *cateia* [4].

L'usage de la hache, comme arme de guerre, recule donc d'un mouvement continu, du centre vers le nord de l'Italie, puis au delà des Alpes. A Bologne, il dut persister jusqu'à la fin de la période villanovienne. La preuve en est fournie, par l'absence ou du moins l'extrême rareté, dans les tombes, des armes méditerranéennes, lances et épées [5].

1. *Not. Scav.*, 1882, p. 269, 286, 292; Pernier, *Le armi di Vetulonia*, in Milani, *Studi e Materiali*, III, (1905), p. 230-248.

2. Micali, *Storia degli ant. pop. italiani*, pl. LI, fig. 1 = Montelius, pl. 168, fig. 2.

3. Montelius, *ibid.*, pl. 105; voir *ci-dessous*, chap. XI, p. 371.

4. *Mitteil. d. anthropol. Gesellsch. Wien*, 1884, pl. IV; cf., sur les bronzes de cette catégorie, Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 665, sqq.; Ghirardini, *Mon. Linc.*, VII, et surtout X, col. 170-200; A. Bertrand et S. Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (1894), p. 94, sqq.

5. On en trouvera l'énumération, *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 3-7. Les tombes Benacci et de l'Arsenal ont fourni 5 épées de bronze: Montelius, pl. 76, fig. 15 et 16, auxquelles il faut ajouter celle de Ronzano (4 kilom. au sud de Bologne), *ibid.*, pl. 95, fig. 3 a et b. Ces épées bolonaises appartiennent toutes au même type (cf., un autre exemplaire provenant de la Fonderie, *ibid.*, pl. 70, fig. 4), type qui paraît à peu près également répandu dans toute la vallée du Pô : *Epées de Cascina Rianza, près de Milan*, Montelius, pl. 28; *Epées au nord du Pô, ibid.*, pl. 31; *de Povegliano* (Vérone), pl. 37; *de Moneucco* (Côme), pl. 42, fig. 10; *d'Este*, pl. 51, fig. 14. Elles se distinguent assez nettement de celles de l'Italie du sud et du centre : cf. Pigorini, *Bullet. Paletn.*, IX (1883) p. 84, sqq.; XI (1885) p. 177, sqq. Ces dernières se rapprochent du type grec: Tsountas, Ἐφημ. ἀρχ., 1897, col. 97-128, pl. 7, 8. Celles de la plaine du Pô, analogues à celles de Suisse, de l'Allemagne du Sud et de France, paraissent à M. Naue, dérivées du type hongrois et sont classées par lui, dans la catégorie dite « du Rhône » : *Die vorrömischen Schwerter aus Kupfer, Bronze u. Eisen*, (Munich 1903), p. 52-55, pl. XXXIV-XXXVI.

Plus longtemps que les habitants de l'Italie centrale, ceux de la région bolonaise, demeurèrent donc fidèles au mode de combattre le plus ancien.

La hache symbolique.

A l'ouest de l'Apennin, comme au nord des montagnes, la hache se conserve cependant, en tant qu'instrument de sacrifice et surtout, semble-t-il, comme objet symbolique. Elle figure, on le sait, dans les faisceaux romains, comme emblème de l'autorité consulaire. En Etrurie, à Chiusi, à Vetulonia, des sépultures particulièrement riches ont fourni de superbes exemplaires de haches d'apparat, dont le manche droit, en métal, fer ou bronze, fait corps avec la lame ou même consiste en un bâton d'ivoire incrusté d'ambre [1]. Plus communément, la hache insigne de commandement se distingue à l'ampleur de sa lame, large et mince feuille de bronze à talon minuscule [2]. La forme s'exagère en courbes élégantes ; l'instrument devient un pur symbole.

Rien n'autorise cependant à supposer, à l'origine de cette transformation, quelque influence des idées religieuses qui consacrèrent, dans le monde égéen, le signe de la bipenne [3]. La hache symbolique villanovienne demeure purement italienne et ne ressemble en aucune façon, à la double hache crétoise. Elle ne date d'ailleurs que d'une période beaucoup plus récente. Il semble que nous puissions suivre à Bologne même les phases successives de son évolution.

Dès les tombes Benacci en effet, se trouvent quelques exemplaires, semblables par leur forme au type d'usage pratique,

1. La plus belle provient d'une tombe à ziro de Chiusi et se trouve au Musée de Florence. La hache (forme de la hache à douille) et l'extrémité du manche sont d'une seule pièce de bronze moulé; le reste du manche est en os incrusté d'ambre. Elle fut trouvée avec une autre en bronze et fer : *Bullet. Inst.*, 1875, p. 219 ; 1876, p. 153; Montelius, pl. 214, fig. 1, 3, 4. Deux autres, en fer, proviennent de la *tomba di Pania*, *Annali*, 1877, p. 405, *Mon. Inst.*, X, pl. XXXVIIII a, n. 5 : Montelius, pl. 225, fig. 1; cf. Milani, *Museo ital. di ant. class.*, I, p. 306, note 1. A Vetulonia le tumulus *della Franchetta* a fourni un exemplaire analogue, tout en bronze : *Not. Scav.*, 1894, p. 350, sqq.; p. 352, fig. 24 = Montelius, pl. 197, fig. 4.

2. P. e., à Vetulonia, trois grands exemplaires proviennent de la tombe Bambagini, Falchi, *Vetulonia*, p. 202; un autre du *Poggio alla Guardia*, Montelius, pl. 180, fig. 3.

3. Cependant la stèle du *Circolo del Guerriero* de Vetulonia (Musée de Florence), représente un guerrier casqué et couvert d'un bouclier rond, brandissant une bipenne : Montelius, pl. 189, fig. 9. De la *Tomba del Littore*, de Vetulonia, provient une double hache en fer dont le manche est entouré d'une douzaine de vergettes formant faisceau.

mais dont la lame était incisée d'une décoration géométri-

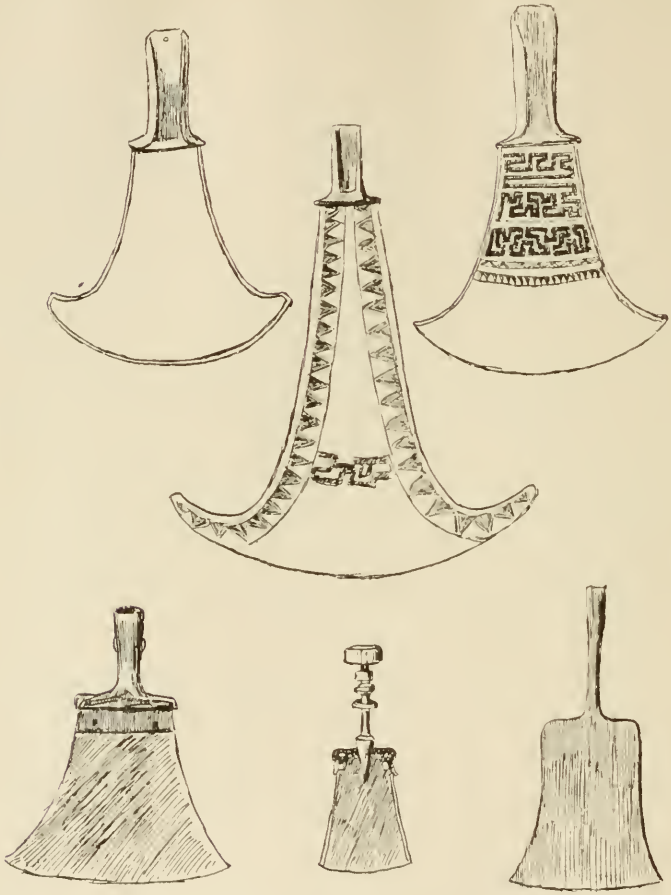

Fig. 65.

1 : en haut, à gauche, hache de la tombe *Benacci* 960 (Montelius, pl. 77, fig. 3): les bords de la lame sont garnis d'un filet rond décoratif.

2 : en haut à droite, tombe *Benacci* 263 (Montelius, pl. 77, fig. 4): lame peu épaisse à décoration géométrique incisée.

3 : au milieu, tombe *Arnoaldi* (Montelius, pl. 82, fig. 12) : lame très mince, ornements incisés.

4 : en bas, à gauche, petite hache symbolique en bronze, tombe *Benacci* 805 (la douille) et fer (la lame) (Montelius, pl. 77, fig. 7.)

5 : au milieu, très petite hache à soie garnie de rondelles d'os, tombe *Benacci-Caprara* LIII (Montelius, pl. 77, fig. 1.)

6 : à droite : petite hache à douille (fer), de *Villanova* Montelius, (pl. 89, fig. 4.)

que plus ou moins développée [1] (*fig.* 65, *n.* 2 *et* 3). Puis on

1. Tombe Benacci 855 : Montelius, pl. 73, fig. 14; tombe 263, *ibid.*, pl. 77, fig. 4.

voit s'accentuer progressivement les courbes de la lame, dont le tranchant même se trouve parfois bordé d'un filet arrondi [1] (*fig.* 65, *n.* 1). La douille et le haut d'une autre hache de petites dimensions sont seuls en bronze, tandis que la lame elle-même est en fer, métal encore rare et précieux [2] (*fig.* 65, *n.* 4). Enfin, dans les tombes Arnoaldi apparaissent des spécimens, tantôt lisses et tantôt ornés ; longs de 25 à 30 centimètres et épais de quelques millimètres seulement, le talon de ces grandes haches ne dépasse pas un ou deux centimètres de large [3] (*fig.* 65, *n.* 3 et *fig.* 66).

En d'autres cas encore, la hache toute entière se réduit à de minuscules proportions. A sa partie supérieure, une soie droite est parfois garnie de petits disques d'os [4] (*fig.* 65, n. 5). La hache peut même se transformer en une simple breloque suspendue à une fibule [5]. Un autre instrument d'usage indéterminé semble encore reproduire la forme de la hache. C'est un bronze, souvent percé à jour et incrusté d'ambre, avec une poignée en forme d'anneau, remplaçant le talon ; il se trouve géné-

Fig. 66. — Hache symbolique. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges,* 1907, fig. 48, p. 411.)

1. Tombe Benacci 950, *ibid.*, pl. 77, fig. 3.

2. Tombe Benacci 805, *ibid.*, pl. 77, fig. 7.

3. Ces grands exemplaires sont tantôt lisses : *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 411, fig. 48, et tantôt décorés d'incisions comme celui d'une tombe Arnoaldi, Montelius, pl. 82, fig. 12 et un autre, de forme identique et à la surface très oxydée, provenant du Stradello della Certosa.

4. Montelius, pl. 77, fig. 1 et 2.

5. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 419, fig. 59. De même à Cassibile (nécropole sicule) une petite hache-breloque, de forme très différente de celle des haches villanoviennes, est suspendue à l'aiguille d'une fibule. *Mon. Linc.*, IX, pl. XIII, fig. 12.

ralement dans les tombes, associé à des bâtonnets terminés par de petites boules [1] (*fig.* 67).

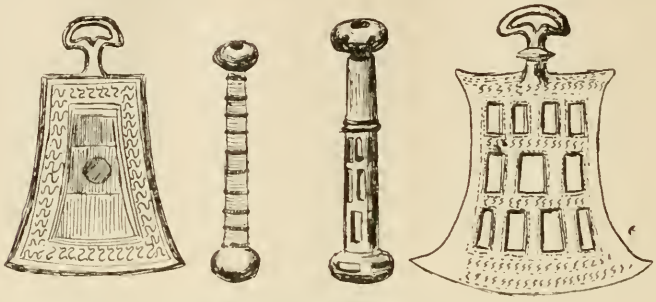

Fig. 67. — Instruments en forme de hache, bronze incrusté d'ambre.
(Montelius, pl. 80, fig. 5 et 89, fig. 11.)

Ces transformations de la hache paraissent plus nombreuses et plus diverses à Bologne que dans toute autre région. Nous ne saurions d'ailleurs préciser les idées qui en déterminèrent l'extrême variété, ni les raisons de ce développement particulier.

Rasoirs et Couteaux.

Rasoirs et couteaux. Les tombes villanoviennes de Bologne, comme celles de Toscane, contiennent fréquemment un petit instrument de bronze que l'on croit avoir servi de rasoir. C'est une petite lame en forme de croissant, au tranchant semi-circulaire et munie, en guise de poignée, d'une petite tige terminée par un anneau fixe [2] (*fig.* 68, 69).

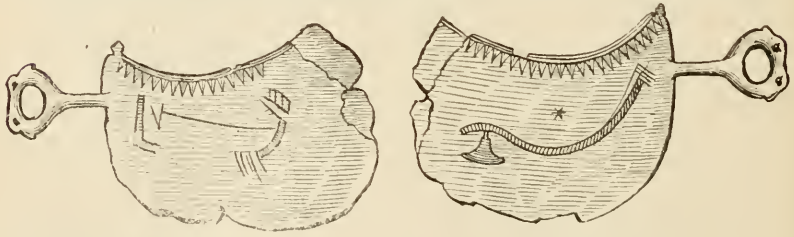

Fig. 68. *Fig. 69.*

Rasoir villanovien gravé sur ses deux faces : un navire et une hache emmanchée, au-dessous d'une étoile.
(*Fouilles Benacci-Caprara*, Montelius, pl. 78, fig. 3 *a* et *b*.)

1. Montelius, pl. 80, fig. 5; pl. 89, fig. 11; cf. *Mélanges*, 1907, p. 388-390, fig. 28.
2. Montelius, pl. 73, fig. 16, 17; pl. 76, fig. 3; pl. 78, fig. 3, 4; pl. 89, fig. 6.

Le type en est complètement fixé dès les plus anciennes tombes bolonaises. Seul, un léger détail permet d'établir un classement chronologique parmi les exemplaires issus des fouilles. Dans les sépultures de la première période Benacci, le dos du rasoir, au lieu de dessiner un seul arc de cercle, se trouve au contraire divisé en deux segments et le sommet de l'angle qui les sépare est, le plus souvent, orné d'une petite protubérance glandiforme [1]. Peu à peu, au cours de la seconde période Benacci, l'arc de cercle le plus voisin du manche se réduit et finit par disparaître complètement [2] : le dos du rasoir, comme le tranchant dessine une courbe parfaite.

Instruments d'usage pratique, les rasoirs sont généralement dépourvus d'ornement. Parfois cependant, à Bologne, aussi bien d'ailleurs qu'en Toscane, la lame se trouve décorée d'une bande de dents de loup incisées, au bord de la courbe intérieure [3]. Un exemplaire bolonais porte en outre, rapidement tracés d'un trait peu profond, sur une face, une hache emmanchée, et sur l'autre face, représentation particulièrement curieuse dans la plaine du Pô, un navire à proue droite, peu élevée, et à poupe arrondie que surmonte, semble-t-il, une sorte d'emblème [4] (*fig.* 68, 69).

Au cours du développement villanovien, ces rasoirs en demi-lune se font de plus en plus rares dans les tombes. On n'en rencontre plus dans le terrain Arnoaldi [5]. L'instrument qui les remplace, semble-t-il, est un couteau de bronze, à lame trop large et trop peu épaisse pour avoir pu servir à d'autres usages. Le manche, qui souvent fait corps avec la

1. *Ibid.*, pl. 73, fig. 16, 17. Des rasoirs de ce type proviennent d'un certain nombre de tombes de la première période de Benacci; t. 871, 702, 554, 255, 823, 690, 692, 628, 571; les fibules et les ossuaires sont exclusivement du type le plus ancien.

2. *Ibid.*, pl. 76, fig. 3 : tombe Benacci-Capara; pl. 78, fig. 4.

3. A Corneto, Montelius, pl. 291, fig. 8; à Veies, *ibid.*, pl. 348, fig. 2; à Bologne, *ibid.*, pl. 73, fig. 17.

4. Montelius, pl. 78, fig. 3 a et b, tombe Benacci-Caprara, *Not. Scav.*, 1889, p. 305. Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher cette figure, d'autres croquis de navires incisés sur des vases de terre cuite trouvés à Syra, cf. Dussaud, *Les Civilis. préhel.*, fig. 197, p. 275.

5. Cf. Zannoni, *La Fonderia.*, p. 94; et *Bullet. Inst.*, 1875, p. 14 et 50, 51. Pour les rasoirs de Villanova, on ne sait pas au juste de quelles tombes ils proviennent : Gozzadini, *Di un sepolcreto.*, p. 25, pl. IV, fig. 10, 16; le *Catalogue de la collection Gozzadini* en mentionne une douzaine d'exemplaires : nos 246-258. Sur les rasoirs dans les tombes archaïques de la Mercanzia, cf. *Not. Scav.*, 1887, p. 6. Il ne s'en trouve que dans les tombes les plus anciennes de l'Arsenal; *ibid.*, 1885, p. 493; 1890, p. 231.

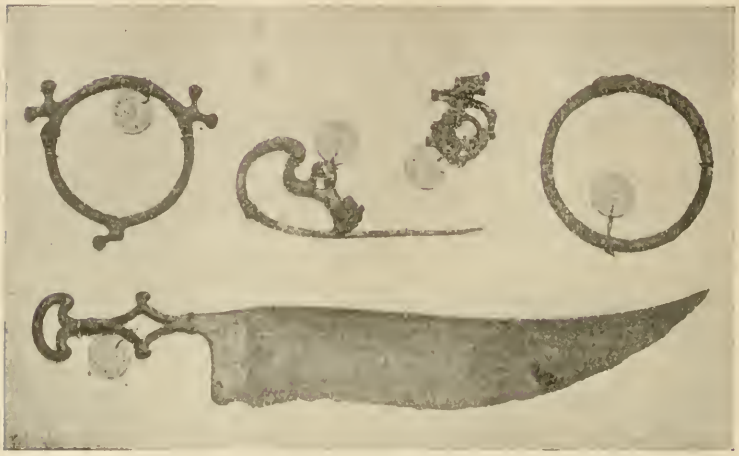

Fig. 70. — Bracelets, fragment de fibule, agrafe et couteau villanoviens.
(*Fouilles de l'École française, Mélanges*, 1907, fig. 22, p. 381, 382.)

Fig. 71. — Couteau villanovien en bronze, fondu tout d'une pièce.
Même provenance, *ibid.*, fig. 41, p. 406.)

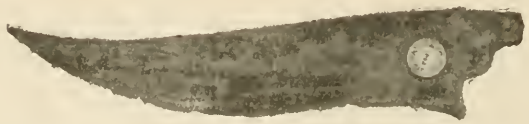

Fig. 72. — Lame de couteau en bronze (*tombe Romagnoli*, n. 8.)

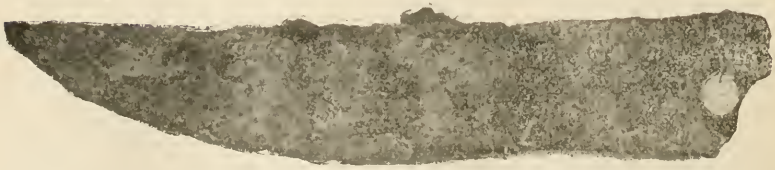

Fig. 73. — Grande et forte lame de couteau en fer (*tombe Romagnali*, n. 8.)

lame, est de fort petites dimensions et ne paraît pas destiné à être saisi à pleine main. Le tranchant dessine une large courbe qui se termine par une pointe effilée [1] (*fig.* 70).

D'autres exemplaires, il est vrai, de forme à peu près analogue, sont plus massifs et plus solides. Ils sont généralement munis d'une douille ou d'une soie pour le manche et ont pu faire réellement office de couteaux (*fig.* 71). Enfin, durant la dernière période villanovienne, nous voyons apparaître de fortes lames de fer (*fig.* 73), de forme plus rigide et de proportions plus développées que les exemplaires de bronze [2]. Quelques-unes d'entre elles ont peut-être servi, non seulement de couteaux à trancher, mais d'arme offensive [3].

On a montré comment les types du rasoir et du couteau villanovien dérivaient du rasoir et du tranchet de l'âge du bronze, et comment ces formes à leur tour, pouvaient se rattacher à celles des racloirs de silex [4]. Le rasoir semi-circulaire et même le couteau à lame courbe, semblent bien, en effet, ne représenter que la moitié d'un instrument à double tranchant, fréquent dans les terramares [5]. Mais la question de l'origine du rasoir villanovien se trouve compliquée aujourd'hui, par la découverte, dans

1. Le dos est généralement renforcé d'une nervure; la longueur de la lame varie de 0,10 à 0,30, pour une largeur de 3 à 7 centimètres. Les exemplaires les plus anciens sont d'assez petite taille; le manche de bois ou d'os était fixé sur une soie : Montelius, pl. 78, fig. 7 et 8. Les proportions de la lame augmentant, la soie est remplacée par une douille : pl. 76, fig. 4; pl. 78, fig. 5; ou bien lame et manche sont du même métal et coulés d'un seul jet : pl. 78, fig. 6. Dans les exemplaires plus récents, la lame est le plus souvent encastrée et fixée par des rivets dans un manche de métal ou de bois, *ibid.*, fig. 12; fig. 9, 10, 11. Les lames très minces et de petites dimensions deviennent particulièrement nombreuses dans les tombes récentes : tombes de Luca 19, 29, 34, 124, 198, 482; une trentaine d'exemplaires exposés proviennent du terrain Arnoaldi.

2. Montelius, pl. 82, fig. 19, 20, 21. Tombes de Luca, 495 et 929; fouilles Arnoaldi 1883, tombes VI, XV, etc.

3. Plusieurs de ces lames atteignent en effet plus de 30 cent. de long, sur 7 à 8 de large et près d'un centimètre d'épaisseur. Une dizaine de lames et de fragments de ce genre figurent parmi le mobilier Arnoaldi.

4. Pigorini, *Bullet. Paletn.*, XIII (1888), p. 76 et 132; XIX (1894), p. 6, sqq.; XX (1895), p. 1-29.

5. Comparer p. e., les couteaux-rasoirs à double tranchant, provenant des terramares de Monte Venere (prov. de Reggio-Emilia) et de Redù (prov. de Modène) : Montelius, pl. 23, fig. 10 et 9, avec un couteau-rasoir à un seul tranchant de Trévise, *ibid.*, pl. 34, fig. 17; et à un exemplaire analogue, de Bismantova, pl. 41, fig. 2.

l'Italie méridionale et centrale, d'un certain nombre d'exemplaires quadrangulaires, qui ne sont cependant pas sans analogie avec les rasoirs en forme de demi-lune.

Les nécropoles sicules qui marquent la transition entre l'âge du bronze et celui du fer, ont fourni à la fois quelques spécimens de rasoirs semi-elliptiques à un seul tranchant et de nombreuses lames rectangulaires à double tranchant [1]. Les deux types sont munis d'un manche analogue, tantôt fondu du même jet que l'instrument et tantôt fixé par des rivets. Tantôt lisse et tantôt tordue comme une cordelette, cette tige se termine toujours par un anneau fixe. L'une et l'autre forme, remarque M. Orsi, semble également importée de l'Orient égéo-mycénien, ou du moins influencée par des modèles qui se rencontrent en Crète et à Chypre [2]. On sait d'ailleurs les étroites relations qui unissaient la Sicile préhistorique au monde mycénien et postmycénien.

Les mêmes rasoirs quadrangulaires se rencontrent à Tarente et à Timmari, dans l'Italie méridionale [3]. A Cumes, la nécropole archaïque, comprise dans l'enceinte du VI^e^ siècle, a fourni également des rasoirs lunulés et quadrangulaires [4]. La forme rectangulaire, plus ancienne, semble-t-il, apparaît dans les monts Albains [5] et dans les plus anciennes tombes villanoviennes de Toscane, à Tolfa, aux Allumiere [6] et à Corneto [7]. Elle semble bien y avoir été importée par le même commerce maritime qui l'introduisit en Sicile. On peut attribuer la même origine au type semi-elliptique, ou tout au moins, doit-on admettre que ces instruments, dont les plus anciens exemplaires proviennent des côtes méditerranéennes, n'ont pris la forme qui les carac-

1. Orsi, *Bullet. Paletn.*, XXXI (1905), p. 124, sqq., à propos de 6 exemplaires de la nécropole de *Molino della Badia*, près de Granmichele, dont un semble semi-elliptique. Celui que représente la fig. 33, muni d'un manche à cordelette, ressemble fort aux rasoirs de l'Italie septentrionale.

2. *Ibid.*, p. 126. J'ai noté au Musée Saint-Louis de Carthage, au moins un exemplaire de rasoir lunulé, absolument identique à ceux de la première période Benacci.

3. Quagliati, *Mon. Linc.*, XVI, col. 87, sqq.; fig. 97-101; à Tarente, *Bullet. Paletn.*, XXVI (1901), p. 15, 17, fig. c, p. 40; *Not. Scav.*, 1899, p. 463, fig. 20.

4. Patroni, *Bullet. Paletn.*, 1899, p. 183, sqq.; cf. Pellegrini, *Mon. Linc.*, XIII, col. 208, note.

5. Pasqui, *Not. Scav.*, 1902, p. 189, fig. 101.

6. Montelius, pl. 132, fig. 2, 7.

7. *Not. Scav.*, 1907, p. 235, fig. 39; 250, fig. 53; 325, fig. 60.

térise durant le premier âge du fer italien, que sous l'influence de modèles importés d'outre-mer.

Quant aux couteaux à lame ondulée, il s'en retrouve quelques exemples en Sicile [1] et à Sybaris [2] ainsi que dans les tombes à puits du Latium [3] et de l'Etrurie [4]. Mais ce ne sont que des lames petites et fines, munies seulement d'une courte soie plate et assez différentes des larges couteaux bolonais. Elles restent d'ailleurs peu nombreuses jusqu'ici, dans toute l'Italie du centre et du sud. C'est surtout dans la plaine du Pô, à Bologne, à Este [5], à Novilara [6] que se rencontrent de beaux exemplaires de couteaux, à poignée ajourée fondue avec la lame, ou à douille. Ce type semble bien appartenir en propre à la métallurgie transapennine. Il n'y faut voir, sans doute, qu'un développement local tardif, influencé peut-être par des modèles de l'Europe centrale [7], d'une forme villanovienne plus ancienne.

Mais de cette forme villanovienne elle-même nous chercherons l'origine, bien plutôt dans celle des couteaux à lame ondulée de l'époque de transition sicule, de Sybaris et du Latium, que dans les exemplaires de l'âge du bronze européen. Il est vrai que les couteaux siciliens et ceux de l'Europe centrale dérivent sans doute du même type égéen et présentent par suite de grandes ressemblances [8]. Mais le

1. Orsi, *Bullet. Paletn.*, XV (1889), p. 179. De nombreux petits couteaux, à manche faisant corps avec la lame et terminé par un anneau, ayant servi, peut-être, de racloirs pour le décharnement des squelettos, proviennent comme les rasoirs, de la nécropole de Molino della Badia, près de Granmichele. Un exemplaire au moins, de couteau recourbé, se trouve à Carthage, associé au rasoir semi-elliptique.

2. *Not. Scav.*, 1888, p. 579, pl. XIX, fig. 3.

3. Montelius, pl. 139, fig. 9, 10, 11, 14; pl. 371, fig. 1.

4. De Vulci, *ibid.*, pl. 258, fig. 5; pl. 259, fig. 4; de Chiusi au Musée Kircher; de Goluzzo, près de Terni, *Bullet. Paletn.*, XIII (1887), p. 114, pl. III, fig. 3, 12.

5. Montelius, pl. 51, fig. 18, 19.

6. *Ibid.*, pl. 147, fig. 9.

7. On rencontre de superbes exemplaires de couteaux recourbés en bronze, depuis le Tyrol jusqu'à l'est des Alpes et en Istrie : au Musée de Trente, trouvailles de Pomarolo, 1892, et de Vigili; au Musée d'Innsbrück, trouvailles de Mitteldorf-Virgen, surtout de Kronburg et de Mieming, dans la haute vallée de l'Inn; de Hötting et de Völs, près d'Innsbrück; — à Trieste, beaux exemplaires provenant de la nécropole de S. Lucia. Les larges et forts couteaux de fer semblent également originaires des régions de Styrie et des Alpes : couteaux d'Eggendorf au Musée d'Innsbruck; de Frogg, au Musée de Klagenfurt.

8. Cf. Déchelette, *Manuel*, II, p. 260.

courant européen ne semble pas être descendu, en Italie, au delà de la région des lacs subalpestres [1]. C'est donc par voie maritime que les types de l'âge du bronze méditerranéen parvinrent, durant le premier âge du fer, aux rivages italiens.

Objets de parure. La parure villanovienne, dont les tombes nous ont conservé les éléments métalliques, semble être demeurée toujours assez simple. Elle se réduit à quelques épingles, à de légères spirales de bronze, des bracelets, des colliers et surtout des fibules, sans compter les chaînettes et pendeloques diverses. Il ne semble pas que l'on puisse établir de distinction entre les ornements particuliers aux hommes et ceux dont les femmes faisaient seules usage. En effet, des sépultures contenant des armes ont livré non seulement des bracelets, mais même des épingles, tandis que d'autre part, à de fins colliers composés de disques de calcaire, de perles de verre et d'ambre, ornements essentiellement féminins, se trouvent parfois associés des rasoirs.

Epingles. Les épingles les plus fréquentes durant la première période Benacci, sont en général de petite dimension et simplement garnies de rondelles de coquille, d'une boule ou d'un petit cube d'os. Plus tard, une perle de verre ou d'ambre surmontée d'un petit disque ou chapeau de bronze, forme la tête. Fréquemment aussi, à partir de la seconde période Benacci, l'épingle se termine par une simple sphère de bronze creuse et fortement aplatie [2] (*fig.* 75), ou bien par une rouelle à rayons droits ou courbes [3]. Ces types sont com-

1. Nous ne trouvons de couteaux à lame ondulée en Italie, à l'âge du bronze, que dans les stations lacustres : à l'Isola Virginia, lac de Varese, Montelius, pl. 2, fig. 7 ; dans les tourbières du lac d'Isée, *ibid.*, pl. 33, fig. 2 et 3 ; dans les provinces de Côme, de Vérone et d'Udine : *ibid.*, pl. 47, fig. 15, 16 ; pl. 33, fig. 1 ; pl. 34, fig. 16.

2. Montelius, pl. 82, fig. 8.

3. P. e. Tombe Romagnoli, n° 2 : *Not. Scav.*, 1893, p. 183. Sur ces rouelles et leur diffusion, cf. Milani, *Museo ital. di ant. class.* I, p. 311, pl. IX, fig. 14 a, b. ; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, III (1879), p. 57-61 ; Helbig, *die Italiker in d. Poebene*, p. 20 et 89 ; *L'épopée homérique*, p. 109, note 1 ; Gsell, *Vulci*, p. 291. A la bibliographie indiquée par M. Gsell, ajouter : Faléries, *Mon. Linc.*, IV, col. 273, pl. XII, fig. 15 ; Cetona (près de S. Casciano dei Bagni, Toscane), *ibid.*, IX, col. 154, fig. 6 ; Rome : *ibid.*, XV, col. 444, pl. XV, fig. 33. On trouvera une excellente étude d'ensemble par Colini : *Oggetti*

muns à toute l'Italie du premier âge du fer [1]. Les uns cependant, notamment ceux qui comportent l'emploi du verre

Fig. 74. — Epingle à tête de bronze massif.

Fig. 75. Epingle à tête de pavot.

Fig. 76. Epingle à chapeau chinois.

(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges,* 1907, fig. 13, p. 369 ; 49, p. 413 ; 36, p. 402.)

et de l'ambre sont incontestablement étrangers. Il en est de même des épingles garnies de rondelles et de coquillages. Les épingles à tête de bronze ne paraissent qu'une imitation des exemplaires ornés d'une autre matière.

della prima età del ferro scoperti a Poggibonsi in val d'Elsa, in *Bullet. Paletn.*, 1905, p. 202, sqq., et à propos des trouvailles de Tolfa, *ibid.*, 1910, p. 116 sqq.

1. Nous ne mentionnons ici que les types les plus fréquents à Bologne et qui nous paraissent les plus caractéristiques. On trouvera reproduits par Montelius, les quelques exemplaires qui se rapprochent le plus des épingles employées durant l'âge du bronze, dans l'Europe centrale : pl. 76, fig. 7 (cf. Déchelette, *Manuel*, II, p. 321, fig. 125, n° 6), *ibid.*, fig. 17; pl. 91, fig. 2 : épingle à crosse (Déchelette, p. 325, fig. 128) ; fig. 5 : épingle à « tête de pavot » (Déchelette, p. 325, fig. 129).

Spirales.

Assez fréquemment, et cela, dès les plus anciennes tombes villanoviennes, apparaissent de petites spirales en fil de bronze, formant ressort pour ainsi dire, et d'un diamètre variant entre un et cinq centimètres. Cet ornement est courant dans la Grèce archaïque. L'usage en est connu. Il servait à maintenir les nattes de la chevelure [1].

Ces spirales, notamment les exemplaires en or qui se rencontrent dans les tombes à chambre étrusques, ont pu être employées de la même façon en Italie. Il semble bien cependant qu'à l'époque archaïque, les Villanoviens et, dans certains cas, les Etrusques eux-mêmes les aient utilisées, tantôt comme boucles d'oreilles et tantôt comme bagues. Deux des canopes de Chiusi et l'une de celles de Cetona portent en effet de ces petites spirales de bronze soit directement enfilées dans le lobe de l'oreille, soit suspendues à l'oreille par un petit anneau [2]. Dans quelques-unes des tombes à inhumation de Bologne, les spirales se sont trouvées disposées de chaque côté du crâne, précisément à l'endroit du trou auriculaire [3]. Si elles avaient été employées à serrer les nattes, elles auraient dû tomber plus bas, près des épaules, ou même derrière la tête.

En d'autres cas, on a rencontré de ces spirales autour des phalanges des doigts [4] ; elles étaient donc aussi em-

1. Helbig, *Ueber die goldenen Cicaden d. Athener*, in *Commenl. in hon. Mommsenii*, p. 616-626 ; *Epopée homérique*, p. 304-308.

2. Milani, *Museo ital. di ant class.*, I, col. 311, pl. IXa fig. 14 et 14a. M. Helbig, (*Epopée hom.*, p. 306, note 2,) dit qu'il suffit de regarder ces spirales boucles d'oreille, pour se convaincre qu'elles appartiennent à une toute autre catégorie que les τέττιγες. Après avoir bien regardé, j'avoue ne pas avoir distingué de différence. Que l'on compare p. e. les boucles d'oreille de la canope : Milani *l. l.* avec les spirales reproduites par M. Helbig, *Commentationes.*, p. 619, fig. 1-6. Comme la τέττιξ de la fig. 1, les boucles d'oreille de Chiusi sont constituées par un double fil de bronze, formant trois tours de spirale, d'un diamètre de 0,035. Les boucles d'oreille d'une autre canope, attachées au lobe par un petit anneau (Milani, pl. IXb, fig. 5, 5a.) sont identiques; cf. un autre exemplaire provenant de Cetona près de S. Casciano dei Bagni, *Mon. Linc.*, IX, col. 154, fig. 7.

3. Fouilles Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1881, p. 84. Fouilles Benacci-Caprara, *ibid.*, 1889, p. 299, p. 324. Le même fait a été observé par Brizio à Novilara, *Mon. Linc.*, V, col. 136-138; par Pasqui à Torre del Mordillo (Sybaris), *Not. Scav.*, 1888, tombe CLI, p. 591; tombe CLVII, p. 649.

4. Gozzadini, *Di un sepolcreto.*, (Villanova), p. 25, pl. VI, fig. 6, 7; *Intorno 71 altre tombe* : un squelette de femme avait encore au doigt un anneau semblable à celui de la planche VI, fig. 6 : trois tours de spirale, 1 cm. 1/2 de diamètre. De même à Novilara, *Mon. Linc.*, V, col. 145 et 329, pl. VIII, fig. 38.

ployées comme bagues. Le bijou évidemment est de type grec et sans doute importé. Admettons, si l'on veut, que les indigènes d'Italie l'aient affecté à des usages que les Grecs n'avaient pas prévus [1].

Bracelets.

D'autres spirales, plus lourdes, en gros fil de bronze souvent triangulaire, et formant jusqu'à 10 ou 12 tours d'un diamètre de 5 à 10 centimètres, n'ont pu servir que de bracelets [2]. Plus fréquemment, le bracelet villanovien est cons-

Fig. 77.

Fig. 78.

Bracelets spiraliformes en bronze. (*Fouilles Benacci.*)

titué par une tige massive de bronze, aux extrémités libres, terminées par quelque moulure ou par une série de petits renflements [3] (*fig.* 77, 78). Il ne dessine ainsi qu'un commencement de spirale et présente l'avantage de pouvoir se serrer plus ou moins, suivant la taille du bras qu'il devait orner. Telle est également la forme originale du bracelet grec [4]. Il n'y a pas lieu, sans doute, de prétendre que les exemplaires italiens et ceux de Bologne en particulier, soient importés. Le type, très simple, était facile à reproduire.

1. Autres exemples de ces spirales : à Faléries, *Mon. Linc.*, IV, col. 359; pl. X, fig. 27, 30; à Rome, Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 78, fig. 30.

2. P. e. tombes Benacci, nos 1667 et 1664; cf. Orsi, *Bullet. Paletn.*, XX, p. 48. 53, pl. IV, fig. 4; Zannoni, *La Fonderia*, p. 94.

3. Gozzadini, *Di un sepolcreto.*, p. 24, pl. VI, fig. 1, 2; *Intorno agli Scavi Arnoaldi*, pl. XI, fig. 1, 2, 3, 4, 6; Montelius, pl. 82, fig. 1.

4. Saglio, in *Dictionn. des Antiquités*, s. v. *armilla*.

Sans doute les bronziers indigènes l'ont-ils de bonne heure imité et adopté.

Cette forme de bracelet persiste jusqu'à la fin de la période Arnoaldi [1]. On remarque, à ce moment, un certain nombre d'exemplaires en fer, quoique, plus souvent, les bracelets de fer soient de simples anneaux non brisés. Le progrès du luxe consiste simplement à tracer dans le bronze des stries longitudinales ou transversales ; le progrès de la technique, à remplacer le fil cylindrique par un tube creux, plus léger, et offrant une surface brillante plus large [2].

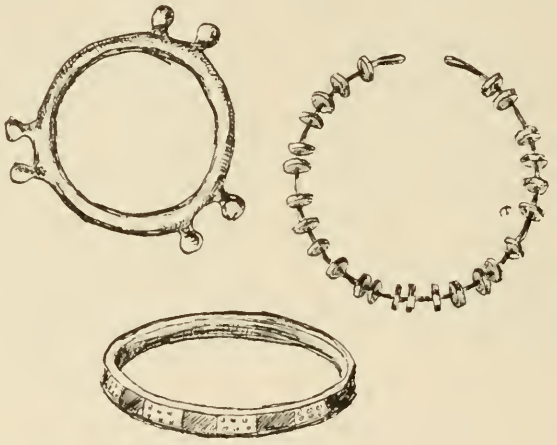

Fig. 79.

1 : en haut, à gauche : bracelet *Benacci*. (Montelius, pl. 80, fig. 1.)
2 : à droite : bracelet *Arnoaldi*, bronze et disques de calcaire. (Montelius, pl. 82, fig. 3.)
3 : en bas : bracelet *Arnoaldi*, bronze, ambre et os incisé. (Montelius, pl. 82, fig. 2.)

Plusieurs variétés sont communes à toute l'Italie villanovienne : tel est le bracelet constitué par un simple fil de bronze garni de petits disques d'os et d'ambre [3] (*fig.* 79, n. 2) ; ou bien le bracelet fermé à triple paire de cornettes [4] (*fig.* 70

1. Gozzadini, *Intorno agli Scavi Arnoaldi*, p. 85, et p. e. tombes récentes de l'Arsenal, nos 110, 148.

2. Montelius, pl. 71, fig. 1, 2. Tombe Benacci-Caprara, no 61, *Not. Scav.*, 1889, p. 329. Tombe de l'Arsenal, no 159, etc.

3. *Ibid.*, pl. 82, fig. 3.

4. *Ibid.*, p. 80, fig. 1. Sur les bracelets villanoviens, cf. Helbig, *Annali*, 1883, p. 287; *Monum. Inst.*, XI, pl. LIX, fig. 10; à Falèries, *Mon. Linc.*, IV, pl. X, fig. 16, 24, 25; à Rome, *ibid.*, XV, pl. XIV, fig. 2, 3, 4; pl. XX, fig. 28; pl. XXIII, fig. 19.

et 79, n. 1). D'autres semblent particulières à Bologne, mais n'apparaissent que dans les tombes les plus récentes. La période Arnoaldi fournit ainsi des exemplaires décorés d'une véritable marquetterie d'os et d'ambre [1] (*fig.* 79, n. 3). Le métal se réduit à un simple ruban plat, dont les bords, repliés vers l'extérieur, encastrent des plaquettes alternées de chacune de ces matières, ou des morceaux d'os incrustés d'ambre. Cette technique reproduit celle d'une catégorie nombreuse de fibules.

Fig. 80.
Bracelet *Benacci*, simple cercle de bronze.

Colliers.

Les colliers se composent ordinairement de grains de diverses matières passés dans un fil. De petits disques d'os ou de calcaire sont couramment employés ainsi durant la première période Benacci. Au cours de la seconde période, ils sont remplacés par des rondelles de porcelaine blanche, verte ou jaune, des perles de verre bigarrées [2], et des morceaux d'ambre. Tout d'abord simplement taillé en noyau d'olive, l'ambre imite plus tard, dans les tombes Arnoaldi, la forme des petites bulles aplaties [3], d'or, d'argent ou de bronze, qui se rencontrent dans les tombes toscanes du VII^e^ et du VI^e^ siècle [4]. Nous n'y trouvons cependant que très exceptionnellement, des ambres sculptés comme à l'ouest de l'Apennin.

Les grains ou plaquettes de métal précieux font également défaut dans les nécropoles villanoviennes de Bologne. Les bijoux de ce genre n'apparaissent que dans les terrains de sépulture étrusques. Le luxe des colliers demeure donc, du-

1. Montelius, pl. 82, fig. 2. Un très bel exemplaire provient de la tombe de l'Arsenal n° 160.

2. Zannoni, *La Fonderia*, p. 93; Brizio, Fouilles Benacci-Caprara, *Not. Scav.*, 1889, p. 311.

3. Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi*, p. 76, pl. X, fig. 15; cf. le collier de l'Arsenal, Montelius, pl. 87, fig. 5-12.

4. Sur ces colliers d'or, d'argent doré ou même de bronze, cf. Gsell, *Vulci*, p. 293, 294. Exemplaires de Faléries; *Mon. Linc.*, IV, pl. IX, fig. 1, 2, 3, 4; Karo, *Le oreficerie di Vetulonia*, in *Studi e Materiali*, II, p. 128-140, partic., fig. 112, 113, p. 128; fig. 118-122, p. 130; fig. 125, p. 132.

rant l'époque qui nous occupe, moins développé dans la plaine du Pô qu'en Etrurie. La raison ne s'en doit pas chercher dans une antiquité plus reculée des sépultures bolonaises : quelques figurines d'ivoire sculpté provenant des tombes Arnoaldi [1], et de très rares exemples de bijoux, comme ceux qu'a livrés une tombe de l'Arsenal, confirment au contraire le synchronisme entre les nécropoles villanovienne à leur dernière période et les plus riches fosses ou les premières chambres de l'Italie centrale. La modestie des parures tient seulement à la plus grande pauvreté de la civilisation transapennine.

Fibules.

Fibules. La fibule est d'un emploi courant, à l'époque villanovienne, tant à l'ouest qu'au nord de l'Apennin. Mieux que toute autre espèce de bijou, elle permet de préciser les influences qui ont contribué à former la civilisation du premier âge du fer italien.

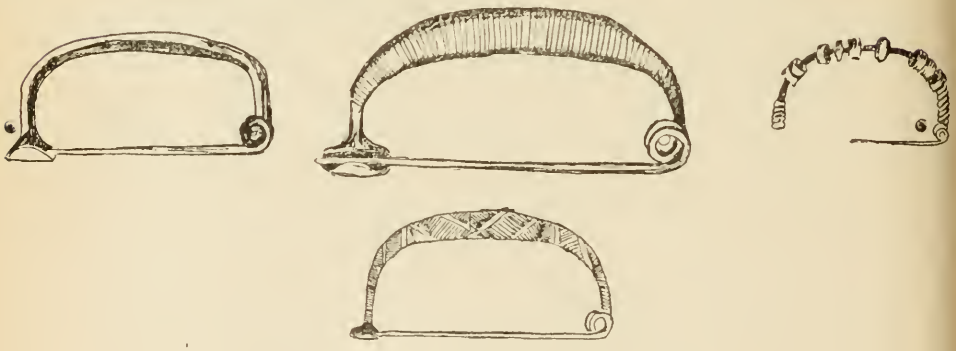

Fig. 81. — Fibules archaïques à *archet de violon.*

1 : à gauche, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 1.)
2 : au milieu, en haut, *Villanova* (Gozzadini, *Intorno ad una necrop.*, pl. VI, fig. 4.)
3 : à droite, *Villanova* : fil de bronze et disques d'os (Gozzadini, *ibid.*, pl. VIII, fig. 24.)
4 : en bas, *Benacci archaïque* (Montelius, pl. 75, fig. 4.)

Fibules à archet de violon.

Les plus anciennes fibules de Bologne, celles de la première période Benacci, appartiennent encore au type archaïque dit à *archet de violon* [2]. L'arc est en bronze massif, à courbure assez prononcée, et légèrement renflé vers le centre. L'étrier, de petites dimensions, déborde également de chaque côté la tige de l'arc qu'il termine. La lon-

1. Montelius, pl. 84, fig. 7, 8.
2. Exemples : tombes Benacci archaïques nos 663, 673, 715 A, 721, 875 etc., cf. Montelius, pl. 72, fig. 11; pl. 75, fig. 2, 3, 4, 6; pl. 90, fig. 1 (Villanova.)

gueur de la fibule varie le plus souvent de 2 à 5 centimètres ; la hauteur de l'arc en atteint généralement environ la moitié. Les seuls ornements sont parfois des stries incisées sur le dos, ou bien un léger fil de bronze enroulé autour de l'arc et, assez fréquemment, de petits disques d'os ou de coquille enfilés depuis l'étrier jusqu'au ressort [1].

Fibules à *arc serpentant*.

Dès les premières tombes se rencontrent aussi quelques exemplaires à *arc serpentant*. L'élasticité de l'aiguille réside, non plus en un ressort placé à la base de l'arc, mais dans la flexibilité de l'arc lui-même. Telle est la fibule provenant

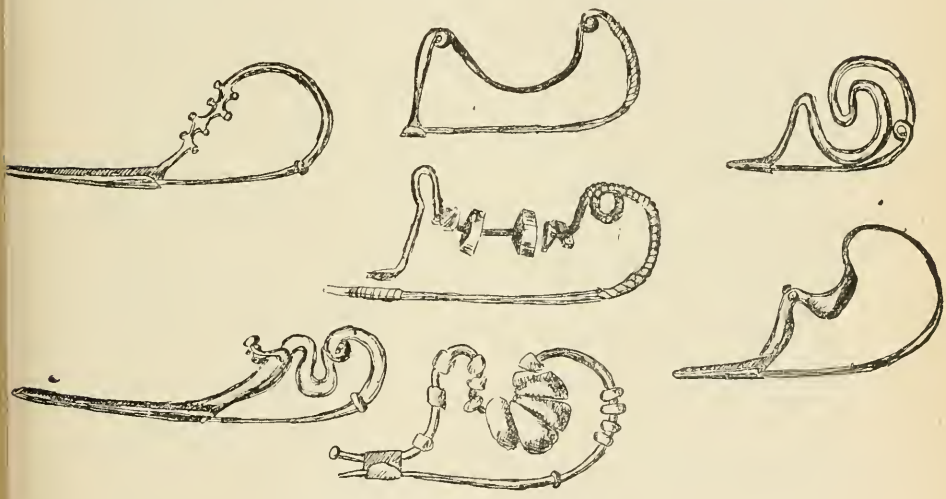

Fig. 82. — Fibules à *arc serpentant*.

1 : au milieu, en haut, fibule Benacci, t. 255 (Montelius, pl. 75, fig. 5.)
2 : au milieu, fibule *Benacci*, t. 818 (Montelius, pl. 79, fig. 8.)
3 : au milieu, en bas, bronze et ambre, *Benacci*, t. 458 (Montelius. pl. 79. fig. 10.)
4 : à droite, en bas, *Benacci deuxième période*, t. 495 (Montelius, pl. 79, fig. 13.)
5 : à droite, en haut, *Benacci deuxième période*, t. 494 (Montelius pl. 79, fig. 12.)
6 : à gauche, en haut, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 15.)
7 : à gauche, en bas, *Arnoaldi* (Montelius, pl. 83, fig. 19.)

de la tombe Benacci 255 (*fig.* 82, 1) ; le dos de l'arc est constitué par une lame aplatie à courbure concave, reliée de chaque côté par un ressort aux tiges verticales dont les extrémités forment l'aiguille et l'étrier [2]. Un autre type,

1. *Ibid.*, série A, pl. VIII, fig. 63 : la fibule provient de Savignano sul Panaro (prov. de Modène), mais est identique à de nombreux exemplaires bolonais.

2. *Ibid.*, pl. 75, fig. 5. Parmi les fibules à arc rigide, le type à lame plate

peut-être un peu moins ancien, remplace par un simple coude le ressort de la tige qui porte l'étrier [1] (*fig.* 82, 2); l'arc est un simple fil garni de sections d'ambre et d'os; comme dans le premier exemplaire, la courbure accentuée qui relie l'arc à l'aiguille est renforcée d'un léger fil enroulé.

Les mêmes fibules à archet rigide et à arc serpentant de forme rudimentaire, se rencontrent couramment dans les anciennes tombes villanoviennes du Latium et de la Toscane [2]. Elles y font suite, semble-t-il, à d'autres exemplaires plus archaïques encore, dont l'étrier incomplètement constitué est remplacé par un simple coude vertical de la tige, qui s'enroule ensuite sur elle-même en une sorte de petit disque horizontal; l'arc, au lieu de s'épaissir légèrement vers le centre, demeure partout égal; ce sont là de simples épingles repliées sur elles-mêmes plutôt que de véritables fibules [3]. On remarque aussi en Toscane, tout particulièrement dans les dépôts de Tolfa et des Allumiere, de ces fibules à nœuds latéraux dont le type manque à Bologne, mais se trouve abondamment représenté dans les anciennes nécropoles sicules et dans l'Orient méditerranéen, vers la fin de l'âge du bronze et le début de l'âge du fer [4].

C'est aux premières relations de la côte tyrrhénienne avec les navigateurs venus des régions égéennes, que nous attribuerons la diffusion de ces fibules primitives, dans l'Italie du premier âge du fer.

En effet, si quelques exemplaires de fibules apparaissent dès les palaffites et les terramares de l'Italie septentrionale [5], ils y demeurent cependant fort rares et toujours

appartient à la période archaïque. La tombe est d'ailleurs l'une des plus riches de la première période ; elle contenait une autre fibule à arc rigide et 4 mors de cheval, différents objets de métal, mais aucun vase de bronze.

1. *Ibid.*, pl. 79, fig. 8. L'ossuaire en terre grossière et très mal épurée, la rareté des vases de terre, l'absence complète de bronze laminé, classent cette tombe dans la première période Benacci.

2. A Faléries, *Mon. Linc.*, IV, col. 365 sqq; pl. X, fig. 1 et 5, fibules à arc rigide; fig. 6, 11, fibules à arc serpentant. A Rome, Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 414, sqq. A Capènes, *ibid.*, XVI, col. 387. A Grottaferrata, *Not. Scav.*, 1902, p. 143, 144. Fibules archaïques à arc serpentant à Vetulonia, Falchi, *Vetulonia*, pl VI, fig. 18; p. 78; à Corneto, *Not. Scav.*, 1882, pl. XIII, fig. 20, etc.

3. Fibules à *scudetto*; cf. Montelius, série A, pl. 1. Sur ces fibules archaïques, cf. Colini, *Bullet. Paletn.*, 1910, p. 136-140.

4. *Ibid.*, p. 184.

5. Cf. Undset, *Zu den ältesten Fibeltypen*, in *Zeitschrift. f. Ethnologie*, 1889, p. 205-234; Pigorini, *Bullet. Paletn.*, 1890, p. 20, 38 sqq; Orsi, *ibid.*, 1891,

isolés. Aucun ne provient d'une fouille régulière, de sorte qu'on ne saurait préciser la couche à laquelle ils appartiennent; ils n'ont donc pas de date, et l'on ne peut affirmer qu'ils soient antérieurs au début de l'âge du fer. En admettant même qu'ils soient parvenus au sud des Alpes et dans la vallée du Pô par le continent européen, rien ne prouve qu'ils doivent être mis en relation avec les fibules archaïques de l'Italie du centre et du sud. C'est pure hypothèse que de chercher dans les régions subalpines, ou même dans le voisinage de ces régions, dans la péninsule balkanique, l'origine de nos fibules italiennes [1].

Des fouilles récentes ont au contraire multiplié les trouvailles de fibules dans le bassin de la mer Egée, en Crète, à Mycènes, à Thera, à Egine, à Salamine, à Chypre et en Asie mineure. On en rencontre à Mycènes parmi les ruines du village établi sur l'ancien palais. En Crète et à Chypre, des fibules figurent parmi le mobilier des tombes à tholos de la dernière période mycénienne. A Assarlik, en Carie, elles apparaissent dans des sépultures à incinération garnies d'armes de fer. L'usage de ce bijou se répand donc dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, durant la période de transition de l'âge du bronze mycénien à l'âge du fer protohellénique [2].

p. 174 sqq ; 1894, p. 27; Paribeni, *ibid.*, 1903, p. 238-240. La fibule de Peschiera, *ibid.*, 1904, p. 30, cf. Montelius, série A, pl. I, fig. 2 et pl. 8, fig. 1-7. (Peschiera); pl. 24, fig. 1 et 2 (Servirola près de S. Polo d'Enza et Cornocchio près de Parme) ; fig. 4. (Poggio della Gaggiola, près de Poretta, prov. de Bologne, cf. *Not. Scav.*, 1887, p. 388.)

1. Cette hypothèse, exposée par M. S. Reinach, *Anthropologie*, I, p. 640; IV, p. 578, est reprise à nouveau par M. Peet, *The Stone and Bronze Ages*, p. 471, 472.

2. A Mycènes, Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1888, pl. IX, fig. 1 et 2 (fibules à archet de violon, à simple fil de bronze et à étrier) et 1891, p. 26, pl. III, fig. 5 (arc aplati, type dit à feuille d'olivier); cf. Tsountas-Manatt, *The Mycenean Age*, p. 163, 164, fig. 57-59; Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, p. 58-59. — En Crète, à Mouliana, S. Reinach, *Anthropologie*, 1904, p. 650 fig. 8; à Kavousi, H. Boyd, *Amer. Journ. of Arch.* 2e sér. V, p. 136. — A Thera, Dragendorf, *Thera*, II, p. 300, fig. 489 a, cf. p. 299 : « le type est extrêmement répandu et se rencontre en Grèce à partir de la fin de la période mycénienne. » — Sur le continent grec : Waldstein, *The Argive Heræon*, II, pl. LXXXV. — A Chypre, Murray-Smith-Walters, *Excav. in Cyprus*, p. 17, fig. 27, p. 68, fig. 92, 93; Myres, *Catal. of the Cyprus Museum*, p. 138; *Journal of hell. Studies*, XIII, p. 223 ; XVII. p. 63, 64 ; Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 831, fig. 595 — A Assarlik, en Carie, M. Helbig, *Götting. Nachrichten.*, 1896, p. 235 sqq., remarque que les fibules sont de types plus compliqués que celles de Mycènes.

Ce sont les mêmes types qui, vers la même époque se retrouvent en Sicile [1] et dans l'Italie méridionale [2]; il n'est pas douteux qu'ils n'y soient arrivés de la mer Egée. Lorsque, au début de l'âge de fer, nous les rencontrons dans le Latium et en Toscane [3], ne sommes-nous pas autorisés à leur attribuer la même origine exotique? Sans doute les Villanoviens purent-ils de bonne heure imiter ces objets d'origine étrangère, en modifier légèrement les formes et même en créer de nouvelles. Les fibules à archet de violon de Corneto et, à plus forte raison, celles de Bologne, furent évidemment fabriquées sur place. Il n'en reste pas moins que la fibule s'introduisit dans l'Italie centrale par la côte tyrrhénienne, non par la vallée du Pô; et qu'elle y provient directement du monde méditerranéen bien plutôt que de l'Europe centrale et des terramares.

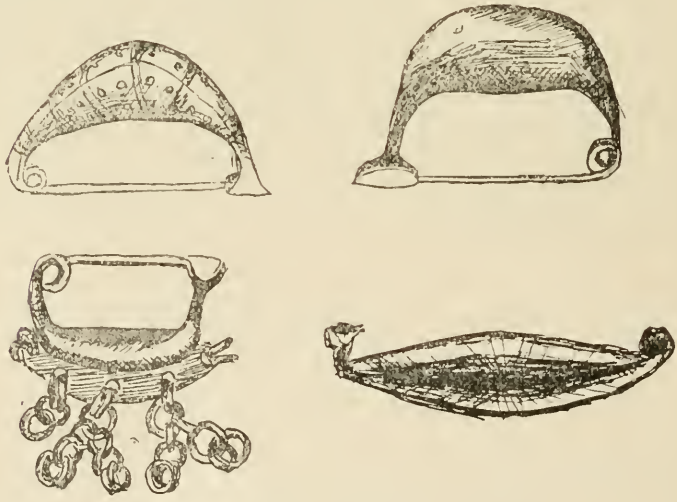

Fig. 83. — Fibules *a sanguisuga* et *a navicella*.
en haut, à gauche, fibule *a sanguisuga*.
en haut, à droite, fibule *a navicella*.
en bas, à gauche, fibule *a sanguisuga*, avec crête et chaînettes (Montelius, pl. 79, fig. 4).
en bas, à droite, arc de fibule *a navicella*, renversé et vu de l'intérieur.

1. Orsi, *Bullet. Paletn.*, 1891, p. 174 sqq. — Fibules de Cassibile et de Pantalica, *Mon. Linc.*, IX, col. 1, sqq., col. 33, sqq. et *Bullet. Paletn.*, 1889, p. 162, sqq, pl. V, fig. 2. Fibules analogues à Tremenzano, *ibid.*, 1892, p. 87, sqq.; 1894, p. 63, sqq.

2. A Timmari, Quagliati, *Mon. Linc.*, XVI, col. 83-86, fig. 91-96.

3. Cf. à propos des trouvailles de Tolfa et des Allumiere, Colini, *Bullet. Paletn.*, 1910, p. 132, sqq; 177, sqq.

Fibules à *sanguisuga* et à *navicella*.

Dès le début de la seconde période Benacci, c'est-à-dire au moment où l'on rencontre à Bologne les premiers vases de bronze laminé, apparaissent aussi de nouveaux types de fibules : ce sont les formes dites « à sangsue » (*a sanguisuga*) et « à nacelle » (*a navicella*) (*fig.* 83 et 84).

La fibule « à sangsue » [1] paraît dériver de celle à archet de violon, par un gonflement progressif de l'arc. Mais un notable perfectionnement de la technique a remplacé le corps de l'arc, primitivement massif, par un noyau d'argile, autour duquel est coulé une mince couche de bronze. Le bijou peut ainsi prendre des proportions assez volumineuses sans devenir trop pesant. Les fibules « à sangsue » bolonaises demeurent néanmoins de dimensions assez réduites ; leur longueur ne dépasse que fort rarement 4 à 5 centimètres. Le dos en est généralement lisse ; parfois cependant, il se trouve garni d'une petite crête longitudinale percée de trous auxquels sont appendues des chaînettes décoratives [2] (*fig.* 83); ou bien une succession de sillons

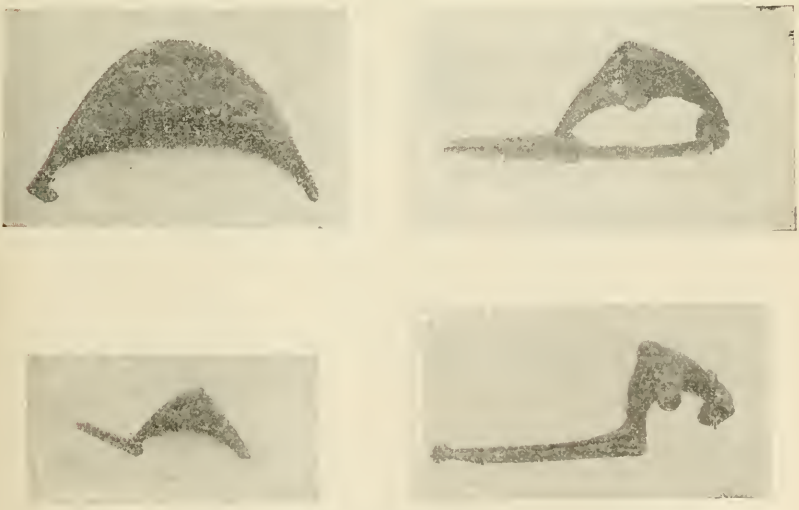

Fig. 84-87.
Fibules *a navicella*, types divers.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 29, 17, 51, 30, p. 390, 379, 414.)

1. Montelius, *Civilis. prim.*, série A, pl. IV, fig. 51, 52, 53, 60 ; série B, pl. 75, fig. 1, 2 ; pl. 79, fig. 1.
2. *Ibid.*, sér. A., pl. VI, fig. 48 ; sér. B., pl. 79, fig. 4 ; cf. *Bullet. Paletn.*, IV (1878), p. 50, pl. III, fig. 1.

transversaux transforme la fibule « à sangsue » en fibule « à corps annelé » [1].

C'est de la fibule primitive à lame aplatie en feuille d'olivier que nous rapprocherons la fibule « à nacelle » [2] (*fig.* 83). Cette lame, cintrée dans le sens de la longueur, prend la forme d'une petite barque. L'extérieur en est assez souvent décoré d'ornements géométriques incisés, ou même, reçoit parfois des incrustations d'os ou d'ambre.

On trouve quelques exemplaires de fibules « à nacelle » et surtout « à sangsue », en fer [3].

Ces deux types sont de beaucoup les plus abondamment représentés à Bologne, jusqu'à la fin de l'époque villanovienne. Durant la période récente Arnoaldi, une légère mo-

Fig. 88. — Fibule *a sanguisuga* à long étrier, *Villanova*. (Montelius, pl. 90, fig. 4.)

Fig. 89. — Fibule *a navicella* à long étrier, *Arnoald* (Montelius, pl. 83, fig. 15.)

dification, l'allongement progressif de l'étrier, leur donne une forme moins lourde et plus élégante [4] (*fig.* 88, 89). La même particularité constitue d'ailleurs, pour toutes les fibules villanoviennes, le signe d'une date peu ancienne. C'est ainsi que nous voyons reparaître, dans les dernières tombes, des spécimens à simple archet, à peine renflé, qui ne se distinguent des plus archaïques, que par

Fig. 90. — Fibule à *archet de violon* à long étrier, *Arnoaldi*.

1. Montelius, sér. A, pl. IV, fig. 43-47, sér. B., pl. 72, fig. 4, 5. La fibule à corps annelé semble une imitation, en bronze, de celles dont l'arc est garni de perles de verre.

2. *Ibid.*, pl. 72, fig. 12., *Mélanges, Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 414, fig. 51.

3. Tombes Benacci, II, nos 488, 491, etc., et surtout dans le terrain Arnoaldi : p. e. fouilles 1883, tombe 49, etc.

4. Montelius, série A, pl. VIII, IX, X; série B. pl. 83, fig. 1-3. Ces fibules à long étrier se trouvent, à Bologne, dans les tombes Guglielmini, *Not. Scav.*, 1890, p. 276; Romagnoli, *ibid.*, 1893, p. 187; à l'Arsenal, *ibid.*, 1890, p. 229; Arnoaldi, *ibid.*, 1884, p. 67, sqq. et Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi*, p. 80, sqq. pl. XI, fig. 9; Meniello-Grabinski, *Mél. Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 390, fig. 29, 30; p. 413, 414, fig. 50, 51.

une moindre courbure de l'arc, et surtout par la longueur de l'étrier, égal parfois à tout le reste de la fibule [1] (*fig.* 90, 92).

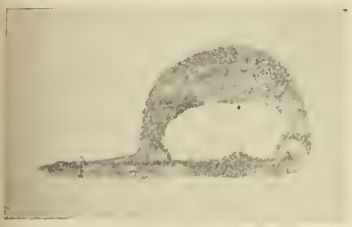

Fig. 91. — Fibule *a sanguisuga* à moyen étrier.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 50, p. 413.)

Fig. 92.
Fibule à *archet de violon*, période *Arnoaldi*.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, fig. 14, p. 369.)

Dans les mêmes tombes, depuis la seconde période Benacci, jusqu'à l'extrémité occidentale de la nécropole, se rencontrent aussi parfois des fibules ornée d'un ou deux oiselets (*anitrelle*), perchés sur le dos de l'arc [2] (*fig.* 93, 1),

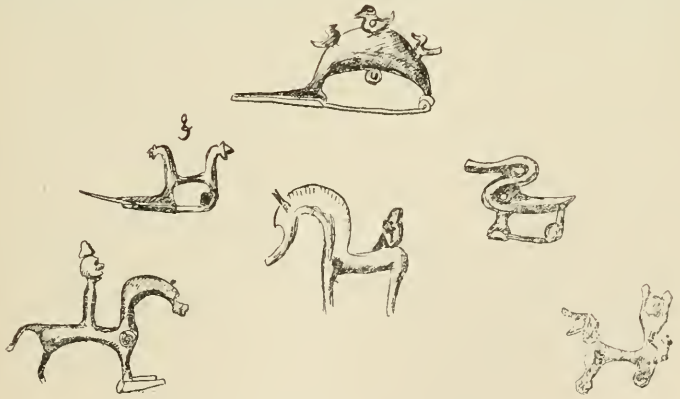

Fig. 93. — Fibules villanoviennes en forme d'animaux.
1 : au milieu, en haut, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 8.)
2 : au milieu, en bas, *Benacci*, t. 520.
3 : à gauche, en haut, *Arnoaldi* (Montelius, pl. 83, fig. 7.)
4 : à gauche, en bas, *Arnoaldi* (Montelius. pl. 79, fig. 5.)
5 : à droite, en haut, *Benacci*, t. 66 (Montelius, pl. 79, fig. 2.)
6 : à droite, en bas, *Arnoaldi* (Montelius, pl. 83, fig. 13.)

1. Montelius, série A, pl. IX, fig. 94 ; B. pl. 83, fig. 2 ; pl. 90, fig. 3., *Melanges*, XXVII (1907), p. 379, fig. 18 ; p. 387.

2. Montelius, série A, pl. VIII, fig. 86, 89 = série B. pl. 90, fig. 7, 8 provenant de Villanova, cf. Gozzadini, *Di una necropoli*, pl. VIII, fig. 18, 22, 23.

ou même d'un petit singe accroupi [1]. Parfois aussi, le corps entier de la fibule prend la forme de quelque animal réel ou fantastique : tantôt un oiseau, et tantôt un quadrupède, chien ou cheval [2]. Le cheval se trouve même monté de son cavalier ou parfois d'un singe [3]. Quelques-unes se composent de deux protomes d'animaux ou de figurines humaines [4] (*fig.* 93).

Les fibules garnies d'ambre et de verre.

Très fréquemment encore, l'arc se trouve garni d'ambre et de verre [5]. L'ambre est employé sous forme de petits disques, enfilés les uns à la suite des autres (*fig.* 94, 97), comme l'étaient, durant la première période Benacci, les disques d'os ou de calcaire [6]. Peu à peu ces disques deviennent plus larges et plus épais; leur diamètre varie sur la même fibule, les plus grands se trouvant vers le sommet, de façon à imiter le renflement de l'arc à sangsue [7] (*fig.* 96). Plus tard, et surtout durant la période Arnoaldi, on ne trouve plus qu'un seul gros noyau d'ambre, généralement taillé en forme d'amande [8] (*fig.* 95 *et* 98, 3). L'ambre al-

Fibules analogues : tombe Benacci, 119 (avec des exemplaires garnis de perles de verres et de noyaux d'ambre), t. 128 (avec une fibule de verre *a sanguisuga*), t. 498, (avec une fibule *a sanguisuga* de fer); dans plusieurs tombes de Luca et Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1884, p. 70 : Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi*, p. 80, sqq. pl. XII, fig. 15. Le même motif surmonte une petite hache symbolique : tombe Romagnoli X, *Not. Scav.*, 1893, p. 194 = Montelius I, (texte) col. 404-406. Exemplaires analogues à Faléries, *Mon. Linc.*, IV, col. 375; à Capènes, *ibid.*, XVI, col. 395, fig. 21, etc.

1. Notamment, tombe de Luca, n° 90. Cf. provenant de la nécropole de Baldaria, près de Cologna-Veneta (région d'Este), une fibule à navicella, à long étrier, ornée de trois petits singes accroupis, *Not. Scav.*, 1896, p. 508; Ghirardini, *Bullet. Paletn.*, 1897, p. 133, fig. 3. Le singe, comme l'*anitrella*, conclut M. Ghirardini, est un motif villanovien d'origine exotique.

2. Montelius, série A, pl. VII, fig. 72-79; série B, pl. 79, fig. 2 et 5; pl. 76, fig. 14; pl. 83, fig. 13, 14; pl. 88, fig. 1, 2, 3.

3. P. e. Tombes Benacci, n° 66, 520, etc.; à Villanova : Gozzadini, *Di un sepolcreto*, pl. V, fig. 9.

4. Montelius, pl. 83, fig. 7 : 2 protomes d'animaux; fig. 13 : une sorte de licorne et un personnage humain. A l'Arsenal, *Not. Scav.*, 1890, p. 230, Brizio signale une fibule dont l'arc serait formé de deux têtes humaines très finement modelées.

5. Fibules garnies d'ambre et fibules garnies de verre, apparaissent tout à coup, en grand nombre et dans les mêmes tombes : Fibules à perles de verre : Benacci, t. : 432, 490, 491, 488, 73, 206, 470, 36, 66, 74 etc. Fibules à sections d'ambre : t. Benacci, 432, 490, 491, 488, 73, 128, 66, 74, etc.

6. Montelius, pl. 79, fig. 8, 10.

7. *Ibid.*, série A, pl. VII, n° 61; série B, pl. 87, fig. 5; pl. 90, fig. 11.

8. Les exemplaires de ce genre sont très nombreux jusqu'à la fin de la

terne parfois avec des disques d'os (*fig.* 94, 97) ou des perles de verre [1], ou bien un morceau d'os incrusté d'ambre suffit à garnir l'arc de la fibule [2] (*fig.* 98, 1, 2 *et fig.* 101).

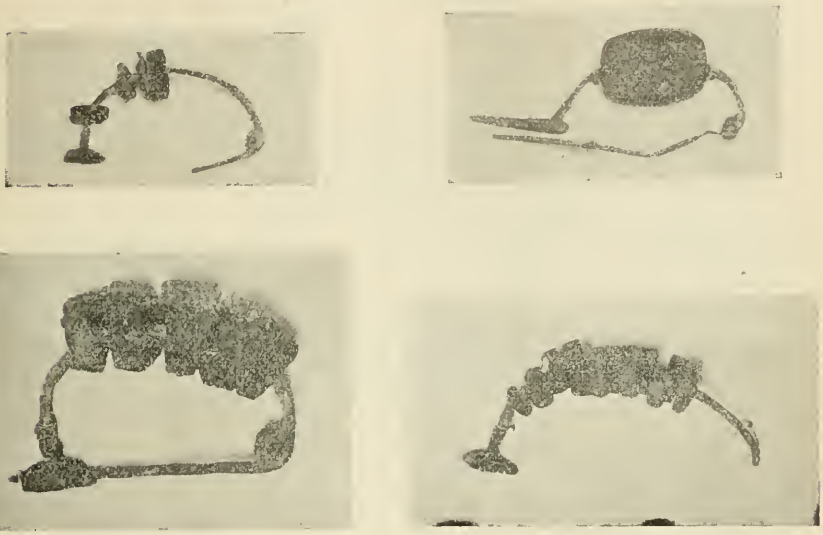

Fig. 94-97.
Fibules garnies d'os, d'ambre et de verre.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges,* 1907, fig. 32, 54, 53, 31, p. 390,415.)

Le verre fournit une décoration analogue. Au début de la seconde période Benacci se rencontrent surtout de petits disques de porcelaine vitreuse, jaunes, bleus ou verts [3], puis viennent des perles sphériques, en verre opaque, généralement bleu-foncé, bigarrées de cercles jaunes ou blancs, analogues à celles qui forment la tête des épingles [4] (*fig.* 98, 5), enfin des perles transparentes, blanches ou légèrement

période de Arnoaldi : t. Benacci 128, 119, 488 (7 fibules de ce type) 66, 492; t. Romagnoli, n° 2, etc. Meniello-Grabinski, *Mélanges*, XXVII (1907), p. 399, fig. 3.

1. Notamment dans plusieurs tombes du terrain Arnoaldi.

2. Montelius, série A, pl. VII, n° 64; série B, pl. 90, fig. 13 : pl. 83, fig. 3 et 9 : morceau d'os, ou d'ivoire à forme de navicella, incrusté d'ambre.

3. *Ibid.*, pl. 75, fig. 7.

4. *Ibid.*, série A, pl. VII, fig. 65; série B, pl. 90, fig. 9.

bleutées, de diamètre variable, venant s'accoler les unes

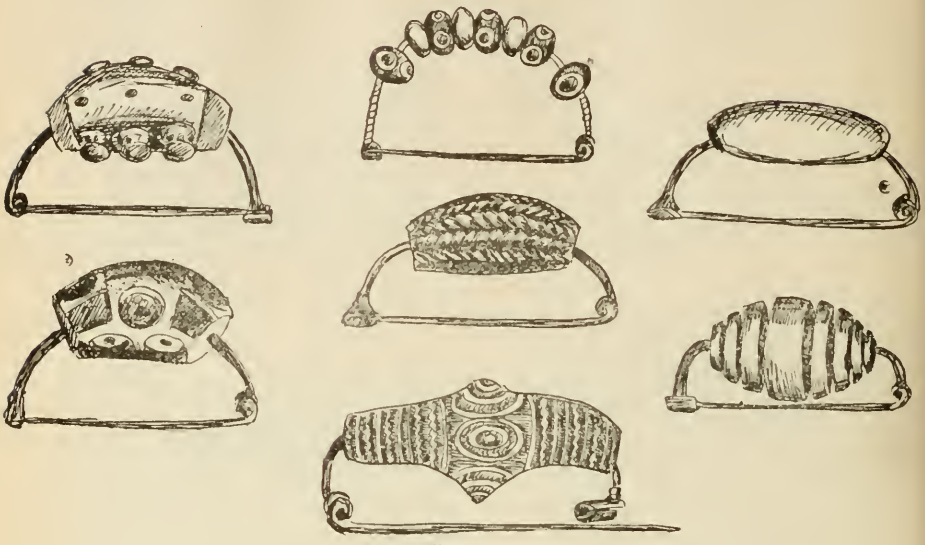

Fig. 98.

1 : à gauche, en haut, os incrusté de boutons d'ambre, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 13.)
2 : à gauche, en bas, os incrusté d'ambre, *Villanova* (Gozzadini, *Intorno ad un sepolcreto*, pl. VIII, fig. 20.)
3 : à droite, en haut, noyau d'ambre.
4 : à droite, en bas, sections d'ambre, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 11.)
5 : au milieu, en haut, perles de verre, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 9.)
6 : au milieu, bloc de verre à brins colorés tressés, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 12.)
7 : au milieu, en bas, bloc de verre coloré, *Villanova* (Montelius, pl. 90, fig. 10.)

aux autres de manière à dessiner le renflement de l'arc [1]. Souvent aussi, un seul morceau de verre, constitue le corps de la fibule; c'est parfois un cylindre droit à veines multicolorés [2] (*fig.* 98, 7), mais bien plus fréquemment, une imitation de l'arc gonflé à *sanguisuga* [3]. Des fils de verre bleus, jaunes, verts ou blancs, paraissent tressés comme de légers

1. Plusieurs exemplaires proviennent des tombes Arnoaldi. Deux fibules d'une tombe Guglielmini ont l'arc formé de 5 fils de bronze distincts, dans chacun desquels se trouvent enfilées des perles de verre blanc opaque et laiteux, imitation en verre de perles véritables : *Not. Scav.*, 1885, p. 310 = Montelius, pl. 79, fig. 3ª et 3ᵇ; fibule analogue à Monteveglio (prov. de Bologne), *ibid.*, pl. 94, fig. 20.

2. Ce type date surtout de la période Arnoaldi; Montelius, pl. 83, fig. 8; pl. 90, fig. 10.

3. *Ibid.*, série A, pl. VII, fig. 66; pl. 90, fig. 12 : *Mélanges*, XXVII (1907), p. 379, fig. 19. Cette forme persiste jusqu'à l'époque étrusque : on la retrouve p. e., à Marzabotto : Gozzadini, *Di un' antica necrop. scop. a Marzabotto*, pl. X, fig. 21.

brins d'osier et constituent un bloc homogène semblable à un croissant, qui mesure en moyenne 5 centimètres de long sur 2 d'épaisseur. (*fig.* 98, 6 *et fig.* 99). Deux disques d'ambre, de part et d'autre du noyau de verre complètent souvent la garniture de l'arc (*fig.* 100).

ig. 99. — Fibule à noyau de verre de brins multicolores tressés. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 19, p. 379.)

Fig. 100. — Fibule à noyau de verre et disques d'ambre, *Benacci, deuxième période.*

Fig. 101.
Grande fibule de Luca, disques d'os incrustés d'ambre, type *a sanguisuga*.

Fibules à arc serpentant de la période *Arnoaldi*.

Nous signalerons enfin, pour nous en tenir aux types les plus courants, le développement considérable, que reçoit, à Bologne, la fibule à arc serpentant. A vrai dire, durant toute la seconde période Benacci, tandis que dominent les fibules à *sanguisuga* et à *navicella*, les exemples d'arc serpentant demeurent rares et de formes assez diverses [1].

1. Je n'en ai guère compté qu'une trentaine parmi tout le mobilier de la 2e période Benacci exposé au Musée de Bologne; cf. Montelius, pl. 79,

C'est vers le début de la période Arnoaldi qu'apparaît la fibule serpentine définitivement constituée [1] (*fig.* 82, 7). La

Fig. 102.

Fig. 103.

Fibules à arc serpentant, *période Arnoaldi*. (*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 42, 37, p. 406, 402.)

partie centrale de l'arc se gonfle, comme une fibule à *sanguisuga* renversée (*fig.* 102) ; un coude prononcé la sépare d'un côté, de la partie de la tige qui porte l'étrier, tandis que de l'autre côté, une courbe largement développée la réunit à l'ardillon. Une paire de cornettes orne le plus souvent la partie antérieure de la fibule (*fig.* 102, 103) ; bien plus rarement et seulement à la fin de l'époque villanovienne, un bouton termine le prolongement de l'étrier. Un anneau en relief, parfois un disque plus large, enserre la tige à la naissance de l'aiguille. L'ensemble forme un bijou d'assez grandes dimensions, aux lignes un peu contournées mais élégantes et fort décoratives.

Bijoux d'or et d'argent à l'époque villanovienne.

Le métal de toutes ces fibules est exclusivement le bronze. Nous ne trouvons qu'exceptionnellement à Bologne, dans une tombe Benacci, un exemplaire à *sanguisuga* en bronze, orné d'un fil d'or enroulé autour de l'arc [2]. De sépultures plus récentes, proviennent quelques fibules à arc serpentant, décorées d'un filigrane d'argent [3]. Quelques autres bijoux

fig. 8-16. Quelques-unes sont parfois garnies de sections d'os et d'ambre : fig. 8 et 10 ; pl. 76, fig. 2. On trouve même un exemplaire à arc serpentant, en fer, qui semble de forme assez ancienne ; pl. 79, fig. 11. Cf. dans le dépôt de la Fonderie de S. Francesco, *ibid.*, pl. 72, fig. 16-20.

1. *Ibid.*, pl. 83, fig. 16, 19, 20, 21 ; *Mélanges*, XXVII, (1907), p. 382, fig. 22 ; p. 402, fig. 37, p. 406, fig. 42, 43.

2. Tombe Benacci, 667.

3. Tombe de Luca-Nanni, n° 1 ; deux autres exemplaires proviennent des fouilles Guglielmini ; l'arc serpentant est composé de deux tiges que réunit une sorte de tissage en fil d'argent. Des fibules analogues ont été trouvées

d'argent, d'argent doré ou d'or [1], d'ailleurs très rares, paraissent très nettement importés d'Etrurie.

L'origine des types de fibules de la deuxième période *Benacci*.

L'extrême abondance des fibules de bronze a *sanguisuga* et à *navicella* dans les tombes de la seconde période Benacci et de celles à arc serpentant, durant la période Arnoaldi, suffirait seule à prouver que ces menus objets représentent, à Bologne, les produits d'une florissante industrie locale. La trouvaille, dans le dépôt de la Fonderie, d'exemplaires à *sanguisuga*, en cours de fabrication, le confirme pleinement. Les types eux-mêmes ne sont cependant pas particuliers à Bologne. Les mêmes fibules se retrouvent très fréquentes au sud de l'Apennin, dans toute l'Etrurie; elles y sont contemporaines des premières importations helléniques, c'est-à-dire qu'elles s'associent aux bronzes laminés, semblables à ceux de Bologne, et à la poterie italo-géométrique [2]. Elles se rencontrent également en Grande-Grèce, depuis Cumes [3] jusqu'en Sicile [4], aussi bien que dans la Grèce propre, dans des tombes du VIII[e] ou du VII[e] siècle [5]; elles ne

à Vetulonia, Corneto et Narcé : Karo, *Le oreficerie di Vetulonia*, in Milani, *Studi e Materiali*, 1, p. 239-241, fig. 2, 3, 3[a].

1. D'une tombe Benacci, 3 fibules en argent, *a sanguisuga* très gonflée et à petit étrier. Sur le dos de l'arc, une petite bande au repoussé, de travail très fin, imite une tresse en filigrane. Les parties en relief étaient dorées. Des fibules analogues proviennent du tumulus *della Pietrera* à Vetulonia, *Not. Scav.*, 1893, p. 505. M. Karo les croit fabriquées à Vetulonia, *Le oreficerie*, in *Studi e Mat.*, 1, p. 249, 250. Parmi les objets trouvés dans le terrain Arnoaldi, Gozzadini signale une fibule d'argent et une fibule dorée : *Intorno agli Scavi Arnoaldi*, p. 11. (Je n'en ai pas trouvé trace au Musée de Bologne). Nous avons déjà mentionné la belle fibule d'or de l'Arsenal, Montelius, pl. 87, fig. 14 (cf. Karo, *Le oreficerie*, p. 257), ainsi que les bijoux du dolio Aureli (cf. *supra*, p. 174, 175). Deux fibules *a sanguisuga*, en argent ornées d'un triple filigrane d'or, mais dont l'étrier se termine par un bouton, sont exposées au Musée comme provenant du terrain de Luca; il faut entendre, sans doute : de Luca étrusque.

2. Voir par exemple, le mobilier des tombes de Vetulonia exposé au musée de Florence. Nous ne saurions songer à en donner la bibliographie. On trouvera, d'ailleurs, les indications essentielles dans la précieuse publication de M. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci* (1891), p. 286 et 404. — Sur ces fibules en pays falisque, cf. *Mon Linc.*, IV, col. 365 ; à Rome et dans le Latium, Pinza, *ibid.*, XV, col. 415.

3. Pellegrini, *ibid.*, XIII, col. 290, sqq.

4. Patroni, *La Fibula nella necrop. siracusana del Fusco*, in *Bullet. Paletn.*, XXII (1896), p. 30, sqq.

5. Par exemple, à Mégare, Lenormant, *Gaz. Arch.*, 1879, p. 51, 52 : « Débris d'énormes fibules en bronze, imitant dans leur forme, la coquille » de la pinne marine. » — A Dodone, Furtwaengler, *Die Bronzefunde aus Olympia*, p. 37; cf. Studniczka, *Athen. Mitteil.*, III (1887), p. 8, sqq.

font défaut ni à Olympie ni à Delphes [1]. On ne saurait douter que ces formes de fibules n'aient été introduites de Grèce en Etrurie, et d'Etrurie à Bologne, pour être ensuite reproduites indépendamment, dans chacun des grands centres de la première civilisation italienne.

On n'hésitera pas non plus à chercher en Grèce le lieu d'origine des fibules surmontées d'*anitrelle* ou dont l'arc a forme d'animaux. Les exemples en sont répandus en effet, non seulement à Bologne, dans toute l'Italie du centre [2] et du sud [3], mais encore en Grèce [4]. Toute cette faune, oiseaux, quadrupèdes plus ou moins fantastiques, les monstres notamment, griffons à l'énorme bec crochu, chimères, ou composites [5] alliant les formes d'êtres différents, appartient au répertoire ionien. On peut se demander seulement si les exemplaires qui s'en rencontrent à Bologne sont, comme les fibules à sangsue, des produits de fabrication locale, ou si plutôt ils n'y représentent pas des importations étrangères. Ils s'y trouvent en effet infiniment moins fréquents que les types ordinaires; le style, d'autre part, en semble beaucoup plus aisé, plus souple et plus libre, que celui des autres figurines qui peuvent être attribuées à l'art indigène [6].

Si ces fibules ont été fabriquées en Grèce, elles ne parvinrent à Bologne, croyons-nous, que par l'intermédiaire de la région tyrrhénienne. Un commerce direct entre le monde hellénique et la côte adriatique, aurait laissé, dans la plaine du Pô, d'autres traces que cette menue pacotille. Il aurait sans doute introduit au nord de l'Apennin, les mêmes

1. Furtwaengler, *Olympia*, IV, *die Bronzen*, p. 50, 51, pl. XXI, fig. 347-352 (fibules à arc serpentant, *ibid.*, fig. 353-358). *Fouilles de Delphes*, V, Perdrizet, *les Bronzes*, p. 111, fig. 390-395.

2. A Corneto, *Not. Scav.*, 1882, p. 193, pl. XIII *bis*, fig. 2. — A Orvieto et à Florence, *Mon. Inst.*, XI, pl. LIX, fig. 13; *Annali*, 1883, p. 287; *Bullet. Inst.*, 1882, p. 174; 1883, p. 116. — A Rome, Pinza, *Mon. Linc.*, XV, col. 446, pl. XII, fig. 27 et col. 462; à Narcé, *ibid.*, IV, col. 366.

3. Montelius, série A, pl. V, fig. 35, 36, 37; VII, fig. 72; à Syracuse, *Not. Scav.*, 1895, p. 175, fig. 73.

4. Studniczka, *Ath. Mitteil.*, III (1887), p. 17; Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 851, fig. 594 (de Camiros). La figurine de petit singe que M. Helbig croit être un motif carthaginois, *Not. Scav.*, 1896, p. 17, note 1, se retrouve en terre cuite, à Samos, assise sur le dos de tortues, de porcs, etc. : Boehlau, *Aus ionischen u. italischen Nekrop.*, p. 156, fig. 73.

5. Cf. Furtwaengler, *Die antiken Gemmen.*, III, p. 105.

6. Cf. Patroni, *Oggetti preistorici del Pavese*, in *Bullet. Paletn.*, XXXVI, 1910, p. 33, sqq.

vases, les mêmes bijoux précieux, les mêmes armes, qu'à l'ouest des montagnes. On comprend fort bien, au contraire, que des relations par voie de terre, n'aient transporté, des ports d'Etrurie à la région bolonaise, que d'insignifiants bibelots.

Le verre et l'ambre à Bologne.

C'est au même transit par l'Etrurie, qu'il faut attribuer la présence à Bologne, des fibules et autres objets de parure, garnis de verre et d'ambre.

La fabrication et le travail du verre semblent être restés longtemps une spécialité de l'industrie égyptienne [1]. En Egypte se rencontrent couramment des disques de porcelaine vitreuse et des perles colorées, analogues à celles que contiennent les tombes villanoviennes d'Italie [2]. On pourrait supposer que ces porcelaines et ces perles, fabriquées en Egypte, aient été importées telles quelles en Italie, pour se trouver ensuite employées, par les artisans villanoviens, à la décoration des objets de bronze qu'ils fabriquaient. Mais lorsque nous retrouvons des fibules garnies d'un seul morceau de verre, évidemment préparé pour former l'arc de la fibule et n'ayant pu avoir d'autre destination, nous devons admettre que non seulement la partie vitreuse, mais bien la fibule tout entière, fut fabriquée en Egypte.

Lorsque, sur la même fibule, l'ambre se marie au verre, pour compléter la garniture de l'arc, nous ne saurions nous refuser à cette conclusion, que l'ambre a été débité en rondelles, travaillé et adapté à la fibule, dans la même région où fut fabriqué le verre [3].

Un détail confirme d'ailleurs la provenance étrangère

1. Kisa, *Das Glas im Altertum* (*Hiersemanns Handbücher*, Leipzig, 1908), p. 38; von Bissing, *Sur l'histoire du verre en Egypte*, in *Rev. Arch.*, 1908, I, p. 211, 221. La première floraison de cette industrie se place sous l'empire thébain, de 1600 à 900 av. notre ère. Ni la Syrie, ni les pays de l'Euphrate et du Tigre ne semblent avoir connu la fabrication du verre avant l'époque grecque.

2. Flinders-Petrie, *Tell-el-Armana*, p. 59-61, pl. XIII.

3. On trouve d'ailleurs à Bologne, dans les tombes villanoviennes, en même temps que les fibules de verre, d'autres objets qui semblent originaires d'Egypte, ou du moins portent nettement l'empreinte du style égyptisant. Ce sont: une tête d'épingle, en verre, représentant une fleur de lotus (Arsenal : Montelius, pl. 87, fig. 1), une statuette de Bès en pâte de verre (*ibid.*, fig. 4), une petite statuette d'émail, de style égyptien (*ibid.*, pl. 88, fig. 6). Des statuettes analogues ont été trouvées à Narcé, *Mon. Linc.*, IV, col. 184, fig. 71, à Vetulonia, Falchi, *Vetulonia*, pl. XV, fig. 7. —

des fibules d'ambre et de verre. Tandis que les exemplaires de bronze fabriqués en Italie, allongent peu à peu, au cours de la période villanovienne, l'agrafe qui sert d'étrier, on ne remarque au contraire, des premières aux dernières fibules garnies d'ambre et de verre, aucune modification dans la forme de la monture de bronze. L'étrier demeure réduit à de très petites proportions et dépasse toujours également des deux côtés, la tige qui le porte. Ces objets de parure exotiques échappent naturellement aux variations des modes locales.

On a supposé que l'ambre employé à Bologne comme dans le reste de l'Italie villanovienne et étrusque, était soit de l'ambre local ou ligure [1], soit de l'ambre baltique [2] trans-

D'une autre tombe Arnoaldi, provient un scarabée en pâte de verre qui semble l'imitation d'un original portant le nom de Koufou (Chéops, le constructeur de la grande pyramide), cf. la lettre de Chabas à Gozzadini, *Intorno agli Scavi Arnoaldi*, p. 76-78; Montelius, pl. 84, fig. 9. Un second exemplaire, du même genre, aurait été trouvé, suivant Gozzadini, dans une des tombes de Luca. Ces scarabées égyptiens et leurs imitations sont assez fréquents en Etrurie, cf. p. e. à Corneto, dans une tombe à pozzo, Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 183; *Bullet. Paletn.*, 1882, p. 211, sqq.; Undset, *Annali*, 1885, p. 87; Gsell, *Vulci*, p. 302, 303; notamment à Vetulonia, Montelius, pl. 178, fig. 12, 13; pl. 182, fig. 13, 14; pl. 183, fig. 6, 7. — Sur ces scarabées de verre, cf. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, p. 78, 82.

1. Capellini, *Congrès international d'arch. de Stokholm*, 1874, p. 791, sqq. Le Musée de minéralogie de l'Université de Bologne, possède une belle collection de morceaux d'ambre recueillis dans la région. L'ambre se rencontre, en effet, en petits noyaux épars dans une bande de molasse, à Scanello, près de Lojano (route de Bologne à Florence, par la vallée de la Savena); on le trouve encore, associé au sable, dans un calcaire marneux des environs de Poretta (vallée du Reno) et dans les argiles de la rive droite du Sillaro. Mais ce ne sont le plus souvent que des fragments craquelés et altérés, mélangés de matières hétérogènes. Cependant l'ambre du Sillaro se présente parfois en noyaux gros comme le poing, translucides et d'une couleur jaune très claire. Sur le bord de l'Adriatique également, à Mercato Saraceno (prov. de Cesène), fut découvert un énorme morceau de bel ambre vert de mer et jaune-feu, d'environ $0^m9 \times 6 \times 6$, *Guida dell' Appenino bolognese*, p. 806. — L'ambre ligure λιγγούριον, λιγκούριον et λυγκούριον (urine de lynx), serait, d'après Strabon, IV, 6, 2, du véritable ἤλεκτρον, et abonderait dans les Alpes maritimes. On a supposé qu'une des voies du commerce de l'ambre, dans l'antiquité pouvait aboutir vers l'embouchure du Rhône : Jacob, *Dictionn. des Antiquités*, s. v. *Electrum*, Blumner, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. *Bernstein*, partic., col. 300, et Kothe, *Neue Jahrb. f. Philologie*, 1890, I, p. 186. Le fleuve Eridan des Ligures, auprès duquel se trouve l'ambre, peut d'ailleurs représenter soit le Pô, soit le Rhône, soit même un des cours d'eau de l'Allemagne du Nord : d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, I, p. 330.

2. Virchow, répondant à Capellini, au Congrès de Stokholm, 1874; Helbig: *Osservazioni sopra il commercio dell' ambra*, in *Atti dei Lincei*, sér. III, t. I (1876-77), p. 415, sqq., partic., p. 416, notes 2 et 3.

porté directement, à travers le continent européen, dans la région venète [1]. Mais il ne semble pas que l'ambre ligure ait jamais pu être assez abondant pour fournir, non seulement la plaine du Pô, mais le reste de l'Italie, jusqu'à la Sicile, où se rencontrent également des fibules d'os incrusté d'ambre, analogues à celles de Bologne. D'ailleurs les analyses chimiques établissent, paraît-il, que l'ambre de beaucoup le plus commun dans l'Italie antique est de l'ambre baltique [2]. Nous pouvons donc exclure l'hypothèse qui fait de cette matière un produit indigène de la Circumpadane.

D'autre part, il reste fort douteux que, dès l'époque villanovienne, la voie de l'ambre septentrional ait abouti au golfe adriatique [3]. De Trieste à Este, en effet, les nécropoles venètes archaïques ne contiennent pas sensiblement plus d'ambre que celles de Bologne ou de l'Italie centrale. Les grandes fibules et les beaux colliers d'ambre trouvés à Santa-Lucia, près de Trieste et dans les tombes Benvenuti à Este [4], paraissent de date assez récente, et constituent une nouveauté

1. Telle est en effet la voie que suit l'ambre baltique, à l'époque romaine : Pline, *N. H.*, XXXVII, 11, § 43-45; cf. *Dictionn. des Antiquités*, s. v. *Electrum*, p. 533.

2. Helbig, *l. l.*

3. L'exposé que fait M. Helbig, de la question de l'ambre, nous paraît reposer sur une chronologie un peu incertaine : *Atti dei Lincei*, 1876-1877, p. 422-424 et 492 : « L'importation de l'ambre, dit M. Helbig, commence à » l'époque à laquelle se développe en Italie la décoration géométrique. » Pendant un certain temps l'usage de l'ambre fut limité à la plaine du » Pô, où débouchait la route par laquelle l'ambre parvenait en Italie. Cet » état de choses ne changea qu'au moment où les populations qui vivaient » au sud de l'Apennin, commencèrent à entrer dans une phase de civilisa- » tion plus avancée. Puis les Etrusques, suivant l'exemple des Grecs de » l'époque classique, cessèrent d'employer l'ambre, dont l'usage ne con- » tinua qu'au nord de l'Apennin. »

Par « l'époque à laquelle se développa la décoration géométrique en Italie », il faut entendre, sans doute, le début de la période de Villanova. Or, la décoration géométrique est déjà fort développée dans les anciennes nécropoles des Monts Albains et à Corneto, alors qu'on n'y rencontre encore aucune fibule d'ambre. De même à Bologne, les sépultures de la première période Benacci contiennent des vases décorés de dessins géométriques, mais pas d'ambre. Au sud comme au nord de l'Apennin, l'ambre n'apparaît qu'en même temps que le verre et la vaisselle de bronze laminé. A cette époque, les plus beaux exemplaires d'ambre, fibules et surtout grains de colliers, se trouvent d'ailleurs dans l'Italie centrale et non dans la plaine du Pô : à Rome, sur l'Esquilin (Montelius, pl. 359, fig. 2); à Veies et à Palestrina (*ibid.*, pl. 349, fig. 1 et pl. 365, fig. 2); à Volterra (*ibid.*, pl. 171, fig. 18, etc.) — Il est seulement exact que l'ambre disparaît des sépultures toscanes vers le VI^e^ siècle, tandis qu'il se rencontre encore à Bologne, dans les tombes étrusques du V^e^ siècle.

4. Aux musées de Trieste et d'Este.

parmi le mobilier funéraire de la région. Les sépultures picéniennes de Novilara près de Pesaro ont fourni également de grandes fibules garnies d'énormes morceaux d'ambre [1]. Mais les objets qui les accompagnaient, notamment de belles armes de fer, sont évidemment postérieurs à l'époque villanovienne. Le commerce de l'ambre ne paraît donc s'être détourné vers l'Adriatique, qu'au moment même ou la Grèce classique renonçait à l'emploi de cette matière [2]. Ce moment est précisément celui où la civilisation étrusque vint se substituer, dans la plaine du Pô, à celle de Villanova.

Ainsi, durant toute l'époque qui nous occupe et jusque vers la fin du VI[e] siècle avant notre ère, c'est par l'intermédiaire de l'Orient que l'ambre parvient en Italie. Que l'on compare, par exemple, son abondance à Mycènes [3], à sa rareté dans les terramares de l'Emilie [4]. Les ambres sculptés des fosses de Toscane portent en outre très nettement l'empreinte de l'art oriental proto-hellénique [5]; ils apparaissent, ainsi qu'à Bologne, étroitement associés au verre, produit oriental par excellence. On disposerait même d'un nouvel argument en faveur de l'origine exotique des fibules garnies d'ambre, s'il était prouvé que la matière blanche très fréquemment incrustée d'ambre, fût de l'ivoire et non

1. Au musée de Pesaro : cf. Brizio, *Mon. Linc.*, V, col. 85, sqq.

2. Voir sur les raisons qui déterminèrent dans la Grèce classique, l'abandon de l'ambre, les observations de M. Helbig : *Atti Lincei*, 1876-77, p. 425. C'est le raffinement du goût qui aurait amené les Grecs à renoncer à cet ornement barbare. Peut-être aussi, quelque mouvement de peuple à l'intérieur de l'Europe, contribua-t-il à fermer la route que suivait précédemment l'ambre et à la détourner de la mer Noire, vers la mer Adriatique.

3. P. e., dans le quatrième tombeau de l'Acropole, Schliemann, *Mycènes* (trad. franç.), p. 326, 327, fig. 355 : « A côté de l'un des trois corps, j'ai » trouvé un monceau de plus de 400 perles d'ambre grosses et petites... » J'ai recueilli à peu près le même nombre de perles d'ambre, près de » l'un des autres corps. »

4. M. Helbig, *die Italiker in d. Poebene*, constate l'absence du verre dans les terramares, mais, dit-il, l'ambre était connu quoiqu'il fût encore rare. En effet, quelques morceaux en furent trouvés à Castione (Pigorini, *Bullet. Paletn.*, III (1877), p. 199 et *Atti Lincei*, 1883, p. 51). Crespellani signale également quelques fragments d'ambre à Montale, à Gorzano et à Casinalbo, mais en les comparant avec ceux que la région fournit encore aujourd'hui, notamment avec l'ambre de Scanello, près de Castel S. Pietro, il croit y reconnaître de l'ambre local : *L'ambra dei sepolcreti e delle terramare del Bolognese*, in *Annuario della Soc. d. Naturalisti di Modena*, X (1876).

5. P. e. le petit singe accroupi de Faléries, Musée du Pape Jules : Montelius, pl. 318, fig. 17; le même à Vetulonia, *Circolo dei Monili*, *ibid.*, pl. 182, fig. 7. — Cf. les figurines humaines assises et debout, provenant de la même tombe, fig. 8 a et b; 9 a et b.

de l'os. Nous n'oserions évidemment pas affirmer que ces bijoux proviennent d'Egypte, comme le verre lui-même. Il paraît néanmoins difficile de chercher le lieu de leur fabrication, ailleurs que sur les côtes qui conduisent du Pont-Euxin, où aboutissait la voie de l'ambre, aux rivages de l'Egypte où se fabriquait le verre.

Les intermédiaires entre l'industrie orientale et l'Italie.

Il resterait à déterminer quels furent les intermédiaires entre ces officines orientales et les ports italiens.

On a cru longtemps pouvoir attribuer ce rôle à l'activité commerciale des Phéniciens [1]. Il semble bien, en effet, que vers cette époque, du VIIIe au VIe siècle, les Phéniciens dominèrent une partie de la Méditerranée. Mais leur prépondérance n'a guère laissé de traces que sur la côte méridionale. Des rives et des îles de la mer Egée, aussi bien que des ports de la Grèce, d'autres navigateurs pouvaient, plus aisément qu'eux, atteindre l'Italie. Faut-il admettre qu'au moment même où, de la Sicile à la Campanie, se multipliaient les colonies grecques, les Phéniciens seuls aient dominé, plus au nord, dans les ports de Toscane?

La plupart des objets trouvés en Etrurie et qui semblaient autrefois appartenir à l'art phénicien, sont rapportés aujourd'hui, avec raison semble-t-il, à l'industrie de Chypre ou de l'Asie mineure [2]. Quant aux vases, aux statuettes et aux scarabées de pâte vitreuse, d'origine égyptienne ou de style égyptisant, aucune raison n'autorise à supposer qu'ils aient été introduits en Italie, par le commerce phénicien plutôt que par les Ioniens. Il est au contraire extrêmement vraisemblable d'en attribuer l'importation au même courant proto-grec et grec archaïque qui, dès l'époque des tombes à puits, introduisit les bronzes dans toute l'Italie centrale, et plus tard, multiplia les poteries étrangères, dans les tombes à fosse et à chambre [3].

Nous réunirons donc en un seul groupe, de même ori-

1. C'est à cette hypothèse que j'avais cru devoir m'arrêter, lors de la publication des fouilles de l'Ecole française à Bologne : *Mélanges*, XXVII (1907), p. 450-452.

2. R. Dussaud, *Les civilis. préhelléniques*, p. 183-192.

3. Cf. les observations de M. Gsell, *Vulci*, p. 419, sqq., sur l'importante catégorie des tombes à fosse où abondent les objets de caractère oriental. Il serait possible que la colonie grecque de Naucratis en Egypte, eût exporté en Italie la plus grande partie de ces bibelots de style égyptisant, en même temps qu'un certain nombre de vases.

gine, et qui nous paraît importé par les mêmes voies commerciales, les divers types de fibules rencontrés à Bologne durant la seconde période Benacci : fibules de bronze à « sangsue », à « nacelle » et à arc serpentant, fibules ornées d'*anitrelle* et à corps d'animaux fantastiques, fibules d'os ou peut-être d'ivoire, fibules de verre et d'ambre enfin, qui reproduisent souvent le renflement caractéristique à *sanguisuga*. Tous se trouvent également représentés dans les régions ioniennes et paraissent y avoir leurs modèles. Ils appartiennent les uns aussi bien que les autres, à la première civilisation hellénique, héritière des anciennes traditions égéennes. C'est cette civilisation qui reçoit les produits de l'Europe septentrionale, comme l'ambre, et ceux de l'Afrique, comme le verre; civilisation essentiellement maritime, elle réunit et concentre les afflux les plus lointains et les plus divers, pour les élaborer et les répandre ensuite sous une forme nouvelle, sur tous les rivages de la Méditerranée. Les fibules faisaient partie de cette pacotille brillante et chatoyante, que devaient venir étaler dans les ports barbares, depuis la Sicile jusqu'à la côte tyrrhénienne, les prédécesseurs et les contemporains des navigateurs appelés à coloniser la Grande-Grèce.

C'est donc par l'intermédiaire de la Toscane que les fibules de tout genre parvinrent dans la plaine du Pô [1]. Elles y apparaissent au même moment que les premiers vases de

1. Le commerce grec archaïque ne semble jamais, en effet, avoir été bien actif dans le nord de l'Adriatique : cf. Ghirardini, *Se e quale influsso abbia esercitato il commercio greco attraverso l'Adriatico sullo svolgimento della civiltà greco-illirica*, in *Atti del Congresso delle scienze storiche*, Rome, 1903, V, *Archeologia*, p. 109-117. Les Phocéens ont sans doute connu l'Adriatique, en même temps que les autres mers occidentales (Hérodote, I, 163), mais durent l'éviter comme dangereuse et de côtes inhospitalières (Berger, *Gesch. d. wissensch. Erdkunde d. Griechen* (1903), p. 49). Les plus anciens vases grecs d'Adria ne remontent pas, en effet, au-delà du VI[e] siècle (Ghirardini, *Il museo civico di Adria*, in *Nuovo Arch. veneto*, 1905, p. 21). — Quelques poteries italo-géométriques se rencontrent sans doute en Istrie, à Vermo, aux Pizzughi, à Santa-Maddalena, à Santa-Lucia. Elles y demeurent cependant assez rares et purent y parvenir de Syracuse ou de Tarente, par le cabotage le long des côtes (Gutscher, *Vor u. frühgeschichtliche Beziehungen Istriens u. Dalmatiens z. Italien u. Griechenland*, Graz, 1903, p. 22-24.) Il serait d'ailleurs invraisemblable que des navigateurs grecs se fussent contentés d'introduire dans la plaine du Pô quelques fibules. Ils ne fréquentèrent assidûment ces parages qu'une fois leurs clients habituels, les Etrusques, établis au nord de l'Apennin. C'est en effet par Adria, semble-t-il, que les vases attiques du V[e] siècle parviennent à Bologne (Ghirardini, *Il Museo civico di Adria*, p. 27, 28).

métal laminé identiques à ceux de Toscane. Comme ces vases, elles ne tardèrent pas à être reproduites et multipliées par l'industrie locale. C'est ainsi que nous voyons se développer de façon particulière, à Bologne, les types les plus simples : à « sangsue », à « nacelle » et à arc serpentant. Pour les autres au contraire, ceux qui représentaient toute une faune née d'une imagination étrangère, ou qui comportaient l'emploi de produits exotiques tels que l'ambre et le verre, les Villanoviens de Bologne durent se contenter des exemplaires qui leur parvenaient à travers l'Apennin. Les exemplaires en demeurent en effet beaucoup plus rares.

On conçoit du reste aisément que, malgré la complète autonomie de la civilisation bolonaise vis-à-vis de celle d'Etrurie, les relations des deux provinces ne se soient pas trouvées interrompues au point d'entraver le colportage de ces petits objets de luxe. L'étude de la poterie avait surtout mis en relief l'originalité de l'industrie villanovienne à Bologne, celle des objets de parure nous permet de rapprocher davantage les modes de la Circumpadane de celles du premier âge du fer toscan et même méditerranéen. Mais de cette constatation nous nous garderons bien de vouloir tirer nulle conclusion ethnographique.

Le classement des fibules bolonaises nous conduit cependant à discerner, dans la civilisation du premier âge du fer italien, deux périodes bien tranchées. Les deux périodes du premier âge du fer italien.

Nous avons cru pouvoir distinguer parmi les fibules, d'une part la série archaïque à simple archet de violon et à arc serpentant primitif, et d'autre part la série plus récente des fibules gréco-ioniennes. L'une et l'autre se rattachent, sans doute, à des prototypes égéens, mais à des prototypes d'époques fort diverses. La première remonte au-delà de la période grecque, jusqu'à l'obscur moyen-âge post-mycénien ; la seconde appartient déjà à une industrie et à un art proprement helléniques. Chacune d'elles accompagne un matériel archéologique foncièrement différent ; les tombes à puits qui fournissent les fibules primitives sont caractérisées, d'une façon générale, par la grossièreté de leur céramique et leur pauvreté en métal ; dans les grandes sépultures à fosse, où se trouvent les fibules à *sanguisuga* et à *navicella*, apparaissent au contraire de nombreux

vases de bronze laminé et la poterie italo-géométrique. Nous pouvons donc diviser la civilisation du premier âge du fer italien, d'après les influences qu'elle subit, en deux moments bien distincts : celui qui reçoit ses modèles du monde préhellénique, et celui qui bénéficie des premières importations vraiment grecques.

La première période est largement représentée en Sicile par les nécropoles de transition sicules ; dans l'Italie méridionale, par des stations comme celle de Timmari, et à l'ouest de l'Apennin, par les sépultures et les dépôts primitifs de Tolfa et des Allumiere, par les tombes anciennes du Latium et les puits archaïques de Toscane. Elle n'apparaît à Bologne que durant la première période Benacci, période assez courte, semble-t-il, si l'on en juge d'après le nombre restreint de sépultures qui lui appartiennent. Si brève qu'en ait été la durée, cette première phase de l'âge du fer, se reconnaît absolument identique à Bologne et en Toscane. C'est, peut-on dire, la civilisation même de l'Italie centrale qui, tout à coup, se trouve transplantée au nord de l'Apennin.

La seconde période, la période italo-grecque, doit commencer en Sicile et dans l'Italie méridionale, un peu avant l'établissement des premières colonies grecques. Elle transforme, en Toscane, les tombes à puits en tombes à fosse. A Bologne, elle marque le début de la seconde période Benacci, qui nous présente à la fois les premiers bronzes laminés et les premières fibules à « sangsue » et à « nacelle ». Mais, dans la plaine du Pô, les produits grecs demeurent peu abondants et de faible valeur. Bien loin qu'elle ait à souffrir de leur concurrence, l'industrie indigène s'en empare pour les répéter, les multiplier et en perpétuer les types. En Etrurie, au contraire, le nombre et la variété des importations grecques, leur constante nouveauté, leur luxe toujours croissant, ont de bonne heure étouffé ou du moins profondément transformé la vieille industrie villanovienne. La règle qui s'impose aux artisans indigènes, au sud de l'Apennin, à ceux qui travaillent les métaux, aussi bien qu'aux potiers, c'est avant tout de contrefaire, aussi exactement que possible, les derniers modèles importés de Grèce. Isolée au nord des montagnes, la clientèle bolonaise demeure de goûts plus conservateurs et arriérés. Aussi, tandis que les

orfèvres de Vetulonia rivalisent avec ceux d'Ionie, voyons-nous les bronziers de Bologne se contenter de reproduire avec persévérance des formes de bijoux déjà anciennes, consacrées par la tradition locale, mais passées de mode partout ailleurs.

Nous limiterons notre étude de la civilisation villanovienne à ces quelques éléments, choisis parmi les plus caractéristiques; nous ne parlerons donc ici, ni des armes, lances, épées ou poignards, dont on ne peut que signaler la rareté [1], ni des ceinturons ou corselets de bronze [2], ni des mors, phalères et harnachements de chevaux [3], ni des instruments ou ornements divers; leur description et leur classement ne nous conduirait, en effet, autant qu'il nous a paru, à aucune conclusion nouvelle. Sans prétendre, pour le moment, établir un rapport entre les faits archéologiques et les événements historiques, nous croyons pouvoir nous représenter ainsi qu'il suit, le développement industriel du premier âge du fer italien.

La civilisation dite villanovienne se dégage peu à peu de l'état du bronze, grâce surtout aux apports méditerranéens que des relations maritimes préhistoriques introduisent dans la péninsule. Ce sont ces influences méditerranéennes que nous croyons pouvoir reconnaître, dans le développement de la décoration géométrique, notamment dans l'introduction des motifs en méandre et de la croix gammée; ce sont elles qui substituent le bronze d'étain au cuivre pur d'origine indigène, qui apportent les premiers exemplaires de fibules des types archaïques à archet de violon et à arc serpentant, enfin qui fixent la forme de bon nombre d'ustensiles et d'instruments, depuis celle du bracelet, jusqu'à celle du rasoir lunulé. Quant à préciser le nom de ces très anciens navigateurs à qui semble due la transformation de la civilisation du bronze en civilisation du fer, aucun docu-

1. Cf. A. Grenier, *L'armement des populations villanoviennes au nord de l'Apennin*, in *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 1-17; sur l'armement des populations toscanes, durant l'époque villanovienne, L. Pernier, *Le armi di Vetulonia*, in Milani, *Studi e Materiali*, III (1905), p. 230-248.

2. Montelius, pl. 74; cf. Orsi, *Sui centuroni italici*, in *Atti Mem. Depul. Stor. patr. per le Rom.*, 1885, p. 30, sqq.

3. Montelius, pl. 69, fig. 14, 15; pl. 73, fig. 8, 9, 10; Gozzadini, *De quelques mors de cheval italiques* (Bologne, 1884).

ment archéologique ne peut nous y autoriser. Ils devaient appartenir, supposons-nous, à ces « peuples de la mer » préhelléniques, dont la tradition grecque a gardé le souvenir. Dans quelles circonstances, pourquoi et comment ont-ils abordé aux rivages italiens? C'est là une question à laquelle on ne saurait répondre.

Vers le moment où se manifeste, dans le bassin de la mer Egée, la première civilisation de caractère proprement hellénique, nous voyons apparaître en Italie, la vaisselle de bronze laminée, les types de fibules à *sanguisuga* et à *navicella*, les ornements d'ambre et de verre, qui nous paraissent provenir, tous également, des côtes orientales de la Méditerranée, par la même voie maritime qu'avaient déjà suivie les premiers éléments de civilisation préhelléniques. Nous nous rapprochons dès lors, de l'époque historique et n'hésitons plus à établir un rapport entre ces premières influences grecques et le vaste mouvement de colonisation qui finit par établir des cités grecques dans toute la partie méridionale de la péninsule italienne.

Enfin, l'activité prépondérante de l'Ionie achève, durant le VI^e^ siècle, la métamorphose de l'état villanovien en une civilisation d'aspect proprement grec: c'est ce dernier état que nous font connaître, dans l'Italie centrale, les monuments particuliers au peuple étrusque.

Depuis le début jusqu'à la fin de cette évolution, c'est à l'ouest de l'Apennin, sur la côte tyrrhénienne, et tout spécialement, entre l'embouchure du Tibre et celle de l'Arno, que semble se trouver le foyer où s'élaborent les éléments qui affluent des régions orientales. C'est de là qu'ils se répandent vers l'intérieur des terres, dans l'Italie centrale d'abord, puis jusque dans la plaine du Pô.

La civilisation villanovienne de Bologne représenterait donc, à notre sens, comme le premier afflux de ce courant maritime, dans la plaine continentale de l'Italie du nord. Elle dériverait de celle de la Toscane et n'aurait traversé l'Apennin qu'assez tardivement, vers la fin de la période archaïque, au moment où l'état du fer italien avait déjà pris son aspect caractéristique, mais cependant antérieurement à l'époque des premières importations helléniques. Son début nous paraît marqué, dans les nécropoles, par les sépultures de la première période Benacci.

Des premières importations helléniques, Bologne ne reçut, au cours de la seconde période Benacci, que les produits métalliques, vases ou bijoux de bronze, et encore, semble-t-il, dans une mesure assez restreinte. Ils ne lui parvenaient en effet, que par les ports tyrrhéniens et à travers toute la Toscane. Isolée par sa situation géographique et sans doute aussi, par certaines circonstances d'ordre historique, elle conserva donc avec une fidélité particulière les éléments primordiaux de sa civilisation et les développant de façon indépendante, finit par se différencier assez profondément de l'Italie centrale devenue gréco-tyrrhénienne.

Quoique plus récent sur le versant adriatique qu'à l'ouest de l'Apennin, l'âge du fer s'y présente néanmoins, dans son ensemble, avec un caractère d'archaïsme plus prolongé; il y demeure en effet villanovien, tandis qu'il se fait étrusque en Toscane. Il avait retrouvé de la sorte, une véritable originalité, lorsqu'il disparut tout à coup devant une nouvelle civilisation, originaire, comme celle de Villanova, de la région tyrrhénienne mais, cette fois, certainement étrusque.

Fig. 104. — Bronze de fibule probablement dégarni de ses ornements. (*Fouilles de l'Ec. franç., Mél.*, 1907, fig. 52, p. 414.)

CHAPITRE X.

LES INDUSTRIES ET LA CIVILISATION DE L'ÉPOQUE ÉTRUSQUE, A BOLOGNE.

Caractère général de la civilisation étrusque à Bologne, p. 312. — Les vases attiques et la chronologie des tombes étrusques, p. 316. — La fin des importations attiques et de la période étrusque, p. 319. — La céramique indigène : Les vases grossiers, p. 325; La poterie fine, p. 326; Les vases de bucchero, p. 329. — La vaisselle de bronze; les cistes à cordons, p. 333. — Les cistes à cordons, hors de la région bolonaise, p. 335. — Autres bronzes de fabrication locale, p 337. — Vases de bronze d'importation étrusque, p. 338. — Les candélabres, p. 344. — Les figurines des candélabres, p. 345. — Miroirs, p. 352. — L'origine étrusque des bronzes fondus trouvés à Bologne, p. 353. — Fibules et bijoux, p. 357. — Objets divers, p. 359. — L'origine étrusque de la civilisation bolonaise, p. 362.

Le premier âge du fer villanovien, à Bologne, appartenait encore, dans son ensemble, à l'époque primitive, durant laquelle une industrie rudimentaire cherchait à satisfaire, par des moyens très simples, à des besoins d'ordre exclusivement pratique. Il n'en va plus de même de l'époque étrusque. Les œuvres d'art y sont nombreuses ; les produits industriels eux-mêmes, fruit d'une civilisation complexe et raffinée, mériteraient de longues descriptions et de minutieuses analyses ; cet examen nous entraînerait la plupart du temps, bien loin du centre de notre étude, dans le domaine propre de la céramique, de la peinture et de la sculpture grecques. On m'excusera de limiter mon exposé à l'essentiel et de n'insister sur les détails, que dans la mesure indispensable à l'histoire de la population étrusque de la Circumpadane.

Caractère général de la civilisation étrusque à Bologne.

Le trait caractéristique de cette nouvelle période, paraît la diffusion subite, au nord de l'Apennin, d'un luxe jusque là inconnu. Aux modestes puits anonymes des cimetières

archaïques, succèdent, en de vastes espaces, depuis la Certosa jusqu'au terrain Arnoaldi, et de l'autre côté de la ville, au Giardino Margherita, de grandes et larges tombes, souvent surmontées d'une stèle et abondamment fournies de tous les accessoires qui contribuent à l'agrément et à la noblesse extérieure de la vie. Bon nombre de ces sépultures, sans doute, se retrouvent plus ou moins complètement dépouillées de leur contenu. Autant qu'on en peut juger par les dimensions de la fosse et les débris abandonnés, les plus belles semblent avoir le plus souffert de ces déprédations ; c'est leur richesse précisément, qui dut provoquer le pillage [1].

L'abondance des vases peints de fabrication attique est particulièrement frappante dans ces nécropoles. Il n'est aucune sépulture, pour ainsi dire, qui n'en ait fourni au moins quelque fragment. Dans celles qui demeurèrent intactes (*fig.* 105), une somptueuse vaisselle, grands cratères, kélébés, amphores, œnochoés, larges coupes à pied, tasses à boire de toutes formes et de toutes dimensions, était dispo-

1. Sur les 417 tombes de la Certosa, par exemple, 136 seulement sont demeurées intactes. La nécropole du Giardino Margherita semble avoir encore souffert davantage, cf. Zannoni, *Certosa*, p. 423 et note 1. Gozzadini constate les mêmes déprédations dans les terrains Arnoaldi et de Luca et les attribue aux Gaulois (*Not. Scav.*, 1884, p. 301 ; 1886, p. 67, et *Scavi in un lembo della necrop. felsinea*, p. 9 et 20.) Dans l'une des tombes, en effet, il a retrouvé une bêche, qui lui paraît de type gaulois. « Cet instrument agricole, dit-il, n'a pu être déposé originairement parmi le mobilier funéraire ; on n'en connaît pas du même genre ni au Musée de Naples, ni à Pompéi ; il s'en rencontre au contraire au Musée de Saint-Germain. » Il aurait remarqué en outre, au-dessus d'un certain nombre des tombes étrusques violées, une couche de terrain d'alluvion continu et intacte, ainsi qu'un lit de cailloux, dépôt dû aux inondations du rio Meloncello voisin. Ces couches, inférieures à celle qui contient les tombes romaines, paraissent prouver que le pillage avait eu lieu antérieurement à l'arrivée des Romains dans la région. Nous remarquerons cependant que jamais, à notre connaissance, des tombes romaines ne se sont rencontrées dans le terrain des nécropoles étrusques et que la stratigraphie des alluvions est essentiellement variable, au pied des collines de l'Apennin. Il est fort possible que les nécropoles étrusques aient été exploitées comme une sorte de mine de métaux précieux par les envahisseurs celtiques. Mais les vases grecs également semblent avoir tenté la cupidité des voleurs, et l'on peut se demander s'ils n'ont pas été recherchés par les colons romains de la Cisalpine, aussi bien que par les Gaulois. Le commerce des antiquités était, en effet, des plus florissants à Rome au temps de César et d'Auguste, et l'on sait que les vétérans installés à Corinthe s'y livrèrent à une véritable exploitation des nécropoles de l'ancienne ville (Rayet et Collignon, *Céramique grecque*, p. 60). Il en aurait été de même à Bologne, cf. *Mél. Arch. et Hist.*, XXVII, 1907, p. 350, 351.

Fig. 105.

Mobilier d'une tombe étrusque de Bologne. (*Giardino Margherita*, t. 6 : *Not. Scav.*, 1876, p. 51, sqq.)

sée autour du mort, comme pour un banquet. A cette céramique d'apparat s'ajoutaient les produits moins décoratifs de l'industrie locale, pithoi, amphores, kélébés et surtout petits plats à pied ou assiettes empilées. A côté apparaissent de beaux récipients de bronze, fondus tout d'une pièce et complètement différents des vases laminés de l'époque précédente. Ce sont des situles au galbe élégant et aux poignées massives, des cruches aux anses amplement développées, des cistes montées sur de petits pieds bien moulés, des patères, passoires, cuillers au manche terminé par un bec de canard, de grandes fourchettes à cinq dents, d'autres ustensiles encore, en un mot, toute la batterie qui se voit représentée dans les scènes de préparatifs culinaires ou de festins, peintes sur les parois des tombes de Toscane. Un ou deux grands candélabres semblaient destinés à éclairer la vie d'outre-tombe. Des meubles même, sièges ou tables, dont on retrouve les appliques et les pieds de bronze, étaient déposés à côté du défunt. Des fragments d'os et d'ivoire ciselés appartenaient à des coffrets ; des bijoux d'or et d'argent se substituent aux abondantes collections de fibules des tombes villanoviennes. Des vases à parfums, de nombreux dés et des jetons multicolores de pierre, de porcelaine et de verre, complètent ce mobilier. Il ne semble pas qu'il y ait eu de pauvres parmi ces morts de la Certosa et du Giardino Margherita. Dans ces nécropoles, évidemment, repose une aristocratie.

Cette richesse, ce luxe raffiné tout imprégné d'éléments grecs, s'opposent nettement à la médiocrité encore barbare des nécropoles villanoviennes voisines. La présence des vases attiques au contraire et la vaisselle de bronze qui les accompagne, font naturellement penser au contenu des grandes et belles tombes à chambre de l'Etrurie centrale. On comprend aisément que l'apparition subite, à Bologne, d'une telle civilisation, ait été fréquemment interprétée comme une preuve décisive de l'arrivée de conquérants étrusques au nord de l'Apennin.

M. Helbig, par contre, et les savants qui, avec lui, considèrent l'époque étrusque, dans la Circumpadane, comme la suite et le simple développement de la période villanovienne, estiment que les éléments de ressemblance avec l'Etrurie centrale, se réduisent aux produits importés que les deux

provinces possèdent en commun. « Si l'on compare », dit » M. Helbig, l'industrie locale et l'art de la Circumpadane, » avec l'industrie et l'art des Etrusques Tyrrhéniens, on » s'aperçoit que les deux peuples suivaient une direction » complètement diverse [1]. » C'est précisément la question qu'il nous importe d'examiner. Mais avant d'entrer dans la discussion, il paraît opportun de préciser la chronologie des monuments étrusques de Bologne, afin de fixer avec exactitude la période de la civilisation tyrrhénienne, qui peut fournir un point de comparaison légitime.

Les vases attiques et la chronologie des tombes étrusques de Bologne.

L'étude des nécropoles nous a déjà permis de fixer vers le dernier quart du sixième siècle avant notre ère, le début de l'époque étrusque au nord de l'Apennin [2]. Les vases attiques précisent cette indication. Ils nous font suivre, durant tout le siècle suivant, la succession des dépôts funéraires. Leur abondance marque l'apogée, et leur disparition, la fin de la civilisation étrusque à Bologne ; leur classement fournit à l'histoire de l'industrie et de l'art indigènes une trame approximativement exacte [3].

Un certain nombre parmi ces vases appartient encore au style ancien à figures noires [4], mais seulement à la période la plus récente de ce style. Le dessin s'en trouve à peu près complètement dégagé de la raideur archaïque, les scènes cessent de se répartir en zones superposées et constituent de grands tableaux occupant toute la hauteur de la panse ; la fabrication des petits vases et notamment des coupes a atteint son plein développement. Une tradition, déjà conventionnelle, conserve seule la technique primitive. Les

1. *Annali dell' Inst.*, 1884, p. 162, 163.

2. Cf. *supra*, chap. VI, p. 177, sqq. ; von Duhn, *Un sepolcro etrusco scoperto nel Giardino Margherita presso Bologna*, in *Atti e Mem. Deput. Stor. patria per le Romagne*, 1890, p. 1-17 ; Ducati, *Contributo allo studio della civiltà etrusca in Felsina*, in *Rendic. Lincei*, XVIII, 1909, p. 192-217.

3. L'étude des vases peints issus des nécropoles bolonaises se trouve largement facilitée par l'excellent catalogue raisonné et abondamment illustré que vient d'en rédiger M. Pellegrini. J'ai pu consulter les bonnes feuilles de cet ouvrage, au Musée de Bologne, grâce à l'amitié de M. Ducati et à la bienveillance de M. Ghirardini. C'est à ce *Catalogue* que renverront toutes les références ci-dessous ; il doit incessamment paraître en librairie sous le titre : *Catalogo dei vasi greci dipinti delle necropoli Felsinee*, Bologna (presso il Museo Civico).

4. Pellegrini, *Catalogue*, 150 numéros, pour environ 700 vases à figures rouges.

plus anciens exemplaires qui se rencontrent à Bologne sont contemporains de l'invention de la peinture à figures rouges, et nous reportent, à Athènes, à l'époque des Pisistratides[1]. Nombreux d'ailleurs, parmi les vases à figures noires de Bologne, apparaissent les produits de basse époque et d'un style complètement lâché, œuvres de décadence datant seulement du milieu du v^e^ siècle. Telle est, par exemple, une collection d'amphores panathénaïques, qui ne saurait être antérieure à 450[2]. La routine semble tenir plus de place dans toute cette série que l'archaïsme véritable.

Le style à figures rouges apparaît au contraire, à Bologne, dès son début[3]. L'un des vases les plus anciens de tous est précisément une magnifique amphore à double technique, à figures noires d'un côté et rouges de l'autre, œuvre non signée d'Andocide lui-même, dit M. Pellegrini, et qui peut dater environ de l'an 520[4]. A partir de ce moment on peut suivre sans interruption, à Bologne, toutes les différentes phases de la peinture attique. Il faut remarquer toutefois, que les œuvres du cycle ancien, celles qui se rapprochent de la manière d'Epictète ou de Pamphaios, demeurent fort rares[5]. Le courant qui apporte dans l'Italie du nord les produits de la céramique athénienne apparaît donc établi dès le dernier quart du vi^e^ siècle, mais il reste, au début, assez faible et peu abondant.

Nous avons eu déjà l'occasion d'observer que la date d'un vase ne donnait pas exactement celle de la tombe dans laquelle on le rencontre. Les vases, en effet, étaient destinés originairement aux usages de la vie courante; ils ont pu servir plus ou moins longtemps aux vivants, avant d'è-

1. Par exemple Pellegrini, *Catal.*, n. 3 : amphore de la *Certosa*, Athena montant en char, Apollon, Artemis, Hermès; n. 4 : amphore du *Giardino*, Héraclès et Cycnos; n. 7 : amphore *Arnoaldi*, Dionysos au banquet et Apollon, quadrige au départ; n. 18 : amphore d'Hercule et de Géryon (cf. v. Duhn, *Atti e Mem.*, 1890, p. 10, sqq., pl. I) et *passim*, nn. 19, 20, 21, 22, 35, 36, 62, 64, 65. — Coupes, n. 102, fig. 19; 103-105; 112, 113, coupes à *occhioni*.

2. *Ibid.*, n. 11, sqq.

3. Cf. Ghirardini, *Di una tazza dipinta scoperta a Bologna, Contributo alla cronologia delle necrop. felsinee*, in *Atti Mem. Deput. Stor. patr. per le Rom.*, 1892, p. 227-264.

4. Pellegrini, *Catal.*, n. 151, fig. 26, 27.

5. *Ibid.*, nn. 152, amphore de la *Certosa*, Silènes et Ménades; 154, amphore de la *Certosa*, Ménélas et Hélène; 156, amphore *Arnoaldi*, Thésée et le Minotaure.

tre déposés parmi le mobilier funéraire. Il faut donc, en règle générale, compter au moins l'espace d'une génération, entre le moment où ils sortirent des ateliers athéniens et celui où ils disparurent dans les sépultures bolonaises. Les produits attiques de la fin du VI^e^ siècle datent donc nos tombes, au plus tôt du début du V^e^ siècle. Remarquons en outre que, bien souvent, les vases à figures noires et ceux à figures rouges archaïques se trouvent mélangés, dans les tombes, à d'autres exemplaires beaucoup plus récents [1]. Les sépultures vraiment anciennes, celles qui peuvent remonter aux vingt premières années du V^e^ siècle, demeurent donc l'exception parmi les nécropoles bolonaises. C'est seulement la civilisation étrusque du plein V^e^ siècle que nous y devons rencontrer.

C'est à cette période, en effet, qu'appartient la majeure partie des vases attiques. Jusqu'en 450 environ, se multiplient les exemplaires du style d'Euphronios, de Douris et de Brygos [2]; à partir du milieu du siècle, leur succède l'abondante série des vases du grand style polygnotéen, avec leurs combats d'Amazones [3] et leurs scènes de l'Iliupersis [4]. En même temps, apparaissent déjà les dessins de caractère familier, groupes de jeunes gens à la palestre, de femmes au gynécée etc., d'une facture moins soignée [5]. Le plus grand nombre des produits attiques se sera donc trouvé déposé dans les tombes de Bologne, aux abords de

1. Par exemple la tombe de la situle Arnoaldi contenait une amphore à figures noires, de style conventionnel sans doute et de dessin assez négligé, mais qui n'en remonte pas moins à la fin du VI^e^ ou au début du V^e^ siècle (Pellegrini, *Catal.*, n. 7), et un cratère de forme tardive à figures rouges distribuées sur plusieurs plans et de style fleuri, qui ne peut dater que de la fin du V^e^ siècle, sinon du début du IV^e^ (Brizio, *Di una nuova situla*, in *Atti Mem.*, 1884, pl. IV-V, fig. 1 et 18.)

2. Ghirardini, *Di una tazza dipinta...*, in *Atti Mem.*, 1892, p. 227, sqq., 2^e^ groupe ; Pellegrini, *Catal.*, n. 157, style sévère, 2^e^ période ; nn. 161, peliké de la manière de Douris; n. 196, kelebé : Héraclès et Nerée; n. 290, cratère : Achille et Memnon, etc.

3. Pellegrini, *Di alcuni vasi con rappresentazioni di Amazzoni trovati a Bologna*, in *Atti Mem.*, 1903; cf. *Catal.*, nn. 176, 200, 202, 278, 279, 289.

4. Pellegrini, *Catal.*, n. 175, Stammos *de Luca* et Kelebé, n. 235 : Ménélas poursuivant Hélène; surtout les cratères nn. 269 (même sujet) et 268 : Ajax saisissant Cassandre, meurtre de Priam et d'Astyanax, etc.

5. *Ibid.*, n. 170, pl. I, scènes de gynécée ; n. 179, éphèbes au pansage ; n. 223, scène de départ, une femme portant une œnochoé en face d'un éphèbe se préparant à monter à cheval ; n. 261, fig. 62 : femmes à la toilette ; n. 299, fig. 81 : courses de chevaux dans le Stade. Voir surtout les coupes : n. 364, éphèbe ivre et scènes de palestre, etc.

450 et dans la seconde moitié du siècle. C'est vers cette date que l'on peut fixer le moment le plus brillant de la civilisation étrusque circumpadane.

La fin des importations attiques et de la période étrusque.

L'importation des vases attiques ne s'arrête cependant pas brusquement à ce point. L'inventaire de la collection qui provient des fouilles bolonaises, nous fait reconnaître encore plusieurs exemples remarquables de ce style plus mou et tendant particulièrement à l'effet gracieux, qui atteint, dans l'atelier de Meidias, son expression la plus caractéristique et la plus parfaite. Tel est le cratère fameux représentant d'un côté Thésée, accueilli au fond de la mer par Amphitrite, et de l'autre, une figure d'Héraclès éphèbe [1], ou bien encore celui d'Atalante et d'Hippomène se préparant à la course [2] et celui du retour joyeux d'Hephaistos dans l'Olympe [3]. Qu'on y joigne les autres exemplaires de la même forme allongée, sur lesquels les personnages sont également distribués en plusieurs plans, sur un fond pittoresque et accidenté, tandis que les engobes blanches et la dorure y introduisent comme un premier essai de polychromie; la série s'en trouvera nombreuse [4].

Il nous faudra enfin rapporter à une date encore plus récente, une quinzaine de grands cratères, sans parler d'un nombre au moins double de coupes ou de plats, qui sont d'un

1. Pellegrini, *Catal.*, n. 303 ; cf. id., *Sui vasi greci dipinti delle necrop. felsinee in relazione con la venuta e la durata degli Etruschi in Bologna*, in *Atti Mem.*, 1907, p. 8. 9 (du tirage à part).

2. Pellegrini, *Catal.*, n. 300.

3. *Ibid.*, n. 283.

4. La transition entre la peinture de grand style et le style fleuri est marquée par des vases tels que le cratère Tamburini, trouvé en 1909, représentant Aphrodite qui vient prendre place dans la barque de Phaon pour quitter Lesbos, *Catal.*, n. 288 bis. — La manière de Meidias proprement dite est représentée par le cratère, n. 286, fig. 35 : Dionysios et le thiase bachique, cf. Ducati, *I vasi dipinti nello stile del ceramista Midia*, in *Mem. dei Lincei*, 1909, p. 45 (du tirage à part), fig. 9 ; *Catal.*, nn. 301, cratère *Battistini*, scènes du cycle Apollinien et au revers Apollon et Marsyas ; 302, cratère du *Giardino Margherita*, Silènes et Ménades; 304 et fig. 84, cratère *Arnoaldi*, représentant le thiase bachique,... etc. Sur ce dernier vase et ceux de la même catégorie, cf. P. Ducati, *Osservazioni su di un cratere attico del Museo di Bologna*, in *Rendic. Linc.*, XX, 1911, p. 248-266, partic., p. 260, sqq.

5. Pellegrini, *Sui vasi dipinti*, in *Atti Mem.*... 1907, p. 14 (du tirage à part), ne citait de ce style tardif que deux exemplaires: nn. 304 (cratère *Arnoaldi* avec le thiase bachique), et 326 (cratère du *Giardino Margherita*, tombe supérieure, von Duhn, *Atti Mem.*, 1890, p. 6, sqq). M. Ducati, *Osser-*

style nettement décadent [5]. Jusqu'à quelle date nous conduisent, à l'intérieur du IVe siècle, ces produits extrêmes de la céramique athénienne?

La fin de l'époque étrusque à Bologne ne saurait faire objet de discussion, si, à Athènes même, la chronologie des vases de cette période ne demeurait sujette à l'incertitude. Les études récentes sur Meidias et les œuvres qui dérivent de son influence [1] accusent, en effet, une certaine diversité d'opinion entre les spécialistes. « Tandis que » pour la période qui va des guerres médiques au com- » mencement de celle du Péloponèse, reconnaît M. Hauser, » on peut donner des dates certaines, à partir de 430 au » contraire, il devient difficile de fixer avec précision la » succession des styles. La preuve en est dans l'écart de » près de 40 ans qui se remarque entre les dates attribuées » à l'activité de Meidias lui-même [2]. »

Milchhoefer, en effet, croyait en 1894, pouvoir arrêter avec le Ve siècle tout le développement de la poterie athénienne [3]. M. Ducati attribue à Meidias les vingt dernières années de ce siècle, en reconnaissant que les œuvres de la décadence se prolongent encore durant une bonne partie du siècle suivant [4]. M. Nicole, au contraire, reprenant une opinion autrefois exprimée par M. Winter [5], estime que Meidias lui-même appartient au début du IVe siècle et que son atelier a subsisté jusque vers l'année 350 [6]. M. Hauser se range à cet avis. Les hydries de Populonia dateraient, selon lui, de 390; l'hydrie des Leucippides signée de Meidias, de 380.

Cette chronologie laisse sans doute une véritable lacune

vazioni arch. sulla permanenza degli Etruschi in Felsina nel sec. IV, in *Atti Mem.*, 1908, p. 56, sqq., en porte la liste à 16 exemplaires : *Catal.*, nn. 197, 326, 304, 305, 306, 329, 328, 405, 570 et cinq coupes, plus un vase de fabrication étrusque, n. 824. On peut y ajouter quelques œnochoés telles que celle du *Giardino Margherita*, n. 357, ornée sur l'épaule de godrons primitivement dorés et décorée d'une figure de Niké au corps entièrement coloré d'une engobe blanche, sans parler des nombreuses lasses ou coupes : nn. 400-423.

1. G. Nicole, *Meidias et le style fleuri dans la céramique attique*, Genève, 1908 ; P. Ducati, *I vasi dipinti nello stile del ceramista Midia*, in *Mem. dei Lincei*, 1909.

2. Furtwaengler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, sér. III, p. 46.

3. *Zur jüngeren attischen Vasenmalerei*, in *Jahrb. Inst.*, 1894, p. 57-82.

4. *Op. l.*, p. 42 (tirage à part).

5. *Die jüngeren attischen Vasen. u. ihr Verhältnis z. gröss. Kunst*, 1885.

6. *Op. l.*, p. 132.

dans la succession des styles de la céramique, entre les années 430 et 400. Mais la guerre du Péloponnèse suffirait pour expliquer cette stagnation. « Cette guerre, dit M. Hauser, » n'eut pas seulement pour résultat de limiter l'exportation » attique ; elle l'annula durant des années ; ce fut un temps » mort pour la production et l'évolution de la peinture sur » vases... ce n'est qu'à la fin du siècle que l'activité re- » prend au Céramique [1] ». Nous avouons ne pas connaître les faits sur lesquels se fonde cette hypothèse. Comment une guerre, qui ne devint désastreuse pour Athènes qu'à la suite de l'expédition de Sicile, aurait-elle, dès son début, porté un coup aussi grave à l'industrie athénienne ; pourquoi la céramique aurait-elle subi, de ce fait, une stagnation qui ne se remarque ni dans la littérature, ni dans la sculpture, ni dans la grande peinture?

La succession régulière qu'établit M. Ducati, entre les vases du troisième quart du v^e^ siècle et Meidias lui-même, paraît donc beaucoup plus satisfaisante. Bien plus, la date trop basse assignée par MM. Nicole et Hauser aux œuvres du « style fleuri » à Athènes, se heurte, en Italie à de graves difficultés. Les deux hydries de Populonia [2], dont la fabrication, suivant ce système chronologique, ne remonterait pas au-delà de l'année 390, proviennent suivant toute apparence, d'une tombe antérieure au pillage de la ville par Denys de Syracuse, en 384 [3]. Ainsi, moins de six ans après être sortis du Céramique, ces beaux vases auraient été enfouis dans une sépulture étrusque et cette sépulture daterait précisément des derniers jours de Populonia!

A Bologne même, les faits semblent encore moins favorables à l'hypothèse de MM. Nicole et Hauser. Si nous attri-

1. *Griech. Vasenmalerei*, sér. III, p. 46, 47.

2. Milani, *Monumenti scelti del Museo di Firenze*, fasc. 1, pl. III et V, fig. 1, 2 = Nicole, pl. III ; Ducati, fig. 2, 3.

3. Milani, *Relazione preliminare sulla prima campagna degli scavi di Populonia*, in *Not. Scav.*, 1908, p. 218-220. La provenance des deux hydries n'est pas absolument certaine ; on a pu supposer qu'elles provenaient, non d'une tombe, mais de la cachette du temple dont les fouilles ont mis au jour le pavage. Cependant les vases de bronze, les candélabres et les bijoux qui accompagnaient les hydries semblent bien n'avoir pu appartenir qu'au mobilier d'une tombe. La richesse de ce mobilier ne permet pas de douter que cette sépulture ne soit antérieure à la ruine de Populonia par Denys, cf. Diodore, XV, 14. De nombreux tessons trouvés par M. Milani, aux alentours du temple qu'il déblaya, appartiennent aux catégories céramiques de la seconde moitié et de la fin du v^e^ siècle, *ibid.*, p. 221-231, fig. 26-37.

buons à Meidias les vingt premières années du IVe siècle, si nous prolongeons la durée de son atelier jusqu'en 350, nous ne devrons dater les exemplaires tardifs du genre fleuri que du dernier quart de ce siècle. Et voici que les sépultures bolonaises nous fournissent encore un certain nombre d'œuvres de style postérieur à celui de Meidias! Nous atteindrions donc ainsi presque la fin du siècle.

Or dès 396, les bandes gauloises avaient passé les Alpes, battu les Etrusques et détruit Melpum ; en 390 elles avaient franchi l'Apennin, ravagé une première fois l'Etrurie centrale, dispersé les Romains à l'Allia et pillé Rome. Faut-il en conséquence, arrêter définitivement en 390, comme le fait M. Pellegrini, l'importation des vases attiques à Bologne [1] ? C'est, nous semble-il, préjuger trop rapidement des conséquences de l'invasion celtique dans la plaine du Pô. Rien ne prouve que la première apparition des Gaulois en Italie ait déterminé subitement la chute de Felsina et la ruine de la Confédération étrusque circumpadane [2].

Brunn qui, en vertu d'une chonologie erronée des vases attiques, abaissait jusqu'au IIIe siècle avant notre ère la date des monuments étrusques de Bologne, expliquait que les Gaulois avaient fort bien pu s'établir dans le pays, sans en faire nécessairement disparaître les Etrusques [3] ; vainqueurs peu exigeants, ils se seraient contentés de réclamer des champs à cultiver et auraient laissé les villes intactes. C'étaient sans doute de turbulents voisins, mais leur présence, admettait Brunn, n'aurait pas empêché la civilisation étrusque de subsister à Bologne, jusqu'à l'arrivée des Romains [4].

1. *Sui vasi greci dipinti...*, in *Atti Mem...*, 1907, p. 221.

2. La civilisation imprégnée d'éléments étrusques que nous révèlent les nécropoles gauloises de la Cisalpine (Brizio, *Tombe e necrop. galliche della prov. di Bologna*, in *Atti Mem.*, 1887, p. 457-532 et *Il sepolcreto gallico di Montefortino presso Arcevia*, in *Monum. Lincei*, IX, col. 617-792), paraît indiquer au contraire, que les envahisseurs celtiques ont dû se trouver pendant un temps assez long, en contact avec les Etrusques; cf. Déchelette, *Montefortino et Ornavasso*, in *Rev. Arch.*, XL, 1902, p. 245-282; Ducati, *Osservazioni archeologiche...*, in *Atti Mem.*, 1908, p. 29, sqq. (tir. à part.)

3. *Ueber die Ausgrabungen der Certosa von Bologna*, in *Abhandl. d. bayr. Akad. d. Wissensch.*, I Classe, XVIII (1887), p. 145-203; particulièrement p. 157, sqq.; cf. Noël des Vergers, *l'Etrurie et les Etrusques*, I, p. 237.

4. A cette opinion se rallie M. Rubbiani dans son important article, *L'agro dei Galli Boi diviso ed assegnato ai coloni romani*, in *Atti Mem.*, 1883, p. 65-120 : « Tandis que les Gaulois occupent les campagnes, les nécropoles de Bologne demeurent étrusques ; Gaulois et Etrusques s'y trou-

On croira difficilement que les redoutables pillards qu'étaient les Gaulois se soient, durant deux siècles, contentés des forêts et des solitudes champêtres que leur auraient abandonnées les Etrusques. Comment n'auraient-ils pas été tentés par la richesse des villes? Bien plus, lorsque les tribus celtiques eurent traversé le Pô et se furent établies jusque sur les rives de l'Adriatique, les relations des Etrusques avec la Grèce se trouvèrent inévitablement interrompues ; une fois que leurs bandes, toujours renouvelées, eurent submergé les campagnes, les armées et les forteresses étrusques ne purent manquer de succomber. Si longue qu'ait été leur résistance, il paraît bien peu vraisemblable de la prolonger, non pas jusqu'à l'arrivée des Romains, comme le voulait Brunn, mais même seulement durant un long siècle comme l'exigerait la chronologie des vases grecs de style récent, telle que l'établit M. Nicole.

Le système de M. Ducati, au contraire, ne fait pas descendre plus bas que 370 la fabrication des derniers produits de la céramique athénienne, qui se rencontrent à Bologne. La citadelle de Felsina pouvait encore fort bien, à ce moment, tenir tête aux envahisseurs. En supposant toujours un délai d'une vingtaine d'années, entre la date des vases et le moment de leur dépôt dans les tombes, nous atteignons le milieu du IVe siècle. C'est bien vers cette date, en effet, que dut se produire la catastrophe qui consomma la ruine des Etrusques à Bologne ; il semble difficile que la capitale de la confédération circumpadane ait dépassé ce terme. A partir de ce moment, dans les couches supérieures du terrain Benacci et des vieilles nécropoles villanoviennes abandonnées, des sépultures gauloises viennent faire suite aux tombes étrusques, de même que celles-ci étaient venues se juxtaposer aux cimetières de l'époque antérieure.

Les monuments de la civilisation étrusque à Bologne datent par conséquent, dans leur ensemble, du Ve et de la

vent même, reposant les uns à côté des autres...; durant l'époque romaine les Gaulois auraient continué à habiter les taillis de la basse plaine bolonaise et notamment la fameuse *silva Litana*. » Mais il n'est pas exact que Gaulois et Etrusques se trouvent mélangés dans les nécropoles bolonaises. Les sépultures gauloises ne se rencontrent que dans les couches supérieures des anciens cimetières villanoviens. Le mobilier en est sensiblement plus récent que celui des tombes étrusques; il ne contient plus de vases grecs, mais seulement des produits de fabrication locale ou des poteries peintes en Etrurie, cf. Pellegrini, *Catal.*, nn. 824, sqq.

première moitié du IVe siècle. La période la plus brillante, celle qui se trouve le plus abondamment représentée, peut être circonscrite approximativement, entre les années 470 et 400. Arrivés dans la région vers le dernier quart du VIe siècle, les Etrusques auraient, par conséquent, mis cinquante ans environ, à prendre pied dans le pays et à assimiler la population villanovienne. Ils auraient, pendant à peu près un demi-siècle également, tenu tête aux invasions gauloises, s'appauvrissant et s'affaiblissant peu à peu, avant d'être définitivement vaincus.

Nous ne rencontrons par conséquent, à Bologne, qu'une période déjà avancée de la civilisation étrusque, une période correspondant à peu près à celle des tombes à chambre récentes au sud de l'Apennin [1]. Il n'est donc pas juste de venir, avec M. Helbig, reprocher à l'industrie étrusco-bolonaise l'absence de certains produits de l'industrie étrusque archaïque du VIIe ou du VIe siècles, et à l'art figuré de la Circumpadane, un dessin plutôt lâché, « contrastant avec le style sévère, typique de l'Etrurie proprement dite [2] ».

La céramique indigène.

A côté des vases d'importation grecque, la poterie de fabrication locale tient une place importante parmi le mobilier des tombes étrusques de Bologne. Cette vaisselle se distingue de la façon la plus nette de celle de la période villanovienne [3]. La terre en est une argile plastique parfaitement lavée et artificiellement composée; tous les vases, sans exception, ont été modelés au tour et cuits en

1. Que l'on compare encore le mobilier des tombes étrusques de Bologne à celui des sépultures de Gênes, que vient de publier M. Paribeni, *Necrop. arcaica rinvenuta nella città di Genova*, in *Ausonia*, V, 1910. Les vases figurés, qui nous paraissent attiques et non originaires de l'Italie méridionale, comme le dit M. Paribeni, peuvent se ranger à côté des vases bolonais de la catégorie la plus récente. Les bronzes sont identiques à ceux de Bologne (cf. fig. 11, 13).

2. *Annali dell' Inst.*, 1884, p. 164.

3. Les 417 tombes de la *Certosa* ont fourni exactement 8 tessons appartenant à la poterie villanovienne (Zannoni, *Certosa*, p. 428). La plupart sont d'ailleurs des fragments insignifiants, trouvés épars soit hors des tombes, soit dans les tombes : par exemple, tombe 236, pl. 84, fig. 2 ; tombe 406, p. 402, pl. 141. Un seul exemplaire à peu près complet, une grande écuelle en terre noirâtre, décorée par impression de cercles concentriques et de fleurons, provient d'une tombe à inhumation (t. 240, p. 323, sqq., pl. 85) qui contenait, en outre, deux plats d'argile rouge d'é-

four clos. La teinte de chaque exemplaire est uniforme et ne porte plus la trace des coups de feu, si fréquents à l'époque antérieure. Dès les premières sépultures étrusques apparaît donc une poterie infiniment supérieure à celle des anciens cimetières indigènes. L'industrie bolonaise s'y révèle tout-à-coup en pleine possession d'une expérience technique dont on ne saurait chercher l'origine ailleurs que dans l'Italie centrale.

Ni les procédés de fabrication, ni les formes des vases n'accusent, au cours de la période étrusque, de modification essentielle. Dès le début, une tradition invariable semble s'être imposée aux ateliers locaux, tradition qui se perpétue même, plus tard, jusque sous l'empire des Gaulois. Les produits d'une telle industrie échappent au classement chronologique ; tout au plus peut-on les répartir, suivant les nuances diverses de la terre, en catégories plus ou moins fines, mais toutes sensiblement contemporaines [1].

Les vases grossiers.

Les plus grossiers sont des récipients d'assez grandes dimensions, aux parois épaisses, faits d'une terre abondamment mélangée de quartz qui, à la cuisson, prend une teinte rouge-brique assez vive. Les formes en restent, la plupart du temps, inorganiques et mal caractérisées; on y reconnaît surtout le dolio ovoïde, puis une sorte de situle à col droit, à épaule renflée et à corps conique se rétrécissant progressivement vers le fond. Aucun de ces types ne comporte d'anses; seuls les plus grands exemplaires sont pourvus de poignées massives accolées au point le plus proéminent de la panse.

A côté d'eux, et dans la même catégorie commune, on

poque étrusque et une fibule de bronze d'un type courant à la *Certosa*. Il n'y a pas lieu, nous semble-t-il, d'interpréter des trouvailles aussi exceptionnelles, comme un indice de continuité entre les deux périodes de l'industrie bolonaise (*contra*, Helbig, *Annali*, 1884, p. 170). On s'étonnera plutôt de l'extrême rareté des vases villanoviens dans les sépultures étrusques, s'il est vrai, comme nous l'avons admis, que l'établissement des Etrusques à Bologne, laissa subsister, pendant un certain temps au moins, la ville indigène avec sa population et ses industries. — Outre ces fragments, on peut noter la présence, parmi le mobilier de la *Certosa*, de deux ou trois vases venètes, à bandes horizontales alternativement noires et rouges et à clous de bronze : tombe 329, p. 367, pl. 111. Ces vases sont caractéristiques de la 3e période d'Este, contemporaine de la *Certosa*.

1. Zannoni note à la *Certosa* (p. 427 et 428), 260 vases de fabrication locale en argile brune, et 286 en argile rouge dont 206 assiettes ou plats.

peut ranger une abondante vaisselle de taille plus petite et d'une terre plus fine. Elle se compose de plats et de coupes basses, sans anses et montées sur un petit pied cylindrique ; la pâte en est tendre et bien épurée, sa nuance varie du rougeâtre au brun. On trouve également bon nombre de gobelets profonds, à corps ovoïde et à fond plat, munis vers le bord d'une paire d'anses développées, soit horizontales, soit verticales. Toutefois, la forme la plus courante est une sorte de pot hémisphérique,

Fig. 106. — Pot de terre grisâtre.
(*Fouilles de l'Ec. franç., Mél.*, 1907, fig. 12, p. 368.)

Fig. 107. — Poterie grossière d'époque étrusque.

c'est-à-dire à l'épaule et aux parois très convexes, mais dont le profil peut se rapprocher plus ou moins de l'ovale

(*fig.* 106 et 107). L'orifice est bordé soit d'un petit col droit, soit d'un rebord plus largement évasé. Deux anses verticales complètent souvent ce dernier modèle; leur courbe plus ou moins développée rejoint le bord du col à l'épaule, ou même à la panse. La teinte de ces pots est d'un gris cendré tirant parfois sur le noir; la terre très siliceuse demeure rude au toucher; légère et sonore, elle fournit une vaisselle d'usage pratique extrêmement résistante.

La poterie fine.

Mais les potiers bolonais surent confectionner aussi des pièces de luxe en une matière plus fine, gris clair ou rosée. Telles sont de grandes amphores, de forme plus ou moins élancée, généralement munies de leur couvercle (*fig.* 109), des kélébés et des hydries, des cratères à colonnettes, des pithoi (*fig.* 108), des œnochoés à bec trilobé ou à col renversé, ou bien encore de grandes coupes circulaires

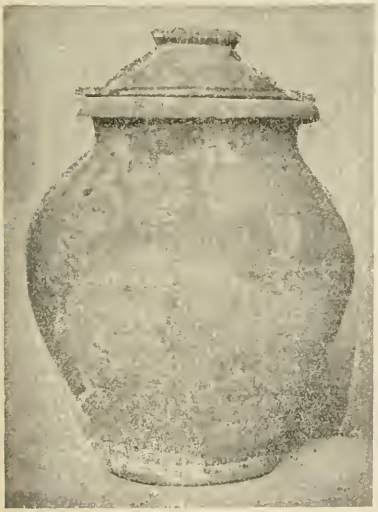

Fig. 108. — Pithos étrusco-bolonais.
(*Fouilles de l'Ec. franç., Mél.*, 1907, fig. 2, p. 339.)

Fig. 109.
Amphore étrusco-bolonaise.

à pied, généralement assez profondes et munies de larges anses horizontales [1]. On y reconnaît aisément des répliques indigènes des types les plus courants de la céramique atti-

1. Cf. Zannoni, *Certosa*, p. 427, 428, le détail des vases en terre rosée ou grise : 53 amphores, 1 kélebé, 9 pithoi, 15 œnochoés, 20 cotyles, etc.

que. Et ces copies, la plupart du temps, ne laissent rien à désirer ni pour la perfection technique, ni pour l'exactitude. Elles suivent toute l'évolution des formes grecques, depuis les amphores de Nicosthènes, au galbe caractéristique et aux larges anses à ruban, jusqu'au tardif cratère au corps élancé s'évasant en calice.

Parfois, il est vrai, alourdissant les lignes et abâtardissant les types, les artisans indigènes en arrivent à produire des hybrides, amphores par la panse et bouteilles par le col trop étroit. Fréquemment aussi, surtout pour les œnochoés, ils s'inspirent de la vaisselle de bronze fondu d'origine étrusque. D'une façon générale, l'imitation des formes étrangères et en particulier, celle des vases attiques, domine toute cette poterie.

La contrefaçon cependant, s'arrête à mi-chemin : les ateliers bolonais ignorent le secret des engobes et l'usage des couleurs; ils n'abritent pas de peintres. La majeure partie de leurs produits présente une surface nue de toute décoration. Quelques vases seulement sont ornés d'un filet de peinture, noir peut-être à l'origine, mais tourné au rougeâtre. Telle est par exemple une amphore de la *Certosa*, festonnée d'un trait rouge sur le col et cerclée au point le plus large de la panse, d'une double bande de même couleur, tandis que des lignes plus fines s'irradient autour de l'épaule et enserrent les anses à ruban [1]. Peut-être les spécimens de cette ornementation étaient-ils plus nombreux que ne permet d'en juger l'état actuel des vases [2]. Si fréquent d'ailleurs qu'ait été l'emploi de ces traits colorés, il n'en relèverait pas moins du dessin linéaire, plutôt que de la véritable peinture [3].

1. Zannoni, *Certosa*, tombe 7, p. 61-63, pl. XIV, fig. 7.

2. Un *pithos* du terrain *Aureli-Balli* (notre fig. 108), était orné ainsi de lignes de couleur rouge, très effacées, formant, autant qu'on en pouvait juger, de larges bandes de méandres, autour du col et sur la panse; vers le bas étaient tracées trois lignes rouges un peu plus larges. Zannoni signale plusieurs exemples de décoration peinte que je n'ai pu retrouver parmi le mobilier exposé au Musée de Bologne : sans doute les traces colorées ont-elles complètement disparu : *Certosa*, t. 363, p. 382 : amphore d'argile rougeâtre à bandes couleur sanguine; p. 317 : tesson d'argile rouge pâle, fileté de rouge sombre; p. 402, 403 : petit vase d'argile blanchâtre avec stries horizontales rouges : au total, 3 amphores, 1 hydrie, un petit vase et 4 fragments, (*tableau, Certosa*, p. 427). Cf., au *Giardino Margherita :* Brizio, *Not. Scav.*, 1889, p. 209, t. 17 : plusieurs petits vases en terre jaune et à filets rouge-vif.

3. Un exemplaire, unique en son genre, semble importé d'Etrurie : c'est

Cette poterie étrusco-bolonaise correspond parfaitement à la vaisselle de fabrication locale, en usage, à cette époque, dans l'Etrurie proprement dite. Les mêmes formes se rencontrent, par exemple à Orvieto, dans les cellules funéraires du *Crocefisso del Tufo* [1], à côté des modèles attiques du v^e^ siècle, qu'elles reproduisent. On les retrouve à Vulci, dans les tombes à chambre récentes de la seconde moitié du v^e^ et du début du IV^e^ siècle [2]. Les types sont grecs, les teintes de la terre varient, comme à Bologne, du jaune au rouge et quelquefois du gris au brun. Sur les bords, sur le col ou sur l'épaule, se voient souvent des filets et des cercles rougeâtres ou bruns. D'une façon générale, « conclut M. Gsell, ce mobilier présente de grandes res- » semblances avec celui des sépultures de la Certosa [3] ».

Les vases de bucchero.

Mais, dit M. Helbig, « on n'aperçoit pas à Bologne de ces » vases de bucchero à reliefs, qui donnent un caractère » tout particulier au mobilier funéraire étrusque du v^e^ siè- » cle »; l'absence de cette série suffirait à accuser une distinction absolue entre l'industrie de l'Etrurie circumpadane et celle de l'Italie centrale [4].

En effet, on ne saurait citer, à Bologne, que deux exemplaires de bucchero à relief : un petit vase de la *Certosa*, en forme de tasse ovoïde avec deux anses à oreillettes, et dont la panse est ornée de deux petites têtes féminines très proéminentes, moulées à part et rapportées sur les parois encores fraîches [5], et en second lieu, un fragment du même genre, provenant d'une tombe *de Luca* étrusque [6] : une petite tête tête masculine d'un assez fort relief, qui pouvait servir d'ornement à l'anse ou à la panse d'un ré-

une coupe profonde, en forme de canthare, à anses horizontales en terre jaune clair. L'intérieur est de couleur rouge, l'extérieur est orné d'une décoration de type géométrique, en traits bruns passés, en certains endroits, au rouge. Cette décoration se compose de lignes et de bandes horizontales analogues à celles des vases italo-géométriques; une large zone réservée vers le milieu des parois est garnie de rameaux verticaux très stylisés. Ce vase se rattache à un type assez fréquent en Etrurie : cf. Gsell, *Vulci*, p. 392.

1. Ces vases sont exposés au Musée de Florence.
2. Gsell, *Vulci*, p. 444; 528, sqq., cf., p. 68-74, tombes XXIII-XXX.
3. *Ibid.*, p. 531.
4. *Annali*, 1884, p. 163.
5. Zannoni, *Certosa*, tombe 304, p. 346, pl. 99, fig. 7, 11 et 12, = Montelius, *La Civilis. prim.*, pl. 103, fig. 11.
6. Tombe 43, mentionné par Zannoni, *Certosa*, p. 347.

cipient de bucchero. Le style de ces figurines est avancé; dégagé de tout caractère archaïque ou oriental, il se rapproche de celui des appliques et attaches d'anses décoratives, fréquentes sur les vases de bronze du v^e^ siècle. On peut reconnaître, dans ces buccheros, une imitation locale, en terre noire, des récipients métalliques d'usage courant[1], mais ces imitations, il faut l'avouer, paraissent en effet exceptionnelles au nord de l'Apennin.

On ne saurait cependant s'étonner de ne trouver que faiblement représenté à Bologne, un genre de céramique, qui par ses origines et la majeure partie de son développement, appartient à l'industrie étrusque archaïque.

M. Helbig parle de *bucchero à reliefs imprimés;* mais ces buccheros se répartissent en trois espèces distinctes. La première, dont les formes reproduisent celles de la poterie protocorinthienne et corinthienne, est décorée de scènes assez complexes, se déroulant en zones continues autour de la surface du vase[2]. Les silhouettes, de petites dimensions et d'un relief très plat, paraissent avoir été imprimées dans l'épaisseur de la pâte, au moyen d'un cylindre gravé. Les exemplaires de cette série apparaissent, sinon dès les tombes à fosse, du moins dans les sépultures à corridor et dans les plus anciennes chambres[3]. Ils peuvent être datés de la seconde moitié du vii^e^ et de la première moitié du vi^e^ siècle[4]; il ne s'en rencontre plus guère, en effet, au moment où apparaissent les premiers vases attiques à figures noires. Les tombes étrusques de Bologne, datant du v^e^ siècle, sont évidemment beaucoup trop récentes pour fournir les buccheros de ce genre.

La fabrication des buccheros de la seconde espèce commence un peu plus tard, semble-t-il, et se poursuit jusqu'à une date plus basse. Aux zones imprimées se substituent des figures plus nettes et de plus grandes dimensions, d'un relief plus accentué, se détachant souvent sur un cadre rectangulaire, et qui paraissent obtenues par estampillage[5]. Les tombes à *ziro* de l'Etrurie maritime, les *circoli* de Ve-

1. Voir, p. e., un petit vase de bronze aux attaches d'anses moulées représentant des têtes de Satyres, *Certosa*, tombe 309, p. 363, pl. 102, fig. 4.
2. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 465-490, fig. 303, 304.
3. Karo, *Bullet. Paletn.*, 1898, p. 158, 159.
4. Cf. Gsell, *Vulci*, p. 447, 469, 470, 472.
5. Gamurrini, *Annali*, 1884, p. 21-29.

tulonia, les grandes chambres garnies d'un riche mobilier de caractère oriental, contiennent des exemples de ce type[1]. Nous nous trouvons donc reportés vers la fin du VII^e^, ou, au plus tard, au début du VI^e^ siècle. C'est au cours de ce siècle en effet, que se développe, particulièrement dans la région de Chiusi, une céramique d'un goût un peu barbare, surchargée d'une exubérante décoration d'êtres réels ou fantastiques. Les figures en sont moulées à part, semble-t-il, puis appliquées sur les parois primitivement lisses[2]. Le Musée de Florence possède une abondante collection de ces vases; les formes imitent celles de la poterie corinthienne ou protoattique: les reliefs conservent un style tout ionien; cette vaisselle ne peut guère dépasser la fin du VI^e^ siècle.

Enfin se répand dans toute l'Etrurie, une dernière série de buccheros, qui vise à reproduire l'aspect des récipients métalliques. Elle se compose de vases au corps soit tout uni, soit godronné, soit cerclé de filets en relief; parfois quelques figures moulées à part, généralement des masques de petites dimensions, sont appliquées sur les bords, à la naissance ou au sommet des anses, comme sur les exemplaires de bronze[3]. Ces buccheros se rencontrent dans les tombes qui contiennent des vases attiques à figures noires de style développé, et à figures rouges de bonne époque[4]. Ils apparaissent donc d'un usage courant, au moins durant la première moitié du V^e^ siècle. C'est à cette espèce que peuvent se rattacher les deux exemplaires de Bologne.

Mais dès le V^e^ siècle la poterie noire semble avoir atteint, en Etrurie, le terme de son évolution; elle cède la place aux produits de terre rouge, jaune ou grisâtre, et surtout aux petits vases complètement recouverts de vernis noir. Les vrais buccheros disparaissent peu à peu au cours de ce siècle, sans même que l'on ait pu observer avec précision le moment où s'arrête leur fabrication. A Vulci, note M. Gsell[5], « les uns proviennent de sépultu-

1. Cf. Karo, *Le oreficerie di Vetulonia*, in *Studi e Materiali*, II, p. 281.

2. Martha, *Art étrusque*, p. 470-478, fig. 305-322. Sur cette décoration figurée, cf. Karo, *Di un vaso etrusco trovato a Chiusi*, in *Bullet. Paletn.*, 1900, p. 33-47.

3. A Corneto, Ghirardini, *Not. Scav.*, 1882, p. 209-210; à Vulci, Gsell, Vulci, p. 455-457, 463-466, 471.

4. Par exemple à Orvieto, *Not. Scav.*, 1882, p. 373, sqq.

5. *Vulci*, p. 448-449.

res anciennes contenant des vases corinthiens, tandis que d'autres, imitations évidentes de modèles métalliques, se trouvent associés aux premiers vases attiques à figures noires... Plus tard, deux tombes à chambre de la première moitié du v^e^ siècle n'en contiennent plus chacune qu'un exemplaire, mais d'autres tombes, tout aussi récentes, paraissent en avoir contenu un plus grand nombre... D'ailleurs, à ce moment, l'argile en est tellement enfumée qu'elle se brise avec une extrême facilité et qu'il suffit de passer l'ongle sur la surface pour en détacher des parcelles... Enfin vers la fin du v^e^ et le début du iv^e^ siècle, l'industrie du bucchero est à peu près morte à Vulci. Les tombes de la *Polledrara* n'en contiennent presque plus. » — Il serait assez naturel qu'une industrie en décadence et en voie de disparition, en Étrurie, ne se fût pas transplantée à Bologne et n'y eût pas multiplié ses produits ?

Cependant, si l'on ne s'en tient pas, comme M. Helbig, au seul bucchero à reliefs imprimés, on ne saurait prétendre que les vases en terre noire, fabriqués suivant la technique du bucchero, fassent complètement défaut à Bologne, durant l'époque étrusque. Il en est de cette céramique, au nord de l'Apennin, exactement comme à Vulci au v^e^ siècle. Les fouilles de l'École française en 1906 ont fourni, pour une douzaine de tombes étrusques, trois amphores et autant de coupes d'une terre noire complètement enfumée et extrêmement fragile très semblable au *bucchero* [1]. J'ai aperçu ces vases intacts dans les tombes, mais aucun exemplaire, malgré tous les soins, n'a pu être extrait autrement qu'en menus fragments.

Il dut évidemment en être souvent de même, lors des autres fouilles dans les nécropoles bolonaises. A la *Certosa*, dans l'une des premières tombes, Zannoni signale des fragments d'une pâte extrêmement noire, très fine, parfaitement lisse et dont les reflets auraient eu une teinte métallique [2]. Parmi le mobilier exposé au Musée, j'ai remarqué cinq ou six amphores ou vases en forme de *pithos*, présentant, à l'extérieur, l'aspect parfaitement lustré du vrai bucchero, tandis qu'aux cassures, la teinte descend, selon

1. *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXVII (1907), p. 341 (tombe 2), 342 (tombes 4 et 5), 343 (tombe 5 *bis*), 345 (tombe 6); cf., p. 353, 354.
2. *Certosa*, tombe 3, p. 52.

l'épaisseur des parois, du noir au gris plus ou moins foncé.

Comme m'ont permis d'en juger les tessons extraits des fouilles de 1906, ce bucchero tardif est de qualité moins constante que le beau bucchero étrusque; pénétré d'humidité il se délite aisément, s'écrase entre les doigts et tombe en poussière. Il se conserva naturellement encore beaucoup moins bien, dans les tombes en pleine terre de Bologne, que dans les chambres de l'Etrurie centrale. Ainsi s'explique sa rareté dans les vitrines du Musée. Mais on ne saurait prétendre que les ateliers bolonais n'en connussent pas la fabrication. Nous croyons, au contraire, qu'ils produisirent ce genre de céramique, dans la même proportion et suivant la même technique défectueuse, que toutes les autres officines étrusques du v^e^ siècle.

Ainsi donc, tandis que la vaisselle villanovienne de Bologne, fidèle aux procédés primitifs et au mode de décoration archaïque, s'écarte de plus en plus de celle de l'Italie centrale, l'époque étrusque, tout à l'opposé, nous fait connaître une industrie complètement identique à celle de l'Etrurie proprement dite. Et l'on remarquera qu'entre ces deux phases successives et diverses de la céramique, les intermédiaires font défaut, de même que, d'une façon générale, manquent tous les indices de transition entre la civilisation du premier âge du fer et celle de caractère étrusque.

La vaisselle de bronze.

La vaisselle de bronze, issue des tombes étrusques de Bologne, se divise, ainsi que la céramique, en deux catégories distinctes, les produits de fabrication locale et ceux d'importation.

Les cistes à cordons.

Parmi les vases qui nous paraissent dus à l'industrie bolonaise, nous rangerons en toute première ligne, la *ciste à cordons* (*fig.* 110). Les exemplaires en sont, en effet, particulièrement nombreux et caractéristiques.

L'époque villanovienne connaissait déjà un récipient de ce genre [1]. Mais les cistes étrusques se distinguent assez aisément de celles de la période antérieure [2]. Elles sont,

1. Cf., *supra*, chap. IX, p. 240-242.
2. Brizio, *La provenienza degli Etruschi*, in *Atti Mem.*, 1885, p. 208, sqq.

en général, de plus grandes dimensions; le diamètre, à peu près égal à la hauteur, atteint de 35 à 40 centimètres [1]. Le corps des anciennes cistes se trouvait, le plus souvent, orné de motifs géométriques, lignes de points, cercles concentriques, *serpentelli*, repoussés dans le métal, tandis que les cordons, peu saillants, largement espacés atteignaient, au plus, le nombre de quatre ou cinq. Ces cordons sont au contraire très serrés autour des cistes étrusques; on en compte de 9 à 15, suivant les dimensions du vase, ordinairement 12

Fig. 110. — Ciste de bronze à cordons d'époque étrusque.

ou 13. Dans l'intervalle de ces bourrelets, la tôle de bronze demeure, en général, parfaitement lisse. Seul, le disque servant de couvercle, conserve une décoration au repoussé qui rappelle de très près celle de l'époque villanovienne: on y reconnaît des zones concentriques de bossettes en relief, de cercles inscrits ou de *serpentelli* [2], ou bien encore des combinaisons diverses de ces mêmes ornements. Les cistes villanoviennes étaient parfois munies d'une double anse mo-

1. Cf. Zannoni, *Certosa*, pl. IV, fig. 1-5, une ciste à cordons sous ses différents aspects; Montelius, *La Civilis. prim.*, pl. 104, fig. 10; Martha, *Art étrusque*, p. 91, fig. 86.

2. Notamment le couvercle de la ciste de Monteveglio.

bile, attachée sur le bord ; celles des tombes étrusques ont uniformément deux poignées latérales fixes, rivées sur le corps, vers les deux tiers de la hauteur. Mais à ces poignées sont appendues parfois, en guise d'ornement, des sortes de breloques en bronze ajouré, reproduisant des motifs bien connus du vieux répertoire décoratif villanovien : cercles et courbes associés, *serpentelli*, *anitrelle* perchées sur une minuscule lame de hache. Les ornements de ce genre sont communs, sans doute, à toute l'Italie du premier âge du fer ; à Bologne seulement, ils ont pu se perpétuer jusqu'au v^e^ siècle.

S'il est vrai que l'aspect général de la ciste à cordons étrusque la distingue des cistes villanoviennes, ces accessoires des poignées et la décoration des couvercles, par contre, rappellent donc la vieille industrie bolonaise. Bien plus, la technique même, suivant laquelle est fabriqué ce vase, se rattache à celle des anciens ateliers indigènes. Seule, parmi toute la vaisselle d'époque étrusque, la ciste est encore constituée d'une lame de bronze battu, travaillée à froid et cousue, pour ainsi dire, par une série de rivets. Tous les autres récipients métalliques sont obtenus directement par fusion. Depuis le début du vi^e^ siècle au moins, cette nouvelle technique prévaut en Campanie et dans l'Italie tyrrhénienne. C'est au nord de l'Apennin seulement que se conservent les procédés de la métallurgie primitive. On ne saurait donc douter, semble-t-il, que la ciste à cordons ne représente un produit de l'industrie locale bolonaise.

Les cistes à cordons hors la région bolonaise.

Cette opinion paraît généralement admise aujourd'hui [1], d'autant plus que l'inventaire des vases du genre ciste à cordons, indique nettement, comme centre de diffusion, l'Italie du nord. Sur 172 exemplaires signalés en 1894 par M. Marchesetti [2], 53 proviennent de Bologne et des environs [3], 33 de la région venète et istrienne; 47 se sont ren-

1. Cf. Mau, in Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, s. v. *Cista*, III, col. 2603, sqq. ; Willers, *die röm. Bronzeeimer v. Hemmoor* (1901), p. 98-102.

2. *Ueber die Herkunft d. gerippten Bronzecisten*, in *Correspb. f. Anthropol.*, 1894, p. 103-105, et *La Necropoli di S. Lucia*, p. 185-190.

3. Tous les inventaires, à vrai dire, depuis celui de Gozzadini (*Intorno agli scavi fatti dal Signore Arnoaldi-Veli*, p. 38, sqq.), additionnent cistes à cordons villanoviennes et cistes étrusques. A Bologne, les exemplaires étrusques se réduisent à une trentaine, 12 de la Certosa (Zannoni, *Certosa*, p. 16, 61, 68, 83, 233, 243, 325-329, 336, 337, 377, pl. IV, XIII, XXI,

contrés au nord des Alpes, et 10 seulement dans toute l'Italie péninsulaire. Et encore, sur ces dix exemplaires, quatre furent-ils trouvés à Tolentino, dans les Marches [1], c'est-à-dire toujours sur le versant adriatique; les autres appartiennent à l'Italie méridionale, et en particulier à Cumes [2]. Les Osques et les Samnites, peut-être même les Grecs de Campanie, auraient donc reçu des bronzes fabriqués à Bologne : ce n'est pas de leurs ateliers que proviendraient les cistes à cordons.

Bien loin de constituer, comme le pensait M. Helbig [3], un argument en faveur de l'origine campanienne ou même grecque de nos cistes, la réputation des ouvriers de Cumes et de Chalcis doit interdire de leur attribuer ces produits d'une technique arriérée. Il n'est pas invraisemblable, au contraire, qu'une industrie, à demi-barbare si l'on veut, mais fabriquant, sans doute à bon marché, des vases de bonne qualité, ait réussi, malgré la distance, à faire pénétrer quelques-uns de ses produits jusque dans le centre le plus important de la civilisation grecque en Italie.

Mais est-ce à Bologne également qu'il faut rapporter l'origine des nombreux exemplaires venètes et transalpins?

LXV), 3 du terrain Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1879, p. 107; 1882, p. 134; 3 du Giardino Margherita, *Not. Scav.*, 1876, p. 134, sqq., tombe 3; p. 181, tombe 3; et le reste, de la région environnante : cf. Zannoni, *Certosa*, p. 8; Helbig, *Annali Inst.*, 1880, p. 241, sqq., (d'après Gozzadini). — A Este, la fabrication des cistes ne commence que postérieurement à celle des situles, vers une date contemporaine de l'époque étrusque à Bologne; il n'y a donc plus à distinguer entre type ancien et type récent; dans l'Europe centrale et dans l'Italie méridionale, toutes les cistes, autant que j'en puis juger par les descriptions ou les reproductions que j'en connais, sont du type récent.

1. Deux exemplaires, *Mon. Ann. Bullet. Instituto*, 1854, p. 55, 56; un troisième signalé par M. Helbig, *Annali*, 1880, p. 241, comme provenant des fouilles Gentiloni : ajouter Pigorini, *Bullet. Inst.*, 1880, p. 97; *Bullet. Paletn.*, V (1879), p. 176; VI (1880), p. 155-164, VII (1881), p. 100.

2. Helbig, *Annali*, 1880, p. 241, sqq., *tav. d'agg.* W, fig. 3 (la ciste de Cumes); une seconde provenant également de Cumes est mentionnée par M. von Duhn, *Röm. Mitteil.*, 1887, p. 269-279. La ciste de *Nocera* est signalée par M. Helbig en même temps que celle de Cumes; M. von Duhn parle en outre d'une ciste d'un travail très fin et de petite taille, provenant de Piedimonte d'Alife. — Le musée de Lecce possède une ciste à cordons, de type proprement bolonais, provenant de Rugge (terre d'Otrante). La prétendue ciste à cordons de *Sala Consilina*, mentionnée par M. de Ridder, *B. C. H.*, 1896, p. 421, note 3, sur la foi de M. Sogliano, *Not. Scav.*, 1896, p. 171-174, n'a rien de commun avec nos bronzes : cf. Patroni, *Not. Scav.*, 1897, p. 163, sqq.

3. *Annali*, 1880, p. 251; cf., von. Duhn, *Röm. Mitteil.*, 1887, p. 245.

M. Marchesetti ne le croit pas. Certains détails de fabrication, la présence notamment d'anses mobiles, distinguent les cistes d'Este et de Santa-Lucia de celles du territoire bolonais. Du reste, le plus grand nombre des cistes de l'Europe centrale appartient au type proprement venète [1]. La même industrie archaïque du bronze laminé aurait donc conservé, au nord de l'Apennin, deux centres également actifs, l'un en territoire étrusque, à Bologne, qui envoie ses produits jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, l'autre en pays venète, dont l'influence s'étend vers le nord, depuis la Hongrie jusqu'en Bourgogne [2].

Bronzes divers de fabrication locale.

Parmi les autres pièces de vaisselle métallique garnissant les tombes étrusques de Bologne, nous attribuerons de même, aux officines locales, une série assez nombreuse de cupules hémisphériques de la forme la plus simple et généralement, de petites dimensions : le diamètre n'en dépasse guère, en effet, dix centimètres et souvent se réduit à la moitié. L'époque villanovienne connaissait déjà des récipients de ce genre [3]. Un rétrécissement formant col transforme souvent ces cupules en petites tasses larges et profondes, sans anses, mais qui rappellent néanmoins la tasse à boire du type le plus commun en Italie, durant le premier âge du fer.

De fabrication locale également peuvent paraître des bassins circulaires et de grands plats, sans pied et tout d'une pièce, larges de quinze à trente centimètres, profonds au plus de trois ou quatre (*fig.* 105, *en haut*). En guise d'anses, ces plats sont souvent munis de deux anneaux mobiles. La même forme, avec une pièce de bronze fondue à jour servant de poignée, se rencontre déjà parmi le mobilier villanovien. De plus, le pourtour de l'un de ces plats est orné d'une frise de petites figures incisées, oi-

1. Huit seulement sur 47, présentent les poignées fixes caractéristiques du type bolonais. Les autres, à anses mobiles, paraissent identiques à celles des nécropoles venètes, cf., p. e., la trouvaille de 14 cistes de ce genre à *Kurd* en Hongrie : M. Wosinsky, *Etrusk. Broncegefässe in Kurd*, extrait de la *Ungarische Revue*, VI, fasc. 4 (Bude, 1886) ; cf. Hampel, *die Bronzezeit in Ungarn*, pl. CIII-CVI.

2. On sait que M. Bertrand croyait reconnaître en ces cistes, un produit de l'industrie celtique : cf. *Seaux et cistes en bronze à côtes*, in *Rev. Arch.*, 1873, t. XXV, p. 361-372, pl. XII, XIII.

3. Cf., *supra*, chap. VIII, p. 242 et 247.

seaux, lièvres et animaux réels ou fantastiques, d'un style étranger à l'Italie centrale, et bien connu au contraire au nord de l'Apennin, notamment à Este [1]. Cependant deux exemplaires, particulièrement massifs, se distinguent des autres, par deux grandes anses de métal fondu et par leur bord garni de rangs de perles moulées, décoration qui rappelle les bronzes de l'Étrurie proprement dite. Ils représentent sans doute des spécimens importés, au milieu d'une catégorie dont l'ensemble paraît d'origine indigène.

Vases de bronze d'importation étrusque.

Tous les autres types sont de fabrication étrangère.

On peut opposer ainsi, à la ciste à cordons bolonaise, la ciste à pieds étrusque [2] (*fig.* 105, *les deux vases du haut*). Constituée d'un corps cylindrique lisse, non plus rivé, mais fondu tout d'une pièce, elle reste de dimensions beaucoup plus petites et ne dépasse pas 30 centimètres de haut, pour 25 centimètres environ de diamètre. De fines ciselures entourent d'une bande de torsades, de palmettes ou d'autres motifs, le haut et le bas, parfois aussi, le milieu des parois [3]. Plusieurs exemplaires semblent avoir été simplement de bois, cerclé de métal, au fond et sur les bords. Un autre cercle qui, suivant la restauration assez vraisemblable proposée par Zannoni, devait se trouver vers le milieu de la hauteur, était garni d'un certain nombre de têtes de bélier d'un fort relief, pouvant servir de poignées pour soulever la ciste [4]. Sur le bord des exemplaires métalliques, deux anses mobiles s'attachent par une pièce moulée représentant une palmette, ou un motif ailé, ou même un buste de femme [5]. Le fond repose sur trois petits pieds, généralement en forme de patte de lion supportée par une petite boule et s'épanouissant à la base du vase en un relief moulé et ciselé, analogue à l'attache des anses ou parfois même plus compliqué. On y reconnaît par exemple une figure de Harpie, ou de Satyre au pied de bouc

1. Zannoni, *Certosa*, tombe 108, p. 197, pl. L = Montelius, pl. 104, fig. 8 ; cf. *ci-dessous*, chap. XI, p. 366, fig. 117.

2. Cf. Zannoni, *Certosa*, p. 313 ; Mau, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, III, s. v. *Cista*, particul., col. 2603.

3. *Certosa*, pl. LXXX, fig. 2 et 3.

4. *Ibid.*, p. 316 et pl. LXXX, fig. 6. Plusieurs autres tombes, de la *Certosa*, du *Giardino* et du terrain *Arnoaldi*, ont fourni des têtes de béliers analogues, ou des têtes de lion.

5. *Ibid.*, fig. 4.

couché et croisant ses jambes. Trois pieds de ciste du *Giardino Margherita* représentent un trige lancé au galop [1]. Ces divers motifs appartiennent au répertoire gréco-ionien; ils marquent la survivance, dans le petit art étrusque du v[e] siècle, de schèmes décoratifs passés de mode en Grèce aussi bien qu'en Grande-Grèce. Leur style négligé et mou, leur lourdeur, accusent nettement leur caractère d'œuvres étrusques et non pas grecques ou campaniennes [2]. Un petit groupe en ronde bosse, tel que celui de deux athlètes renversés tête à tête, devait parfois former la poignée du couvercle [3]. Nous trouvons là, dès une époque très antérieure à la plupart des cistes de Préneste [4], le prototype évident de ce genre de récipient [5].

Outre la ciste, les vases de bronze les plus courants à Bologne, durant l'époque étrusque, sont:

1. Le seau cylindrique, à l'orifice un peu plus large que le fond, aux parois légèrement concaves, mais sans épaule ni col. Deux anses mobiles s'attachent sur les bords; à ces anses se trouve encore parfois fixée la chaîne servant à descendre le seau dans le puits [6] (*fig.* 111).

2. La situle, à anses mobiles (*fig.* 112) ou à poignées latérales fixes (*fig.* 105, *les deux vases du fond, à droite et à gauche du cratère attique*). Le type du vase est à peu près constant: un épais rebord horizontal garnit le col très bas

1. *Ibid.*, fig. 5, 7, 9.

2. Comme exemples d'œuvres campaniennes, on peut comparer les bronzes ornés pour la plupart de motifs détachés, en ronde bosse, rassemblés par von Duhn, *Monum. Inst.*, XI, pl. VI; *Annali*, 1879, p. 119-157. Des pieds de ciste de dessin analogue (une Harpie) se sont cependant retrouvés dans l'Italie méridionale, p. e., à *Sala Consilina*, cf. Patroni, *Not. Scav.*, 1897, p. 164, *e*, fig. 12. Mais un motif comme celui du char à trois chevaux est, au v[e] siècle, exclusivement étrusque. Ce mode d'attelage a disparu, dès le vi[e] siècle, de tous les pays grecs; cf. Nachod, *der Rennwagen bei den Italikern*, diss., Leipzig, 1909, p. 63.

3. Cf., les figurines remplissant un office analogue sur le couvercle des urnes de Capoue, von Duhn, *Röm. Mitteil.*, 1887, p. 238, sqq., fig. 6, 8 a, 8 b; p. 270, fig. 27, 28.

4. Sur les cistes de Préneste, voir l'inventaire déjà ancien, mais fort minutieux, dressé par Schöne, *Annali*, 1866, p. 150, sqq.; et pour la bibliographie récente l'art. *Cista*, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, (Mau).

5. Zannoni, *Certosa*, p. 316, évaluait à une douzaine le nombre des cistes de ce genre trouvées à Bologne; cf., *ibid.*, p. 334. Les traces d'une autre ciste à corps en bois sont encore apparues plus récemment, dans le terrain *Arnoaldi*, Gozzadini, *Not. Scav.*, 1886, p. 70, t. 2, et *Scavi in un lembo della necrop. felsinea* (1885-1886), p. 10.

6. Montelius, pl. 104, fig. 1.

Fig. 111. — Seau cylindrique en bronze fondu.

Fig. 112. — Situle d'époque étrusque.

Fig. 113. — Vases de bronze fondu, provenant des nécropoles étrusques de Bologne.

et assez étroit ; l'épaule, proéminente et largement arrondie, est placée très haut : le corps va se rétrécissant progressivement vers le fond. La situle est généralement munie d'un couvercle. Elle mesure communément de 30 à 35 centimètres de diamètre à l'épaule, parfois même davantage, pour une hauteur à peu près égale à la largeur [1].

3-4. Ces deux formes, celle du seau cylindrique et celle de la situle à épaule renflée, se rencontrent fréquemment en plus petites dimensions (de 0,15 à 0,20) et munies d'une seule anse verticale, réunissant, par une courbe développée au-dessus de l'orifice, le bord du vase à la panse. Elles deviennent ainsi de petites cruches (*fig.* 105, *le vase placé dans le fond, à gauche, au-dessus du cratère à volutes ;* et *fig.* 113, *second vase, à gauche*).

5. Une sorte de bouteille à large corps et à col vertical étroit et peu élevé, munie d'une anse verticale. (*fig.* 105, *le vase de bronze central, au 2e plan*).

6. Un grande variété de flacons à anse, généralement de petites dimensions (de 10 à 20 cm.) : le corps élancé, se rétrécissant progressivement depuis la panse, placée vers le bas, jusqu'au col, le large et épais rebord horizontal qui entoure l'orifice, rappellent en une certaine mesure la forme de l'alabastre. (*fig.* 105, *les trois petits vases placés à droite, au-dessous des coupes attiques*).

7. Un vase en forme de boisseau, sans rétrécissement au col, à l'épaule marquée par un petit renflement, et au fond plat à peu près aussi large que l'orifice. La hauteur égale à la largeur varie entre 10 et 20 centimètres [2] (*fig.* 113, *le dernier vase, à droite*).

8-9. Deux types différents d'œnochoé. L'un reproduit la forme courante de l'œnochoé en terre cuite, à bec trilobé [3] (*fig.* 113, *le second vase, à droite*) ; l'autre ne se rencontre qu'en bronze (*fig.* 113, *le premier vase, à gauche*, et *fig.* 105) : l'épaule, placée très bas, vers le quart de la hauteur, sépare par un angle assez brusque le corps qui va en s'évasant depuis le fond, d'un long et large col, terminé par un ample versoir oblique.

10-11. A ces récipients s'ajoutent des passoires en forme

1. *Ibid.*, fig. 12.
2. Montelius, pl. 98, fig. 1.
3. *Ibid.*, fig. 2, et pl. 104, fig. 3, a.

de casserole à long manche horizontal (*fig.* 105, *en avant du candélabre*) et des louches, destinées à puiser le vin dans les cratères. La tige verticale, souvent ornée de fines ciselures décoratives ou même figurées, se recourbe généralement à son extrémité et s'épanouit en double ou triple tête de canard [1]. (*fig.* 105, *au-dessus des coupes attiques*).

Tous ces récipients et ustensiles sont fondus d'une seule pièce ; la technique en est parfaite et la facture extrêmement soignée ; les formes ne manquent pas d'une certaine élégance. Le corps des vases est généralement lisse et dépourvu d'ornement, cependant les types n. 6 et 7 se trouvent parfois couverts d'une fine décoration incisée, composée de godrons encadrés de fleurs de lotus, de torsades, de feuillages stylisés et d'autres motifs courants. Les bords surtout, même sur les vases de grande taille, sont ornés de rangs de perles et d'oves moulées, tandis que les ciselures se concentrent aux attaches des anses et des poignées.

Les anses verticales des œnochoés ou des cruches s'épanouissent le plus souvent, sur la panse du vase, en une large palmette, parfois combinée avec un rameau de lierre. Sur les grandes situles (n. 2), les poignées latérales ont pour appliques de véritables pièces décoratives ciselées et même moulées. L'applique elle-même a la forme d'une feuille de lierre, placée horizontalement sur les exemplaires les plus anciens et verticalement, au contraire, sur les plus récents [2]. Cette feuille de lierre est elle-même bordée de feuillages ciselés encadrant soit une palmette, soit d'autres motifs. On y reconnaît parfois une tête de satyre stylisée, au-dessous de deux *occhioni*, semblables à ceux des coupes attiques ; sur un exemplaire, se voit un petit satyre assis, croisant ses jambes de bouc et tenant entre les bras, sur sa poitrine, un objet indéterminé. Toute cette décoration demeure néanmoins fort discrète et d'un goût très sobre.

Mais ce n'est pas à Bologne seulement, c'est dans toute l'Etrurie, qu'il conviendrait d'étudier cette riche vaisselle de bronze [3]. Les tombes à chambre du v^e^ et du iv^e^ siècle, en sont abondamment fournies. La très riche sépulture

1. Montelius, pl. 104, fig. 5, 6. La tige de ces *simpula*, provenant de la tombe du *Giardino Margherita*, est ornée, à son extrémité inférieure, de figures de Satyres dansant.
2. Cf. Ducati, *Atti Mem. Deput. Stor. patria per le Rom.*, 1908, p. 78.
3. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 93-97 ; p. 517, sqq.

de Populonia, publiée récemment par M. Milani [1] et celles de la *Polledrara* à Vulci [2], ont livré des vases identiques. Au Musée de Florence, d'amples collections proviennent des différents centres toscans, depuis Montepulciano [3], jusqu'à Orvieto [4]. Les fouilles anciennes à Vulci, Cortone, Orte, Bomarzo, en ont garni les vitrines du Musée Grégorien au Vatican [5]. Les Musées étrangers même en possèdent de très nombreux exemplaires [6]. Des situles analogues à celles de Bologne (type n. 2) se rencontrent jusqu'en Grèce [7].

Ces bronzes nous représentent évidemment les produits renommés de la florissante métallurgie étrusque [8]. Des relations commerciales fort développées paraissent les avoir introduits en quantité considérable, au nord de l'Apennin. Malgré l'activité persistante d'ateliers indigènes et la conservation de quelques types anciens, tels que celui de la ciste à cordons, la Circumpadane se trouve, en ce qui concerne la vaisselle métallique, étroitement tributaire de l'Etrurie centrale.

1. *Mon. scelti del Museo di Firenze*, fasc. 1; p. 13, 14, pl. V.
2. Gsell, *Vulci*, p. 517, 518, 529, 530, etc.
3. *Not. Scav.*, 1894, p. 237, sqq.
4. Provenant notamment des cellules funéraires du *Crocefisso del Tufo* et de la *tomba dei sette Camini*. Voir des représentations de vases de bronze de ce genre dans les peintures de tombes étrusques : une passoire et des simpula, *tomba dei Vasi dipinti* à Corneto; *Mon. Inst.*, IX, pl. XIII = Martha, p. 383, fig. 262; *tomba Golini*, Orvieto, Martha, p. 443, fig. 292.
5. *Museo etrusco Gregoriano*, I, pl. LII-LIX.
6. Au Louvre, salle des bronzes; à Londres, cf. Walters, *Catalogue of the bronzes in the Brit. Mus.* (1899), p. 108, sqq.; à Berlin, Friederichs, *Kleinere Kunst u. Industrie* (1871), p. 139, sqq. et en particulier à Carlsruhe, Schumacher, *Beschreibung d. Sammlung antiker Bronzen*, (1890), pl. IX, X, XI, XII. Les exemplaires, n. 547-577, p. 102, sqq., pl. X, XI, proviennent pour la plus grande partie, dit M. Schumacher, d'une tombe des environs de Bologne, qui d'après les vases trouvés en même temps, doit être datée du milieu du v^e^ siècle. Ils constituent en réalité un choix fort judicieux des principaux types de la *Certosa*.
7. M. von Duhn signale deux vases de la forme n. 2, provenant d'Erétrie, et un troisième de Kul-Oba (Russie méridionale); il les rapproche de l'une des urnes de la nécropole de Suessula (Campanie). *Röm. Mitteil.*, II (1887), p. 24, fig. 14. Voir parmi les bronzes de Delphes un seau ovoïde analogue à l'un de ceux de Marzabotto, *Fouilles de Delphes*, V, Perdrizet, *Bronzes*, fasc. 1, p. 92, n. 432, fig. 312.
8. Les textes grecs, faisant allusion à la renommée des produits métallurgiques de l'Etrurie, sont bien connus: Athénée, I, 28 b; XV, 700 c.; cf. Martha, *Art étrusque*, p. 499, 500; Friederichs, *Kleinere Kunst u. Industrie*, p. 15; Walters, *Catalogue of the Bronzes in the Brit. Mus.*, p. XLVIII, XLIX; de Ridder, *Revue des Et. anciennes*, 1900, p. 11, sqq.

Les candélabres.

Les candélabres.

Une autre catégorie de bronzes bolonais, celle des candélabres, semble appartenir également à l'Etrurie. La grande tombe du Giardino Margherita, nous en offre un spécimen remarquable (*fig.* 105, *à gauche*); les plus riches sépultures de la Certosa et du terrain Arnoaldi en ont fourni [1] plusieurs exemplaires (*fig.* 114).

Le candélabre repose sur une sorte de trépied, à pattes de lion, comme les pieds de cistes [2]. Ces pattes, la plupart du temps un peu maigres, sont ornées de nervures ; quelquefois, la partie qui se relie au fût est décorée de palmettes et de volutes ; une autre palmette unit entre elles les trois branches[3]. Séparée du pied par un ou deux tores moulurés bordés de rangs de perles et d'oves, la haste, lisse ou cannelée, s'élève d'un seul jet à 80 ou 90 centimètres. A son extrémité, un large disque, surmonté d'un plus ou moins grand nombre de tores d'un diamètre moindre, prépare l'épanouissement de la torchère, dont les tiges terminées par un fleuron entourent, au nombre de trois, quatre ou cinq, un petit sujet central, généralement une statuette de 7 à 15 centimètres de haut. Ces différents éléments sont fondus à part et ajustés.

A côté de ces exemplaires de luxe se rencontrent aussi des modèles plus simples. Le pied et le fût devaient être en bois ; le métal, bronze ou parfois fer, n'était employé que pour la torchère, et cette pièce se trouve souvent réduite à une tige horizontale à double ou triple pointe [4]. Plus soignées, ces parties supérieures de candélabres se rappro-

1. *Certosa*, tombe 43, p. 91, pl. XXVI, fig. 4-9; tombe 108, p. 197, pl. L, fig. 9, 11, 12; tombe 116, p. 204, 205, pl. LIII; p. 258; p. 407, pl. CXLIV, fig. 1, 2, 3. — Tombes *Arnoaldi*, *Not. Scav.*, 1882, p. 134; 1884, p. 297; 1886, tombe 18, p. 348. — *Giardino Margherita*, *ibid.*, 1876, p. 51, sqq. D'autres exemplaires proviennent encore des tombes *Battistini*, ou des environs de Bologne, par exemple de Pradalbino.

2. A propos d'un pied de candélabre analogue trouvé à Paderno, près d'Ancône, cf. Brizio. *Not. Scav.*, 1903, p. 584, sqq.

3. Par exemple un grand et beau candélabre du terrain Arnoaldi, surmonté d'un petit personnage nu, la main gauche sur la hanche et tenant de la main droite, semble-t-il, une strigile, *Not. Scav.*, 1882, p. 134.

4. J'ai compté au Musée de Bologne 5 exemples de partie supérieure de candélabres en fer ; cf. *Certosa*, t. 149, p. 226, pl. 63, (avec des fragments d'une kelebé et des coupes à figures rouges); t. 396, p. 396, pl. 136, (amphore à figures noires).

chent du type décrit plus haut et se terminent également, par un petit motif détaché [1]. Cet ornement n'est plus, il est vrai, une statuette, mais généralement un oiseau, sujet plus facile à modeler et dont on sait la vogue dans l'ancien art décoratif villanovien. La forme cependant n'en rappelle que de fort loin celle de l'*anitrella ;* elle fait penser plutôt aux figurines qui surmontaient certains vases de bucchero étrusque [2] : un exemple en plomb, plus net que les autres, permet de reconnaître un coq, motif essentiellement ionien. Il ne paraît pas néanmoins, d'après le contenu des tombes, que ces porte-torches, d'un genre plus simple et plus grossier, doivent être considérés comme plus anciens que les beaux exemplaires entièrement en métal [3]. Au contraire, il s'en rencontre encore parmi le mobilier de sépultures gauloises. Nous pouvons donc les regarder comme des imitations locales des modèles importés d'Etrurie.

Les figurines des candélabres.

Les figurines qui ornaient le sommet des candélabres étrusques forment, à Bologne même, une série assez nombreuse, qui permet de suivre la diffusion jusque dans l'Italie du nord, par l'intermédiaire du petit art étrusque, des motifs et des styles de l'art grec.

Le grand candélabre à cinq branches du Giardino Margherita (*fig.* 105) est surmonté non d'une simple statuette mais d'un groupe : Aphrodite vêtue, à la mode ancienne, d'une longue tunique collante, les cheveux frisés à petites boucles disposées en bandeau sur le front, s'avance tendant une pomme de la main droite. Contre elle, se serre un petit Eros nu, entourant du bras droit la taille de sa mère. La déesse, passant le bras gauche derrière la tête de l'enfant, a saisi au poignet la main qu'il tient à demi-levée et sem-

1. En bronze; Certosa, t. 17, p. 70, pl. XVII, fig. 8; tombes 55, 56, p. 97, 98, pl. XXX, XXXI.

2. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 469, fig. 306, une amphore en *bucchero nero* de Chiusi = Montelius, pl. 231, fig 5.

3 Un exemplaire en bronze se rencontre sans doute, dans une tombe archaïque, du début du v^e^ siècle, au Giardino Margherita, *Not. Scav.*, 1887, p. 311, cf. Ducati, *Rendic. Linc.*, 1909, p. 193, et *Pietre funer. felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX (1911), col. 365, sqq. Mais un autre apparaît au contraire, dans le terrain Arnoaldi, avec des vases grecs récents: *Not. Scav.*, 1879, p. 107; cf. Ducati, *Pietre funer. felsinee*, col., 414, 415 et Pellegrini, *Catal.*, nn. 268, 325, 346, 494.

ble ainsi guider sa marche [1]. Le style des figures, soigné et sec, est nettement archaïque. La tombe dont provient ce bronze, contenait une belle amphore à figures rouges de grand style, décorée de scènes de l'Ilioupersis, et deux coupes à figures d'éphèbes d'un dessin déjà plus négligé [2] ; ces vases peuvent dater, à Athènes, de 460 environ. La sépulture elle-même ne saurait donc être antérieure à 450 ; la fabrication du candélabre lui-même, peut être reportée à la première moitié du v[e] siècle.

L'un des candélabres de la Certosa [3] nous offre de même, un exemplaire assez fin du type bien connu de l'Apollon archaïque [4] (*fig.* 114, *à droite*). Entièrement nu, coiffé à l'ancienne mode ionienne, les cheveux formant au dessus du front un large bandeau bouclé et tombant en masse épaisse sur les épaules, le dieu est représenté en marche, les pieds à plat et le poids du corps également réparti sur les deux jambes ; le bras gauche tombe le long du corps, tandis que le droit, à demi replié, se tend légèrement en avant. La sépulture dont provient ce bronze, ne peut cependant être datée que de la seconde moitié du v[e] siècle. Une grande amphore à figures rouges, représentant Bacchus enfant entre les bras des Nymphes de Nysa, appartient déjà au style attique de 460 à 450 environ. Un cotyle, d'un dessin négligé figurant une chouette entre deux branches de laurier, paraît encore plus récent [5]. Nous ne saurions conclure il est vrai,

1. Cf. un groupe analogue d'Aphrodite et d'Eros provenant de Castiglione del Lago à l'Ashmolean Museum, *Arch. Anzeiger*, 1898, p. 143, cité par M. de Ridder, *Rev. Et. anc.*, 1900, p. 10; le candélabre est désigné comme *archaisch-chalkidische Arbeit vom Ende des VI[ten] Jahrhundert*; un autre exemplaire très voisin de celui de Bologne, est au Louvre, S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, p. 376, 4.

2. Pellegrini, *Catalogo dei vasi dipinti*, nn. 269, 415, 491, 469. La tombe était surmontée de la stèle, n. 6, Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX (1911), col. 366, sqq.

3. Zannoni, *Certosa*, tombe 108, p. 197, pl. L, fig. 4, 9, 11, 17, 22.

4. Deonna, *Les Apollons archaïques*, 1909 ; cf. les petits bronzes grecs et étrusques de ce type, p. 257, sqq., 262, sqq. — S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, II, p. 76, sqq. — Une collection abondante en est publiée par M. Milani, *Studi e Materiali*, III, p. 92, fig. 421-428; 94-96, fig. 440-448.

5. *Certosa*, p. 198, pl. L : l'amphore, fig. 15, 2 et 25 = Pellegrini, *Catal.*, n. 153 ; le cotyle, fig. 24 = Pellegrini, *Catal.*, n. 526, sqq. Ajouter une tasse à vernis noir, avec une bande rouge sur laquelle se détache une double guirlande de feuilles de lierre; fig. 8 = Pellegrini, *Catal.*, n. 145: une cylix et quatre petits calices à vernis noir. La tombe contenait en outre une abondante vaisselle de bronze, parmi laquelle le plat décoré d'une frise d'animaux courant, *ci-dessous*, p. 366.

que le candélabre ne puisse être un peu plus ancien que les vases; il est peu vraisemblable néanmoins, d'en faire remonter la fabrication au delà des années 475-480. Cet exemple nous permet en tout cas de constater que le type grec archaïque de l'Apollon, si fréquent en Etrurie, y persiste jusqu'en plein v^e^ siècle [1].

A un modèle également ancien en Grèce, se rattache la statuette d'un candélabre trouvé à Castelvetro, dans une tombe de la première moitié du v^e^ siècle [2]. Elle représente un Hermès barbu, portant sur ses épaules un agneau couché, la tête tombante. Ce motif du Kriophore nous est connu en Campanie, dès la fin du vi^e^ siècle semble-t-il, par plusieurs exemplaires, dans lesquels on peut reconnaître, avec M. von Duhn, le souvenir de la statue sculptée par Calamis pour les Tanagréens [3]. Mais la figurine de Castelvetro est d'un style à la fois plus avancé et plus lourd que celles de Capoue; elle en diffère encore par la barbe ronde qui encadre le visage du dieu et par l'attitude de l'agneau. La première de ces particularités semble étrangère à la Grèce, la seconde rappelle assez exactement, au contraire, le type frappé sur deux monnaies de Tanagra. Le petit bronze étrusque se relie donc, croyons-nous, à quelque original grec qu'il déforme, plutôt qu'aux exemplaires campaniens.

Les motifs qui reflètent des périodes plus avancées de l'art grec apparaissent cependant en plus grand nombre. Tel est par exemple le beau groupe d'Arès et d'Aphrodite, ou plutôt d'un guerrier et d'une femme lui tendant une coupe, trouvé a Marzabotto [4]. Malgré son caractère nettement

1. Dans ce même groupe de statuettes, datant de la première partie du v^e^ siècle, viennent se ranger des chefs-d'œuvre comme la petite Aphrodite de Vérone, au Musée Britannique, Walters, *Catal.*, n. 192, p. 17, pl. 1. Nous y ferons rentrer aussi les deux grandes statuettes d'un art plus lourd, mais néanmoins encore excellent, trouvées dans la *favissa* d'une enceinte sacrée à Montaguragazza, aux environs de Marzabotto : Gozzadini, *Atti Mem...*, 3^e^ sér., vol. I (1882-83), p. 235 ; *Not. Scav.*, 1882, p. 368 et *Memorie dell' Accad. dei Lincei*, 1883.

2. Crespellani, *Scavi del Modenese*, 1879, in *Atti Mem.*, 1881, p. 232, sqq. : pl. I, fig. 1. La tombe (n. 2) contenait plusieurs vases à figures rouges, une abondante vaisselle de bronze et 4 fibules à arc serpentant.

3. *Annali*, 1879, p. 121, sqq. ; *Mon. Inst.*, XI, pl. VI, fig. 2 a, b. ; cf., l'étude du type du Kriophore, *ibid.*, p. 143-145, et 1880, *tav. d'agg.* S, un exemplaire provenant de Crète, aujourd'hui au Musée de Berlin : c'est un petit bronze archaïque qui servait de poignée à un couvercle de vase.

4. Martha, *Art étrusque*, p. 511, fig. 346 = Montelius, pl. 110, fig. 6 a, 6 c. Cf. un groupe analogue, S. Reinach, *Répertoire*, II, p. 375, 2. Panofka, *Ca-*

étrusque et ses proportions un peu lourdes, il rappelle, avec assez de précision, les scènes d'adieux, plus complètes il est vrai, et d'une composition un peu différente, que représentent parfois les vases à figures rouges de grand style [1].

Parmi les figurines isolées, une figurine d'athlète, au sommet d'un candélabre Arnoaldi, a été très justement rapprochée par M. Ducati, des créations sévères de l'ancienne école de sculpture argienne [2]. L'éphèbe, aux formes trapues, appuie la main gauche sur la hanche, et dans la droite abaissée, tient une strigile. Il repose de tout son poids sur la jambe gauche; le pied droit, légèrement avancé, porte complètement à plat sur le sol.

Un autre modèle grec du premier quart du v[e] siècle, se trouve reproduit dans une figurine de Silène dont l'attitude n'est pas encore complètement dégagée de toute raideur archaïque : la tête apparaît de profil sur un buste de face; le bras droit tombe le long du corps, tandis que l'autre se tend vers la gauche ; la jambe gauche est croisée en avant de la droite [3]. Le soin avec lequel est traité ce joli petit bronze, fait contraste avec la facture beaucoup plus grossière et plus lourde, d'une statuette de caractère proprement étrusque, appartenant à un candélabre Arnoaldi. Le personnage est vêtu de la courte toge qui constitue l'ancien costume étrusque [4]. Un geste indécis ramène le bras droit vers la hanche, le gauche au contraire, à demi plié, s'écarte du corps, la main s'ouvre largement, la paume renversée et le pouce très séparé des autres doigts. Peut-être avons-nous là un primitif *arringatore*. On ne saurait dire, du modelé très mou du visage et de la poitrine, qu'il conserve trace d'archaïsme ; par contre, les jambes, placées l'une en avant de l'autre, les deux pieds à plat, rap-

binet Pourtalès, pl. III, 2, le jugeait étrusco-romain; Friederichs, *Kleinere Kunst. u. Industrie*, n. 696, p. 174, y reconnaît, avec raison, une œuvre plus ancienne, encore incomplètement dégagée de l'archaïsme.

1. Par exemple à Bologne, kelebé, n. 198 (*Catal.*, Pellegrini) : une femme en face d'un guerrier casqué et armé, et lui offrant à boire; cf. des scènes du même genre, nn. 193, 249, 259.

2. Candélabre Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1882, p. 134; Ducati, *Atti Mem. Deput. stor. patria per le Romagne*, 1908, p. 76, note 2, reconnaît dans cette statuette « le pur schème argien, tel qu'il fut étudié par Furtwaengler », *Eine Argivische Bronze, 50er Berliner Winkelmannsprogramm*, 1890, p. 125-152, pl. I.

3. Giardino Margherita, n. 191.

4. Cf. Ducati, *Le pietre funerarie*, in *Mon. Linc.*, XX (1911), col. 562.

pellent le mouvement des anciens Apollons. L'artiste semble avoir contaminé deux modèles de dates diverses [1].

A côté de ces œuvres d'une facture plus ou moins parfaite, qui doivent occuper, en Etrurie, les deux premiers tiers du v[e] siècle, nous rangerons encore la figurine d'un guerrier en train de ceindre sa cuirasse, provenant de Castelvetro [2], et trois statuettes féminines en plomb [3], représentant une Vénus. La déesse vêtue du *chiton* et d'un manteau jeté sur l'épaule gauche, de façon à laisser libre la partie droite de la poitrine, appuie la main droite sur la hanche, et tend en avant d'elle le bras gauche à demi replié. Ce geste et les excellentes proportions de la figure, semblent indiquer un bon modèle de la première moitié du v[e] siècle, mais la grossièreté du travail et la matière employée ne permettent guère de juger du style.

Continuant à suivre l'évolution de l'art grec, d'autres figurines, plus souples, paraissent reproduire des types polyclétéens [4], ou même se rattacher à des œuvres de la seconde moitié du v[e] siècle. Elles ne sauraient dater, en Etrurie et à Bologne, que d'une époque postérieure à cette date et descendent vraisemblablement jusqu'au siècle suivant [5]. Nous trouvons ainsi deux Discoboles ; l'un, du Giardino Margherita, le bras gauche levé, se prépare à lancer le disque ; l'autre, provenant de Prada (près de Vergato) dans la région

1. Cf. une statuette de mouvement à peu près analogue, mais inversé et de style entièrement archaïque, provenant de Pizzirimonte, près de Prato, Gori, *Mus. Etr.*, I, pl. 2 ; Walters, *Catal. of the Bronzes*, p. 70, n. 509, pl. XVI ; et une autre du Musée de Berlin, mentionnée par Friederichs, *Kleinere Kunst. u. Ind.*, p. 175, n. 638 : Ephèbe vêtu d'un petit manteau ; de la main droite, il semble réclamer le silence, tandis que de la gauche, il tient un objet indéterminé, ressemblant à une clochette.

2. Crespellani, *Scavi del Modenese*, 1879, in *Atti Mem.*, 1881, p. 227, sqq., pl. I, fig. 2 ; cf. Montelius, pl. 97, fig. 14.

3. Deux d'entre elles proviennent d'une même tombe *de Luca* : Brizio, *Atti Mem.*, 3[e] sér., I (1882-83), p. 340 ; la troisième fut trouvée en 1910, dans la tombe de la *Via dei Mille*, cf. Ducati, *Pietre funerarie*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 459, 460.

4. Voir en particulier la statuette d'Hermès, en plomb, au Musée de Marzabotto. Les proportions en sont exactement celles du canon de Polyclète et Brizio y reconnaît une excellente reproduction de l'Hermès mentionné par Pline, *N. H.*, 34, 56 : *Atti Mem.*, 3[e] série, I (1882-83), p. 329-341, pl. VIII ; cf. Montelius, pl. 110, fig. 1. Cette figurine provient, non pas précisément de Marzabotto, mais de Venola, dans les environs. On ne saurait préciser, par conséquent, si elle est étrusque ou romaine.

5. Cf. Ducati, *Atti Mem.*, 1908, p. 76-77.

bolonaise [1], représente l'athlète encore au repos, le disque dans la main gauche, le corps légèrement incliné de ce côté et la tête de profil vers la droite [2]. Une troisième statuette détachée d'un candélabre et exposée parmi le mobilier de la Certosa, mais dont je ne saurais préciser l'origine, représente un éphèbe, presque un enfant, aux formes rondes et lourdes, le bras gauche étendu horizontalement, et le bras droit levé, prêt à jeter un objet qui ressemble à une grosse pierre.

Deux tombes Arnoaldi et Battistini ont restitué deux figurines d'athlètes nus au repos, la main droite sur la hanche et le poids du corps portant de ce côté ; le premier étend à demi le bras gauche [3] ; le second tient de cette main un objet prismatique, sans doute un poids [4]. De Pradalbino, dans les environs de Bologne, provient encore une autre statuette d'éphèbe nu, qui, ramenant la main droite à la hauteur de la tête, et étendant horizontalement le bras gauche, semble suivre du geste, le disque qu'il vient de lancer [5]. Une gracieuse petite figure de danseuse orne de même un candélabre de la Certosa [6] (*fig.* 114, *à gauche*) ; vêtue d'une longue robe plissée et faisant claquer ses crotales, la jeune femme incline joliment vers la droite le visage et tout le haut du corps ; le bras droit abaissé et raide fait un heureux contraste avec le geste arrondi du bras gauche ramené derrière la tête. Un autre candélabre de la Certosa est surmonté d'un archer scythe coiffé du capuchon pointu et vêtu d'une casaque collante, qui, les deux jambes légèrement ployées et la gauche portée un peu en arrière, est en train de tirer de l'arc [7] (*fig.* 114, *au milieu*). Enfin, de Mar-

1. Cette statuette a été donnée au Musée par Gozzadini. On ignore les circonstances de la trouvaille.

2. Cf. le Discobole du Vatican, *Sala della Biga.*

3. *Not. Scav.*, 1886, p. 346 : cf. Ducati, *Le pietre funerarie*, in *Mon. Linc.*, XX, 1911, col. 395.

4. Ducati, *ibid.*, col. 431 ; *Atti Mem.*, 1908, p. 69, sqq., et 77.

5. Peut-être une figure analogue à Friederichs, *Klein. K. u. Ind.*, p. 173, n. 703 : « Ephèbe nu gesticulant. »

6. Zannoni, *Certosa*, p. 407, pl. CXLIV, fig. 1, 2, 3; cf. une statuette analogue au Musée de Florence, mentionné par Martha, *Art étrusque*, p. 511 et note 2; et des figures du même genre mais plus archaïque sur deux miroirs, Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, I, 98 et 99.

7. Zannoni, *Certosa*, tombe 43, p. 91, pl. XXVI, fig. 4-9; trouvé avec un oxybaphon de beau style, contemporain de la guerre du Péloponnèse : Pellegrini, *Catal.*, n. 314.

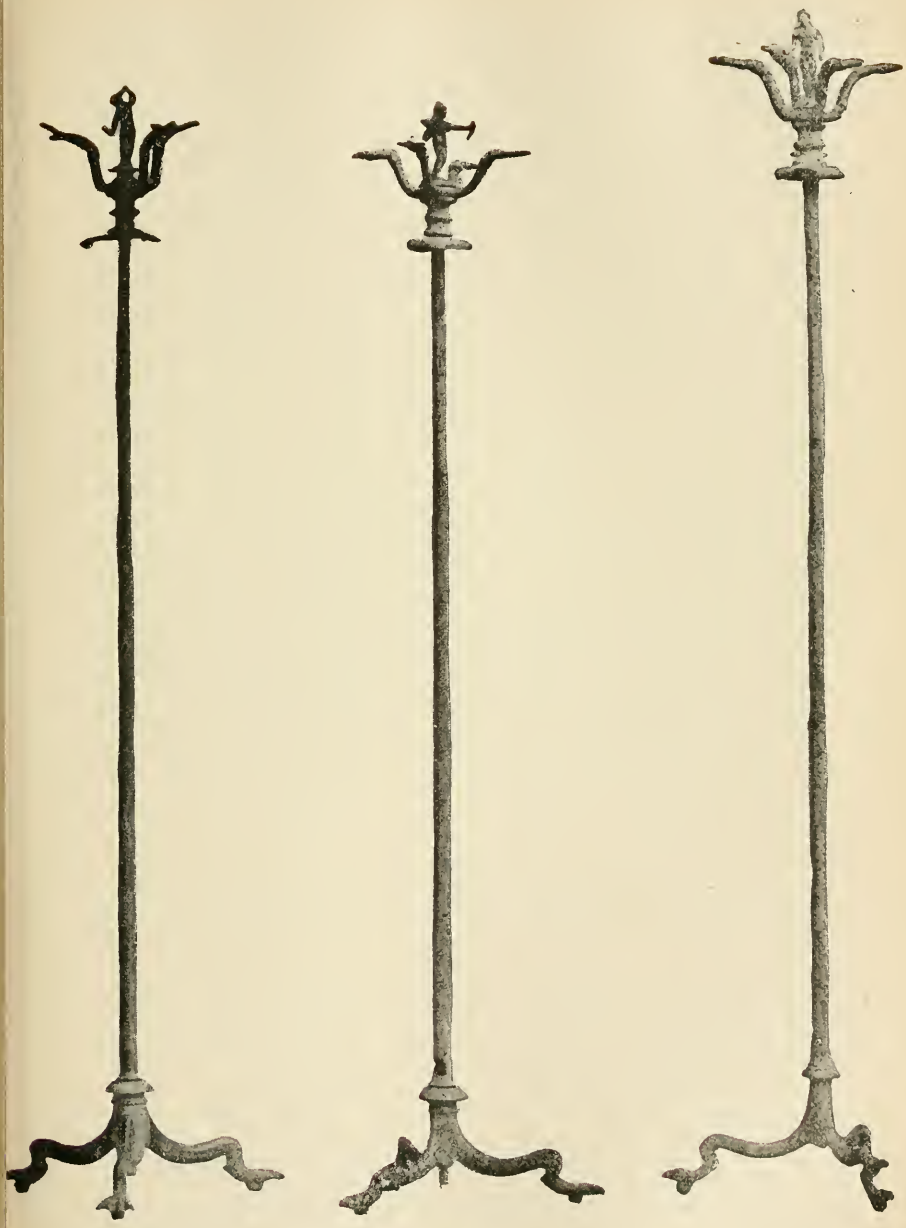

Fig. 114. — Candélabres de la Certosa.

zabotto provient un petit esclave au nez camus et aux cheveux crépus, courbé sous une lourde amphore qui charge son épaule [1]. La souple fantaisie de cette figurine annonce déjà les sujets de genre alexandrins.

Ces petits bronzes, de facture très inégale, mais uniformément étrusque, ont de nombreux analogues au sud de l'Apennin. Le Musée du Vatican possède une abondante série de candélabres, provenant de fouilles anciennes à Caeré, à Vulci, à Bomarzo et à Orte. Identiques à ceux de Bologne, ces exemplaires sont ornés de figurines de même style et dérivant également de modèles grecs [2]. Des découvertes plus récentes nous montrent ces candélabres associés, en Etrurie, à une céramique et à une vaisselle de bronze contemporaines de celles de la Certosa. L'un des exemplaires archaïques de Chiusi, par exemple [3], s'est retrouvé à côté de vases à figures noires et rouges de la fin du VI^e^ ou du début du V^e^ siècle et avec de nombreux buccheros. Les bronzes de Montepulciano correspondent exactement à ceux de Bologne : ils étaient accompagnés de deux beaux candélabres ornés d'un cavalier debout à côté de son cheval cabré [4], et d'un troisième exemplaire couronné d'une statuette de danseur [5], dont les volumineux crotales et le mouvement rappellent la petite figure féminine de la Certosa. Vases de bronze et candélabres, de Bologne et d'Etrurie, proviennent donc évidemment des mêmes centres et des mêmes fabriques étrusques.

Miroirs.

Miroirs.

Des miroirs, au nombre d'une trentaine environ, figurent encore parmi le mobilier exposé au Musée de Bologne [6]. Ils

1. Montelius, pl. 110, fig. 7 = Martha, *Art étrusque*, p. 93, fig. 87.

2. *Museo etrusco Gregoriano*, I, pl. LXXVII, fig. 3, 5 ; LXXVIII, fig. 4, 5 ; LXXIX, fig. 1-5 ; LXXX, 3-5 ; LXXXI, LXXXII, fig. 3, 4, 6. Les autres candélabres de la même collection paraissent de date plus récente : cf. Martha, *Art étrusque*, p. 527, sqq.

3. Montelius, pl. 235, fig. 2.

4. Milani, *Not. Scav.*, 1894, p. 237, sqq., *Rendiconti Lincei*, 1894, p. 275, sqq. ; cf. le groupe du Musée de Florence, que reproduit la planche annexée à l'article.

5. *Not. Scav.*, 1898, p. 20, sqq., fig. 1, 2.

6. Une douzaine à la Certosa ; Zannoni, *Certosa*, p. 88, 163, 166, 170-171, etc. ; pl. XX, fig. 19. Peut-être un exemplaire en plomb, *ibid.*, tombe 397 pl. CXXXVII, fig. 6, p. 398 : disque de plomb de 0 m 10 de diamètre.

appartiennent tous au même type. Le disque, mesurant de 0m 15 à 0m 20 de diamètre, est parfaitement rond ; la poignée, ou plutôt la soie destinée à recevoir un manche de bois ou d'os, fait généralement corps avec le miroir même. La décoration consiste exclusivement, soit en une série de crans entamant l'épaisseur du rebord, soit en une bande d'ornements ciselés, méandre, série de cercles ou de croissants, volutes à spirales, encadrant l'une des deux faces [1]. Sur plusieurs exemplaires, une palmette marque la naissance de la tige servant de poignée. En un seul cas, le manche consiste en une pièce de bronze massive, rivée sur le disque; des ornements moulés, des palmettes combinées avec des volutes d'un beau style le décorent, et deux têtes de canard opposées le terminent [2].

Sans doute, la présence de miroirs figurés a-t-elle fait tort, dans l'Etrurie centrale, aux exemplaires que n'illustre aucune représentation. Rares sont les inventaires de fouilles qui en mentionnent la trouvaille [3]. Des miroirs lisses ont dû cependant se rencontrer, dans toute l'Italie étrusque, aussi communément qu'à Bologne [4], et précéder les exemplaires incisés, qui, pour la plupart, semblent de date plus récente. Nous serions tentés néanmoins, en raison même de la simplicité des miroirs bolonais, de l'absence ou de la maigreur des ornements et du contraste que présente le système d'emmanchement le plus fréquent, avec les belles poignées en bronze moulé de style étrusque, de reconnaître, dans la plupart d'entre eux, des produits de fabrication locale. Les modèles évidemment venaient d'Etrurie; ils étaient de ces bronzes que pouvaient aisément reproduire les artisans indigènes.

L'origine étrusque des bronzes bolonais.

Néanmoins, malgré ces imitations de miroirs ou de têtes de candélabres étrusques, que nous croyons pouvoir attri-

1. Deux exemplaires seulement sont ornés de dessins figurés : le miroir Arnoaldi et celui de Castelvetro. Nous les étudierons au chapitre suivant, cf. p. 367 et 369.

2. Miroir *de Luca*, 50.

3. Par exemple à Cervetri, *Not. Scav.*, 1881, p. 396, avec de nombreux vases de bucchero et les fragments d'un grand sarcophage en terre cuite, analogue à celui du Louvre.

4. Par exemple au Musée de Florence, un miroir de bronze circulaire, complètement lisse, provenant de Populonia. Il mesure de 0 m 12 à 0 m 15 de diamètre ; la soie pour le manche fait corps avec le disque.

buer à l'industrie bolonaise, malgré les quelques types originaux, tels que la ciste à cordons, les plats et les cupules, il est incontestable que la grande masse des bronzes de la Certosa et des sépultures analogues, fut importée de l'Italie centrale.

C'est à l'Etrurie, en effet, non à la Campanie, et bien moins encore à la Grèce, qu'en appartient la fabrication. Sans doute le type des miroirs bolonais se rapproche-t-il de celui des miroirs grecs [1]; mais celui des candélabres est proprement étrusque. En Grèce, la statuette se trouve placée immédiatement au-dessus du pied et supporte la tige [2]. En Italie, on peut suivre les transformations successives du porte-torches, depuis les primitifs exemplaires de la *tomba del Duce* et des *circoli* de Vetulonia [3], jusqu'à la série qui se rencontre à Bologne. Nous ne nierons pas que le modèle du cottabos grec, et de sa ῥάβδος surmontée d'une figurine, n'ait pu influencer ce développement [4]. Mais c'est en Etrurie que s'est faite cette adaptation et que furent fabriqués les exemplaires que nous y retrouvons. Nous reconnaissons que les motifs des figurines proviennent exclusivement de l'art grec. Peut-être arrivèrent-ils à l'Italie centrale par l'intermédiaire de petits bronzes grecs ou campaniens. Il suffit néanmoins de considérer la facture de ces statuettes, leur style épais et sans saveur, pour y reconnaître la main d'un artisan étrusque et non d'un Grec, même de Campanie.

Il en est de même pour l'ensemble de la vaisselle métallique dont nous avons, plus haut, énuméré les principaux types. Elle représente bien, croyons-nous, ces bronzes tyrrhéniens, célèbres jusque dans la Grèce du Ve siècle.

La ruine de la puissance étrusque n'arrête pas, il est vrai, la fabrication des bronzes analogues à ceux que nous avons décrits. Ces vases se perpétuent en Italie et se ré-

1. Cf. Friederichs, *Kleinere Kunst. u. Ind.*, p. 18.

2. Cf. de Ridder, *Aphrodite sur l'Acropole*, in *Rev. Et. anc.*, 1900, p. 10, sqq.

3. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 527, fig. 362. Des candélabres du même genre proviennent du *Poggio alla Guardia*, *Not. Scav.*, 1895, p. 313, sqq., de la *tomba delle Pellicie*, du *circolo del Cerecchio*, de la *tomba alle tre Navi*, etc., Montelius, pl. 179, fig. 1; pl. 180, fig. 11, 12; pl. 184, fig. 13; pl. 186, fig. 2; pl. 190, fig. 8; pl. 192, fig. 16, etc.

4. Cf. le cottabos de Montepulciano, publié par M. Milani, *Rendic. Linc.*, 1894, p. 268, sqq.; et surtout G. Körte, *das Volumniergrab bei Perugia*, in *Göttling. Abhandl.*, XII, 1909, p. 37, sqq.

pandent dans la plus grande partie de l'Europe, durant la période républicaine et sous l'Empire romain [1]. Et dès le temps de Caton, ils passaient pour une spécialité de la Campanie [2].

D'autre part, c'est également en Campanie que se rencontrent les exemplaires les plus anciens et les plus remarquables de la vaisselle de bronze fondu [3]. Ils y apparaissent dès une époque où dominait encore, en Etrurie, la technique du bronze laminé et rivé. Ce que nous savons de l'influence grecque dans cette région et la présence de Cumes eubéenne, colonie de Chalcis, suffit en effet à rendre compte du développement particulièrement précoce et brillant de la métallurgie campanienne.

Mais que l'on compare la vaisselle de bronze d'Etrurie et de Bologne à celle qui apparaît à Cumes, à Capoue et dans les environs, mêlée aux premiers vases attiques à figures noires et à figures rouges de style sévère [4]. Quoique plus anciens, les bronzes campaniens montrent des formes plus élégantes et plus souples; les courbes, plus accentuées, reproduisent plus exactement le galbe de la céramique grecque archaïque; l'ornementation surtout en est plus développée. Dès le début, des groupes figurés garnissent les bords, servent d'anse, ou se détachent en guise de poignée, au sommet du couvercle. Les plus anciens d'entre eux conservent encore l'aspect des reliefs archaïques qui ornent les trépieds de bronze ioniens, mais ils ne tardent pas à céder la place à de véritables sujets en ronde bosse. Les ornements purement décoratifs, les oves, rangs de perles, palmettes et nervures, sont d'un dessin plus large et marquent des ombres plus vigoureuses que sur les vases d'Etrurie. Il en est fait d'ailleurs un usage moins timide. Les anses et les poignées surtout, accusent davantage le souci de l'élégance et le soin de la richesse. Elles s'attachent par de larges palmettes moulées et d'un fort relief, combinées

1. Cf. Willers, *die röm. Bronzeeimer von Hemmoor* (1901) et *Die röm. Bronzeindustrie* (1907).

2. *De Agric.*, 135 : hamæ, urnæ olearіæ, urci aquarii, urnæ vinariæ, alia vasa ahenea, Capuæ; cf. Horace, *Sat.*, I, 6, 16; II, 3, 142; Pline, *N. H.*, 34, 95.

3. Cf. Minervini, *Ann. Inst.*, 1851, p. 36-59, *Monumenti*, V, pl. XXV; von Duhn, *Annali*, 1879, p. 119-157, *Monum.*, XI, pl. VI; Helbig, *Annali*, 1880, p. 223-255, tav. d'agg., U, V, W.

4. Notamment ceux de *Sala Consilina*, Patroni, *Not. Scav.*, 1897, p. 163, sqq.

avec des volutes, surmontées d'ailes éployées servant de base à des figures d'animaux couchés; leurs tiges massives sont divisées en plusieurs filets par des nervures profondes, et des rangs de perles, souvent, en accentuent les lignes [1].

C'est de cette décoration, sans doute, ou du moins d'une décoration analogue, que s'inspirent les bronziers étrusques. Les pieds des cistes, les têtes de béliers fixées parfois au flanc de ces vases, le petit groupe d'athlètes renversés tête à tête faisant office de poignée, en reproduisent les éléments. Certains détails de ces pièces, comme la présence d'un attelage à trois chevaux, le caractère archaïque qu'en plein v^e^ siècle, conservent ces représentations, et par dessus tout, la lourdeur de leur style, trahissent néanmoins des œuvres étrusques.

Sur la plupart des vases d'ailleurs, les attaches en forme de cœur ou de feuille de lierre, et la tige des anses, demeurent frustes. Cette vaisselle est plus simple que celle d'origine campanienne; durant la majeure partie du v^e^ siècle, elle semble ne chercher d'autre beauté que celle d'une technique parfaite. On admettra sans difficulté que l'importation en Etrurie de quelques modèles grecs en bronze fondu, jointe à l'exemple donné par les ateliers de Campanie put, vers le milieu du vi^e^ siècle, provoquer un nouvel essor de la métallurgie étrusque. Mais il faut reconnaître aussi, nous semble-t-il, que dès le début du siècle suivant, l'industrie du bronze fondu avait pris racine dans l'Italie centrale, et y atteignait un haut degré de prospérité.

Il semble même que vers cette époque, les bronzes étrusques aient envahi la Campanie. Par un retour qu'expliquent peut-être les événements politiques [2], les Etrusques, autrefois tributaires de l'industrie grecque, auraient réussi à importer leurs bronzes dans l'Italie méridionale, aussi bien qu'en Grèce. C'est ainsi que l'une des urnes de la nécropole de Suessula, rapprochée par M. von Duhn

1. Voir cependant quelques exemplaires d'anses de ce genre, à Marzabotto ; Gozzadini, *Di una necrop...*, pl. 15, fig. 5; pl. 16, n. 2, 4, 5. Ils accusent un contraste très net avec les anses des bronzes bolonais et peuvent fort bien être d'origine campanienne.

2. A Alalia, en 536, la coalition étrusco-carthaginoise triomphe des Phocéens. C'est vers ce moment que les Etrusques s'établissent en Campanie. Ils dominent la région jusque vers le moment où la victoire navale de Hiéron de Syracuse, en 474, décide de la lutte en faveur des Grecs.

d'exemplaires trouvés en Grèce et jusque dans le Bosphore Cimmérien [1], nous paraît représenter exactement le type de la situle étrusque, n. 2, si commun à Bologne. C'est ainsi également, que des récipients tels que les cistes à cordons, fabriqués dans l'Etrurie circumpadane, ont pu pénétrer jusqu'à Cumes. Ces vases, moins ornés, moins beaux et plus grossiers que les œuvres de luxe de l'industrie gréco-campanienne, vinrent donc leur faire concurrence dans leur propre pays. Ils finirent même, suivant toute apparence, par s'imposer à l'imitation des ateliers locaux. Ce sont en effet, des formes dérivées des leurs, bien plutôt que de celles des anciens bronzes cumans, que nous retrouvons dans la *campana supellex* de l'époque romaine.

A ce moment, où triomphent de nouveau les fondeurs campaniens, nous ignorons ce qu'est devenue la métallurgie étrusque. Peut-être a-t-elle succombé en même temps que la fortune politique de l'Etrurie. Mais pour la période qui nous occupe et qui marque précisément la plus grande extension de la puissance étrusque en Italie, on ne saurait douter que les bronzes, également répandus à l'ouest et au nord de l'Apennin, ne provinssent des officines renommées de l'Italie centrale.

Fibules et bijoux.

Fibules et bijoux étrusques.

Le luxe personnel de l'époque étrusque apparaît fort différent de celui de la période villanovienne.

Les fibules, si nombreuses dans les tombes du premier âge du fer, deviennent beaucoup plus rares. Chaque sépulture n'en contient plus guère que deux ou trois; souvent même, il ne s'en trouve plus aucune. Il semble donc que le costume de cette époque, de même qu'en Grèce celui de l'âge classique, n'ait plus fait de la fibule un usage aussi développé que le vêtement villanovien.

Les formes de cet accessoire de la toilette se trouvent, en conséquence, beaucoup moins variées et moins décoratives [2]. Les grandes et belles fibules de bronze à arc serpentant, caractéristiques de la période Arnoaldi, ont presque complétement disparu [3]. Sans faire absolument défaut,

1. *Röm. Mitteil.*, II (1887), p. 241, fig. 14.
2. Zannoni, *Certosa*, p. 429.
3. Voir cependant deux beaux exemplaires de ce type en argent et

les exemplaires ornés d'ambre, d'os, de corail et de verre polychrome, si abondants depuis la seconde période Benacci, se raréfient; le type le plus persistant est celui à gros noyau de verre en forme de sangsue, tressé de fils multicolores. L'ambre, qui parfois encore se trouve fixé au sommet de l'arc, est employé généralement sous forme de morceaux assez volumineux et finement ciselés. Telle est une fibule à monture de bronze, provenant du terrain Arnoaldi; un noyau d'ambre taillé en forme de petit lion accroupi, occupe le sommet de l'arc et se trouve serti entre des disques d'argent ciselé [1].

Le type de fibule le plus courant, dit de la *Certosa* (*fig.* 115),

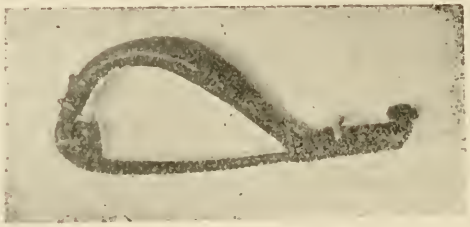

Fig. 115. — Fibule du type dit *de la Certosa*.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 4, p. 310.)

apparaît comme une dérivation, d'ailleurs assez lointaine, de l'ancienne fibule *à sanguisuga*. Les dimensions habituelles n'en dépassent guère trois ou quatre centimètres; l'arc massif, légèrement renflé et régulièrement cintré, se termine par un étrier quadrangulaire, dont l'extrémité se relève en une sorte de bouton [2]. Cette forme, particulière à l'époque étrusque dans la plaine du Pô, semble bien un produit de l'industrie indigène.

A côté d'elle, mais moins fréquente, se rencontre une fibule de plus grande taille, (de 5 à 7 centimètres) à l'arc

or, *Certosa*, tombe 312, pl. CV, p. 361 = Montelius, pl. 102, fig. 1; en argent, *Certosa*, tombe 358, p. 379, pl. CXXIII = Montelius, pl. 102, fig. 3. Elles se distinguent de celles de la période villanovienne, par le bouton qui termine l'étrier. Des fibules analogues se rencontrent à Golasecca et à Este.

1. Gozzadini, *Scavi gov. in lembo della necrop. felsinea* (1885-1886), p. 19 = Montelius, pl. 100, fig. 4.

2. Zannoni, *Certosa*, tombe 1, pl. IV, fig. 6..., etc. Le type en est reproduit par Montelius, pl. 102, fig. 4.

massif, tantôt assez fortement cintré, tantôt au contraire allongé et bas. Elle est caractérisée par son grand étrier que termine une sorte de tête hémisphérique ou même une petite boule.

L'espèce la plus vulgaire, semble-t-il, la moins soignée en tout cas et la moins élégante, est la fibule dite à *queue d'aronde* (*coda di rondine*), dont l'étrier finit en lame aplatie, divisée en deux, comme une queue d'hirondelle [1].

Ces diverses formes se rencontrent, non seulement en bronze, mais aussi, assez fréquemment en argent, et parfois même en or [2].

Malgré le pillage qu'ont subi les nécropoles étrusques, plusieurs tombes ont encore fourni, outre les fibules, divers bijoux précieux.

Anneaux.

Ce sont quelques anneaux d'or, généralement simples. Cependant un magnifique exemplaire ciselé, présente, entre deux sphinx qui se détachent sur les côtés, un chaton, orné d'une tête ailée en relief [3]. Le travail en est d'une extrême finesse.

Boucles d'oreille.

Ce sont surtout des boucles d'oreille. Ces boucles se réduisent à un cercle d'or de petites dimensions (un ou deux centimètres au maximum), terminé d'un côté par une figurine, tête d'homme ou de lion, au repoussé [4]. Quelques

1. Montelius, pl. 102, fig. 2. Quelques exemplaires de fibules de type celtique se retrouvent dans les tombes de la Certosa ; Zannoni, *Certosa*, tombe 311, p. 354, pl. CIII ; tombe 371, p. 383, pl. CXXIII.

2. Cf. Gozzadini, *Scavi gov. in un lembo...*, p. 10 ; *Not. Scav.*, 1876, p. 51 : 2 fibules en argent, type de la *Certosa ;* 1877, p. 107 ; *Certosa*, t. 27, p. 75 ; t. 259, p. 332, pl. 90 ; p. 344, pl. 97, fig. 2 ; tombe 100, p. 191, pl. 48..., etc. En or : une fibule, type de la Certosa, de petite taille, deux moyennes et deux plus grandes, provenant de tombes *de Luca*.

3. Exposé au Musée parmi les bijoux de la *Certosa*, il n'est cependant pas mentionné, autant que j'ai pu m'en rendre compte, dans la publication de Zannoni. Il m'a été impossible d'en préciser la provenance. Le style ne permet pas d'exclure l'hypothèse qui abaisserait la date de cette bague jusqu'à l'époque romaine. Voir les magnifiques exemplaires trouvés à Marzabotto et provenant des deux seules tombes intactes trouvées dans la nécropole orientale : Gozzadini, *Ulteriori scoperte*, p. 17, fig. 12, 13, 14, 15 ; bagues avec scarabées montés soit en argent, soit en argent et or, fig. 16-19 ; 21-27. (Ces bijoux conservés au Musée Aria à Marzabotto, viennent d'être volés, en novembre 1911). Je n'ai remarqué, parmi les bijoux de la Certosa, qu'un seul exemple de pierre précieuse, une petite cornaline rouge, gravée d'un guerrier assis, *Certosa*, p. 407, note.

4. Zannoni compte à la Certosa, 22 boucles d'oreille en or, 6 en argent

exemplaires sont constitués d'une bande plus large, à la surface de laquelle sont fixées de petites bulles d'or réparties dans un quadrillage de granulé. La forme en est toujours celle d'un anneau ouvert; nous ignorons par quel procédé on fixait ce bijou au lobe de l'oreille [1].

Colliers.

Des colliers, il subsiste quelques noyaux d'ambre, parfois d'assez fortes dimensions et souvent taillés en forme d'animal ou de tête humaine [2]. On trouve encore de petites bulles sphériques, aplaties ou en forme de cœur, en or, argent ou bronze; des coquillages, des perles de verre, bleu, jaune ou polychrome. Des boules de verre du même genre servent également de têtes d'épingles. Mais tout ce clinquant d'ambre et de verre apparaît infiniment plus rare que durant l'époque villanovienne. De véritables bijoux, précieux par la matière et par la délicatesse du travail, avaient dû remplacer ce luxe de pacotille. Les quelques exemplaires échappés aux τυμβωρύχοι antiques, nous permettent d'attribuer aux Etrusques de Bologne, les mêmes goûts de parure somptueuse et de richesse, que nous connaissons aux Etrusques de Toscane.

Objets divers.

Sans prétendre donner une idée complète de la civilisation de la Certosa, nous croyons cependant devoir mentionner, pour mémoire, les nombreux fragments et appliques de bronze, auxquels adhéraient parfois encore, des débris de bois; ils représentent les restes de meubles, tables ou sièges, peut-être même de lits, déposés dans les sépultures [3].

et deux ornées d'ambre : *Certosa*, p. 429; cf. tombe 334, p. 370, pl. CXIV, boucles d'oreille en argent ; boucles en or : t. 29, p. 81, pl. XX ; t. 86, p. 170, pl. 143 ; tombe 100, p. 191, pl. XLVIII ; tombe 206, p. 295, pl. LXXVI ; t. 350, p. 374, pl. CXVI ; t. 351, p. 375, pl. CXVII ; t. 355, p. 378, pl. CXIX. — Cf. les beaux exemplaires de Marzabotto, Gozzadini, *Ulter. scoperte...*, pl. 17, fig. 2, 3 ; 5-10 ; Montelius, pl. 102, fig. 10 ; pl. 109, fig. 9.

1. Sur ce type de boucles d'oreille, cf. Karo, *Le oreficerie di Vetulonia*, in *Studi e Materiali*, II, p. 123, sqq. ; Pellegrini, *Studi e Mat.*, III, p. 312, note 407.

2. P. e. *Certosa*, t. 334, p. 370, pl. CXIV, collier d'ambre et de verre ; tombe 350, p. 374, collier du même genre avec un autre à trois rangs de perles de verre ; tombe 355, p. 378 ; t. 361, p. 389, pl. CXXIX, collier d'ambre avec breloque centrale taillée en forme de tête de bélier. — Voir surtout les beaux exemplaires d'ambre taillée de Marzabotto, Gozzadini, *Ulteriori scoperte*, pl. 16, nn. 16-25.

3. Gozzadini, *Scavi in un lembo della necrop. fels.*, p. 10; Zannoni, *Certosa*, par exemple, t. 27, p. 76, pl. XIX ; tombe 381, p. 394, pl. CXXXIII.

Une grande tombe intacte du *Giardino Margherita* a fourni les fragments d'un siège d'ivoire aux jambages recourbés et cerclés de bronze, se croisant comme ceux d'un pliant [1]. Des meubles analogues sont fréquemment représentés sur les parois peintes des chambres funéraires d'Etrurie.

On possède également un certain nombre de petits tubes et de plaquettes d'ivoire ou d'os, ayant servi de charnières et de revêtement à des coffrets [2]. Plusieurs de ces plaquettes portent des reliefs, d'un style généralement archaïque, qui trouvent leurs analogues au sud de l'Apennin [3]. Deux minuscules statuettes d'ivoire représentant des femmes nues proviennent des fouilles Arnoaldi. Gozzadini en signale une troisième qui ne semble pas être parvenue au Musée de Bologne; elle aurait figuré un guerrier, casqué, cuirassé et couvert d'un bouclier circulaire [4].

En os ou même en ivoire sont encore de nombreux dés à jouer, accompagnés d'une certaine quantité de jetons en verre coloré ou de petits cailloux plats. Enfin parmi les nombreux morceaux de bronze brut, on remarque de beaux fragments *d'aes signatum*, marqués d'un rameau sec, provenant de Castelfranco [5]. Un *aes rude* de la Certosa, présente l'aspect rond et aplati d'une pièce de monnaie fruste, sans que l'on puisse affirmer cependant que cette forme ne soit pas purement accidentelle. L'ensemble de ce mobilier, en somme, se rattache étroitement à la civilisation étrusque du v^e^ et du iv^e^, telle que nous la font connaître les tombes de l'Italie centrale [6].

1. *Not. Scav.*, 1887, p. 341.

2. Cf. notamment, Zannoni, *Certosa*, p. 334, 335, pl. XC, fig. 18, 19, 20, les différentes parties et la reconstitution de ces coffrets; fig. 21, reliefs d'ivoire, ornés pour la plupart d'une figure de chien couchant. L'un de ces reliefs (non reproduit par Zannoni), représente une femme couchée, de style ionien, ayant à ses pieds un chien étendu. D'autres fragments proviennent des tombes *de Luca* : sur l'un se reconnaît un cygne nageant, sur un autre deux satyres dont l'un est en train de boire.

3. Cf Pollack, *Röm. Mitteil.*, 1906, p. 314-330, pl. XV, XVI ; en particulier, n. 21, p. 319, fig. 6 ; plaquette du Musée de Berlin, provenant probablement d'Etrurie, gravée d'un chien couchant et d'une figure d'oiseau aquatique, deux motifs qui se retrouvent précisément à Bologne.

4. *Atti Mem.*, 3^e^ sér., II (1882-83), p. 377.

5. Brizio, *Not. Scav.*, 1898, p. 226-232 ; cf. de même à Marzabotto ; Gozzadini, *Di una necrop.*, p. 53.

6. Nous mentionnerons encore une abondante série de vases à parfum,

Caractère proprement étrusque de la civilisation bolonaise du v^e^ siècle.

On y peut noter, sans doute, quelques traits particuliers. Mais dans l'Etrurie centrale elle-même, chaque région, chaque ville, pour ainsi dire, dut conserver également sa physionomie propre. Autant que nous en pouvons juger, la civilisation étrusque fut loin de former de l'Apennin à la Campanie, un tout uniforme et homogène. Caeré par exemple, conserve la spécialité de ses grands sarcophages de terre cuite; les périodes anciennes si largement représentées à Cornéto font défaut à Orvieto; Vetulonia a ses *circoli*, Vulci ses grands tumuli monumentaux et Chiusi son bucchero. A plus forte raison, pourrait-on s'attendre à distinguer, dans la province circumpadane, une nuance locale bien accentuée. Or, dans tout le matériel archéologique que nous venons d'analyser, les traits originaux se réduisent au contraire, à un fort petit nombre, les potiers bolonais fabriquent les mêmes produits que ceux de toute l'Etrurie. Si les bronziers sont demeurés fidèles, pour la ciste à cordons, à la vieille technique du métal martelé et rivé, abandonnée dans la région tyrrhénienne, ils n'en ont pas moins modifié assez profondément le type de leurs vases. Les fibules elles-mêmes, pour la plupart fabriquées vraisemblablement sur place, ne rappellent plus que de fort loin celles de l'époque villanovienne. Peut-être l'usage de l'ambre et du verre se conserve-t-il, dans la toilette, un peu plus longtemps au nord qu'au sud de l'Apennin [1]; mais ces deux produits sont étrangers à Bologne et d'ailleurs, les ambres de l'époque étrusque apparaissent taillés régulièrement

en albâtre, ou bien plus fréquemment encore en verre polychrome. Ces flacons, identiques à ceux qui se rencontrent dans toute l'Etrurie, en Sicile, à Carthage, etc., ont, tantôt la forme de l'*alabastron* (voir notre fig. 116), tantôt celle d'une petite œnochoé ou d'une petite amphore; cf. Orsi, *Gela*, in *Mon. Linc.*, XVII, p. 514.

1. M. Helbig surtout a insisté sur cet emploi de l'ambre à Bologne : *Sopra il commercio dell' ambra*, in *Atti dei Lincei*, 1876-77, p. 430. Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer plus haut (p. 301, sqq.), qu'il ne nous semblait pas que l'ambre fût importé directement à Bologne, des pays du nord. Est-il réellement beaucoup plus abondant à Bologne, durant le v^e^ siècle, que dans l'Etrurie proprement dite? C'est là une question de mesure qu'il est assez difficile de trancher, dans l'ignorance où nous sommes du contenu de la plupart des belles tombes à chambres étrusques. Zannoni signale sans doute de temps en temps, à Bologne, des morceaux d'ambre ornant l'arc des fibules, comme durant l'époque villanovienne (p. e. *Certosa*, p. 194), mais il constate qu'elles sont, en somme, assez rares (*ibid.*, p. 429). D'autre part, les fouilles de Stevens dans la nécropole de Cumes, ont mis au jour, dans des tombes datant, semble-t-il, du v^e^ et du iv^e^ siècle, des morceaux d'ambre et des disques de verre semblables à ceux qui se rencon-

comme ceux de l'Etrurie propre. Fût-il même bien avéré, ce goût persistant des Etrusques de Bologne pour des ornements trop voyants, ne constituerait encore qu'une bien légère particularité. Il serait excessif d'y reconnaître l'indice d'une civilisation rétrograde, intermédiaire entre celle de l'Etrurie proprement dite et la barbarie persistante des pays septentrionaux.

Il est vrai que les produits importés représentent la part la plus considérable du mobilier de l'époque étrusque à Bologne. Mais l'activité même de ces relations avec l'étranger apparaît comme l'un des traits les plus caractéristiques de cette nouvelle civilisation. Jusqu'à la fin du VIᵉ siècle, la population bolonaise semblait s'ingénier à vivre de ses propres ressources, ne recevant du dehors qu'une menue pacotille de peu d'importance. Dès le début du Vᵉ siècle, au contraire, nous la voyons accueillir les produits jusque-là inconnus de la céramique grecque. Les ports de l'Adriatique s'ouvrent comme par enchantement au commerce direct avec Athènes [1]. Si les navires attiques ou étrusques se mettent à fréquenter ces parages réputés dangereux, n'est-ce pas que des circonstances particulières viennent d'y ouvrir pour eux un nouveau marché? Les routes de l'Apennin livrent passage tout à coup à une abondante vaisselle métallique fabriquée en Toscane, à des bronzes de luxe, comme les candélabres, et même à

trent au nord de l'Apennin; cf. *Not. Scav.*, 1883, p. 465, sqq. (de l'édition unie aux *Memorie dei Lincei*). Il en est de même à Gênes, Paribeni, *Necrop. arc. rinvenuta nella città di Genova*, in *Ausonia*, V, 1910, tombes XXX, XXXVII, LIII, etc.; cf. fig. 13.

1. Sur le commerce athénien dans l'Adriatique, au Vᵉ siècle, cf. Helbig, *Annali*, 1884, p. 167 ; et surtout, *Sopra le relazioni commerciali degli Ateniesi coll' Italia*, in *Atti dei Lincei*, 1889, p. 79-93. L'hypothèse proposée par M. Helbig, attribuant aux Syracusains le rôle d'intermédiaires entre Athènes et l'Etrurie, se trouve aujourd'hui complètement abandonnée : cf. Pottier, *Vases antiques du Louvre*, III, p. 607. Les marins étrusques qui allaient chercher les vases attiques au Pirée, ont pu venir les débarquer sur la côte adriatique aussi bien que sur la côte tyrrhénienne. D'autre part, il est certain que les Athéniens du Vᵉ siècle ont également fréquenté ces parages (Lysias, *contre Diogiton*, XXXII, 25). Les indices de l'activité des Syracusains à Adria et dans la région bolonaise, durant le Vᵉ siècle (Helbig, *article cité*, p. 85, note 3), se réduisent à peu de chose et demeurent assez incertains. L'importance de Syracuse ne date que d'une époque postérieure (cf. Beloch, *L'impero siciliano di Dionisio*, in *Mem. Linc.*, 1881, p. 211). La question des rapports d'Athènes avec Syracuse et les Etrusques se trouve magistralement résumée par Furtwaengler, *Die antiken Gemmen*, III, p. 172-173.

de véritables meubles, sans parler de tous les autres menus objets originaires d'Etrurie, qui se rencontrent dans les tombes bolonaises. Pourquoi les montagnes cessent-elles, à ce moment, de former une barrière entre la plaine du Pô et l'Italie péninsulaire? Quels faits purent tirer aussi subitement les Villanoviens de l'isolement dans lequel nous les avons vus développer, durant près de deux siècles, leur civilisation traditionnelle? Auraient-ils renoncé ainsi, en l'espace d'une seule génération à leurs habitudes, à leurs goûts, à leurs industries, pour adopter en bloc tout l'appareil de la vie étrusque? Ne devons-nous pas, au contraire, considérer ce puissant courant commercial qui envahit la Circumpadane, comme la conséquence d'un mouvement de population, du sud de l'Apennin vers les plaines du nord? S'il est un cas où des constatations archéologiques peuvent autoriser une conclusion historique, c'est bien, nous semble-t-il, celui d'une transformation aussi radicale et aussi subite que celle dont la civilisation de la plaine du Pô nous offre l'exemple, entre la fin du VI^e^ et le début du V^e^ siècle avant notre ère.

Fig. 116. — Alabastre de verre polychrome.
(*Fouilles de l'Ecole française, Mélanges*, 1907, fig. 3, p. 339.

CHAPITRE XI.

LES BRONZES FIGURÉS.

Le plat de la Certosa, p. 365. — Le miroir Arnoaldi, p. 367. — Le miroir de Castelvetro, p. 369. — La situle de la Certosa, p. 371. — La situle Arnoaldi, p. 375. — Le groupe des bronzes bolonais et les bronzes figurés venéto-illyriens, p. 377. — L'art venéto-illyrien et son origine, p. 383. — Les motifs de l'art ionien en Etrurie, p. 385. — Les frises d'animaux, p. 386. — Les scènes figurées : le Génie dompteur de fauves, p. 388. — Les défilés guerriers, p. 391. — Les scènes de sacrifice, p. 393. — Scènes de jeux : combats de ceste et courses de chars, p. 394. — Scènes de genre, p. 396. — Les sculptures étrusques et les situles bolonaises, p. 398. — Le trône Corsini et la situle de la Certosa, p. 399. — Les éléments locaux dans la décoration des bronzes bolonais, p. 401. — L'influence de l'art étrusque sur la décoration des bronzes bolonais, et l'influence de Bologne sur l'art venéto-illyrien, p. 405. — Les bronzes figurés d'Este ne sont pas antérieurs à ceux de Bologne, p. 408.

Malgré les étroites relations qui unissent la Circumpadane à l'Etrurie tyrrhénienne, malgré l'influence profonde exercée par la civilisation étrusque sur celle de la plaine du Pô, l'art figuré semble avoir conservé, à Bologne, une certaine originalité. On ne connaît, au sud de l'Apennin, ni des bronzes incisés et repoussés correspondant exactement à la situle de la Certosa, ni des monuments funéraires identiques aux nombreuses stèles sculptées des nécropoles felsinéennes. Comment s'explique cet art local et de quelle tradition tire-t-il son origine?

Les bronzes figurés provenant des sépultures étrusques de Bologne se réduisent à un petit nombre d'exemplaires. Ce sont : le plat de la Certosa,
le miroir Arnoaldi et celui de Castelvetro,
la situle de la Certosa et la situle Arnoaldi.

1° *Le plat de la Certosa* [1] est l'une de ces larges écuelles Le plat de la Certosa.

1. Zannoni, *Certosa*, tombe 108, p. 197, pl. L, fig. 31, 32; cf. Montelius,

d'environ 30 centimètres de diamètre, peu profondes, sans rebord ni pied ni anse, dont nous avons cru pouvoir attribuer la fabrication à l'industrie bolonaise [1]. Il provient de la même tombe qui fournit le candélabre surmonté de l'Apollon archaïque et contenait, entre autres vases, une amphore attique à figures rouges du milieu du v[e] siècle [2]. Le plat lui-même, doit dater de la même époque.

Sa décoration consiste en une frise d'animaux courant,

Fig. 117.

Le décoration incisée autour du *plat de la Certosa* (d'après Zannoni, *Certosa*, pl. L, fig. 32.)

incisée à l'extérieur de la paroi (*fig.* 117). On y distingue de gros oiseaux aquatiques semblables à des oies et de petits quadrupèdes aux longues oreilles, sans doute des lièvres, s'enfuyant devant des lions ailés et une panthère, dont la tête triangulaire est représentée de face. Les lignes sont marquées non par des traits continus, mais par de petites

pl. 104, fig. 8; Ghirardini, *La situla italica studiata specialmente in Este*, in *Mon. Linc.*, X, col. 133, 134.

1. Cf. *supra*, p. 337.

2. Cf. *supra*, p. 346 et note 4. L'amphore porte le n. 153, in Pellegrini, *Catal.*; les autres vases attiques, *ibid.*, nn. 145, 526, plus 4 petits calices, une coupe à vernis noir et une nombreuse vaisselle de bronze : Zannoni, *Certosa*, pl. L, fig. 16, 18, 19, 23.

hachures parallèles. Malgré son schématisme conventionnel, le dessin est animé d'un mouvement très vif: les pattes antérieures des quadrupèdes se portent en avant, presque horizontales, si bien que le poitrail semble toucher le sol, tandis que les pattes d'arrière, très souples, sont repliées sous le corps, comme prêtes à se détendre; l'association de ces deux temps successifs d'un même mouvement donne l'impression d'une course extrêmement rapide. La queue des oiseaux est représentée, sans doute, sous la forme conventionnelle d'une palmette, mais l'ensemble des figures est d'un style assez libre; le corps des lièvres notamment, dont quelques-uns, tournant la tête en arrière, semblent regarder le fauve qui les poursuit, montre une remarquable sûreté de main. Aucune des silhouettes n'est exactement la même. Entre elles, les vides se trouvent remplis par des espèces de palmes et de feuillages qui semblent parfois partir de la poitrine des quadrupèdes et des oiseaux [1], mais que l'on doit interpréter comme un fond pittoresque. Nous avons là, semble-t-il, la reproduction assez habile et soignée d'un motif extrêmement banal et dont la composition ne dut demander nul effort au graveur. On ne trouve cependant pas, à Bologne, d'autre exemple de cette décoration. Ceux qui s'en rencontrent, à Este, apparaissent d'un style beaucoup plus monotone, plus négligé et plus lourd [2]. Ils sont incontestablement plus grossiers et plus tardifs.

Le miroir Arnoaldi.

2° *Le miroir Arnoaldi* [3] ne se distingue des autres miroirs bolonais que par les figures incisées sur l'une de ses faces (*fig.* 118). Il provient d'une grande tombe assez luxueuse [4], contenant outre un vase à parfum de verre polychrome, en forme de petite œnochoé, des pieds de meuble et ceux d'une ciste, des fragments d'os ou d'ivoire provenant d'un coffret ainsi que les tessons d'un cratère et d'une œnochoé atti-

1. Ce sont ces ornements de remplissage que M. Hoernes prend, à tort, pour des ailes repliées en avant, *Urgeschichte der Kunst*, p. 656, note 2.

2. Cf. Orsi, *Sui centuroni italici*, in *Atti Mem. Deput. stor. patr. per le Romagne*, 1885, p. 5-13; Ghirardini, *La collezione Baratela*, in *Not. Scav.*, 1888, p. 351, sqq.; *Rendiconti Lincei*, 1894, p. 150, note 1; *La situla italica...*, in *Mon. Linc.*, X, col. 100-108.

3. Brizio, *Sulla nuova situla di bronzo figurata trovata a Bologna*, in *Atti Mem. delle Deput. di Stor. patria per le Romagne*, 1884, p. 39 (tirage à part), pl. VI, VII, fig. 2, 3 = Montelius, pl. 100, fig. 2.

4. Gozzadini, *Not. Scav.*, 1881, p. 85.

ques. Cette sépulture devait remonter à la première moitié du v^e^ siècle; au-dessus d'elle, en effet, avait été creusée une autre tombe à inhumation garnie d'une kelebé de fabrication locale. Bien plus, avant d'être déposé parmi le mobilier funéraire, le miroir devait avoir fourni un assez long usage, car le manche qui primitivement faisait corps avec le disque, s'était trouvé brisé et remplacé par une tige fixée par un rivet. Nous pouvons donc le considérer comme appartenant au début de la période étrusque à Bologne.

L'une des faces du miroir, ornée à la naissance du manche, d'une palmette, est bordée d'un méandre exécuté, comme les figures du plat de la Certosa, à petits traits parallèles. De l'autre côté, se voit un guerrier casqué, vêtu d'une casaque quadrillée et chaussé de demi-bottes : il sonne du cor, debout entre deux animaux fantastiques qui se dressent contre lui. La silhouette humaine est extrêmement raide et schématique ; par contre, les détails du cimier, du cor, et des chaussures sont minutieusement indiqués ; de petites courbes, aux genoux et aux mollets, paraissent même viser à rendre l'anatomie. La main qui tient le cor est de proportion minuscule ; l'autre bras n'est pas indiqué, mais deux espèces de volutes s'écartent du tronc du guerrier vers le poitrail ou le cou des fauves. Ceux-ci également, accusent un dessin des plus rudimentaire ; les courbes sinueuses des dos et des ventres ne correspondent à aucune réalité ; les pattes antérieures semblent attachées au milieu du corps ; le train d'arrière manque, ou plutôt, il est remplacé par un corps de serpent à tête d'oiseau, qui vient se replier jusque sous les pieds

Fig. 118.
Miroir Arnoaldi. (Montelius, pl. 100. fig. 2.)

du guerrier. Mais les dents des gueules entr'ouvertes, les yeux et les oreilles, les crinières et le pelage des reins, accusent un travail appliqué et attentif. Ce groupe ressemble à un décalque maladroit d'un motif héraldique incompris. Le héros debout entre deux fauves qu'il saisit à la gorge, aurait été transformé, par l'adjonction d'un casque, d'une cuirasse et d'un cor, en un guerrier réel ; les monstres n'ont conservé qu'une simple valeur décorative. On ne saurait, devant une œuvre de ce genre, parler de stylisation, mais bien de déformation d'un motif déjà fort stylisé.

Le miroir de Castelvetro.

3° *Le miroir de Castelvetro* [1] fut retrouvé en 1841, avec diverses antiquités d'époque étrusque, entre autres, une ciste à cordons [2]. La décoration en est beaucoup plus complexe et d'un style plus élégant que celle du miroir Arnoaldi (*fig.* 119). Sur la face demeurée lisse, on reconnaît cependant, à la naissance du manche, exactement la même palmette que sur l'exemplaire bolonais, mais la bordure plus large et plus soignée se compose de deux bandes d'un méandre arrondi, entourant une sorte de ruban tressé. L'encadrement de l'autre face est formé par une spirale à ondes enfermée entre une zone de petits rectangles curvilignes poinçonnés et une zone de méandre pointillé. Un ornement du même genre isole le motif central, un oiseau, volant les ailes largement éployées, des scènes figurées qui se développent en cercle autour du miroir.

Ces scènes se divisent en trois groupes, disposés de telle façon que les personnages apparussent sur leurs pieds ou seulement légèrement inclinés, à qui tenait le miroir par le manche. On y distingue, tout d'abord vers la droite et séparée des autres, une scène érotique [3] ; puis dans la moi-

1. Cavedoni, *Annali Inst.*, 1842, pp. 74-82, tav. d'agg. II = Zannoni, *Certosa*, pl. XXXV, fig. 54 ; cf. Brizio, *Bullet. Inst.*, 1872, p. 217, note 1 ; et *Sulla nuova situla...*, in *Atti Mem...*, 1884, p. 41, note 1 (tirage à part); Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 658, 659 ; Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, IV, p. 81, 82; Bertrand et Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, p. 98, fig. 55.

2. Sur le groupe des tombes du *podere Galassina* dont provient le miroir, cf. Crespellani, *Scavi del Modenese*, in *Atti Mem.*, 1881, p. 227, sqq.

3. L'excellent Monsignore Cavedoni s'obstinait à y reconnaître un sujet funéraire : le mort sur son lit de parade et à côté de lui un personnage en train de l'entourer du linceul; cf. *Annali*, 1842, p. 74 et *Continuazione delle Memorie di religione, di morale e di letteratura*, t. XIII (1842),

Fig. 119.

Le Miroir de Castelvetro. (*Annali*, 1842, pl. II.)

tié inférieure de la circonférence, trois jeunes gens conduisant des chevaux ; le premier a déjà passé le bras droit sur le dos de l'animal et semble occupé à le harnacher ; les deux autres sont groupés entre les deux chevaux, l'un suivant, l'autre précédant l'animal qu'ils tiennent par la bride. Enfin dans la partie supérieure du miroir sont représentés deux groupes d'un homme et d'une femme debout ou assis et qui paraissent converser de façon animée, tandis qu'un cinquième personnage se trouve isolé vers la droite ; sans doute, il devait faire partie d'un troisième groupe, demeuré incomplet, faute de place. Aucun lien ne paraît réunir entre elles ces trois scènes. Ce sont des motifs divers, empruntés au même cycle de représentations familières et réalistes, qui se trouvent associés, sans doute un peu au hasard, suivant la fantaisie du décorateur.

La situle de la Certosa.

4° *La situle de la Certosa* [1] est le monument le plus remarquable de cette série (*fig.* 120). Elle est constituée, comme les cistes à cordons étrusques, comme les situles villanoviennes et celles qui se rencontrent fréquemment dans la région venète durant l'époque contemporaine de la Certosa, d'une lame de bronze rivée sur le côté, formant les parois, et d'une autre lame, pour le fond. Mais son profil diffère aussi bien de celui des situles villanoviennes généralement surmontées d'un petit col droit, que des situles d'Este dont le galbe se trouve plus accentué, l'épaule plus arrondie et le fond plus étroit.

Elle était employée comme ossuaire, dans une tombe à incinération que rien ne distingue des sépultures voisines de la Certosa. Le mobilier, assez pauvre, se composait d'un lécythe à vernis noir orné d'une grecque sur l'épaule et le haut de la panse, d'une petite écuelle d'argile rougeâtre [2] et de deux fibules à simple fil de bronze, retrouvées en mauvais état. Ces objets ne permettent guère de fixer à la

p. 49. — Braun rectifie, *Bullet. Inst.*, 1842, p. 188 : « Credo riconoscere » una scena schifosa di Fauno, il quale si trastulla con lasciva donna, in » modo talmente indecente che sarebbe forse bisogno mutilare il disegno » per poterlo porre sotto gli occhi di tutti. »

1. Zannoni, *Certosa*, tombe 68, p. 101, pl. XXXV ; cf. Montelius, pl. 105 ; Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 656, pl. XXXII ; Ghirardini, *La situla italica*, in *Mon. Linc.*, X, col. 134, sqq. ; Bertrand-Reinach, *Les Celtes.*, p. 105, sqq., fig. 68.

2. *Certosa*, pl. XXXV, fig. 4 et 3.

tombe une date précise à l'intérieur du v^e^ siècle. A en ju-

Fig. 120. — La situle de la Certosa.

ger toutefois par le type des fibules, il semble que cette déposition remonte à une époque assez ancienne.

La décoration, exécutée au repoussé et complétée par des traits incisés, se compose de quatre zones superposées séparées entre elles par une simple ligne en relief figurant le sol. Les trois zones supérieures représentent des personnages groupés en scènes significatives ; la quatrième n'est qu'une simple frise décorative d'animaux réels et fantastiques en marche vers la gauche (*fig.* 121).

La première zone se trouve coupée en deux par des volutes au repoussé qui devaient se développer au-dessous de l'attache des anses. Elle est remplie tout entière par un défilé guerrier. Deux cavaliers, la *cateia* sur l'épaule, ouvrent la marche, séparés des fantassins qui suivent, par un oiseau en plein vol, identique à celui qui occupe le centre du miroir de Castelvetro. La troupe à pied se divise en trois

sections différemment armées. Les cinq premiers fantassins, coiffés d'un casque pointu à grosses bossettes latérales, portent une longue lance et un bouclier ovale. Un javelot, un bouclier circulaire, un casque à cimier, distinguent les huit suivants. Enfin quatre guerriers à casque conique et sans autre arme que la *cateia*, ferment la marche.

En sens inverse, s'avance sur la seconde zone, une procession religieuse. On y voit tout d'abord, le bœuf du sacrifice, conduit par un prêtre ; au-dessus de la victime vole un oiseau ; puis viennent trois prêtres portant les accessoires, escortés de trois femmes la tête chargée, qui d'une corbeille, qui d'une ciste à cordons, qui d'un fagot. Derrière elles deux autres prêtres, caractérisés toujours par leur grand chapeau « de Basile » et deux serviteurs nu-tête, sont chargés de grandes situles dont l'anse est soit passée dans un bâton appuyé sur les épaules, soit tenue à la main. Un second cortège suit un bélier et son conducteur : on y reconnaît trois prêtres, trois canéphores, puis deux nouveaux prêtres portant à la main de petits seaux, et enfin, pour remplir l'espace restant, un chien.

La troisième zone, qui se déroule dans le même sens que la première, se compose de divers épisodes empruntés à la vie courante ; un laboureur, sa charrue sur l'épaule, se rend au champ poussant devant lui ses deux bœufs ; un serviteur a saisi un porc par les deux pattes de derrière et l'entraîne, sans doute vers la maison. Au centre de la zone se voit une scène de fête. Sur un lit de repos, aux pieds tournés, aux bas flancs ciselés, aux dossiers sculptés en protome de fauves de la gueule desquels pend, d'un côté le corps d'un homme, de l'autre celui d'un lièvre, deux musiciens sont assis ; l'un souffle dans une flûte de Pan à sept tubes, l'autre pince une sorte de lyre ; derrière eux, au-dessus des têtes de lion du lit, sont figurés deux petits pugilistes [1] ; à gauche, un personnage assiste gravement au

1. Mon ami M. Ducati me suggère pour ces deux figures, une autre explication : ce seraient deux enfants, grimpés sur les dossiers du lit et s'amusant à jeter quelque objet dans une situle qui se trouve suspendue au-dessus des musiciens. Les gestes de ces deux petits personnages sont bien ceux des lutteurs (voir la situle Arnoaldi), mais les adversaires se trouvent hors de portée l'un de l'autre ; ils n'ont pas en main ces espèces d'haltères dont sont armés généralement les pugilistes. Nous avons là, soit la représentation toute conventionnelle d'un groupe supposé au second plan, soit une scène d'un caractère particulièrement familier.

Fig. 121.
Développement des scènes figurées sur la *Situle de la Certosa*.

spectacle ; à droite, deux autres, debout autour d'un thymiaterion, semblent brûler des parfums. Puis viennent deux chasseurs rapportant un cerf lié à une longue perche dont les extrémités chargent leurs épaules ; leur chien les accompagne, marchant entre eux, au-dessous du gibier. Enfin dans la campagne, figurée par un arbuste, un rabatteur armé d'une sorte de boomerang, poursuit encore un lièvre qui court se jeter dans un filet.

Les images de la dernière zone nous transportent dans le monde animal et fantastique. En tête, une biche s'avance au pas, suivie de deux fauves, loups ou lions et de cinq lions ailés ; de la gueule entr'ouverte du quatrième d'entre eux, pend une jambe humaine. Le style tout conventionnel de ces monstres contraste avec la fantaisie réaliste des zones supérieures et avec la précision, lourde sans doute, mais vivante néanmoins, qui en caractérise les représentations.

La situle Arnoaldi.

5° *La situle Arnoaldi* [1], se trouve très inférieure à tous points de vue, à celle de la Certosa. Plus pauvre d'images, la décoration en est d'une facture infiniment plus négligée. La forme même du vase apparaît plus rigide et la technique moins soignée. Cet exemplaire ne représente déjà plus qu'un produit de décadence (*fig.* 122, 123, 124).

La tombe dont il provient [2] était surmontée d'une stèle [3] ; son mobilier se composait d'un plat, d'une casserole ou passoire, de trois petits vases de bronze fondu, d'une nombreuse vaisselle de terre de fabrication locale et de poteries attiques. Une amphore, une coupe et une olpé sont à figures noires [4], mais de dessin négligé. Une autre coupe est à figures rouges de style déjà lâché [5], tandis qu'un cratère à calice orné d'une scène bachique, répartie en plusieurs plans et mêlée de nombreux génies ailés, ne saurait dater que du IVe siècle [6]. La situle elle-même peut donc être

1. Brizio, *Sulla nuova situla*, in *Atti Mem...*, 1884, p. 1-42 (tir. à part), pl. IV-VII ; *Bullet. Paletn.*, 1881, p. 98, sqq. ; Montelius, pl. 100, fig. 1 ; Bertrand-Reinach, *Les Celtes..*, p. 109, sqq., fig. 71.

2. *Not. Scav.*, 1881, p. 19.

3. Ducati, *Le pietre fun.*, in *Mon. Linc.*, XX, stèle n. 76, col. 402-404.

4. Brizio, *Sulla nuova situla*, in *Atti Mem...*, 1884, pl. IV-V, fig. 1, 3, 5, 17 ; Pellegrini, *Catal.*, nn. 7, 112, 6[illegible].

5. Brizio, *ibid.*, pl. IV-V, fig. 3 ; Pellegrini *Catal.*, n. 400.

6. Brizio, *ibid.*, fig. 2, 18 ; Pellegrini, *Catal.*, n. 307 ; Ducati, *Atti Mem...*, 1908, n. 13, p. 61.

reportée à une période tardive de la civilisation bolonaise.

Fig. 122. — La situle Arnoaldi.

Les zones figurées se trouvent encadrées entre trois larges bandes décoratives d'un lourd feuillage lancéolé, reproduction maladroite d'un ornement assez commun sur les vases peints. Leur nombre se réduit à trois, et encore la dernière frise, reléguée tout au bas du vase et ne mesurant que dix-huit millimètres de haut, soit environ le quart des autres, apparaît-elle comme entièrement sacrifiée. Sa décoration se compose d'une suite de quadrupèdes courants, du même genre que ceux qui entourent le plat de la

Certosa, mais plus monotones et d'un dessin beaucoup plus maladroit. La présence d'un archer représenté à mi-corps, au milieu de cette série d'animaux, lui donne la valeur, du reste toute conventionnelle, d'une scène de chasse.

La zone supérieure représente des jeux : deux pugilistes, la main droite armée d'une petite haltère, sont affrontés ; entre eux, on aperçoit au second plan le prix de la victoire, un casque à cimier et à longue crinière, placé sur une sorte de piquet ; vers la droite, un personnage vient prendre place sur son char que retient un cocher coiffé d'un chapeau à larges bords, analogue à ceux que portent les prêtres de la situle de la Certosa. Puis vient une course de quatre biges ; vêtus d'une tunique serrée à la taille et tombant jusqu'aux genoux, les conducteurs penchés en avant lâchent les rênes et semblent exciter leurs chevaux ; en face d'eux un personnage nu agite un ruban, destiné sans doute au vainqueur. — Un défilé occupe la seconde zone. En tête marche un guerrier soufflant dans son cor ; derrière lui s'avance le chef à cheval, puis une troupe de huit fantassins et enfin un dernier cavalier, en serre-file. Chacun d'eux est armé d'une paire de javelots ; seuls, l'avant dernier fantassin et le cavalier portent un bouclier rond ; les autres ont un long bouclier, presque rectangulaire à *umbo* ovale ou en losange. Les casques également sont de deux types différents, soit à cimier et à crinière, pour le premier et l'avant-dernier de la troupe, soit plus simples et en forme de salade.

Dans les deux zones, les ornements de remplissage apparaissent d'un usage bien plus développé que sur la situle de la Certosa. Autour des lutteurs, au-dessus des chars et sous le corps des chevaux, se voient des fleurons, des rosettes, des points et des feuilles en relief ; on les retrouve entre tous les soldats du défilé et même entre leurs pieds ; bien plus, une sorte de pin en avant du sonneur de cor, une perche surmontée d'un double croissant derrière le premier cavalier et un rameau vertical à la suite du dernier, semblent constituer à la scène une sorte de fond pittoresque.

Le groupe des bronzes bolonais e les bronzes figuré vénéto-illyriens.

Malgré les différences que présentent ces cinq bronzes, quelle que soit, entre eux, la diversité de composition et

l'inégalité du dessin, ils constituent un seul et même groupe. La même palmette en effet, orne sur les deux miroirs, la naissance du manche. Le sonneur de cor du miroir Ar-

Fig. 123. — La situle Arnoaldi.

noaldi se retrouve sur la situle provenant du même terrain ; la ressemblance du style est frappante entre la décoration du miroir de Castelvetro et celle de la situle de la Certosa. La frise d'animaux courants qui entoure le plat de la Certosa occupe également la dernière zone de la situle Arnoaldi. Quant aux deux situles, elles ne sauraient, bien évidemment, être séparées l'une de l'autre. Cet art

du bronze incisé ou repoussé semble donc s'être prolongé, depuis le début de la période étrusque auquel appartiendrait le miroir Arnoaldi, jusqu'à une époque assez avan-

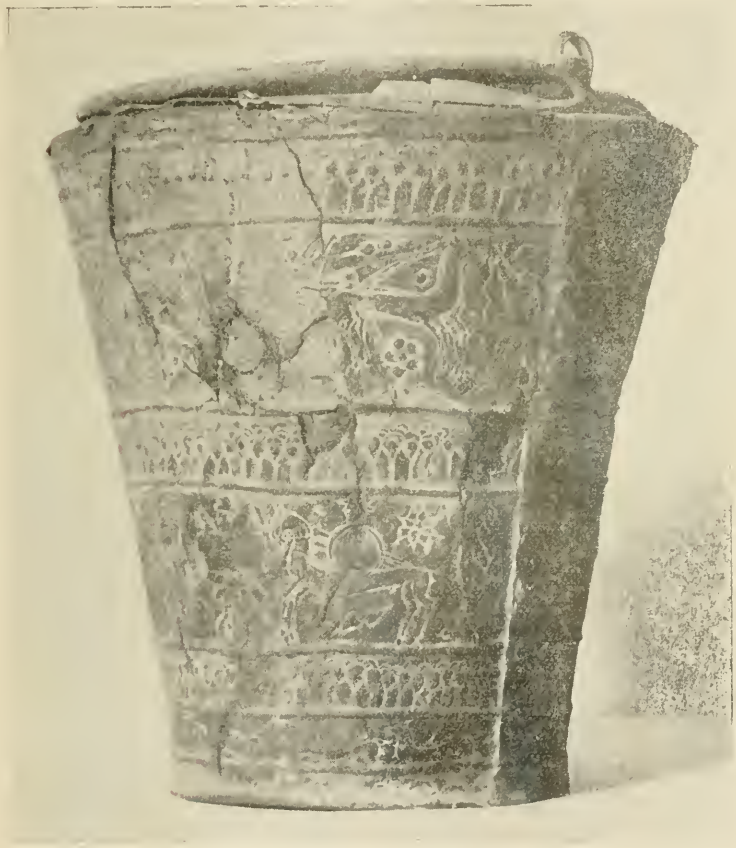

Fig. 124. — La situle Arnoaldi.

cée, dont daterait la dernière situle. On peut s'étonner seulement de n'en pas retrouver à Bologne un plus grand nombre d'exemples.

C'est à Este, en Istrie, en basse Autriche et jusque dans les Alpes, que les œuvres de ce genre se rencontrent en assez grande abondance [1]. Des suites d'oiseaux et de petits

1. Cf. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 660, sqq.

quadrupèdes courants, d'un type très voisin de ceux de Bologne, sont un ornement fréquent sur les plaques de ceinturons et les situles d'Este [1]. Si nous cherchons des figures analogues à celle du guerrier soufflant dans son cor du miroir Arnoaldi, c'est à Este encore que nous les trouvons, sur les plaquettes de bronze de la collection Baratela [2]. Ces exemplaires paraissent, il est vrai, beaucoup plus récents que le dessin, d'un caractère si primitif, du miroir bolonais. Mais un ossuaire de terre-cuite, récemment mis au jour, dans une tombe de la troisième période euganéenne, c'est-à-dire d'une époque contemporaine de la Certosa, nous

Fig. 125. — Situle de Watsch : groupe analogue à celui du miroir de Castelvetro.

montre qu'un tel motif était depuis longtemps commun, dans la région venète [3]. Sur les flancs du vase se voient, grossièrement incisés, trois guerriers coiffés d'un casque à haut cimier et le corps couvert d'un bouclier rond. Deux lignes courbes, en avant du visage, représentent la *tuba*, mais, au lieu d'appliquer l'instrument à la bouche du personnage, le dessinateur l'a transformé en une sorte d'ornement du casque. L'un des groupes du miroir de Castelvetro, celui des deux jeunes gens conduisant leurs chevaux par la bride, reparaît identique, sur la situle de Watsch [4] (*fig.* 125). Les détails même de la coiffure et du vêtement,

1. Ghirardini, *La situla...*, in *Mon. Linc.*, X, col. 100-108; cf. Montelius, pl. 56, fig. 8-14.

2. Ghirardini, *La collezione Baratela*, in *Not. Scav.*, 1888, p. 106, pl. X, fig. 6 — Montelius, pl. 60, fig. 3.

3. Alfonsi, *Not. Scav.*, 1909, p. 153, 154, fig. 2, 3, 4, et Ghirardini, *Bullet. Paletn.*, 1911, p. 72-103, pl. III-V.

4. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, pl. XXXV, 1re zone.

l'amble des chevaux, jusqu'au nœud que forme la bride dans la main du premier conducteur, tout concorde d'une façon frappante. La seconde zone du même vase et la situle de Kuffarn [1] nous présentent également, à plusieurs reprises, le groupe d'une femme et d'un homme, soit debout, soit assis, en train de converser. Sur les fragments de la ciste de Welzelach [2], on reconnaît les figures de trois femmes portant sur la tête, la première une situle, les deux autres des cistes à cordons ; elles rappellent très exactement les canéphores du vase de la Certosa. On y retrouve encore les mêmes guerriers, un musicien jouant d'une flûte de Pan, une chasse au lièvre, deux personnages en train de brûler des parfums dans un thymiaterion, un prêtre à grand chapeau, le bélier qu'on mène au sacrifice et, dans la zone inférieure, une série de fauves et de bouquetins. Comme la situle Arnoaldi, celle de Kuffarn présente, associées dans une même zone, une scène de pugilat et une course de biges. D'une façon générale, les motifs, les accessoires, armes, vêtements, meubles, vases... etc, le style même des représentations, apparaissent à peu près semblables sur les bronzes bolonais et sur ceux de la région venéto-illyrienne. Devons-nous en conséquence rattacher les quelques exemplaires qui se rencontrent à Bologne, à la catégorie infiniment plus nombreuse des œuvres venètes et illyriennes ? Il ne nous le semble pas.

Les savants qui ont étudié particulièrement les produits de cet art, soit dans l'Europe centrale, soit à Este, ont cédé à la tentation naturelle de subordonner les bronzes incisés ou repoussés de Bologne à ceux qui avaient été le point de départ de leurs recherches. M. Hoernes se contente de remarquer que « les deux situles de la Certosa et Arnoaldi, » un plat décoré de figures d'animaux et un miroir avec » une représentation de guerrier, doivent être vraisemblablement considérés, comme des importations de Venétie... On n'a pas en effet, dit-il, la preuve que cet art ait » fleuri à Bologne comme à Este ; au contraire, l'art de la » période étrusque, de laquelle datent ces bronzes, est en-

1. *Ibid.*, pl. XXXII ; Bertrand-Reinach, *Les Celtes..*, p. 115.

2. Von Wieser, in *Beiträge zur Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte von Tirol, Festschrift z. 25e Jubiläum d. deutsch. Anthropol. Gesellsch.*, Innsbruck, 1894, p. 263-277, pl. VI.

» tièrement divers... Seule la bonne qualité technique de » ces produits a pu faire adopter par la population à demi » étrusque de Bologne, des articles dont la décoration figu- » rée manifeste un retard si considérable sur les vases » importés de Grèce et même sur la sculpture funéraire » locale » [1].

Comment expliquer cependant, dans cette hypothèse, que jamais on n'ait trouvé à Este un seul de ces miroirs soit lisses soit figurés, dont le commerce venète aurait importé les deux exemplaires incisés de Bologne? [2] Le type des grandes écuelles de bronze, auquel appartient le plat de la Certosa, semble de même, autant que nous sachions, étranger à la Vénétie [3]. Il nous a paru au contraire, particulier à l'industrie bolonaise. On ne saurait séparer ainsi, les miroirs et le plat ornés de dessins, de ceux qui ne le sont pas.

Cette objection, sans doute, a déterminé M. Ghirardini à ne pas chercher en Vénétie plutôt qu'à Bologne le lieu de fabrication des bronzes figurés bolonais. Mais il admet, à l'origine de leur décoration, l'influence et l'imitation des œuvres d'art venètes. Selon lui, « un artiste du lieu aurait » appliqué à une écuelle de fabrication locale les éléments » décoratifs usités dans la région voisine pour les situles » et ceinturons ; la même explication pourrait rendre » compte de la figure du miroir Arnoaldi... Quand aux situ- » les, elles relèvent également de l'art venète, soit qu'elles » proviennent de Vénétie, comme le croit M. Hœrnes, soit » qu'elles aient été fabriquées à Bologne, à l'imitation de la » technique, du style et des sujets des situles étrangè- » res » [4].

Malgré la correction apportée à l'opinion de M. Hoernes, M. Ghirardini est en somme d'avis, lui aussi, que l'art des bronzes venéto-illyriens s'est constitué dans la région même où s'en rencontrent les exemplaires les plus nombreux, pour se répandre ensuite, jusque dans la Circumpadane étrusque. Une telle hypothèse, admettant l'influence

1. *Urgesch. d. Kunst*, p. 656 et note 2.
2. Cf. Brizio, *Sulla nuova situla...*, in *Atti Mem.*, 1884, p. 40, note 1 et 41 (tirage à part).
3. Ghirardini, *La situla italica...*, in *Mon. Linc.*, X, col. 134.
4. *Ibid.*, col. 134 et 143.

d'un art semi-barbare, sur celui d'une région imbue d'une civilisation plus avancée, ne va pas sans quelque difficulté. Mais il est bien plus difficile encore d'expliquer, comment cet art aurait pris naissance en Vénétie, plus anciennement que dans la province bolonaise et sans passer par Bologne.

L'art venéto-illyrien et son origine.

L'analyse détaillée et de tous points remarquable, à laquelle M. Ghirardini a soumis la décoration végétale et animale des bronzes euganéens, aboutit en effet, à y retrouver une prolongation tardive et dégénérée des motifs gréco-ioniens archaïques. Les feuillages palmettes et rosettes trouvent leurs modèles précis dans la céramique des îles et de Corinthe [1]. La faune réelle et fantastique des situles descend en droite ligne de celle qui se voit représentée sur la même catégorie de vases : le sphinx, le griffon, le centaure, la chimère, le lion ailé ou non ailé, le fauve androphage, le bœuf, le cerf, l'oiseau, le cheval, apparaissent très nettement empruntés au répertoire ionien [2].

Quant aux scènes figurées, Cavedoni le premier, en publiant le miroir de Castelvetro, avait cru pouvoir les rapprocher de la description homérique du bouclier d'Achille [3]. Cette idée, reprise par Brunn [4], fut largement développée par MM. A. Bertrand et S. Reinach [5]. On peut objecter sans doute, avec M. Hoernes [6], que les incrustations et incisions mycéniennes, ou des œuvres telles que le fragment représentant l'attaque et la défense d'une place forte, constituent bien plus vraisemblablement la source d'inspiration du poète. Quoi qu'il en soit, il est difficile de trouver un groupe de monuments figurés qui permette, aussi directement que les situles venéto-illyriennes, de se faire une idée du bouclier d'Achille. C'est précisément la floraison tardive, en terre barbare, de cet art d'origine ionienne, qui demeure énigmatique. Par quelle voie ces éléments orientaux ont-ils pénétré jusqu'au nord de l'Adriatique ? A la suite de quelles circonstances s'y conservèrent-ils durant

1. *Ibid.*, col. 201, sqq., fig. 63, 64 : tableau comparé de douze des principaux motifs végétaux ioniens et venètes.
2. *Ibid.*, col. 178-200.
3. *Annali Inst.*, 1842, p. 75.
4. *Griech. Kunstgeschichte*, I, p. 84, sqq.
5. *Les Celtes dans la vallée du Pô et du Danube, appendice C*, p. 218-228.
6. *Urgesch. d. Kunst.*, p. 672, sqq.

une période, qui ne saurait remonter au-delà du v^e^ siècle et se prolonge jusqu'à l'époque celtique ?

Il était encore possible du temps de Brunn, de supposer, pour ces motifs ioniens égarés dans la région venète, de longues et lentes migrations, par voie de terre, à travers la péninsule des Balkans. « Ainsi, de nos jours, l'art byzan» tin oublié depuis Giotto dans toute l'Europe occidentale, » s'est conservé immuable dans les pays d'Orient, sou» mis à l'église orthodoxe [1] ». Mais l'exploration archéologique de la partie nord des Balkans interdit aujourd'hui cette hypothèse. « Les fouilles nombreuses exécutées de» puis trente ans en Bosnie et Herzégovine, dit M. Hoernes, » ont révélé, depuis l'âge du bronze jusqu'à celui du fer, » une civilisation entièrement dénuée des éléments artis» tiques qui se rencontrent sur les rives de l'Adriatique. [2] » Il en est de même le long de la vallée du Danube. Ce n'est donc pas par voie de terre que l'art ionien archaïque put se prolonger jusque dans l'Italie du nord.

Il reste la voie de mer. M. Ghirardini, en effet, croit pouvoir attribuer la naissance de l'art figuré venéto-illyrien, aux très anciennes relations maritimes qui durent, à travers l'Adriatique, unir la Grèce ionienne au continent européen. Il suppose, avec assez de vraisemblance, que les marins de Corcyre purent précéder, dans ces parages, ceux de Phocée [3]. Mais comment, en ce cas, les éléments de civilisation qu'ils auraient introduits sur ces côtes ne se sont-ils développés qu'à une date si tardive ? Il semble d'ailleurs que les relations avec le monde méditerranéen, n'aient exercé, à l'époque ancienne, qu'une assez faible influence sur les côtes septentrionales de l'Adriatique. On n'en trouve pas trace à Este. Quelques nécropoles istriennes, celle des Pizzughi, par exemple, ont pu fournir quelques tessons italo-géométriques et quelques grossiers essais de sculptures décoratives [4]. Mais on ne rencontre, dans toute la région, aucun objet d'origine incontestablement gréco-ionienne, aucun bronze, aucun vase protocorinthien ou corinthien,

1. *Ibid.*, p. 673.
2. *Ibid.*, p. 674.
3. *La situla italica*, in *Mon. Linc.*, X, col. 212.
4. Cf. Ghirardini, *Atti del Congresso delle scienze storiche*, Roma, 1903, V. *Archeologia*, p. 110, 111.

analogues à ceux qui abondent sur les rivages tyrrhéniens. Pas plus que les Balkans, l'Adriatique ne semble le chemin qui mit la Vénétie en communication avec la Grèce ionienne.

Ce chemin par lequel, avec un long retard, les motifs de l'imagerie archaïque parvinrent jusqu'au pied des Alpes, ce fut, nous semble-t-il, l'Italie centrale, puis Bologne. La décoration des situles euganéennes aurait suivi la même voie que la technique du bronze laminé et le type de la situle, la voie, par laquelle, dès le début de l'âge du fer, l'ornementation géométrique passa progressivement des côtes étrusques à Bologne, puis à Este [1]. Comme pour les cistes à cordons du Ve siècle, nous devons donc admettre, pour les bronzes figurés, deux centres de fabrication distincts, au nord de l'Apennin : le premier dans la province étrusque et le second en territoire venète. Les exemplaires bolonais représentent précisément le chaînon intermédiaire entre les modèles étrusco-ioniens et leurs tardives imitations euganéennes et illyriennes.

Et, de fait, l'art étrusque de la période qui précède immédiatement celle de la Certosa, nous fournit, sinon le prototype exact des bronzes de Bologne et d'Este, du moins les éléments essentiels de leur décoration.

Les motifs de l'art ionien en Etrurie : le fauve androphage.

Déjà en rapprochant les ornements floraux et la faune euganéenne, de ses modèles ioniens, M. Ghirardini s'est trouvé conduit à mentionner bon nombre d'exemples empruntés à l'Etrurie [2]. Il cite entre autres, une amphore inédite de Bisenzio, sur laquelle se voit l'image d'un fauve dont la gueule laisse pendre une jambe humaine [3], et une coupe de *bucchero* provenant de Narcé, ornée, outre diverses figures d'animaux, de la même représentation du fauve androphage [4] ; mais ces figures ne lui paraissent rien autre chose que des copies plus ou moins habiles de modèles

1. Ghirardini, *La situla italica...* 1ª parte, in *Mon. Linc.*, II ; 2ª parte, *ibid.*, VII.

2. *La situla italica*, in *Mon. Linc.*, X, col. 171, sqq. M. Ghirardini reconnaît l'existence d'un art étrusque du bronze repoussé, dont une grande amphore inédite provenant d'Orvieto, au Musée de Florence, lui paraît un des spécimens les plus remarquables ; *ibid.*, col. 175 et note 4... Mais, dit-il, il n'y a que fort peu de rapports entre les bronzes étrusques et les situles venéto-bolonaises, *ibid.*, col. 176 et note 1.

3. *Ibid.*, fig. 58.

4. *Ibid.*, fig. 60.

exotiques. Nous croyons au contraire pouvoir y reconnaître un type proprement étrusque, c'est-à-dire élaboré en Etrurie et qui, de là, a passé à Bologne, où nous le rencontrons dans la zone inférieure de la situle de la Certosa. D'une façon générale, le motif du lion dévorant un être humain fait allusion, sans doute, à quelque mythe d'origine orientale [1]. Mais on a remarqué déjà qu'en pays grec, le fauve est représenté en train d'attaquer l'homme ou de le dépecer [2]. C'est en Etrurie seulement que se rencontre l'image symbolique, ou si l'on préfère, conventionnellement abrégée, du monstre tenant dans sa gueule un membre de sa victime [3]. Nous avons donc là, autant qu'on en peut juger, un schème particulier à l'Italie. Sa présence à Bologne nous révèle, non pas une influence directe de l'art ionien, mais bien l'imitation d'un modèle étrusque.

Les frises d'animaux.

On ne peut manquer d'être frappé également de la prédilection marquée par les artistes d'Etrurie, pour ces frises composées d'animaux réels et fantastiques, analogues à celle qui complète la décoration de la situle de la Certosa. Elles en viennent à constituer, vers la fin du VII[e] et durant le VI[e] siècle, l'ornement le plus courant de la céramique indigène rouge ou noire [4]; elles se retrouvent sur les plaques de terre cuite destinées à recouvrir la charpente des

1. Cf. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, p. 279, sqq.

2. Nachod, *Der Rennwagen bei den Italikern*, p. 17; cf. Ghirardini, *La situla...*, *Mon. Linc.*, X, col. 188. Par exemple sur un vase du Dipylon (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, VII, p. 181, fig. 66) deux fauves se disputent le cadavre d'un homme; on voit une représentation analogue sur un fragment de diadème d'or; *ibid.*, fig. 113, p. 246; cf. deux hommes combattant contre deux lions, bague mycénienne, *ibid.*, VI, p. 846, fig. 430. Il faut distinguer ces figures de fauves androphages, des scènes qui représentent un lion en train de poursuivre un animal (poignard de Mycènes, Perrot et Chipiez, VI, pl. XVIII), ou de le dévorer (*ibid.*, p. 826, fig. 403), ou même semblant déjà l'avoir dépecé, comme sur une fibule de Béotie, *ibid.*, VII, p. 251, fig. 118.

3. Parmi les exemples que cite M. Ghirardini, nous trouvons une œnochoé de Würtzbourg et un lécythe de Vulci, à figures peintes, de style protocorinthien, mais que M. Boehlau reconnaît pour des imitations italiennes : Ghirardini, *La situla...*, col. 189; Boehlau, *Aus italischen u. ionischen Nekropolen*, p. 100, fig. 51, 52 (l'amphore de Wurtzbourg); cf. p. 103, n. 3 et p. 104, 105; p. 101, 102, n. 6 : (le lécythe protocorinthien de Vulci). Toutes les autres figures de ce type se rencontrent sur des vases d'*impasto italico*, de bucchero, ou des bronzes, de provenance incontestablement étrusque.

4. Cf. Karo, *Bullet. Paletn.*, 1900, p. 33-47.

édifices [1], elles apparaissent découpées dans les lames d'argent qui revêtent les coffrets ou les cistes de bois [2], repoussées au flanc des vases de bronze [3], sculptées dans la pierre [4], peintes sur les parois des plus anciennes chambres funéraires [5]. Ce sont ces modèles, bien plutôt que les vases peints de Rhodes et de Corinthe, dont aucun exemple ne semble jamais être parvenu au nord de l'Apennin, qui durent inspirer l'artisan de la situle de Bologne.

On ne connaît cependant pas d'exemple, en Etrurie, de ces frises de petits quadrupèdes courants et d'oiseaux, dont un spécimen particulièrement soigné, orne le plat de la Certosa, et qui se rencontrent encore, soit sur la situle Arnoaldi, soit sur les bronzes d'Este [6]. On y peut trouver sans doute le souvenir des zones d'animaux peintes sur les vases corinthiens : et en effet, une figure comme celle de la panthère qui, sur le plat de la Certosa, présente de face sa tête triangulaire, paraît bien dériver de ces modèles. Ce souvenir néanmoins reste en général assez lointain. Les animaux sont représentés sur les vases corinthiens, sous des traits d'un schématisme très conventionnel. Le réalisme des détails et surtout le mouvement de l'ensemble, sur les bronzes de Bologne, rapprocherait plutôt ces zones d'animaux, des scènes de chasse au milieu des roseaux du Nil, qui décorent toute une catégorie de bronzes mycéno-égyptiens [7]. De tels motifs paraissent s'être perpétués dans le bassin oriental de la Méditerranée jusqu'à une époque

1. Pellegrini, in Milani, *Studi e Materiali*, I (1899), p. 108, sqq.

2. Par exemple, l'*arca* de la *tomba del Duce* à Vetulonia, au Musée de Florence, cf. Montelius, pl. 188, fig. 1 ; ou la situle de Préneste, Montelius, pl. 365, fig. 13.

3. P. e., à Vetulonia, sur la plaque du *Circolo delle Sfinge*, *Not. Scav.*, 1900, p. 476 = Montelius, pl. 179, fig. 2 ; cf. Pettazoni, *Röm. Mitteil.*, XXIV (1910), p. 321, sqq. ; à Capène, sur un bassin de bronze, Paribeni, *Mon. Linc.*, XVI (1906), pl. I ; sur des bassins à trépied de Palestrina, Della Seta, *La collezione Barberini*, in *Bullet. d'Arte*, 1909, fig. 12, p. 20 (tirage à part) ; sur un trépied de bronze des environs de Pérouse, *Americ. Journal of Arch.*, 1908, p. 287, sqq.

4. P. e., les fragments du *tumulo della Pietrera* à Vetulonia, Montelius, pl. 200, fig. 8, 9, 10.

5. P. e., dans la *tomba Campana* de Veies, Montelius, pl. 354, fig. 4, 5, 6.

6. Ghirardini, *La situla...*, *Mon. Linc.*, X, col. 100, sqq. ; cf. Montelius, pl. 56, fig. 8-14.

7. Cf. von Bissing, *Eine bronzerne Schale myken. Zeit.* in *Jahrb. Inst.*, 1898, p. 28, sqq., pl. II, et p. 29, fig. 1.

voisine de celle qui nous occupe [1]; des exemplaires en ont fort bien pu pénétrer en Italie, avec les vases d'argent de style égyptisant de Cervetri et de Préneste [2]. Certaines œuvres étrusques en semblent directement inspirées; tel est ce fourreau de poignard, trouvé à Préneste, dont le champ inférieur est occupé par un lièvre et deux cerfs lancés à toute allure, suivis de trois herbivores paissant et d'un chasseur agenouillé tirant de l'arc [3]. Telle serait encore cette amphore de bronze inédite, provenant d'Orviéto et conservée au Musée de Florence, sur laquelle M. Ghirardini signale deux zones d'animaux très nombreux et divers, et au milieu des figures de la seconde zone, deux silhouettes humaines [4]. Le style propre des zones d'oiseaux, de lièvres et de fauves de petite taille, qui se rencontrent au nord de l'Apennin, semble résulter d'une sorte de contamination des figures corinthiennes et de celles des œuvres égyptisantes. Mais précisément, ce caractère mixte, provenant du mélange des modèles divers que le commerce d'outre-mer introduit en Italie et que les artistes locaux imitent indifféremment, nous paraît la marque des œuvres étrusques. La déformation et la confusion des motifs, l'amalgame des styles, la notation minutieuse du détail, aux dépens de l'impression d'ensemble, donnent naissance à cet art hétéroclite, dominé encore par l'imagination fantaisiste et le schématisme conventionnel de l'Ionie, mais tendant déjà vers une représentation plus exacte de la réalité, qui appartient en propre à l'Etrurie. C'est bien d'un tel art, nous semble-t-il, que relèvent les diverses figures d'animaux incisées ou repoussées sur les bronzes de Bologne. A défaut d'exemple précis de cette décoration, nous en trouvons, dans la région tyrrhénienne, tous les éléments.

Les scènes figurées : le Génie dompteur de fauves.

Les rapprochements avec les modèles étrusques se font d'ailleurs plus nombreux et plus complets, si de cette déco-

1. Voir l'énumération des vases de ce genre, provenant en grande partie de Chypre, Helbig, *Ann. Inst.*, 1876, p. 197, sqq.; Perrot et Chipiez, III, p. 755, sqq.

2. *Mon. Inst.*, X, pl. XXXI-XXXIII; cf. Perrot et Chipiez, III, p. 757, sqq., Montelius, pl. 367, fig. 8, a. b., 368, fig. 5; 369, fig. 7 (Préneste); pl. 338 (Cervetri).

3. *Bullet. Inst.*, 1876, p. 123; *Annali*, 1876, p. 249; *Mon. Inst.*, X, pl. XXXI, fig. 5 a. b. — Montelius, pl. 369, fig. 8.

4. *Mon. Line.*, X, col. 175, note 4.

ration purement ornementale, nous passons aux scènes composées de figures humaines.

Le groupe du miroir Arnoaldi remonte, comme à son prototype, au motif mycénien bien connu du dieu dompteur de fauves, motif dont on sait la diffusion dans l'art ionien et, par l'intermédiaire de cet art, en Etrurie [1]. Mais les décorateurs étrusques, pour qui la signification symbolique de cette image semble être demeurée lettre morte, n'y voient qu'un simple groupe héraldique et en usent avec la plus grande liberté. Un manche d'ustensile en bronze, provenant de la tombe Bernardini, à Préneste, présente deux fois le motif original, alternant avec le motif transposé, d'un fauve entre deux hommes [2]. Le dessin, dit M. Helbig, « en » est particulièrement maladroit, si bien qu'il est difficile » de déterminer de quelle espèce d'animal il s'agit » [3]; le personnage humain, se trouve représenté sans bras, comme sur le miroir Arnoaldi. Ailleurs, l'artiste étrusque semble avoir voulu interpréter son modèle de façon originale; il a pris soin d'armer d'une épée ou d'une lance et de transformer en combattant, le génie victorieux des monstres fantastiques [4]. Sur des fibules et un fermoir de bracelet de Vetulonia, deux fauves, assez voisins de ceux du miroir Arnoaldi, se dressent des deux côtés d'une femme agenouillée [5]. C'est une modification du même genre qu'a subie, à Bologne, le motif héraldique primitif.

Mais dans la figure du guerrier lui-même, M. Ghirardini croit reconnaître des caractères locaux propres à la région euganéenne [6]. Le casque, simple calotte sphérique à haut cimier et à longue crinière, se rencontre sans doute à Este [7],

1. On en trouvera de nombreux exemples réunis par M. Milani, in *Studi e Materiali*, II, p. 24, sqq. : fig. 140, 146, 147, 148, 157.

2. *Mon. Inst.*, XI, pl. II, fig. 9 a = Montelius, pl. 367, fig. 1 b.

3. *Annali*, 1879, p. 11, 12.

4. Cf. p. e. un cylindre d'albâtre de la tombe Regulini-Galassi (Cervetri), Montelius, pl. 337, fig. 12; ou les figures estampées sur des vases de bucchero, Montelius, pl. 219, fig. 17 : un personnage nu, armé de l'épée, entre deux chimères; *ibid.*, pl. 224, fig. 8, b.

5. Karo, in Milani, *Studi e Mat.*, II, p. 107, 108, fig. 63, 64, pl. I, 1; cf. Montelius, pl. 202, fig. 6, a. b. Cf. les représentations en granulé sur une fibule d'or; Karo, in *Stud Mat.*, I, p. 254, fig. 24 = Montelius, pl. 180, fig. 1.

6. *La situla...*, *Mon. Linc.*, X, col. 192.

7. P. e. sur la situle Boldù-Dolfin, Ghirardini, *La situla...*, in *Mon. Linc.*, X, col. 83, 84, pl. IV; sur des plaquettes de la collection Baratela, Montelius, pl. 60, fig. 3, etc.

mais le modèle en est originaire de Grèce et paraît avoir été courant dans l'Italie centrale, dès l'époque archaïque [1]. Le vêtement se trouve orné de traits obliques formant un quadrillage de losanges, comme sur les manteaux de plusieurs personnages de la situle de la Certosa et des situles venéto-illyriennes. Mais cette même particularité se remarque également sur les fragments d'une ciste d'ivoire encore inédite provenant de Chiusi et exposée au Musée de Florence; elle rappelle avec assez de précision la décoration des vêtements que portent les personnages incisés sur la cuirasse grecque trouvée dans l'Alphée, près d'Olympie [2]. La forme elle-même de la casaque rappelle elle-même plutôt les cuirasses d'écailles préhelléniques [3], que le costume des guerriers d'Este. Ces guerriers en outre, sont toujours représentés nu-pieds. Celui du miroir Arnoaldi, au contraire, est chaussé comme les personnages de la Grèce archaïque et de l'Etrurie. Enfin l'instrument dont il sonne nous offre l'image exacte de la *tuba* étrusque, telle que nous la retrouvons sur les peintures de tombes [4]. Si les détails du costume accusent un caractère local, c'est donc à l'Etrurie qu'ils font penser, bien plutôt qu'à la région venète. Et si l'on s'étonne de trouver un pareil sujet, à la fois guerrier et fantastique, aussi gauchement gravé sur un objet de luxe tel qu'un miroir, nous répondrons que le dessin, quoique de caractère nettement étrusque, put sans doute être incisé à Bologne, par quelque artisan local, imitant grossièrement un modèle plus habilement tracé et provenant d'Etrurie.

La décoration du miroir de Castelvetro apparaît complètement diverse de celle du miroir Arnoaldi. Le motif central, l'oiseau volant, représente la copie aussi exacte que possible, d'une figure bien connue et fréquente dans l'art

1. P. e. sur le cratère d'Aristonoüs ; cf. Ducati, in *Mélanges d'Arch. et Hist.*, 1911, pl. II, p. 47 (tirage à part).

2. *B. C. H.*, 1883, pl. I, II ; cf. Helbig, *Epopée homér.*, p. 221, fig. 57; Hœrnes, *Urgesch. d. Kunst*, pl. XXXVI, fig. 1 et 2.

3. P. e., celle que porte le chef de la procession représentée sur le vase en stéatite d'Hagia-Triada (Phæstos).

4. P. e. *tomba Golini*, à Orvieto, Martha, *Art étrusque*, fig. 284, p. 417. Le même instrument se rencontre sur les stèles étrusques de Bologne, Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 593.

ionien et protoattique. Les scènes qui l'entourent rentrent dans le cycle des représentations figurées sur les situles. L'ensemble de ce répertoire peut se ranger, comme l'a déjà remarqué M. Hoernes, sous trois rubriques principales [1] :

1° Défilés guerriers : 1re zone de la situle de la Certosa, et 2e zone de la situle Arnoaldi.

2° Scènes de sacrifice : 1e zone de la situle de la Certosa.

3° Jeux, banquets et scènes de genre empruntées à la vie courante : 3e zone de la Certosa ; 1re zone de la situle Arnoaldi, et miroir de Castelvetro.

Tous ces motifs sont précisément ceux qui se trouvent le plus couramment reproduits dans l'Etrurie tyrrhénienne, dès le début du VIe siècle.

Défilés guerriers.

1° *Défilés guerriers.* Les plus anciens exemples s'en rencontrent en Grèce, dès l'époque du Dipylon [2] ; la tradition s'en continue sur la céramique corinthienne [3] et jusque sur les vases protoattiques [4]. Les artistes étrusques en pouvaient trouver encore d'autres modèles sur la vaisselle en métal précieux de style égyptisant. Une coupe d'argent de la tombe Regulini-Galassi, à Caeré, par exemple, est ornée ainsi d'un cavalier suivi d'un oiseau volant, puis de trois fantassins, d'un nouveau cavalier suivi de deux oiseaux et escorté de deux autres fantassins, de deux cavaliers encore et de nouveaux soldats à pied ; à l'intérieur de la même coupe se voient en outre : un cheval monté par deux personnages, puis trois fantassins et, quatre fois répété, le groupe formé par un cavalier derrière lequel vole un oiseau, enfin cinq hommes de pied [5]. Plusieurs autres exemplaires de même provenance présentent une décoration analogue [6]. A Préneste un lebès d'argent doré, de style identique, trouvé dans

1. *Ueber die Situla von Watsch und verwändte Denkmäler,* in *Verhandlungen d. 42 Philologensammlung,* p. 300, sqq.; cf. *Urgesch. d. Kunst,* p. 668, 669.

2. P. e., Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art,* VII, fig. 58, p. 74; fig. 138, p. 260.

3. P. e., un aryballe corinthien de Corneto, Montelius, pl. 298, fig. 10.

4. P. e. une hydrie à figures noires distribuées en zones superposées, provenant de Vulci : S. Reinach, *Répert. des vases,* I, p. 285 : Troïlos, guetté par Achille, s'avance à cheval vers une fontaine ; une troupe de guerriers armés s'avance derrière lui ; cf. *ibid.*, p. 243 : 3 cavaliers suivis d'un éphèbe à pied.

5. Montelius, pl. 338, fig. 1, 2.

6. *Ibid.*, fig. 3, 4, 5,

la tombe Bernardini, a deux de ses zones sur trois décorées, de semblable façon, d'une suite de cavaliers et de piétons [1].

Parmi les vases peints de fabrication étrusque qui répètent le même sujet, nous citerons une grande amphore du Bristish Museum, présentant six zones superposées d'oiseaux aquatiques, de monstres, de cerfs et de bouquetins, et entre ces zones, une frise de guerriers, au milieu desquels s'avance un centaure [2]. A côté du labyrinthe figurant la ville de Troie, se voient de même, sur l'amphore de Tragliatella [3], deux cavaliers dont l'un porte en croupe un petit singe, et, dans la zone suivante, un défilé de six guerriers, sans casque, il est vrai, mais armés de javelots et couverts de leur bouclier. Les buccheros à relief de Chiusi, sont aussi fréquemment ornés de cavaliers en relief dont la silhouette se rapproche fort de celle des chefs conduisant leur troupe, sur la situle de la Certosa [4].

On tend aujourd'hui à attribuer à l'art étrusque, non seulement les peintures des œufs d'autruche de Vulci [5], mais encore les ivoires ciselés tels que la ciste ou plutôt la pyxis de Chiusi [6]. L'un de ces œufs d'autruche a précisément pour décoration, une frise de cavaliers et de fantassins [7]; dans la seconde zone de la ciste de Chiusi, on remarque de même un défilé de guerriers en char, à cheval et à pied [8].

Les vases métalliques ornés de figures incisées ou repoussées, de travail proprement étrusque, sont demeurés jusqu'ici assez rares. On connaît cependant, au Musée de Florence, un grand cratère d'argent doré, provenant de Chiusi,

1. *Ibid.*, pl. 367, fig. 8 a.
2. *Ibid.*, pl. 380, fig. 4.
3. *Bullet. Inst.*, 1881, p. 65-67, description des figures; cf. *Annali*, 1881, p. 160, *tav. d'agg.* L — Reinach, *Repert.*, I, p. 345.
4. Montelius, pl. 230, fig. 1; pl. 231, fig. 3; cf. des figures de cavaliers estampées à part et appliquées sur une tasse de Chiusi, Micali, *Mon. ined.*, pl. XXXI.
5. Micali, *Mon. ined.*, pl. VII, cf. Perrot [et Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 858, fig. 626, 627; Montelius, pl. 265, fig. 1, 2. Sur le caractère étrusque de leur décoration, cf. Studniczka, *Jahrb. d. Inst.*, 1903, p. 21; Savignoni, *Röm. Mitteil.*, 1906, p. 70, n. 5; Nachod, *der Rennwagen bei den Italikern*, p. 31.
6. Helbig, *Annali Inst.*, 1877, p. 396, sqq.; *Mon. Inst.*, X, pl. 39 a; cf. Martha, *Art étrusque*, fig. 205, p. 305. M. Milani, le premier, crut pouvoir y reconnaître un travail étrusque, *Museo topografico dell' Etruria*, p. 66; cf. Nachod, *der Rennwagen.*, p. 12, sqq.
7. Montelius, pl. 265, fig. 1.
8. *Ibid.*, pl. 225, fig. 7, a. b.

sur l'épaule duquel se voit, parmi les motifs divers qui remplissent la première zone, l'image d'un cavalier suivi d'un fantassin armé de pied en cap [1]. Le style en est fort voisin de celui des figures de la situle de la Certosa. Les pompes militaires représentées sur les vases de Bologne, paraissent donc se rattacher à une nombreuse série de représentations étrusques du même genre, peintes, modelées ou ciselées.

Scènes de sacrifice.

2° *Scènes de sacrifice.* Parmi les représentations étrusques de scènes religieuses, nous ne saurions citer d'exemple d'une procession de sacrifice aussi cohérente et aussi complète que celle qui se voit sur la situle de la Certosa. Peut-être cependant, une petite ciste d'ivoire encore inédite, provenant de Chiusi et récemment acquise par le Musée de Florence, pourrait-elle en offrir un modèle assez précis [2]. J'ai cru reconnaître sur les fragments, plusieurs figures de servantes du culte, vêtues comme celles de Bologne et portant comme elles les accessoires du sacrifice soit sur la tête, soit dans des vases tenus à la main. Généralement, les personnages prenant part au sacrifice sont représentés autour d'un grand lebès monté sur pied, tandis que de part et d'autre la procession achève de se dérouler dans le reste de la zone. Telle est notamment la scène figurée sur le cratère d'argent de Chiusi mentionné plus haut [3] : au centre de la représentation, les prêtres sont en train d'officier; autour d'eux se tiennent des joueurs de flûtes et des guerriers dont quelques-uns paraissent danser, mais plus loin, la silhouette d'une femme, la tête chargée d'une corbeille, rappelle de très près les canéphores de la situle de la Certosa. Les fragments d'un bronze provenant de Monte-Calvario [4], nous montrent de même deux groupes de sacrificateurs, tenant au-dessus d'un grand lebès de petites images qui semblent celles de la victime. Les prêtres sont accompagnés d'hoplites en armes dansant la pyrrhique et aussi, de plusieurs figures de femmes enveloppées d'un grand

1. *Ibid.*, pl. 227, fig. 26.
2. *Acquisto Casuccini*, 1905.
3. Montelius, pl. 227, fig. 26, a. b.
4. Milani, *Ipogeo paleoetrusco di Monte-calvario, presso Castellina in Chianti*, *Not. Scav.*, 1905, p. 225, sqq.; fig. 25, p. 234. Le fragment, dit M. Milani, appartenait probablement à l'antyx d'un char; il représente plutôt, croyons-nous, le reste d'un vase de bronze.

manteau analogue à celui des porteuses de la situle bolonaise. Les sacrificateurs debout autour du lebès ont pu servir de modèle au groupe de deux personnages brûlant des parfums dans un thymiaterion, représenté dans la troisième zone de la situle de la Certosa. D'autre part, l'exemple des vases étrusques, qui nous montrent des guerriers assistant aux scènes de sacrifice, nous permet sans doute, d'établir une relation entre les deux premières zones de la situle de la Certosa. Nous pouvons les considérer comme se faisant suite; c'est la même pompe qui s'ouvre par un défilé de guerriers et se continue par une procession des prêtres et de leurs aides. Nous rattacherons donc à des modèles étrusques, non seulement les diverses figures du bronze bolonais, mais même la composition de l'ensemble.

3° *Jeux, banquets et scènes de genre.* On sait combien de telles scènes sont fréquentes en Etrurie.

Combats de ceste et courses de chars.

Le schème des lutteurs affrontés se rencontre en Grèce dès les peintures de vases protoattiques [1]. Nous retrouvons le motif du combat de ceste, par exemple sur les parois de la tombe de la *Scimmia* à Chiusi [2], et parmi les sujets de genre sculptés sur les stèles étrusques de Bologne [3]. Un vase de bronze de Capoue, datant semble-t-il, de la fin du VI^e^ ou du début du V^e^ siècle, nous présente, en plus de divers épisodes mythologiques, d'une frise d'animaux et d'une course de chars, plusieurs groupes d'athlètes combattant [4]. Il n'est pas douteux que la scène de pugilat, représentée sur la situle Arnoaldi et sur de nombreux bronzes venéto-illyriens, ne se rattache à des modèles gréco-étrusques de ce genre [5].

1. Cf., p. e., un vase à trépied protoattique de Tanagra : Reinach, *Répert.* I, 429, 2; dans l'une des zones se distinguent les deux types de lutte, lutte à mains plate et combat de ceste.

2. Montelius, pl. 237, fig. 5.

3. Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 686-687. On peut, remarque M. Ducati (col. 687, et note 1), faire remonter l'origine des représentations de pugilat, jusqu'à l'époque minoënne; cf. *Annual of the British School*, VII, p. 95, fig. 31; IX, p. 57, fig. 35.

4. Minervini, *Annali Inst.*, 1851, p. 36, 59, *tav. d'agg. A.*

5. Première zone de la situle Benvenuti, à Este, Montelius, pl. 54, fig. 1, a. b.; sur les situles de Kuffarn, de Watsch et de Matrei, Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, pl. XXXIII, XXXV; sur un fragment de vase de terre de travail indigène à Este, *ibid.*, p. 655 et pl. XXXVI, fig. 8. Remarquons que la présence de ce groupe sur un fragment céramique d'Este, ne prouve

Des courses de char apparaissent parmi les peintures de vases grecs, dès l'époque du Dipylon [1]. Plus tard, le vase François et l'amphore d'Amphiaraos [2] nous en offrent de beaux exemples. Il s'en retrouve d'autres sur les amphores tyrrhéniennes [3]. Furtwaengler signale un fragment de bronze grec, de date ancienne, orné du même motif [4]. Nous mentionnerons comme proprement étrusques, un bas-relief funéraire de Chiusi [5], figurant une course de chars à trois chevaux, des peintures de tombes, comme celles de *la tomba delle Bighe* à Corneto [6], et de la tombe *Casuccini* à Chiusi [7], et, parmi les plaques de terre cuite à reliefs, un exemplaire caractéristique provenant de Velletri [8]. La sécheresse et la négligence du dessin, sur la situle Arnoaldi, l'allongement rigide du corps des chevaux, le mouvement gauche et comme stéréotypé des pattes, n'empêche pas de reconnaître la parenté de ces figures avec les œuvres d'un art beaucoup plus habile, qui se rencontrent en Etrurie. Des détails caractéristiques d'ailleurs, accusent cette ressemblance. La forme des biges est identiquement la même [9]; les auriges sont également vêtus d'une courte tunique tombant jusqu'aux genoux et coiffés d'un bonnet pointu terminé par une houppe. C'est bien une course étrusque que représente la situle de Bologne.

Nous y trouvons encore, à la suite des quatre chars concurrents, un motif bien connu de la Grèce archaïque et fréquemment reproduit en Etrurie : celui du personnage montant prendre place dans son char, à côté du cocher. Sans parler des exemples grecs, nous rappellerons simplement

rien touchant l'origine du motif. On ne saurait même fixer la date de ce tesson, trouvé isolé semble-t-il, et exposé à Este, parmi les objets de provenance diverse.

1. P. e. *Annali Inst.*, 1872, p. 146; voir encore, Rayet et Collignon, *Céramique grecque*, pl. I, 2e zone.

2. Cervetri, cf. Montelius, pl. 346; cf. Furtwaengler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, pl. 121, 122; sér. III, p. 1, sqq.

3. Cf., la grande amphore à cinq zones, décorées de figures noires, blanches et rouges sur fond jaune, publiée par Micali, *Monum. per servire.*, pl. XCV; dans la 3e zone se voit une course de 7 biges.

4. *Annali dell' Inst.*, 1880, p. 188, sqq.; *tav. d'agg.* H et B.

5. Micali, *Monum. inediti*, pl. XXIV.

6. *Museo etrusco gregoriano*, I, pl. C1.

7. Montelius, pl. 236, fig. 2, 6; cf. Martha, *Art. étr.*, p. 439, fig. 291.

8. Pellegrini, in Milani, *Studi e Mat.*, I, p. 103, fig. 9.

9. Cf. Nachod, *der Rennwagen*, p. 23.

ceux d'une peinture sur un œuf d'autruche de Vulci [1], d'une figure de la pyxis d'ivoire de la Pania, à Chiusi, et d'une plaque de terre cuite de Cervetri [2].

La scène du miroir de Castelvetro, représentant trois jeunes gens conduisant leurs chevaux par un licol, se rattache aux préparatifs d'une course de chars, ou du moins à l'attelage d'un char. Sortant de l'écurie, les chevaux portent encore une sorte de muselière, ils ont les queues tressées et liées, comme on le voit sur les vases grecs figurant le même sujet [3]. Le premier cheval doit être censé arrêté et déjà amené près du timon du char ; son conducteur s'occupe à le harnacher, tandis que des valets amènent les autres chevaux. On peut comparer ce groupe à celui d'une belle hydrie à figures noires, provenant d'Etrurie, sur laquelle une inscription : Ἥρις καλός, indique qu'il s'agit de l'attelage du char de Priam [4], ou bien encore à celui d'un éphèbe accourant entre les deux chevaux qu'il conduit, motif représenté sur une coupe à figures rouges de style sévère de la fin du VI^e^ siècle [5]. Entre ces modèles attiques et la copie alourdie et simplifiée, que nous en offre le miroir de Castelvetro, se placent, sans aucun doute, des intermédiaires étrusques qui nous échappent. Ce sont ces intermédiaires qui transformèrent en une scène de genre le sujet mythologique peint sur les vases grecs.

Scènes de genre.

Je ne saurais non plus citer, en Etrurie, le modèle du groupe des deux musiciens à califourchon sur un lit, qui occupe le centre de la troisième zone, sur la situle de la Certosa. Mais le type du lit lui-même paraît incontestablement étrusque ; la flûte de Pan et la lyre étaient connus en Etrurie [6]. Les scènes de conversation entre deux personnages debout, et entre une femme debout et un homme assis, du miroir de Castelvetro, ou bien encore celles de schème

1. Cf. Micali, *Mon. ined.*, pl. VII, = Montelius, p. 265, fig. 2.

2. Pellegrini, in Milani, *Studi e Mat.*, I, p. 95.

3. P. e., à Bologne, Kelèbé Arnoaldi, Pellegrini, *Catal.*, n. 179 ; éphèbes en train de panser leurs chevaux : cf. Heydenmann, *Jahrb. d. Inst.*, 1889, p. 265, note 7.

4. Heydenmann, *ibid.*, pl. 10.

5. *Annali*, 1849, p. 145-154, *tav. d'agg.*, *B* = Reinach, *Répert.*, I, p. 281.

6. Voir p. e., un personnage jouant de la lyre sur un cippe de Chiusi, Martha, *Art. étr.*, p. 343, fig. 236.

analogue, dans lesquelles une femme présente à boire à un personnage assis, sur la situle de Watsch, ne nous sont pas connues au sud de l'Apennin [1]. Mais les autres motifs empruntés à la vie courante, s'y trouvent fréquemment représentés. Ces scènes de genre peuvent remonter à celles qui décorent la vaisselle d'argent égyptisante des tombes Regulini-Galassi à Cervetri et Bernardini à Préneste. Au centre d'un cratère de ce style, provenant de Préneste [2], se voient, encadrés d'un défilé de fantassins et de cavaliers, des bœufs à la pâture et au labour, ainsi qu'une scène de chasse. Sur le couvercle du vase à trépied protoattique de Tanagra [3], qui nous a déjà présenté un modèle du groupe des lutteurs, et dont les zones sont ornées d'une procession religieuse conduisant un porc vers un autel surmonté d'une flamme, est peinte une chasse au lièvre : un chasseur lance ses deux chiens contre un lièvre qui court se jeter dans un filet tendu à travers la campagne. Une phialé à figures noires du style de Nicosthènes est décorée d'un motif cynégétique analogue. [4] Les peintures de la tombe *del fondo Querciola* à Cornéto, [5] répètent deux fois une scène de chasse assez semblable à celle de la situle de la Certosa : dans une campagne représentée par quelques arbustes, est tendu un long filet vers lequel un rabatteur semble pousser le gibier. Ailleurs, dans la *tomba dei Cacciatori*, également à Cornéto [6], nous assistons au retour des chasseurs portant leur gibier lié à une perche qui charge leurs épau-

1. Cependant plusieurs stèles étrusques de Bologne représentent un ou deux personnages assis, recevant les hommages d'autres personnes debout en face d'eux : Ducati, *Le pietre funer. fels.*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 631 : stèles n. 159 et 169. Ces représentations rappellent, remarque M. Ducati, les scènes estampillées sur les buccheros (Micali, *Monum. per servire.*, pl. XVIII, 2 ; XX, 2, 3, 5-7, 9, 11-15). Une autre stèle, n. 64, fig. 63, col. 629 ; figure un personnage assis dans un fauteuil identique à celui du miroir de Castelvetro, et en face de lui, une femme debout. La forme du siège est celle qui se trouve représentée à Caeré, *tomba delle sedie*, Martha, *Art. étr.*, fig. 156, p. 200 ; et *tomba della sedia*, Montelius, pl. 343, 8. Elle se retrouve à Chiusi, en terre cuite et en bronze, avec les canopes : Martha, *ibid.*, fig. 226, p. 332 ; fig. 231, p. 336.

2. *Annali*, 1876, p. 253 ; *Mon. Inst.*, X, pl. XXXIII ; Montelius, pl. 367, fig. 86.

3. Reinach, *Répert.*, I, p. 429, 2 ; le couvercle, p. 430, 1.

4. *Ibid.*, 430, 4 : un chasseur et quatre chiens lancés contre un lièvre qui court se jeter dans un filet.

5. *Mon. Inst.*, I, pl. XXXIII, côté 5 et *D. D.*

6 *Ibid.*, XII, pl. XIII ; cf. Martha, *Art. étr.*, p. 400 et fig. 275, p. 404.

les. Le même groupe se retrouve sur la situle de la Certosa. Bien qu'il se rende seulement aux champs, le laboureur de la situle bolonaise peut rappeler le petit bronze du Musée Kircher, à Rome, représentant la charrue attelée et le laboureur au travail [1].

Quant aux groupes érotiques tels que celui du miroir de Castelvetro, on sait qu'il ne manquent ni dans l'art ionien, ni en Etrurie. L'amphore de Tragliatella, déjà mentionnée, nous en offre, dans sa première zone, deux exemples superposés, à peu de chose près identiques à celui du miroir [2]. C'est bien le même art réaliste, la même note familière, la même tradition en somme, qui se rencontre en Etrurie et sur les bronzes du nord de l'Apennin.

Les sculptures étrusques et les situles bolonaises.

Mais l'art étrusque ne nous fournit pas seulement les éléments épars de la décoration des situles bolonaises ; il offre même quelques exemples remarquables d'une composition analogue.

Ce sont en particulier des œuvres de sculptures à sujets funéraires, mais dont les reliefs, de même style que ceux de la situle de la Certosa et des meilleurs bronzes vénéto-illyriens, représentent en partie des épisodes semblables. A l'exposition du défunt se trouvent associés en effet, soit une suite de pleureuses et de pleureurs [3], rappelant la procession des prêtres et des femmes se rendant au sacrifice, soit un défilé de soldats armés [4], soit des scènes de festin, de musique et de danse [5], soit aussi des jeux et des courses de chevaux ou de chars [6]. La pompe des funérailles, telle

1. Martha, *ibid.*, fig. 345, p. 510.

2. *Annali*, 1880, p. 160, *tav. d'agg.*, *L*; Reinach, *Répert.*, I, 345.

3. Sur un cippe en *pietra fetida* de Chiusi, Micali, *Mon. ined.*, pl. XXII.

4. Sur un cippe circulaire de Pérouse, *ibid.*, pl. XXV, fig. 1; cf. Conestabile, *Dei monum. etruschi e romani di Perugia*, IV (1870), p. 26, sqq.; pl. V (XXI), XII (XXVII).

5. Bas-relief en tuf de Chiusi, Martha, *Art. étr.*, fig. 236, 237, p. 343.

6. Sur le cippe de *pietra fetida* de Chiusi, 4e face, course de chevaux; sur une autre sculpture de Chiusi, course de triges, Micali, *Mon. ined.*, pl. XXIV. On peut comparer encore le cortège du sarcophage de Pérouse, Martha, *Art. étr.*, fig. 250, p. 361 = Conestabile, *Mon. di Perugia*, pl. XIII, représentant sans doute un cortège triomphal défilant avec le butin conquis; à l'une des extrémités de ce relief, apparaît un groupe de prisonniers qui se trouve presque exactement reproduit dans la dernière zone de la situle Benvenuti (Este). Sur le caractère réaliste et familier de ces sculptures étrusques, cf. Brunn, *Annali*, 1846, p. 195, 196.

que la représentent ces cippes, ressemble singulièrement à la solennité religieuse reproduite sur le bronze bolonais [1]. On ne saurait surtout manquer d'être frappé de la curieuse identité qui réunit la décoration figurée sur la situle de la Certosa, à celle d'un marbre, beaucoup plus récent, provenant sans doute de l'Italie centrale : le trône conservé au Palais Corsini, à Rome [2].

Le trône Corsini rappelle assez exactement, comme le remarque M. Hoernes [3], la forme des fauteuils d'osier représentés sur les situles et dont le miroir de Castelvetro nous offre précisément un exemple. Une sorte de cylindre constitue le siège ; le dossier de forme arrondie, se renverse légèrement en arrière. A l'intérieur du dossier et tout autour du siège, courent quatre frises décoratives et figurées. Cette distribution des ornements en zones superposées contraste avec le style développé des reliefs. C'est en effet à l'art grec de l'époque classique que semblent se rattacher ces sculptures, encore réparties suivant un mode archaïque. Le trône Corsini.

Un défilé de fantassins et de cavaliers occupe la première zone; mais au lieu de nous présenter une troupe de gens à pied précédée par un ou deux cavaliers, l'artiste, pour plus de variété sans doute, a entremêlé les uns et les autres et répété, trois fois de suite, le groupe d'un cavalier suivi d'un piéton. La seconde zone du dossier est occupée par trois scènes différentes d'une chasse au sanglier. Un rameau de lierre entoure le siège d'une guirlande continue, qui remplit la zone supérieure. Mais au-dessous apparaît une procession de sacrifice suivie de scènes de jeux, qui, plus précisément encore que le défilé militaire, évoquent le souvenir des bronzes de l'Italie du nord. En tête s'avance, comme sur la situle de la Certosa, le sacrificateur

1. Zannoni, je crois, expliquait déjà la décoration de la situle, comme une procession funéraire et y voyait une allusion à l'usage auquel était destiné ce vase.

2. *Monum. Inst.*, XI, pl. IX; Helbig, *Annali*, 1879, p. 312-317. Ce rapprochement entre la situle de la Certosa et le trône Corsini a été indiqué déjà par Brunn, *Ueber die Ausgrabungen d. Certosa*, in *Abhandl. d. bayr. Akad. d. Wissensch.*, I Abth., XVIII (1887), p. 171; par Benndorf, *Mitteil. d. Anthropol. Gesellsch. in Wien*, XIV, p. 44; par Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 671.

3. *Ibid.*, note 3.

suivi d'un esclave conduisant le taureau ; derrière la victime, marchent deux autres serviteurs portant une lourde situle suspendue à un bâton, puis une femme un vase à la main et un fardeau sur la tête, enfin d'autres prêtres enveloppés d'un ample manteau. A la suite de ce cortège, la scène change brusquement et nous assistons aux jeux qui durent accompagner la solennité. Deux personnages assis représentent évidemment les juges et arbitres des combats ; devant eux, des lutteurs, armés des mêmes haltères que sur la situle Arnoaldi, sont en train de s'exercer : entre eux est exposé le prix du concours, un casque placé sur un support ; un second groupe inachevé ou, en tout cas, peu clair, semble figurer des acrobates ; plus loin un personnage vêtu d'une courte tunique et tenant un javelot dans la main gauche, fait allusion, suppose M. Helbig, au jet du javelot [1] ; deux autres athlètes paraissent sur le point de se livrer à la lutte à main plate, enfin un cavalier se prépare, sans doute, à prendre part à une course.

Il est difficile d'apprécier exactement l'intervalle de temps qui sépare le trône Corsini des situles de Bologne et d'Este : la composition très simple, le faible relief des figures et le caractère encore sévère du dessin, distinguent assez nettement ces sculptures de celles des urnes étrusques de basse époque. On n'oserait affirmer cependant que ce style soit celui de la fin du v^e^ et du iv^e^ siècle étrusque.

Nous ignorons même de quelle région provient ce monument. Le traitement général des visages et les proportions des figures rappelaient à M. Helbig des fragments de stèles sépulcrales de Capoue [2]. Certains détails, la forme des casques et des boucliers ovales, lui paraissaient pouvoir être rapprochés de types monétaires de la Campanie osque. Le trône appartiendrait selon lui « à un stade avancé de l'art osque, précédant de peu l'époque à laquelle cet art aurait perdu son individualité devant le style gréco-romain. »

Mais la comparaison de ces reliefs avec les peintures funéraires du v^e^ et surtout du iv^e^ siècle, connues en Campanie, ne semble pas confirmer cette conclusion. Les motifs de ces peintures apparaissent très différents de ceux

1. *Annali*, 1879, p. 314.
2. *Ibid.*, p. 315, 316.

qui décorent le trône Corsini ; ils sont d'un art plus élégant, plus souple et plus orné [1] ; l'armement et les costumes campaniens ne se prêtent point à des rapprochements bien convaincants avec ceux de notre sculpture [2]. Il serait plus satisfaisant de rattacher la décoration du trône à celle des cippes et des sarcophages de Chiusi et de Pérouse, et d'y reconnaître le développement de cet art réaliste et familier, dont la tradition se poursuit, en Etrurie, depuis le VI^e^ siècle, de ce même art que nous retrouvons au V^e^ siècle, au nord de l'Apennin, sur les bronzes de Bologne, et qui, par cet intermédiaire se prolonge jusqu'à Este et au pied des Alpes.

Les éléments locaux dans la décoration des bronzes bolonais.

Si nombreux que nous paraissent les liens rattachant les motifs, le style et la composition de la décoration incisée ou repoussée sur les bronzes bolonais, à l'art de l'Etrurie tyrrhénienne, nous ne saurions méconnaître cependant le caractère local de certains détails qui s'y rencontrent. Tel est par exemple le chapeau à larges bords dont se trouvent coiffés, sur la situle de la Certosa, plusieurs des personnages de la procession religieuse [3]. La même coiffure reparaît, esquissée de façon très schématique, sur la situle Arnoaldi [4], sur la situle Benvenuti, à Este, et sur plusieurs autres bronzes venéto-illyriens [5]. Nous n'en connaissons au contraire qu'une seule représentation au sud de l'Apennin : un joueur de flûte, placé derrière l'orchestre, sur une fresque de Chiusi, porte un chapeau de ce genre [6]. Brizio rappelle à ce propos le pétase grec et le πῖλος πλατύς macé-

1. Cf. F. Weege, *Oskische Grabmalerei*, in *Jahrb. d. Instituts*, 1909, p. 99, sqq. ; partic., p. 131, *der Stil* ; et p. 132, *Inhalt. d. Darstellungen* : un seul exemple de courses de chars, n. 42 (et peut-être 40) ; deux scènes de pugilat, 39, 2 et 40, 1, (p. 121, 122), complètement différentes de celle de la *sedia Corsini*.

2. *Ibid.*, p. 142, sqq. : *die Oskische Bewaffnung.* ; les casques paraissent assez différents, cf., fig. 2, p. 103 ; fig. 16, p. 142. Les boucliers ovales, en usage chez les Samnites, *ibid.*, p. 144, ne leur étaient certes pas particuliers. Les guerriers de la *sedia*, à la différence des guerriers Samnites, n'ont ni cuirasse, ni pectoraux, ni jambières.

3. *Le chapeau de Basile*, comme l'appelle M. S. Reinach, *Les Celtes dans la vallée du Pô et du Danube*, p. 107.

4. Porté par le cocher du dernier char, à gauche de la première zone.

5. Quatre exemples dans la première zone de la situle Benvenuti : cf., *ci-dessous, fig.* 124.

6. *Mon. Inst.*, V, pl. XVI, *Annali*, 1850, p. 275.

donien. Mais il reconnaît que cette mode dut rester exceptionnelle en Etrurie. Nous aurions là, à en juger par une plaisanterie de Plaute, une coiffure barbare et même proprement illyrienne [1].

Une partie au moins des soldats qui occupent la première zone de la situle de la Certosa, semblent de même armés à la barbare. Les deux cavaliers qui ouvrent le défilé et les quatre piétons qui le terminent, portent la *cateia*, hache de jet au manche recourbé [2], qui, sur la côte tyrrhénienne, paraît avoir disparu d'assez bonne heure, devant l'épée, la lance et le javelot classiques [3]. On remarquera aussi la longueur inusitée de la lance et la forme ovale du grand bouclier, qui distinguent les cinq premiers fantassins.

La plupart des guerriers de la situle Arnoaldi portent également un bouclier presque rectangulaire, orné d'une longue arête transversale continuant l'*umbo*, tandis que des rangées de hachures parallèles, tracées dans la largeur, semblent indiquer les côtes d'un travail de vannerie. Les anciennes populations de l'Italie centrale connaissaient sans doute l'écu oblong, avec *umbo* assez semblable aux représentations qui s'en voient sur la situle Arnoaldi [4]; les dalles sculptées qui fermaient un certain nombre des puits funéraires archaïques de Vetulonia [4], nous en apportent la preuve. Nous retrouvons le même type de bouclier sur le trône Corsini. Mais, entre temps, le bouclier rond semble avoir été de beaucoup le plus courant en Etrurie. Surtout, il ne paraît pas que les Etrusques aient jamais possédé soit des boucliers ovales, dépourvus de l'arête centrale, soit des boucliers laissant à découvert l'armature d'osier tressé. Les armes défensives de ce genre

1. *Sulla nuova situla*, in *Atti Mem.*, 1884, p. 37 (tirage à part).

Pol, hic quidem fungino genere est, capite se totum tegit,
Illurica facies videtur hominis. (Trinummus, 851).

2. Cf. A. Grenier, *L'armement des populations villanoviennes au nord de l'Apennin*, in *Revue Archéologique*, 1907, I, p. 12; cf. Saglio, in *Dictionnaire des Antiquités*, s. v. *cateia*.

3. Cependant la stèle sculptée archaïque de Fiesole représente un guerrier tenant la lance de la main droite et la *cateia* de la main gauche : Montelius, pl. 158, fig. 2; cf. Martha, fig. 254, p. 368; (la hache est représentée par erreur d'après le dessin de Micali, sous forme d'une fleur).

4. Cf. Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 662, 663.

5. Montelius, pl. 175, fig. 4, 5.

appartinrent en propre, suivant toute apparence, aux populations de l'Europe centrale.

C'est en effet dans les nécropoles d'Istrie et de basse Autriche [1], que se retrouvent des casques d'osier, simplement garnis de petites phalères convexes en bronze, correspondant exactement par leur forme et leur aspect au casque pointu, bordé sur son pourtour de bossettes en relief, qui coiffe les cinq premiers fantassins de la situle de la Certosa. Ces soldats, assurément, ressemblent plutôt à des Illyriens qu'à des Etrusques.

Le bonnet parfaitement conique des quatre porte-haches de l'arrière-garde semble également étranger à l'Etrurie. Il se trouve constitué vraisemblablement, d'une lame de bronze rivée sur le côté, comme le bel exemplaire à peu près contemporain de la *Certosa*, trouvé à Oppeano, dans la province de Vérone [2]. A une date plus récente, un *umbo* de bouclier provenant de Forli, toujours au nord de l'Apennin, dans la région ombrienne, présente l'image de deux guerriers encore coiffés du même casque [3]. Nous y pouvons donc reconnaître un type particulier à l'Italie du nord.

Par contre, le groupe des huit fantassins, au centre de la troupe, a toute l'apparence d'une infanterie étrusque. Couverts d'un bouclier rond, avec ou sans épisème, coiffés d'un casque massif de forme arrondie et garni d'un cimier, portant une courte lance, ces soldats ressemblent parfaitement à ceux qui se voient représentés sur les monuments d'Etrurie.

La situle de la Certosa figure donc une armée composée de trois contingents distincts. Au premier rang marchent des hastats aux longues piques, à grand bouclier ovale et coiffés d'un casque illyrien ; vient ensuite un gros d'infanterie lourde, couverte d'armes défensives de type étrusque et armée du javelot ; enfin s'avance une troupe sans bouclier, coiffée d'un casque de type indigène et portant la hache, l'arme favorite des anciens guerriers de la plaine du Pô.

1. Un exemplaire assez bien conservé se trouve exposé au Musée de Laybach.

2. Montelius, pl. 49, fig. 2. La zône inférieure du casque est incisée d'un cheval et d'une figure de Centaure, de même type que le centaure de la situle Benvenuti.

3. *Not. Scav.*, 1887, p. 8 ; Montelius, pl. 113, fig. 1.

Devons-nous reconnaître là comme le prototype des trois sections de la légion romaine [1] ? En tout cas, quoique composée en partie d'éléments barbares, l'armée qui défile sur la situle de la Certosa, paraît organisée et dirigée à l'étrusque.

Nous signalerons encore comme appartenant en propre à la région bolonaise, les formes de la plupart des vases représentés dans la seconde zone de la situle de la Certosa, parmi les accessoires du sacrifice. Les récipients métalliques semblent en bronze laminé et rivé plutôt que fondu. Telles sont les deux grandes situles portées chacune par deux prêtres ou serviteurs, et celle de dimensions moindres qui se trouve suspendue, dans la troisième zone, au-dessus du lit des deux musiciens. Sur la tête de l'une des femmes, on reconnaît une ciste à cordons. Ces différents types de vases se rencontrent, il est vrai, à Este et en pays vénéto-illyrien, aussi bien qu'à Bologne.

Par contre, deux des porteuses de la situle sont chargées de récipients dont la forme dérive de celle de l'ossuaire de bronze, mais avec des proportions plus écrasées et une panse beaucoup plus proéminente ; ces vases se rencontrent fréquemment dans l'Italie centrale vers la fin du VII^e^ siècle [2] ; la vaisselle de bronze de l'époque villanovienne de Bologne contient quelques spécimens [3], mais nous n'en connaissons aucun exemplaire à Este. Le prêtre qui suit tient à la main un vase que son col étroit, au rebord bien marqué, son épaule arrondie et sa panse légèrement incurvée, permettent de classer parmi la vaisselle de bronze fondu de l'époque étrusque : c'est nous semble-t-il, une situle du type n° 2 [4]. La première des femmes du même groupe a sur la tête un récipient à pied assez étroit, et au corps largement épanoui, qui ressemble fort, malgré des

1. Cf. Müller-Deecke, *die Etrusker*, I, p. 367-370; Cagnat, s. v. *Legio*, in *Dictionn. des Antiquités*, III, p. 1047, 1048. A l'origine, la division de la légion repose sur la division de la cité en trois curies : cf. Thulin, *die etrusk. Disciplin*, III, *die Ritualbücher*, in *Göteborgs Höggskolas Arskrift*, p. 49. Servius divise l'infanterie en trois classes et arme la première d'une longue pique. A l'époque de Camille, les soldats du premier rang sont les *hastati*, viennent ensuite les *principes*, puis les *triarii*.

2. P. e., à Corneto, Montelius, pl. 282, fig. 17 ; pl. 283, fig. 15 ; et *tomba della Straniera* à Vetulonia, Montelius, pl. 183, fig. 20.

3. Cf., *supra*, p. 232, sqq.

4. Cf., *supra*, p. 339 et fig. 112.

proportions un peu hautes, à un cratère à cloche attique.

Nous retrouvons donc, semble-t-il, figurés sur la situle de la Certosa, les différents types de récipients en usage à Bologne durant l'époque étrusque : des bronzes laminés et rivés de fabrication locale, reproduisant dans une certaine mesure les formes villanoviennes; à côté d'eux d'autres vases de métal fondu, importés de l'Italie centrale, et enfin des produits de la céramique grecque ou leurs imitations locales.

On pourrait enfin comparer le style des représentations de la situle, à celui d'un certain nombre des reliefs funéraires de Bologne. Ce sont, sur les deux séries de monuments, les mêmes proportions lourdes, les même silhouettes épaisses, d'une facture à la fois minutieuse et molle, la même timidité et gaucherie dans les mouvements [1]. Que l'on rapproche les profils des personnages sculptés sur les stèles, d'un agrandissement des figures de la situle [2] : on ne saurait manquer d'être frappé de l'identité du dessin, de l'application à accentuer les contours, alliée, chez le bronzier aussi bien que chez le sculpteur, à une égale incapacité d'animer les traits d'une expression quelconque.

L'influence de l'Etrurie sur l'art bolonais et l'influence de Bologne sur l'art venéto-illyrien.

Nous ne chercherons donc pas ailleurs qu'à Bologne le lieu de fabrication de la situle de la Certosa et des bronzes de la même catégorie, ni ailleurs qu'en Etrurie l'origine de leur décoration. Les ciseleurs bolonais, semble-t-il, en ont usé avec leurs modèles étrusques, comme ceux-ci avec leurs modèles ioniens, les adaptant de leur mieux à la représentation de la réalité qu'ils avaient sous les yeux. Les artistes étrusques avaient métamorphosé en sujets de genre les scènes mythologiques et même les formes fantastiques de l'imagerie gréco-ionienne. Sur les bronzes bolonais, le réalisme des détails pris sur le vif transforma de nouveau les sujets de genre étrusques en scènes proprement bolonaises. Ce sont les mêmes motifs néanmoins, c'est surtout la même tradition artistique, qui, de l'Italie centrale du VII[e] siècle, se poursuit jusque dans la Circumpadane, durant le V[e] siècle.

1. Au moins sur les plus anciennes stèles ; p. e. Ducati, *Le pietre fun.*, *Mon. Linc*, XX, stèle 135, fig. 8, col. 484.
2. Montelius, pl. 101, fig. 86, et pl. 105, fig. 3, 4.

Nous reconnaîtrons d'ailleurs aisément, que cette industie d'art ne fit que passer à Bologne, plutôt qu'elle ne s'y implanta réellement. Disposant de la magnifique vaisselle de bronze fondu importée de Toscane, les Etrusques de Felsina devaient sans doute mépriser un peu ces bronzes d'une technique arriérée et primitive. Une décoration, même cohérente et soignée, comme celle de la situle de la Certosa, leur semblait évidemment barbare, à côté de la brillante illustration des vases attiques. C'est en dehors des frontières étrusques, à Este, en territoire venète, et plus loin encore vers le nord, dans les vallées de Alpes et dans l'arrière-pays du golfe adriatique, que cet art du bronze repoussé prit réellemment racine et put se développer de façon autonome. Mais il ne parvint dans ces régions, croyons-nous, que par l'intermédiaire de Bologne étrusque.

A considérer l'ensemble de ces bronzes venéto-illyriens, on ne peut qu'être frappé de la profonde inégalité de perfection technique et de style, qui sépare des exemplaires trouvés dans la même province et dans des tombes sensiblement contemporaines. La situle de Welzelach [1], par exemple, le couvercle de Hallstatt [2], la situle et le ceinturon de Watsch [3], se rapprochent par leur composition, leurs motifs et leur facture, des meilleurs produits bolonais, tels que la situle de la Certosa et le miroir de Castelvetro. La ciste Moritzing [4] au contraire et la situle de Kuffarn [5], présentent le même schématisme dégénéré, ils accusent la même négligence que la situle Arnoaldi. Une maladresse également dépourvue de goût se retrouve dans la plupart des produits issus des nécropoles venètes.

Il est peu vraisemblable que, pour la situle de Welzelach par exemple, qui provient d'une nécropole de basse époque et dans laquelle on remarque déjà des traces de l'influence celtique, un artiste local ait pu retrouver l'intégrité des motifs et le caractère propre de la décoration que les pre-

1. Von Wieser, in *Beiträge zur Anthropol. Ethnol. u. Urgesch. von Tyrol, Festschrift. d. 25 Jubil. d. deutsch. Anthrop-Gesellsch.*, p. 263-277, pl. VI. Tout le mobilier appartient à l'époque de Hallstatt récente.

2. Ghirardini, *La situla...* in *Mon. Linc.*, X; Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, pl. XXXVI, fig. 3.

3. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst.*, pl. XXXV.

4. *Monum. Inst.*, X, pl. VI; Hoernes, *Urgesch. d. Kunst.*, pl. XXXIV, et XXXVI, fig. 6.

5. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst.*, pl. XXXIII.

miers artisans bolonais semblent avoir empruntée directement à l'Etrurie. La situle est donc beaucoup plus ancienne que la tombe dans laquelle elle s'est rencontrée; nous ignorons à la suite de quelles circonstances elle est parvenue dans la solitude alpestre de Welzelach; mais il nous semble plus légitime de la rattacher au groupe des bronzes figurés de Bologne, que de faire dépendre ces bronzes de Bologne, de la situle de Welzelach. Nous en dirons autant du couvercle de Hallstatt, de la situle et du ceinturon de Watsch. Nous serions tentés, par conséquent, de revendiquer pour les ateliers bolonais, les exemplaires les meilleurs, ou du moins les modèles exactement reproduits par les meilleurs bronzes figurés des Alpes et de Carinthie. Ces mêmes officines bolonaises ne semblent-elles pas, en effet, avoir exporté jusque dans des régions plus lointaines encore, quelques-uns de leurs produits, les cistes à cordons à poignées latérales, par exemple?

Concurremment à cette industrie étrusque de Bologne et sous son influence, se seraient développées plus tard, en divers points des provinces subalpines et jusque dans les vallées des Alpes, des écoles de décorateurs et de bronziers plus ou moins habiles. La situle de Trezzo à Milan [1], grossièrement ornée de figures d'animaux en pointillé, les bronzes de Klein-Glein [2], décorés suivant la même technique, au Musée de Gratz, représenteraient le style proprement alpestre [3]; les nombreux exemplaires d'Este et d'Istrie, le style particulier de la région venète. Enfin, une hypothèse fort séduisante, émise par M. Ghirardini [4], pourrait rendre compte de la diffusion un peu désordonnée et sans règle, des œuvres de ces types divers, depuis l'Apennin jusqu'à la vallée du Danube. A côté des ateliers stables, comme ceux d'Este, auraient travaillé un certain nombre de bronziers nomades. Ces artisans nous apparais-

1. Trouvée sur la rive droite de l'Adda, à l'est de Monza (prov. de Milan), cf. Montelius, col. 254, pl. 46, fig. 19, a.

2. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 570, 571 et 663.

3. Il faut peut-être supposer, à l'origine de ce style, l'influence d'un centre différent de Bologne et situé dans la partie occidentale de la plaine du Pô, mais également étrusque, tel que *Melpum*, par exemple. Nous pensons ici en particulier aux bronzes de *Castelletto-Ticino* (Golasecca), dont M. Pettazzoni a bien mis en relief le caractère proprement étrusque, cf. *Röm. Mitteil.*, XXIV, 1910, p. 317-335.

4. *La situla italica.*, in *Mon. Linc.*, X.

sent en tout cas, comme les héritiers tardifs des bronziers étrusques ; c'est dans la grande colonie étrusque du nord de l'Apennin qu'ils durent apprendre leur métier.

Les bronzes figurés d'Este ne sont pas antérieurs à ceux de Bologne.

Une double objection cependant, a arrêté M. Ghirardini, sur la voie de la conclusion que nous croyons pouvoir proposer et l'a déterminé à admettre au contraire, d'une part l'autonomie de la décoration venète par rapport à l'art étrusque, et d'autre part son influence sur les bronzes bolonais. « On ne saurait affirmer, reconnaît-il, que les deux » situles de Bologne n'aient aucun rapport avec aucune » œuvre de l'art étrusque : on peut en effet trouver en Etru- » rie quelques éléments analogues, dans certains produits » de l'art étrusque archaïque, dérivant de l'art gréco-asia- » tique ou ionien... mais on ne saurait en réalité admettre » cette influence, 1° parce qu'aucun indice ne nous montre » l'art étrusque archaïque de VII^e^ et du VI^e^ siècle pénétrant » vers le nord de l'Italie, 2° parce que le plus remarquable » des bronzes d'Este, la situle Benvenuti, plus ancienne que » celle de la Certosa, prouve que cet art figuré s'est déve- » loppé en territoire venète, plus tôt qu'à Bologne... En con- » séquence, c'est à Este même qu'il en faut chercher le » germe [1]. »

On notera tout d'abord, à propos du second point, que les trouvailles de l'archéologie, dominées qu'elles sont par le hasard, n'autorisent guère de raisonnements d'une forme aussi absolue. La situle d'Este fût-elle réellement antérieure au premier bronze du même genre que l'on connaisse à Bologne, il ne s'ensuivrait pas nécessairement que l'art figuré que représentent ces deux exemplaires, se soit développé tout d'abord en territoire venète. Cette antériorité d'ailleurs ne nous semble pas prouvée.

La principale raison qu'en allègue M. Ghirardini, est que la tombe Benvenuti, dont provient la situle d'Este, appartient à la période précédant immédiatement celle qui paraît subir l'influence de la civilisation bolonaise [2].

1. *Ibid.*, col. 142, note 2.

2. *Ibid.*, col. 20. La tombe de la situle se trouvait au-dessous d'une autre sépulture fournie d'un mobilier caractéristique de la troisième période de la civilisation euganéenne. Elle contenait des fibules à *navicella* (*ibid.*, fig. 6, 9, p. 22) et une autre en forme de quadrupède (fig. 12), analogues par conséquent, les unes et les autres, à celles qui se rencon-

Le mobilier de cette sépulture la classe en effet, entre la seconde période euganéenne, à peu près contemporaine semble-t-il, de l'époque Arnoaldi à Bologne [1], et les sépultures plus récentes qui contiennent quelques exemplaires de céramique grecque et des fibules du type de la Certosa. Mais le synchronisme est loin d'être absolu entre les époques successives de la civilisation à Bologne et à Este. Il est même extrêmement vraisemblable d'admettre à Este un certain retard, relativement à Bologne. Une transition insensible et prolongée nous y conduit de la seconde à la troisième période. Ce développement régulier dut occuper une bonne partie de l'époque qui, à Bologne, se trouve déjà caractérisée comme étrusque. Une situle figurée précède à Este les fibules de type étrusque. Est-il donc impossible que les éléments décoratifs de l'art étrusco-bolonais aient pénétré en pays venète, un peu plus tôt que des produits purement industriels, dont les Venètes possédaient depuis longtemps l'équivalent ? On ne saurait en tout cas affirmer que la tombe Benvenuti soit plus ancienne que le dernier quart du VI^e^ siècle, qui marque le début de la période étrusque à Bologne.

C'est donc l'examen des situles elles-mêmes et de leur décoration, qui doit décider de leur classement chronologique. Or cette analyse accuse, à notre avis, pour la situle d'Este, une date plus récente que pour celle de la Certosa.

La situle Benvenuti se distingue de celle de Bologne, tout d'abord par la forme plus cintrée de ses parois et par un écart plus accentué entre le diamètre du fond et celui de l'épaule. Ce galbe plus élégant, caractéristique des situles euganéennes, les éloigne de leurs anciens modèles villano-

trent à Bologne durant la période Arnoaldi. — La céramique, par la qualité de l'argile et la forme des vases rappelle celle de la 2^e^ période d'Este (*ibid.*, col. 25.) — D'autre part la tombe s'enfonçait dans une couche moins profonde que celles de la 2^e^ période; les cendres étaient déposées, non pas dans la situle, mais dans un ossuaire de terre, comme durant la 3^e^ période; enfin, l'ossuaire lui-même et quelques pièces de vaisselle, ornées de bandes alternativement rouges et noires, ne datent que de la 3^e^ période. (*ibid.*, p. 26.)

1. *Ibid.*, col. 28; déjà, remarque M. Ghirardini, la 2^e^ période euganéenne se trouve contemporaine de la période Arnoaldi. La tombe Benvenuti daterait donc de l'extrême fin de cette époque. Mais les dernières tombes Arnoaldi nous ont paru précisément déjà contemporaines de la civilisation étrusque à Bologne.

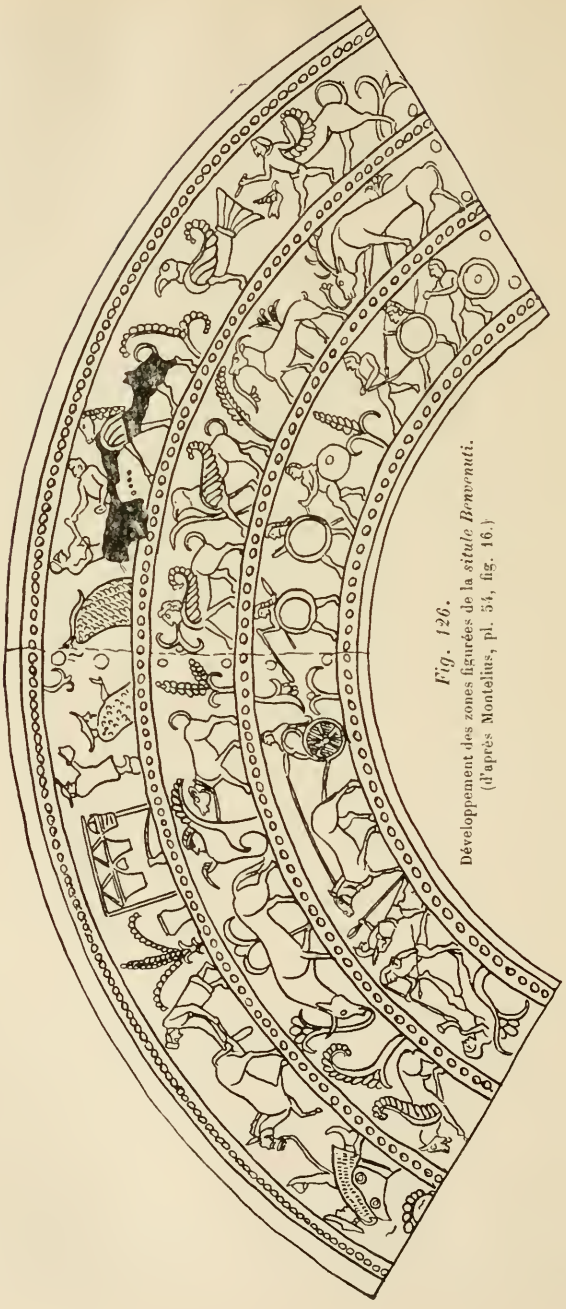

Fig. 126.
Développement des zones figurées de la *situle Benvenuti*.
(d'après Montelius, pl. 54, fig. 16.)

viens, dont le vase de Bologne reproduit plus exactement le type. On remarque en second lieu que, dans l'ensemble des bronzes figurés de l'Italie du nord, le nombre des zones va diminuant, des exemplaires les plus archaïques à ceux de style plus récent. La situle de la Certosa a quatre zones figurées, celle du terrain Arnoaldi n'en a pour ainsi dire plus que deux; sur les *situlette Capodaglio*, d'époque tardive, à Este, la décoration finit par se réduire à une seule zone. Avec ses trois frises superposées et d'égale hauteur, la situle Benvenuti tient par conséquent le milieu entre celle de la Certosa et celle du terrain Arnoaldi. La première nous montre les différentes zones séparées entre elles par une simple ligne en relief figurant le sol; la seconde au contraire les encadre d'une lourde bordure. Plus discret que sur cette dernière, l'encadrement des zones se compose néanmoins, sur la situle d'Este, d'une rangée de bossettes enfermées entre deux lignes parallèles. Tous ces différents détails concordent pour classer la situle Benvenuti entre les deux exemplaires bolonais.

Les motifs eux-mêmes nous apparaissent sur le bronze d'Este, groupés sans grand ordre (*fig.* 126). Le décorateur, au lieu de faire effort pour composer un tableau d'ensemble, s'est contenté, dirait-on, de puiser au hasard dans un répertoire déjà fixé. C'est le même procédé précisément qu'on remarque sur les situles de style lâché comme celle du terrain Arnoaldi. Des scènes diverses remplissent la première zone : entre un spectateur profondément enfoncé dans son fauteuil et un quadrupède indéterminé, deux pugilistes se trouvent en garde; un Centaure perce d'une arme la queue d'un oiseau gigantesque; un nouveau personnage assis tient par la bride un cheval que ferre un serviteur; puis derrière un arbuste en forme de palme, une situle et une hache sont posées par terre, tandis que trois autres vases paraissent pendus à une poutre supportée par deux montants; enfin, tournant le dos et assistant peut-être à la scène de pugilat, se voient deux personnages, l'un de petite taille, monté sur un escabeau, l'autre, épais et lourd, représenté seulement à mi-corps.

Dans la zone suivante viennent les silhouettes d'animaux : un sphinx, un griffon, un bouquetin broutant les feuilles d'un arbuste, un cerf paissant, derrière lequel un lion ailé

lève une patte menaçante, et un bœuf à la pâture, surveillé par un berger assisté de son chien.

Seules les figures de la troisième zone semblent constituer une représentation à peu près cohérente. Nous y voyons un guerrier en marche, couvert de son bouclier rond, et brandissant l'un de ses deux javelots ; deux autres guerriers, derrière lui, conduisent des prisonniers enchaînés; un combattant semble percer de sa lance un sonneur de trompe qui s'affaisse sur un ornement de remplissage, tandis qu'un dernier personnage armé se retourne vers un char.

Des motifs végétaux séparent entre eux les différents groupes de personnages; ils forment un véritable fond pittoresque à la frise d'animaux et à la scène de pâture de la seconde zone. La sévérité de la situle de la Certosa exclut toute cette floraison; nous avons déjà noté, au contraire, l'abus de cette décoration accessoire sur les bronzes de style décadent, comme la situle Arnoaldi. A cet égard encore, la situle d'Este tient le milieu entre les deux exemplaires trouvés à Bologne.

Nous ne méconnaissons pas, sans doute, l'apparence archaïque de quelques-uns des motifs de la situle Benvenuti. Les figures d'animaux en particulier, paraissent se rattacher aux types ioniens primitifs. L'oiseau et le Centaure à jambes humaines de la première zone, le sphinx, le griffon, le lion ailé, le cerf et le bouquetin de la seconde, reproduisent des modèles assurément anciens. Mais l'existence de ces modèles ne s'est-elle pas prolongée, à Este, bien au-delà de l'époque durant laquelle ils se rencontrent en Grèce et même en Etrurie?

A ces silhouettes se mêlent d'ailleurs des figures de style beaucoup plus récent. Que l'on compare par exemple le rigide défilé de la situle de la Certosa, aux guerriers de la situle Benvenuti, animés chacun d'un mouvement différent, combattant, marchant, courant, poussant devant soi, à coups d'épieu, un prisonnier, ou le tirant par une corde. Une telle variété demeure complètement étrangère à l'archaïsme. Attribuera-t-on un caractère ancien à l'image très souple et presque élégante du cheval de la première zone? On distingue même déjà sur la situle Benvenuti les traces évidentes d'une exécution un peu lâchée. Le personnage obèse

qui d'une main, omise par l'artiste, parce que sans doute elle ne se détachait pas en silhouette, tient la bride du cheval, tandis que de l'autre il soulève une coupe, apparaît comme une déformation de la figure assise représentée par exemple sur le miroir de Castelvetro. Un peu plus loin, le décorateur de bronze euganéen semble même n'avoir plus compris son modèle. Les deux spectateurs du combat de ceste devaient également siéger sur une sorte de trône ; ce trône a été confondu, une première fois, avec le corps même du personnage qui se trouve ainsi figuré sans jambes, la seconde fois, il se trouve réduit à une masse informe que surmonte un grand chapeau triangulaire. La silhouette du berger de la seconde zone, doit-elle être interprétée comme enveloppée d'un ample manteau et appuyée à un arbre, ou comme assise dans un fauteuil?

Ces incertitudes et ces fautes accusent, nous semble-t-il, dans la situle Benvenuti, une œuvre de seconde main, c'est-à-dire l'imitation, par un artiste inférieur, d'une décoration analogue à celle de la situle de la Certosa et du miroir de Castelvetro. Le plus soigné et le plus ancien des bronzes d'Este marque déjà, par rapport à ceux de Bologne, l'abâtardissement caractéristique du développement de l'art figuré à Este. C'est la situle Benvenuti qui dérive de celle de la Certosa, ou du moins des œuvres de même style, et non pas la situle de la Certosa qui remonte à l'art venéto-illyrien.

Les rapports ainsi fixés entre les deux exemplaires les plus caractéristiques de la décoration figurée à Este et à Bologne, on voit tomber d'elle-même, la première objection soulevée par M. Ghirardini : si la situle Benvenuti est bien contemporaine de la période étrusque à Bologne, on n'a plus à se demander par quelle voie les motifs de l'art étrusque ont pu pénétrer jusque dans l'Italie du nord. La diffusion de cette imagerie jusqu'au pied des Alpes, apparaît comme la conséquence de l'extension de la puissance politique étrusque au nord de l'Apennin, vers la fin du VI^e^ siècle. Ce sont les conquérants étrusques eux-mêmes qui ont introduit leur art à Bologne; de Bologne, cet art a gagné, par voie de pénétration pacifique, la Vénétie, puis les Alpes.

Si réelle d'ailleurs que se trouve, avant cet événement,

la séparation entre la civilisation villanovienne de l'Italie circumpadane et la civilisation étrusque de l'Italie centrale, la barrière n'est pas telle, entre les deux provinces, qu'elle ne laisse pénétrer à Bologne quelques éléments étrusques, et en particulier des éléments d'art décoratif et figuré. Si complète que se révèle, après la conquête étrusque, l'assimilation de la région bolonaise à la civilisation étrusque du v^e^ siècle, l'influence de l'industrie et de l'art tyrrhéniens ne réussit pas à faire disparaître les vieilles techniques indigènes, comme celle du bronze laminé, ni à imposer aux artisans locaux la rapide succession des styles que nous voyons se développer au sud de l'Apennin. Dans cette province lointaine et un peu isolée se perpétuent longuement les schèmes étrusques de la première heure ; ils se répandent ensuite, en s'abâtardissant, chez les peuples barbares du nord de l'Adriatique, alors que, dans leurs pays d'origine, ils étaient depuis longtemps déjà tombés dans l'oubli. C'est bien la tradition étrusque que nous retrouvons sur les bronzes figurés de Bologne et de Vénétie ; nous l'y retrouvons au point précis de son développement, auquel elle était parvenue en Toscane, lorsqu'elle franchit l'Apennin. C'est elle qui, par l'intermédiaire de Felsina, étend un de ses rameaux vers le nord ; ce n'est pas un art de l'Europe centrale qui, par la Vénétie, descend jusqu'à Bologne.

CHAPITRE XII.

LES PIERRES SCULPTÉES ET LES STÈLES FUNÉRAIRES.

Les monuments funéraires de l'époque villanovienne, p. 416. — Stèles *xoana* et stèles plates, p. 417. — Ornements et motifs figurés de l'époque villanovienne, p. 419. — La pierre aux bouquetins, p. 421. — La tête Gozzadini, p. 424. — La stèle Zannoni, p. 428. — L'art étrusque archaïque et la civilisation villanovienne de Bologne, p. 431.
Les monuments funéraires étrusques, p. 432. — Cippes sphériques, p. 433. — Stèles plates, p. 434. — La décoration des stèles : motifs ornementaux, p. 435. — La décoration végétale, p. 439. — La division en zones ; les figures d'animaux et de monstres, p. 440. — L'image du défunt, p. 443. — Le voyage aux Enfers, p. 445. — Le voyage en char, p. 448. — Scènes diverses, p. 449. — Guerriers en armes et scènes de combats, p. 452. — Les représentations de Gaulois sur les stèles bolonaises, p. 455. — Style des représentations figurées sur les stèles, p. 456. — La polychromie des stèles bolonaises, p. 457.

Bien plus nombreuses que les bronzes incisés ou repoussés, les stèle funéraires témoignent, à Bologne, d'un développement particulièrement florissant de l'art figuré. Dans les différentes nécropoles d'époque étrusque réparties autour de la ville, se sont rencontrés, soit encore intacts et en place soit, bien plus fréquemment, en fragments épars, les monuments qui surmontaient les tombes. Il semble que l'usage ait été à peu près constant, de marquer d'un signe, si modeste fût-il, l'emplacement de chaque sépulture.

Un tel soin ne saurait passer, il est vrai, pour une innovation due à la civilisation étrusque. Quelques stèles funéraires brutes et même sculptées apparaissent dès la période villanovienne. Elles demeurent sans doute exceptionnelles [1], mais à côté d'elles apparaissent, dans des couches

1. Il ne s'en rencontre pas au-dessus des tombes à puits de type archaïque. Seules, les tombes les plus grandes et les plus riches, celles dont les parois se trouvent souvent garnies d'une construction en galets, sont quelquefois marquées d'une stèle. Il en est de même en Etrurie. « Les tombes archaïques, » remarque M. Falchi, à Vetulonia (*Vetulonia*, p. 23) « ne sont indiquées, en général, par aucun signe ; de temps en temps » seulement, une stèle grossière indique la présence d'une tombe à » *pozzo*. » — Dans les nécropoles villanoviennes de la province bolonaise, les stèles demeurent beaucoup plus rares encore qu'à Bologne même. A Villanova, Gozzadini ne signale qu'un seul « bloc de forme conique, large

archéologiques datant du premier âge du fer, certains fragments figurés, premiers essais d'un art dont les sculptures étrusques manifestent le plein épanouissement. Nous nous trouvons donc amenés à réunir dans ce chapitre les stèles et pierres sculptées villanoviennes aux stèles funéraires étrusques. Les caractères propres aux unes et aux autres ne sauraient d'ailleurs permettre de les confondre.

I. — Les monuments funéraires de l'époque villanovienne.

Les monuments funéraires de l'époque villanovienne se trouvent représentés le plus couramment par un simple caillou de fleuve, de forme allongée et de dimensions un peu plus volumineuses que les galets employés parfois à la maçonnerie des parois de la tombe. Un éclat de grès plus ou moins volumineux, à peu près brut et seulement arrondi à son extrémité supérieure, peut remplacer le caillou.

Fig. 127. — Stèle de grès villanovienne (Zannoni, *Certosa*, pl. C, fig. 6.)

Stèles *xoana*.

Quelques pierres cependant tendent vers une forme moins rudimentaire. L'une de celles que publie Zannoni accuse, au quart environ de sa hauteur à partir du sommet, une sorte d'étranglement [1] (*fig.* 127). On y peut reconnaître le schème élémentaire d'un portrait funé-

» à la base de 0,27, haut de 0,57, se dressant au-dessus des tombes. » (*Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna*, p. 5, 6). A tort ou a raison, mais plutôt, semble-t-il, à tort qu'à raison, il y reconnaît une borne marquant la limite de la nécropole : les tombes en effet, n'auraient pas dépassé de ce côté, la ligne marquée par cette pierre. Nous aurons cependant à mentionner, un peu plus loin, plusieurs stèles remarquables trouvées à S. Giovanni in Persiceto. A Bazzano, près du Panaro, une seule tombe était surmontée d'une stèle « formée d'une pierre allongée » et brute, haute d'environ 1 mètre » (Montelius, *La Civilis. prim.*, texte, I, col. 429). M. Ducati signale encore une petite stèle brute, de type villanovien, mais de provenance inconnue, faisant partie de la collection T. Costa à Anzola (*Rendic. Linc.*, 1910, p. 253, n. 2). A Bologne, les stèles ne se multiplient que dans la partie occidentale, c'est-à-dire la plus récente, des nécropoles *fuori porta S. Isaia :* cf. Zannoni, *Certosa*, p. 350, pl. C, fig. 4, 5, 6; p. 387, pl. CXXVII, fig. 5 et 10; Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi-Veli*, p. 12; Brizio, *Not. Scav.*, 1889, p. 316 (Benacci-Caprara); 1893, p. 178, 185 (Grabinski et Romagnoli) ; 1894, p. 271 (de Luca). On trouve des stèles analogues notamment à Vetulonia, p. e., sur la colline Baroncio, *Not. Scav*,, 1885, p. 298.

1. *Certosa*, pl. C, fig. 6.

raire en forme de xoanon. Cette interprétation se trouve confirmée par l'exemple d'une autre stèle de même profil, provenant de S. Giovanni in Persiceto [1] (*fig* 128) ; à la partie supérieure de la pierre, se reconnaissent deux cercles dessinant les yeux, un petit rectangle proéminent d'environ 1 millimètre d'épaisseur pour le nez et deux traits parallèles pour les lèvres, tandis que sur le corps, des traits verticaux esquissent les plis du vêtement, serré à la taille par une ceinture.

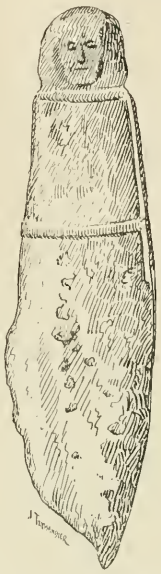

Fig. 128. — Stèle *xoanon* de S. Giovanni in Persiceto. (*Not. Scav.*, 1893, p. 178.)

L'idée de transformer le signe marquant l'emplacement du sépulcre en un symbole du défunt, puis de façonner ce symbole à l'image humaine, est de celles qu'indépendamment les unes des autres, ont pu imaginer les populations les plus diverses. Ces modestes monuments villanoviens n'ont rien du menhir ni des pierres sculptées préhistoriques trouvées en France [2]. Les particularités en paraissent même assez différentes de celles des stèles de même type qui se rencontrent en Ligurie et qui ne datent d'ailleurs, que d'une époque plus tardive [3]. Création originale ou réminiscence lointaine, ces *xoana* villanoviens ne se prêtent, nous semble-t-il, à nul rapprochement tant soit peu significatif.

Stèles plates à disque.

De la forme du xoanon, on passe aisément à celle de la dalle plate à corps rectangulaire, plus ou moins allongé

1. *Not. Scav.*, 1891, p. 83; 1893, p. 178, fig. 3. Les cippes *xoana* de Chiusi, mentionnés par M. Martha, *Art étrusque*, p. 215, sont d'un type fort différent et d'un art beaucoup plus avancé; ils appartiennent à des statues assises et font office de canopes; cf., l'exemplaire auquel fait allusion M. Martha, d'après Dennis, *Cities and Cemeteries*, II, p. 299 = Giometti, *Guida di Chiusi*, p. 50, n. 483.

2. Déchelette, *Manuel d'Arch. préhist.*, I, p. 584, sqq., fig. 225, 226.

3. *Ibid.*, II, p. 487, sqq., fig. 207; cf. *Bullet. Paletn.*, XXXV (1909), p. 32-37; 65-77; et pl. III; la stèle, pl. III, fig. 3, p. 35, porte une inscription en caractères étrusques; les armes figurées sur ces stèles paraissent celles de l'époque celtique, *ibid.*, p. 36.

et surmonté d'un disque. Tel est en effet l'aspect schématique, qu'en différentes régions, a pris parfois la silhouette humaine [1]. La nature de la pierre bolonaise, un grès friable se débitant naturellement en larges éclats sans épaisseur, a multiplié les exemplaires de ce type dans les nécropoles Benacci et Arnoaldi. Quelques-uns se trouvent même décorés de dessins géométriques et parfois de grossières figures.

C'est ainsi que, sur le disque d'une stèle provenant du terrain Grabinski-Meniello (*fig.* 129), est incisée une large rosace aux maigres pétales, bordée d'une double moulure en relief [2]. Sur un autre exemplaire de S. Giovanni in Persiceto [3] (*fig.* 130), le centre du disque se trouve marqué

Fig. 129.
Stèle *Grabinski* (villanovienne)
(*Not. Scav.*, 1883, p. 178.)

Fig. 130.
Stèle de S. Giovanni in Persiceto
(*Not. Scav.*, 1893, p. 179.)

1. Déchelette. *Manuel.*, I, p. 599, fig. 233; cf. Schliemann, *Ilios*, (trad. Egger,) p. 29), fig. 88; p. 404, fig. 219-227 et surtout, p. 405, fig. 228-230 : idoles en os de petite taille, mais d'un profil très voisin de celui des stèles plates villanoviennes; Milani, *Studi e Materiali*, III, p. 39, fig. 324-325.

2. *Not. Scav.*, 1893, p. 178, fig. 1. La stèle surmontait fort probablement l'une des tombes fouillées en 1906, cf. *Mélanges Arch. et Hist.*, XXVII (1907), p. 406, 407, et note 1. Elle mesure environ 1 mètre 05 de haut; le disque a 35 cent. de diamètre.

3. Provenant de la même nécropole que la stèle xoanon, *Not. Scav.*,

de même, par une petite rosette à quatre feuilles. Tout autour, séparé par un léger filet, se développe un méandre, d'abord esquissé par incision, puis peint de couleur noire ; un autre méandre, de dessin un peu différent, mais exécuté de la même façon, constitue une bande décorative, en haut de la partie quadrangulaire du cippe.

Ornements et motifs figurés de l'époque villanovienne.

Aux ornements géométriques s'ajoute parfois l'ébauche de figures d'hommes et d'animaux. Le disque d'une stèle Arnoaldi [1] (*fig.* 131) présente, à sa partie supérieure, deux rosettes, et dans sa moitié inférieure, un quadrupède, le tout, d'un très faible relief. Une décoration analogue se répète sur le cippe. Deux doubles spirales et une rosette superposées sont entourées de quatre silhouettes d'animaux. Le dessin en est extrêmement grossier et l'espèce des animaux demeure difficilement reconnaissable. Les deux figures supérieures, analogues à celle du disque, représentent peut-être des porcs, au-dessous seraient figurés, à gauche vraisemblablement un cheval et à droite un autre cheval — ou un mouton.

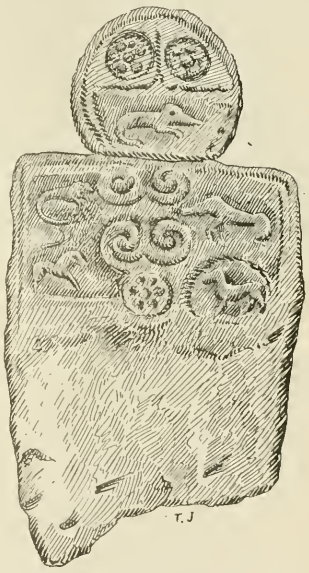

Fig. 131. — Stèle *Arnoaldi* (villanovienne) (*Not. Scav.*, 1893, p. 180.)

Deux fragments de grès ornés de représentations du même genre et du même style proviennent des nécropoles villanoviennes Benacci et de Luca et appartenaient sans doute également à des stèles primitives. Sur le premier d'entre eux [2] (*fig.* 132) se voit, au-dessous de deux grandes

1892, p. 191-199 ; 1893, p. 179, fig. 2. Haut. : 0,80 ; larg. du cippe : 0,65 ; le disque a 0,36 de diamètre en largeur et 0,32 en hauteur.

1. Zannoni, *Certosa*, p. 350, pl. C, fig. 7 ; Gozzadini, *Intorno agli scavi Arnoaldi*, p. 12, pl. XIII, fig. 7 ; *Not. Scav.*, 1893, p. 180, fig. 4. Les mesures en sont à peu près les mêmes que celles des stèles précédentes.

2. *Not. Scav.*, 1891, p. 84 ; 1893, p. 181, fig. 5 ; provenant des fouilles Benacci-Caprara, il était employé parmi les matériaux de construction d'une tombe.

rosaces, un personnage coiffé d'une sorte de cône, bonnet ou casque et tenant, de la main droite, une lance, de la gauche, une massue analogue à celle du chasseur de la

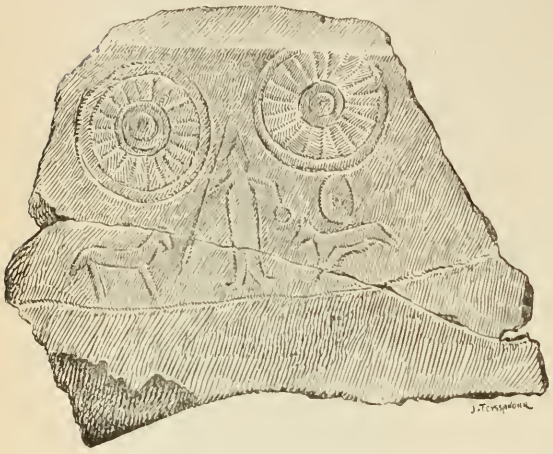

Fig. 132. — Stèle *Benacci-Caprara*. (*Not. Scav.*, 1893, p. 181.)

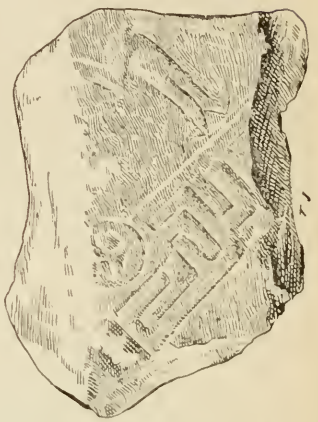

Fig. 133. — Fragment de stèle de Luca (*Not. Scav.*, 1894, p. 271.)

situle de la Certosa. A gauche de cette figure, un ovale dont le centre est marqué d'un cercle, paraît représenter un bouclier; de part et d'autre, se trouvent symétriquement disposés deux quadrupèdes, dont l'un ressemble à un chien et l'autre à quelque gibier. Nous avons là, sans doute, conçue suivant le schème héraldique traditionnel d'un homme entre deux animaux affrontés, une scène de chasse, faisant allusion, peut-être, à l'occupation préférée du défunt.

L'autre fragment [1] (*fig.* 133), plus incomplet, laisse distinguer seulement un double méandre incisé, interrompu par une rosette à quatre feuilles, et, au-dessus de cette bande, les jambes et le corps d'un personnage.

Ces représentations accusent un art absolument enfantin; ce sont des dessins sur pierre, plutôt que des sculptures. On peut songer peut-être à en rapprocher les scènes, esquissées d'une façon tout aussi rudimentaire, sur l'une des stèles de Pesaro [2], mais sans pouvoir tirer de cette res-

1. Retrouvé dans les magasins du Musée de Bologne, parmi les objets provenant des fouilles de Luca (1874) : *Not. Scav.*, 1894, p. 271.

2. Montelius, pl. 143, fig. 4.

semblance, toute fortuite, et qui ne tient qu'à une égale grossièreté, la conclusion d'une parenté ou de rapports quelconques.

Plus caractéristiques sont trois autres fragments, non plus seulement incisés, mais sculptés ; ils témoignent de l'existence à Bologne, dès l'époque villanovienne, d'un art véritable.

La pierre aux bouquetins.

Le premier, la pierre aux bouquetins (*fig.* 134), représente deux quadrupèdes dressés de chaque côté d'un tronc que surmonte une large palmette [1]. Ce n'est pas, à proprement parler, un bas-relief, car l'échine des bouquetins et les feuilles de la palmette se détachent en ronde-bosse sur les côtés et au sommet de la pierre, et d'autre part, la sculpture se trouve ébauchée au revers de la face principale [2] ; ce n'est pas non plus une ronde-bosse, car il est peu vraisemblable que l'artiste se soit proposé de détacher ses figures et de faire disparaître le fond parfaitement aplani, qui apparaît entre le tronc d'arbre et les bouquetins. Les corps des deux animaux, d'un relief assez puissant, manquent néanmoins à peu près complètement de modelé et se réduisent à de simples silhouettes. Nous avons là l'essai d'une œuvre exécutée suivant la technique du bas-relief, mais destinée néanmoins à former un groupe indépendant, à double face. La difficulté du travail et sans doute aussi, un éclat accidentel du grès sur l'un des côtés de la face postérieure, déterminèrent l'abandon de l'ébauche [3]. Trouvée parmi les tombes situées à l'est de la ville, la pierre dut être employée, comme l'aurait été une dalle brute, à fermer un dolio. On ne saurait préci-

1. Gozzadini, *Atti Mem.' Deput. Stor. patr. per le Romagne*, 1868, p. 76, fig. 17, et *Intorno agli scavi Arnoaldi-Veli*, p. 12; Montelius, pl. 87, fig. 22. Voir en dernier lieu, Ducati, *Osservazioni su due monumenti sepolcrali felsinei*, in *Rendiconti Lincei*, 1910, p. 254, sqq., pl. I. Le fragment mesure 1,35 de haut, et 0,85 de large. Il provient des fondations du palais *Malvasia-Tortorelli* et fut trouvé, dit simplement Gozzadini, à la même profondeur que les tombes et au milieu d'elles. Ces sépultures appartiennent, on le sait à la période villanovienne la plus récente ; cf. Montelius, pl. 87, fig. 17. La pierre Malvasia daterait donc, comme elles, plutôt de la seconde que de la première moitié du VIe siècle.

2. C'est par erreur que Montelius, *La Civilis. prim.*, I, (texte) col. 410, indique que le « dos est brut ».

3. Cf. Ducati, *Rendic. Lincei*, 1910, p. 256, 257.

ser à quel office elle se trouvait primitivement destinée [1].

Fig. 134. — La pierre aux bouquetins.

1. On peut exclure néanmoins l'hypothèse proposée par Brizio, *Monum. arch. della prov. di Bologna*, in *Guida dell' Appennino bolognese*, p. 209, et répétée par Montelius, col. 410, 411, et fig. 4. Frappé de l'analogie du motif avec le groupe fameux de la Porte aux Lions de Mycènes, Brizio supposait que cette sculpture devait surmonter la porte principale de l'enceinte villanovienne. Mais 1° on n'a jamais relevé la moindre trace d'une enceinte villanovienne; 2° cette enceinte eût-elle existé, elle se fût

Le motif lui-même rappelle, bien évidemment, celui de la Porte aux Lions de Mycènes. Mais le groupe de deux animaux affrontés, dressés de part et d'autre d'une colonne ou d'un tronc, survécut longtemps à l'époque mycénienne, dans l'art de la Méditerranée orientale. Il se retrouve en particulier à Chypre, où il constitue un ornement cher à la céramique [1]. Une dalle d'albâtre phénicienne du Louvre présente de même, se faisant face, deux fauves ailés que sépare un tronc couronné d'une palmette, comme celui de la pierre bolonaise [2]. Sur un cylindre de jaspe de même provenance, se voient deux bouquetins, semble-t-il, dressés sur leurs pattes d'arrière, contre une sorte de palmier [3]. Mais devons-nous supposer une influence directe de Chypre sur la région bolonaise, vers le VI^e^ siècle avant notre ère? Nous n'en avons rencontré jusqu'ici nul indice, dans l'ensemble de la civilisation villanovienne.

Ici encore, il nous paraît plus vraisemblable d'admettre, entre l'Orient et la plaine du Pô, l'intermédiaire de l'Etrurie. On sait avec quelle prédilection les premiers artistes de l'Italie centrale reproduisirent le groupe héraldique des animaux affrontés. Le motif figuré sur le miroir Arnoaldi nous a déjà fourni l'occasion d'en mentionner plusieurs variantes proprement étrusques [4]. Sur le cylindre en pierre tendre du tumulus de la Pietrera, à Vetulonia, deux griffons sont affrontés dans une attitude qui rappelle de près celle des bouquetins de la pierre bolonaise [5]. Deux quadrupèdes, veaux ou bouquetins, du même type que ceux de Bologne et représentés à peu près dans la même attitude, ornent un support de cratère en bronze, provenant de la

trouvée plus à l'ouest, près de l'Aposa, en deçà des tombes archaïques de la Mercanzia, et non dans le voisinage des tombes récentes du palais Malvasia-Tortorelli; 3° la pierre bolonaise n'est pas triangulaire, comme la dessine Montelius (col. 411, fig. 4) mais bien rectangulaire; 4° les côtés n'en paraissent pas destinés à se trouver encastrés dans un mur, pas plus que le revers ébauché; cf. *supra*, p. 42, n. 3.

1. Perrot et Chipiez, III, p. 706. On en trouve un exemple sur le vase de Citium, reproduit *ibid.*, fig. 518.

2. *Ibid*, p. 131, fig. 78.

3. *Ibid.*, p. 130, fig. 75. D'autres exemples sont cités par M. Ducati, *Rendic. Linc.*, 1910, p. 257, 258. Sur les rapports entre l'art de Chypre et la Phénicie, cf. Dussaud, *Les Civilis. préhelléniques*, p. 183-192.

4. Cf., *supra*, p. 389.

5. Montelius, pl. 200, fig. 9, a, c.

tombe Bernardini à Préneste [1]. La rigidité maladroite de notre sculpture, l'allongement exagéré des formes, la monotonie des lignes, toutes verticales et parallèles, se rapprochent du style étrusque bien plutôt que de la libre fantaisie des modèles orientaux.

Enfin, remarque avec raison M. Ducati [2], la palmette de la pierre Malvasia diffère de la palmette mycénienne et chypriote : elle ressemble au contraire à celle qui, de l'art ionien, passe à la céramique attique et que reproduisent les plus anciennes sculptures d'Étrurie [3]. N'est-il pas d'ailleurs plus légitime de rattacher les débuts de la sculpture bolonaise à l'art contemporain de l'Italie centrale, qu'aux monuments beaucoup plus anciens des lointaines régions de l'Orient ?

La tête Gozzadini.

A l'intérieur de Bologne, dans la partie orientale de la ville, mais à une certaine distance du palais Malvasia-Tortorelli et hors du terrain de la nécropole villanovienne, semble-t-il [4], s'est rencontré un autre fragment de sculpture, une tête en ronde-bosse, un peu plus grande que nature, dont le caractère très archaïque paraît antérieur à l'époque proprement étrusque (*fig.* 135, 136, 137).

Taillée dans un éclat de grès local, sans épaisseur, cette tête présente la particularité de se trouver comme aplatie (*fig.* 135) : la face en est singulièrement étroite par

1. *Ibid.*, pl. 367, fig. 7, a, b.

2. *Rendic. Linc.*, 1910, p. 257, 258.

3. Par exemple les stèles archaïques d'Antella et de Londa, au Musée de Florence, Martha, *Art étr.*, p. 214, fig. 165; p. 369, fig. 256.

4. Les circonstances et le lieu précis de la trouvaille demeurent indéterminés. « La tête fut trouvée à l'intérieur de la ville, à quelque distance de la pierre aux bouquetins, dans la rue *S. Petronio Vecchio*, qui se trouve à proximité de la via Maggiore (auj. Mazzini, sur laquelle donne le palais Malvasia) » dit simplement Gozzadini, *Di alcuni sepolcri della necrop. felsinea*, p. 23. Il ajoute qu'il ne connaît pas les particularités de la découverte, mais que ce fragment pourrait, lui aussi, avoir eu une destination funéraire. La rue *S. Petronio Vecchio* court parallèlement à la rue Mazzini, à une distance d'environ 200 mètres vers le sud; elle ne commence qu'au delà de la ligne d'enceinte du haut moyen-âge, c'est-à-dire, bien à l'est du palais Malvasia et par conséquent aussi, bien au-delà des tombes villanoviennes récentes trouvées en ce point. Il ne semble cependant pas, que de ce côté de la ville, une nécropole étrusque ait fait suite au cimetière villanovien. C'est uniquement en raison de son style et de sa date qui peut être fixée en plein VIe siècle, que nous rapportons ce fragment à l'époque villanovienne.

Fig. 135.

Fig. 136.

Fig. 137.
Tête archaïque en grès, trouvée à Bologne (Collection Gozzadini.)

rapport à la hauteur. Un autre défaut consiste en ce que le cou s'attache, non pas au menton, mais à la partie postérieure du crâne, au-dessous de l'oreille. Cette tête humaine se trouve construite à peu près comme le serait une tête de cheval (*fig.* 137).

La facture de ce fragment est regardée par Brunn [1], comme caractéristique d'une technique toute primitive. « Sans s'occuper de l'étroitesse du plan primitif, l'artiste y » esquissa les traits de la figure humaine, autant du moins » que le lui permettait son talent : il creusa l'arcade sour- » cilière et s'ingénia à faire ressortir les paupières ; il ré- » serva la proéminence du nez, essayant d'accuser les pom- » mettes, la saillie des lèvres et l'avancée du menton. Les » veines de la pierre, sans doute, plutôt encore que la faute » du sculpteur, ont déterminé une légère torsion de la mâ- » choire du côté gauche... » Les parties latérales, les joues et les tempes, se trouvent perpendiculaires au plan de la face et accusent avec lui un angle droit à peine arrondi (*fig.* 136). Elles sont traitées comme sur un bas-relief et sans aucun modelé. Les gros yeux saillants, le nez épais et presque rectangulaire, d'ailleurs fort mutilé, la bouche, simple fente horizontale entre deux bourrelets, se détachent également, à fleur de pierre, sur une surface presque plane. Tous les traits paraissent obtenus par le même procédé d'incisions et de grattages timides que les figures du relief aux bouquetins et même que les petites silhouettes d'animaux réservées au milieu d'un champ légèrement creusé, sur la stèle Arnoaldi. Le soin minutieux aussi bien que les erreurs du détail, trahissent l'application d'un artisan sans tradition, s'efforçant de rendre tant bien que mal, l'aspect de la réalité.

Le réalisme accusé de cette tête rappelle évidemment, comme déjà l'avait remarqué Brunn [2], les premiers essais de sculpture connus en Etrurie, c'est-à-dire les canopes de Chiusi et le buste de bronze repoussé de la grotte d'Isis à Vulci [3]. Mais parmi les canopes, nous ne retiendrons que les plus primitives et les plus grossières [4], celles qui ne re-

1. *Atti Mem. Deput. stor. patr. per la Romagna*, 1885, p. 339-354, pl. VII.
2. *Ibid.*, p. 346, sqq.
3. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 398, fig. 335 = Montelius, pl. 266, fig. 8, a.
4. Martha, *Art étrusque*, p. 330, sqq., notamment, fig. 224, 225 : cf. Montelius, pl. 219-223.

présentent encore qu'une face humaine indéterminée, sans prétendre à la ressemblance d'un portrait individuel [1].

Inspiré, sans aucun doute, des modèles étrusques, le fragment bolonais semble en effet marquer, au nord de l'Apennin, le début d'un art parallèle à celui de l'Etrurie centrale. Il peut se classer assez exactement, à côté de la tête de femme archaïque provenant du tumulus de la Pietrera à Vetulonia [2]. Le traitement des yeux, du nez, autant que permettent d'en juger les mutilations, des lèvres et des cheveux, paraît identique. Certains détails en outre, rappellent avec précision l'Etrurie archaïque. Les lèvres rasées et la barbe en pointe, la chevelure rejetée en arrière et tombant en longues mèches sur l'épaule, représentent l'ancienne coiffure ionienne, en usage dans l'Italie centrale, jusqu'au v^e^ siècle. Sur la stèle archaïque de Fiesole [3], les cheveux sont indiqués, de la même façon que sur la tête de Bologne, par une série de sillons parallèles, prolongés du front jusqu'au dos. Que l'on compare enfin, l'attitude penchée en avant et le lourd profil du personnage figuré sur la stèle de Volterra [4], à peu près contemporaine de celle de Fiesole, à l'apparence quasi bestiale du grès bolonais. C'est bien à l'art primitif de l'Italie centrale que l'on rattachera ce premier essai de sculpture de l'Italie circumpadane villanovienne [5].

1. C'est à tort, croyons-nous, que Brunn insiste, au contraire, sur le caractère « individuel » de la tête de Bologne. La lourdeur réaliste tient à la gaucherie de la sculpture, bien plutôt qu'à une intention d'exactitude. Que l'on compare p. e., des portraits véritables comme ceux de Cervetri, Martha, *Art etr.*, p. 333, fig. 227, 228; ou parmi les canopes de Chiusi, des têtes nettement individualisées comme celles qui se trouvent représentées, Montelius, pl. 222, fig. 9, 13, 14, pl. 223, fig. 1, 2, 3, 6-14.

2. Montelius, pl. 199, fig. 4, a. b.

3. Martha, *Art étr.*, p. 368, fig. 254 = Montelius, pl. 168, fig. 2.

4. Martha, *ibid.*, fig. 255 = Montelius, pl. 172, fig. 2.

5. Nous signalerons comme termes de comparaison, deux autres monuments d'un art également très primitif, mais cependant fort différent de celui de la tête de Bologne: une tête polychrome, découverte sur l'Acropole de Mycènes, Tsountas, Ἐφημ. ἀρχ., 1902, p. 1-10. pl. 1, 2; et en Italie la tête du Musée d'Ancône, provenant des environs de Numana : Brizio, *Mon. Linc.*, V (1895), col. 216, fig. 48, 49; cf. Hoernes, *Urgesch. d. Kunst*, p. 641, note 4. Malgré sa grossièreté, l'art de cette dernière semble d'une époque postérieure à celle de la tête bolonaise. Sans barbe ni cheveux, elle est coiffée d'un casque hémisphérique dont le bord est orné d'un méandre. Elle ressemble, remarque Hoernes, à un visage taillé dans une boule de verre émaillé.

La stèle Zannoni.

A la même époque appartient encore un troisième fragment, un morceau de stèle orné d'un bas-relief [1] (*fig.* 138). Un cadre rectangulaire entoure la scène figurée; au-dessus se voit une large bande décorative de palmettes festonnées d'un ruban et séparées par un ornement à volutes [2]. Nous avons là, la partie supérieure d'un cippe, peut-être surmonté primitivement d'un disque [3].

Fig. 138.

Fragment de stèle funéraire villanovienne (Zannoni, *Certosa*, pl. CL, fig. 1.)

1. Zannoni, *Certosa*, pl. CL, fig. 1, p. 446; cf. Martha, *Art étrusque*, p. 368, 369, fig. 257; Montelius, pl. 8[4], fig. 10. Ce relief, ainsi que la pierre aux bouquetins, a été récemment étudié par M. Ducati, *Osservazioni su due monum. sepolcrali felsinei*, in *Rendic. Linc.*, 1910, p. 264-278, pl. II.

2. Cette frise, remarque Bizio, reproduit des motifs de la peinture céramique attique à figures noires, mais en les combinant d'une manière inorganique et fantaisiste, *Atti Mem.*, 1884, p. 295 et note 1. Cette décoration a pu parvenir, au nord de l'Apennin, antérieurement aux vases attiques eux-mêmes, sans doute, par l'intermédiaire d'œuvres étrusques qui nous échappent.

3. M. Zannoni à qui l'on doit ce monument, s'est toujours refusé à en indiquer la provenance exacte. On sait seulement qu'il aurait été trouvé dans les environs de Bologne, servant de couvercle, malgré ses assez fortes dimensions (haut. : 0,60, larg. : 0,94), à une tombe à *dolio* villanovienne: Zannoni, *Certosa*, p. 446; Ducati, *Rendic. Linc.*, 1910, p. 264, 265. A plus forte raison doit-il être considéré lui-même comme datant de l'époque villanovienne. M. Helbig cependant et M. Undset croient pouvoir assigner à cette sculpture une date postérieure à celle de la tombe qu'il

Le relief, dont les figures se détachent en silhouettes à peu près plates, représente un char monté par un personnage de taille minuscule. En avant, un serviteur marchant dans la même direction que le char, se retourne vers le cheval qu'il semble vouloir arrêter à l'aide d'un bâton recourbé tenu de la main gauche, tandis que le bras droit levé fait un geste à l'adresse du conducteur. M. Ducati reconnaît très justement, dans cette scène, l'arrivée du mort aux Enfers. Au second plan, une colonne couronnée d'une sorte de fleuron aux volutes latérales largement épanouies, indique le terme du voyage et symbolise l'entrée du monde souterrain. L'aurige le montre de son aiguillon et semble interroger le psychopompe [1].

Un détail accuse encore, croyons-nous, le caractère funéraire de cette représentation : c'est la disproportion entre la figure du personnage qui occupe le char et la taille du cheval aussi bien que de la silhouette qui le précède. Ce n'est pas la maladresse de l'artiste qui a réduit cette figure à des dimensions minuscules; il y faut reconnaître non pas le défunt lui-même, mais son εἴδωλον. Ainsi, sur les plaques de terre cuite de Cervetri, le génie funèbre enlève l'âme de la morte sous forme d'une petite image; plus loin, l'âme reparaît comme un être léger, plus petit encore, derrière les deux vieillards qui paraissent évoquer son souvenir [2]; de même sur les peintures de la grotte Campana à Veies, le mort minuscule, juché sur un cheval gigantesque, descend aux Enfers, guidé par deux génies de taille normale [3]. Des croyances et un symbolisme essentiellement étrusques ont inspiré ce relief [4].

recouvrait : *Bullet. Inst.*, 1884, p. 197-201; *Annali*, 1885, p. 95, note 1; cf. Martha, *Art étr.*, p. 368, note 3. Cette dalle sculptée aurait été après coup, placée sur l'orifice du *dolio*, pour réparer quelque dommage involontaire causé à la tombe. C'est là une conjecture tout arbitraire dont M. Ducati fait justice, *Rendic. Linc.*, 1910, p. 265, 266. Si l'on admet, comme nous avons essayé de l'établir, que des tombes à *dolio* de type villanovien, peuvent fort bien se trouver postérieures à la conquête étrusque, on n'éprouvera pas de difficulté à s'expliquer qu'une stèle villanovienne, brisée lors de cette conquête, ait été employée, peu de temps après, comme dalle-couvercle d'une nouvelle sépulture.

1. Ducati, *l. l.*, p. 272.

2. Cf. Martha, *Art étr.*, pl. IV, p. 428.

3. *Ibid.*, fig. 282, p. 422 = Montelius, pl. 354, fig. 6.

4. Sur le voyage en char et la descente aux Enfers, cf. Ducati, *l. l.*, p. 266-268; et *Pietre fun.*, in *Mon. Linc.*, XX, col. 582-606; *infra*, p. 445-449.

Quelques traits, il est vrai, semblent appartenir en propre à la région bolonaise. Le guide infernal, par exemple, coiffé d'un béret plat, vêtu d'une tunique à manches courtes et d'une sorte de tablier retenu par une bretelle sur l'épaule droite et attaché au-dessous de la taille par une large ceinture, porte un costume qui rappelle celui des deux serviteurs porte-situles représentés sur la situle de la Certosa [1]. Comme les bronziers, le sculpteur a introduit, dans une scène copiée de modèles étrangers, des détails empruntés à la réalité qu'il avait sous les yeux.

La technique de ce bas-relief paraît assez voisine de celle de la pierre aux bouquetins. Le style, sans doute, en est raide et maladroit ; le corps du cheval néanmoins est traité d'une façon assez vivante ; le mouvement hardi du guide infernal trahit un modèle d'un art plus avancé reproduit avec ingénuité ; la tête, de profil, est tournée vers la droite, le corps tout entier se trouve représenté de face tandis que et les jambes marchent vers la gauche. La peinture, sans doute, suppléait à l'absence de modelé [2].

Nos trois fragments villanoviens, en somme, appartiennent à la même période primitive d'un art directement inspiré de celui de l'Étrurie archaïque. C'est l'influence étrusque qui semble être venue transformer et vivifier, au cours du VI[e] siècle, les premiers essais de décoration figurée que nous font connaître les stèles anthropoïdes,

1. Au milieu de la deuxième zone. Un autre détail demeure d'une explication difficile : au-dessus de la tête du personnage en char, se trouve figuré en relief un ample croissant renversé. J'hésite à y reconnaître avec M. Ducati, le parasol « destiné suivant l'usage oriental à protéger le personnage qui voyage en char. » (*Rendic. Linc.*, 1910, p. 271). Sans doute plusieurs peintures funéraires d'Étrurie et plusieurs stèles étrusques de Bologne, prêtent-elles cet attribut aux voyageurs qui descendent en char aux Enfers : (*tomba della Scimmia* à *Chiusi*, Martha, *Art étr.*, fig. 278, p. 411 = Montelius, pl. 237, fig. 6 ; Ducati, *Pietre funerarie*, fig. 50, col. 296, sqq., pl. II et IV.) Mais M. Ducati lui-même reconnaît que seules les femmes et non les hommes, portent ainsi l'ombrelle. Elles ont en effet les mains libres, le char étant conduit par un cocher. Mais comment sur notre stèle l'aurige tenant d'une main les rênes et de l'autre son aiguillon, aurait-il pu encore porter son ombrelle? D'ailleurs cet accessoire a, sur les monuments étrusques, une forme rectiligne et triangulaire, plutôt que celle d'un croissant.

2. C'est ainsi par exemple qu'un seul cheval est figuré en relief, mais sans aucun doute, la silhouette d'un second devait se trouver esquissée en peinture : Ducati, *Rendic. Linc.*, 1910, p. 269, 270. De même la peinture devait compléter cette image énigmatique, dont il ne nous reste plus qu'un croissant.

celle du terrain Arnoaldi ainsi que les deux exemplaires simplement incisés provenant des fouilles Benacci-Caprara et de Luca.

L'influence de l'art étrusque archaïque sur la civilisation villanovienne de Bologne.

On ne saurait s'étonner de voir ainsi l'art de l'Italie centrale précéder dans la plaine du Pô, la domination politique des Etrusques. Sans doute l'étude de la civilisation villanovienne à Bologne, nous a-t-elle fait constater une séparation assez nette entre l'industrie tyrrhénienne du VII^e^ et du VI^e^ siècle, et celle de la région circumpadane à la même époque [1]. Mais cette séparation tient surtout au retard considérable avec lequel les influences méditerranéennes parviennent à l'Italie continentale. Elle n'est pas telle d'ailleurs, que nous ne voyions apparaître, dans la céramique et sur certains bronzes, quelques éléments artistiques empruntés à l'Etrurie [2]. C'est à travers l'Apennin que parvient dans la région bolonaise l'abondante pacotille d'ambre et de verre, accompagnée des fibules à corps d'animaux réels et fantastiques et de quelques bijoux étrusques d'argent et d'or [3]. Les statuettes de bronze, petits fétiches ou dieux lares, personnages virils nus ou divinités féminines vêtues d'une longue tunique, trouvées dans les fonds de cabanes et la Fonderie de S. Francesco [4], appartiennent à la catégorie des ébauches rudimentaires abondamment représentées dans l'Italie centrale [5], et qui, de là, pénètrent

1. Cf., *supra*, p. 260.

2. Dans les formes de la céramique, p. e., le type du cantharo (*supra*, p. 245); dans sa décoration, le procédé de l'estampillage et la plupart des ornements et silhouettes estampées; cf., en particulier les deux tessons ornés l'un d'une frise de chimères, l'autre d'animaux et de guerriers courant, (*supra*, p. 254, n. 2; Montelius, pl. 84; pl. 87, fig. 18; pl. 88, fig. 8); ajoutons-y les quelques emplaires de décoration géométrique peinte, (*supra*, p. 256, sqq.). Parmi les bronzes, nous rappellerons le rasoir Benacci, gravé d'un navire (*supra*, p. 274; Montelius, pl. 78, fig. 3, a. b.); c'est là un motif ionien, cf. Ducati, *Sul cratere di Aristonous*, in *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, XXXI (1911), p. 60, tirage à part, p. 60-62, reproduit en Etrurie, p. e., sur un vase de Corvetri, Montelius, pl. 345, fig. 9; mentionnons encore la petite ciste et la *capeduncola* Arnoaldi, ornées de scènes et de figures d'animaux incisées, *supra*, p. 241, n. 2; cf. Brizio, *Sulla nuova situla*, in *Atti Mem.*, 1884, p. 294; Montelius, pl. 86, fig. 4.

3. *Supra*, p. 299 et n. 1.

4. Zannoni, *Arc. Abitaz.*, p. 66, 67; pl. XVI, fig. 75-85; Fonderia, pl. XLIV, fig. 110. = Montelius, pl. 70, fig. 15.

5. P. e., à Vetulonia, *Not. Scav.*, 1908, p. 422, fig. 1; cf. Montelius, pl. 178, fig. 1; pl. 179, fig. 1, etc.

jusque dans la vallée du Danube [1]. Mais comment les œuvres de la sculpture étrusque archaïque sont-elles venues à la connaissance des premiers tailleurs de pierre bolonais [2] ? Nous ne saurions évidemment le préciser et devons nous contenter de noter la réalité de cette influence de l'art étrusque sur les quelques fragments sculptés qui nous restent de l'époque villanovienne [3].

II. — Les monuments funéraires étrusques.

C'est d'ailleurs seulement à l'époque étrusque que se multiplient les œuvres de la sculpture bolonaise. Tous les exemplaires connus proviennent des nécropoles : ce sont des monuments funéraires [4]. A la Certosa, dans le terrain Arnoaldi étrusque, au Giardino Margherita, paraît s'être généralisé l'usage de marquer d'un signe apparent l'emplacement des sépultures. Nous y rencontrons sans doute encore quelque gros cailloux de fleuve ou des éclats de grès brut, dressés au-dessus des tombes [5] : mais le plus souvent, la pierre a reçu une forme régulière et se trouve décorée de reliefs ornementaux ou figurés.

1. La statuette priapique de S. Francesco, p. e., peut être rapprochée d'une part, de nombreux exemplaires d'Etrurie, cf. Milani, *Studi e Materiali*, III, p. 95, 96, fig. 441, 442, 445, 446, 448 et Macchioro, *Contributo alla storia della religione paleoitalica*, in *Ausonia*, IV (1909), p. 3-25 : elle trouve d'autre part son analogue en Hongrie, dans la Fonderie de Maria-Csalàd, Hampel, *die Bronzezeit in Ungarn*, pl. LXIX, fig. 1.

2. L'influence de l'art étrusque semble également pénétrer, à travers l'Apennin, dans la partie occidentale de la plaine du Pô, jusqu'aux rives du Tessin : cf. Patroni, *Oggetti preistorici del Pavese*, in *Bullet. Paletn.*, XXXVI (1910), p. 34, sqq. ; et surtout Pettazzoni, *Rapporti fra l'Etruria e la civiltà di Golasecca*, in *Röm. Mitteil.*, XXIV (1910), p. 317-335.

3. On pourrait supposer, si l'on admet la persistance de la civilisation villanovienne indigène à côté de la civilisation nouvelle apportée par les Etrusques, que ces premiers essais de sculpture, trouvés en terrain villanovien, ne datent cependant que du début de l'époque étrusque. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

4. Pour l'étude détaillée de ces monuments, nous nous contenterons de renvoyer à la publication extrêmement remarquable qui vient enfin de leur être consacrée par M. Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, in *Mon. Linc.*, XX (1911), col. 357-728, avec 87 figures dans le texte et 5 planches.

5. J'en compte environ 17 exemples sur les 417 tombes de la Certosa, pour une cinquantaine de stèles ou de fragments de stèles sculptées. La proportion semble à peu près la même dans le terrain Arnoaldi (étrusque) et au Giardino Margherita. On ne saurait d'ailleurs établir aucune différence, ni de date, ni de richesse entre les tombes surmontées de stèles brutes ou sculptées.

Deux types principaux dominent la variété des formes : la cippe ovoïde et la stèle plate à profil de fer à cheval, l'un plus rare et semble-t-il, plus ancien, le second, de beaucoup le plus courant.

Cippes sphériques.

On peut ranger parmi les cippes quelques galets massifs et blocs de grès plus ou moins grossièrement arrondis [1]. Les exemplaires plus soignés sont taillés soit en forme de sphère se rétrécissant à sa partie inférieure, comme une sorte de montgolfière [2], soit en pomme de pin [3], largement arrondie vers le centre et terminée en haut par une pointe. En plusieurs cas, le cippe, au lieu d'être planté directement en terre, repose sur un socle carré ou circulaire; une succession de gorges et de moulures ménage la transition entre cette base et la partie supérieure du monument; parfois même une guirlande, fixée par une tête de bélier au-dessus des angles, entoure d'un feston les quatre faces du socle [4]. La surface du cippe lui-même, demeure ordinairement lisse. Cependant, autour de l'un des exemplaires de la Certosa, court une zone figurée sur laquelle on reconnaît un bige [5]. Un autre cippe en forme de pomme de pin, à

1. Cf. Ducati, *Pietre funerarie*, fig. 2 et col. 473. Par exemple, à la Certosa, Zannoni, *Certosa*, tombe 29, p. 81, pl. XX; tombe 86, p. 170; tombe 90, p. 173 : caillou sphéroïde; tombe 316, p. 260 : gros caillou sphéroïde; tombe 340, p. 373 : caillou conique..., etc. Dans le terrain Arnoaldi, *Not. Scav.*, 1884, p. 297, tombe A : 2 petites stèles sphéroïdes; *ibid.*, 1886, p. 71, tombe 4 : stèle brute dont la partie supérieure seule se trouve taillée en forme de sphère; *ibid.*, 1876, p. 51 : stèle sphéroïde (sans autre détail). — Au Giardino Margherita, *ibid.*, 1889, p. 206, tombe 9 : stèle sphérique.

2. Ducati, *Pietre funerarie*, fig. 3-6, col. 473 sqq.

3. Zannoni, *Certosa*, tombe 229, p. 319, pl. 81 = Ducati, *Pietre fun.*, fig. 2 et 12 (la pierre placée au centre de la photographie).

4. Zannoni, *Certosa*, tombe 6, p. 58, pl. XI et XII, fig. 10 (très bel exemplaire); tombe 43, p. 90, pl. XXVI, fig. 10; tombe 415, p. 404, pl. CXLIII; cf. Ducati, *Pietre fun.*, fig. 4 et 5. Peut-être doit-on compter comme ornements de la base de cippes bolonais, deux petits lions accroupis, en ronde bosse, provenant, l'un du Giardino, *Not. Scav.*, 1890, p. 138, l'autre du terrain de Luca, Ducati, *ibid.*, col. 494-497, fig. 11 et 12 : le lion de Luca, rapporte M. Ducati, d'après Zannoni, aurait fait partie d'un monument consistant en une colonne entourée de 4 lions accroupis à sa base et disposés dans le sens du rayon. Comparer les lions de la *Cucumella* de Vulci : Noël des Vergers, *l'Etrurie et les Etrusques, Atlas*, pl. XX, et les bases destinées, semble-t-il, à deux sculptures analogues, sous la pierre noire du Forum romain, Thédenat, *Le forum romain*, p. 78, sqq.

5. Zannoni, *Certosa*, tombe 6, p. 58, pl. XII, fig. 10; Ducati, *Pietre fun.*, n. 157, cf. col. 478 et fig. 5. La sculpture, d'un très faible relief, ne présente plus que des traces fort effacées.

Marzabotto, se trouve décoré de la même façon d'une frise de cavaliers et, semble-t-il, de guerriers combattant [1]. On peut remarquer que les monuments funéraires de ce type paraissent plus fréquents à Marzabotto [2] qu'à Bologne. Il s'y rattachent directement à la tradition qui, dès le VI^e^ siècle, a multiplié les cippes du même genre dans bon nombre de nécropoles étrusques [3], depuis Orvieto [4] jusqu'à Volterra et la région de Florence [5]; cette tradition se perpétue, on le sait, dans l'Italie centrale, jusqu'à l'époque romaine [6]. C'est évidemment de l'Etrurie tyrrhénienne et, par la vallée du Reno, que cette forme caractéristique a pénétré jusque dans la région bolonaise, vers le début du V^e^ siècle.

Stèles plates.

Cependant la même raison naturelle, dont nous saisissons l'effet dès l'époque villanovienne, le peu de consistance de la pierre dont on dispose communément à Bologne, s'opposait à la diffusion de ce type massif. Le plus grand nombre des monuments funéraires se réduisent en effet à une stèle plate, haute de un à deux mètres, parfois même, un peu davantage, large de 0^m^ 50 à 1^m^ 50, et épaisse seulement de cinq à trente centimètres [7] (*fig.* 139). Quelques-uns d'entre eux, parmi les plus petits, rappellent même les stèles villanoviennes, constituées d'un corps rectangulaire que surmontait, comme une tête, un disque

1. Brizio, *Mon. Linc.*, I, col. 273, pl. VIII, fig. 1, 1 a. = Montelius, pl. 108, fig. 3, a, b.

2. Voir notamment trois autres cippes en forme de *pigna*, Gozzadini, *Ulteriori scoperte*, pl. II, n. 2 = Montelius, pl. 108, fig. 4.

3. Cf. Martha, *Art étrusque*, p. 214.

4. *Not. Scav.*, 1887, n. 348, pl. VII et VIII ; cf. Dennis, *Cities and Cemeteries*, II, p. 43.

5. Durm, *Baukunst d. Etrusker* (1905), fig. 141, p. 127, stèles en forme de *pigna*, provenant de Cortone et de Volterra; fig. 149, p. 132, cippe de Quinto Fiorentino, monté sur une base flanquée aux quatre angles de lions dressés sur leur train postérieur. Voir deux autres exemplaires en forme d'omphalos, provenant de Saturnia, Milani, *Not. Scav.*, 1899, p. 479, fig. 1, et de Populonia, *ibid.*, 1908, p. 211, fig. 14.

6. Il s'en trouve notamment des exemples à Préneste, cf. Amelung, *Skulpturen d. Vatik. Mus.*, II, p. 109, pl. 11, fig. 40 a, 45, etc.; cf. Ducati, *Pietre fun.*, col. 474.

7. Deux très grands exemplaires ornés de scènes figurées, non seulement sur les deux faces, mais même sur les côtés, atteignent par exception, environ 0^m^50 d'épaisseur : ce sont une stèle Arnoaldi : Gozzadini, *Atti dei Lincei*, 1885, p. 30, pl. II, et une stèle du Giardino, *Not. Scav.*, 1890, p. 139, pl. I

rond[1]. Mais la partie inférieure, de très faibles dimensions, devait disparaître presque entièrement dans le sol ; elle ne sert plus, pour ainsi dire, que de racine au disque. Celui-ci s'élève peu à peu en s'élargissant et présente, le plus couramment, un profil étranglé du bas et s'épanouissant en demi-cercle vers le haut, à peu près identique à celui qu'obtiendrait une coupe perpendiculaire, pratiquée dans l'un des cippes en forme de montgolfière. Ce type proprement bolonais, se rattache-t-il donc en réalité, comme on l'a supposé[2], aux cippes ovoïdes fréquents en Etrurie ? Dérive-t-il au contraire, comme l'admet M. Ducati, des stèles primitives de la période villanovienne[3] ? On ne saurait exclure, croyons-nous, ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses ; peut-être est-ce précisément l'aspect du cippe qui contribua à développer en fer à cheval le disque circulaire des anciennes pierres funéraires. Sans doute aussi, la nature particulière du grès bolonais ne demeura-t-elle pas étrangère à cette constance exceptionnelle d'une tradition locale.

Fig. 139.
Stèles étrusques de Bologne, en forme de fer à cheval.

La décoration des stèles ; motifs ornementaux.

Si la forme des stèles conserve, à Bologne, une certaine originalité, leur décoration, au contraire, se rattache, dans son ensemble, à l'art de l'Etrurie centrale.

1. P. e. à la *Certosa*, tombe 72, p. 163, pl. XXXVII, fig. 1 ; tombe 149, p. 226, pl. LXIII ; cf. Ducati, *Pietre fun.*, nn. 131-133 ; 162, 175, 188.
2. Brunn, *die Ausgrab. d. Certosa*, in *Abhandl. d. bayer. Akad.*, XVIII, I (1887), p. 151.
3. *Pietre fun.*, col. 485.

Des motifs ornementaux de style étrusque encadrent généralement le champ réservé aux figures. Le plus courant et le plus caractéristique est la *spirale à ondes*, constituée

Fig. 140.

La *spirale à ondes*, motif d'encadrement. (Stèle nº 195, Ducati, *Pietre fun.*)

par une succession de volutes s'enroulant sur elles-mêmes [1] (*fig.* 140). Le type en est bien connu dès la Crète

1. Désigné fréquemment encore sous le nom de « postes », « chien courant » ou « corrimi dietro »; cf. Ducati, *Atti Mem...*, 1908, p. 64, note 2; *Pietre fun.*, col. 501, sqq. M. Ducati compte 64 exemples de ce motif sur 200 stèles ou fragments. Sur les autres, l'encadrement est constitué soit par un simple filet en relief, soit par des bandes de hachures en arête de poisson ou de triangles de lignes parallèles alternées, motif particulièrement cher aux Etrusques, cf. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, III, p. 176, soit plus souvent encore, par des ornements végétaux, feuilles de lierre ou de vigne. Le simple filet en relief apparaît surtout sur les exemplaires archaïques, les motifs géométriques, au contraire, sur les stèles tardives et de style hâtif; cf. Ducati, *ibid.*, col. 497-501.

minoenne [1] et l'époque mycénienne [2]; il se retrouve dans l'Italie méridionale sur la plus ancienne céramique indi-

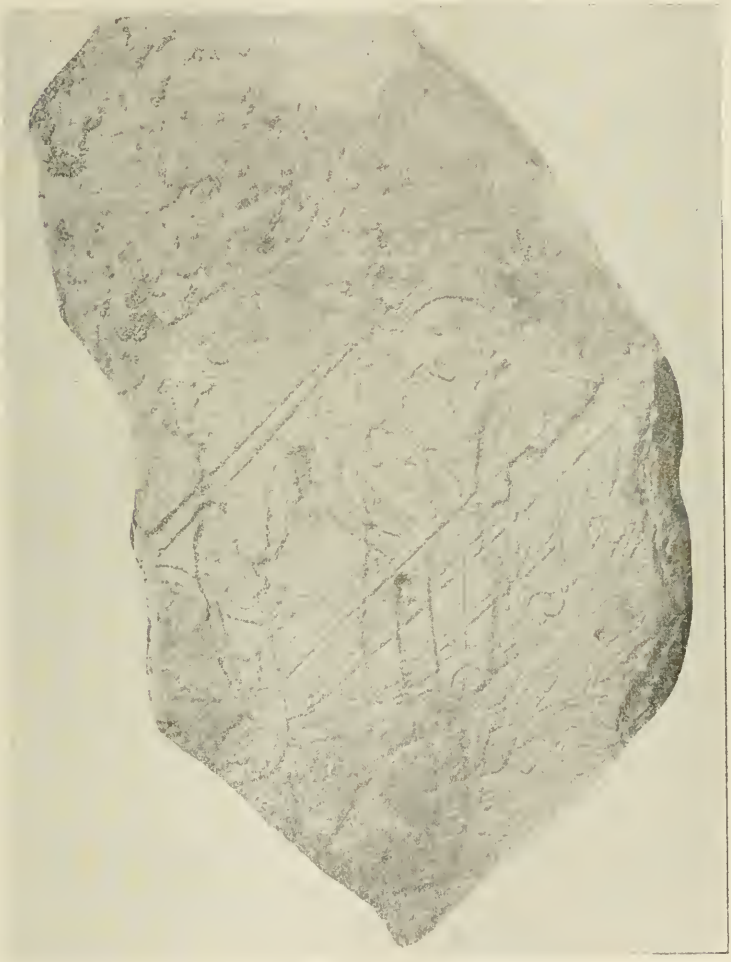

Fig. 111.

Stèle n° 10 (Ducati), face postérieure, la *spirale à ondes* représentant les flots de la mer.

1. P. e., sur les pithoi de Cnossos, *Mon. Linc.*, VI, col. 344.

2. P. e., sur le trésor d'Atréo à Mycènes; Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, VI, pl. V, fig. 269-275, p. 622, sqq. — Spirales combinées à la fois horizontales et verticales sur l'une des stèles de Mycènes, Schliemann, *Mycènes*, fig. 140 = Perrot et Chipiez, *ibid.*, fig. 360, p. 765.

gène [1] et en Etrurie, soit sur les miroirs [2], soit parmi les peintures des chambres funéraires [3]. Nulle part cependant, il ne semble avoir reçu un développement aussi considérable que sur les stèles de Bologne.

Peut-être en faut-il chercher la raison dans une signification particulière, prêtée à ce motif par l'imagination étrusque. « Sur les monuments de l'Etrurie centrale, re» marque M. Ducati, la spirale à ondes ne serait que » l'expression schématique des ondes de la mer, métamor» phosée en simple concept décoratif [4] ». Ces courbes juxtaposées, se soulevant les unes après les autres, pour s'enrouler sur elles-mêmes d'un mouvement uniforme, s'y trouvent en effet employées pour représenter la surface de la mer. Entre elles ou au-dessous d'elles, parfois s'ébattent des poissons. De même, sur l'une des stèles de Bologne, on voit un navire voguant sur des flots exprimés de la sorte [5] (*fig.* 141). En conséquence, supposait ingénieusement Gozzadini [6], les sculpteurs bolonais, en encadrant leurs stèles de ce motif auraient peut-être eu l'intention de symboliser l'Océan ou le Styx dont les replis entouraient, croyait-on, le monde infernal. Qu'à l'origine, un tel sens mystique ait pu se trouver attaché à la spirale à ondes et ait contribué à en répandre l'usage, nous n'en disconviendrons pas. La plupart des exemples bolonais paraissent néanmoins n'avoir conservé qu'une valeur purement décorative. Leurs spires s'entremêlent en effet, assez fréquemment, d'ornements végétaux et notamment de feuilles de lierre [7] (*fig.* 142); elles ressemblent à des sortes de vrilles, un peu épaisses et un peu lourdes sans doute, mais dont on peut reconnaître le prototype dans la décoration florale des vases protocorinthiens [8].

1. Sur les vases italo-géométriques et messapiens archaïques ; Patroni, *Mon. Linc.*, VI, pl. XIII, fig. 1, 2, col. 357, 358, fig. 4, 5 ; cf. col. 387.

2. Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, pl. LXX; pl. CCCXCIV.

3. Cf. la frise d'une tombe de Bomarzo, *Mon. Inst.*, I (1882), pl. XLII, n. 2-5 = Martha, *Art étr.*, fig. 273, p. 402 ; cf. le puteal de terre cuite de Marzabotto, Montelius, pl. 107, fig. 15 (la zone inférieure).

4. *Pietre fun.*, col. 502.

5. Stèle du Giardino, *Not. Scav.*, 1876, p. 68; Ducati, *Pietre fun.*, n. 10, fig. 82, col. 585.

6. *Atti Lincei*, sér. 3, vol. XII (1883), p. 298.

7. Ducati, *Pietre fun.*, col. 506.

8. Cf. p. e., deux exemplaires de la nécropole del Fusco, à Syracuse, *Not. Scav.*, 1895, p. 123, fig. 3 ; p. 142, fig. 21.

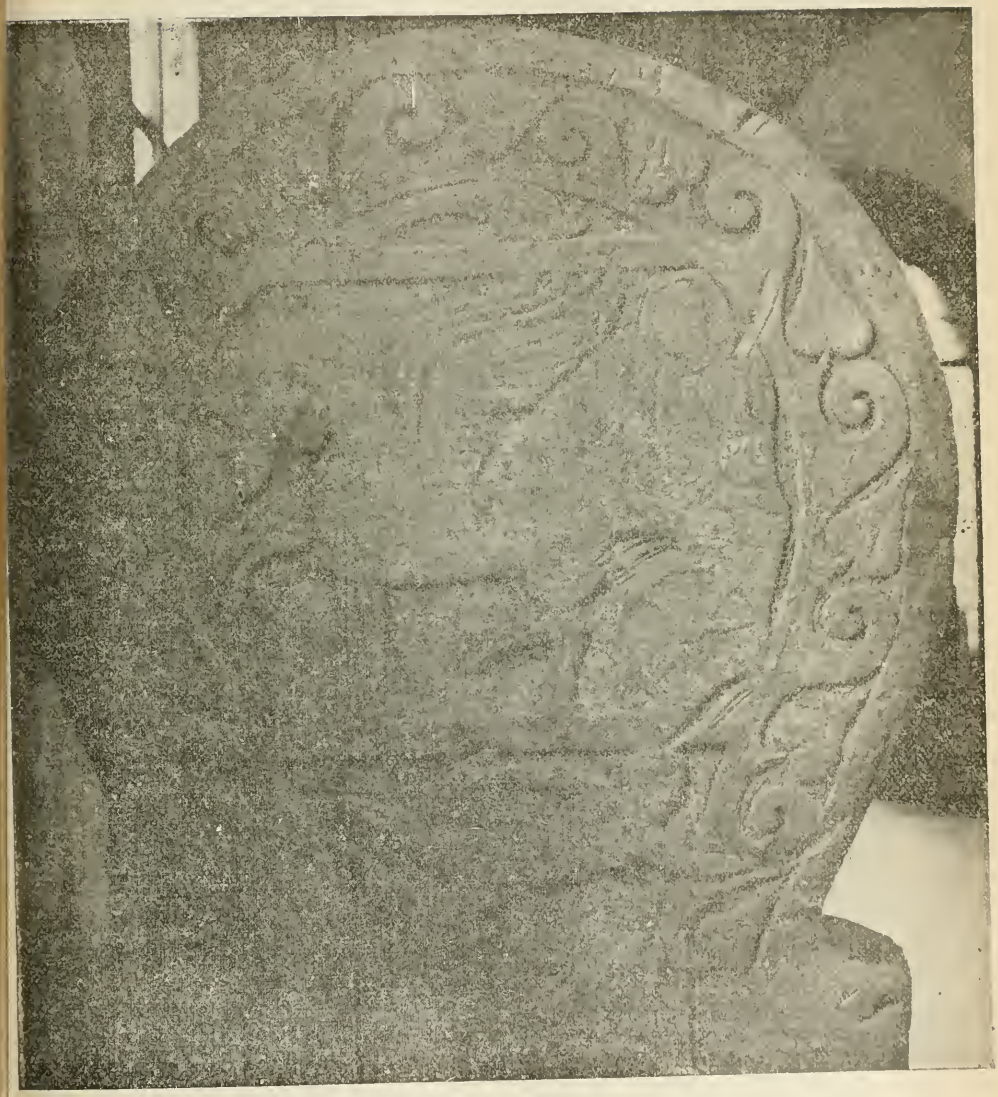

Fig. 142 — Stèle no 12 (Ducati), encadrement de spirales à ondes et de feuilles de lierre.

La décoration végétale.

Les autres motifs ornementaux, empruntés pour la plupart au règne végétal, feuilles et rameaux de lierre, de vigne, de laurier, peut-être même de myrte, et les palmettes

plus ou moins compliquées, sont imités soit de l'art gréco-étrusque, soit directement des modèles introduits dans la région par la céramique attique. Ils servent de bordure aux deux faces des stèles et quelquefois en garnissent la tranche; ils encadrent les différentes zones (*fig.* 144) ou remplissent les espaces demeurés libres à la partie supérieure ou vers le bas de la pierre (*fig.* 140 et 145) et, sur quelques exemplaires de petite taille, occupent seuls tout le champ réservé à la décoration. L'abondance de cette floraison caractérise généralement les monuments d'époque tardive [1].

La division en zones.

A l'intérieur du cadre qui entoure ainsi la surface de la stèle, les figures se trouvent ordinairement réparties en plusieurs zones horizontales superposées [2]. On reconnaît là le même principe décoratif que sur les bronzes. Ce mode de composition se rattache aux anciennes traditions de l'art ionien et se rencontre couramment dans toute l'Etrurie archaïque, non pas seulement au flanc des vases de terre cuite, sur les ivoires et sur les bronzes, mais encore, sur l'une au moins des plus anciennes pierres funéraires sculptées [3]. Il se perpétue à Bologne durant tout le v^e^ siècle et même au-delà, bien après le moment où il semble complètement tombé d'usage au sud de l'Apennin.

Les figures d'animaux et de monstres.

Ce sont également des types archaïques que rappelle une partie de la faune représentée sur les stèles bolonaises. Nous y retrouvons quelques exemples, assez rares il est vrai, de ces oiseaux du genre palmipède [4], si fréquents sur les vases protocorinthiens et corinthiens. Sur l'une des stèles Arnoaldi, on remarque un certain nombre de silhouettes de fauves, analogues à ceux de la zone inférieure de la

1. Ducati, *ibid.*, col. 507-524.

2. Tout d'abord, semble-t-il, en deux zones séparées par un léger filet en relief (stèles archaïques de la Certosa, Ducati, *Pietre fun.*, n. 175, fig. 60; n. 187, face postérieure, fig. 85), ou par une bande plus large décorée de feuilles de lierre (stèle de Luca, n. 130.) Mais sur la plupart des stèles, le nombre des zones s'élève à trois, le registre inférieur se trouvant fréquemment réservé aux figures d'animaux réels ou fantastiques; quelques exemplaires de grande taille présentent même quatre zones (Ducati, nn. 2, 10, 42, 159, 169, pl. V, cf. col. 476-492).

3. Stèle Peruzzi, provenant d'Antella, près de Florence, Martha, *Art étr.*, fig. 165, p. 214, 215.

4. Sur deux exemplaires seulement : stèles nn. 2 et 76.

situle de la Certosa [1]. Ailleurs on reconnaît le motif d'un carnassier, se dressant contre un personnage qu'il se prépare à dévorer [2]. Un autre monument, ne datant, semble-t-il, que du début du IVe siècle, nous présente une louve allaitant un *putto*, d'un style extrêmement voisin de celui des

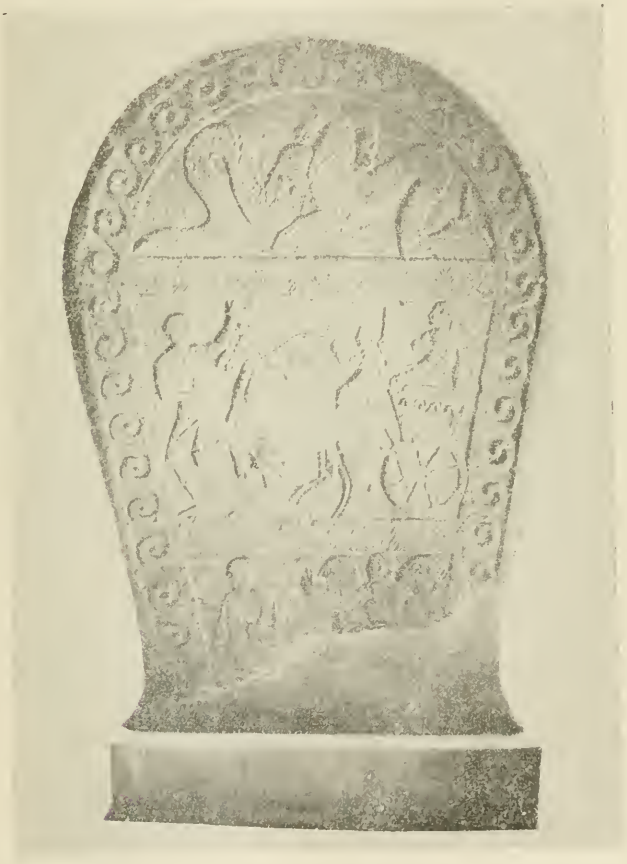

Fig. 113.

Stèle n° 164 (Ducati) : serpent marin et hippocampe ; *deuxième zone :* la défunte en char ; *troisième zone :* rencontre du défunt et du génie psychopompe.

1. Stèle n. 82, fig. 47 (Ducati) : en haut du monument un groupe héraldique de deux fauves affrontés, et au-dessous de la figure centrale, un loup ou un lion marchant vers la droite ; d'autres monstres décorent en outre la face postérieure ; cf. stèles nn. 29, 55, 182.

2. Stèle 159, col. 529.

fauves ioniens[1] (*fig.* 140). A la même catégorie d'images se survivant à elles-mêmes en une région lointaine du lieu de leur naissance, appartiennent encore plusieurs schèmes archaïques de sphinx[2].

A côté de ces motifs anciens et parfois sur les mêmes stèles, apparaissent des formes plus souples empruntées, semble-t-il, aux peintures des vases attiques. Tels sont les animaux domestiques, bœufs et chevaux ailés ou non ailés[3], ainsi que les hippocampes et les dauphins[4]. Un groupe héraldique fréquent à la partie supérieure des stèles représente l'hippocampe en lutte avec un serpent marin (*fig.* 143). Les mêmes monstres, affrontés ou se poursuivant, décorent à Bomarzo et à Corneto les frontons peints sur les parois des tombes[5]. C'est, de même, l'art gréco-étrusque contemporain qui inspira aux sculpteurs bolonais les motifs des Tritons et du Typhon anguipède et la silhouette de Scylla, représentée de face, braudissant un rocher (*fig.* 144) ou une rame, et parfois entourée de ses chiens[6]. Il est curieux de retrouver le même symbole funéraire de Scylla, non seulement sur des urnes étrusques de terre cuite ou d'albâtre[7], mais même à Carthage, peint ou sculpté sur le tympan des grands sarcophages de marbre blanc[8]. Cet art local bolonais accepte, on le voit, les influences les plus nouvelles et les mélange sans discernement aux traditions archaïques.

De ces deux courants successifs dérivent également les figures de personnages et les scènes sculptées sur nos stèles.

1. Stèle 195, fig. 24, col. 530, cf. Ducati, *Atti Mem.*, 1907, pp. 486-496; et Grenier, *Rev. Arch.*, 1907, II, p. 451.

2. Stèles nn. 61, fig. 26, 148, fig. 87, 182, fig. 5, col. 535-540.

3. Stèle 43, fig. 10, cf. col. 534 : un bœuf qui peut être rapproché de celui qui se trouve peint par exemple sur un cratère à figures rouges provenant du terrain de Luca, Pellegrini, *Catal.*, n. 299, p. 139, fig. 81. Les chevaux ailés paraissent une copie du type de Pégase.

4. Col. 540-545.

5. Cf. Martha, *Art étr.*, fig. 273, p. 402; fig. 262, p. 363. Voir encore les chevaux marins affrontés sur un sarcophage de Chiusi, au Louvre, *ibid.*, fig. 234, p. 341.

6. Ducati, *ibid.*, col. 545-557.

7. Micali, *Antichi Monum.*, pl. XXII et XXV.

8. Delattre, *Le plus grand sarcophage trouvé dans les nécropoles puniques*, in *Bulletin Acad. Inscript.*, 1906, p. 15, 16 et figure.

Le portrait du défunt.

Une trentaine d'exemplaires présentent, toujours de profil, l'image en pied du défunt ou de la défunte[1]. Le plus ancien d'entre eux, qui peut être reporté au début du Ve siècle, semble reproduire un type nettement étrusque[2] : la

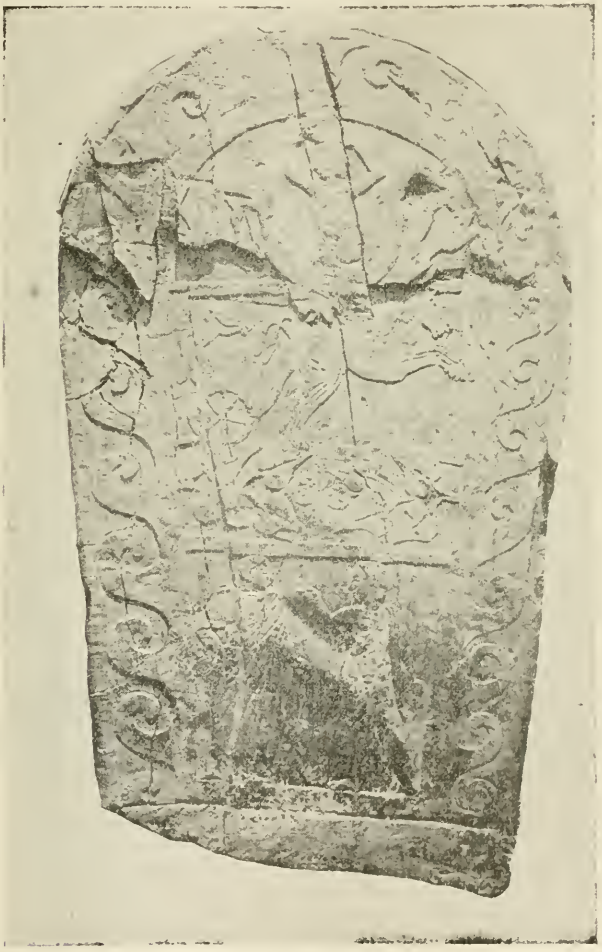

Fig. 144.

Stèle nº 169 (Ducati), face postérieure ; *première zone :* Scylla brandissant un rocher ; *deuxième zone :* le défunt en char ; *troisième zone :* le défunt et le génie psychopompe.

1. Cf. Ducati, *Pietre fun.*, col. 557, sqq.

2. *Ibid.*, n. 135, fig. 8, et col. 483, sqq. La stèle, non pas en forme à cheval, mais de forme rectangulaire allongée et simplement arrondie à sa partie

silhouette lourde et ramassée, la main droite levée à hauteur du visage, selon le rite de la prière, rappellent de près l'officiant devant l'autel, peint sur l'une des plaques de terre cuite de Cervetri [1]. Deux ou trois figures d'hommes ou de femmes, sur d'autres stèles, répètent la même attitude [2].

Mais plus souvent, nous trouvons le personnage au repos, enveloppé de son manteau, la jambe gauche légèrement avancée, le poids du corps portant sur la droite, et la main gauche appuyée à la hanche. Les hommes tiennent généralement un long bâton [3]. On y reconnaît aisément la copie d'un modèle fréquent dans l'art attique. Les sculpteurs bolonais ont prêté à leurs personnages l'aspect des vieillards grecs qui, dans les peintures de vases, figurent comme spectateurs des scènes de palestre, et dont les silhouettes, soit isolés, soit en groupe, décorent couramment le fond des coupes. D'un geste stéréotypé, imité des monuments funéraires gréco-étrusques, les femmes semblent offrir une fleur ou une grenade, ou bien portent la main sur un rameau planté en terre devant elles [4].

Dans plusieurs de ces portraits, qui comptent parmi les plus anciens, on remarque un effort de l'artiste pour accuser les traits individuels et atteindre à la ressemblance. Le même souci d'exactitude réaliste caractérise non seulement les canopes de Chiusi, mais les premières stèles sculptées de l'Italie centrale [5]. Il constitue l'originalité de l'ancienne sculpture étrusque, au nord aussi bien qu'au sud de l'Apennin. Mais à cette vérité d'expression se substituent bientôt, à Bologne, les schèmes uniformes et d'ailleurs plus négligés, copiés des figures idéales de l'art attique. Les

supérieure, rappelle les stèles sculptées archaïques de l'Etrurie centrale, cf. Martha, *Art étr.*, fig. 254, 255, p. 368, et l'unique exemplaire figuré de Marzabotto, Montelius, pl. 108, fig. 5.

1. Martha, *Art étr.*, pl. IV. — Dennis, *Cities and Cemeteries*, II, p. 532 et Gozzadini, *Di due stele etrusche*, in *Mem. Lincei*, XII (1885), p. 5, interprètent le geste, comme un « pied de nez » : « Another represents a draped fi» gure, pedum in hand, as travellers are represented on Greek vases, but » with open hand raised to his nose, as though he were, what is vulgarly » called « *taking a sight* ».

2. Ducati, *ibid.*, stèle 156, face A, fig. 33 et semble-t-il, stèle 97, fig. 39, stèle 96, fig. 41.

3. *Ibid.*, stèles 113, 114, fig. 35, 36; stèle 75, fig. 40.

4. *Ibid.*, stèles 174, 97, fig. 38, 39.

5. Cf. Martha, *Art étr.*, p. 331, 334, sqq.; p. 367.

images de défunts et défuntes sur les stèles bolonaises, avaient commencé par être des portraits, elles finissent par devenir de simples silhouettes de convention.

La même dualité se retrouve dans les scènes plus ou moins complexes qui occupent les zones superposées de nos monuments. Si le dessin des reliefs et l'aspect des personnages rappellent souvent les modèles attiques, du moins la composition, dans son ensemble, s'inspire-t-elle en général d'idées et de croyances étrusques.

Le voyage aux Enfers.

La majeure partie de ces représentations conserve en effet, ainsi qu'il convient, un caractère funéraire très net. Elles figurent divers épisodes du passage de vie à trépas, c'est-à-dire, suivant la conception étrusque, du voyage aux Enfers. Tout d'abord, nous apercevons le personnage vivant, une coupe à la main et étendu sur le lit du festin, mais un génie brandit au-dessus de sa tête le marteau de la mort et lui assène le coup fatal; au second plan un autre serviteur infernal harnache déjà le cheval qui conduira l'âme dans les régions d'outre-tombe[1].

Fig. 145. — Stèle n° 168 (Ducati) face postérieure. La rencontre du mort et de son guide infernal.

Cette scène tragique n'apparaît qu'exceptionnellement,

1. Ducati, *ibid.*, stèle 175, fig. 60, cf. col. 619, sqq.; Zannoni, *Certosa*, p. 249 et 255, pl. LXIX, fig. 36, 37.

sur un seul exemplaire, classé par son style parmi les plus anciens. Plus fréquemment, le sculpteur nous fait assister à la première rencontre du défunt et des génies qui s'emparent de lui, pour le conduire à sa dernière demeure [1] (*fig.* 143, 144, 145). Une atmosphère de calme et de sérénité entoure ce moment solennel : le mort est figuré sous les traits conventionnels d'un éphèbe drapé dans son manteau ou parfois nu, semblable à ceux des vases attiques. Favorablement disposé par les offrandes reçues [2], le guide infernal, un bel ange aux ailes éployées, semblable à l'Éros jeune homme des peintures grecques, s'avance à sa rencontre et lui saisit amicalement la main (*fig.* 145). Sans violence et presque à contre cœur, semble-t-il, le ministre de la mort attire sa victime par la taille [3] et semble arracher, en quelques cas, la femme des bras de son époux [4] ; celle-ci d'ailleurs obéit avec résignation à l'ordre inéluctable. Tout caractère dramatique, toute image horrible, se trouve généralement bannie de ces représentations [5], sans que nous sachions d'ailleurs décider, si cette majesté paisible et belle s'inspire d'une sorte de philosophie fataliste, propre aux Étrusques du v^e^ siècle, ou seulement des modèles de l'art grec.

Assisté de ses guides infernaux, parmi lesquels se remarque quelquefois un démon d'aspect plus rude [6] (*fig.* 146), le défunt s'achemine vers les Enfers. Il s'en va soit à pied, étroitement encadré entre les deux génies, passant son bras sur l'épaule de l'un d'eux, soutenu et à demi porté par ces aides attentifs et bienveillants, soit à cheval (*fig.* 148), soit bien plus fréquemment encore, en char (*fig.* 140, 142, 143, 144, 147, 149, 150). On sait que des représentations du

1. M. Ducati, *ibid.*, col. 606, sqq., compte 9 exemplaires de ce type : figure 54, 59.

2. Stèle 168, face postérieure *ibid.*, fig. 58 = *ci-contre*, fig. 145 ; une sorte de panier, déposé sur un autel derrière le défunt, semble faire allusion aux offrandes funéraires.

3. Stèle 106, fig. 55.

4. Stèle 48, fig. 61, col. 624.

5. Cf. le paragraphe : *demoni alati ed imberbi*, Ducati, col. 640-644. Les figures de vilains démons (*ibid.*, col. 645), n'apparaissent que sur deux ou trois exemplaires, et ont généralement pour fonction de précéder le char du défunt. Ce sont semble-t-il, des serviteurs d'ordre inférieur.

6. Voir, par exemple, le profil aquilin et les traits durement marqués du second génie nu et ailé sur la stèle, n. 105, fig. 56 (Ducati) = *ci-contre*, fig. 146.

Fig. 116.
Stèle n° 105 (Ducati) : la descente aux Enfers.

même genre se rencontrent couramment dans l'Etrurie centrale [1].

Le voyage en char.

Le plus souvent, sur les stèles bolonaises de taille moyenne, la scène du voyage en char se trouve réduite à

Fig. 147. — Stèle n. 169 (Ducati) : *zone supérieure*, triton et cheval marin; *deuxième zone*, la défunte en char; *troisième zone*, pugilistes en garde; *quatrième zone*, scène d'offrande à un personnage assis, peut-être le mort héroïsé.

1. On trouvera l'analyse détaillée des diverses représentations de ce type par M. Ducati, *ibid.* : *viaggio a cavallo*, col. 573-581; *viaggio su carro*, col. 582-606; fig. 42-53, pl. II, IV, V. Sur le voyage aux Enfers dans l'art funéraire étrusque, cf. Martha, *Art étr.*, fig. 246, 249; et p. 370 : surtout G. Körte, *das Volumniergrab bei Perugia*, in *Götting. Abhandl.*, XII (1909), p. 8 (tirage à part).

la simple image d'un bige que le défunt guide lui-même, tandis que les femmes sont conduites par un cocher et s'abritent sous leur ombrelle (*fig.* 147). Mais sur quelques exemplaires plus somptueux, trois ou même quatre chevaux sont attelés au char funéraire et le cortège, guidé par des génies infernaux, précédé ou suivi de joueurs de flûte ou de sonneurs de trompe, se déroule en véritable pompe triomphale. Plus ou moins développée et exprimée de façon plus ou moins habile, la conception néanmoins demeure toujours la même. Le motif central nous présente constamment, comme élément essentiel, le défunt sur son char.

Scènes diverses.

Sur l'une des stèles enfin, nous trouvons figuré le but du voyage, la porte de l'Enfer, dont l'ouverture quadrangulaire occupe seule tout le champ de la pierre [1].

Quelques scènes de caractère également funéraire, mais de genre divers, se rencontrent encore. Tel est le groupe singulier formé par un gigantesque profil de Silène, apparaissant sur l'un des côtés, à droite et à gauche de la stèle, en face d'un personnage de taille beaucoup plus petite, assis ou debout. Sur deux exemplaires, le bras tendu du Silène porte même l'image d'un cavalier [2] (*fig.* 148). Rapprochant ces reliefs bolonais d'un motif deux fois représenté sur un skyphos à figures noires du Musée de Copenhague [3], M. Ducati reconnaît dans la tête monstrueuse du Silène le symbole, naïvement exprimé, du Génie des régions souterraines, de l'Orcus lui-même. Les peintures du vase attique montrent en effet Héraclès tirant au bout d'une corde un monstre dont le profil de Silène surgit énorme, la langue pendante, d'une sorte de caverne. C'est là une transposition du mythe de Cerbère enchaîné par Hercule. L'Orcus est figuré sur ces stèles étrusques de Bologne, exactement sur le modèle du Génie infernal de la peinture grecque. L'idée de la scène néanmoins est tout autre; le vase attique représente, comme une anecdote, le

1. Ducati, *ibid.*, stèle 132, fig. 65, col. 634, 635. Voir une autre représentation de la porte de l'Orcus sur un sacorphage de Chiusi, Martha, *Art étr.*, fig. 248, p. 359.

2. Ducati, stèles numéros 17, 89, 141, et fragment n. 67; fig. 66-69, et col. 653-655.

3. *Ibid.*, fig. 69; cf. Roscher, *Lexikon*, I, col. 2221.

Fig. 148.

Stele n° 17 (Ducati : Le monstre à profil de Silène, portant un cavalier sur son bras tendu.

vilain tour joué par un héros sympathique à l'odieux démon d'outre-tombe; ici au contraire, c'est l'Enfer vainqueur qui attire à lui et se prépare à engloutir l'être humain, simple mortel, dont les ossements reposent en effet au-dessous du monument. Le motif mythologique grec est devenu un motif funéraire étrusque.

Nous mentionnerons encore, parmi le répertoire des sculpteurs bolonais, quelques représentations du défunt assis, héroïsé semble-t-il, et recevant les offrandes soit d'une seule femme [1], soit d'un groupe plus ou moins nombreux de personnages debout devant lui [2] (*fig.* 147, *zone inférieure*). L'un de ces reliefs [3], malheureusement fort mutilé, rappelle de près les scènes de conversation figurées sur le miroir de Castelvetro et la situle de Watsch; [4] les autres paraissent dériver des mêmes modèles que plusieurs des petits sujets imprimés autour des vases de bucchero [5]. Les ac-

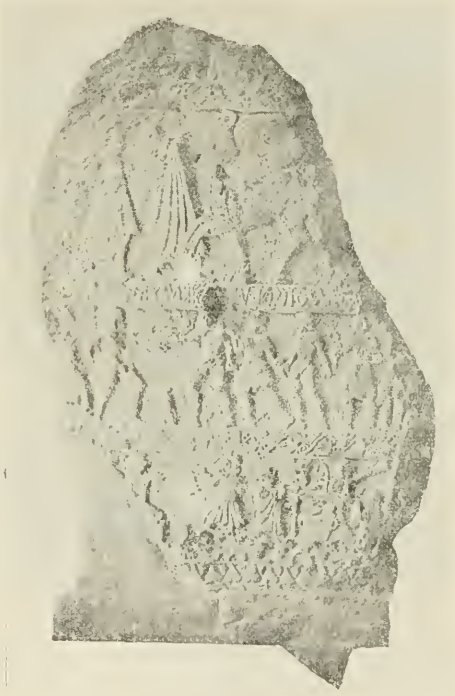

Fig. 149. — Stèle n° 10 (Ducati) : *zone supérieure*, les chevaux ailés du quadrige et, face au char, deux joueurs de trompette; au-dessous une inscription; *zone médiane*, deux lutteurs affrontés, à droite, un autre couple amené en lice; *zone inférieure*, de droite à gauche : personnage assis jouant de la trompe, un personnage debout portant une rame sur l'épaule, et face à eux, un personnage tenant une enseigne, puis deux pugilistes affrontés.

1. *Ibid.*, stèle 187, face A, col. 626, sqq., fig. 62 et stèle 64, col. 629, fig. 63.
2. *Ibid.*, stèles 159, 169, col. 630, fig. 64 et pl. V, zone inférieure.
3. Stèle 64, fig. 63.
4. Cf. *supra*, p. 371, 384, 396 et n. 1.
5. Ducati, *ibid.*, col. 631.

cessoires, du reste, fauteuils et trépieds, aussi bien que les costumes des personnages se rattachent aux types gréco-ioniens et étrusques. Etrusques également sont les scènes de jeux, les combats de ceste (*fig.* 149), les courses de chevaux et de chars, les festins et les danses qui illustrent quelques-unes de nos stèles [1]. Les bronzes repoussés bolonais nous ont déjà fait connaître ces motifs, chers aux sculpteurs et aux peintres de l'Italie centrale. Sans doute, à Bologne comme en Etrurie, des réjouissances de ce genre devaient-elles accompagner la cérémonie des obsèques. Leur représentation évoquait le souvenir des funérailles, dont l'éclat avait honoré le mort et sa famille.

Plus rares et empruntées surtout au répertoire des vases attiques à figures rouges, apparaissent quelques scènes purement mythologiques. Au bas d'une stèle se voient, par exemple, deux Centaures combattant, mais leurs adversaires ne se trouvent pas représentés [2]. Deux autres pierres particulièrement épaisses, provenant, l'une du Giardino Margherita [3], l'autre du terrain Arnoaldi [4], nous offrent, sculptés sur leur tranche, plusieurs motifs de ce genre. On y reconnaît des épisodes du thiase bachique : une danse de Silènes et un Satyre poursuivant une femme, puis d'autres sujets dont il paraît difficile d'expliquer la présence sur un monument funéraire : une Néréide qui chevauchant un dauphin, apporte les enémides d'Achille, et Circé entre deux compagnons d'Ulysse métamorphosés en pourceaux.

Guerriers en armes et scènes de combats.

Distincte des représentations du voyage aux Enfers à pied ou à cheval, distincte également des portraits du défunt, une importante catégorie de reliefs funéraires nous offre l'image soit d'un guerrier en armes, soit de combats [5]. Quelques-unes de ces figures [6] peuvent rappeler les silhouettes à demi dissimulées derrière un large bouclier qui occu-

1. *Ibid.*, col. 685-698, fig 83-86, pl. I et V.
2. Stèle 26, zone inférieure, *ibid.*, col. 699.
3. *Not. Scav.*, 1890, p. 139, pl. I ; Ducati, *ibid.*, stèle 12, col. 699, 700.
4. Gozzadini, *Mem. Linc.*, XII (1885), p. 7, sqq., pl. II ; Ducati, stèle 13, col. 701.
5. Ducati, *Pietre fun.*, col. 655, sqq.
6. P. e., stèle n. 156, face postérieure, *ibid.*, fig. 70 ; stèle 62, face postérieure, fig. 71 ; stèle 73, fig. 72.

pent la première zone de la situle de la Certosa ; d'autres au contraire, nous montrent un véritable hoplite grec, soit au repos [1], soit chargeant impétueusement un ennemi supposé [2].

Souvent aussi, deux adversaires se trouvent en présence. Tantôt ils s'affrontent courageusement, comme les deux guerriers archaïques incisés, sur la stèle de Monte-Qualandro au Musée de Pérouse ; tantôt l'un d'entre eux paraît déjà vaincu et s'enfuit, ou même gît à terre blessé ; le saisissant par la barbe ou les cheveux, son ennemi s'apprête à l'achever [3]. Les combattants sont parfois tous deux à cheval [4]. Cependant le motif le plus fréquent est celui d'un cavalier, chargeant au grand galop de son cheval, représenté à demi cabré, un fantassin qui attend le choc de pied ferme, l'épée à la main, et se couvrant de son bouclier [5] (*fig.* 150). Quelques-uns de ces duels paraissent d'ailleurs se dénouer par la fuite du piéton.

Le cavalier est toujours armé à la grecque, le piéton, au contraire, ou le vaincu, est fréquemment représenté comme une sorte de géant barbu et chevelu, entièrement nu et armé seulement d'un long bouclier ovale à *umbo* rectiligne proéminent [6]. On ne saurait hésiter à y reconnaître un Gaulois [7]. Toutes ces stèles se classent en effet parmi les plus récentes ; elles ne datent, par conséquent, que de la première moitié du IVe siècle, c'est-à-dire précisément, de

1. Stèle 80, fig. 74, stèle 110, fig. 75, stèle 181, etc.

2. Stèle 104, fig. 73, stèle 90. Toutes ces stèles, remarque M. Ducati (col. 657), ne paraissent avoir été sculptées que dans les dernières dizaines du Ve siècle, ou plutôt même, au début du siècle suivant.

3. *Ibid.*, col. 667 : Cinq stèles représentent un combat de fantassin contre fantassin, nn. 42, 43, 52, 108, 160. Le n. 108 présente les deux adversaires se faisant face : sur les nn. 42 et 43, l'un des deux s'enfuit ; nn. 52 et 160, le vaincu est à terre.

4. Quelques exemplaires, stèles nn. 20, 62, 79, fig. 77 ; n. 87, fig. 78, représentent un seul cavalier chargeant, la lance en avant, *ibid.*, col. 670-672. Les stèles 32, 93 (fig. 31) et 182 (face postérieure) portent deux cavaliers affrontés, *ibid.*, col. 677-679.

5. *Ibid.*, col. 673-677, stèles 15, 18, 42, 49, 88, 91, 168 ; fig. 79, 80 et pl. IV ; le fantassin fait face, nn. 42 et 168 ; il fuit, nn. 88, 91.

6. Dans les combats de deux fantassins, le vaincu fuyant, n. 43 (fig. 10) ; ou tombé à terre, n. 160 ; le piéton affrontant le cavalier, n. 168, et celui qui fuit, n. 88, sont de ce type.

7. Cf. Gozzadini, *Mem. Linc.*, XII (1885), p. 6 ; *Rev. Arch.*, XX (1885), p. 135 ; cf. Bienkowski, *Die Darstellung d. Gallier in d. hellenistischen Kunst*, p. 135 ; Ducati, *Pietre fun.*, col. 681.

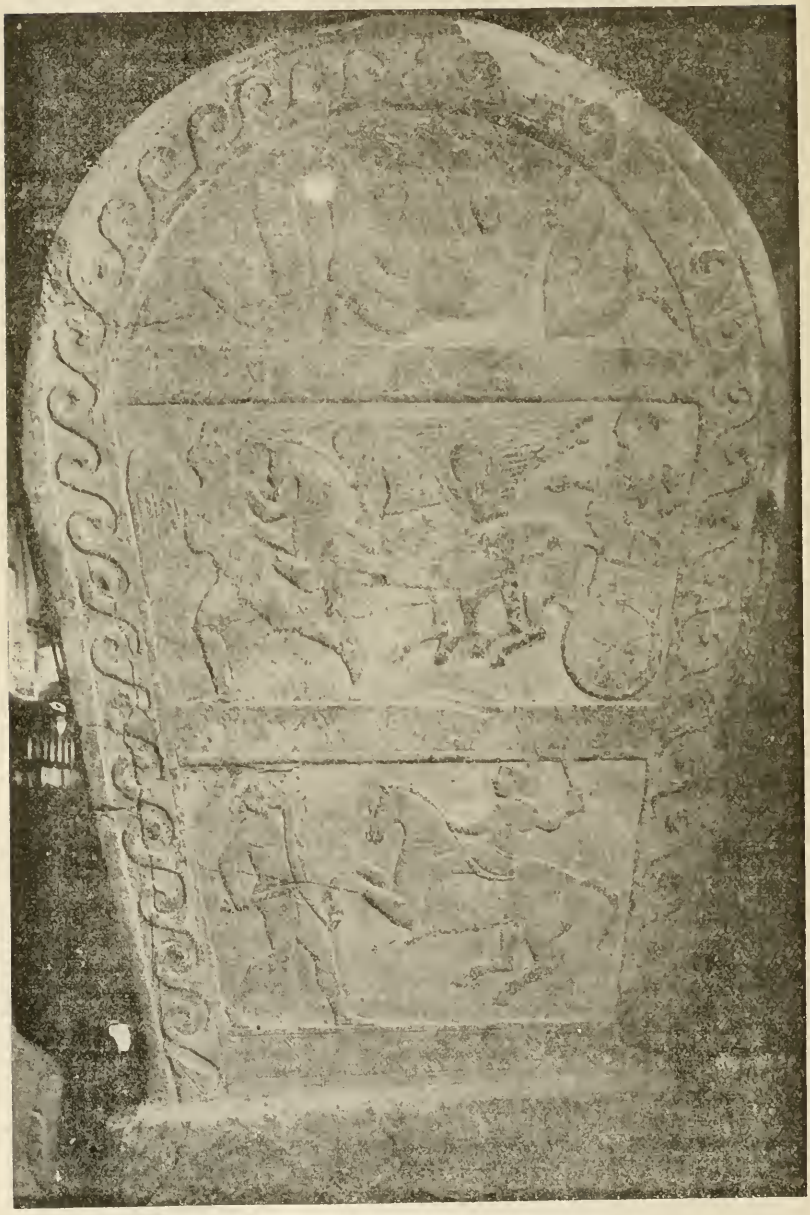

Fig. 130.

Stèle n° 168 : *zone inférieure*, combat d'un cavalier étrusque contre un fantassin gaulois.

la période qui vit l'envahissement de la plaine du Pô par les bandes celtiques. Nous y pouvons donc reconnaître une allusion à ce fait historique contemporain, un document authentique de la longue résistance opposée par les Etrusques de Bologne aux conquérants barbares.

Les représentations de Gaulois sur les stèles bolonaises.

Ces reliefs fournissent en même temps la plus ancienne représentation des Gaulois dans l'art antique. Sans doute y reconnaît-on, comme dans les autres motifs qui décorent les stèles bolonaises, une part d'imitation et de convention. Le schème de ces combats paraît nettement emprunté à l'art grec, aux peintures célèbres figurant la bataille des Grecs contre les Amazones [1]. Ce sont les motifs de ces peintures, vulgarisés jusque dans l'Italie du nord par les vases attiques, qui ont servi aux Etrusques de Bologne pour exprimer leurs luttes contre les Gaulois. Les sculpteurs se sont contentés de leur attribuer une signification nouvelle, ils les ont transposés, pour ainsi dire, métamorphosant Achille en guerrier de Felsina et Penthésilée en Gaulois vaincu. Suivant un procédé courant chez les artistes étrusques dès la période la plus ancienne, ils se sont donc appliqués à développer leurs modèles dans le sens du réalisme, en y introduisant au moins quelques détails copiés d'après nature. C'est ainsi que, sur certaines stèles, ils ont rendu avec exactitude la taille gigantesque, l'aspect sauvage, la nudité, les longues barbes et l'abondante chevelure des combattants celtiques; ils leur ont prêté aussi le bouclier allongé que portaient les Gaulois. Il est même frappant de constater jusqu'à quel point ces silhouettes, tracées par les modestes tailleurs de pierre bolonais, se rapprochent du type créé plus tard par l'art grec.

Sur quelques autres stèles, il est vrai, les adversaires des Etrusques nous apparaissent semblables aux Etrusques eux-mêmes, et armés comme eux à la mode grecque [2]. Devons-

1. Ducati, *ibid.*, col. 669, 671, 682.

2. Stèle 108, les deux adversaires (à pied) sont complètement armés; celui de gauche ne se distingue que par la forme ovale de son bouclier. Dans les combats entre cavalier et fantassin, le cavalier est toujours vêtu de l'armure et représente l'Etrusque; le piéton de la stèle 18 est couvert d'un bouclier rond, au-dessous duquel passe le fourreau d'une épée; celui de la stèle 15 est cuirassé, il tient l'épée de la main droite; sur la stèle 42 (fig. 19), cuirassé et casqué, il porte au bras gauche un bouclier rectangulaire et du droit brandit un javelot contre le cavalier qui le

nous croire également à l'exactitude de ces images et admettre, avec M. Ducati, que les Gaulois, entrés en contact avec les Etrusques, purent d'assez bonne heure adopter l'armement perfectionné de leurs ennemis [1]. L'hypothèse serait assez vraisemblable. Elle concorde avec ce que nous savons par ailleurs, de la grande faculté d'assimilation des peuplades celtiques [2]; elle se trouve appuyée par l'abondance des éléments étrusques dans les nécropoles gauloises de la plaine du Pô [3]. D'autres œuvres d'art étrusques nous montrent de même les Gaulois armés à l'étrusque [4]. A Bologne même, des tombes de Gaulois ont fourni des casques de bronze, identiques à ceux qui se rencontrent dans toute l'Etrurie. Mais les Celtes ont-ils jamais revêtu la cuirasse, ont-ils combattu avec le javelot et la courte épée, que leur prêtent quelquefois les stèles bolonaises? Nous ne saurions décider si, dans ces images, la convention ne l'emporte pas sur l'exactitude, le souvenir des modèles grecs, sur l'observation de la réalité. Quoi qu'il en soit, et bien qu'elles se rattachent, elles aussi, à des motifs de l'art attique, ces scènes de combats contre les Gaulois n'en demeurent pas moins l'élément le plus original de la décoration des stèles bolonaises.

Style des représentations figurées sur les stèles.

L'analyse des motifs qui décorent les stèles bolonaises nous a conduits déjà, en mentionnant les modèles, à faire état du style des copies. Manquant d'originalité, cet art ne présente non plus aucun caractère homogène. Les figures les plus anciennes, celles qui datent environ de la première moitié du v[e] siècle, accusent une lourdeur qui tient, non pas

charge ; les vaincus représentés sur les stèles 53 et 91, ont également le casque et la cuirasse.

1. *Ibid.*, col. 682.

2. Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 249 : « Peut-être les Celtes, de toutes les populations barbares de l'Antiquité, furent-ils celle qui se mélangea le plus vite avec les hommes dont ils subirent les approches..... Elle donnera les Celtibères en Espagne, les Gallo-grecs en Asie, les Celtoscythes dans les plaines de l'Europe orientale, sans doute aussi des Celtothraces et des Celtillyriens et jamais, chez aucune de ces populations mêlées, nous ne trouvons la trace appréciable d'un conflit de race. »

3. Cf. Brizio, à propos de la nécropole de Montefortino, *Mon. Linc.*, IX, col. 748, sqq.; 790, sqq.

4. Des statuettes de bronze et la frise de terre cuite de Civitâ-Alba, cette dernière au Musée de Bologne ; cf. Ducati, *ibid.*, col. 682.

seulement au défaut d'habileté des sculpteurs bolonais, mais aussi, suivant toute apparence, au caractère même des modèles étrusco-ioniens dont elles dérivent. Elles se réduisent à de simples silhouettes de faible relief, à la surface entièrement plate, sans modelé et presque sans aucun détail. Tout au plus, quelques traits incisés accusent-ils, à l'intérieur de cette silhouette, les lignes essentielles du dessin.

Plus tard, l'influence des peintures attiques allège les proportions et dégage les mouvements. Les images s'assouplissent. « A distance, remarque M. Martha, elles font » dans une certaine mesure illusion : la composition des » scènes est claire, les attitudes et les gestes sont libres et » ne manquent pas de naturel... Mais ces apparences même » sont trompeuses ; en s'approchant, on voit combien l'exé- » cution en est fautive : presque tous les détails sont faux... » le modelé est grossièrement naïf... il est clair que l'ou- » vrier ne soupçonnait pas les règles les plus élémentaires » de la sculpture. [1] » Ces stèles en effet représentent les produits d'une industrie rapide et assez grossière, bien plutôt que d'un art véritable. Œuvres modestes et sans beauté, elles ne possèdent de l'archaïsme que la gaucherie sans la saveur ; plus tard, elles empruntent à l'art attique ses motifs mais en laissent échapper la grâce légère et pure ; elles en ignorent surtout la libre fantaisie.

La polychromie des stèles bolonaises.

Une circonstance cependant devait atténuer leur médiocrité. Toute cette imagerie certainement était peinte. La technique même, la platitude des reliefs, et l'absence de rendu en apportent la preuve. Sur les exemplaires anciens, des détails importants, tels que les plis du vêtement, le harnachement des chevaux et même les jambes du cavalier, ne se trouvent pas indiqués [2]. La couleur évidemment devait suppléer à ces lacunes.

Les reliefs plus récents accusent, il est vrai, un modelé plus arrondi, les ombres apparaissent, elles jouent autour des

1. *Art étrusque*, p. 371.

2. La silhouette de la stèle n. 135 (Ducati), fig. 8, est caractéristique à cet égard. Les lignes du corps sont représentées comme si le personnage était nu ; seuls quelques traits derrière le dos et les jambes et au-dessous du bras levé, indiquent la chute du manteau. Guidée par ces incisions, la peinture devait habiller la figure.

formes et sur les corps ; la ciselure des détails se fait même parfois minutieuse. Cependant la pierre n'est jamais profondément fouillée, ni dans le champ, ni dans les figures. Des teintes plates accentuaient sans doute la vivacité de ces oppositions encore très imparfaites et, en même temps masquaient, dans une certaine mesure, les fautes ou les négligences du dessin. Du reste les urnes étrusques d'époque tardive, n'allient-elles pas encore la polychromie à un relief infiniment plus poussé?

Une stèle de la Certosa [1] semble même indiquer que le peintre traitait avec une certaine liberté et souvent devait compléter l'esquisse fournie par le sculpteur. La pierre portait encore, au moment de sa découverte, de nombreux traits de couleur brun-rouge. Au-dessus du cheval qui occupe le champ du monument, se trouvait ainsi figuré un personnage placé horizontalement. Zannoni le prenait pour un acrobate en train de faire de la voltige; il faut y reconnaître plutôt un Génie harnachant le coursier que va monter le mort. Sur le fond était en outre dessiné un arbre. Bien des détails, peut-être même parfois, des éléments importants de la décoration pouvaient, de la même façon, s'exprimer par la polychromie.

Des teintes différentes devaient surtout détacher les figures sur le fond, et accuser le contraste entre les nus, les vêtements et les divers accessoires. Une telle peinture accentuait certainement l'impression de facilité et de mouvement, que produisent encore, sans elle, les reliefs des meilleures stèles. Nous pouvons, semble-t-il, nous représenter l'aspect des pierres funéraires de Bologne, sur le modèle des peintures pariétales des tombes étrusques.

Loin de distinguer la province circumpadane de l'Etrurie centrale, la présence à Bologne des stèles sculptées et peintes, nous montre donc, au contraire, l'extension sur les deux versants de l'Apennin, à l'époque étrusque, des mêmes croyances relatives à la vie d'outre-tombe, des mêmes motifs figurés et du même art.

1. Ducati, n. 175, fig. 60, col. 618, sqq.; cf. Zannoni, *Certosa*, p. 242, pl. LXIX.

CONCLUSION

CHAPITRE XIII.

LES ETRUSQUES ET LES OMBRIENS DANS L'ITALIE CENTRALE ET DANS LA PLAINE DU PÔ.

Les Etrusques dans la plaine du Pô et la tradition historique, p. 460. — Les Pélasges à l'embouchure du Pô, p. 462. — Denys d'Halicarnasse, p. 463. — Hellanicos de Lesbos, p. 464. — Hérodote, p. 465. — Les Etrusques dans l'Italie centrale et au nord de l'Apennin, p. 469. — Les prédécesseurs des Etrusques dans la plaine du Pô, p. 472. — Latins, Osques et Ombriens en Italie, p. 473. — Les Ombriens dans l'Italie centrale, p. 475. — La civilisation villanovienne est-elle ombrienne ou étrusque, p. 479. — Les témoignages historiques relatifs à la présence des Ombriens dans la plaine du Pô, p. 483. — Hérodote, p. 484. — Les géographes grecs : la côte ombrienne, p. 486. — Les géographes romains : la province romaine d'Ombrie, p. 488. — Strabon, p. 489. — Les Ombriens entre l'Apennin et le Pô, p. 491. — L'établissement des Ombriens dans la plaine du Pô, p. 494. — Pline, p. 496. — Les Ombriens et les Celtes, p. 499. — L'unité primitive italo-celtique, p. 500. — La prétendue origine celtique des Ombriens, p. 503. — Conclusion, p. 505.

Nous avons donc pu constater l'existence, à Bologne et dans la plaine du Pô, antérieurement aux invasions celtiques, de deux types différents de villes, de deux séries de nécropoles, de deux civilisations distinctes, qui se succèdent, sans cependant se faire suite, qui se juxtaposent, mais sans se confondre.

La plus récente de ces périodes présente tous les caractères spécifiques de la civilisation étrusque. Une ville telle que Marzabotto, l'aménagement et surtout le contenu des tombes de la Certosa, ne laissent aucun doute à cet égard. Si l'on hésitait d'ailleurs à admettre que cette civilisation, quoique d'aspect étrusque, dût être en réalité attribuée à des Etrusques, la présence, sur un certain nombre de stèles bolonaises, d'inscriptions en langue étrusque, viendrait lever les dernières incertitudes. A eux seuls et par eux-

mêmes, tous ces vestiges matériels comportent des indications assez précises et explicites pour autoriser des conclusions assurées.

La tradition historique.

Cette période déjà nettement caractérisée par elle-même, s'éclaire par surcroît de quelques rayons de lumière historique. C'est à l'aide des textes, plus encore que par l'inventaire des trouvailles archéologiques, que nous avons pu essayer de déterminer l'extension de l'empire étrusque dans la plaine du Pô. En effet la mémoire de cette époque glorieuse et relativement peu lointaine avait pu fort bien se conserver chez les Etrusques de l'Italie centrale, et, par leur intermédiaire, parvenir aux premiers historiographes. Lorsque, quelques siècles plus tard, les Romains pénétrèrent au nord de l'Apennin, ils y trouvèrent installés les Gaulois, qui se souvenaient, semble-t-il, en avoir autrefois chassé les Etrusques : sans doute vivaient encore au milieu d'eux de nombreux Etrusques, qui n'avaient pas oublié complètement l'ancienne puissance de leur race. Les invasions celtiques et la fin de la période étrusque marquent ainsi, dans la plaine du Pô, la transition des temps préhistoriques à ceux qui appartiennent à l'histoire. Tous les écrivains en effet sont d'accord pour rappeler que les Gaulois, en arrivant dans l'Italie du nord, se trouvèrent en présence des Etrusques. Or précisément le sol bolonais nous montre très clairement les monuments celtiques succédant immédiatement à ceux du type de la Certosa. En ce qui concerne la chute de la domination étrusque, la concordance de nos deux sources d'information, archéologie et histoire, ne laisse donc rien à désirer.

Par contre, l'établissement des Etrusques dans la plaine du Pô demeure plus obscur. Nos renseignements sur ce point dérivent surtout de l'archéologie. Polybe lui-même, qui, le premier des auteurs classiques, visita la région et qui relate le synchronisme entre l'extension de la puissance étrusque au nord de l'Apennin et en Campanie, n'use, à dessein bien évidemment, que de termes vagues [1] : « Ces » plaines, dit-il, furent habitées dans l'ancien temps par » les Etrusques, vers le même moment où les champs dits

1. II, 17, 1 : Πλὴν ταῦτά γε τὰ πεδία τὸ παλαιὸν ἐνέμοντο Τυρρηνοί, καθ' οὓς χρόνους καὶ τὰ Φλεγραῖά ποτε καλούμενα τὰ περὶ Καπύην καὶ Νώλην, κ. τ. λ.

» Phlégréens, c'est-à-dire Nole et Capoue, leur apparte-
» naient aussi... D'un abord facile, elles purent être con-
» nues par beaucoup de monde, et prirent même, en rai-
» son de leur excellence, une grande renommée. » —
Est-ce à dire que les Etrusques ne vinrent s'établir sur les bords du Pô, que vers le moment où ils conquirent Nole et Capoue, ou bien que, possédant depuis longtemps la région, ils y atteignirent seulement alors, leur apogée? Le texte grec autorise également les deux interprétations.

T. Live lui aussi, se garde de préciser les circonstances dans lesquelles l'Etrurie étendit sa puissance de la mer Tyrrhénienne à l'Adriatique. Il relate le fait, mais sans l'expliquer [1]. « Avant l'établissement de la puissance ro-
» maine », dit T. Live, « les Toscans avaient une domina-
» tion très étendue sur la mer et sur le continent. Les
» noms seuls des deux mers qui baignent la péninsule de
» l'Italie suffiraient à l'attester, car l'une s'appelle la mer
» de Toscane, du nom commun à tous les peuples de cette
» confédération, et l'autre, la mer Adriatique, du nom
» d'Adria, colonie des Toscans... Les portions du continent
» qui s'étendent vers ces deux mers étaient chacune sous
» la dépendance de douze cités. Les premiers établisse-
» ments se firent en deçà de l'Apennin, vers la mer infé-
» rieure; par la suite, les douze métropoles formèrent au
» delà de l'Apennin autant de colonies qui occupèrent tous
» les pays au delà du Pô, jusqu'aux Alpes, si l'on excepte
» seulement le canton des Venètes, vers l'enfoncement du
» golfe [2]. »

D'autres écrivains, sans doute, ont montré moins de circonspection. Mais le caractère mythique de leurs récits inspirait à Polybe et même à T. Live, puisqu'il ne mentionne pas ces légendes, une juste défiance. « Tout ce qui s'est
» raconté en Grèce au sujet du Pô, dit Polybe [3]... est ma-
» tière de tragédie ou n'a pas plus de valeur : nous n'a-
» vons pas à en faire mention ici, car le détail de ces fables
» ne s'accorde guère avec le caractère de notre exposé.
» Nous avons seulement saisi l'occasion de préciser comme
» il convient les traits essentiels de cette géographie, et

1. V, 33, 7-11.
2. Traduction Dureau de la Malle.
3. II, 16, 13-15.

» cela tout particulièrement, en raison de la complète igno-
» rance de Timée à cet endroit. » Le nom du seul Timée résume toute l'érudition antérieure au IIIe siècle. Sans doute l'histoire ancienne de la plaine du Pô échappait-elle aussi entièrement aux Grecs que la géographie de la région. On ne saurait donc attendre de la tradition littéraire antique, quelque indication vraiment digne de foi.

Nous savons néanmoins que dès l'antiquité, deux théories relatives à l'origine des Etrusques de la Cisalpine, se trouvaient en présence. C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend [1] : « A l'époque où Denys assiégeait Rhégium, les
» Gaulois transalpins occupèrent les terres comprises en-
» tre l'Apennin et les Alpes, ayant chassé les Tyrrhènes
» qui les occupaient. Les uns disent que ces Tyrrhènes
» étaient des colons conduits par les douze villes d'Etru-
» rie, les autres que ce sont des Pélasges qui, avant la
» guerre de Troie, fuyant le déluge de Deucalion, sont ve-
» nus de Thessalie s'établir en ces lieux. »

Ce sont les deux hypothèses entre lesquelles hésite encore la science moderne : les Etrusques de la plaine du Pô représentent-ils un peuple de conquérants, arrivé à une date relativement récente, de l'Italie centrale, ou bien inversement, la Cisalpine ne fut-elle pas le berceau, ou du moins le premier séjour du peuple que nous trouvons, à l'époque historique, en Etrurie [2] ?

Les Pélasges à l'embouchure du Pô.

Nous avons eu déjà l'occasion d'examiner l'une des versions proposées pour la seconde de ces hypothèses, et nous avons essayé de montrer combien paraissait arbitraire l'interprétation qui prétend trouver chez Tite-Live [3], la mention de l'origine rhétique des Etrusques, en faisant descendre ce peuple, des Alpes centrales vers Bologne d'abord, puis en Toscane [4]. Tout aussi dénuée de fondement serait l'opinion qui le ferait arriver par les passages orientaux des Alpes Juliennes et la région venète. Elle ne s'appuierait sur aucun texte ; nul fait archéologique ne l'autorise. Les Etrus-

1. XIV, 113, 1-3.
2. On trouvera un exposé détaillé et critique de la question si discutée de l'origine des Etrusques dans Schwegler, *Röm. Gesch.*2, I, p. 253-279.
3. V, 33, 11.
4. Cf. *supra*, chap. VII, p. 198, sqq.

ques se trouvent formellement exclus des rivages septentrionaux de l'Adriatique [1]; leur passage, en tout cas, n'y a pas laissé de traces.

Une seule supposition demeure donc possible : survenus par mer, les Etrusques auraient abordé sur la côte adriatique, vers l'embouchure du Pô. C'est bien là d'ailleurs ce qu'indique Diodore. Nous retrouvons cette histoire, exposée tout au long, par Denys d'Halicarnasse qui, mêlant lui aussi le nom des Pélasges à la question de l'origine des Tyrrhènes, vient, à un problème déjà obscur, ajouter une complexité nouvelle.

Denys d'Halicarnasse.

« Chassés de Thessalie par les Curètes et les Lélèges », raconte Denys [2], « les Pélasges se dispersèrent à travers » les mers de Grèce; les uns s'établirent en Crète, d'autres » sur l'Hellespont, d'autres encore à Lesbos et dans les » îles, mais le plus grand nombre se rendit à Dodone. » Bientôt l'oracle leur ordonna de passer en Italie. Ils » préparèrent donc une grande flotte, se proposant de » traverser l'Adriatique, et de gagner la côte italienne la » plus proche. Mais poussés par le vent du sud et ne con- » naissant pas les lieux, ils s'égarèrent vers le nord, et » vinrent aborder dans l'une des embouchures du Pô, nom- » mée Spinet. Ils laissèrent là leurs vaisseaux, sous la » garde de ceux qui paraissaient incapables de supporter » les fatigues d'une longue expédition, et construisirent » un poste, destiné à leur servir de refuge en cas d'insuc- » cès. Les Pélasges laissés dans un camp fortifié le trans- » formèrent bientôt en une ville qu'ils nommèrent *Spina*, » d'après le bras du fleuve sur lequel elle était établie. Ils » employèrent au commerce les vaisseaux qui leur avaient » été laissés; leurs brillantes affaires leur assurèrent pen- » dant longtemps la thessalocratie dans l'Adriatique. Ils » consacraient à Apollon Delphique la dîme de leurs profits » maritimes, se distinguant entre tous par la splendeur de » leurs offrandes. A la fin cependant, les Barbares leurs » voisins vinrent les attaquer en grand nombre. Spina dut » être abandonnée, mais, au bout d'un certain temps, les

1. Tite-Live, V, 33, 10 : (Tusci) trans Apenninum..., omnia loca, excepto Venetorum angulo,... usque ad Alpes tenuere.
2. I, 18.

» Barbares eux-mêmes furent soumis par les Romains. » Ainsi disparurent les derniers vestiges laissés par la » race des Pélasges dans le delta du Pô. »

Un tel récit fut sans doute l'origine de la tradition représentant Spina comme une ville grecque [1]. On y trouve également le prototype de la légende rapportée par Strabon touchant la fondation et les premières vicissitudes de Ravenne [2]. Mais ce passage de Denys ne représente lui-même, bien évidemment, que le développement entièrement fantaisiste du passage d'Hellanicos de Lesbos, que l'auteur cite du reste un peu plus loin [3].

Hellanicos de Lesbos.

« Sous le règne de Xanas », racontait Hellanicos, « les » Pélasges chassés de Grèce par les Hellènes vinrent débarquer à l'embouchure du fleuve Spinet, dans le golfe » ionien. Laissant là leurs vaisseaux, ils s'acheminèrent » vers l'intérieur des terres où ils s'emparèrent de la ville » de Crotone. Puis en partant de cette ville, ils conquirent » la province appelée plus tard Tyrrhénie, car, après leur » établissement en Italie, les Pélasges changèrent de nom » et s'appelèrent Tyrrhènes ».

La simple mention faite par Hellanicos, du débarquement des Pelages et de l'abandon de leurs vaisseaux à l'embouchure du Spinet, a suffi pour donner naissance aux détails inventés par Denys, ou quelqu'un de ses prédécesseurs, sur la ville pélasgique de Spina. Le seul trait qui, dans ce récit paraisse correspondre à la réalité, est la prise de la cité, par des Barbares que soumirent ensuite les Romains, c'est-à-dire vraisemblablement, par les Gaulois.

Mais le texte d'Hellanicos lui-même, ne semble autre chose qu'une combinaison artificielle d'éléments imaginaires. Il se ramène, en dernière analyse, à trois propositions essentielles : 1° : le changement du nom de Pélasges en celui de Tyrrhènes ; 2° : l'établissement des Pélasges à Cortone; 3° : leur débarquement à l'embouchure du Pô.

1° Que devons-nous penser de l'identification, longuement discutée déjà par Denys d'Halicarnasse, des Pélasges et des

1. Cf. *supra*, chap. VII, p. 491.
2. Cf. *supra*, chap. VII, p. 490.
3. 1, 28, 3; cf. Müller, *Hist. graec. fragm.*, I, p. 45, Hellanicos, fr. 1.

Tyrrhènes [1] ? La question semble définitivement tranchée depuis la pénétrante analyse, faite par M. Ed. Meyer, des légendes relatives aux « divins Pélasges » [2]. Un peuple de ce nom a vécu sans doute, dans un canton de Thessalie, mais a disparu de bonne heure, sans laisser d'autre trace qu'un souvenir dont s'empara l'imagination des poètes. On qualifia donc de Pélasges, en Grèce, toutes les populations anciennes d'origine inconnue; on fit entrer dans leur légende des mythes de toute sorte, on leur composa des généalogies, on suivit et on expliqua leurs prétendues migrations. C'est ainsi qu'entre autres, les Tyrrhènes que rencontrèrent les Athéniens dans plusieurs îles de la mer Egée, à Imbros et à Lemnos notamment, puis en Thrace et sur l'Hellespont, furent appelés Pélasges et rattachés aux mystérieux constructeurs du Pelargikon d'Athènes [3]. Retrouvant également des Tyrrhènes en Italie, les premiers historiens grecs durent tout naturellement faire entrer la péninsule dans l'aire de dispersion des Pélasges. Le nom de Pélasges, en Italie, représente donc tout d'abord des Tyrrhènes, et en outre, à côté d'eux, d'autres peuples sans doute, d'origine ancienne ou peu connue. L'affirmation d'Hellanicos s'explique aisément ainsi : ce ne sont pas les Pélasges qui changèrent leur nom en celui de Tyrrhènes, c'est Hellanicos, bien plutôt, qui donna le nom de Pélasges aux Tyrrhènes. Cette première proposition peut être rangée parmi cette « matière de tragédie » dont parle dédaigneusement Polybe.

Hérodote.

2° La seconde proposition, à savoir la présence des Pélasges à Crotone, repose sur une autorité, celle d'Hérodote :

« Quelle langue, se demande Hérodote [4], parlaient an-
» ciennement les Pélasges? Je ne saurais le dire avec cer-
» titude. Cependant à en juger par l'exemple des Pélasges
» qui existent encore aujourd'hui et habitent la ville de Cro-
» tone, au nord de la Tyrrhénie, mais qui, autrefois, étaient
» voisins des Doriens, comme on les appelle maintenant et
» occupaient la Thessalie, par l'exemple aussi de ceux qui,

1. I, 29.
2. *Forschungen z. all. Gesch.*, I, p. 6-125.
3. *Ibid.*, p. 7, sqq.
4. I, 57.

» sur l'Hellespont, ont colonisé Plakia et Scylaké,... par » l'exemple enfin de ceux qui ont fondé les autres cités en » réalité pélasgiques, quoiqu'elles aient perdu ce nom, les » Pélasges auraient parlé une langue barbare... En effet, » ni les Crotoniates, ni les Plakiens ne parlent la même » langue que les populations qui les entourent, tandis qu'au » contraire ces deux peuples ont l'un et l'autre le même » langage. On en peut donc conclure qu'ils conservent le » parler qu'ils ont apporté avec eux, lorsqu'ils sont venus » s'établir dans ces régions diverses ».

Nous croyons pouvoir admettre, à la suite de la démonstration de M. Ed. Meyer, qu'Hérodote entendait bien parler de la ville de Crotone, dans l'Italie centrale et non d'une cité des Crestones, peuple de Thrace [1]. Il semble également évident que la mention faite de cette ville a été empruntée par Hellanicos à Hérodote et non par Hérodote à Hellanicos [2]. Hérodote, en effet, n'aurait pu manquer de combattre, s'il l'avait rencontrée chez un prédécesseur, l'identification proposée par Hellanicos, entre les Pélasges et les Tyrrhènes, identification qui contredit absolument la version bien connue de l'arrivée des Tyrrhènes-Lydiens en Italie [3]. Hellanicos, au contraire, a soin de spécifier que ses Pélasges ne changèrent leur nom en celui de Tyrrhènes, qu'après leur établissement dans la province appelée Tyrrhénie. C'est là, semble-t-il bien, une précaution prise contre Hérodote qui faisait des Tyrrhènes non des Pélasges, mais des Lydiens; elle suffit à indiquer, quoique Hérodote ne soit pas expressément mentionné, la source réelle de tout le passage.

Or, que signifie au juste le texte d'Hérodote ? Cherchant à se rendre compte de la langue des Pélasges, l'historien associe diverses constatations de fait à des traditions purement légendaires. C'est la légende et la légende seule qui lui permet d'attribuer aux villes dont il parle une origine pélasgique ; il le reconnait lui-même en avouant que ces cités ont perdu tout souvenir du nom pélasge. Il semble du reste moins bien renseigné sur les Pélasges de la mer Egée que Sophocle et Thucydide [4], qui reconnaissent en eux

1. *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 24, 25.
2. *Ibid.*, p. 117-120.
3. I, 94.
4. Cités par Denys d'Halicarnasse, I, 25, 4 : Sophocle dans le drame d'*Inachus*; Nauck, *Tragic. Fragm.*, 249; Thuc., IV, 109, 4.

des Tyrrhènes. Il s'en tient, en ce qui concerne ce peuple, à la pure tradition mythique.

Mais en revanche, il sait qu'un certain nombre de villes, situées en des régions diverses, parlent une seule et même langue et que cette langue diffère de celle des populations environnantes. C'est là un fait qu'il a pu constater lui-même à Plakia et à Skylaké sur l'Hellespont et en différents point de la mer Egée, ou à propos duquel il a dû, au cours de ses voyages, recueillir des renseignements précis.

Quant à Crotone, il n'en parle certainement que par ouï-dire, car jamais il n'a pénétré jusqu'au cœur de l'Italie. Il a simplement appris que dans cette cité vivaient des Pélasges dont le parler n'était pas compris du peuple chez qui ils se trouvaient. Il situe exactement Crotone « au-dessus des Tyrrhènes », c'est-à-dire au nord de la province étrusque. Cette indication vise surtout à distinguer la ville barbare de la cité homonyme de la Grande-Grèce.

Sans doute peut-on croire, d'après le texte d'Hérodote, que la population, qui environnait les Pélasges de Crotone et ne les comprenait pas, se trouvait composée de Tyrrhènes. C'est ainsi que l'entend Denys d'Halicarnasse lorsque, sur l'autorité du vieil historien, il oppose les uns aux autres Pélasges et Tyrrhènes [1]. Mais cette interprétation ajoute au texte une précision qu'il n'a pas. Le même Denys rappelle d'ailleurs, en un autre passage, que Crotone était une ville célèbre occupée par les Pélasges, et située en Ombrie [2]; il remarque en outre, que la plupart du temps les « anciens » auteurs, mal renseignés, en raison de l'éloignement, sur » les peuples de l'Italie centrale, ont couramment appelé » Tyrrhènes, les Latins, les Ombriens, les Ausones et bien » d'autres peuples encore; Rome même a fréquemment été » prise par eux pour une cité tyrrhénienne [3]. » Cette critique, semble-t-il, s'applique très exactement ici à la mention que fait Hérodote des Tyrrhènes dans le voisinage de Crotone.

Nous pouvons donc interpréter le texte d'Hérodote de la façon suivante : « Crotone, ville tyrrhénienne d'Ombrie, parle » étrusque, tandis que les campagnes du voisinage par- » lent ombrien. D'autres villes sur l'Hellespont et la mer

1. 1, 29, 3.
2. 1, 26, 1 : Κρότωνος, τῆς ἐν Ὀμβρικοῖς πόλεως ἀξιολόγου.
3. 1, 29, 2.

» Egée parlent la même langue ». Or ces deux indications paraissent, aujourd'hui, entièrement conformes à la réalité. Autant qu'on en peut juger, Crotone, au sommet de sa colline, aurait été une citadelle étrusque, analogue aux autres villes étrusques, établies en une région primitivement ombrienne [1], et d'autre part, la stèle découverte à Lemnos semble bien confirmer l'identité du parler des Tyrrhènes égéens et des Tyrrhènes d'Italie [2]. Nous ne saurions expliquer, il est vrai, comment Hérodote avait pu connaître cette identité, ni pourquoi il mentionne Crotone plutôt que toute autre ville étrusque. Il semble toutefois qu'il ne fasse que défigurer et obscurcir, en y introduisant la mention des mythiques Pélasges, un renseignement extrêmement précis et foncièrement exact.

Ce qu'Hellanicos a emprunté à Hérodote, c'est, avec le nom propre de Crotone, justement l'élément légendaire relatif aux Pélasges. Cette sorte de contresens est l'origine de toute sa théorie.

3° On aperçoit aisément, comment le désir d'expliquer la présence des Pélasges à Crotone, a conduit Hellanicos à les faire débarquer à l'embouchure du fleuve Spinet, dans le golfe ionien.

C'est en effet en Thessalie que la tradition plaçait la patrie, ou du moins l'une des patries principales des Pélasges. Hérodote, dans le passage cité, le rappelait accidentellement. Entre la Thessalie et l'Italie, le chemin le plus court et le plus naturel, pour un géographe antique, peu au courant de la topographie des Balkans, était celui qui, à travers l'Épire et l'Illyrie, aboutit à la côte de l'Adriatique, puis franchit cette mer. Sur la rive opposée, le seul point bien marqué et en tout cas le plus connu était l'embouchure du Pô. C'est donc là qu'Hellanicos fait aborder ses Pélasges, sans s'apercevoir, vraisemblablement, que même le bras méridional, celui de Spina, se trouve bien au nord du point de la côte illyrienne où purent s'embarquer des gens venant de Thessalie [3].

1. Cf. Dennis, *Cities and Cemeteries* 3, II, p. 399, sqq.

2. Cousin et Durrbach, *B. C. H.*, 1886, p. 1, sqq. et en dernier lieu les deux études de MM. Nachmanson et Karo. *Athen. Mitteil.*, XXXIII (1908), p. 48-64 et 65-74.

3. Cf. les explications que cette difficulté suggère à Denys d'Halicar-

Les Pélasges de Crotone, précisait Hérodote, habitent au-dessus des Tyrrhènes. Ils durent donc arriver, conclut Hellanicos, d'une région située vers le nord. De là le trajet, par l'intérieur des terres, de Spina jusqu'à Crotone. Singulière expédition, dont il serait superflu, et pour cause, de vouloir préciser l'itinéraire!

Hellanicos connaît en outre la présence de Pélasges-Tyrrhènes dans la région tyrrhénienne. De là son hypothèse d'une conquête du pays par les Pélasges de Crotone.

L'ensemble de son exposé ne représente autre chose que le développement purement imaginaire, d'une donnée légendaire, malencontreusement mêlée par Hérodote à une discussion d'une haute valeur documentaire. La tradition de l'arrivée des Pélasges-Tyrrhènes par la côte adriatique et de leur établissement primitif dans la région du Pô n'a, semble-t-il, pas d'autre fondement.

Les Etrusques dans l'Italie centrale et au nord de l'Apennin.

C'est également sur un passage d'Hérodote que s'appuie la seconde hypothèse mentionnée par Diodore : les Tyrrhènes du Pô représenteraient des colonies conduites par les douze villes d'Etrurie. Les seuls Tyrrhènes que connaisse Hérodote sont les Lydiens qui, « chassés de leur pays par » la famine, se rendirent à Smyrne, construisirent des » vaisseaux, y mirent tout ce que requérait une longue navi- » gation et après avoir côtoyé un grand nombre de peuples, » finirent par aborder en Ombrie où ils bâtirent des villes » qu'ils habitaient encore du temps de l'historien [1]. » Mais, de même que les Pélasges d'Hellanicos, ces Lydiens auraient abandonné leur nom primitif, pour prendre celui du fils de leur roi qui avait conduit la colonie ; depuis lors, on les aurait appellés Tyrrhènes.

On sait la fortune de cette théorie dès l'antiquité [2]. On sait aussi qu'un certain nombre d'archéologues modernes se sont attachés à prouver la véracité d'Hérodote en rapprochant la civilisation des Etrusques de celle des Lydiens hellénisés de l'époque des Mermnades [3]. Mais la rencontre chez

nasse, I, 18, 3 : « poussés par le vent du sud et ne connaissant pas bien les lieux, ils s'égarèrent vers le nord. »

1. I, 94.

2. Cf. Modestov, *Introd. à l'hist. rom.*, p. 346-349.

3. Cf. en particulier Brizio, *La provenienzia degli Etruschi*, in *Atti e Mem. Deput. stor, patr. per le Romagne*, 1885, p. 119-234 ; Modestov, *Introd. à*

les Etrusques de traits de mœurs orientaux, ne peut suffire à prouver l'origine précisément lydienne de tout le peuple; d'autre part, la présence, dans l'Italie du VII^e^ et du VI^e^ siècle, d'éléments artistiques analogues à ceux qui, à même date, se retrouvent en Asie-mineure, montre simplement que la côte tyrrhénienne n'a pas échappé à l'influence du grand courant ionien, dont on peut suivre en effet le développement, depuis les rivages de la mer Egée, jusqu'à ceux de Marseille. Nous ne saurions donc discerner si Hérodote lui-même n'a pas conclu, le premier, d'une ressemblance extérieure à une identité de race, ou si son témoignage repose sur quelque tradition authentique. Quant aux affirmations concordantes des écrivains postérieurs, elles paraissent toutes dériver du récit d'Hérodote et ne peuvent par conséquent valoir à le corroborer [1].

Mais les historiens qui considéraient les Etrusques comme un peuple d'origine orientale établi chez les indigènes de l'Italie centrale, devaient nécessairement, en les retrouvant dans la plaine du Pô, y reconnaître des colons venus de Toscane. Il est possible, sans doute, que cette explication reposât en outre sur des souvenirs précis de l'annalistique étrusque. Rien ne permet de le nier, mais aucun indice non plus, ne permet de l'affirmer. Nous nous en trouvons donc réduits, pour résoudre le problème, aux seules constatations de l'archéologie.

Or tous les faits examinés dans les chapitres précédents: la séparation entre les deux villes, entre les deux séries de nécropoles, entre les deux civilisations villanovienne et étrusque, semblent démontrer l'arrivée tardive des Etrusques au nord de l'Apennin.

Cependant nous reconnaissons qu'en pareille matière, on ne saurait attribuer une valeur absolue aux déductions de l'archéologie. Reposant sur des séries toujours incomplètes, ses conclusions ne dépassent jamais la simple vraisemblance; elles n'atteignent pas à une parfaite certitude.

l'hist. rom., p. 352, sqq.; cf. A. Grenier, *Compte-rendu* de l'ouvrage de Modestov, *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 314, 315.

1. On trouvera la question de l'établissement et l'extension de la puissance étrusque dans l'Italie centrale, traitée de façon magistrale, par M. G. Körte, in Pauly-Wissowa. *Realencyclop.*, VI. s. v. *Etrusker* (1908), col. 730, sqq.

D'ailleurs, les faits les mieux constatés prêtent encore à des interprétations diverses.

Les archéologues qui, par exemple, tout en reconnaissant la lacune, évidente à Bologne, entre les deux époques villanovienne et étrusque, voudraient persister à croire les Etrusques arrivés du nord, pourraient supposer en effet, que les Toscans, en pénétrant, vers la fin du VI^e^ siècle, dans la plaine du Pô, y retrouvèrent des congénères arriérés [1], les ancêtres de leur race, devenus presque des étrangers. Il leur serait facile de montrer que ces Proto-Etrusques, arrêtés au nord des montagnes, isolés des rivages tyrrhéniens, et privés des contacts féconds qui donnèrent naissance, dans l'Etrurie maritime, à la brillante civilisation greco-étrusque, demeurèrent simplement à un degré inférieur de développement, jusqu'au jour où un retour des Toscans vers le nord, ou même simplement l'ouverture des ports de l'Adriatique au grand commerce méditerranéen, permit aux Circumpadans de rivaliser avec leurs heureux descendants de l'Italie centrale.

A de tels arguments, on pourrait répondre, il est vrai, en s'étonnant que la même race soit demeurée barbare en un point et se soit civilisée en un autre; on pourrait faire valoir que les ressources naturelles de l'Emilie sont égales, sinon supérieures, à celles de la Maremne toscane, que l'Adriatique fut connue des Ioniens en même temps que la Tyrrhénienne, que ses lagunes et ses plages de sable valaient, pour une marine antique, les ports de la côte occidentale, que, malgré les pirates illyriens et les terribles ouragans de la Bora, elle se trouva fréquentée par le commerce grec, aussitôt que, dans les plaines de l'intérieur, se fut installée une population capable d'apprécier les produits grecs. Mais on ne saurait, à notre avis, se faire illusion sur la valeur probante de ces jeux d'imagination.

Contentons-nous donc de conclure qu'aucun des textes antiques faisant allusion à la présence des Etrusques ou des Pélasges, dans l'Italie du nord, dès une période lointaine de la préhistoire, ne saurait être pris en considération et que par conséquent, les hypothèses anciennes ou modernes

1. Cf. Ed. Meyer, *Gesch. d. Altertums*, II, p. 503 : hypothèse peu vraisemblable, dit M. Körte, art. *Etrusker*, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, VI, col. 740.

supposant des Proto-étrusques sur les bords du Pô et à Bologne, plus tôt que dans l'Italie centrale, se trouvent également arbitraires. La vraisemblance archéologique, au contraire, paraît confirmer l'opinion qui rattache la confédération étrusque du nord à celle de l'Italie centrale, puisque la région circumpadane semble conserver la trace d'une invasion et d'une conquête tyrrhénienne, vers la fin du VI^e^ siècle avant notre ère.

Les prédécesseurs des Étrusques dans la plaine du Pô.

Mais à quel peuple, à défaut des Étrusques, attribuerons-nous les abondants vestiges de la période villanovienne? Quelle réalité historique se cache sous cette appellation conventionnelle de l'archéologie? Qui sont ces « Villanoviens » ?

L'analyse des monuments archéologiques nous a permis de distinguer la période dite de Villanova des civilisations plus primitives encore, qui apparaissent antérieurement à elle, dans la plaine du Pô. Il nous a semblé qu'elle représentait à Bologne, une sorte d'extension et de prolongement du premier âge du fer, tel qu'il se manifeste, dans l'Italie centrale. Ce sont en effet les nécropoles de Corneto et des autres stations de la côte tyrrhénienne, qui, pour la forme comme pour le contenu des tombes, offrent les plus étroites analogies avec celles de la région bolonaise. Cette ressemblance a d'ailleurs toujours été reconnue d'un commun accord par les archéologues. Elle a seulement fourni matière à des interprétations opposées.

Dès le début de cette civilisation du premier âge du fer italien, nous avons cru pouvoir discerner l'apparition d'un certain nombre d'éléments méditerranéens. C'est du bassin oriental de la Méditerranée que semblent être parvenues en Italie la décoration géométrique et la fibule, non moins que la plupart des parures, des outils et des armes autres que la hache. Il est vrai que les influences orientales se manifestent de même, durant l'âge du bronze, à l'intérieur de l'Europe continentale, tandis qu'en retour, un certain nombre d'objets ou de traditions d'origine européenne se répandent dans toute la mer Egée. Malgré l'incertitude qui résulte de cette complexité, il semble que l'aspect particulier de la civilisation dite de Villanova ait été déterminé par un courant assez actif et toujours de plus en plus abon-

dant, d'apports méditerranéens sur la côte tyrrhénienne.

Mais nous reconnaissons volontiers, avec le plus grand nombre des préhistoriens, que le fonds primordial de cette civilisation paraît dérivé de l'âge du bronze européen. De l'Europe centrale lui viendrait notamment le rite de l'incinération. On peut remarquer encore, que les fonds de cabanes bolonais et le plus grand nombre des urnes-cabanes de l'Italie centrale, semblent se rattacher à un type d'habitation venu des régions du nord, plutôt que des rivages du midi. Un certain nombre des ustensiles du premier âge du fer italien, vases de terre et objets métalliques, peuvent être rapprochés également et parfois même, d'une façon assez précise, de ceux qui se trouvaient en usage, dès les périodes plus anciennes, à l'intérieur du continent. On considèrera donc comme extrêmement vraisemblable l'hypothèse qui cherche vers le nord et en particulier à l'est des Alpes, la première origine de la civilisation qui précède en Italie l'époque historique. Européenne par son fonds primordial, la civilisation villanovienne apparaît mélangée de nombreux éléments méditerranéens et semble avoir pris sa forme caractéristique sur la côte tyrrhénienne. Ces caractères ne nous fournissent pas, sans doute, le nom du peuple qui la développa, mais ils nous indiquent de quel côté, nous pourrons peut-être le trouver.

Latins, Osques et Ombriens en Italie.

Nous connaissons précisément, dans la péninsule italienne, un certain nombre de peuples certainement originaires de l'Europe centrale. Ce sont ceux qui parlent les langues et dialectes dits italiques. Plus tard que les Hellènes, mais antérieurement aux Celtes, ces tribus se détachèrent de la famille indo-européenne. Successivement et, semble-t-il, à des moments assez divers, elles durent passer les Alpes et pénétrer, de la vallée du Danube sans doute, dans les différentes régions de l'Italie [1].

C'est ainsi que nous trouvons les Latins dans la basse vallée du Tibre, occupant, au sud de l'Etrurie, les deux rives du fleuve. Leur langue, par ses traits particuliers fortement accusés, et les profondes altérations qu'elle a subies, occupe une place à part parmi les parlers indo-

1. Sur ces migrations, cf. Hirt, *die Indogermanen*, I, p. 82-98; II, p. 580, 581.

européens de l'Italie. Elle semble représenter un état plus archaïque et aussi plus mélangé d'influences étrangères que les autres dialectes. Peut-être les tribus latines se sont-elles détachées les premières du tronc commun, et représentent-elles comme une sorte d'avant-garde des populations de langue indo-européenne dans la péninsule [1]. La civilisation du premier âge du fer, dans le Latium, se distingue d'ailleurs également de celle de Villanova proprement dite et paraît conserver une proportion beaucoup plus considérable d'éléments très anciens [2].

A part du latin, l'osque et l'ombrien forment, pour ainsi dire, les deux extrêmes entre lesquels viennent se classer un grand nombre de dialectes secondaires [3]. Les plus avancées vers le sud de l'Italie, se trouvent les tribus de langue osque, dont la principale, celle des Samnites [4], continue encore au VI^e^ siècle avant notre ère, le mouvement qui l'amène en Campanie et doit la faire pénétrer jusqu'en Apulie [5]. A la même famille appartiennent les Sabins; à l'osque également se rattachent les parlers des Marses, des Péligniens, des Marucins, des Vestins, des Herniques, des Eques, des Equicules, des Prétutiens et des Picéniens, qui habitent les montagnes du centre. Seuls, au milieu de ces tribus, les Volsques paraissent appartenir au groupe Ombrien [6], qui, plus au nord, semble le dernier venu.

Les données de l'archéologie demeurent malheureusement trop vagues et trop peu explicites pour nous permettre de préciser ces indications générales de la linguistique. Il semble, sans doute, que les invasions indo-européennes

1. Cf. Hirt, *die Indogerm.*, I, p. 158, sqq.

2. Pinza, *Bullet. arch. com.*, 1898, p. 113, 114; 1900, p. 190.

3. Contentons-nous de signaler sur ces dialectes italiques, von Planta, *Grammatik. d. oskisch-umbrischen Dialekte* (2 vol., Strasbourg, 1892-1897); Conway, *The Italic Dialects* (2 vol., Cambridge, 1897) et Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian* (Boston, 1904).

4. Buck, *Grammar*, p. 4 : « Les Osques ou Opiques semblent un rameau détaché de la branche samnite... La langue a été appelée osque plutôt que samnite, parce que c'est par l'intermédiaire des Osques que les Grecs et les Romains l'ont connue tout d'abord. Ce sont les Osques qui, les premiers, ont écrit ce dialecte et qui ont transmis aux Samnites les formes écrites de leur langue. C'est cette particularité qui explique l'unité du dialecte osque, malgré le grand nombre des tribus qui le parlent et l'extension du territoire qu'il occupe ».

5. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 528-531.

6. *Ibid.*, p. 518.

en Italie coïncident à peu près avec le début de l'âge du bronze. Mais nous ne saurions, en aucune façon, retrouver les chemins suivis par ces invasions, ni même déterminer les régions primitivement occupées par chacune de ces familles nouvelles venues. On ignore par exemple, jusqu'où s'étendit vers le sud le domaine des tribus osques et s'il convient de rattacher à cette couche de population les *Ausones* ou *Aurunces* que l'histoire nous montre établis dans la majeure partie de l'Italie méridionale [1].

Rien ne prouve, en outre, que les différentes peuplades italiques aient possédé dès l'origine les terres où nous les trouvons établies à l'époque historique. Un historien grec, Zénodore de Trézène, semble avoir encore connu, assez confusément il est vrai, les circonstances relativement récentes qui amenèrent les Sabins en Sabine [2]. Ce n'est sans doute qu'à la suite de nombreuses migrations, que les Volsques, tribu ombrienne, vinrent habiter dans le voisinage du Latium, à côté des Eques, tribu osque. Une perpétuelle instabilité semble avoir dominé, durant toute l'époque de bronze et le premier âge du fer, la répartition géographique des populations italiennes. Il serait donc fort imprudent d'attribuer à tel ou tel des peuples dont nous connaissons le nom, les monuments archéologiques rencontrés dans telle où telle province.

Les Ombriens dans l'Italie centrale.

C'est ainsi, en particulier, que l'extension primitive des tribus de la famille ombrienne demeure incertaine, et que, par conséquent, on ne saurait déterminer le caractère propre de leur civilisation. Les Ombriens apparaissent, à l'époque romaine, confinés dans les montagnes de l'Apennin, à l'est du Tibre. Mais une tradition historique, d'ailleurs fort évidemment mêlée de légendes, les représente comme les anciens maîtres de la plus grande partie de l'I-

1. Leur nom semble bien indo-européen. Ils paraissent s'être établis en Italie, antérieurement aux Osques, au moins aussi anciennement que les Latins eux-mêmes; cf. Pais, *Intorno all' estensione degli Ausoni*, in *Ricerche storiche e geografiche sull' Italia antica* (Turin, 1908, p. 1-28).

2. Cité par Denys d'Halicarnasse, II, 49 : « Zénodore de Trézène qui a écrit une histoire des Ombriens, dit que ces peuples habitèrent d'abord le pays de Réate, mais qu'ayant été chassés par les Pélasges, ils vinrent s'établir dans celui où ils demeurent présentement, et que, changeant de nom en même temps que de pays, ils prirent le nom de Sabins au lieu de celui d'Ombriens. »

talie centrale. Ils étaient, nous dit-on, « une des nations les plus importantes et les plus anciennes de l'Italie [1] » ; certains affirment même « la plus ancienne de l'Italie [2] ».

C'est qu'en effet, l'imagination grecque s'est exercée sur leur compte, et qu'en vertu d'une étymologie fantaisiste de leur nom : ὄμβρος; pluie, elle les fait remonter au déluge [3]. Quelques détails accompagnent, il est vrai, chez Denys d'Halicarnasse et chez Pline, cette hypothèse peu convaincante. Les Ombriens, suivant Denys, « occupaient » anciennement plusieurs contrées de l'Italie; ils étaient » voisins à la fois des Ligyens, des Aborigènes et des Oeno- » triens... Les Oenotriens tout d'abord s'emparèrent d'une » partie de l'Ombrie..., puis ce sont les Aborigènes qui, » établissant leur demeure dans le canton de Réate, en » chassent les Ombriens..., enfin les Pélasges s'unissant » aux Aborigènes s'emparent de Crotone, célèbre ville des » Ombriens [4] »... C'est encore chez les Ombriens, sur la côte occidentale de l'Italie, que débarquent Lydus et les Tyrrhéniens [5]. Les Ombriens, résume Pline, auraient donc primitivement occupé toute la région tyrrhénienne; ils en auraient été chassés par les Pélasges et ceux-ci, à leur tour, par les Etrusques [6].

Tous ces récits ne sont sans doute pas purement imaginaires, mais les faits n'y apparaissent plus qu'à travers un voile épais de légende, tissé par les poètes et les historiens grecs. Les Ligyens peuvent être identifiés avec les Ligures qui furent en effet, vers le nord et dans l'Apennin,

1. Denys d'Halicarnasse, καὶ ἦν τοῦτο τὸ ἔθνος ἐν τοῖς πανὺ μέγα τε καὶ ἀρχαῖον.

2. Florus, I, XII, 17 : « Umbri, in id tempus intacti, antiquissimus Italiæ populus » ; Pline, III, 14 (19), 112 : « Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos Ombrios a Graecis putent dictos quod in inundatione terrarum imbribus superfuissent ».

3. Cette étymologie mentionnée par Pline est également citée par Solin, 2, 11, qui l'attribue au grammairien M. Antonius Gnipho : « Gallorum veterem propaginem Umbros esse M. Antonius refert; hos eosdem quod tempore aquosæ cladis imbribus superfuerint, Umbrios Græce nominatos. » Mais elle est évidemment plus ancienne et doit remonter aux premiers Grecs, qui, à la suite de Timée, s'occupèrent des choses d'Italie.

4. Denys d'Halicarnasse, I, 10, 13, 18, 20, 26.

5. *Ibid.*, I, 27. Denys répète évidemment ici, l'indication d'Hérodote, I, 94.

6. Pline, III, 5 (8), 50 : « Adnectitur septima (regio) in qua Etruria est, ab amne Macra,... Umbros inde exegere antiquitus Pelasgi, hos Lydi » ; cf. Cluvier, *Italia antiqua*, II, 2, p. 474.

les voisins des Ombriens. Les Oenotriens paraissent représenter les populations indigènes que les premiers colons grecs rencontrèrent dans l'Italie méridionale. Quant aux noms mythiques de Pélasges et d'Aborigènes, ils désignent soit des autochtones de l'Italie centrale, soit de très anciens immigrants. Selon la vraisemblance, tous ces peuples devaient occuper la région antérieurement à l'arrivée des Ombriens. Mais du moment que la légende regarde les Ombriens comme la nation la plus ancienne d'Italie, elle devait logiquement leur attribuer, à l'origine, toutes les terres ou vinrent ensuite s'établir Pélasges, Oenotriens et autres. Telle est sans doute la raison de cette primitive ubiquité que la spéculation historique grecque reconnaît aux Ombriens.

Il faut admettre cependant qu'une circonstance particulière attira sur ce peuple l'attention des Grecs et cette circonstance ne peut avoir été, semble-t-il, que leur présence sur la côte tyrrhénienne, où de bonne heure fréquentèrent, entre autres navigateurs, les Phocéens [1]. Si les Ombriens s'étaient trouvés de tout temps confinés dans leurs montagnes, leur nom même aurait vraisemblablement échappé à la connaissance des écrivains. Or au contraire, un historien comme Hérodote, dont les sources sont antérieures à la constitution du cycle légendaire des origines italiques, semble déjà considérer que le rivage de la mer et la plus grande partie des terres de l'Italie centrale leur avaient appartenu. C'est chez eux qu'il fait débarquer ses Tyrrhènes-Lydiens : tous les géographes et historiens de l'antiquité qui suivent son récit, l'ont entendu ainsi [2].

D'autre part, en pleine époque romaine, Pline, observateur attentif, a pu remarquer encore quelques faits précis, venant à l'appui des légendes qu'il répète. « La septième » région, dit-il, l'Etrurie, a fréquemment changé de nom...

1. Sur les premières migrations des Phocéens dans la Méditerranée occidentale, cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 195, sqq. ; sur les projets de colonisation des Grecs d'Ionie dans le détroit de Sardaigne, Pais, *La Sardegna prima del dominio romano*, in *Memorie dell' Accad. dei Lincei*, sér. III, vol. VII, 1881, p. 307.

2. Hérodote, I, 94, 7 : ἀπικέσθαι ἐς Ὀμβρικούς, ἔνθα σφέας ἐνιδρύσασθαι πόλιας καὶ οἰκέειν τὸ μέχρι τοῦδε. Cf. Scymnus de Chio, V, 220, *Geogr. min.*, I, p. 204 :

Τυρρηνίαν δ' ὁ Λυδὸς Ἄτυος ἔκτισεν
Τυρρηνὸς ἐπὶ τοὺς Ὀμβρικοὺς ἐλθών ποτε.

» On y trouve le fleuve *Umbro* (auj. *Ombrone*), où commence » le canton dit ombrien avec le port de Telamon [1] ». Le nom du fleuve *Umbro*, la qualification d'ombrienne donnée à la partie de la côte où se trouve le port de Telamon, semblent bien ne pouvoir s'expliquer autrement que par la présence d'une population réellement ombrienne.

En attendant que l'étude des noms de lieux fournisse peut-être d'autres indications touchant les premiers occupants de la province toscane [2], les modernes, à la suite de Cluvier [3], se sont contentés de relever un fait signalé incidemment par Tite-Live [4]. La ville étrusque de *Clusium* se serait appelée plus anciennement *Camers;* or ce nom de *Camers* coïncide avec celui de la tribu des *Camertes* dans l'Apennin d'Ombrie, et de la cité ombrienne de *Camerinum* (auj. *Camerino*) [5]. Chiusi aurait donc appartenu aux Ombriens avant de devenir, sous le nom de *Clusium*, une cité étrusque.

Venant s'ajouter au témoignage unanime des historiens antiques, de tels indices prêtent évidemment à cette tradition une apparence de vérité : des tribus ombriennes

1. III, 5 (8), 50, 51 : « mox Umbro navigiorum capax et ab eo tractus Umbriæ, portusque Telamon », (*ab eo:* à partir, c'est-à-dire au sud de l'Umbro, cf. plus haut : Etruria est ab amne Macra).

2. Ascoli indiquait en 1893 cette étude des noms de lieux italiens, comme un travail urgent : *Per la toponomastica italiana*, in *Arch. glottolog. ital., Supp.* 3, 1893, p. 97-104. On ne possède, en effet, comme élément d'étude que l'ancien recueil de Ripetti, *Dizionario geogr. e stor. della Toscana* (6 v., Florence, 1834-1846). Sous l'influence d'Ascoli avait paru, dès 1888, une excellente étude préparatoire, d'ordre général : Bianco Bianchi, *La declinazione nella toponimia toscana, Arch. glott. ital.*, X (1886-1888), suivie en 1898 par une *Toponomastica delle valle del Serchio e della Lima*, au nord de Pise, *ibid., Supp.* V (1898). On y constate que les noms d'origine préromaine demeurent obscurs.

3. Cluvier, *Italia antiqua*, p. 599 ; Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 505, 506.

4. Tite-Live, X, 25 : « relicta secunda legione ad Clusium quod Camers olim appellabant ».

5. Pline, III, 14 (19), 113 ; Polybe, II, 19, 5 : συμφρονήσαντες ἅμα Σαυνῖται καὶ Γαλάται παρετάξαντο Ρωμαίοις ἐν τῇ Καμερτίων χώρᾳ. On rencontre également une ville de *Camerium* dans le Latium (Pline, III, 5 (9), 68 ; Nissen, *Ital. Landesk.*, II, 563); le radical *Camer* ou *Camar* apparaît assez fréquemment dans l'onomastique de Rome, des Abruzzes et même d'Etrurie (Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 139). Il ne s'ensuit pas, il est vrai, comme semble l'admettre M. Schulze, que ce radical soit étrusque. Nous hésitons à le rapprocher de celui qui a fourni le nom du port de Κάμαρα en Crète, Καμάρινα en Sicile, etc., cf. Kannengieser, *Ægäische besonders kretische Namen bei den Etruskern*, in *Klio*, 1911, p. 40, 41; et à admettre avec l'auteur de cet article, que *Camers, Camertes, Camerinum*, aient été empruntés par les Ombriens à la langue étrusque.

ont pu effectivement occuper, à une époque primitive, une partie de la région tyrrhénienne. Mais à quel moment, au juste, eut lieu cette occupation et quelles limites atteignit-elle? On ne saurait le préciser. Les faits demeurent jusqu'à présent trop rares et trop peu explicites pour permettre de localiser avec exactitude cette hégémonie ombrienne dans le temps aussi bien que dans l'espace, et de suivre les variations du domaine ombrien en Italie.

La civilisation villanovienne est-elle ombrienne ou étrusque.

Comment donc se trouverait-t-on autorisé à reconnaître parmi les civilisations de l'Italie ancienne celle qui put appartenir en propre au peuple ombrien? Les anciennes nécropoles mises au jour dans la province historique d'Ombrie diffèrent en effet assez profondément de celles de la Maremne toscane. L'inhumation y semble le rite le plus habituel [1]; jamais on n'y retrouve un seul ossuaire du type de Villanova [2]; l'ensemble du mobilier funéraire ne présente que peu de rapports avec le mobilier des cimetières toscans. Lesquelles, parmi ces sépultures de genre divers, se rapportent vraiment aux populations ombriennes? Celles de l'Ombrie proprement dite? Mais nous ignorons si, au moment dont elles datent, les Ombriens habitaient déjà ces montagnes. Celles de la Toscane, depuis Caeré jusque Pise? Mais faut-il réellement admettre la présence des Ombriens, durant le premier âge du fer, dans toute la région que l'histoire à ses débuts nous montre en possession des Etrusques? C'est donc une hypothèse arbitraire que d'attribuer en propre aux Ombriens, comme le faisait Brizio, la civilisation dite de Villanova [3].

Est-il plus légitime de l'attribuer aux Etrusques? Sans doute l'histoire de l'Italie ancienne nous montre-t-elle la domination politique du peuple étrusque établie dans les deux régions où se rencontre, à l'époque préhistorique, la civilisation villanovienne, c'est-à-dire en Toscane et au-

1. Par exemple à Terni, *Not. Scav.*, 1886, p. 266-267; 1907, p. 596, sqq.

2. Undset, *Annali Inst.*, 1885, p. 48 : « In tutta l'Umbria, io non conosco » un ossuario del tipo di Villanova. » Les fouilles récentes n'en ont pas, que je sache, fait connaître davantage.

3. La théorie de Brizio est exposée tout au long dans l'article : *La provenienzia degli Etruschi*, in *Atti e Mem. Deput. Storia patria per le Romagne*, 1885, p. 119-234. On en retrouvera l'essence dans le livre de Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, p. 296, sqq.

tour de Bologne. En Toscane, les archéologues ont été tout particulièrement frappés de la continuité parfaite qui réunit la période villanovienne à la période étrusque. Dans un article qui fit époque, M. Helbig a démontré, d'une façon définitive, semble-t-il, qu'aux tombes à puits archaïques font suite immédiatement les tombes à fosse et que celles-ci se transforment peu à peu en sépultures à corridor et à chambre, sans que l'on puisse saisir, dans le développement de l'architecture, des rites ou du mobilier funéraire, aucun indice d'interruption [1]. Fondées sur l'étude des nécropoles de Corneto, ses constatations se sont trouvées confirmées, depuis plus d'un quart de siècle, par toutes les découvertes survenues à l'ouest de l'Apennin. On en peut conclure évidemment, que l'époque de Villanova ne représente autre chose que la phase archaïque de la civilisation, qui apparaît plus tard comme celle des Etrusques.

Mais nous nous refusons à suivre M. Helbig, lorsque de la continuité de ce développement toscan, il déduit l'unité de la population toscane, c'est-à-dire, lorsqu'il identifie civilisation étrusque archaïque et population proto-étrusque. Il se trouve amené, en effet, par suite de cette identification, à retrouver des Proto-étrusques, partout où il reconnaît la civilisation de Villanova et même les antécédents de cette civilisation. Il compose ainsi aux Etrusques une longue généalogie italienne, leur attribuant pour ancêtres, à l'âge du bronze, le peuple des terramares de la Haute Italie [2], lequel se serait ensuite établi à Bologne, puis aurait traversé l'Apennin, pour descendre vers la côte tyrrhénienne.

Dans ces diverses stations, comme au cours de leurs migrations, les Etrusques se seraient donc trouvés confondus avec les Italiques indo-européens et notamment avec les Ombriens. Or il est difficile de trouver place, dans la région des terramares, pour plusieurs peuples distincts. A Bologne, les sépultures villanoviennes semblent plus récentes que celles de Toscane et sans rapport avec celles d'époque étrusque. Dans l'Italie centrale, l'histoire a toujours séparé les deux populations ombro-latine et étrusque, que M. Helbig nous présente au contraire comme proches pa-

1. *Sopra la provenienza degli Etruschi*, in *Annali Inst.*, 1884, p. 108-180 ; cf. Martha, *Art étrusque*, p. 32, sqq. ; Gsell, *Vulci*, p. 315, sqq.
2. *Die Italiker in d. Poebene*, passim et partic. p. 100.

rentes[1] : « S'il m'était permis », dit-il, « d'éclairer par une » métaphore la relation existant entre les uns et les au- » tres, je dirais que le groupe latin se trouve, à côté du » groupe étrusque, dans la situation d'un dialecte plus » pauvre à côté d'un dialecte plus riche de la même lan- » gue[2] ». Toutes ces conséquences de la théorie de M. Helbig paraissent inacceptables et, comme elles sont fort logiquement déduites, c'est la théorie elle-même qui doit être erronée.

La métaphore que nous venons de citer éclaire précisément le point faible de tout cet exposé : la différence entre la langue étrusque et les dialectes italiques, ne saurait se ramener en effet à celle qui sépare deux parlers de la même famille. Les notions que l'on possède aujourd'hui sur l'étrusque ne se trouvent pas, sans doute, beaucoup plus développées que celles dont pouvait disposer M. Helbig. Néanmoins l'hypothèse qui rattachait cette langue aux parlers indo-européens paraît définitivement abandonnée[3]. Les numéraux, à eux seuls, suffiraient à prouver qu'elle n'appartient pas au même groupe que le grec et le latin[4]. Faute de conclusion plus précise, nous devons nous en tenir à celle qu'indiquait déjà Denys d'Halicarnasse : « Les Etrusques sont

1. Ce rapprochement entre Ombriens et Etrusques remonte, semble-t-il à Micali, *Storia degli antichi pop. italiani* (1836), I, p. 79, 80 ; partic., p. 80, note 55 : « Leur concorde, dit Micali, était, de plus, renforcée par les nœuds indissolubles de la religion, comme il apparaît dans les tables Eugubines où nous lisons que certains peuples nommés « Toscans » concouraient aux sacrifices des Ombriens et avaient avec eux des temples et des rites communs. » Il était assez aventureux, de la part de Micali, de préjuger ainsi du contenu des tables Eugubines dont il reconnaissait d'ailleurs l'obscurité (*ibid.*, note 54). Le texte de la fameuse inscription ombrienne n'a été expliqué que plus tard, par M. Bréal : *Les Tables Eugubines*, in *Bibliothèque de l'Ec. des Hautes Etudes*, fasc. 26, 1895. Si le nom des Toscans s'y trouve en effet mentionné, c'est comme celui d'ennemis implacables, contre lesquels les Ombriens réclament le secours de leurs dieux.

2. *Annali Inst.*, 1884, p. 132.

3. Cf. Kannengieser, *Ueber d. gegenwärtigen Stand d. Etrusk. Frage*, in *Klio*, 1908, p. 252 : « Les linguistes s'accordent à reconnaître que l'étrusque n'est pas une langue indo-européenne » ; Trombetti, *Sulla parentela della lingua etrusca*, in *Mem. dell' Accad. di Bologna, Classe Scienze morali, sez. storico-filolog.*, II (1907-1908), p. 167-221. Après un exposé des recherches concernant la langue étrusque, M. Trombetti constate que le « corsennianisme » a définitivement fait son temps et conclut (p. 175) que l'on peut exclure absolument la théorie qui rattache l'étrusque à la famille indo-européenne.

4. Cf. en particulier, Skutsch, *Sprache d. Etrusker*, in Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, VI, col. 799 et 805.

» une race tout particulièrement ancienne ; ni leur langue » ni leurs mœurs ne ressemblent à celles d'aucun autre » peuple [1] ». Comment par conséquent attribuer la même origine à deux peuples de langue absolument diverse et les rapprocher l'un de l'autre, durant tout le cours de leurs migrations préhistoriques, depuis la plaine du Pô jusqu'à la côte tyrrhénienne ?

Ainsi donc, l'archéologie ne permet pas de distinguer dans l'Italie centrale, durant le premier âge du fer, deux populations distinctes : ombrienne et étrusque : la linguistique d'autre part, n'autorise pas à les confondre. Comment attribuer en propre, à l'un ou à l'autre de ces peuples, la civilisation villanovienne ? C'est qu'en effet, cette civilisation ne comporte, par elle-même, aucune nom propre de peuple.

Un nom propre de peuple appartient à l'histoire, non à l'archéologie, ni même à la linguistique. Il suppose en effet une nationalité constituée : or, s'il est vrai que la civilisation et la langue représentent des indices de la nationalité, ces éléments, si importants soient-ils, ne se confondent cependant pas avec la nationalité elle-même. Ni la civilisation ni la langue n'ont en effet rien de spécifique ni de particulier à un peuple : elles peuvent, en certaines circonstances, passer de l'un à l'autre. Pourvu qu'elles se trouvent voisines, deux populations d'origine diverse en viendront aisément à participer aux mêmes traditions industrielles, artistiques, voire religieuses et morales, à tout ce qui constitue, en un mot, la civilisation, et resteront néanmoins deux nations distinctes. Une langue peut être parlée, de même, par de tout autres hommes que ceux à qui elle appartenait à l'origine ; on peut supposer, par exemple, que dans les régions de l'Italie centrale où l'étrusque fut en usage, les Etrusques de race ne se trouvèrent peut-être pas plus nombreux que, dans l'Amérique anglaise, les Anglais d'origine. Et même, savons-nous si l'Étrusque fut introduit en Italie par des colons d'outre-mer, ou s'il ne représente pas quelque idiome autochtone ou, du moins, plus ancien encore que les parlers indo-européens ? La langue seule ne nous permet pas de déterminer l'origine des populations que l'histoire nous montre groupées en confédé-

1. I, 30, 2.

ration tyrrhénienne. A plus forte raison l'archéologie n'autorise-t-elle pas de conclusion certaine.

Ainsi donc, nous devons nous borner à constater le développement, durant le premier âge du fer, dans le centre puis le nord de l'Italie, d'une civilisation mélangée d'éléments européens et méditerranéens. On peut, si l'on veut, rapporter aux Indo-européens et en particulier aux Ombriens, l'origine des premiers, et celle des seconds aux Etrusques, à moins que l'on ne préfère recourir à l'hypothèse de relations commerciales anonymes. Mais rien n'autorise à affirmer, qu'antérieurement à l'histoire, l'ensemble de cette civilisation désignée sous le nom de « villanovienne », ait appartenu à l'un des deux peuples plutôt qu'à l'autre.

C'est pour avoir confondu les deux notions distinctes de civilisation et de nationalité historique, que MM. Helbig et Brizio ne pouvaient arriver à s'entendre. Ils se croyaient également en droit d'attribuer les monuments du premier âge du fer italien, l'un au peuple étrusque, l'autre au peuple ombrien. Il s'étonnaient également que, hors de la province où ils les avaient exactement observés, les faits contredissent leur hypothèse. M. Helbig reprochait à M. Brizio de ne pas savoir reconnaître à Bologne l'unité étrusque qu'il apercevait en Toscane; M. Brizio reprochait à M. Helbig de ne pas vouloir admettre en Toscane la séparation entre Ombriens et Etrusques qu'il distinguait à Bologne. L'un et l'autre prêtait, à une conclusion d'ordre archéologique, la valeur absolue et la portée générale d'une vérité historique et se refusait à comprendre que le rite de l'incinération, le type de la tombe à pozzo, et même la forme caractéristique de l'ossuaire, pouvaient fort bien appartenir, à l'ouest de l'Apennin, aux populations qui devaient constituer le peuple étrusque et, au nord des montagnes, à des tribus absolument différentes des Etrusques. C'est donc à l'histoire et non pas seulement à l'archéologie qu'il nous faut demander le nom de ces anciens habitants de la plaine du Pô.

Les témoignages historiques de la présence des Ombriens au nord de l'Apennin.

Mais l'histoire ne commence, dans cette partie de l'Italie, qu'à une date bien postérieure aux faits qui nous occupent. L'arrivée des Etrusques, vers la fin du VI^e^ siècle, n'a laissé déjà, dans les textes, qu'un souvenir obscur. Com-

ment attendre de ces mêmes textes des indications précises touchant la période antérieure aux Etrusques? Les témoignages directs se réduisent en effet à un seul passage d'Hérodote, qui par sa source, remonte peut-être jusqu'à l'époque pré-étrusque. Mais les géographes et les historiens plus récents ont, à des époques diverses, noté quelques détails, qui paraissent fournir matière à des conclusions assez nettes.

Hérodote. Le texte d'Hérodote a été fréquemment cité et commenté. On a cru y trouver la preuve de la présence des Ombriens au nord de l'Apennin. L'historien décrit le pays des Scythes. Avec une étonnante précision et une sûreté parfaite, il suit d'aval en amont le cours de l'Ister, énumérant les affluents qui descendent de l'Hémus et se dirigent au nord, ceux qui traversent la Thrace, puis le Scios qui, venant de Péonie et du Rhodope, coupe en deux la chaîne de l'Hémus; le Brongos avec son affluent l'Angros, qui baignent l'Illyrie: enfin, ajoute-t-il, « de la région qui » domine le pays des Ombriens, deux fleuves, l'Alpis et la » Carpis, coulent eux-mêmes vers le nord et vont se jeter » dans l'Ister... le cours de l'Ister, en effet traverse toute » l'Europe, depuis les Celtes, les derniers des hommes vers » le couchant, jusque chez les Scythes [1] ».

Il est trop aisé d'essayer d'infirmer l'autorité d'Hérodote, en lui reprochant, avec M. d'Arbois de Jubainville, d'avoir pris les montagnes des Alpes et des Carpathes pour des fleuves [2]. La netteté des détails qui précèdent indique au contraire, pour l'ensemble, une source excellemment informée; rien ne prouve que, dans l'antiquité, les noms d'Alpis et de Carpis n'aient pas été précisément ceux des deux grands affluents du Danube, connus aujourd'hui sous les noms de la Drave et la Save [3]. Le cours de ces rivières se dirige sans doute vers l'ouest, non vers le nord ; mais on peut s'expliquer, sans trop de difficulté, qu'Hérodote l'ait imaginé parallèle à celui des autres affluents de droite. Faut-il donc prendre à la lettre le renseignement

1. IV, 49.
2. *Les premiers habitants de l'Europe*[2], II, p. 29.
3. A l'époque romaine, le nom de Κάρπις désigne non pas les montagnes, mais une ville de Pannonie inférieure, au sud du Danube; Ptolémée, II, 15 (16), 2, *l.* 5.

d'Hérodote et admettre que ces régions élevées dont elles descendent, et qui dominent le pays des Ombriens, représentent les Alpes? Il en résulterait logiquement que, « à la » date à laquelle remontent les documents dont Hérodote » s'est servi, les Alpes formaient la limite septentrionale » du pays des Ombriens [1] ».

C'est là, croyons-nous, développer de façon trop précise la simple mention de « régions au-dessus du pays des Ombriens ». L'énumération des affluents de l'Ister remonte le cours du fleuve de l'est vers l'ouest. Hérodote suit donc la voie continentale. Ses renseignements lui viennent, par conséquent, de source thrace. L'historien dut les recueillir au cours de son voyage dans les régions thraces, avec lesquelles les Athéniens du v^e^ siècle eurent en effet, de nombreuses accointances [2]. Aussi la description se poursuit-elle avec assurance, à travers tous les pays soumis à l'influence thrace, jusqu'en Illyrie. Mais au delà, précisément vers le confluent de l'Alpis et de la Carpis, paraissent s'arrêter les informations d'Hérodote. Son erreur sur la direction de ces rivières contraste avec la parfaite justesse des indications précédentes. Il est à noter surtout que, si l'historien avait possédé une notion exacte du cours supérieur de ces deux affluents, il n'aurait pas manqué de mentionner qu'ils passent au nord du pays des Venètes, dont il connaît fort bien, vraisemblablement par une source ionienne, et le nom et la situation sur l'Adriatique [3]. La région élevée dont descendent l'Alpis et la Carpis, se trouve donc en réalité hors du rayon qu'éclairent les renseignements reçus par Hérodote. Pas plus que ses contemporains, le vieux chroniqueur ne connaît des Alpes, ni le nom, car il l'aurait cité, de même qu'il cite l'Hémus et le Rhodope, ni l'imposante majesté, car l'expression ἡ κατύπερθε χώρη demeure singulièrement vague, ni même l'existence, sans quoi il se serait bien gardé de reculer la source de l'Ister vers l'ouest, jusqu'à l'extrémité occidentale du

1. D'Arbois de Jubainville, *Les prem. habit. de l'Europe*[2], 1, p. 139.

2. Berger, *Gesch. d. wissensch. Erdkunde d. Griechen*[2] (1903), p. 233, sqq.

3. I, 196 et V, 9 : « Les Sigynnes étendent leurs limites jusqu'au voisinage des Enètes, de ceux qui demeurent devant l'Adriatique. » Les Phocéens qui ont exploré l'Adriatique (I, 163) ont dû, en effet, entrer en relation avec ces Venètes. Hérodote les aura connus par les géographes ioniens.

continent. près de la ville de Pyréné. chez les Celtes [1].

C'est donc uniquement par conjecture qu'Hérodote place, au-dessus du pays des Ombriens. les sources de l'Alpis et de la Carpis. Il s'est rendu compte. qu'étant donnée la direction générale de la vallée de l'Ister. les derniers affluents de droite dont il a entendu citer les noms. doivent descendre de hautes terres, encore inexplorées. correspondant approximativement au nord de l'Italie. Or au delà des côtes méridionales colonisées par les Grecs. le centre et le nord de la péninsule italienne lui demeurent à peu près complètement inconnus. Il sait seulement. — nous ignorons par quelle source — qu'un jour, des Tyrrhènes lydiens débarquèrent, sur la côte qui porte leur nom, chez les Ombriens [2] ; il suppose. par vraisemblance, que ces Ombriens possèdent au loin l'intérieur des terres. mais il ne distingue en aucune façon l'Italie centrale. à l'ouest de l'Apennin, de la plaine située au nord de ces montagnes; du Pô. il n'a jamais rien pu apprendre [3].

Le « pays des Ombriens » pour Hérodote représente donc. non pas la région particulière comprise entre l'Apennin et les Alpes, mais bien, d'une façon vague et générale. la péninsule italienne. au-delà des côtes occupées par les Grecs et les Lydiens-Tyrrhènes. On ne saurait. par conséquent, tirer de son texte aucune indication précise touchant la nationalité des premiers habitants de Bologne.

Les géographes grecs : la côte ombrienne.

Un siècle environ après Hérodote. alors que déjà les Gaulois ont envahi la plaine du Pô. les Syracusains essayent de prendre pied dans le delta du fleuve et les marins grecs

1. Les Grecs du v[e] siècle ne connaissent que par la légende les monts Rhipées, situés chez les Hyperboréens, cf. Berger, *Gesch. d. Erdkunde*[2], p. 106, sqq. ; d'Arbois de Jubainville, *La source du Danube chez Hérodote*, in *Rev. Arch.*, 1888, 2 (XII). p. 61-66. Il semble arbitraire d'identifier le nom de *Pyréné*, que cite Hérodote comme la ville, située chez les Celtes. auprès de laquelle l'Ister prend sa source, avec le nom moderne du *Brenner*, comme le fait M. Mayr, *Res Rœticæ, der Brenner, Pyrenn u. Herodots* Πυρήνη, *Programm d. k. k. Staats obergymnas. in Villach* (1892) et compte-rendu de Baur, *Zeitschrift f. die œster. Gymnas.*, 1894, p. 671, 672.

2. I. 94.

3. III, 115 : l'Eridan, dont il nie d'ailleurs l'existence. est un fleuve mythique, qui se jette, dit-on, dans la mer du Nord, du côté du couchant ; l'ambre viendrait de ses bords. Il s'agit donc de l'un des grands fleuves de Germanie plutôt que du Pô. Dans l'Italie centrale, Hérodote ne connaît que la ville de Crotone « au-dessus des Tyrrhéniens » (I, 57); cf. G. Meyer, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 24, sqq. et *ci-dessus*, p. 467.

parcourent assidûment les rivages de l'Adriatique [1]. Le périple de Scylax, résumant les connaissances que possèdent ces navigateurs touchant choses et gens de la côte, nous parle des Ombriens [2]. « Après les Samnites viennent les » Ombriens, chez qui se trouve la ville d'Ancône. Ce peu- » ple honore Diomède dont il a reçu des bienfaits et lui a » élevé un temple. La navigation, le long de la côte om- » brienne, est de deux jours et une nuit. Après les Ombriens » se trouvent les Etrusques. Leur empire s'étend depuis la » Tyrrhénienne jusqu'à l'Adriatique; il y a aussi sur leurs » côtes une ville grecque (Spina) et le fleuve du même » nom... Viennent ensuite les Celtes qui possèdent, jusqu'à » l'Adriatique, une étroite bande de territoire... puis les » Venètes ».

Une évidente confusion, dans ce texte, place les Ombriens immédiatement après les Samnites, et leur attribue la ville d'Ancône, ainsi que le culte de Diomède. La région où se trouve Ancône et qui honore Diomède appartient au Picenum. L'auteur du périple n'a pas cru devoir distinguer entre les différentes tribus, picéniennes et ombriennes, qui, à partir du Samnium, occupent la côte. Son texte n'en présente pas moins l'intérêt de nous signaler les Ombriens comme un des peuples les plus importants du rivage adriatique, immédiatement au sud des Etrusques.

Ce renseignement se trouve précisé par Etienne de Byzance, qui puise semble-t-il, à une source grecque de même époque [3] : « Les Ombriens sont un peuple d'Italie, » sur le golfe adriatique, entre le Pô et le Picenum.» Distingué, vers le sud, du territoire picénien, le domaine ombrien empiète cette fois, vers le nord, sur la région étrusque, puisque, atteignant le Pô, il comprendrait la ville de Spina. Il faut nous représenter d'ailleurs, qu'au IVe siècle avant notre ère, les différents peuples de la côte devaient être également pénétrés par l'influence grecque. Vue de l'extérieur, de la mer, peut-on dire, leur civilisation offrait, depuis le Samnium jusqu'à la frontière venète, un aspect à

1. Cf. Holm, *Geschichte Siziliens*, II, p. 134.
2. *Geogr. min.*, I, p. 24, 25.
3. Ed. Dindorf, (1825), p. 327. Peut-être ses renseignements lui viennent-ils de l'historien Philistos de Syracuse, général de Denys et qui dirigea l'une des expéditions du tyran, à l'embouchure du Pô : cf. Mueller, *Historic. fragm.*, I, p. XLVII.

peu près analogue. Aucun trait bien caractéristique ne sépare celle des Ombriens de celle des Picéniens d'Ancône ou de leurs voisins du nord, les Etrusques. Théopompe le remarque expressément[1] : « la nation des Ombriens habi- » tant sur la côte adriatique mène une vie assez efféminée, à peu près semblable à celle des Lydiens (il faut » entendre, sans doute, les Etrusques) ; elle possède un bon » pays ; de là vient sa richesse ». Ce n'est évidemment pas dans les montagnes qu'il faut chercher ce bon pays d'où vient aux Ombriens leur excessive richesse, mais plutôt, dans la plaine du Pô, à une certaine distance en arrière des lagunes.

Tous ces témoignages concordants conservent donc, d'une façon incontestable, le souvenir de la présence des Ombriens dans la région adriatique, entre l'Apennin et le Pô, au IVe siècle avant notre ère. Les documents d'époque romaine les confirment, et, dans une certaine mesure, permettent de les préciser.

Les géographes romains : la province romaine d'Ombrie.

La province d'Ombrie, sous l'Empire, traverse l'Apennin et s'étend, sur le versant oriental, depuis l'Aesis, au nord d'Ancône, jusque dans le voisinage de Rimini. La zone côtière représente une partie de l'ancien *ager gallicus*, partie attribuée tout d'abord au Picenum et, depuis Auguste, rattachée à l'Ombrie[2]. Sans doute une raison historique plutôt que géographique, a présidé à cette modification de l'ancienne répartition provinciale : ce territoire a été ajouté à l'Ombrie, parce que primitivement, il devait lui appartenir ; l'administration impériale a voulu rétablir l'état de choses antérieur aux invasions gauloises. Pline, dont la description s'appuie, semble-t-il, sur des documents officiels[3],

1. *Hist. fragm.*, I, p. 302, fragm. 142, ap. Athénée, XII, 526.

2. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 376, sqq. « Depuis Sylla, dit M. Nissen (p. 377), l'*ager gallicus* fut réuni à l'Italie ; à partir d'Auguste, il ne forma plus qu'une seule région avec les vallées de l'Apennin, également peuplées d'une population ombrienne ». Nous croyons plutôt, avec M. O. Cuntz, *Polybius u. sein Werk* (1902), p. 27, sqq, que l'*ager gallicus* fut rattaché à l'Italie, lors des divisions territoriales du Tib. Gracchus, en 132-131. La région conserva néanmoins jusqu'à César, le nom d'*ager gallicus*, car l'époque républicaine ne connaît pas le nom de « Cispadane » : Mommsen, *Festschrift f. H. Kiepert* (1898), *Die italischen Regionen.*, p. 99.

3. Cf. Dellefsen, *Comment. philolog. in honorem Th. Mommsenii* (1877), p. 23-34 ; Otto Cuntz, *de Augusto Plinii Geogr. auctore* (diss, Bonn, 1888), travail reproduit sans grand changement in *Jahrb. f. class. Philologie*,

nous le confirme, en rappelant avec insistance, à propos de cette région, le souvenir des Ombriens [1]. « La sixième ré-» gion, dit-il, comprend l'Ombrie et le territoire gaulois en » deçà de Rimini. La côte dite gauloise commence à partir » d'Ancône. A l'origine, la plus grande partie en était oc-» cupée par les Sicules et les Liburnes... ; les Ombriens » leur succédèrent ; ils furent à leur tour chassés par les » Etrusques et ceux-ci par les Gaulois. »

Strabon.

L'Ombrie préceltique, voire préétrusque, devait d'ailleurs dépasser vers le nord, la frontière du temps d'Auguste. Strabon, historien autant que géographe et qui, tout en décrivant l'Italie du début de l'empire, cherche à se rendre compte du passé, attribue aux Ombriens Ravenne aussi bien que Rimini. « Ces deux villes, affirme-t-il, sont des » colonies ombriennes... les Ombriens descendant de leurs » montagnes se sont avancés jusque-là... ; tout le monde » est d'accord que la région jusqu'à Ravenne, leur appar-» tient ; elle est en effet peuplée par eux [2]. »

Pline d'ailleurs reconnaît aussi, à Butrium, dans la lagune, un peu au nord de Ravenne, un établissement ombrien [3]. On ne saurait douter, semble-t-il, que le cours moyen des fleuves qui, au sud de Ravenne, viennent se jeter directement dans l'Adriatique, c'est-à-dire les collines et la plaine comprises entre les montagnes d'Ombrie et la côte ombrienne, n'aient été habitées également par des Ombriens [4]. Or on reconnaît là, précisément, une par-

Supp. XVII (1890), p. 473-527, *Agrippa u. Augustus als Quellenschriftsteller d. Plinius*; cf. Pallu de Lessert, *L'œuvre géogr. d'Agrippa et d'Auguste*, in *Mém. Soc. nat. Antiquaires de France*, LXVIII (1908), p. 215-298.

1. III, 14 (19), 112.

2. V, 1, 11 (217), τὸ δὲ Ἀρίμινον Ὀμβρων ἐστὶ κατοικία, καθάπερ καὶ ἡ Ράουεννα, *ibid.*, 2, 1 (219) : οἱ δ' Ὀμβρικοὶ... μέχρι δ' Ἀριμίνου καὶ Ραουέννης προίασιν ὑπερβάλλοντες τὰ ὄρη, ... *ibid.*, 2, 10 τὴν δ' Ὀμβρικὴν καθ' αὑτὴν οὐδὲν ἧττον μέχρι καὶ Ραουέννης ὁμολογοῦσιν ἅπαντες διατείνειν · οἰκεῖται γὰρ ὑπὸ τούτων, cf. *ibid.*, 1, 7 (214).

3. III, 15 (20) 115 : « Ravenna, Sabinorum oppidum... nec procul a mari Umbrorum Butrium. » Les Sabins de Ravenne, peuvent sans doute être identifiés avec des Ombriens, Denys d'Halicarnasse, II, 49 : ... Σαβίνους ἐξ Ὀμβρικῶν προσαγορευθῆναι.

4. Parmi les peuples de VIII[e] région, Pline signale (III, 15 (20), 116) des *Urbanates* ou *Umbranates*, comme croit devoir lire M. Pais (*Storia della Sicilia*, p. 506, n. 2), et comme lisait déjà Cluvier (*Italia antiqua*, XXVIII, p. 291). Kiepert (*Formæ orb. ant.*, XXIII, *Italia sup.*, texte, p. 2) adopte l'identification, proposée au XVIII[e] siècle par G. Brotier, entre *Umbranum* et

tie du territoire que nous avons cru pouvoir attribuer aux Villanoviens.

Mais les tribus ombriennes ont dû, à un certain moment, pénétrer plus loin encore vers l'intérieur des terres.

« En deçà du Pô », note Strabon, « la population romaine » se trouve mêlée d'Ombriens et même en certains points » d'Etrusques. En effet », explique-t-il, « une vieille ri- » valité séparait autrefois ces deux peuples. Dans l'Italie » centrale, le Tibre leur servait de frontière, mais chacun » tour à tour le traversait aisément pour porter la guerre » à l'autre. Bien plus, lorsqu'un des deux peuples entre- » prenait une expédition contre quelque nation étrangère, » l'autre avait à cœur de ne pas rester en arrière et d'en- » vahir la même région. C'est ainsi que les Etrusques les » premiers, ayant envoyé contre les Barbares de la plaine » du Pô une armée, qui, après d'heureux succès, se laissa » bientôt gagner par la mollesse et finit par se faire » battre, les Ombriens, à leur tour, ne tardèrent pas à » partir en guerre contre les Barbares vainqueurs. Au » cours de la lutte pour la domination du pays, un grand

Città d'Ombria, dans l'Apennin, non loin de *Veleia*. Si la lecture et l'identification sont justes, il faudrait reconnaître sans doute, des Ombriens jusqu'au dessus de Parme. On peut conclure, en effet, d'un texte de Polybe, que sur le versant nord des montagnes, les Ombriens voisinaient avec les Ligures, II, 16, 1-4. « Depuis Marseille, les Ligures occupent les pentes » qui dominent la mer et celles qui regardent la plaine. Sur la côte, ils » s'avancent jusqu'à Pise, la première ville étrusque vers le couchant; à » l'intérieur des terres, ils atteignent la région d'Arezzo; puis viennent » les Etrusques. Dans leur voisinage immédiat, les deux versants appar- » tiennent aux Ombriens. » Les pentes qui regardent la plaine, opposées à celles qui dominent la mer, représentent évidemment le versant nord de l'Apennin. Les Véleiates ont, en effet, toujours passé pour Ligures (Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 471, 472). Le membre de phrase qui suit la mention du pays d'Arezzo : ἑξῆς δὲ Τυρρηνοί, semble une sorte de glose insérée dans le texte ; τούτοις, qui commence la phrase suivante, doit se rapporter au sujet de la proposition principale, c'est-à-dire aux Ligures, bien plutôt que au dernier mot Τυρρηνοί. Il faut donc entendre : les Ligures occupent les pentes sud et les pentes nord de l'Apennin, et immédiatement après eux, les Ombriens habitent également les deux versants. Nous ne saurions nous laisser entraîner à discuter ici la parenté des Ombriens et des Ligures, parenté qui serait prouvée par le nom d'*Ambrons* que, du temps de Marius, se donnaient les Ligures de l'Apennin (Plut., *Marius*, 19 ; cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 111). Il nous paraît cependant aventureux de réunir en un seul et même peuple comme le font Desjardins (*Géogr. de la Gaule*, II, 115, sqq.) et M. Pais (*Storia della Sicilia*, App. VI, p. 492, sqq.) : Libui, Ligui, Ligures, Ambrones, Umbri, Isumbri, et Insubres.

» nombre de colonies furent fondées, les unes par les Etrus-
» ques, les autres par les Ombriens. Ce furent cependant
» les Ombriens qui en créèrent le plus grand nombre, car
» ils se trouvaient les moins éloignés. Les Romains, en
» s'emparant plus tard du pays, le couvrirent également
» de colonies, mais sans faire disparaître les anciens habi-
» tants. Actuellement, la population dans son ensemble est
» romaine, néanmoins une partie se dit d'origine ombrienne
» et l'autre d'origine étrusque, de même qu'on trouve en-
» core des Venètes, des Ligures et des Insubres [1]. »

On distingue aisément dans ce passage, trois éléments divers : tout d'abord un fait, la présence, entre l'Apennin et le Pô, d'un fond de population ombrienne ; en second lieu le souvenir des luttes soutenues par les Ombriens contre les Etrusques, dans l'Italie centrale ; enfin une part de conjecture destinée à rendre compte du mélange, dans la plaine du Pô, des deux populations rivales de la vallée du Tibre.

Les Ombriens entre l'Apennin et le Pô.

Le fait en lui-même, tel qu'il nous est présenté, paraît mériter toute confiance. A trois reprises différentes, au début, au milieu et à la fin du passage, il se trouve nettement affirmé, non pas comme un « on dit », mais comme une particularité subsistant encore et que chacun peut vérifier. Evidemment il repose sur une observation directe.

On ne saurait prétendre, il est vrai, que cette observation soit due à Strabon lui-même, car il ne semble pas que l'historien ait voyagé dans la Cisalpine [2]. Peut-être même, de son temps, au début de l'empire, le souvenir de leur nationalité originelle commençait-il à s'oblitérer chez les provinciaux romanisés. Les bouleversements des guerres civiles avaient dû porter une atteinte profonde à ces notions particularistes. Mais il est fort possible qu'au cours

1. V, 1, 10 (216).

2. Il se borne en effet, dans sa description de la Cisalpine, comme pour les autres provinces qu'il ne connaît pas personnellement, à suivre les grandes routes, en mentionnant les principales cités qu'il rencontre dans leur voisinage, et en rapportant, à propos de quelques-unes d'entre elles, les quelques indications trouvées soit chez les historiens, soit chez les géographes ses prédécesseurs. Sur cette méthode, cf. Païs, *Straboniana*, in *Riv. di Filologia*, XV (1887), p. 147, sqq.; 163, etc., et d'une façon générale, sur les voyages de Strabon, Schroeter, *de Strabonis itin.*, (Diss., Leipzig, 1874.)

du 1er siècle avant notre ère, un géographe attentif comme Posidonius en ait encore recueilli l'expression. Strabon reproduirait donc ici un détail emprunté à son prédécesseur et maître, dont la garantie d'ailleurs, vaut largement la sienne. Quoique de seconde main probablement, le renseignement n'en doit pas moins être accepté comme authentique.

La précision seule en laisse à désirer: on peut regretter qu'il ne soit pas spécifié, en quels points particuliers de la région, ont été remarqués ces restes d'une population ombrienne. L'indication évidemment ne se doit pas entendre comme restreinte aux villes de la côte dont il est question en d'autres passages. Strabon remarque seulement que l'abondance particulière des colonies ombriennes s'explique par le voisinage de l'Ombrie, mais sans limiter cependant l'extension de ces colonies à la zone qui dépend immédiatement de l'Apennin d'Ombrie. On peut croire, au contraire, d'après l'ensemble du texte, que ces vestiges ombriens se trouvent assez confusément mêlés, dans la plus grande partie de la Cispadane, à ceux des autres peuples, Etrusques et Celtes ; si bien qu'il était impossible d'assigner à chacune de ces nationalités un territoire distinct, et que ces races diverses étaient, par conséquent, non pas juxtaposées les unes aux autres, mais bien plutôt superposées.

Cette interprétation du texte de Strabon nous est confirmée par le récit, que fait Tite-Live, de l'invasion gauloise au sud du Pô [1]. « Après les Insubres », raconte Tite-Live, « des Boïens et des Lingons traversèrent les Alpes Pen» nines ; mais trouvant occupée toute la plaine entre les » Alpes et le Pô, ils franchirent le fleuve sur des radeaux » et chassèrent de leurs terres, non seulement les Etrus» ques, mais aussi les Ombriens, sans cependant passer » l'Apennin. »

Ainsi donc, les Boïens et les Lingons rencontrent, sur les terres dont ils s'emparent, à la fois des Etrusques et des Ombriens. Or ces terres, ce sont précisément l'Emilie autour de Bologne, qui devient la capitale des Boïens, puis la Romagne jusqu'à l'Adriatique et Rimini, où s'établissent les Lingons [2]. Si l'une des deux provinces s'était trouvée

1. V, 35, 2.
2. Cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 477 ; Polybe, II, 17, 7 : τὰ δὲ πέραν τοῦ

peuplée exclusivement d'Etrusques et l'autre d'Ombriens, il est probable que Tite-Live aurait pris soin de distinguer entre elles et qu'il aurait indiqué, par exemple, que les Boïens expulsèrent les Etrusques, tandis que les Lingons s'établirent à la place des Ombriens. Nous pouvons donc inférer de son texte que les deux populations occupaient ensemble toute la région que se partagèrent Boïens et Lingons, c'est-à-dire précisément, l'ancien domaine villanovien [1].

Πάδου, τὰ περὶ τὸν Ἀπέννινον, πρῶτοι μὲν Ἄναρες, μετὰ δὲ τούτους Βοῖοι κατῴκησαν, ἑξῆς δὲ τούτων ὡς πρὸς τὸν Ἀδρίαν, Λίγγωνες, τὰ δὲ τελευταῖα, πρὸς θαλάττῃ Σήγωνες. C'est sans doute par inadvertance, que M. Nissen, *l. l.*, place les Lingons à l'ouest (*westlich*) des Boiens. Sur les Ἄναρες (mss. Ἄνανες), cf. Païs, *A proposito degli Anamares*, in *Ricerche storiche e geogr.*, p. 488 et note 1.

1. L'étude des noms de lieux de la région pourrait apporter, peut-être, quelque indication complémentaire touchant la nationalité des populations préétrusques. Mais les noms non romains cités dans les textes anciens sont rares et, pour les noms modernes, nous ne possédons même pas un bon dictionnaire historique. Il serait en outre souvent fort délicat de distinguer les unes des autres les formations romanes, latines, celtiques, étrusques, ombriennes et même, sans doute, préombriennes. On trouvera un essai de toponymie de la province de Bologne par M. Rubbiani, *Guida dell' Appennino bolognese*, (1882). *Etnologia*, p. 298, sqq., essai très fantaisiste, nous semble-t-il; M. Rubbiani rapproche, en effet, directement du sanscrit la toponomastique bolonaise.

Contentons-nous de signaler deux faits qui paraissent assez caractéristiques. Pline mentionne sur la côte, au nord de Ravenne, la ville ombrienne, spécifie-t-il, de *Butrium* (III, 15 (20) 115); nous retrouvons aujourd'hui une ville de même nom, *Budrio*, à 15 kilom. au nord-est de Bologne. Elle semble d'ailleurs avoir été connue sous ce nom dès l'antiquité, (Kiepert, *Formae orb. ant., Italia Sup.*, XXIII, texte, p. 2).

Au sud de Rimini, coulait le fleuve que Pline appelle *Aprusa* (III, 15 (20) 115); peut-être faudrait-il lire *Apusa*, car le nom moderne est *Avsa*, cf. Tonini, *Storia di Rimini*, I, p. 97. Or nous avons eu fréquemment l'occasion de nommer, au cours de notre étude de la topographie bolonaise, le torrent *Aposa*, qui coule à l'est de Bologne, nom que le dialecte bolonais moderne prononce *Avsa*, cf. Gozzadini, *Di alcuni sepolcri Felsinei*, p. 13. On peut reconnaître dans ces noms un radical * *apu*, latin. *aqua*, avec le traitement de la labiovélaire caractéristique de l'ombrien, cf. Buck, *Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 94, § 150. Peut-être est-il permis de retrouver le même radical dans le fleuve toscan *Ausar*, (auj. *Serchio*), au nord de Pise : Pline, III, 8, 50 : « Pisae inter amnes Auserem et Arnum, ortae a Pelopidis sive a Teulanis, graeca gente »; cf. Dennis, *Cities and Cemeteries*, II, p. 70. Le nom propre de *Teutani*, semble également formé d'un radical ombrien *tuta*, « peuple, cf. Buck, *ibid.*, *Glossary and Index*, p. 349. Faut-il avec M. Païs, *Ricerche storiche e geogr.*, p. 26, note, retrouver encore le même nom de fleuve dans le *rivo Osa*, au sud de Telamon, la région nommée par Pline *tractus Umbriae*? Ainsi s'appelle encore de nos jours, un autre ruisseau qui descend des Monts Albains près de Monte Porzio et se jette dans l'Anio. M. Païs (*ibid.*,) signale il est vrai un dernier fleuve *Ausa*, à l'ouest d'Aquilée, marquant, entre l'Isonzo et le Tagliamento, la frontière austro-

L'établissement des Ombriens dans la plaine du Pô.

Mais poursuivons l'analyse du passage de Strabon. Parmi les explications qui nous sont données de la présence d'Ombriens dans la plaine du Pô, les unes se rattachent à la tradition historique courante, les autres, qui ne se retrouvent que chez Strabon, paraissent représenter une hypothèse personnelle au géographe.

Nous avons vu quelle large place la tradition gréco-romaine faisait aux Ombriens dans l'histoire primitive de l'Italie centrale, comment elle les mettait en relation avec la plupart des anciens peuples plus ou moins mythiques : Aborigènes, Pélasges, Ligyens, Oenotriens, Sabins, Tyrrhéno-Lydiens, et comment elle leur prêtait un territoire tout d'abord fort vaste, réduit peu à peu aux seules montagnes de l'Ombrie historique [1]. De toutes ces indications confuses et mêlées de légendes, le géographe Strabon nous donne une interprétation strictement critique et rationaliste. Les Ombriens, disent Denys, Florus et Pline sont une des nations les plus grandes et les plus anciennes, sinon la plus ancienne de l'Italie. « Autrefois », traduit Strabon, « avant » que les Romains aient commencé à établir leur puissance » en Italie, les Ombriens et les Etrusques se disputaient la » prépondérance ». De toutes les régions diverses qui leur étaient attribuées, il ne conserve aux Ombriens que celles où ils subsistent encore de son temps ; le Tibre dès l'origine, leur aurait servi de frontière ; ses bords auraient été le théâtre de leurs luttes séculaires. Il se trouve amené ainsi, à ne leur reconnaître d'adversaires que les autres riverains du Tibre, les Etrusques, et à se représenter le développement de la puissance ombrienne comme contemporain de la plus grande expansion des Etrusques en Italie. Il accepte, en somme, l'essentiel de la tradition relative aux Ombriens ; mais en cherchant à préciser les faits, il les rajeunit et les transpose, de la période mythique très ancienne, à celle qui précéda immédiatement l'histoire et dont l'histoire garde encore le souvenir.

italienne actuelle. Aucune raison ne permet de supposer la présence d'Ombriens dans cette région, mais le même radical a pu appartenir, entre autres langues indo-européennes, au celtique et au germanique, cf. Walde, *Lat. Etym. Wörterbuch*, s. v. : *amnis* et *aqua*, peut-être également à l'illyrien. Tenons-nous en donc à l'identité entre l'*Aprusa-Avsa* de Rimini et l'*Aposa-Avsa* de Bologne.

1. Cf., *supra*, p. 475, sqq.

Rencontrant, dans la plaine du Pô, des restes de populations ombriennes mêlés d'Etrusques, il devait naturellement imaginer que les deux peuples voisins et ennemis franchirent l'Apennin à peu près en même temps et dans des circonstances sensiblement analogues. Or il connaissait certainement, ne fût-ce que par Polybe [1], le fait et la date approximative de la création d'une Confédération étrusque circumpadane. Il en vint donc à concevoir, sur le même modèle, la fondation de colonies ombriennes.

Nous retrouvons en effet, dans son hypothèse, l'appareil conventionnel d'une combinaison purement imaginaire. Une psychologie assez arbitraire fournit le motif de l'expédition des Ombriens : une émulation supposée entre les deux peuples de l'Italie centrale aurait décidé les Ombriens à passer l'Apennin à la suite des Etrusques; mais, par une véritable contradiction, cette expédition rivale, en attaquant les barbares vainqueurs, n'aurait fait que venger la défaite des Etrusques. Cette défaite nous est d'ailleurs expliquée, de la façon la plus banale, par la proverbiale mollesse des Etrusques; elle ne semble, en réalité, qu'un artifice, destiné à faciliter l'entrée en scène des Ombriens; elle paraît du reste bientôt démentie, puisque la lutte continue entre les Ombriens et les Etrusques, puisque les deux peuples fondent des colonies et que la supériorité numérique des établissements ombriens tient seulement au moindre éloignement de leur province d'origine. Tous ces détails peu cohérents ne représentent évidemment qu'une tentative d'explication conjecturale imaginée par Strabon.

Ils comportent cependant aussi un élément traditionnel que nous pouvons séparer des hypothèses arbitraires. Les motifs de l'expédition des Ombriens, les circonstances de leur rencontre avec les Etrusques au nord de l'Apennin sont imaginaires, mais le fait même que la plaine du Pô se trouva le théâtre de luttes prolongées entre les Ombriens et les Etrusques, ne semble pas avoir été inventé par Strabon. Le géographe grec se rencontre au contraire en ce point avec Pline, dont les indications résument, autant qu'on en peut juger, la tradition historique romaine. Rappelons dans son ensemble le texte de Pline :

1. II, 17.

Pline. « La sixième région comprend l'Ombrie et l'*ager gallicus*, » en deçà de Rimini. A Ancône commence la côte dite de » la Gaule *Togata*. Les Sicules et les Liburnes ont occupé » la plus grande partie de cette région, en particulier les » territoires de Palma, des Prétutiens et d'Hadria. Ils en » furent chassés par les Ombriens, ceux-ci par les Etrus- » ques et les Etrusques, par les Gaulois. La nation des Om- » briens est regardée comme la plus ancienne de l'Italie, » puisque elle fut appelée ainsi, croit-on, par les Grecs, » comme ayant survécu aux pluies qui inondèrent la terre. » On trouve que les Etrusques enlevèrent de vive force aux » Ombriens, trois cents de leurs places fortes [1] ».

On peut tout d'abord remarquer que la mention des territoires de Palma [2], des Prétutiens [3] et d'Hadria [4], entraîne Pline au sud d'Ancône, hors de l'*ager gallicus*, jusqu'à l'extrémité méridionale du Picenum. Il faut entendre que cette région lui paraît avoir été le centre principal des Liburnes. C'est là en effet, le seul point d'Italie qui, de son temps, en conserve encore le souvenir [5]. Mais auparavant, ce peuple de marins et de pirates célèbres semble avoir occupé de nombreux points sur le pourtour du golfe adriatique [6]. Nous trouvons, chez Pline, les Liburnes associés aux Sicules. La présence des Sicules dans le Picénum ne peut dater que de l'époque lointaine où, suivant la légende,

1. Cf., le prétendu texte d'Hécatée cité par Etienne de Byzance, Muller, *Hist. graec. fragm.*, I, p. 4, fr. 61 : Λιβύρνοι ἔθνος προσεχὲς τῷ ἐνδοτέρῳ μέρει τοῦ Ἀδριατικοῦ κόλπου. Les renseignements qui suivent, sur le héros Liburnos, sur les vaisseaux et les vêtements liburnes, le nom même d'Ἀδριατικὸς κόλπος, qui ne date que du IVe siècle, ne peuvent provenir d'Hécatée ; la source en doit être beaucoup plus récente. Dans l'énumération qu'il fait des peuples vivant sur la côte adriatique, Pline, III, 5 (6) 38, nomme les Liburnes après les Istriens, c'est-à-dire qu'il les place sur la côte illyrienne, puisque cette énumération suit l'ordre topographique : « ... Sabini, Picentes, Galli, Umbri, Tusci, Veneti, Carni, Iapudes, Histri, Liburni. » C'est en effet dans les îles et sur la côte dalmate que se trouvaient les repaires des pirates liburnes.

2. La situation précise en demeure indéterminée. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 428. Kiepert, *Formae orb. antiqui, Italia media*, XX, l'indique vers l'embouchure du fleuve *Truentum*, sans doute en raison d'un autre texte de Pline : III, 13 (18) 110 : « Truentum cum amne quod solum in Italia Liburnorum relicum est. »

3. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 428.

4. Il s'agit évidemment, non de la ville vénète, mais d'*Hadria* du Picénum, chez les Prétutiens.

5. Pline, III, 13 (18) 110.

6. III, 14 (19), 112.

des tribus de ce nom vivaient dans le centre de l'Italie [1]. La période siculo-liburne, que rappelle notre texte, remonte donc aux temps mythiques; elle coïncide avec celle qui aurait vu les expéditions et l'établissement des prétendus Pélasges thessaliens à l'embouchure du Pô [2], elle serait contemporaine des luttes entre Pélasges, Aborigènes, Oenotriens et autres, dans l'Italie centrale. C'est plus tard seulement que les Ombriens apparurent sur la côte adriatique, puisqu'ils y auraient remplacé les Liburnes.

Le nom des Ombriens introduit de nouveau une digression dans le texte de Pline. De ce même peuple, notre auteur avait déjà rencontré la trace sur la côte tyrrhénienne. Il est donc amené à mêler ce qu'il savait de l'histoire des Ombriens dans les deux régions. C'est ainsi qu'il rappelle et leur origine mythique et les défaites qui peu à peu auraient réduit leur territoire aux seules montagnes d'Ombrie.

Les trois cents places fortes enlevées par les Etrusques, doivent donc être cherchées, non pas seulement sur la côte de la Gaule *Togata*, non pas même à l'intérieur de la plaine du Pô, mais bien dans toute l'Italie. Le chiffre lui-même est d'ailleurs purement conventionnel et légendaire [3]. Il faut entendre simplement qu'au nord, comme au sud de l'Apen-

1. Nissen, *Ital. Landesk.*, I, p. 548, 549 et surtout Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, p. 127-133.

2. Cf. Hérodote I, 57; Hellanicos, *Fragm. hist. graec.*, 1. p. 45, 4. 1; cité par Denys d'Halicarnasse, 1, 28. Ce sont les textes relatifs à l'origine pélasgique de Crotone. Ephore, ap. Strab., VI, 262, signale la présence d'Iapyges à Crotone. Hirt, *die Indogermanen*, I, p. 153, remarque qu'en effet, le nom de Crotone est illyrien. De tout temps des troupes d'émigrants ont traversé l'Adriatique; cf. Gutscher, *Vor-u. frühgesch. Beziehungen Istrien u. Dalmatien z. Italien u. Griechenland, Programm d. zweiten Staatsgymnas.*, Gratz (1903), p. 9. On trouve aujourd'hui encore des villages d'Albanais dans les Abruzzes. Liburnes, Iapyges, Pelasges établis sur la côte italienne de l'Adriatique, ne représentent sans doute que des colons de même origine. Voir encore ce que dit Strabon des Pélasges à Ravenne, V, 1. 7.

3. Polybe racontait de même que Tib. Gracchus avait pris d'assaut 300 villes en Espagne. Posidonius, cité par Strabon, III, 4, 13, (163), lui reprochait cette exagération : κωμωδῶν... τοῦτο χαρίσασθαι τὸν ἄνδρα, τοὺς πύργους καλοῦντα πόλεις, ὥσπερ ἐν ταῖς θριαμβικαῖς πομπαῖς. Caton de son côté, se vantait d'avoir pris 400 villes, toujours dans la même région : Plut., *Cato Major*, 10, 4. M. Païs, *Ricerche storiche e geograf.*, p. 491, 492, fait remarquer qu'il doit s'agir de ces *turres*, sortes de châteaux-forts, analogues à la *turris Lascutana* que nous fait connaître l'inscription *C. I. L.*, II, 5041. Dans le passage de Pline, au contraire, le chiffre de 300 paraît simplement conventionnel et signifie seulement : « un grand nombre ».

nin, les Ombriens durent abandonner aux Etrusques un grand nombre des établissements qu'ils avaient fondés.

Mais ce n'est pas par hypothèse, semble-t-il, que Pline rapproche ainsi le sort des Ombriens de la plaine du Pô, de leur histoire dans la vallée du Tibre. S'il n'avait eu, en effet, pour se guider, que la seule vraisemblance, il aurait complètement identifié leurs destinées dans les deux régions. Or, au contraire, il considère que, dans l'Italie centrale, la domination ombrienne précéda celle des Pélasges, qui eux-mêmes se virent évincés par les Etrusques [1], tandis que dans le nord, il place l'époque ombrienne entre la période mythique des Sicules et des Liburnes et la domination étrusque. En outre, la forme même de la phrase : « trecenta oppida... *reperiuntur* » semble indiquer une référence. Quelle est la source de ce renseignement ? Sans être en droit de rien affirmer, on peut penser à Caton, qui se trouve cité à la fin de ce même chapitre [2]. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, Pline paraît rapporter ici une tradition assez précise.

C'est en vertu de cette tradition qu'il se représente les Ombriens comme plus récemment établis sur la côte adriatique que dans la région tyrrhénienne. De cette tradition également, il reçoit la mention des nombreuses villes perdues par les Ombriens, tant dans la vallée du Tibre que dans celle du Pô, ainsi que le souvenir de leurs luttes, généralement malheureuses, contre les Etrusques, sur les deux versants de l'Apennin. Or les mêmes faits constituent précisément la substance de l'exposé fait par Strabon. Tout comme Pline, Strabon considère que les Ombriens ne se sont aventurés qu'assez tard dans la plaine du Pô et qu'ils y sont venus de l'Italie centrale; il connaît également leur rivalité avec les Etrusques sur les deux versants de l'Apennin. L'absence, chez Pline, des détails qui se rencontrent chez Strabon, prouve suffisamment que les renseignements de l'*Histoire naturelle* ne dérivent pas de ceux de la *Géographie*. Les deux écrivains représentent donc, de façon indépendante, une même tradition historique.

En rapprochant ces données des autres indications d'origine littéraire, examinées plus haut, nous pouvons consta-

1. III, (8), 50.
2. III, 14, (19), 114.

ter que l'antiquité connaissait la présence d'un fonds de population ombrienne, non seulement sur la côte adriatique, mais aussi dans l'arrière-pays jusqu'au Pô, qu'elle rattachait ces Ombriens à ceux de l'Apennin et de l'Italie centrale, et datait leur arrivée dans la plaine du Pô d'une période un peu antérieure aux temps historiques, mais moins ancienne que l'époque mythique, enfin qu'elle se souvenait des luttes qui avaient donné la suprématie aux Etrusques, dans cette région, comme dans la majeure partie de la péninsule. Ce sont là précisément les conclusions auxquelles nous a conduits, au cours de ce travail, l'examen des faits archéologiques.

Les Ombriens et les Celtes.

Nous percevons cependant, dans la tradition antique, une note discordante. Certains auteurs considéraient les Ombriens, non pas comme un peuple dont le centre de diffusion aurait été l'Italie centrale, mais comme une tribu d'origine gauloise. Cette opinion n'est d'ailleurs présentée que comme un paradoxe. L'Italie, dit Solin, « a été décrite » avec tant de soin, et par tant de monde, depuis Caton, » qu'il est difficile de rien trouver que n'ait déjà rencontré » la diligence des vieux auteurs... Mais, pour ne pas sem- » bler la laisser entièrement de côté, qu'il nous soit permis » de porter notre attention sur les traits les moins rebat- » tus, et de nous engager à pas légers, sur les chemins où » il reste encore à glaner [1] ». Et, au milieu d'une ample collection de souvenirs mythologiques, il rappelle que Marc Antoine Gniphon faisait descendre les Ombriens d'anciens Gaulois [2]. La même indication se retrouve dans la seconde catégorie des scholies byzantines au texte du poète alexandrin Lycophron [3]. L'érudit Jean Tzetzès, à qui nous la de-

1. II, 2, ed. Mommsen, p. 31... *ibid.*, 4 : « verum ne prorsus intacta videatur, in ea quae minus trita sunt animum intendere haud absurdum videtur et parcius depasta levibus vestigiis inviare. »

2. *Ibid.*, 11 : « Gallorum veterum (A, *veterem*) propaginem Umbros esse M. Antonius refert : hos eosdem, quod tempore aquosae cladis imbribus superfuerint, Umbrios graece nominatos. » Il semble bien que la seconde de ces indications que nous retrouvons presque textuellement chez Pline, III, 14 (19), 112, soit également empruntée à M. Antoine Gniphon.

3. *Alexandra*, v. 1351, sqq. : « Ensuite des vautours ayant quitté le Tmolus, Cimpsos, les rives du Pactole au sable d'or et les eaux du marais où l'épouse de Typhon sommeille dans le fond d'une affreuse caverne, se sont abattus sur Agylla en Ausonie, après avoir livré aux Ligures et aux peuples nés du sang des géants Sithoniens de sanglants combats. Ils se

vons, l'a puisée évidemment à la même source que Solin, c'est-à-dire chez Gniphon. Les deux témoignages se réduisent donc en réalité, à un seul.

Ce renseignement est d'origine alexandrine. Le grammairien Marc Antoine Gniphon, dont il émane, était né en Gaule, nous dit Suétone, [1] mais avait été élevé à Alexandrie. Plus tard, il revint à Rome, où nous le trouvons d'abord précepteur de César, puis maître d'une école si célèbre que Cicéron, dans son âge mûr, ne dédaignait pas d'y fréquenter. On lui attribuait une nombreuse série d'écrits, mais il n'aurait composé, en réalité, suivant Aleius, que deux volumes *De latino sermone* et aussi, semble-t-il, un commentaire des *Annales* d'Ennius [2]. Nous ne savons duquel de ces ouvrages provient le texte relatif aux Ombriens; admettons néanmoins, en l'absence d'indication contraire, qu'il appartienne bien à Gniphon lui-même.

Comment devons-nous entendre ce rapprochement entre les Gaulois et les Ombriens, dû à un grammairien alexandrin du premier siècle avant notre ère ?

L'unité primitive italo-celtique.

Les linguistes modernes reconnaissent une unité italo-celtique primitive, c'est-à-dire que, parmi les langues indo-européennes, ils associent en un groupe particulier, les dialectes que parlèrent d'une part les Celtes et d'autre part les Italiens [3]. Ils supposent en conséquence, que les ancêtres des deux peuples ont pu, durant un certain temps, ne former aussi qu'un seul groupe ethnique [4]. Mais cette com-

sont emparés de Pise et leur domination s'est étendue jusqu'au territoire qui avoisine l'Ombrie, jusqu'au pays situé sur le versant des Alpes » (*trad.* F. Dehèque, Paris, 1853); cf. ed. Ed. Scheer, Berlin, I, 1881 et II, 1898, contenant le commentaire d'Isaac Tzetzès; au vers 1360 (p. 378) une scholie de Jean Tzetzès : Ὄμβροι, γένος Γαλατῶν.

1. *De Grammaticis*, 7 : « M. Antonius Gnipho, ingenuus in Gallia natus, sed expositus, a nutritore suo manumissus institutusque Alexandriae; » cf. Schanz, *Röm. Litt.*², I, p. 382 et Goetz, in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, I, col. 2648.

2. Cf. Buecheler, *Rhein. Mus.*, XXXVI, 1881, p. 334.

3. Meillet, *Introd. à l'ét. comp. des langues indo-europ.*, p. 41 : « On rapproche souvent le latin du grec, mais c'est uniquement pour des raisons historiques et parce que l'éducation classique a compris, jusqu'à présent, l'étude des deux langues; au point de vue linguistique, le latin n'est pas particulièrement proche du grec et s'il est un groupe de dialectes qu'il y ait lieu de rapprocher de ceux de l'Italie, ce sont les dialectes celtiques. » Cf. du même auteur, *Les dialectes indo-européens*, 1908, p. 31, sqq.

4. Cf. Hirt, *die Indogermanen*, p. 163.

munauté remonterait, dans la préhistoire, à des temps fort reculés, que l'on ne saurait d'ailleurs déterminer avec quelque exactitude. En effet, si les dialectes italiques ne semblent s'être distingués des dialectes celtiques que postérieurement au départ des Hellènes vers la Grèce, ils paraissent également avoir traversé en commun, une période postérieure à l'unité italo-celtique, période dont on ne peut, même approximativement, évaluer la durée.

En second lieu, si l'on est en droit de parler d'unité italo-celtique, rien n'autorise au contraire à supposer un groupe particulier celto-ombrien. Les deux groupes connus de l'italique, le latin d'une part, l'osco-ombrien d'autre part, présentent en effet une série de concordances de détail, [1] dont on ne saurait expliquer la singularité, que par l'hypothèse d'un idiome fondamental unique. L'osque et l'ombrien sortent donc de la même branche que le latin, et ne s'en détachèrent que postérieurement à la dissolution de la communauté italo-celtique.

Sans doute peut-on observer quelques ressemblances particulières entre l'osco-ombrien et le celtique. Le traitement des labio-vélaires notamment s'y trouve identique[2]. Quelques radicaux, perdus en latin, se rencontrent à la fois en celtique et en osco-ombrien. [3] Mais, c'est presque évidemment, par suite d'un développement indépendant, que les labiovélaires *ku* et *gu* sont devenues respectivement *p* et *b* dans les deux groupes. D'ailleurs, remarque M. Meillet, « le traitement labial des labio-vélaires est un phénomène » naturel qui se retrouve d'une manière indépendante en » grec et que d'autres langues présentent à diverses da- » tes [4] ». Quant à la coïncidence des radicaux entre langues de même origine, on sait qu'elle est le plus souvent

1. Cf. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, 1903, p. 94; Ernout, *Les élém. dialectaux du vocabulaire latin*, p. 68. A l'osque *petora*, ombr., *petur* = *quatuor*, correspond p. e., le gaulois *petor-ritum*, char à quatre roues, cf. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 1906, p. 57, 58; à l'osco-ombrien * *pompe* = *quinque* correspond le gaulois : πομπαίδουλα, πεμπέδουλα, quinteſeuille, cf. *ibid.*, p. 56; cf. Brugmann, *Grundriss*², I, 1, p. 597, sqq., 604, sqq.

2. Les exemples en sont réunis en particulier par M. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, chap. II, *L'Italo-celtique*, p. 31, sqq.

3. P. e., osque : *touto*, ombr , *tuta*, peuple : Buck, *Grammar, Index Glossary*, s. v. ; gaulois : *teuto*, Dottin, *Manuel*, p. 93, 100.

4. *Dialectes indo-europ.*, p. 39; 51-53.

fortuite et que, d'une façon générale, la valeur probante du vocabulaire est infiniment moindre que celle des concordances phonétiques et morphologiques. Ainsi donc, s'il est vrai, en un certain sens, que les Ombriens peuvent être considérés, non pas précisément comme les fils, mais plutôt comme les cousins des anciens Gaulois, c'est seulement au même titre que les Osques et que les Latins.

Enfin et surtout, il est absolument arbitraire d'appliquer à l'histoire et à l'archéologie, cette conception propre à la linguistique. Comment déterminer en effet à quelle réalité correspond une parenté que l'on ne saurait localiser ni dans le temps ni dans l'espace ? Nous ignorons complètement en quelle région et à quel moment put se trouver concentré le noyau des futures populations de Gaule et d'Italie ; nous ignorons quel chemin suivirent les Latins, les Osques et les Ombriens, s'ils furent précédés ou accompagnés d'autres tribus de même origine, à quelle époque et dans quelles circonstances ils se séparèrent; nous ignorons même si les populations qui, à l'époque historique, parlaient les dialectes italiques, représentent bien la descendance de celles qui introduisirent ces idiomes dans la péninsule. Une seule chose paraît certaine : c'est qu'à l'époque où commence l'histoire, les peuples de l'Italie se trouvaient séparés des Celtes, et cela, semble-t-il, depuis plusieurs siècles, par une forte immigration thraco-illyrienne, qui, par la vallée du Danube et les passages des Alpes orientales, avait pénétré jusqu'au golfe adriatique. [1] Au nord du fleuve en effet, Hérodote ne connaît que les Sigynnes qui, sur leurs chars traînés par de petits chevaux camus, velus et extrêmement vites, atteignaient jusque chez les Venètes[2]. Ces nomades, descendants, croyait-on, des Mèdes et vêtus comme eux, ressemblent à des Scythes plutôt qu'à tout autre peuple[3]. Quant aux Celtes, ils se confondent, à cette époque, avec les mystérieux Hyperboréens et représentent les derniers des hommes du côté du couchant [4]. Comment donc se seraient-ils trouvés en relations avec les Ombriens?

Il est donc vain de vouloir attribuer en propre à ces deux

1. D'Arbois de Jubainville, *Les prem. habit. de l'Europe*[2], I, p. 281, sqq.
2. V, 9.
3. D'Arbois de Jubainville, *Les prem. habit. de l'Europe*[2], I, p. 230-232.
4. Hérodote, IV, 33, 49; cf. d'Arbois de Jubainville, *ibid.*, p. 232-241.

peuples, la civilisation du premier âge du fer de l'Italie et de l'Europe centrale, et expliquer par leur prétendue parenté, les analogies que l'on peut en effet constater entre les monuments archéologiques de ces régions [1]. L'unité italo-celtique primitive demeure par conséquent une notion abstraite, une simple hypothèse, justifiée d'ailleurs par la comparaison des deux idiomes, mais dont on ne saurait vérifier la réalité, hors du cercle des études linguistiques.

La prétendue origine celtique des Ombriens.

Il est trop évident qu'une pareille conception dut rester profondément étrangère à Gniphon lui-même, aussi bien qu'aux érudits de l'antiquité qui le citèrent. Quel sens présentait donc à leurs yeux la prétendue parenté entre Gaulois et Ombriens et quelles observations purent donner naissance à cette opinion?

Sans doute l'érudition grecque en général et celle d'Alexandrie en particulier, se plut-elle, de tout temps, aux généalogies mythiques et acceptait-elle aisément les liens de filiation supposés entre peuples célèbres. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les *Argonautiques* d'Apollonius ou le poème de Lycophron lui-même. La poésie aimait à s'inspirer de l'histoire, ou plutôt même, de la préhistoire, mais l'histoire de son côté, se confondait aussi, bien souvent, avec la poésie. Il reste toutefois difficile de comprendre comment un auteur, ne connaissant sur les Gaulois et les Ombriens que la tradition courante, aurait pu en venir à faire descendre la plus ancienne et la plus grande des nations de l'Italie ancienne, celle dont les origines étaient censées remonter au déluge, de ces hordes turbulentes et vagabondes, qui, jusqu'en Asie, effrayèrent le monde classique. Aussi bien, l'hypothèse de Gniphon, qui cependant ne dut pas être ignorée de l'historiographie grecque et romaine, n'a-t-elle trouvé d'écho qu'à basse époque, chez Solin et chez un scholiaste byzantin. Elle suppose donc, de la part de son auteur, des renseignements d'une nature très particulière.

1. Cette erreur nous paraît être, malgré les justes restrictions de la préface, celle du livre de A. Bertrand et S. Reinach, *Les Celtes dans la vallée du Pô et du Danube* (1894). On trouvera, des mêmes faits, un exposé qui nous semble plus juste par Hoernes, *Urgesch. d. bildenden Kunst* (1898), p. 564, sqq.; et *Archiv. f. Anthropologie*, III (1905), p. 233-281.

Lorsqu'on nous dit que Gniphon, par son origine, se rattachait à la Gaule, il faut entendre, non pas la Gaule proprement dite, encore indépendante à l'époque où il naquit, mais vraisemblablement, la Cisalpine. Or il était aisé à un Cisalpin, de constater dans le pays, comme le firent Tite-Live et l'auteur dont s'inspira Strabon, le mélange de familles celtiques et ombriennes. Etablies en commun, depuis longtemps, dans l'uniforme plaine du Pô, ces familles d'origine diverse, y vivaient toutes à peu près de la même vie. Polybe le note expressément, à propos et des Gaulois et des Venètes[1]. Gniphon put donc raisonner comme les archéologues modernes, qui, de l'identité de civilisation, concluent à l'unité de race.

Il semble en outre que du temps de Polybe, les Cisalpins aient encore parlé le celtique [2]. Peut-être les Ombriens avaient-ils également conservé l'usage de leur dialecte. Rien n'interdit de croire que Gniphon n'ait vécu dans sa patrie, assez longtemps pour connaître quelques mots des deux idiomes. Plus tard, aux écoles de grammaire d'Alexandrie, il se serait livré à quelques faciles rapprochements. Une observation superficielle lui aurait suggéré l'idée de son hypothèse. La vanité nationale fit le reste. Gaulois lui-même et imbu de la complaisance grecque pour les fables généalogiques, Gniphon se serait persuadé aisément que de ses ancêtres descendait aussi le peuple illustre des Ombriens, dont l'empire avait précédé en Italie celui des Etrusques et des Romains. Simple fantaisie, fort probablement, bien plutôt qu'intuition de génie, ce rapprochement entre les Celtes et l'une des tribus italiques touchait à peu près juste, mais en un sens que ni l'auteur ni ses contemporains ne pouvaient imaginer. Gardons-nous d'assayer aujourd'hui d'en préciser la portée, et surtout de lui attribuer une valeur, qu'en aucune façon, il ne saurait avoir.

Rien ne prouve par conséquent que les Ombriens prétrusques de la plaine du Pô se soient trouvés en relation avec les Gaulois préhistoriques et qu'ils représentent, dans le nord de la péninsule, une population intermédiaire entre les Celtes et les Italiques Osques et Latins. Dans son en-

1. II, 17, 5 :... Οὐένετοι τοῖς μὲν ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν, γλώττῃ δ' ἀλλοίᾳ χρώμενοι.

2. D'après le texte cité dans la note précédente.

semble au contraire, la tradition antique se trouve d'accord pour rattacher la population ombrienne vivant au nord de l'Apennin, à la nation ombrienne de l'Italie centrale.

Conclusion.

Les textes littéraires une fois analysés et classés, nous devons essayer, pour conclure, de rapprocher les indications qui s'en dégagent de celles que nous avons cru pouvoir tirer, au cours de notre étude, de la considération des faits archéologiques.

D'un commun accord, les historiens reconnaissent la présence, au nord de l'Apennin, d'un fonds de population ombrienne, qu'ils savent antérieur aux invasions celtiques. Ils hésitent cependant sur la date de son établissement ; les uns comme Strabon croient les Ombriens un peu postérieurs aux Etrusques ; les autres, avec Pline, les placent antérieurement à la conquête étrusque. Cette dernière opinion paraît représenter d'ailleurs la tradition la plus courante. On concèdera aisément qu'elle est aussi la plus vraisemblable et la plus conforme à l'idée que nous pouvons nous faire de l'expansion de la puissance étrusque en Italie, vers le VI^e^ siècle avant notre ère. A ce moment, la Confédération tyrrhénienne, à son apogée, conquiert une partie de la Campanie, tandis qu'elle étend sa domination jusqu'à l'Adriatique et jusqu'aux Alpes. Les Ombriens, au contraire apparaissent, dès le début de l'époque historique, refoulés sur la rive gauche du Tibre, et confinés, à la suite des Ligures, dans les montagnes de l'Apennin central. On imagine difficilement les vaincus de la vallée du Tibre venant rivaliser, sur les bords du Pô, avec les puissants voisins contre lesquels ils n'avaient pas su défendre leur propre territoire. Tenons nous en donc à la tradition rapportée par Pline : les Ombriens établis dès l'époque préhistorique, dans l'Italie du nord, y furent vaincus et soumis, de même que dans l'Italie centrale, par les Etrusques, et ceux-ci, à leur tour, durent céder le pays aux Gaulois.

Les différents auteurs, néanmoins, se trouvent d'accord pour rappeler que l'apparition des Ombriens dans les plaines septentrionales de la Péninsule, ne remonte pas à une période très reculée de la préhistoire. Aucun ne suppose même que ce peuple ait pu se trouver établi dans cette ré-

gion, avant de descendre vers l'Italie du centre. Seul, le témoignage de Gniphon, pourrait sembler rattacher les Ombriens à l'Europe centrale, en leur donnant pour ancêtre de primitifs Gaulois. Pour tous les autres historiens, les familles ombriennes de l'Adriatique et de la plaine du Pô sont originaires de l'Italie centrale. Et la tradition, qui n'a gardé aucun souvenir de l'établissement des Ombriens dans le centre de la péninsule, paraît concevoir au contraire, comme assez récente, leur émigration dans les plaines du nord. C'est ainsi qu'elle a pu parfois la confondre avec l'expédition plus tardive encore des Etrusques eux-mêmes. Pline, persuadé de la très haute antiquité des Ombriens dans l'Italie centrale, connaît cependant avant eux, sur le versant oriental de l'Apennin, des Sicules et des Liburnes. L'entrée en scène du peuple ombrien, marque donc, dans la plaine du Pô, la fin de la période mythique, et, sinon le début, au moins l'aube de l'histoire.

Or précisément les quelques données de la tradition historique sur les Ombriens de la plaine du Pô coïncident, aussi exactement que possible, avec les conclusions qui se dégagent de notre analyse de la civilisation villanovienne.

Les Ombriens auraient, au nord de l'Apennin, succédé aux peuples mythiques et précédé les Etrusques : la période villanovienne s'intercale de même entre l'âge du bronze et l'époque étrusque. Les Ombriens auraient vécu pendant longtemps au centre de l'Italie avant de franchir les montagnes. Nous avons constaté qu'en effet la civilisation villanovienne apparaissait tout à coup à Bologne, venant évidemment de la côte tyrrhénienne et que les traditions, les rites, les usages qui la constituaient, semblaient parfaitement caractérisés et fixés déjà depuis un certain temps. Les plus anciens monuments archéologiques de Bologne : la ville des fonds de cabanes, les sépultures de la première période Benacci, nous ont paru manifester l'établissement dans la région, d'un peuple nouveau, qui, au cours du VIII^e^ siècle avant notre ère, au plus tôt, y aurait introduit la civilisation mélangée d'éléments européens et méditerranéens du premier âge du fer italien. Nous n'oserions prétendre, sans doute, que cette immigration se soit produite en une seule fois et par une seule voie. Il est fort

possible que les Villanoviens de Verucchio, près de Rimini, aient appartenu à une autre troupe d'immigrants que les fondateurs de Bologne. Les uns et les autres, néanmoins, ainsi que les différents groupes qui, en même temps qu'eux, ou après eux, purent encore venir s'établir dans leur voisinage, entre l'Apennin et le Pô, depuis le Panaro jusqu'à l'Adriatique, semblent appartenir au même peuple ombrien, dont le nom subsiste encore précisément dans cette région, à l'époque historique.

La tradition littéraire nous représente ces Ombriens comme immédiatement antérieurs aux Etrusques dont la domination se serait substituée à la leur. L'archéologie nous fait assister en effet au développement propre de la civilisation villanovienne au nord de l'Apennin. A mesure que l'on s'éloigne de l'époque archaïque, les relations semblent se faire plus rares entre les deux provinces du nord et du centre de l'Italie ; l'unité du premier âge du fer italo-tyrrhénien se trouve brisée : à Bologne se perpétuent les rites primitifs et les anciennes traditions, tandis qu'en Toscane, les apports d'outre-mer donnent naissance à une industrie et à un art gréco-étrusques. Autant qu'on en peut juger par les manifestations extérieures de la civilisation, les circonstances politiques ont dû, pendant les deux siècles ou deux siècles et demi que dura cette période, séparer l'Italie centrale des plaines du nord. Sur le versant tyrrhénien se développa la nationalité étrusque, tandis qu'un petit état ombrien vivait indépendant au nord des montagnes, depuis le Panaro jusqu'au rivage de l'Adriatique.

Enfin les Etrusques eux-mêmes passèrent l'Apennin. Chacune des douze villes principales de leur Confédération aurait envoyé une colonie dans la vaste plaine du Pô, étendant ainsi jusqu'aux Alpes l'empire de leur race. Nous constatons en effet, qu'à une époque correspondant à peu près à la fin du VI^e^ siècle avant notre ère, la civilisation villanovienne de Bologne semble tout à coup frappée de déchéance. La ville primitive de cabanes en branchages subsiste, sans doute, jusqu'à l'époque gauloise, mais le développement du type des habitations s'y trouve arrêté net. Dans le voisinage s'élèvent des cités d'un genre complètement différent, comme Marzabotto ; sur les collines qui

dominent au sud l'agglomération villanovienne, se dresse, croyons-nous, la citadelle étrusque de *Felsina*. Les nécropoles archaïques arrêtent de même leur extension ; les divers modes de sépulture s'y mélangent, les tombes s'y superposent, le mobilier s'appauvrit et, au même moment, en des emplacements distincts, apparaissent les premières tombes de caractère étrusque. Tandis que les monuments archéologiques de la période villanovienne ne dépassent pas un périmètre assez restreint autour de Bologne, les vestiges des Etrusques, au contraire, s'étendent depuis le Piémont jusqu'à l'Adriatique et jusqu'au pied des Alpes. De tels indices paraissent confirmer pleinement l'hypothèse d'une conquête du pays par les Tyrrhènes de Toscane.

Aux historiens antiques, cette conquête n'a laissé, il est vrai, qu'un souvenir assez vague. Les quelques mentions que nous en trouvons paraissent cependant remonter à des sources exclusivement italiennes. Un fait aussi important et datant d'une époque peu reculée, avait pu fort bien laisser quelque trace dans l'annalistique, ou du moins, dans la tradition orale des Etrusques. Au point de vue de la seule critique historique, cette opinion l'emporte de beaucoup en vraisemblance sur les récits purement légendaires relatant l'établissement des Etrusques, sous le nom de Pélasges, en certains points de la côte adriatique. Les interprétations modernes qui cherchent à reporter la présence des Etrusques au nord de l'Apennin, à une période antérieure à celle de leur établissement en Toscane, n'ont pour elles ni les textes, ni les faits archéologiques. On ne saurait en bonne méthode s'y arrêter !

La thèse que nous soutenons n'atteint pas, nous le reconnaissons volontiers, une indiscutable certitude. Mais il faut se contenter, croyons-nous, pour les recherches qui dépassent légèrement, du côté préhistorique, les limites de l'histoire, d'un degré convenable de vraisemblance. Or la présence des Ombriens au nord de l'Apennin, durant la période villanovienne et la conquête du pays par les Etrusques, vers la fin du VI^e^ siècle avant notre ère, paraissent confirmées par un certain nombre de témoignages dignes de foi, dus aux écrivains de l'antiquité. Ces propositions fournissent l'explication la plus naturelle et la plus satisfaisante des faits mis en lumière, jusqu'à ce jour, par les recherches

archéologiques. Nous pouvons donc admettre qu'elles correspondent à la réalité, jusqu'au moment, au moins, où des découvertes nouvelles viendront les corriger, les amender ou les compléter.

INDEX GÉNÉRAL

des NOMS de PERSONNES et de LIEUX des principaux recueils, ouvrages ou articles et des CHOSES[1].

(*Les chiffres renvoient toujours aux pages de notre volume, n., aux notes.*)

A

Aborigènes, 476; 491; 497.
Acerrae, 197.
Acropole de *Marzabotto*, 99, sqq. (voir *Capitole*.)
Acrotères des temples étrusques, 110.
Adria, 192 sqq.; 461; (vases grecs à) 177 n. 3.
Adriatique, 192; 306 n. 1; 363 et n. 1; 384; 461; 468; 485; 487; 497 n. 2.
Aedificium, 49 n. 4.
Aemilia (via), 18, 19, 41 et n. 1.
Aes rude, 263 sqq.; 361.
Aes signatum, 263; 361.
Ager gallicus, 488; 496.
Agglomérations urbaines, 46.
Agylla, 190, n. 6.
Alabastres, 361 n. 6.
Alalia, 356.
Alba (prov. *Cuneo*, Piémont), 70, n. 3.
Albe la Longue, 51, 52, 53.
Albenses (populi), 50.
Alberti, *Descrizione di tutta l'Italia* (1550), 17, n. 1.
Alexandrie (le plan d'), 96 et n. 7.
Allumiere, 156 et saep.; (ossuaires), 219; (rasoirs), 278.
Alluvions, 40 n. 1.
Alphée (cuirasse de l'), 390.
Alpis, 484, 486.
Amazones, 318; 455.
Ambre, 284, 285; 294 sqq.; 301 sqq.; 302 n. 1; 362; (dans les terramares), 304 et n. 4.
Ambrons, 489 n. 4.
Ameria, 55 n. 3.
Ammien Marcelin, 188 n. 2.
Amphiaraos (amphore d'), 395.
Ancône, 192; 487 sqq.; 496.
Andocide, 317.
Ani-Janus, 111.
Animaux courant, 366; 376; 378; 380; 388.
Animaux domestiques, 388; 412; 442.

1. Les ouvrages et articles sont portés au nom de leur auteur. Je ne mentionne que les articles de fonds et non les publications de fouilles. Parmi les noms de personnes et de lieux, les plus importants seuls figurent dans cet index. Pour les plus souvent cités, comme Montelius, Martha, *Corneto*, etc., il ne saurait être question de relever tous les passages où ils reviennent.

Animaux fantastiques, 368; 375; 442.
Anitrelle, 254; 293; 300; 306; 335; 345.
Annali dell' Instituto di Corrispondenza archeologica (Rome), cité *Annali*.
Anses de bronze étrusques, 342; 355.
Anse cornue, 157 et n. 1; 225 sqq.
Anse en forme d'animal, 217; 226; 227.
Anses de l'ossuaire, 133; 134.
Anzola (collection Costa à), 445 n. 1.
Aphrodite et Eros, 345 et 346, n. 1.
Apollon archaïque, 346 et n. 4.
Aposa (torrent), 20; 67; 493 n. 1.
Appliques de bronze et de terre cuite, 109, 110.
Aprusa (fleuve), 493 n. 1.
D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe* 2, 173 n. 6 et *passim*; 484 sqq.
— *La source du Danube chez Hérodote*, in *Revue Archéologique*, 1888, II; 486 n. 1.
Arche de bois dans les tombes étrusques, 163 et n. 3; 165; 166.
Arches funéraires, 158; 387; (en forme de maisons), 85, 86.
Archer, 377.
Archer scythe (petit bronze), 350.
Architecture funéraire villanovienne, 137 sqq.
Arena del Sole, 19, 33, 41.
Arès et Aphrodite (petit bronze), 347 et n. 4.
Aria (collection — à *Marzabotto*), 172; 359 n. 3.
Aricie, 53.
Ariminum, 189; (voir *Rimini*.)
Arimnestos, 189 et n. 4.
Arno, 65 n. 3.
Arnoaldi (terrain), 21, 24, 25; (période), 128; 143 sqq. et saep.
Arnus, 65 n. 3.
Arringatore (petit bronze), 348.
Arsenal militaire (Bologne), 27, 34, 36; 128; (tombe à *dolio* et bijoux), 148; 175 et n. 2.
Ascoli, *Per la toponomastica italiana*, in *Archivio Glottologico*, 1893, 478 n. 2.
Askos, 246.
Assarlik (Carie), 289 et n. 2.
Athlètes, 348; 350; (voir pugilistes et jeux.)
Atrium, 117, 120 et n. 1.
Atti e Memorie della Regia Deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna (Bologne, 1862-1876, séries 1 et 2. — Modène, 1877-1882, nuova serie — Bologne, 1883-1911, série III), voir Brizio, Brunn, Ducati, Ghirardini, Pellegrini.
Atti e Memorie della Regia Deputazione di Storia patria per la provincia di Modena (Modène, 1883-1910), voir Crespellani.
Au (diphthongue italique — rendue par *o* en ombrien), 66 et n. 2.
Aucnus, 65.
Aulestes, 62 sqq.
Aulus, 66 n. 3.
Aunus, 65 et n. 3.
Aurelli-Balli (terrain), 21; (tombe à dolio de caractère mixte), 173 sqq.
Ausar (fleuve), 493 n. 1.
Avsa, 493 n. 1.
Ausones, 154; 467; 475 et n. 1.
Auvent en avant des cabanes, 78, 83.

B

Babelon, *Les monnaies de la République romaine*, 263 n. 2.
Babylone (orientation de), 97.
Badolo, 182 n. 1.
Bagnolo, 194 n. 1.
Bagues (villanoviennes), 283; (étrusques), 359 et n. 3.
Baldaria, 183 n. 5.
Balkans, 289; 384; 385; 468.
Baratela (collection), 380; 389 n. 7.
Barchette, 266.
Bassano-Veneto, 183 n. 5.
Battistini (terrain), 21.
Bazzano, 182 n. 3; 415 n. 1.
Beloch, *L'impero siciliano di Dionisio*, in *Memorie dei Lincei*, 1881, 363, n. 1.
Benacci (terrain), 22; (première période —), 128 sqq.; 138 sqq.; 155, 156; 231 et *passim*; 286 et *passim*; 307, 308; (2e période) 128; 140 sqq; 291 sqq; 291 sqq; 308; 419.
Benacci-Caprara (terrain), 22; (tombes —), 135 n. 2; 136 n. 1.
Bentivoglio, 41.
Benvenuti (situle), 394 n. 5. 408 sqq.
Béotie (poterie de), 229.
Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* 2 (1903), 306, n. 1; 485 n. 2; 486 n. 1.

Bernardini (tombe — à Préneste), 389; 392; 424 et *passim*.
Bertarina, 56 n. 1; 153 n. 2.
Bertrand (A.), *Seaux et cistes en bronze à côtes*, in *Rev. Archéol.*, 1873, I, 337 n. 2.
Bertrand (A.) et Reinach (S.) *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (1894), 369 n. 1 et *passim*; 503 n. 1.
Bès, 175; 301 n. 3.
Bétail nomade, 43.
Bétail sédentaire, 43 et n. 3.
Bianchi (B.) *La declinazione nella toponimia toscana*, in *Archivio glottologico*, 1886-1888.
— *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, *ibid.*, 1898, 478, n. 2.
Bianor, 63.
Bienkowski, *Die Darstellung der Gallier in der hellenistischen Kunst*, 453 n. 7.
Bige, 395.
Bijoux étrusques, 357 sqq.; (du dolio Aureli), 174; (dans les tombes villanoviennes), 147; 285; 298; 299 n. 1
Bipenne, 271.
Bizenzio (urne-cabane), 81 n. 2; (amphore de), 385.
Bismantova, 60 n. 1; 153; (ossuaires de —), 220.
von Bissing, *Eine bronzerne Schale mykenischer Zeit*, in *Jahrbuch. d. Instituts*, 1898, 387 n. 7.
— *Sur l'histoire du verre en Egypte*, in *Revue Archéol.*, 1908, I, 301 n. 1.
Boehlau, *Aus italischen u. ionischen Nekropolen*, 255 n. 2; 386 n. 3.
Boïens, 491, 492.
Bois (colonnes et constructions en), 109; (vaisselle de —), 244; 249 et n. 3.
Bola, Bolani, 52.
Bomarzo, (vases de bronze), 343; (candélabres), 352; (frontons de tombes), 442.
Bombylioi corinthiens à *Marzabotto* et à *Bologne*, 98 n. 3; 172; 173; 174 et n. 1.
Boomerang, 375.
Bosi (villa), 29.
Bossettes mamelonnaires, 157; 224 sqq.
Boucles d'oreille (villanoviennes), 282 et n. 2, 3; (étrusques), 359 et n. 4.
Boucliers, 377; 402; 453.
Bouclier d'Achille, 383.
Bouquetins, 254 n. 2; (la pierre aux —), 42 n. 3; 421 sqq.; 430.
Bovolone, 151 n. 3; 225 n. 3.
Boyd-Hawes (H.), *Gournia* (1910), 121 n. 2.
Bracelets, 283 sqq.
Branchages (construction en), 69.
Breal (M.), *Les Tables Eugubines*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes* (1875), 481 n. 1.
Breloques (haches —), 273.
Briques autour des fonds de cabanes, 72.
Brique séchée au soleil, 69.
Brizio, 14; 32; 41, n. 1; 42, n. 2; 104, sqq., *passim*; 166; 172; 483.
— *La provenienza degli Etruschi*, in *Atti Mem.*, 1885; 172 et n.; 479 n. 3 et *passim*.
— *Monumenti archeologici della provincia di Bologna*, in *Guida dell' Appennino Bolognese* (1881), 38, n. 2 et *passim*, saep.
— *Sulla nuova situla di bronzo figurata trovata a Bologna*, in *Atti Mem.*, 1884, 367 n. 3 et *passim*.
— *Relazione sugli scavi eseguiti a Marzabotto* (1890), 32 et n. 2; 104 sqq. *passim*.
— *Tombe e necropoli galliche della provincia di Bologna*, in *Atti Mem.*, 1887, 322 n. 2.
— *Il sepolcreto gallico di Monteforlino presso Arcevia*, in *Monum. Lincei*, 1899, 322 n. 2.
— *Epoca preistorica*, in *Storia politica d'Italia scritta da una società di professori*, fasc. 35, 36 (1898), 70 n. 2 et *passim*.; 196 et n. 2.
Bronze (villanovien), 262 sqq.; (vaisselle de — villanovienne), 99 n. 1; 222 sqq.; 233 sqq.; (vaisselle de — étrusque), 333 sqq.; 353 sqq.; (—s figurés), 365 sqq.
De Brosses, *Lettres historiques sur l'Italie*, 42 n. 1; 43 n. 1.
Brunn (H.), 426.
— *Ueber die Ausgrabungen der Certosa von Bologna*, in *Abhandlungen der Bayer. Akad.*, 1887, 322 n. 3; 435 et n. 2.
— *Griechische Kunstgeschichte*, 383 n. 4.

Brygos, 318.
Bucchero, 212, 254, 261; 329 sqq.; 392; 397 n. 1.
Buck (C.), *A Grammar of Oscan and Umbrian* (1904), 66, n. 2; 474 n. 3; 493 n. 1; 501.
Budrio, 41; 493 n. 1.
Bulle, *Orchomenos*, in *Abhandlungen der Bayer. Akad.*, 1907, 82 et n. 3.
Bullettino dell' Instituto di Corrispondenza archeologica (Rome), cité *Bullet. Inst.*, *passim*. saep.
Bullettino di Paletnologia italiana, (Rome, 1875, 1 — 1911, XXXVI), cité *B. P.* et *Bullet. Paletn.*, *passim*, saep.
Busca, 197; 200.
Butrium, 489; n. 493 n. 1.

C

Cabanes coniques, 70; (ovales) 74, 81, 82; (rectangulaires) 75; (sépultures) 80 et n. 2; (des terramares) 71 et n. 1.
Cabenses (peuple), 51.
Caeré, 352 (voir *Cervetri*.)
Caesena, 189 et n. 5.
Cailloux servant de stèle, 416; 432.
Caisse de bois contenant les cendres, 163 et n. 3.
Caisson de dalles, 132 et n. 1; 141.
Calamis, 347.
Calefatoio du Latium, 228.
Calindri, *Dictionnario corografico dell' Italia*, 17, n. 1.
Camerino, 478.
Camers, Camortes, 478 et n. 4, 5.
Campanie (La métallurgie en), 354 sqq. (voir *Capoue* et *Cumes*). — (Peintures funéraires de) 400, 401.
Candélabres étrusques, 344 sqq.
Canéphores étrusques, 381; 393, 394; 404.
Canovella, 99 n. 3; 182 n. 1.
Canthare, 245; 250.
Capeduncola, 99 n. 1; 247.
Capènes, 258 n. 3; 288 n. 2; 387 n. 3.
Capitole, (romain), 54; (de Felsina), 125; (de Florence), 106; (de Marzabotto), 99 sqq.; (des villes étrusques), 92, 95.
Capodaglio (situles), 411.
Capoue, 54, 55, 93 et n. 4; (bronzes) 355 et n. 2; 394 et *passim*. (stèles funéraires), 400.
Capys, 65.
Cardo, 38, 93; (à Marzabotto), 112 et n. 2.
Carinarum (murus terreus), 54.
Carpis, 484, 486.
Carthage, 278 n. 2; 279 n. 1; 442 et n. 8.
Casalecchio del Reno, 181.
Casaque quadrillée, 368; 390.
Cà Selvatica (*Crespellano*), 180 n. 2.
Casinalbo, 151 n. 2.
Casques, 377; 400; 403; (avec inscription étrusque ou celtique), 31 et n. 4.
« Cassone » (tombes à), 143; 169.
Castel d'Asso, 117 n. 3.
Castelfranco-Emilia, 183.
Castel-Gandolfo, 53.
Castel-Maggiore, 41.
Castel San-Pietro, 181; 184 n. 1.
Castelvetro, 195; (candélabres de), 347, 349; (miroir de), 369 sqq.
Cateia, 269; 372; 402.
Caton, 50 et n. 1; 55 n. 1 et 3; 355 et n. 2; 497 n. 2.
Cavedoni, *Memorie di Religione, Morale e lettere* (1842), 194 n. 5; 368 n. 3.
Ceinturons, 309 et n. 2.
Cellae des temples étrusques, 104 sqq.
Centaure, 411; 452.
Céramique étrusco-bolonaise, 324 sqq.
Cerbère, 102 n. 1; 449.
Cercueil (dans les tombes villanoviennes), 143; (dans les tombes étrusques), 163; 165; 166.
Certosa, 20 et *passim* saep.
Cervetri (cistes de), 240 n. 3 (pilhoi), 254; (vases métalliques), 388; 397 (terres cuites décoratives), 396; 429; 444.
Cestello (via del), 27, 38, 41.
Cetona, 280 n. 3; 282.
Chantre, *L'Age du Bronze*, 267 n. 1.
Chapeau de « Basile », 373; 377; 384; 401; 402.
Char (personnage montant en), 377; 395 sqq.; (courses de —s), 377; 381; 395 sqq.; 398; (voyage en), 429; 448, 449.
Charpente (des cabanes bolonaises), 77; (des maisons de Marzabotto), 115; 121.
Chasse (scènes de), 377; 397 sqq.; 399; 420.

Chasseurs, 375 ; 397 ; 398 ; 420.
Château d'eau de Bologne, 29, 31 ; 124 n. 2.
Chemins naturels, 39 sqq.
Chevaux, 371 ; 380 ; 396 et n. 3 ; 411 ; 430 ; 445 et n. 1.
Chimère, 254 n. 2.
Chiusi (tombes à ziro), 145 ; 219 ; (canopes), 282, 397 n. 1 ; 426, 427 n. 1 ; 444 ; (candélabre), 352 ; (ciste d'ivoire) 240, n. 3 ; 392 ; 393 ; (cratère d'argent doré), 392 ; (peintures de tombes), 394 ; 395 ; (cippes funéraires) ; 398 n. 3 et 6 ; 401 ; 417 n. 1 ; (buste de bronze, Grotte d'Isis), 426 ; (sarcophage), 449 n. 1.
Choisy, *Histoire de l'Architecture*, 116 n. 1 ; 120 n. 1 et *passim*.
Chronologie (des sépultures villanoviennes), 28 ; 128 ; 143 sqq. ; 176 sqq. ; (des sépultures étrusques) ; 176 sqq. ; 316 sqq.
Chypre, 266 ; 278 ; 289 ; 305 ; 388 n. 1 ; 423 et n. 1.
Cilindro-retta (anse), 56 n. 1 ; 153 n. 2.
Cippes en forme de maison en Gaule, 80 et n. 4.
Cippes funéraires sphériques, 433, 434, 435.
Circé, 51 n. 2 ; 452.
Cistes étrusques, (à cordons), 333 sqq ; (à pieds), 338.
Cistes villanoviennes, (en bronze), 240 ; (en terre), 241.
Citerne de *Misanello*, 100 et n. 1.
Civilisation villanovienne, (conclusion), 472, 479 sqq.
Città-Alba (fronton de), 110 n. 3 ; 456 n. 4.
Clan, 46.
Cloisons de bois, 115.
Clusium, 478 ; (voir *Chiusi*.)
Cluvier, *Italia Antiqua* (1624), 194 n. 5 et *passim* ; 476 n. 6 ; 478 et n. 3 ; 489 n. 4.
Coffrets étrusques, 361 ; 387.
Colini (A.) *La civiltà del bronzo in Italia*, in *Bulletino di Paletnologia*, 1903, 224 n. 1. et *passim* saep.
— *Oggetti preistorici scoperti a Poggibonsi in Val d'Elsa*, *ibid.*, 1905, 280 n. 3.
Colliers (étrusques), 360 et n. 2 ; (villanoviens), 285.
Collines romaines, 54 n. 1.
Cologna Veneta, 183 n. 5.
Colonies romaines, 50 n. 4 ; 51 n. 1.
Colonnes toscanes, 108.
Commerce étrusque, 343 n. 8 ; 363 et n. 1.
Communication entre les tombes villanoviennes, 133 et n. 2.
Conestabile (G. C.) *Dei monumenti etruschi e romani di Perugia* (1870), 398 n. 4 et *passim*.
Construction protectrice (des tombes villanoviennes), 132 et n. 1 ; 141 sqq. ; (des tombes étrusques), 166, 167 sqq.
Conversation (scènes de), 371 ; 396, 397 et n. 1 ; 451.
Copezzato, 151 n. 3.
Coq en plomb, 345.
Corfinium, 48.
Corinthiens (vases), 226 ; 330 ; 440 (voir bombylioi.)
Coriolae, Coriolani, 52.
Corneto, 133 n. 2 ; 144, 145 ; 158 ; 219 ; 228 ; 231 ; 249 n. 3 ; 255 n. 1 ; 278... et *passim* saep. ; (peintures funéraires), 442.
Cornettes, 226 sqq. ; 258 ; 284 ; 298.
Corniches des temples étrusques, 110 et n. 2.
Correggio, 195.
Corridor (tombes à), 158.
Corsini (trône), 399 sqq.
Cortone, 94, n. 5, 95 ; (cippes funéraires de), 434 n. 5 (voir *Crotone*).
Cosa, 95.
Cottabos, 354.
Coupes villanoviennes, 243 sqq. ; (voir tasses.)
Cour intérieure, 119.
Couteaux, 275 sqq.
Couteaux-haches, 182 n. 5.
Couverture en terrasse, 121.
Crémone, 197.
Cremonini (terrain), 23.
Crespellani, *Carta topografica delle Marne Modenesi* (1870), 57 n. 1.
— *Monumenti antichi lungo la via Claudia* (1870), 195 n. et *passim*.
— *Scavi nel Modenese* in *Atti Mem.*, (1878-1892), 194 n. 5 et *passim*.
— *Guida dell' Apennino Modenese* (1895), 194 n. 5 et *passim*.
Crespellano, 180 n. 2.
Crestones, 466.
Croissants, 226.
Croix gammée, 227 sqq. ; 252 sqq. ; 259.

Crotone (voir *Cortone*); 190 n. 6; 465 sqq.; 476.
Cruches (dérivant de l'ossuaire), 215, 216; (a col renversé), 230 n. 1; (à col droit), 245; (Melenzani), 257, 258.
Crustuminus (fleuve), 189.
Cuirasse, 456.
Cuivre, 265.
Cumes, 258 n. 3; 278; 299; 336; 355 sqq.; et *passim* (voir Campanie).
Cuntz (O.), *Polybius und sein Werk* (1902), 44 n. 1; 488 n. 2.
— *de Augusto Plinii Geogr. auctore* (dissert. Bonn. 1888), 488 n. 3.
— *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius*, in *Jahrbuch f. Class. Philol.*, 1890, 488 n. 3.

D

Danseuse (petit bronze), 350 et n. 6.
Danube (vallée du), 267; 485.
Déchelette, *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, I (1908), II (1914), 226 n. 3 et *passim*, saep.
— *Montefortino et Ornavasso*, in *Revue Archeol.*, 1902, 322 n. 2.
— *Croissants lacustres et cornes égéennes* in *Revue préhistorique*, 1908, 226 n. 3.
— *Chronologie de la péninsule ibérique*, in *Revue Archéologique*, 1908, II, 226 n. 1.
Décoration géométrique, (sur les urnes cabanes), 84; (sur la poterie), 227 sqq.; 250 sqq.; (sur les bronzes), 254, 255 n. 1; 272; (sur les stèles), 418 sqq.
Décoration figurée, (sur les bronzes), 241, n. 2; 383, 385; (sur les stèles), 419, sqq.; 435, sqq.
Decumanus, 38; 41; 93; (à Marzabotto); 112 et n. 2.
Deecke (W.), *Etrüskische Forschungen*, 65 n. 2.
Défilés militaires, 372; 377; 391 sqq.; 397; 398; 399; 403; 412.
Défrichement, 44, 58.
Defunt assis, 451.
Degering, *Ueber der etruskischen Tempelbau*, in *Götting. Nachrichten*, 1897, 104 n. 3 sqq.
Delbrueck (R.) *Das Capitolium von Signia* (1903), 104 n. 3 sqq.
Délos, 118 n. 1.
Delphes, 64; 191; 300; 343 n. 7.
Démons funèbres, 446.
Dennis (G.), *The Cities and Cemeteries of Etruria*, 3e éd., 1883, 86 n. 4 et *passim*, partic., 123.
Denys d'Halicarnasse, 51 n. 1; 94 n. 2; 190 n. 3, 6; 463 sqq.; 466 n. 4; 476 et n. 1, 4, 6; 481; 494.
Déprédations antiques dans les nécropoles bolonaises, 161 n. 2; 313 n. 1; 359.
Dercolo, 200 n. 1.
Diodore, 47 n. 1; 462 et n. 1.
Diomède, 191; 487.
Dipylon, 229; 255 n. 2; 391; 395.
Discoboles (petits bronzes), 349 sqq.
Dispersion (des populations italiques), 47, 50; (des sépultures étrusques), 170.
« Dolio » (tombes villanoviennes à), 144 sqq.; 149; (du terrain *Arnoaldi*) 146 et n. 3; (à Este) 145 n. 4; (de l'*Arsenal*) 147; 164 n. 2; (tombes étrusques), 164, 165; 258; (Aureli), 147; 173 sqq.
Dolmen, 80 et n. 3.
Domus, 83 et n. 1; 120 n. 1.
Dottin, *Manuel pour servir à l'histoire de l'antiquité celtique*, (1906), 501 n. 1, 3.
Dompteur de fauves, 389 et n. 1.
Douris, 318.
Dubois (Ch.) *Pouzzoles antique* (1907), 95 n. 2.
Ducati (P.), 14; 124 et n. 1; 373 n. 1;
— *Osservazioni arch. sulla permanenza degli Etruschi in Felsina*, in *Atti Mem.*, 1908, 319 n. 5.
— *Contributo allo studio della civiltà etrusca in Felsina*, in *Rendiconti Lincei*, 1909, 124 n. 1 et saep.
— *I vasi dipinti nello stile del ceramista Midia*, in *Memorie dei Lincei*, 1909, 319 n. 4 et *passim*.
— *Osservazioni su di un cratere attico del Museo di Bologna*, in *Rendiconti dei Lincei*, 1911, 319 n. 4.
— *Osservazioni su due monumenti sepolcrali felsinei*, in *Rendiconti dei Lincei*, 1910, 421 n. 1 et *passim*.
— *Le pietre funerarie felsinee* in *Monumenti dei Lincei*, 1911, 432 n. 4 et *passim* saep.
Duhn (von), *Un sepolcreto etrusco scoperto nel Giardino Margherita presso*

Bologna in *Atti Mem.*, 1890, 177 n. 1; 316 n. 2.
Durm, *Baukunst der Etrusker*, 2e éd., 1905, 82 n. 1 et *passim*.
Dussaud (R.) *Les Civilisations préhelleniques dans la Mer Egée* (1910), 266 n. 1 et *passim*.

E

Ecole vétérinaire, 19.
Ecuelle-couvercle, 134.
Elevage, 43 et n. 3.
Eliberrae (vicus), 50, n. 1.
Emigrants ombriens, 62, 67.
Enceinte des villes, 94; (des terramares), 57; (de Marzabotto), 113.
Enée, 51.
Enètes, 183, n. 6.
Enfers, 429; 445; 449.
Epées, 270 et n. 5; 309.
Epingles, 280, sqq.
Epictelos, 317.
Erdmann, *Hippodamos von Milet u. die symmetrische Städtebaukunst der Griechen*, in *Philologus*, 1884, 96, n. 1.
Ernout (A.), *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin* (1909), 66, n. 2.
Eros éphèbe, 446.
Erotiques (groupes), 369; 398.
Esclave portant une amphore (petit bronze), 352.
Este, 183; 249, n. 3; 279; (cistes d'), 335, n. 3; 338; 357, n. 3; (bronzes figurés), 367; 371; 379, sqq.; 389; 395 et n. 5; 406, sqq.; 408, sqq.
Etain, 265, sqq.
ἔθνος, 46.
Etienne de Byzance, 487.
Etrurie Circumpadane, 187, sqq.
Etrusques fondateurs de villes, 54, 55.
Euganéens, 183, n. 6.
Euphronios, 318.
Exposition du défunt, 398.

F

Fabretti, *Corpus Inscriptionum Italicarum*, 189, n. 6 et sqq., *passim*.
Falèries, 54 et saep.
Farnè (Grotta del), 56, n. 1; 153, n. 2.
Fauves, 375; 440 et n. 1; (androphage), 375; 385.
Felsina, 63; 122, sqq.; 187, n. 3; 323; 507 et *passim* saep.
Fer, 262.
Ferentum, 52, n. 1, 53.
Feriae latinae, 51, n. 1.
Fernique, *Etude sur Préneste*, in *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome* (1880), 240, n. 4.
Feronia (le sanctuaire de), 49, n. 6.
Fibules, 157, n. 4; 286, sqq.; (dans les terramares), 288, 289; (étrusques), 357, sqq.; 362; (d'or et d'argent), 299, n. 1.
Fidenae, Fidenates, 52.
Fiesole, 95; (stèle archaïque de), 270; 427.
Figures estampées sur bucchero, 330.
Figurines d'animaux, 294; 306; 431.
Figurines de bronze villanoviennes, 88, n. 1; 431 et n. 5.
Figurines des candélabres, 345, sqq.
Filigrane, 298.
Fiumana, 185.
Florus, 476 et n. 2; 494.
Flûte de Pan, 373; 396.
Foie de bronze de Plaisance, 92, n. 2; 111.
Fondation des villes (en Grèce), 46; (en Italie), 47.
Fondation de Bologne, 61, sqq.
Fonderie de *S. Francesco*, 30; 263, sqq.; 431.
Fonds de cabanes (de Bologne), 29, 68, sqq.; 431; (en Italie), 70 et n. 2; 78, 79 et n. 1; (à Marzabotto), 114, n. 3.
Fontanella-Mantovano, 60, n. 1; 152 et n. 4.
Forêt circumpadane, 44 et n. 1.
Forlì (umbo de), 403.
Formules d'inauguration, 92 et n. 3.
Fortifications de Bologne villanovienne, 42 et n. 3; (des villes étrusques), 93, 94; (de Misanello), 99 et n. 5; (de Marzabotto), 113.
Forum romain, 93; (tombes du), 153, n. 4.
Forum de Bologne romaine, 38, n. 2.
Forum et conciliabulum, 45 et n. 2.
Fosse (tombes à — carrée), 141; (rectangulaire), 144; (tombes étrusques), 162, 165; 258; 305, n. 3.
Fougères. *Mantinée et l'Arcadie orientale*, in *Bibliothèque des Ecoles*

françaises d'Athènes et de Rome (1897), 46, n. 4, 47, n. 1; 96 et n. 6.
Four de potier, 213.
Fossé-limite des nécropoles villanoviennes, 24, sqq.; 28, n. 2; 150.
Foyers, 72, 84.
FRANCHET (L.), *La Céramique primitive* (1911), 212, n. 1 et *passim*.
Fraore, 195.
François (vase), 395; (tombe), 117, n. 1; 120.
FRIEDERICHS, *Kleinere Kunst und Industrie* (1870), 343, n. 6 et *passim*.
Frises d'animaux, 366, 372; 386, sqq.; 411.
Frises de feuillages décoratifs, 376, 428.
Frontons étrusques, 110 et n. 3.
Fundus, 49 et n. 4.
FURTWAENGLER, *Olympia*, IV, *Bronzen*, 255, n. 2.
— *Die Bronzefunde aus Olympia*, 299, n. 5.
— *Eine Argivische Bronze, 50er Berliner Winkelmannsprogramm*, 1890, 348, n. 2.
— *Die Antiken Gemmen*, 145, n. 3 et *passim*. saep.; 363, n. 1.
FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, 46, n. 2 et *passim*.
Futa (col de la), 41.

G

Gabies, 53.
Galets et glaise (autour des fonds de cabanes), 72; (autour des tombes), 132; 141.
Galliera, 41.
Garoldo, 194, n. 1.
Gaulois, 89, 90; 188, n. 2; 207; 322, sqq; 453. sqq.; 460; 489; 492; 499, sqq.
Gela, 258, n. 3 et *passim*.
Génies infernaux, 446; 449; 458.
GERHARD, *Etruskische Spiegel*, 369, n. 1.
GHIRARDINI, 14, 32, 383, sqq., *passim* saep.; 407, 408, sqq.
— *La collezione Barutela*, in *Not. Scav.*, 1888, 367, n. 2 et *passim*.
— *La situla italica studiata specialmenta in Este*, in *Monumenti dei Lincei*, II (1892), VII (1897), X (1900), 237, n. 1 et *passim* saep.
— *Di una tazza dipinta scoperta a Bologna*, in *Atti Mem...*, 1892, 317, n. 2; 318, n. 2 et *passim*.
— *Il Museo civico di Adria*, in *Nuovo Arch. Veneto*, 1905, 177, n. 3; 193; 306, n. 1.
Giardino Margherita, 27, 41; 168, sqq.; 177, n. 1 et *passim*.
Gibier, 44.
Gniphon, 476, n. 3; 499, sqq.
Golasecca, 60, n. 1; 152; 197; 357, n. 3; (bronzes de), 407, n. 3; (ossuaires de), 220.
Gorzano, 224, n. 2.
Gournia, 121 et n. 2.
GOZZADINI, 17 et *passim* saep.; (la tête sculptée archaïque), 424, sqq.
— *Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna* (1854), 17, n. 3.
— *Intorno ad altre 71 tombe scoperte presso Bologna* (1856), 17, n. 3.
— *Di alcuni antichi sepolcri felsinei* (1857), 18, n. 1.
— *Di alcuni sepolcri della necrop. felsinea* (1868), 18. n. 1.
— *La nécropole de Villanova* (1870), 17, n. 3.
— *Intorno ad alcuni sepolcri scavati nell' Arsenale militare di Bologna* (1875), 27, n. 2.
— *Intorno agli Scavi fatti dal Sig. Arnoaldi-Veli* (1877), 24, n. 2.
— *Di un' antica necropoli a Marzabotto nel Bolognese* (1865), 32, n. 1.
— *Di ulteriori scoperte nell' antica necropoli a Marzabotto* (1870), 32, n. 1.
— *I sepolcri etruschi di Monte Avigliano, Pradalbino e Sa Maria-Maddalena di Cazzano*, Estratto della *Gazetta dell' Emilia*, (1875), 194, n. 4.
— *Scavi governativi in un lembo della necrop. felsinea* (1886), 21, n. 3.
— *Note archeologiche per una Guida dell' Apennino bolognese* (1881), 44, n. 2.
— *Archeologia nelle diverse regioni del Bolognese*, in *Guida dell' Apennino Bolognese* (1881), 181, n. 1.
GRABINSKI-MENIELLO (terrain), 23 et *passim*; (stèle), 418 et n. 2.
Granmmichele (Sicile), 278, n. 1; 279, n. 1 et *passim*.
Griffons affrontés, 423.
GRÖBER, *Grundriss d. romanischen Philologie* 2 (1906), 201, n. 3.

Grotta-Ferrata, 53; 229, n. 1; 288, n. 2.
Groupement des habitations, 35.
Gsell (St.), *Fouilles dans la nécropole de Vulci* (1891), 156, n. 1; 329, 331, sqq. et *passim* saep.
Guerriers combattant, 434, 452, sqq.; (jouant du cor), 368; 377; 378; 380.
Guglielmini (terrain), 23 et *passim*.
Gutscher (H.), *Vor-und-frühgeschichtliche Beziehungen Istrien und Dalmatien zu Italien und Griechenland* (Programm, Gratz, 1903), 191, n. 6; 306, n. 1; 497, n. 2.

H

Habitations gauloises, 69, n. 1; 70, n. 1.
Haches, 267, sqq.
Hadria des Prétutiens, 496 et n. 3.
Hallstatt (couvercle de), 406.
Hampel, *Die Bronzezeit in Ungarn* (1890), 337, n. 1; 432, n. 1.
Harpie, 145; 338; 339, n. 2.
Hauser, in Furtwaengler-Reichhold, *Griechische Vasenmalerei*, 320 et n. 2; 321.
Helbig (W), *Die Italiker in d. Poebene* (1876), 57, n. 1 et *passim*.
— *Sopra la provenienza degli Etruschi*, in *Annali dell' Instituto*, 1884, 155, n. 1; 158; 171, sqq.; 315, sqq.; 324; 329, sqq.; 480, n. 1, sqq.; 483.
— *Osservazioni sopra il commercio dell' ambra*, in *Atti dei Lincei*, 1877, 303, n. 3; 368, n. 2.
— *Sopra le relazioni commerciali degli Ateniesi coll' Italia*, *ibid.*, 1889, 363, n. 1.
— *L'Epopée homérique* (traduction française), 280, n. 3 et *passim*.
Hellanicos de Lesbos, 190, n. 6; 464, sqq.; 497, n. 2.
Hermès en plomb de Marzabotto, 349, n. 4.
Hérodote, 190, n. 6; 192, n. 2; 465, sqq.; 476, n. 5; 477 et n. 2; 484, sqq.; 497, n. 2; 502.
Hippodamos de Milet, 96 et n. 1.
Hirt (H.), *Die Indogermanen* (1906), 154, n. 1; 473, n. 1; 500, n. 4.
Hoernes (M.), *Urgeschichte der Kunst* (1898), 57, n. 1; 381, sqq. et *passim* saep.
Holm, *Geschichte Siziliens*, 192, n. 5 et *passim*.
Hulot (J.) et Fougères, *Sélinonte* (1910), 96, n. 4 et saep.
Hültsch, *Römische u. Griechische Metrologie*, 263, n. 2.
Huttes, 69, sqq.
Hyperboréens, 486, n. 1; 502.

I

Idice (rivière), 41.
Ἰλίβιρρις (πόλις), 50, n. 1.
Illiberrae (oppidum), 50, n. 1.
Ilios, 225 et n. 3.
Ilioupersis, 318; 346.
Imbros, 465.
Imola, 184.
Impasto villanovien, 212.
Impluvium, 86; 120 et n. 1.
Impression (décoration par), 252, sqq.
Inauguration étrusque, 97 et n. 8; 98.
Incinération (à Bologne), 135, sqq.; (en Italie), 154; (chez les Etrusques), 161 et n. 2; 162.
Incision (décoration par), 250, sqq.
Incrustations, 285; 295.
Indo-européens, 473, sqq.; 482; 483.
Industrie domestique, 214 et n. 2.
Inhumation (à l'époque archaïque), 135 et n. 2; (à l'époque villanovienne tardive), 137 et n. 6; (à l'époque étrusque), 161 et n. 2, 162; 165, sqq.
Inondations, 39.
Inscriptions rhétiques, 200, sqq.
Insubres, 491, 492.
Interprominus (pagus), 49, n. 3.
Interpromium (vicus), 49, n. 3.
Invasions celtiques, 322, sqq. (voir Gaulois).
Ister, 484, 486.
Italo-celtique (unité), 500, sqq.
Italo-géométrique (poterie), 258, 259; 306, n. 1; 438 et n. 1; (tessons italo-géométriques en Istrie), 384.
Ivoires sculptés, 361; 392.

J

Janus, 111.
Jeux (scènes de), 395, 398; 400; 452;

Jullian (C.), *Histoire de la Gaule*, 456, n. 2 ; 477, n. 1 ; 489, n. 4.
Juno Curitis (temple de Juno Curitis à *Faléries*), 111, n. 1.
Jupiter Capitolin (temple de), 92, n. 4, 103, n. 4 ; (sa reconstruction), 109.
Justin, 198, n. 4.

K

Kannengieser, *Ægäische besonders Kretische Namen bei den Etruskern*, in *Klio*, 1911, 478 n. 5 ; 481 n. 3.
— *Ueber den gegenwärtigen Stand der Etruskischen Frage*, *ibid.*, 1908, 481, n. 3.
Karo (G.), *Le orificerie di Vetulonia*, 175, n. 1 et *passim* saep.
— *Di un vaso etrusco trovato a Chiusi*, in *Bullettino di Paletnologia*, 1900, 331, n. 2.
Kisa, *Das Glas im Altertum* (1908), 301, n. 1.
Klein-Glein (bronzes de), 407.
Körte (G.), *Das Volumniergrab bei Perugia*, in *Götting. Abhandl.*, 1909, 117, n. 3 et *passim* ; 354, n. 4.
— article *Etrusker* in Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, 94, n. 3.
Klitsche de la Grange, *Intorno ad alcuni sepolcri rinvenuti nei Monti delle Allumiere presso Civitâ-Vecchia* (1881), 156, n. 1 et *passim*.
Kornemann (E.), *Polis u. Urbs*, in *Klio*, 1905, 46, n. 3, sqq., *passim*.
Kriophore, 347 et n. 3.
Kuffarn (situle de), 381 ; 394, n. 5 ; 406.
Kul-Oba (Russie mérid.), 343, n. 7.
Kurd (Hongrie), 337, n. 1.
κώμη, 46, 47, 48, sqq.

L

Labicum, 53.
Labourour, 373.
Labyrinthe, 121.
Lamme (via delle), 19, 38, 41.
Lances, 270, 309.
Langue étrusque, 481, sqq.
Lanuvium, 53.
Latins, 50, sqq. ; 154 473, sqq. ; 502 ; 504.
Latinus, 51, n. 2.
Latium, 50 ; (cimetières villanoviens du), 153 et n. 4 ; 156 et *passim* saep.
Lavinium, 51, n. 2.
Laybach, 224 ; 403, n. 1.
Légion romaine, 404.
Lehmann, *Die Pfahlbauten der Gegenwart* (diss., Leipzig, 1904), 57, n. 1.
Lemnos, 63 ; 465.
Leucippides (hydrie des), 320.
Liburnes, 496, 497, 498.
Ligures, 196 et n. 2 ; 476 ; 489, n. 4 ; 491 ; 505.
Ligyens, 476, sqq. ; 494.
Lingons, 491, 492.
Lions accroupis, 433, n. 4.
Lissa, 192.
Litana (silva), 44, n. 1 ; 322, n. 4.
T. Live, 44, n. 1 ; 49, n. 4 ; 183, n. 7 ; 187 et n. 2 ; 193, n. 2 ; 197, n. 5 ; 198, n. 2 ; 205 ; 461 ; 478, n. 4 ; 492, sqq.
Loiano, 41.
Loup (divinité infernale), 102, n. 1.
Louve allaitant, 441.
Lozzo Atestino, 183, n. 5, 6.
de Luca (terrain), 21, 22.
de Luca-Nanni (terrain), 23.
Lucarnes, 73, 84.
Luni (fronton de), 110, n. 3.
Lutteurs, 397, 400.
Lycophron, 499 et n. 3.
Lydiens, 466 ; 469 ; 476 ; 477 ; 486 ; 488 ; 494.
Lyre, 373, 396.

M

Macchioro (V.) *Contributo alla storia della religione paleoitalica*, in *Ausonia*, 1909, 432 n. 1.
Madonna di San-Luca, 123.
Maisons (de *Marzabotto*) 114 sqq. ; (de Pompéi) 116, 117 ; (de Délos) 118 n. 1, (de Sélinonte) 118 n. 1 ; (maison étrusque) 116 ; (grecque) 116 n. 1, 117 ; (lycienne) 116 n. 1 ; (minoënne) 121.
Malalbergo (marais de), 40 ; (bourg) 41.
Malpighi (piazza), 30.
Malvasia (casa), 18 ; 42 n. 3 ; 421 n. 1.
Manalis lapis, 101.
Mantinée, 96 et n. 6 ; (voir *Megalopolis*.)
Mantoue, 187, 194 et n. 1.

Mapalia, 82.
Marches (l'âge du bronze dans les), 153 et n. 2.
Marchesetti, *Ueber die Herkunft der gerippten Bronzecisten* in *Corresp. b. für Anthropologie*, 1894, 335 n. 2.
Maria-Csalad (Hongrie), 432 n. 1.
Marinelli, *La Terra*, IV, *Italia*, (1900), 265 n. 3.
Martha (J.), *L'art étrusque* (1889), *passim*, saep.
Marzabotto, 31 sqq.; 98 sqq.; 507.
Matrei, 200, n. 1; (situle de), 394 n. 5.
Mau (A.) art. *cista* in Pauly-Wissowa *Realencyclopädie*, 240 n. 4; 335 n. 1; 338 n. 2; 339 n. 4.
Maunier (R.) *L'origine et la fonction économique des villes*, 36, n. 1 et sqq., *passim*.
Mayer, *Askoi* in *Jahrbuch d. Instituts*, 1907, 247 n. 1.
Méandre, 227 sqq.; 252 sqq.; 259; 368; 369; 419, 420.
Megalopolis, 47 n. 1 (voir *Mantinée*.)
Mégare, 299 n. 5.
Megaron, 78.
Meidias, 319 sqq.
Meillet (A.) *Introduction à l'étude comparée des langues indo-européennes* (1903), 500 n. 3.
— *Les dialectes indo-européens* (1908), 501 n. 1.
Melenzani (terrain), 23; (cruche), 257.
Meloncello (torrent), 21.
Melpum, 197; 322; 407 n. 3.
Menhirs, 417.
Mercanzia (piazza della), 18.
Messapiens (vases), 438 et n. 1.
Meyer (Ed.) *Geschichte d. Altertums*, 43 n. 3, 46 n. 3 et *passim* saep.
— *Forschungen zur alten Geschichte*, 465 n. 1 sqq.
Mezzacorona (Trentin), 265 n. 3.
Micali, *Storia degli antichi popoli italiani* (1836), 254 n. 1; 270 n. 2; 481 n. 1.
Milani (L. A.) *Museo topografico dell' Etruria*, 392 n. 6.
— *Monumenti scelti del Museo di Firenze* (1907), 321 n. 2.
Milchhoefer, *Zur jüngeren attischen Vasenmalerei*, in *Jahrbuch. d. Instituts*, 1894, 320 n. 3.
Mille (via dei), 19.
Minerais, 265.
Minerbio, 41.
Miroirs étrusques, 352 sqq.; 438; miroir Arnoaldi, 367 sqq.; 378; miroir de *Castelvetro*, 369 sqq.; 396; 406; 451.
Misanello, 32; 99 sqq.
Misano, 32; 112 sqq.
Mobilier funéraire étrusque, 160; 314, 315 sqq.
Modène, 196 et n. 1.
Modestov (B.), *Introduction à l'Histoire romaine* (1907), 57 n. 2 et *passim*.
Moglio, 182 n. 1.
Mommsen, *Die Nordetruskischen Alphabete*, in *Mitteil. d. antiquar. Gesellsch. in Zürich* (1853), 201 n. 2.
— *Die untergegangenen Ortschaften in Latium*, in *Hermes*, 1882, 50 n. 3.
Moncucco, 60 n. 1; 152.
Monghidoro, 41.
Montaguragazza, 182 n. 1; 347 n. 1.
Montalbani, *Antichità più antiche di Bologna* (1651), 17 n. 1.
Monts Albains, 50.
Monte-Avezzano, 194.
Monte-Calvario (bronze de), 393 sqq.
Monte Cavo, 50, 52.
Monte della Guardia, 123, 124.
Montelius (O.), *La civilisation primitive en Italie depuis l'introduction des métaux* (Stockholm. — 1re Partie, *Italie Septentrionale*, Planches 1-113, 1 vol. et Texte, 1 vol., 1895 — 2e Partie, *Italie Centrale*, Planches 114-249; 250-383, 2 vol. 1904. et Texte 1 vol. 1910.) cité : *Civilis. prim.*, ou simplement : Montelius. Les références à cette publication, véritable *Corpus* archéologique, excluent généralement toute indication bibliographique antérieure.
Monte-Lonato, 152.
Montepulciano, 343; 352.
Monte-Qualandro (stèle archaïque), 453.
Monteveglio, 194 et n. 5; (ciste de) 334 n. 2.
Monza, 152 n. 3.
Moritzing (ciste), 406.
Mortier et ses dérivés, 216, 217; 224; 239.
Moruzzi (sondages), 129 et n. 1.
De Mot (J.) *Vases égéens en forme d'animaux*, *in Rev. Arch.*, 1904, II, 230 n. 1; 247 n. 1.
Motif héraldique, 369; 423.
Mueller (K. O.) et Deecke (W.), *Die*

Etrusker (2 v. 1877) *passim*, saep.
Mundus, 91; (de Marzabotto) 101 sqq.
Municipium, colonia, praefectura, 45 n. 2, 48.
Mur d'enceinte, 93 sqq.; (de *Marzabotto*) 114.
Murs en pierre sèche à *Misano*, 114.
Museo etrusco Gregoriano, 343 et n. 5; 352 et n. 2; et *passim* saep.
Musiciens, 373; 381; 396; 451, fig. 149.
Mycènes, 289; 304; (porte aux Lions), 42 n. 3; 423; (tête archaïque polychrome), 427 n. 5.
Mycéno-égyptiens (bronzes), 387 et n. 7; 397.

N

Nachod (H.), *Der Rennwagen bei den Italikern*, (diss. Leipsig, 1909), 339 n. 2; 387 n. 2; 392 n. 5; 395 n. 9.
Naples, 95; 97 et n. 2.
Narcé (coupe de), 385.
Naucratis, 305 n. 3.
Naue, *Die vorrömischen Schwerter aus Kupfer, Bronze u. Eisen* (1903), 270 n. 5.
Navicella (fibules à), 291, sqq.; 306.
Navire gravé sur un rasoir, 275.
Nécropoles des terramares, 58 et n. 2; 151 et n. 3; 152.
Néréide, 452.
Nicole (G.) *Meidias et le style fleuri dans la céramique attique* (1908), 320 n. 1.
Niebuhr, *Histoire romaine* (trad. Golbéry), 205 n. 1.
Nissen (H.) *Das Templum* (1869), 91 n. 1.
— *Pompeianische Studien* (1877), 91 n. 1.
— *Italische Landeskunde*, I (1883), 39, n. 3; II, *die Städte* (1902), 34, n. 1 et 2, et *passim* saep.
— *Orientation*, (1906), 38 n. 1 et sqq. *passim*.
Noack, *Homerische Paläste* (1903), 97 n. 5.
— *Griechisch-Etruskische Mauern* in *Röm. Mitteil.*, 1897, p. 94 n. 3.
Nocera (ciste de), 336 n. 2.
Noel des Vergers (A.) *L'Etrurie et les Etrusques* (1862-70), 63 n. 1 et *passim*; 322 n. 2.
Nole, 54, 55, 93 et n. 4; 161.
Nomentum, 53.
Norma, 55 n. 3.
Nortia (enceinte de la déesse), 102 n. 2.
Notizie degli Scavi di Antichità pubblicate dalla R. Accademia dei Lincei, (1 vol. annuel, à partir de 1876), cité *Not. Scav.*, *passim*, saep.
Novilara, 186; 279; 304.
« Nuda terra » (tombes « in »), 132; 165.
Numana, 192; (tête sculptée archaïque), 427 n. 5.

O

-O (la voyelle — manque en étrusque), 63 et n. 3.
Oberzinner, *I Reti in relazione cogli antichi abitatori d'Italia* (1883), 183 n. 6 et *passim*.
— *Le guerre di Augusto contro i popoli alpini* (1900), 183 n. 6 et *passim*.
Objets villanoviens dans les terramares, 182.
Ocnus, 62 sqq.
Œnochoé étrusque en bronze, 341.
Œnotriens, 476; 494; 497.
Œufs d'autruche, 392; 396.
Offrandes funéraires, 135.
οἶκος, 118.
Oiseau volant, 369; 372; 391.
Ombrelle, 430 et n. 1; 449.
Ombriens, 62, 67; 154; 467; 473 sqq.; 479 sqq.; 505.
Opisthodome des temples étrusques, 106 et n. 3.
Oppeano, (casque d'), 403.
Oppidum, 50 et n. 3; 54.
Orchomène (cases en pierre sèche), 82 et n. 3.
Orcus, 449 et n. 1.
Orientation (de Bologne villanovienne), 38, 42 n. 2; (des terramares), 58 n. 1; (antique) 91, 92 et n. 1; (grecque) 95 sqq. 97 et n. 7, 9; 98; (préhellénique), 97; (de Marzabotto) 112; (des temples étrusques) 110 sqq.; (des tombes étrusques), 160.
Ornements personnels, 134.
Ornements de remplissage, 367; 377.
Orsi (P.) *Sui centuroni italici*, in *Atti Mem.*, 1885, 367 n. 2.
Orte, 343; 352.
Orvieto (tombes à chambre), 147 n. 3;

(poterie locale), 329 ; (bucchero), 331 et n. 4; (bronzes) 343; (cippes funéraires), 434.
Os, 285 ; 295 sqq.; 305.
Osco-ombriens (dialectes), 501.
Osques, 154 ; 474 sqq.; 502; 504.
Osservanza (couvent de l'), 125.
Ossuaire (villanovien) 133 sqq.; 218 sqq.; 234, 479; (des terramares), 219, 220; (toscans) 219; (de Timmari), 221; (campaniens), 221 et n. 2; (de bronze), 222 sqq.; 233; 236 et n. 1.
Ovide, 103 n. 2.

P

Paestum, 95; 97.
Pagus, 49, sqq.
Pais (E.) *Straboniana*, in *Rivista di Filologia*, 1887, 191, n. 2.
— *La Sardegna prima del dominio romano*, in *Memorie dei Lincei*, 1881, 477, n. 1.
— *Storia della Sicilia e della Magna Grecia* (1894), 489, n. 4.
— *Ricerche storiche e geografiche sull' Italia antica* (1908), 475, n. 1; 492, n. 2; 493, n. 1; 497, n. 3.
— *Per la Storia della Regia e del Foro romano*, in *Rendiconti dei Lincei*, 1910, 54, n. 6.
Palais minoëns, 97.
Palazzo (prov. de Bergame), 152, n. 3.
Palestrina (bronzes de), 387, n. 3; 388, sqq.; 391 ; 397. (V. Préneste).
Pallotti-Cassarini (villa), 29 ; 31 ; 124, 125.
Palma, 496 et n. 2.
Palmette mycénienne, 424.
Pallu de Lessert, *L'œuvre géographique d'Agrippa et d'Auguste*, in *Mémoires de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1908, 488, n. 3.
Pamphaios, 317.
Panaro (*rivière*), 182.
Parements de galets autour des tombes, 141; 166.
Paribeni, *Corni di consecrazione*, in *Bullettino di Paletnologia*, 1904, 226, n. 3.
—, *Necropoli arcaica rinvenuta nella città di Genova*, in *Ausonia*, 1910, 324, n. 1.
Parme, 195; 196, n. 1; 489, n. 4.
Parois des cabanes bolonaises, 73.
Parure (objets de — villanoviens), 280, sqq.
Patroni (G.), *L'origine della Domus*, in *Rendiconti Lincei*, 1902, 120, n. 1.
— *Oggeti preistorici del Pavese*, in *Bullet. di Paletnologia*, 1910, 432, n. 2.
Pauli (C.), *Die Inschriften nord-etruskischen Alphabets* (1885), 200, n. 3.
— *Die Veneter u. ihre Schriftendenkmäler*, in *Altital. Forsch.*, III, (1891), 200, n. 3.
Pausanias, 47, n. 1; 64, n. 1; 189, n. 4.
Pedum, Pedani, 52.
Peet (T. Eric.), *The Stone and Bronze Ages in Italy and Sicily* (1909), 29, n. 2; 57, n. 2 et *passim*; 289, n. 1.
Peinture des édifices de bois, 109 et n. 7.
Peintures funéraires étrusques, 387 et n. 5; 394; 395; 397 et n. 1; 401 et n. 6; 429 et n. 3 ; 438; 442; 458.
Peinture (décoration des vases villanoviens), 256, sqq.; (sur les vases étrusco-bolonais), 328 et n. 2, 3.
Pelargikon, 465.
Pélasges, 190, n. 6 ; 191; 461, sqq. ; 476; 494; 497.
Pellegrini (G.), *Di alcuni vasi con rappresentazioni di Amazzoni trovati a Bologna* in *Atti Mem...*, 1903, 318, n. 3.
— *Sui vasi greci dipinti delle necrop. felsinee in relazione con la venuta e la durata degli degli Etruschi a Bologna*, *ibid.*, 1907, 319, n. 1; 322.
— *Catalogo dei vasi dipinti delle necropoli felsinee* (1911), 173, n. 2; 316, n. 3, sqq., *passim*, saep.
Perdrizet, *Fouilles de Delphes*, V, *Bronzes*, 255, n. 2; 343, n. 7.
Périmètre urbain (tracé du), 92 et n. 3.
Perles de verre, 285 ; 295, sqq.
Pernier (L.), *Le armi di Vetulonia*, in Milani, *Studi e Materiali* (1905), 270, n. 1.
Pérouse, 66 ; (trépied de bronze), 387, n. 3 ; (cippe funéraire), 398, n. 4 et 6 ; 401.
Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, 229, n. 3 et *passim* saep.
Pesaro, 189; (stèles de), 420.
Pettazzoni (R.), *Rapporti fra l'Etruria e la civiltà di Golasecca*, in

Röm. Mitteil., 1910, 197, n. 4; 407, n. 3; 432, n. 2.
Peuples de la Mer, 266 et n. 2; 310.
Pfuhl, *Zur Geschichte des Kurvenhaus*, in *Athen. Mitteil.* (1895), 69, n. 2.
Phéniciens, 305.
Philistina (fossa), 193, n. 3.
Phocéens, 356, n. 2; 384; 477 et n. 1.
Pian di Setta, 182, n. 1.
Pianoro, 41.
Picconi, 266.
Picenum, 186; 191 et n. 6; 487; 488; 496.
Pieds de cistes étrusques, 338, 339.
Pierre (constructions funéraires en), 167.
Pieux équarris, 77.
Piganiol (A.), *Les origines du Forum*, in *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1908, p. 93, n. 3.
Pigorini, *Antichi pani di rame e bronzo da fondere rinvenuti in Italia*, in *Bullet. di Paletn.*, 1895, 265, n. 3 et *passim*.
—, *Pani di rame provenienti dell' Egeo*, *ibid.*, 1904, 266, n. 5.
—, *Gli abitanti primitivi dell' Italia* (1910), 57, n. 1 — et *passim* de nombreux articles publiés dans le *Bullettino di Paletnologia*.
Pirée, 96 et n. 2.
Pisé, 69; 115, 116.
Pistoie, 42.
Pithoi (minoens), 144, n. 3; 437, n. 1; (de Cervetri), 254; (ovoïdes), 222; (étrusco-bolonais), 327.
Pitigliano, 258, n. 4.
Pizzughi (Istrie), 384.
Plaisance, 196 et n. 1.
Plakia, 466, sqq.
Plancher des cabanes bolonaises, 72, 73.
von Planta, *Grammatik der Oskisch-Umbrischen Dialekte* (2 vol., 1892-97), 474, n. 3.
Plaques de terre-cuite ajourées, 73.
Plats (villanoviens), 216; 242, sqq.; (étrusques, en bronze), 337; (figuré, de la Certosa), 365.
Plateaux à pied et plateaux-chars, 248.
Pline, 50, n. 1. 2; 51, n. 1; 89; 187 et n. 3; 190, n. 3; 191, n. 2, 6; 193, n. 2, 3; 197, n. 5; 198, n. 3; 207, n. 1; 476 et n. 2, 6; 477, sqq.; 488, 489; 493, n. 1; 494; 496, sqq.; 505.
Plutarque, 93, n. 7; 103, n. 3; 497, n. 3.
Po di Primaro, 39.
Poggio-Gaiella (*Chiusi*), 86 et n. 4; 120, n. 1.
Poggio-Renzo (*Chiusi*), 219; 230, n. 3.
Poignées des vases de bronze étrusques, 342; 355.
Polybe, 44, n. 1; 93, n. 4; 187 et n. 1; 188, n. 2; 191, n. 6; 460; 461; 489, n. 4; 492, n. 2; 495; 497, n. 3; 504 et n. 1.
Polychromie, 430 et n. 2; 457; 458.
Pomœrium, 93; (de Marzabotto), 114 et n. 2.
Pompéi (temple de la Triade Capitoline), 106 et n. 2; (rues de), 112, n. 2; (maisons de), 116, sqq.
Pont du Reno, 27, 41, n. 1.
Pontecchio, 182, n. 1.
Population de Bologne villanovienne, 36 et n. 4.
Populonia, 95; (hydries de), 320, 321; (bronzes de), 321, n. 3; 343; (miroir lisse), 353; (cippe funéraire), 434, n. 5.
Porcelaine, 175; 285.
Porretta, 182, n. 1.
Porsenna, 63, n. 3.
Portes de villes, 113 et n. 1.
Portraits, 427 et n. 1; 443, sqq.
Poterie étrusco-bolonaise imitant les formes de la céramique grecque, 327, sqq.
Poteries en forme de femme, 225.
Pottier, *Catalogue des vases antiques de terre cuite* (*Musée du Louvre*), 229, n. 2.
Pouzzoles, 95, 96.
Pozzarello (*Bolsena*) 102, n. 2.
Pozzo, pozzeto, 129, sqq.
Prada (*Vergato*), 349.
Pradalbino, 344, n. 1; 350.
Prato, 42.
Préneste, 53, 55; (cistes de), 240 et n. 4; 339 et n. 4, 5; (cippes funéraires romains), 434, n. 6; (voir *Palestrina*).
Prêtres étrusques, 373; 381; 393.
Prevosta, 56, n. 1; 153, n. 2.
Priam (char de), 396.
Priène, 96 et n. 8; 112, n. 2; 118, n. 1.
Procession religieuse, 373; 381; 393; 398.

Proportions des temples étrusques, 105, 108.
Protocorinthiens (vases), 386, n. 3; 438; 440.
Psychopompe, 429; 446, sqq.
Pugilistes, 373 et n. 1; 377; 381; 394; 400; 441; 452.
Puits (de *Marzabotto*), 100 et n. 4; (tombes à), 129, sqq.; 156, sqq.
Pyréné, 486 et n. 1.
Pyxis d'ivoire de Chiusi, 392; 396.

Q

Quaderna (marais du), 41.
Quercianella (*Livourne*), 228, n. 5.
Quinto-Fiorentino, 434, n. 5.

R

Raetus, 198, 199.
Rasoirs, 274, sqq.; (rectangulaires), 157, n. 4.
Ravenne, 189, sqq.; 489, sqq.
Ravone (torrent), 19, 33, 67.
Rayet-Collignon, *Histoire de la Céramique grecque* (1888), 229, n. 2.
Réalisme, 371; 388; 398; 426.
Redondesco, 194, n. 1.
Reggiani (terrain), 22.
Regulini-Galassi (tombe — à Cervetri), 389, n. 4; 391; 397.
Reliefs imprimés sur bucchero, 330, sqq.
Reno (fleuve), 41; (voir : Pont).
Reppublicana (via), 19, 33, 38, 41.
Rhètes, 198, sqq.
Richesse comparée des tombes étrusques, 161 et n. 2.
Ridder (de), *Aphrodite sur l'Acropole*, in *Revue des Etudes anciennes*, 1900, 354, n. 2 et *passim*.
Rimini, 189; 489, sqq.
Riosto, 182, n. 2.
Ripetti, *Dizionario geografico e storico della Toscana* (1834-1846), 478, n. 2.
Rites de fondation étrusques, 91, sqq.
Rites funéraires (abâtardissement des), 150 et n. 2, 3.
Riva di Reno (via), 19.
Rivalta, 194, n. 1.
Rivières de l'Apennin, 39.
Rizzo, *Di un tempietto fittile di Nemi*, in *Bullet. Commiss. Arch. comm.*, 1911, 108, n. 6.
Rogorea di Rogoredo, 152, n. 3.
Romagne (l'âge du bronze en), 153 et n. 2.
Romagnoli (terrain), 23.
Rome (fondation de), 54.
Roma quadrata, 94, n. 2.
Rosettes, 254, sqq.
Rossi (Stef. de), 53, n. 1.
Rubbiani, *L'agro dei Galli Bei diviso ed assegnato ai coloni romani*, in *Atti Mem...*, 1883, 322, n. 4.
— *Etnologia*, in *Guida dell' Appennino bolognese*, 493, n. 1.
Rues préhistoriques étrusques et romaines, 37; (de Sélinonte et de Priène), 112, n. 2; (de Marzabotto), 142.
Ruggieri (terrain), 23.
Rusellae, 95.

S

Sabins, 190; 475; 489, n. 3; 494.
Sacrifices de fondation, 103 et n. 2, 3, 4.
Sacrifices humains, 136, 137.
Sacrifice (scènes de), 373; 381; 393, sqq.; 400.
Sala Consilina (ciste de), 336, n. 2; 339, n. 1; 355, n. 4.
Salluste, 82.
Samnites (tribus), 474 et n. 4.
Sanctuaires de *Misanello*, 104, sqq.
Sanguisuga (fibules à), 291, sqq.; 306.
Sant' Ausano a Musano, 182, n. 2.
San Benedetto-Po, 194, n. 1.
San Francesco (piazza), 30 et *passim* (voir : *Fonderie*).
San Giovanni in Persiceto, 183; 415, n. 1; 417; 418.
Sant' Ilario d'Enza, 195.
Sant' Isaia (porte), 33.
San Lazzaro, 184.
San Lorenzo a Monte, 185.
Saint-Marin, 60, n. 1; 185.
San Petronio-Vecchio (rue), 424, n. 4.
San Polo d'Enza, 195.
San Polo del Ravone, 23.
Santa Lucia, 279, n. 7; 303; 337.
Santa Maria in Betlehem 18.
Santa Maria delle Caselle, 17, n. 2.
Santa Maria del Carobbio, 18.
Sarti (villa), 29.

Sasso, 182, n. 1.
Satricum, 52, n. 2.
Saturnia (village romain), 54, n. 1.
Saturnia (Etrurie), 113, n. 1; 434, n. 5.
Satyre, 338; 342; 452.
Savena (rivière), 41.
Savignano sul Panaro 182, n. 2; 194.
Scamozzina, 152, n. 2.
Scarabée, 145 et n. 3; 301, n. 3.
Scènes de genre, 396; 398.
Schliemann, *Ilios* (trad. Egger, 1885), 225, n. 3.
— *Mycènes* (trad. franç., 1879), 304, n. 5.
Schneller (Chr.), *Onomatologisches aus Tirol*, in *Beiträge z. Anthrop. Ethnol. u. Urgesch. von Tirol* (1894), 202, n. 2.
Schöne, *Le antichità del Museo Bocchi di Adria* (1878), 177, n. 3.
Schroeter, *De Strabonis itineribus* (dissert., Leipzig, 1874), 491, n. 2.
Schulten, *die Landgemeinden im römischen Reiche*, in *Philologus*, 1894, 49, n. 5.
Schulze (W.), *Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen* (1904), 65, n. 1 et *passim*.
Schumacher, *Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen zu Carlsruhe* (1890), 343, n. 6 et *passim*.
— *Eine Praenestinische Ciste* (1891), 241, n. 2.
Schwegler, *Römische Geschichte*, 51, n. 4.
Scoglio del Tonno (Tarente), 59, n. 1.
Sépultures funéraires étrusques, 398, 399; (bolonaises), 411, sqq.
Scylax, 190, n. 2; 191, n. 6; 487.
Scylla, 442.
Scymnus de Chio, 477, n. 2.
Seau cylindrique étrusque, 339.
Seaux ovoïdes, 343, n. 7.
Seeck (O.), *Urkundenstudien zur älteren römischen Geschichte*, in *Rhein. Museum*, 1882, 51, n. 1.
Sélinonte, 96 et n. 4; 112, n. 2; 113, n. 1; 118, n. 1.
Sépultures villanoviennes de Bologne, 128, sqq.; (étrusques), 160, sqq.; (gauloises), 322, n. 4.
Serpentelli, 254, sqq.; 334.
Serviteur traînant un porc, 373.
della Seta, *La collezione Barberini* in *Bullettino d'Arte*, 1909, 387, n. 3.
Setta (rivière), 42.
Sicani, 52.
Sicules, 496, 497; 498.
Sièges étrusques, 345; 360; 397 et n. 1; 399.
Sigynnes, 485, n. 3; 502.
Silène (petit bronze), 348; (sur les stèles bolonaises), 449, sqq.; 452.
Silhouettes d'animaux sur les stèles villanoviennes, 419, sqq.
Silius Italicus, 62, sqq.; 65, n. 3.
Singe accroupi, 255, n. 2; 294 et n. 1; 300, n. 4; 304, n. 5; 392.
Siret (L.), *Les Grecs et le commerce de l'étain*, in *Anthropologie*, 1908, 266, n. 1.
Situles (villanoviennes), 236, sqq.; (étrusques), 339, sqq.
Situle (de la Certosa), 269, 270; 371, sqq.; 399; 411, 412; (Arnoaldi), 375, sqq.
Skutsch, *Sprache der Etrusker*, in Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie* (1907), 481, n. 4.
Skylacé, 466, sqq.
Solin, 476, n. 3; 499, sqq.
Sophocle, 466, n. 4.
Soubassements des temples étrusques, 107 et n. 4.
Spadarolo, 185.
Spina, 190, sqq.; 463, sqq.; 468.
Spinet, 463.
Spirales, 282.
Spirale à ondes, 369; 436, sqq.
Stations villanoviennes et étrusques dans la province de Bologne, 179, sqq.
Statuettes de plomb, 349.
Stèles brutes (villanoviennes), 416; (étrusques), 432.
Stèles sculptées (villanoviennes), 418, sqq.; (étrusques), 434, sqq.
Stèles mycéniennes, 437, n. 2.
Steub (L.), *Ueber die Ureinwohner Rætiens u. ihren Zusammenhang mit den Etruskern* (1843).
— *Zur rhætischen Etymologie* (1854).
— *Zur Namen-und-Landeskunde der deutschen Alpen* (1885), 202, n. 1.
Stéréobates des temples étrusques, 107 et n. 2, 3.
Stolz, *Linguistisch-Histor. Beiträge zur Paläo-Ethnologie von Tirol*, in *Beiträge z. Anthrop. Ethnol. u. Urgesch. v. Tirol* (1894).
— *Die Urbevölkerung Tirols* 2 (1892).
— *Zur alttirolischen Ethnographie*, in *Zeitsch. d. Ferdinandeums* (1904).

— *Zur tirolischen Ortsnamenkunde, ibid.* (1905), 202, n. 1.
Stradello della Certosa, 23, 24 et *passim*.
Strafforello, *Geografia di tutta l'Italia* (1900), 39, n. 3.
Strabon, 47, n. 1; 50, n. 2; 70, n. 1; 190, n. 4, 5; 191, n. 1, 2; 192, n. 1; 203, n. 1, 3; 464; 489, sqq.; 497, n. 2, 3; 498; 504, 505.
Stryck (F. von), *Studien über die etruskischen Kammergräber* (diss., Munich, 1910), 117, n. 3.
Stylobates à *Misanello*, 100.
Styx, 438.
Suessula, 343, n. 7; 357.
Sulmone, 48.
Superficie (de Bologne villanovienne), 34 et n. 2; (des villes italiennes), 34; (des terramares), 58.
Superposition des couches dans le sous-sol de Bologne, 90 et n. 4.
Superposition des tombes villanoviennes, 147, sqq.
Sybaris, 279, 282, n. 3.
Symbolisme, 255 et n. 3; 271, sqq.; 429.
Synœcisme, 47.
Syracuse, 258, n. 3; 306, n. 1; 363, n. 1.

T

Tabernae, 117.
Tables Eugubines, 92, n. 3; 481, n. 1.
Tagliavini (terrain), 23.
Taglierini (terrain), 24.
Tamburini (terrain), 27; (cratère), 319, n. 1.
Tarente, 220; 278 et *passim*.
Tasses noires villanoviennes, 213, n. 2; 232; 245.
Télamon, 478 et n. 1; (fronton de), 110, n. 3.
Temple étrusque, 92; 104, sqq.
Terni, 220, n. 1 et *passim*.
Terramares (le peuple des), 43, 59; (stations des), 57, 58; (objets étrusques dans les), 196, 197. — Voir : ambre; nécropoles; ossuaire.
Terres cuites décoratives, 110 et n. 2; 387 et n. 1; 395; 396; 429; 444.
Tessons villanoviens à la *Certosa*, 172, n. 1; 324, n. 3.
Thèbes, 96.
Thédenat (H.), *Pompéi* (1910), 106, n. 2.
Theopompe, 488.
Thiase bachique, 452.
Tholos, 132.
Thrace, 484, 485.
Thucydide, 46, n. 4; 466, n. 4.
Thulin (C. O.), *Die Götter des Martianus Capella und die Bronzeleber von Piacenza* (1906), 92, n. 2.
— *Die Etruskische Disciplin*, III, *die Ritualbücher*, in *Göteborgs Högskolas Arskrift* (1909), 91, n. 1 et *passim* saep.
Thurium, 96.
Thymiaterion, 375; 381.
Tibre, 61; 67; 490; 494; 498.
Tibur, 53.
Timmari, 59, n. 1; 153; 220, sqq.; 278; 308.
Tinia-Jupiter, 111.
Tissu contenant les cendres, 163.
Toiano, 182, n. 1.
Toiture (des huttes villanoviennes), 83, sqq.; (des maisons étrusques), 120, 121.
Tolentino, 336, n. 1.
Tolfa (tombes archaïques de), 136 et n. 1; (ossuaires de), 219; 223; (rasoirs), 278; (épingles), 280, n. 3; 308.
Tombes villanoviennes de Bologne, 127, sqq. — Voir : dolio; fosse; inhumation; puits.
Tombes étrusques de Bologne, 160, sqq. — Voir : cassone, dolio, fosse, incinération, inhumation.
Tombes étrusques de Marzabotto, 167.
Tombes à chambre étrusques, 115, 117 et n. 3; 120, n. 1; 170, 171; 330, 332; 343 et n. 4; — voir : peintures funéraires.
Tonini, *Rimini avanti il principio dell' era volgare* (1848), 189, n. 3; 493, n. 1.
Toponymie tyrolienne, 201, sqq.
Tortoretti (palazzo), 18; voir : bouquetins (pierre aux).
Toscane (cimetières villanoviens de), 153 et n. 4.
Tosi (A.), *Relazione degli scavi eseguiti in un sepolcreto tipo Villanova a Verucchio*, 185, n. 6.
Tolem, 64.
Tour de potier, 212 et n. 1.
Traces d'habitation d'époque

étrusque à Bologne, 31 ; 89-91.
Tragliatella (amphore de), 392; 398.
Transition (période de), 171, 172.
Trasimène (lac), 65, 67.
Trépieds de bronze ioniens, 355.
Trezzo (situle de), 407.
Trige, 339 et n. 2; 356.
Trinité étrusque, 111.
Tritons, 442.
TROMBETTI (A.), *Sulla parentela della lingua etrusca* (1908), 63, n. 3; 481, n. 3.
Trouvailles dans les fonds de cabanes, 88, 89 et notes.
Trouvaille d'antiquités du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, 17, n. 1.
Tuba, 368; 377; 380; 390.
Tuf calcaire (blocs de — à la Certosa), 167.
Tuiles étrusques du terrain Melenzani, 147.
Tusculum, 55.
Tutia (rivière), Tutienses, 52.
Typhon, 442.
Tyrol (trouvailles archéologiques dans le), 199, sqq.; 279, n. 7.
Tyrrhènes, 462; 464, sqq.; 477; 486; 494; 508.
Tzelzès, 499 et n. 3.

U

Umbranum, Umbranates, 489, n. 4.
Umbro (fleuve), 478.
UNDSET, 129, n. 3; 153, n. 4; 173; 479, n. 2.
Uni-Mæ (Junon), 111.
Université de Bologne (collection de l'), 17, n. 1.
Urnes-cabanes (du Latium et de Toscane), 79, sqq.; 83; (crétoises), 79 et n. 2; 80, 82; (allemandes), 79 et n. 3.

V

Vaisselle de bronze villanovienne, 233, sqq.; (imitation de la), 222; 233 et n. 1.
Vaisselle étrusque en bronze fondu, 339, sqq.; 404.
Varron, 92, n. 3; 101, n. 7; 193, n. 2.
Vases attiques à Bologne, 177 et n. 1; 315, sqq.
Vases cinéraires étrusques, 163 et n. 1.
Vases corinthiens (à Bologne), 173; (à Marzabotto), 98, n. 3; 172, sqq.
Vases-support à diaphragme, 241, 242, 248.
Veies (tomba Campana), 387, n. 5; 429.
Velia, Velienses, 52.
Velleia, 195; 489, n. 4.
Velletri (terres-cuites décoratives), 395.
Venètes, 183, sqq.; 485; — v. : *Este*.
Vénéto-illyriens (bronzes), 380, sqq.; 406, sqq.
Vérone, 204, 206, sqq.
Verre, 295, sqq.; 301, sqq.
Verucchio, 59, n. 3; 185 et n. 6; 506.
Vestibule, 76; 117.
Vetulonia, 93; 231; 236, n. 1; 237; (cistes de terre cuite à), 242, n. 3; (haches), 271 et notes; (fibules), 288, n. 2; 299, n. 2; (candélabres), 354; (fragments sculptés), 387 et n. 4; 402; 423; 427; (petits bronzes), 431 et n. 5; (bijoux), 175, n. 1; 299, n. 1; 389; (stèles grossières), 415, n. 1.
Vhò, 70, n. 2.
Vibrata (vallée de la), 70, n. 2.
Vicatim, 48.
Vicolo degli Orbi (Bologne), 129, n. 2.
Vicus, 49, sqq.
Villa, 49, n. 4.
Villages bolonais de l'âge du bronze, 30, 56.
Villages de fonds de cabanes au nord de l'Apennin, 70 et n. 4.
Villages villanoviens, 44 et n. 2.
Villanova, 17 et n. 2; 59, n. 2; 132 et n. 1 et *passim*, saep.
VIRCHOW, *Ueber die Zeitbestimmung der italischen u. deutschen Hausurnen*, in *Sitzungsber. d. Berl. Akad.*, 1883, 79 et n. 3.
Virgile, 63; 65.
Vitruve, 104, sqq.
Voie des tombeaux antiques, 26, 37.
Volumnii (tombe des), 117, n. 3.
Voyage aux Enfers, 429; 446, sqq.
Volterra, 94, n. 5; 95; 228, n. 5; 258 et n. 4; (stèle archaïque), 427; (cippes funéraires), 434.
Vulci (chambre funéraire), 120, n. 1; (tombes à ziro), 145; 258, n. 4; (poterie locale), 329; (bucchero), 332, sqq.; (bronzes), 343; (candé-

labres), 352; (lions de la *Cucumella*), 433, n. 4.
Vulturnia, 197.

W

Walde (A.), *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* (2e éd., 1910), 102, n. 1.
Walters, *Catalogue of the bronzes in the British Museum*, 343, n. 6 et *passim*.
Walters-Birch, *History of Ancient Pottery* (1905), 212, n. 1 et *passim*.
Watsch (situle de), 380; 394, n. 5; 406; 451; (ceinturon de), 407.
Weege (F.), *Vaseulorum campanorum inscriptiones italicæ* (diss., Bonn, 1906), 55 et n. 2.
— *Oskische Grabmalerei* in *Jahrbuch d. Instituts* (1909), 401, n. 1.
Welzelach, 200, n. 1; (ciste de), 381; 406; 407.
Wiegand (Th.), *Le Temple étrusque d'après Vitruve* (1904), in *La Glypothèque Ny-Carlsberg*, 104, n. 1 et sqq. saep.
— *Priene* (1904), 96, n. 8 et *passim*.
Wieser (von), *Das Grabfeld von Welzelach*, in *Beiträge z. Anthrop. Ethnol. u. Urgesch. von Tirol* (1894), 200, n. 1.
Willers (H.), *Die römischen bronzeeimer von Hemmoor* (1903), 199, n. 5; 335, n. 1.
— *Neue Untersuchungen über die römische Bronzeindustrie* (1907), 199, n. 5; 355, n. 1.
Winter, *Die jüngeren attischen Vasen und ihr Verhältniss zur grösseren Kunst* (1885), 320 et n. 5.

X

Xoanon (stèles en forme de), 417.

Y

Yortan, 230, n. 1.

Z

Zannoni, 14, 20 et *passim* saep.; (stèle archaïque trouvée par), 428 et n. 3.
— *Gli Scavi della Certosa* (1876), 20, n. 2 et *passim* saep.
— *La Fonderia di Bologna* (1888), 2e tir., 1907), 22, n. 1 et *passim*.
— *Arcaiche abitazioni di Bologna* (1892; 2e tir., 1907), 29, n. 1; 6', sqq., saep.
Zénodore de Trézène, 475.
« Ziro » (tombes à), 144, sqq.; 258; — voir dolio.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 1

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIE DES FOUILLES DE BOLOGNE.

Villanova, p. 17. — Tombes villanoviennes à l'est de Bologne, p. 18. — Tombes villanoviennes au nord-ouest et au nord de la ville, p. 19. — Nécropoles à l'ouest de Bologne, p. 19. — La *Certosa*, p. 20. — La nécropole étrusque *fuori Porta Sant' Isaia*, p. 21. — La nécropole villanovienne *fuori Porta Sant' Isaia*, p. 22. — La voie des tombeaux à l'ouest de Bologne, p. 26. — Nécropoles au sud-est de Bologne, p. 27. — Tombes villanoviennes de l'*Arsenal*, p. 27. — Tombes étrusques du *Giardino Margherita*, p. 27. — Situation des nécropoles villanoviennes et étrusques autour de Bologne, p. 28. — Les fonds de cabanes de Bologne, p. 29. — La fonderie de *San-Francesco*, p. 30. — Marzabotto, p. 31.

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE

CHAPITRE II.

LA VILLE DU PREMIER AGE DU FER.

La superficie de Bologne villanovienne, p. 33. — Le plan de la ville et la densité des habitations, p. 34. — Les rues, p. 37. — La cité villanovienne était-elle orientée? p. 38. — Les voies naturelles de la région bolonaise et l'établissement de la cité villanovienne, p. 39. — Les caractères de la cité villanovienne, p. 42. — Bologne villanovienne et la fondation des villes dans l'antiquité, p. 45. — La fondation des villes en Grèce, p. 46. — La dispersion primitive des populations en Italie, p. 47. — *Vicus* et *pagus*, p. 49. — Les peuples et les villes du Latium, p. 50. — Les villages albains et romains, p. 53. — La fondation des villes en Italie, p. 54. — Bologne et les villages de l'âge du bronze,

p. 56. — Bologne et les terramares, p. 57. — Bologne et les établissements villanoviens de la plaine du Pô, p. 59. — La fondation de Bologne, p. 61. — La légende de la fondation de Bologne : Oenus et Aulestes, p. 62.

CHAPITRE III.

L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE VILLANOVIENNE.

Les fonds de cabanes bolonais, p. 68. — Les types d'habitation primitifs, p. 69. — Les habitations des âges de la pierre et du bronze, dans l'Italie septentrionale, p. 70. — Les huttes bolonaises, p. 71. — La forme des habitations : cabanes rondes et ovales, p. 74. — Les cabanes rectangulaires, p. 75. — Les habitations de l'époque villanovienne, dans l'Italie centrale, p. 78. — Les urnes-cabanes, p. 79. — Chronologie des urnes-cabanes, p. 81. — La cabane ovale de type méditerranéen, p. 91. — Les huttes en branchages du premier âge du fer, p. 83. — Les maisonnettes d'époque étrusque, p. 85. — Les huttes bolonaises et les habitations de l'Italie centrale villanovienne, p. 86.

CHAPITRE IV.

LA VILLE ÉTRUSQUE : MARZABOTTO ET FELSINA.

Les couches archéologiques à Bologne, p. 88. — Les vestiges de l'époque étrusque, p. 89. — Caractères généraux des villes étrusques, p. 91. — Etablissement d'un Capitole, p. 92. — L'orientation des villes, p. 93. — Construction d'une enceinte, p. 93. — L'origine du plan des villes étrusques, p. 95. — L'orientation des villes grecques, p. 95. — L'orientation préhellénique, p. 97. — Marzabotto, p. 98. — L'Acropole de Marzabotto, p. 99. — Le *mundus* de Marzabotto, p. 101. — Les sanctuaires de Misanello, p. 104. — Le temple à triple *cella*. — Le second temple à triple *cella*, p. 106. — La construction des temples de Misanello, p. 107. — L'orientation des temples, p. 110. — La ville de Marzabotto. — Les grandes voies orientées, p. 112. — L'enceinte, p. 113. — Les maisons, p. 114. — Le plan de la maison étrusque à Marzabotto, p. 116. — La maison étrusque et la maison grecque, p. 117. — La distribution des pièces, dans la maison étrusque, p. 118. — La cour intérieure, p. 119. — La maison étrusque et l'architecture préhellénique, p. 120. — Marzabotto et Bologne : *Felsina*, p. 121. — L'emplacement de Felsina, p. 123. — L'agglomération villanovienne et la cité étrusque, p. 125.

DEUXIÈME PARTIE

LES NÉCROPOLES

CHAPITRE V.

LES NÉCROPOLES VILLANOVIENNES.

Topographie et classement des tombes villanoviennes de Bologne, p. 127. — Les premières sépultures villanoviennes, p. 129. — Les tombes à

puits, p. 129. — L'ossuaire villanovien, p. 133. — Le mobilier funéraire, p. 134. — Les rites funéraires : l'incinération et l'inhumation dans les nécropoles villanoviennes de Bologne, p. 135. — Les inhumations à la fin de la période villanovienne, p. 137. — L'architecture funéraire de la période villanovienne, à Bologne, p. 137. — Seconde période Benacci; les tombes à fosse carrée, p. 140. — Période Arnoaldi, p. 143. — Tombes à *dolio* villanoviennes, p. 144. — Traces d'influence étrusque dans les tombes à inhumation et à *dolio* de Bologne, p. 146. — La superposition des tombes à l'extrémité occidentale des nécropoles villanoviennes, p. 147. — La fin des nécropoles villanoviennes, p. 149. — Chronologie des sépultures villanoviennes de Bologne. Le rite de l'incinération dans l'Italie septentrionale, p. 151. — Les sépultures à incinération dans l'Italie méridionale et centrale, p. 153. — Les sépultures villanoviennes en Toscane et à Bologne, p. 155. — Caractère tardif des premières sépultures villanoviennes de Bologne, p. 155. — Caractère archaïque des sépultures villanoviennes du Latium et de Toscane, p. 156. — La continuité du développement des nécropoles toscanes ne se retrouve pas à Bologne, 157.

CHAPITRE VI.

LES NÉCROPOLES ÉTRUSQUES DE BOLOGNE.

Les tombes étrusques de Bologne, p. 160. — Incinération et inhumation dans les nécropoles étrusques, p. 161. — Tombes à incinération étrusques, p. 162. — Tombes à inhumation étrusques, p. 165. — Constructions en pierre dans les nécropoles étrusques, p. 167. — Dispersion des sépultures étrusques de Bologne, p. 170. — Les indices de transition entre les cimetières villanoviens étrusques, p. 171. — Le dolio *Aureli*, p. 173. — Impossibilité d'une période de transition, p. 176.

CHAPITRE VII.

LES STATIONS VILLANOVIENNES ET LE DOMAINE ÉTRUSQUE AU NORD DE L'APENNIN.

Séparation topographique des sépultures villanoviennes et étrusques dans la province de Bologne, p. 179. — Stations villanoviennes et étrusques autour de Bologne, p. 181. — Limites du territoire villanovien à l'ouest et au nord de Bologne, p. 182. — Le territoire vénète, p. 183. — Extension du territoire villanovien vers l'est, p. 184. — Le territoire picénien, p. 186. — Extension du territoire étrusque au nord de l'Apennin, p. 187. — Les Etrusques sur l'Adriatique, p. 188. — Les stations étrusques au sud du Pô, p. 194. — L'influence et les stations étrusques au nord du Pô, p. 197. — Les Etrusques dans les Alpes, p. 198. — Objets de caractère étrusque dans le Tyrol, p. 199. — Les inscriptions rhétiques, p. 200. — La toponymie tyrolienne, p. 201. — Les périodes archéologiques dans les vallées tyroliennes, p. 203. — L'hypothèse de Niebuhr et l'origine rhétique des Etrusques, p. 205. — Extension différente du territoire villanovien et du domaine étrusque au nord de l'Apennin, p. 208.

TROISIÈME PARTIE

LES INDUSTRIES ET L'ART

CHAPITRE VIII.

LA POTERIE VILLANOVIENNE.

L'*impasto* villanovien, p. 212. — La technique, p. 212. — La poterie grossière et la poterie fine. p. 214. — Les formes de la poterie grossière, p. 215. — L'ossuaire et son écuelle, p. 218. — Le mortier, p. 224. — La décoration de la poterie grossière, p. 224. — Les bossettes et l'anse cornue, p. 225. — Les ornements géométriques, p. 227. — La poterie fine, p. 232. — L'imitation de la vaisselle de bronze, p. 233. — L'ossuaire et son évolution, p. 233. — La situle, p. 236. — La ciste, p. 240. — Plats et coupes. p. 242. — Vases divers, p. 244. — Vases en forme d'animaux, p. 246. — Vases de bronze et de terre propres à la région bolonaise, p. 247. — La décoration des vases villanoviens de la catégorie fine, p. 250. — La décoration incisée, p. 250. — La décoration imprimée, p. 252. — La décoration peinte, p. 256. — Les relations entre la plaine du Pô et l'Etrurie, p. 259.

CHAPITRE IX.

LES MÉTAUX ET LA MÉTALLURGIE A L'ÉPOQUE VILLANOVIENNE.

Le bronze et le fer à l'époque villanovienne, p. 262. — Le métal brut, p. 263. — Les types de haches et leur origine, p. 267. — La hache, arme de guerre, p. 269. — La hache symbolique, p. 271. — Rasoirs et couteaux, p. 274. — Objets de parure, p. 280. — Epingles, p. 280 ; Spirales, p. 282 ; Bracelets, p. 283 ; Colliers, p. 285. — Les Fibules, p. 286. — Fibules à archet de violon et à arc serpentant de forme archaïque. p. 286. — Fibules à *navicella* et à *sanguisuga*, p. 291. — Fibules garnies d'ambre et de verre, p. 294. — Fibules à arc serpentant de la période Arnoaldi, p. 297. — L'origine des types de fibules de la deuxième période Benacci, p. 299. — Le verre et l'ambre à Bologne, p. 301. — Les intermédiaires entre l'industrie orientale et l'Italie, p. 305. — Les deux périodes du premier âge du fer italien, p. 307.

CHAPITRE X.

LES INDUSTRIES ET LA CIVILISATION DE L'ÉPOQUE ÉTRUSQUE, A BOLOGNE.

Caractère général de la civilisation étrusque à Bologne, p. 312. — Les vases attiques et la chronologie des tombes étrusques, p. 316. — La fin des importations attiques et de la période étrusque, p. 319. — La céramique indigène : Les vases grossiers, p. 325 ; La poterie fine, p. 326 ; Les vases de bucchero, p. 329. — La vaisselle de bronze ; les cistes à

cordons, p. 333. — Les cistes à cordons, hors de la région bolonaise, p. 335. — Autres bronzes de fabrication locale, p. 337. — Vases de bronze d'importation étrusque, p. 338. — Les candélabres, p. 344. — Les figurines des candélabres, p. 345. — Miroirs, p. 352. — L'origine étrusque des bronzes fondus trouvés à Bologne, p. 353. — Fibules et bijoux, p. 357. — Objets divers, p. 359. — L'origine étrusque de la civilisation bolonaise, p. 362.

CHAPITRE XI.

LES BRONZES FIGURÉS.

Le plat de la Certosa, p. 365. — Le miroir Arnoaldi, p. 367. — Le miroir de Castelvetro, p. 369. — La situle de la Certosa, p. 371. — La situle Arnoaldi, p. 375. — Le groupe des bronzes bolonais et les bronzes figurés venéto-illyriens, p. 377. — L'art venéto-illyrien et son origine, p. 383. — Les motifs de l'art ionien en Etrurie, p. 385. — Les frises d'animaux, p. 386. — Les scènes figurées : le Génie dompteur de fauves, p. 388. — Les défilés guerriers, p. 391. — Les scènes de sacrifice, p. 393. — Scènes de jeux : combats de ceste et courses de chars, p. 394. — Scènes de genre, p. 396. — Les sculptures étrusques et les situles bolonaises, p. 398. — Le trône Corsini et la situle de la Certosa, p. 399. — Les éléments locaux dans la décoration des bronzes bolonais, p. 401. — L'influence de l'art étrusque sur la décoration des bronzes bolonais, et l'influence de Bologne sur l'art venéto-illyrien, p. 405. — Les bronzes figurés d'Este ne sont pas antérieurs à ceux de Bologne p. 408.

CHAPITRE XII.

LES PIERRES SCULPTÉES ET LES STÈLES FUNÉRAIRES.

Les monuments funéraires de l'époque villanovienne, p. 416. — Stèles *a fossa* et stèles plates, p. 417. — Ornements et motifs figurés de l'époque villanovienne, p. 419. — La pierre aux bouquetins, p. 421. — La tête Gozzadini, p. 424. — La stèle Zannoni, p. 428. — L'art étrusque archaïque et la civilisation villanovienne de Bologne, p. 431.

Les monuments funéraires étrusques, p. 432. — Cippes sphériques, p. 433. — Stèles plates, p. 434. — La décoration des stèles : motifs ornementaux, p. 435. — La décoration végétale, p. 439. — La division en zones; les figures d'animaux et de monstres, p. 440. — L'image du défunt, p. 443. — Le voyage aux Enfers, p. 445. — Le voyage en char, p. 448. — Scènes diverses, p. 449. — Guerriers en armes et scènes de combats, p. 452. — Les représentations de Gaulois sur les stèles bolonaises, p. 455. — Style des représentations figurées sur les stèles, p. 456. — La polychromie des stèles bolonaises, p. 457.

CONCLUSION.

CHAPITRE XIII.

LES ÉTRUSQUES ET LES OMBRIENS DANS L'ITALIE CENTRALE ET DANS LA PLAINE DU PÔ. CONCLUSION.

Les Étrusques dans la plaine du Pô et la tradition historique, p. 460. — Les Pélasges à l'embouchure du Pô, p. 462. — Denys d'Halicarnasse, p. 463. — Hellanicos de Lesbos, p. 464. — Hérodote, p. 465. — Les Étrusques dans l'Italie centrale et au nord de l'Apennin, p. 469. — Les prédécesseurs des Étrusques dans la plaine du Pô, p. 472. — Latins, Osques et Ombriens en Italie, p. 473. — Les Ombriens dans l'Italie centrale, p. 475. — La civilisation villanovienne est-elle ombrienne ou étrusque, p. 479. — Les témoignages historiques relatifs à la présence des Ombriens dans la plaine du Pô, p. 483. — Hérodote, p. 484. — Les géographes grecs : la côte ombrienne, p. 486. — Les géographes romains : la province romaine d'Ombrie, p. 488. — Strabon, p. 489. — Les Ombriens entre l'Apennin et le Pô, p. 491. — L'établissement des Ombriens dans la plaine du Pô, p. 494. — Pline, p. 496. — Les Ombriens et les Celtes, p. 499. — L'unité primitive italo-celtique, p. 500. — La prétendue origine celtique des Ombriens, p. 503. — Conclusion, p. 505.

LISTE DES PLANCHES ET DES FIGURES DANS LE TEXTE

Planches

PLANCHE I : Plan 1, Plan général de Bologne et de ses nécropoles.

PLANCHE II : Plan 2, Plan des nécropoles villanoviennes et étrusques *Fuori Porta Sant' Isaia.*

PLANCHE III : Plan de la ville étrusque de Marzabotto ; le plateau de *Misano* et l'Acropole de *Misanello.*

PLANCHE IV : Carte de l'Italie septentrionale ; le domaine villanovien et l'Etrurie Circumpadane.

Figures dans le texte

Fig. 1 : Plan des tranchées ouvertes dans le terrain Arnoaldi, entre les nécropoles villanovienne et étrusque 25

Fig. 2 : Bologne et la région environnante 40

Fig. 3 : Taches de fonds de cabanes sous la *Via del Pratello,* à Bologne 68

Fig. 4 : Plan et coupe d'un fond de cabane avec embryon de mur . . 71

Fig. 5 : Plan et coupe d'un fond de cabane double 74

Fig. 6 : Fonds de cabanes ovales à double compartiment 74

Fig. 7 : Cabane circulaire avec construction latérale rectangulaire . 76

Fig. 8 : Cabanes rectangulaires à abside 77

Fig. 9 : Cabane composée de plusieurs pièces rectangulaires 77

Fig. 10 : Cabane rectangulaire avec auvent, type du *mégaron* grec . 78

Fig. 11 : Urne-cabane romaine. 79

Fig. 12 : Urne-cabane de Bisenzio 81

Fig. 13 : Urne-cabane ronde des Monts Albains 82

Fig. 14 : Urne-cabane ovale de Bisenzio 82

Fig. 15 : Urne-cabane du Latium. 84

Fig. 16 : Urne-cabane en bronze de type récent 85

Fig. 17 : Temple à triple *cella* de l'Acropole de Marzabotto 105

Fig. 18 : Fondations du temple étrusque au-dessous du Capitole romain de Florence 105

Fig. 19 : Plan de la prétendue maison étrusque de Marzabotto . . . 116

Fig. 20 : Fouilles Benacci, tombes à puits archaïques 130

Fig. 21 : Tombes à puits *in nuda terra* et à construction circulaire . 131
Fig. 22 : Ossuaires villanoviens et écuelles-couvercles de Bologne. . 134
Fig. 23 : Fouilles Benacci, sépultures de la première période 139
Fig. 24 : Seconde période Benacci, tombe à fosse 140
Fig. 25 : Seconde période Benacci, tombe à fosse avec parement de galets 142
Fig. 26 : La superposition des couches archéologiques dans les nécropoles villanovienues de Bologne 148
Fig. 27 : Petite coupe attique provenant des nécropoles étrusques de Bologne 209
Fig. 28 : Vase-mortier en terre grossière 210
Fig. 29 : Vase de terre fine 210
Fig. 30 : Plat villanovien 216
Fig. 31 : Coupe villanovienne 216
Fig. 32 : Vase-mortier à anse figurée 217
Fig. 33 : Vase-mortier à col droit 217
Fig. 34 : Vase grossier à col rétréci. 217
Fig. 35 : Tasse villanovienne à une anse. 218
Fig. 36 : Pot villanovien à anse double 218
Fig. 37 : Tasses en terre fine. 232
Fig. 38 : Vases divers de la catégorie fine 232
Fig. 39 : Ossuaire de bronze. 234
Fig. 40 : Ossuaire de terre, 2e période Benacci. 234
Fig. 41 : Ossuaire à décoration imprimée de la dernière période villanovienne. 235
Fig. 42 : Ecuelle et ossuaire à décoration peinte 236
Fig. 43 : Situle de bronze 237
Fig. 44 : Situles de terre cuite, 2e période Benacci 238
Fig. 45 : Situle et vases divers de la catégorie fine 238
Fig. 46 : Vase à corps godronné et canthare 239
Fig. 47 : Ciste de bronze villanovienne 240
Fig. 48 : Ciste de terre cuite à décoration incisée. 241
Fig. 49 : Ciste à décoration peinte. 242
Fig. 50 : Coupe en bronze, de l'Arsenal 243
Fig. 51 : Coupes en terre cuite. 244
Fig. 52 : Grand plat à pied. 245
Fig. 53 : Askos de la tombe Benacci 525 246
Fig. 54 : Askos de Luca 246
Fig. 55 : Vase-support à diaphragme. 248
Fig. 56 : Couvercle d'ossuaire et situle à décoration incisée 251
Fig. 57 : Mortier à décoration incisée et imprimée 251
Fig. 58 : Vase à diaphragme, couvercle et situle à décoration imprimée. 252
Fig. 59 : Ecuelle à décoration incisée et imprimée. 253
Fig. 60 : Ciste à décoration peinte. 256
Fig. 61 : Fragments de plats à décoration peinte 257
Fig. 62 : Tasse villanovienne en terre noirâtre 261
Fig. 63 : Hache à douille bolonaise 268
Fig. 64 : Guerrier armé de la hache. 269
Fig. 65 : Haches symboliques 272
Fig. 66 : Hache symbolique 273
Fig. 67 : Instruments en forme de hache 274
Fig. 68, 69 : Rasoir villanovien gravé. 274
Fig. 70-73 : Couteaux et bronzes divers 276
Fig. 74-76 : Epingles villanoviennes. 281
Fig. 77, 78 : Bracelets spiraliformes en bronze 283
Fig. 79 : Bracelets de types divers. 284

Fig. 80 : Bracelet simple cercle de bronze 285
Fig. 81 : Fibules archaïques à archet de violon 286
Fig. 82 : Fibules à arc serpentant. 287
Fig. 83 : Fibules à *sanguisuga* et à *navicella* 290
Fig. 84-87 : Fibules à *navicella* de types divers. 291
Fig. 88, 89 : Fibules à *sanguisuga* et à *navicella* à long étrier 292
Fig. 90 : Fibule à archet de violon à long étrier 292
Fig. 91 : Fibule à *sanguisuga* à moyen étrier 293
Fig. 92 : Fibule à archet de violon, période Arnoaldi 293
Fig. 93 : Fibules villanoviennes en forme d'animaux 293
Fig. 94-97 : Fibules garnies d'os, d'ambre et de verre 295
Fig. 98 : Fibules d'os, d'ambre et de verre de types divers. 296
Fig. 99-100 : Fibules à noyau de verre et disques d'ambre. 297
Fig. 101 : Grande fibule de Luca, disques d'os inscrustés d'ambre . . 297
Fig. 102-103 : Fibules à arc serpentant 298
Fig. 104 : Bronze de fibule dégarnie de ses ornements d'ambre ou de verre. 311
Fig. 105 : Mobilier d'une tombe étrusque de Bologne 314
Fig. 106 : Pot de terre grisâtre 326
Fig. 107 : Poterie grossière d'époque étrusque. 326
Fig. 108 : Pithos étrusco-bolonais 327
Fig. 109 : Amphore étrusco-bolonaise 327
Fig. 110 : Ciste de bronze à cordons, d'époque étrusque. 334
Fig. 111 : Seau cylindrique d'époque étrusque. 340
Fig. 112 : Situle d'époque étrusque 340
Fig. 113 : Vases de bronze fondu provenant des nécropoles étrusques de Bologne. 340
Fig. 114 : Candélabres de la Certosa 351
Fig. 115 : Fibule du type de la *Certosa*. 358
Fig. 116 : Alabastre de verre polychrome 364
Fig. 117 : La décoration incisée autour du plat de la Certosa 367
Fig. 118 : Le miroir Arnoaldi 368
Fig. 119 : Le miroir de Castelvetro. 370
Fig. 120 : La situle de la Certosa. 372
Fig. 121 : Développement des scènes figurées sur la situle de la Certosa 374
Fig. 122 : La situle Arnoaldi 376
Fig. 123 : La situle Arnoaldi (suite de la décoration) 378
Fig. 124 : La situle Arnoaldi (suite de la décoration) 379
Fig. 125 : Groupe figuré sur la situle de Watsch. 380
Fig. 126 : Développement des scènes figurées sur la situle *Benvenuti* (Este) 410
Fig. 127 : Stèle de grès villanovienne 416
Fig. 128 : Stèle *xoanon* de *S. Giovanni in Persiceto* 417
Fig. 129 : Stèle *Grabinski*. 418
Fig. 130 : Stèle de *S. Giovanni in Persiceto*. 418
Fig. 131 : Stèle *Arnoaldi* 419
Fig. 132 : Stèle *Benacci-Caprara* 420
Fig. 133 : Fragment de la stèle de Luca 420
Fig. 134 : La pierre aux bouquetins 422
Fig. 135-137 : Tête archaïque trouvée à Bologne 425
Fig. 138 : La stèle *Zannoni*. 428
Fig. 139 : Stèles étrusques de Bologne 435
Fig. 140 : Stèle n. 195 (Ducati) : la spirale à ondes 436
Fig. 141 : Stèle n. 10 : la spirale à ondes représentant les flots de mer. 437
Fig. 142 : Stèle n. 12 : spirales et feuilles de lierre 439
Fig. 143 : Stèle n. 164 : serpent marin et hippocampe. 441

Fig. 144 : Stèle n. 169 : Scylla brandissant un rocher 443
Fig. 145 : Stèle n. 168 : la rencontre du mort et de son guide infernal 445
Fig. 146 : Stèle n. 105 : la descente aux Enfers 447
Fig. 147 : Stèle n. 169 : scènes diverses 448
Fig. 148 : Stèle n. 19 : le monstre à profil de Silène 450
Fig. 159 : Stèle n. 10 : lutteurs et musiciens 451
Fig. 150 : Stèle n. 168 : combat d'un cavalier étrusque contre un fantassin gaulois 454

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

CIRCULATE AS MONOGRAPH

D
5
B4
fasc.106

Bibliothèque des Écoles
françaises d'Athènes
et de Rome

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY